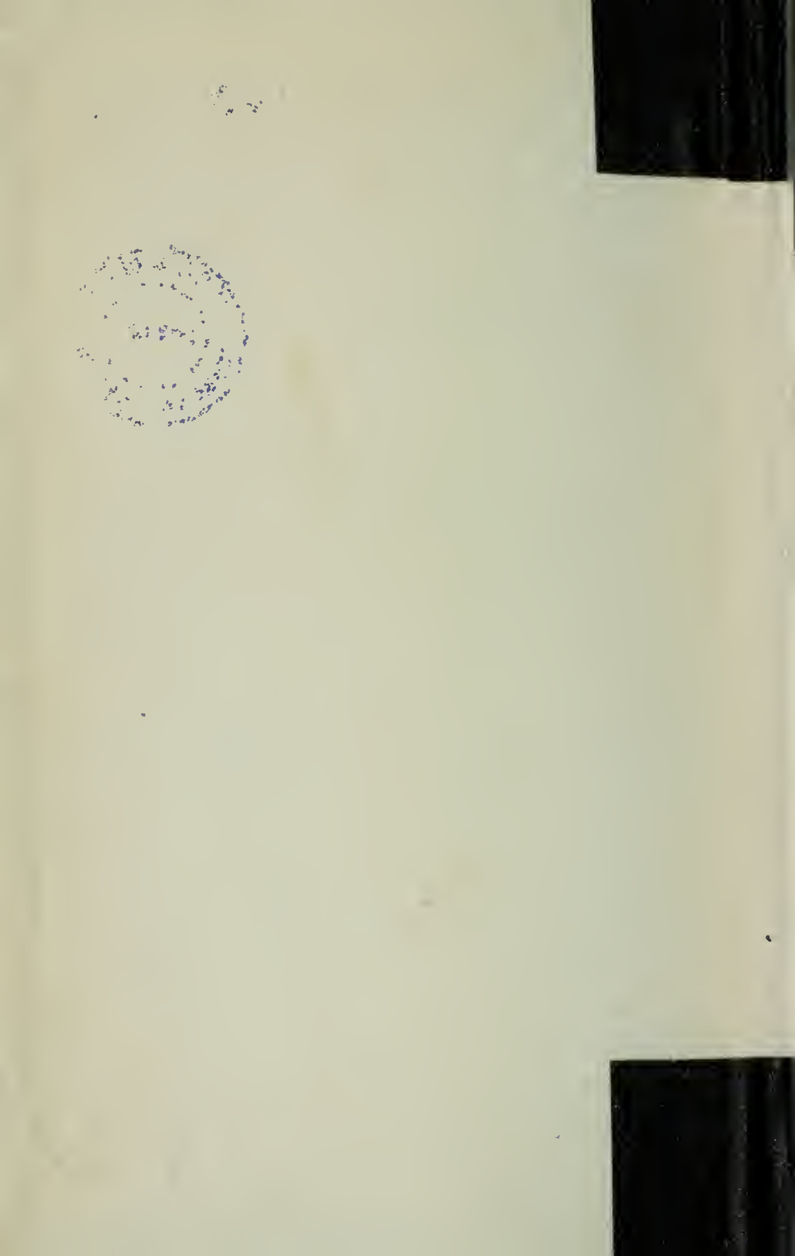


BIBLIOTHÈQUE

DE

LECTURES SPIRITUELLES

VIII

FÉNELON

LA VIE INTÉRIEURE

FÉNELON

LECTURES SPIRITUELLES

SUR

LA VIE INTÉRIEURE

DISPOSÉES PAR

P. GŒDERT E. M.

Je vous conjure de donner tous les matins un petit quart d'heure à une lecture méditée avec liberté, simplicité et affection ; encore un petit moment de même vers le soir.

(FÉNELON. — *Lettres*).

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES

ÉVÊCHÉ DE SAINT-DIÉ

Je ne puis qu'applaudir à votre dessein de donner à la piété des fidèles un aliment aussi substantiel que celui de vos Lectures spirituelles.

La lecture en famille, la lecture de l'Évangile, de la vie des Saints et de pieuses méditations, était un usage éminemment chrétien dans les familles d'autrefois. Le maintenir, là où il existe encore ; le réveiller, là où il est quelque peu assoupi ; le faire naître, là où il n'est pas en honneur : tel est le triple but que vous poursuivez. J'aime à penser que vous aurez la satisfaction de l'atteindre, car la collection que vous offrez à la piété de vos lecteurs se recommande à la fois par la grande autorité des sources auxquelles vous puisez et par l'heureux choix des emprunts que vous leur avez faits.

C'est ce qui me détermine à répondre favorablement à votre appel, en donnant à votre œuvre la bénédiction que vous réclamez, et en recommandant vos Lectures *à l'attention des familles chrétiennes.*

† ALPHONSE-GABRIEL,
Evêque de Saint-Dié.

ÉVÊCHÉ DU MANS.

Des lectures tirées des meilleurs auteurs et choisies par vous, ne peuvent qu'être très utiles à ceux à qui vous les destinez.

Je vous souhaite donc de nombreux lecteurs et bénis de nouveau votre zèle avec la vive et fidèle affection d'autrefois.

† MARIE-PROSPER,
Évêque du Mans.

ARCHEVÊCHÉ DE REIMS

Je constate avec joie et je bénis avec un cœur paternel votre zèle persévérant. Sans trêve ni relâche se multiplient, sous le titre de Lectures spirituelles, *des volumes empruntés aux vrais Maîtres de la Vie chrétienne et que vous rééditez avec discernement et opportunité.*

*Plusieurs de ces ouvrages devenaient rares ou d'un accès difficile, faisant partie d'*Œuvres complètes *qui ne se trouvent que dans les riches bibliothèques. Vous aurez eu le grand mérite de les faire revivre en des volumes abordables et de vulgariser, en notre siècle qui en a tant besoin, ces œuvres trop oubliées et pourtant d'une incomparable ressource de doctrine et de piété pratique.*

En communiquant ces trésors à un grand nombre d'âmes cultivant la vraie dévotion dans le monde, vous aurez bien travaillé pour la gloire de Dieu et le service de la sainte Église.

Recevez l'assurance de mes sentiments dévoués en N.-S.

† B. M. Card. Langénieux,
Arch. de Reims.

ARCHEVÊCHÉ DE PARIS

PERMIS D'IMPRIMER

Paris, le 1er avril 1902.

H. ODELIN,
Vic. gén.

BIBLIOTHÈQUE

DE

LECTURES SPIRITUELLES

Il n'est pas donné à tous de posséder les œuvres complètes des Saints, des Docteurs, des Pères de l'Église et des grands maîtres de la vie spirituelle. D'autre part, il n'est pas toujours possible, faute de temps, de chercher dans ces œuvres complètes, les pages appropriées aux sujets que l'on veut étudier ou revoir.

Nous avons cru faire œuvre utile en nous chargeant de ce travail préparatoire, en puisant aux sources les plus autorisées, et nous avons groupé en un volume tout ce qui a été dit de plus remarquable et de plus complet sur chaque sujet. Tantôt les lectures se rapportent à une époque spéciale de l'année telles que l'Avent, Noël, le Carême, la Semaine sainte, le Temps pascal, etc. Tantôt ces lectures ont pour objet Dieu, Jésus-Christ, la très sainte Vierge ou les Saints. D'autres volumes sont consacrés aux vertus, aux sacrements, aux devoirs du chrétien, etc.

Cette collection nouvelle de chefs-d'œuvre, consacrés par l'expérience, judicieusement choisis au milieu de tant de richesses accumulées pendant des siècles, ces meilleures pages de notre belle littérature chrétienne conviennent à toutes les âmes de bonne volonté. Non seulement les Membres du Clergé et des Communautés religieuses trouveront profit à puiser dans cette bibliothèque spéciale, mais nous nous adressons encore et tout particulièrement aux personnes pieuses qui vivent dans le monde. Ces volumes leur éviteront bien des recherches et leur faciliteront ce saint exercice de la lecture spirituelle tant recommandé par le doux Saint François de Sales aux âmes qu'il dirigeait dans les voies du salut.

Notre but a donc été de créer un répertoire spécial pour

toutes les personnes pieuses, quelles que soient leur condition et leur vocation.

Toutes, nous l'espérons, se serviront avantageusement de notre nouvelle collection pour s'éclairer, se diriger et s'affermir dans la vie surnaturelle.

Chaque volume forme un tout complet et indépendant.

Le premier volume de la collection est de Bourdaloue et se rapporte au temps de l'Avent.

Le second volume est de saint Augustin et se rapporte au temps de Noël et de l'Epiphanie.

Le troisième volume de la collection est de Bossuet et sert de préparation au Carême.

Le quatrième volume est de Massillon et se rapporte au Carême proprement dit.

Le cinquième volume est du P. Ventura et traite de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le sixième volume est de Louis de Grenade et parle des Fêtes de la très sainte Vierge.

Le septième volume, en partie de saint Thomas-d'Aquin, traite de la très sainte Eucharistie et des dons du Saint-Esprit pour la Pentecôte et la Fête-Dieu. Il contient en outre des Lectures pour les Fêtes de Pâques, de l'Ascension, de la sainte Trinité et du Sacré Cœur de Jésus-Christ.

Le huitième volume est de Fénelon et se rapporte à la pratique de la Religion chrétienne.

Le neuvième volume est de saint Jean Chrysostôme et traite des Vertus chrétiennes.

AVERTISSEMENT.

Nous avons choisi, dans les Œuvres spirituelles *de Fénelon, tout ce qui se rapporte à la* vie intérieure *et nous l'offrons aux âmes pieuses, dans les quatre parties de ce volume.*

La première partie contient des lectures ayant trait aux divers sentiments qui doivent animer les âmes vraiment chrétiennes. La seconde partie vise plus spécialement la piété et les exercices de piété.

Dans la troisième partie, on trouvera de courtes lectures pour chaque jour du mois. Elle forme à elle seule un traité complet, résumant admirablement les devoirs du chrétien. On peut s'en servir avec profit comme sujets de méditation.

La quatrième partie renferme presque toutes les lettres spirituelles de Fénelon. C'est une véritable encyclopédie où passent tour à tour les conseils nécessités par toutes les situations dans lesquelles peut se trouver une âme. Il sera facile d'y puiser en toute circonstance un mot du cœur pour nous éclairer et nous encourager à marcher courageusement à la suite du divin Maître et à progresser dans la vie intérieure. Une table détaillée facilite ces recherches.

Nous engageons nos lecteurs à parcourir d'abord ces lettres les unes après les autres, et de noter au

passage celles qui semblent nous être d'une application plus personnelle afin d'y recourir souvent.

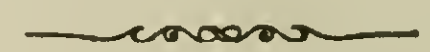
Une lettre très importante sur la direction ouvre cette quatrième partie et donne une idée exacte de ce grand moyen de perfection. Il sera utile de la relire de temps à autre.

Ces lettres si remplies de force et d'onction seront spécialement avantageuses aux personnes qui, de près ou de loin, ont par situation à s'occuper de direction.

Nous avons reproduit le texte de l'auteur sans autre modification que le changement de quelques tournures surannées et de certains mots vieillis, afin d'en rendre la lecture plus facile et le sens plus clair.

La notice biographique sur Fénelon a été écrite spécialement pour cet ouvrage par M. l'abbé Z. Tourneur; nous lui en exprimons toute notre reconnaissance

P. Gœdert. E. M.



FÉNELON

François de Salignac de la Motte-Fénelon naquit au château de Fénelon, en Périgord, le 6 août 1651, du second mariage de Pons de Salignac, comte de la Motte-Fénelon, avec Louise de la Cropte de Saint-Abre.

D'une santé délicate, l'enfant fut élevé dans sa famille, et jusqu'à l'âge de 12 ans, reçut les leçons d'un précepteur, excellent humaniste.

Aussi, lorsqu'en 1663, il fut envoyé à l'Université de Cahors pour y continuer ses études, savait-il déjà très bien le grec et écrivait-il avec facilité en latin comme en français.

Il avait lu les historiens, les poètes, les philosophes, les orateurs ; mais, de tous, il préférait les modèles grecs, et l'on remarquait déjà dans son style cette élégance, cette propriété d'expression qui en faisaient la grâce et la clarté. Il fut admis en rhétorique, ce qui lui permit de perfectionner ses études de l'antiquité.

Trois ans plus tard, son oncle le marquis Antoine de Fénelon, le fit venir à Paris et le plaça au collège du Plessis, dirigé par Charles Gobinet, docteur en théologie.

Cet oncle était ami de saint Vincent de Paul et de M. Olier, et comme le jeune François était destiné par sa famille à l'état ecclésiastique, il entra au séminaire Saint-Sulpice, dont le célèbre M. Tronson était alors directeur.

Ordonné prêtre à l'âge de 24 ans, en 1675, il fut chargé pendant 3 ans, de prêcher à l'église Saint-Sulpice et d'expliquer au peuple l'Écriture Sainte.

A 27 ans, l'archevêque de Paris le nomma supérieur des *Nouvelles Catholiques* et des filles de la Madeleine

de Tresnel, communauté fondée en 1634 par l'archevêque François de Gondi, pour affermir dans la foi catholique les nouvelles converties et convertir celles qui n'avaient pas encore renoncé à l'erreur protestante.

Il écrivit alors le *Traité de l'Éducation des filles* (1678) : le *Traité du Ministère des pasteurs* et la *Réfutation du système de Malebranche.*

Les qualités qu'il déploya dans ce ministère de dix années, le firent choisir, en 1685, par M. de Seignelay, secrétaire d'État, pour diriger les Missions de Saintonge et de Poitou. Les lettres, qu'il écrivit pendant ce voyage, manifestent sa répugnance pour les moyens violents et les persécutions qu'on employait alors contre les protestants.

Il préférait recourir à la persuasion et à certains moyens de controverse qui, aujourd'hui, répugnent à notre délicatesse ; mais qui témoignent de son zèle pour la religion et de son dépit en face de l'entêtement des uns et des cabales des autres.

En 1689, Fénelon fut choisi par Louis XIV, pour diriger l'instruction du jeune duc de Bourgogne.

Le changement opéré dans le caractère de ce prince fougueux, irascible, indiscipliné, est une preuve des soins, de la vigilance et de l'habileté que Fénelon dut mettre en œuvre dans ce poste important. Son élève, s'il eût vécu, eut été un homme de bien, un sage, peut-être un saint. Oui, mais peut-être un timide et un irrésolu.

Il écrivit pour lui des *Fables* en prose, des *Dialogues des Morts* et *Télémaque.* Ces ouvrages ouvrirent à leur auteur les portes de l'Académie française, en 1693 ; et, après lui avoir donné l'abbaye de Saint-Valery, le roi le nommait à l'archevêché de Cambrai en 1695.

C'est vers cette époque qu'éclata entre Fénelon et Bossuet une querelle où les deux grands hommes, auparavant amis, lancèrent l'un contre l'autre les traits de leur caractère, impétueux chez l'un, souple chez l'autre. L'affaire du Quiétisme fit écrire à Fénelon, en 1679, l'*Explication des Maximes des Saints.* Rome

donna raison à Bossuet par un bref, en date du 12 mars 1699.

La soumission du vaincu fut humble et sincère.

La mort du duc de Bourgogne (1712) vint encore attrister le cœur de Fénelon. Une chute de voiture ébranla fortement sa santé et il s'éteignit le 7 janvier 1715.

Il avait écrit pendant ses dernières années : l'*Examen de Conscience sur les devoirs de la Royauté*, des *Mémoires concernant la guerre de succession d'Espagne*, un *Plan de gouvernement*, un *Traité de l'Existence de Dieu*, une *Lettre à l'Académie* et des *Dialogues sur l'Éloquence*.

Le caractère même de cet homme, à cause de sa variété, a donné lieu à des jugements divers ; mais tous sont d'accord pour admirer en lui une sorte d'attrait séduisant et captivant.

Ce prélat, écrit Saint-Simon, était un grand homme. maigre, bien fait, pâle, avec un grand nez, des yeux dont le feu et l'esprit sortaient comme un torrent et une physionomie telle que je n'en ai pas vu qui y ressemblât et qui ne se pouvait oublier quand on ne l'aurait vue qu'une fois. Elle rassemblait tout et les contraires ne s'y combattaient point. Elle avait de la gravité et de la galanterie, du sérieux et de la gaîté. Elle sentait également le docteur, l'évêque et le grand seigneur. Ce qui y surnageait, ainsi que dans toute sa personne, était la finesse, l'esprit, les grâces, la décence et surtout la noblesse. Il fallait faire effort pour cesser de le regarder. Tous ses portraits sont parlants, sans toutefois attraper la justesse de l'harmonie qui frappait dans l'original et la délicatesse de caractère que ce visage rassemblait. — Ses manières y répondaient dans la même proportion, avec une aisance qui en donnait aux autres, et cet air, et ce bon goût, qu'on ne tient que de l'usage de la meilleure compagnie et du grand monde, qui se trouvait répandu de soi-même dans toutes ses conversations. — Avec cela un homme qui ne voulait jamais avoir plus d'esprit que ceux à

qui il parlait ; qui se mettait à la portée de chacun sans le faire jamais sentir; qui les mettait à l'aise et qui semblait enchanté, de façon qu'on ne pouvait le quitter, ni s'en défendre, ni ne pas chercher à la retrouver. — C'est ce talent si rare qui lui tint tous ses amis si entièrement attachés toute sa vie, malgré sa chute, et qui, dans leur dispersion, les réunissait pour se parler de lui, le regretter, le désirer, comme les Juifs, le Messie. C'est aussi par cette autorité de prophète, qu'il s'était accoutumé à une domination qui, dans sa douceur, ne voulait pas de résistance. Aussi n'aurait-il point souffert de compagnon s'il fut revenu à la cour, et entré dans le Conseil, qui fut toujours son grand but ; et une fois ancré et hors du besoin des autres, il eût été bien dangereux, non seulement de lui résister, mais de n'être pas toujours avec lui dans la souplesse et l'admiration.....

« Les aumônes, les visites épiscopales réitérées plusieurs fois l'année, et qui lui firent connaître par lui même, à fond, toutes les parties de son diocèse, la sagesse et la douceur de son gouvernement, ses prédications fréquentes dans la ville et dans les villages, la facilité de son accès, son humanité avec les petits, sa politesse avec les autres, ses grâces naturelles qui rehaussaient le prix de tout ce qu'il disait et faisait, le firent adorer de son peuple; et les prêtres, dont il se déclarait le père et le frère, et qu'il traitait tous ainsi, le portaient tous dans leurs cœurs. — Parmi tant d'art et d'ardeur de plaire, et si générale, rien de bas, de commun, d'affecté, de déplacé, toujours en convenance à l'égard de chacun ; chez lui, abord facile, expédition prompte et désintéressée, un même esprit, inspiré par le sien, dans ceux qui travaillaient avec lui dans ce grand diocèse ; jamais de scandale ni rien de violent contre personne; tout en lui et chez lui, dans la plus grande décence. A tout prendre, c'était un bel esprit et un grand homme. »

Ce mot de *bel esprit* lui fut aussi appliqué par Louis XIV qui y ajoutait celui de chimérique. C'est

qu'en effet, même après les rêves de sa jeunesse, son imagination avait gardé cette puissance et cette légèreté qui la rendent si séduisante et si déconcertante.

Il était d'un naturel tendre et ardent, d'un tour d'esprit poétique, parfois jusqu'au romanesque, même dans sa religion. C'est ainsi qu'il imaginait le bonheur des élus... Je ne sais quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs comme un torrent de la divinité même, qui s'unit à eux ; ils voient, ils goûtent... ils sont heureux et sentent qu'ils le seront toujours... une intime félicité fait comme un flux et un reflux dans ces âmes unies. Il trouvait une infinie jouissance à se perdre en Dieu et à ne vivre plus que par le *pur amour* dans le silence et la contemplation. Il eût pu être un de ces saints du désert oubliant dans l'extase, tout ce qui les entourait.

Mais ce rêveur, ce poète, ce mystique, était aussi un homme d'action, au cœur très bon, serviable, bienfaisant, magnifique et charitable : un esprit très avisé, politique, dont Saint-Simon a su parfaitement décrire l'infinie souplesse. Cet homme a lutté toute sa vie contre les protestants, contre Malebranche, contre les Jansénistes, contre le P. Quesnel, contre M. Hubert. La lecture de ses ouvrages politiques et pédagogiques fait ressortir son bon sens pratique, la droiture et la sûreté de son jugement. En particulier son *Traité de l'Éducation des filles* montre quelle connaissance exacte et sûre, quelle expérience profonde et pénétrante il avait du cœur humain et combien il possédait le sens du *réel*.

Ce *dualisme* que tout homme porte en soi, Fénelon l'a senti et il a exprimé combien lui-même se trouvait insaisissable et incompréhensible. Il a vu que ses maximes religieuses pouvaient ne pas convenir à tout le monde et même être dangereuses pour certaines âmes : « Je ne puis m'expliquer mon fonds ; il m'échappe, il me paraît changer à toute heure. » — « Il y a longtemps que j'ai eu l'honneur de vous dire, madame, non seulement qu'on pouvait abuser de ces

maximes, mais encore que je savais très certainement que certains faux spirituels en abusaient. »

C'était une grande intelligence, *infiniment* riche, il avait une complexion *infiniment* vive et mobile de méridional.

Cette richesse, cette vivacité, nous la retrouvons dans l'écrivain, qui est un artiste. Artiste par son goût de l'antiquité, par sa souplesse d'imagination, par la grâce toujours nouvelle du style. Tous les tons semblent lui être naturels ; il aborde tout avec la même facilité. Les contemporains, à propos de Fénelon, parlent de *prophète ;* c'était vraiment un enjoleur dans son style, comme dans sa conversation. Tout y est distingué, harmonieux, quoique avec un peu de mollesse ; c'est, comme il disait : « Une lumière douce qui soulage les yeux. » Mais on désirerait parfois un peu plus de relief.

Quoiqu'il en soit, c'était une belle intelligence, un grand cœur, une âme harmonieuse, une physionomie « qui ne se peut oublier » et dont les qualités font *vraiment* pardonner les défauts.

Z. TOURNEUR.

LECTURE PRÉPARATOIRE

DE LA LECTURE SPIRITUELLE

Ce serait une erreur de croire que la lecture spirituelle est un exercice exclusivement réservé aux personnes consacrées à Dieu dans l'état religieux ou dans le sacerdoce. Sans doute, ces âmes privilégiées sont fidèles à faire cette lecture spirituelle chaque jour, et les règles de leurs ordres divers indiquent même le moment spécialement affecté à cet exercice. Mais les personnes qui vivent dans le monde en ont un besoin plus grand et doivent s'y adonner le plus possible, si elles veulent se maintenir dans cette atmosphère de piété où la vertu est plus facile, le péché plus rare, le devoir plus doux, le bonheur plus grand.

Saint Jean Chrysostôme s'écrie dans son troisième discours sur Lazare : « Toujours, oui, toujours, je vous exhorterai, non seulement à prêter une oreille attentive et réfléchie à nos discours, mais encore à lire assidûment dans vos maisons les saintes Écritures ; et ce conseil, je n'ai jamais manqué de le donner à ceux qui ont avec moi des entretiens particuliers. Et qu'on ne me fasse pas cette réponse froide et digne des plus vifs reproches : « Je suis enchaîné aux fonctions du barreau, » engagé dans la gestion des affaires publiques ; » j'exerce une profession mécanique ; j'ai une » femme et des enfants à nourrir, une maison à » gouverner ; je suis engagé dans le siècle, la lec- » ture des livres saints n'est pas mon affaire, je

» n'en ai pas le loisir. C'est l'affaire de ceux qui ont » renoncé au monde, et qui, relégués dans la soli- » tude au sommet des montagnes, n'ont point d'au- » tre occupation que celle-là. »

« Que dites-vous, ô mon frère? Ce n'est point votre affaire, à vous, de lire nos saints Livres, mille embarras vous en détournent? Eh! mais, je vous y trouve plus obligé que ces solitaires... vivant dans la retraite, les solitaires jouissent dans le port d'une sécurité parfaite. Mais nous qui voguons en pleine mer, bon gré mal gré, sommes en butte à mille occasions de péchés, le secours des saintes Écritures nous est d'une indispensable nécessité. Ceux-là ne peuvent être blessés parce qu'ils sont loin du combat. Mais vous qui êtes toujours en campagne et comme criblés de blessures, c'est plus souvent qu'il vous faut prendre des remèdes...

» Non, mes frères, non, point d'espérance de salut pour celui qui néglige la lecture habituelle des saints Livres. Quel bonheur si par un contact fréquent avec les maximes salutaires des saintes Lettres, nous pouvons enfin nous assurer notre salut... Ce que le marteau, l'enclume, les tenailles sont aux artisans, les livres des Apôtres, les oracles des Prophètes le sont aux chrétiens...

» Gardons-nous donc bien de négliger d'acquérir ces bons livres pour nous mettre à l'abri des plus mortelles blessures. N'entassons pas cet or; mieux vaut pour trésor des ouvrages qui forment le cœur à la vertu...

» De même que le fer, dit saint Augustin, si l'on ne s'en sert pas, engendre la rouille, de même l'âme si elle ne s'exerce fréquemment par des lectures pieuses, laisse germer en elle les péchés. »

Saint François de Sales écrivait à Mme la présidente Brulart : « Je voudrais qu'il ne se passât aucun jour sans que vous donnassiez une demi-

heure ou une heure à la lecture de quelque livre spirituel. » Et dans une autre lettre à une dame mariée, le doux évêque disait : « Lisez le plus souvent que vous pourrez, mais peu à la fois et avec dévotion. » Dans son *Introduction à la vie dévote*, il complète ce conseil : « Ayez toujours auprès de vous quelque beau livre de dévotion et lisez-en tous les jours un peu avec grande dévotion, comme si vous lisiez des lettres, missives que les saints vous eussent envoyées du ciel pour vous montrer le chemin et vous donner le courage d'y aller... »

L'un des maîtres de la vie spirituelle, le P. Berthier, nous assure que « les avantages des lectures de piété sont presque infinis. Dans la prière, ajoute-t-il, c'est nous qui parlons à Dieu et dans la lecture c'est Dieu qui nous parle : en priant, nous pouvons donner dans l'illusion ; au lieu qu'un livre plein de l'esprit de Dieu nous guide sûrement et nous rappelle même dans le droit chemin si nous avions eu le malheur de nous en écarter. Quand nous sommes dans la tiédeur, un livre de piété peut être l'instrument dont la grâce se sert pour nous rétablir dans la ferveur ; et quand nous ne savons plus nous entretenir avec Dieu, ce livre, sur lequel nous jetons les yeux, peut nous inspirer des lumières. Ce livre nous retrace les exemples des saints, condamne notre indifférence, rappelle le souvenir des jugements de Dieu, rapproche de nous le moment de l'éternité, dissipe les illusions du monde, répond aux faux prétextes de l'amour-propre, donne des armes pour résister aux passions. C'est un moniteur qui reprend en secret, un ami qui ne peut être soupçonné de nous tromper, un juge qui décide sans partialité, un prophète qui annonce la vérité sans flatterie. Il n'est ni opportun, puisqu'on le quitte et qu'on le reprend quand on veut ; ni contradicteur, puisqu'il produit ses pensées sans discuter contre les nôtres ; ni

indiscret puisqu'il donne des avis sans savoir si nous les suivrons; ni susceptible de jalousie, puisqu'il nous laisse toute liberté de déférer à ses conseils ou de préférer ceux d'un autre.

« Combien de pécheurs ont été rappelés à la pénitence par la lecture d'un saint livre!... C'est la parole de Dieu qui pénètre toutes les facultés de l'âme, tantôt comme une rosée bienfaisante, et tantôt comme un coup de foudre. On est quelquefois attiré par les douceurs ineffables de la sainte Charité et quelquefois atterré par la crainte des vengeances divines. Le Seigneur paraît ou miséricordieux ou terrible, ou Jésus en croix, ou Jésus jugeant les vivants et les morts; ou le ciel avec tous ses charmes, ou l'enfer ouvrant ses abîmes...

« Mais, remarque le même auteur, une lecture faite sans attention est une perte de temps, une source d'ennui, un aliment de paresse et la preuve d'une tiédeur concentrée dans le fond de l'âme. Notre attention aux lectures de piété doit être sérieuse, soutenue et animée de l'esprit de prière... »

Toujours au sujet de la manière de faire la lecture spirituelle, le vénérable Louis de Grenade nous donne ces conseils précieux : « Il faut la faire non point à la hâte et comme en courant, mais avec lenteur et réflexion, s'appliquant à saisir le sens des paroles et à savourer par la volonté les vérités qu'elles expriment. Quand nous rencontrons un passage touchant, arrêtons-nous-y un peu, et faisons une espèce de halte, pour réfléchir à ce que nous avons lu et produire une courte prière (1) ».

Saint Bernard ajoute « qu'il est bon de cueillir, en lisant, quelques fleurs de dévotion et de piété, d'interrompre le fil de la lecture par quelque prière en rapport avec la pensée qui nous a frap-

(1) De l'oraison et de la considération, I, 5.

pés. Cette prière nous élève vers Dieu, s'entretient avec lui et en obtient toujours quelques faveurs (1) ».

« Un bon livre, dit le pieux et docte Rodriguez, ne doit pas se lire une seule fois; reprenez-le entre vos mains, la seconde lecture vous touchera plus que la première, et la troisième plus que la seconde ; vous y trouverez toujours un nouveau goût, comme l'éprouvent ceux qui lisent avec un véritable dessein de profiter. Au contraire, c'est une coutume très louable et très utile que celle de quelques-uns qui ne rencontrent rien dans un livre de piété qui fasse quelque impression sur eux, qui ne prennent aussitôt le soin de le marquer pour avoir ainsi toujours quelque chose de réserve, dont leur âme se nourrisse dans ses besoins, et où ils puissent trouver de quoi s'exciter à la ferveur et de quoi se consoler dans les temps de sécheresse et d'afflictions (2) ».

Saint Bonaventure n'est pas moins explicite : « Lisez la vie et les enseignements des saints, dit-il, afin de trouver en vous comparant à eux, à vous humilier en tous temps, à vous instruire, à vous embraser de dévotion, à vous exciter aux saintes pratiques, à vous former à l'intelligence des Écritures et à vous éclairer des splendeurs de la foi. Apprenez dans vos lectures à discerner la vérité du mensonge, le bien du mal, le vice de la vertu, et à connaître les divers remèdes des vices et des tentations. Lisez pour comprendre les choses et non pour devenir plus savant, ni dans un but de curiosité. Laissez de côté ce qui n'édifie pas : une lecture vaine engendre des pensées plus vaines et éteint la dévotion en notre âme (3) ».

Et ailleurs il dit encore : « L'âme a besoin d'être

(1) De mod. orand., VII et VIII.

(2) Perfect. chrét., I. V. XXVIII.

(3) De l'inst. des nov., XIV.

nourrie de saintes lectures... Il est avantageux de tirer souvent de ce qu'on lit de pieuses affections, d'en former des prières et d'interrompre de temps en temps la lecture. En agissant de la sorte, l'âme puise dans cet endroit une intelligence salutaire, et la science, mise de côté par amour pour la vertu se montrera ensuite bien plus belle, appuyée sur cette même vertu.

« On devra aussi avoir pour ses lectures des moments et des sujets déterminés : on ne retire aucun fruit à lire au hasard et à s'attacher au premier endroit venu, ou plutôt une telle manière ne laisse à l'âme que l'instabilité. Il faut donc s'arrêter aux sujets commencés et y assujettir son esprit, car c'est l'indice d'un estomac dégoûté que la recherche des mets variés. Il faut aussi confier chaque jour à la mémoire quelque chose de nos lectures, afin de nous en nourrir plus fidèlement, d'en rappeler plus fréquemment le souvenir et d'en faire l'objet de nos méditations ; mais ce choix doit convenir au but de notre vocation, perfectionner notre intention, captiver notre âme et l'éloigner de toute pensée étrangère (1) ».

« Saint Jean Chrysostôme fait la remarque suivante : Quand nous voulons lire quelque livre de piété, il faut bannir de notre cœur tous les soins temporels et toutes les pensées du monde ; et recueillant notre esprit de toutes sortes de contradictions, nous appliquer avec beaucoup d'attention et de piété à cette sainte lecture, afin de parvenir sous la conduite de l'Esprit-Saint à l'intelligence de ce que nous lisons et en tirer beaucoup de fruit (2) ».

A son tour, saint Grégoire le Grand dit : « Nous devons tellement transformer en nous les bonnes choses que nous lisons, qu'en même temps que

(1) Mir. de la disc., XIII.

(2) Hom. sur la Gén.

notre esprit en est touché, notre vie s'y conforme par ses actions (1) ».

Et c'est pourquoi saint Augustin s'écrie : « Qui ne sait que nous profitons d'autant plus vite d'une bonne lecture, que plus vite nous mettons cette lecture en action (2) ».

Le vénérable Louis de Blois nous donne à ce sujet tout un ensemble de conseils pratiques qui peuvent très heureusement compléter ce que nous avons dit jusqu'ici : « Livrez-vous avec ardeur, nous dit-il, aux pieuses lectures ; elles ont un charme qui ne s'épuise jamais. Vous y apprendrez à goûter la douceur des choses célestes, vous n'aurez plus que du mépris pour les voluptés des sens, et votre esprit s'affermira merveilleusement dans ses bonnes résolutions.

« Afin donc de retirer de cette lecture un si grand fruit, efforcez-vous d'y apporter les dispositions convenables, c'est-à-dire l'attention, la sagesse, l'humilité. Que ce soit pour vous un aliment d'amour et non pas une vaine pâture de la curiosité ; cherchez-y l'utilité et les consolations spirituelles, plutôt qu'une science superflue et des paroles éloquentes ; car le royaume de Dieu ne consiste pas dans l'élégance du langage, mais dans la sainteté de la vie. Cependant, de même qu'il ne faut pas rechercher cette élégance où elle n'est pas, il ne faut pas non plus la dédaigner où elle se trouve, car elle est aussi un don de Dieu.

« Ne vous troublez pas si tout ce que vous lisez ou entendez ne peut se fixer dans votre mémoire ; car, de même qu'un vase pur, souvent arrosé d'eau, demeure exempt de souillures, quoique l'eau s'écoule à l'instant même qu'on l'y jette, ainsi la pensée du salut, en passant à travers l'âme bénévole, la purifie et la rend agréable au Seigneur.

(1) Mor. Job, I. 9.
(2) Lab. Mon., XVII.

Ce qui vous importe véritablement, ce n'est pas de retenir des mots, mais de vous approprier la substance de la doctrine, c'est-à-dire de conserver, par le moyen de la doctrine, la pureté intérieure et une volonté toujours prête à accomplir les préceptes divins.

« N'imitez pas ceux qui, ne gardant aucun ordre dans leurs lectures, lisent indifféremment tout ce que le hasard leur offre, n'ont de goût que pour la nouveauté, et dédaignent tout ce qui est ancien et commun, quelle qu'en soit l'utilité. Loin de vous une telle inconstance : elle n'étend pas l'âme, elle la disperse ; et celui-là est dans un grand danger, qui est atteint de cette maladie.

« Attachez-vous prudemment à une lecture choisie, et habituez-vous à y persévérer, lors même qu'elle a pour vous moins de charme. Lisez, dis-je, avec ordre, sans vous détourner ni vous écarter çà et là. Ne vous faites aucune peine de lire ce qui est bon et de le relire encore.

« Ainsi que l'attestent les Pères, il est utile de passer de la lecture à la méditation, et ensuite de revenir de la méditation à la lecture. Cette louable inconstance, en prévenant le dégoût, fortifie, renouvelle l'âme, fait qu'elle s'applique avec plus d'ardeur à chacun de ses exercices, et qu'elle en retire de plus grands fruits. Et qui empêche que vous ne formiez, pendant la lecture même, de courtes et vives prières, de tendres aspirations vers Dieu ? Il est plusieurs ouvrages qui peuvent servir également pour la lecture et pour l'oraison, lectures dans lesquelles nous conversons avec Dieu (1) ».

Enfin saint Jean-Baptiste de la Salle résume admirablement en quelques lignes très pratiques tout ce qui concerne la lecture spirituelle : « Ne commencez point de lecture, dit-il, sans vous être

(1) Spec. mon.

mis en la présence de Dieu ; demandez-lui par quelque courte prière, les grâces et les lumières. Pour pouvoir comprendre et pratiquer ce que vous allez lire. Ne lisez jamais par curiosité, et ne vous pressez point pour avoir bientôt lu un livre ; arrêtez-vous de temps en temps pour goûter ce que vous lisez ; consultez et examinez-vous vous-même sur ce qui vous empêche de pratiquer ce que vous lisez. Lorsque vous le pouvez pratiquer, voyez pourquoi vous ne le faites pas. Lisez votre livre comme vous liriez une lettre que Jésus-Christ vous aurait envoyée lui-même pour vous faire connaître sa sainte volonté ; et, surtout si c'est l'Écriture sainte, lisez-la avec un très profond respect, respectez-en jusqu'aux moindres syllabes ; lisez-la avec soumission d'esprit ; pratiquez ce que vous entendez, adorez ce que vous n'entendez pas ; et, si vous le voulez entendre, demandez quel en est le sens à ceux qui en ont l'intelligence.

« Repassez souvent dans votre esprit, et tâchez de graver dans votre cœur ce que vous avez le plus goûté dans ce que vous avez lu.

« A la fin de votre lecture, ne manquez pas de rendre grâces à Dieu des vérités que vous aurez le plus goûtées et retenues, et priez-le qu'il vous aide à les mettre en pratique (1) ».

On ne peut mieux dire et, en moins de mots, la meilleure méthode de faire la lecture spirituelle d'une façon véritablement profitable à l'âme de bonne volonté.

En terminant, écoutons encore Bourdaloue qui a dit des choses merveilleuses sur le sujet qui nous occupe. Nous voudrions citer dans son entier cette instruction, si solide et si précieuse ; mais, pour éviter des redites, nous donnerons seulement ces quelques passages : « Deux choses contribuent à rendre une lecture utile et salutaire,

(1) Recueil de petits traités.

dit-il, la qualité du livre qu'on lit, et la manière dont on le lit. Quant à la qualité du livre, quoiqu'il y ait des livres meilleurs les uns que les autres, chacun, dans le choix qu'on en doit faire, peut se consulter soi-même et suivre là-dessus son attrait. Quelques-uns aiment mieux les livres qui les instruisent, et d'autres préfèrent les livres qui les affectionnent et qui les touchent. Ceux-là prennent plus de goût aux histoires et aux vies des saints qui leur mettent devant les yeux des exemples à imiter ; et ceux-ci en ont plus pour les traités spirituels qui leur développent le fond des matières, et qui les convainquent par des raisonnements. Quoi qu'il en soit, il importe peu, ce semble, à quelle sorte de livres on s'attache, pourvu que ce soient de bons livres, c'est-à-dire des livres orthodoxes, édifiants, et dont on puisse tirer du profit pour son avancement et sa perfection.

« Mais il ne suffit pas de les lire, il faut les bien lire, car souvent tout dépend de la manière, et il y a, en toutes choses, une méthode qui leur donne plus d'efficacité et plus de vertu. Lire à la hâte et comme en courant, c'est s'exposer à ne rien retenir d'une lecture, à n'en recevoir nulle impression, puisqu'il n'est pas possible qu'on y prête alors toute l'attention nécessaire. Les viandes prises avec trop d'avidité et trop vite causent ordinairement à la santé plus de dommage que de bien. Lire chaque fois hors de mesure, c'est se remplir l'esprit d'une infinité d'idées qu'il ne peut plus arranger, et dont il ne lui reste qu'une vue confuse et superficielle. L'excès de nourriture, quelque saine qu'elle soit. charge un estomac, et le met hors d'état de la digérer.

« Lire, pour remarquer certaines sentences ou de l'Écriture ou des Pères, certaines pensées nouvelles et moins communes, c'est faire de sa lecture une étude : or, toute étude dessèche le cœur et le distrait. Lire et s'arrêter en lisant, à la beauté du

style et à la pureté du langage, c'est prendre le change et s'amuser à des fleurs au lieu de cueillir les fruits.

« De tout ceci il est aisé de conclure comment on doit faire la lecture spirituelle et qu'elles règles il faut observer. C'est : 1° de s'adresser d'abord à Dieu, et d'élever vers lui le cœur, pour lui demander la lumière de son esprit ; car il n'y a que Dieu qui donne l'accroissement, surtout à sa parole, soit lue, soit entendue. 2° De lire posément et de bien peser les choses, afin qu'elles puissent mieux s'imprimer et qu'elles s'insinuent doucement dans l'âme, comme une rosée qui tombe goutte à goutte et qui pénètre ainsi la terre. 3° Pour cela de lire un peu chaque jour, estimant beaucoup plus une courte lecture faite avec réflexion, qu'une autre, plus longue, mais aussi plus légère et mal digérée. 4° De demeurer à certains endroits dont on se sent plus frappé, de les repasser et de les goûter, faisant retour sur soi-même et se les appliquant. De cette sorte, la lecture devient une espèce de méditation ; et c'est un avis très sage que donnent les maîtres de la vie dévote aux personnes qui ne sont point encore versées dans l'oraison, et qui veulent s'y former, de commencer par ces lectures, et de se contenter d'en tirer quelques bonnes résolutions. 5° De relire de temps en temps certains livres généralement estimés et dont on a connu par soi-même l'utilité et la solidité. C'est une erreur dont se laissent prévenir bien des personnes, de ne vouloir jamais lire deux fois le même livre, et de se persuader qu'ayant plu dans une première lecture, il ennuiera dans une seconde. Un livre solide est comme une riche mine, où l'on trouve toujours à creuser et à profiter. Voilà tout ce qui regarde l'exercice de la lecture spirituelle : c'est à nous de mettre en œuvre un moyen de sanctification aussi efficace que celui-là, et qui nous est si aisé et si présent. »

P. G.

LA VIE INTÉRIEURE

PREMIÈRE PARTIE

PREMIÈRE LECTURE

De la conformité à la vie de Jésus-Christ

Il faut imiter Jésus : c'est vivre comme il a vécu, penser comme il a pensé, et se conformer à son image qui est le sceau de notre sanctification.

Quelle différence de conduite ! Le néant se croit quelque chose, et le Tout-Puissant s'anéantit. Je m'anéantirai avec vous, Seigneur ; je vous ferai un sacrifice entier de mon orgueil et de la vanité qui m'a possédé jusqu'à présent. Aidez ma bonne volonté ; éloignez de moi les occasions où je tomberai ; *détournez mes yeux afin que je ne regarde point la vanité* (1) ; que je ne voie que vous et que je me voie devant vous ; ce sera alors que je connaîtrai ce que je suis et ce que vous êtes.

Jésus-Christ naît dans une étable ; il est contraint de fuir en Égypte ; il passe trente ans de sa vie dans la boutique d'un artisan ; il souffre la faim, la soif, la lassitude ; il est pauvre, méprisé et abject ; il enseigne la doctrine du ciel, et personne ne l'écoute; tous les grands et les sages le poursuivent,

(1) Ps. 118, v. 37

le prennent, lui font souffrir des tourments effroyables, le traitent comme un esclave, le font mourir entre deux voleurs après avoir préféré à lui un voleur. Voilà la vie que Jésus-Christ a choisie ; et nous, nous avons en horreur toutes sortes d'humiliations ; les moindres mépris nous sont insupportables.

Comparons notre vie à celle de Jésus-Christ ; souvenons-nous qu'il est le Maître et que nous sommes les esclaves ; qu'il est tout-puissant et que nous ne sommes que faiblesse : il s'abaisse et nous nous élevons. Accoutumons-nous à penser si souvent à notre misère que nous n'ayons de mépris que pour nous. Pouvons-nous avec justice mépriser les autres et considérer leurs défauts quand nous en sommes nous-mêmes remplis ? Commençons à marcher par le chemin que Jésus-Christ nous a tracé, puisque c'est le seul qui nous puisse conduire à lui.

Et comment pouvons-nous trouver Jésus-Christ si nous ne le cherchons dans les états de sa vie mortelle, c'est à-dire dans la solitude, dans le silence, dans la pauvreté et la souffrance, dans les persécutions et les mépris, dans la croix et les anéantissements ? les saints le trouvent dans le ciel, dans les splendeurs de la gloire et dans les plaisirs ineffables ; mais c'est après être demeurés avec lui sur terre dans les opprobres, les douleurs et les humiliations. Etre chrétiens, c'est être imitateurs de Jésus Christ. En quoi pouvons-nous l'imiter que dans ses humiliations ? Rien autre chose ne nous peut approcher de lui. Comme tout-puissant, nous devons l'adorer ; comme juste, nous devons le craindre ; comme bon et miséricordieux, nous devons l'aimer de toutes nos forces ; comme humble et soumis, abject et soumis, nous devons l'imiter.

Ne prétendons pas pouvoir arriver par nos propres forces à cet état ; tout ce qui est en nous y résiste ; mais consolons-nous dans la présence de Dieu. Jésus-Christ a voulu sentir toutes nos faiblesses ; il est un pontife compatissant qui a voulu être tenté comme nous : prenons donc toute notre force en lui, devenu volontairement faible pour nous fortifier ; enrichissons-nous par sa pauvreté, et disons avec confiance : *Je puis tout en celui qui me fortifie* (1).

Je veux suivre, ô Jésus, le chemin que vous avez pris ! je veux vous imiter, je ne le puis que par votre grâce. O Sauveur abject et humble, donnez-moi la science des véritables chrétiens et le goût du mépris de moi-même, et que j'apprenne la leçon incompréhensible à l'esprit humain, qui est de mourir à soi-même par le détachement qui produit la véritable humilité.

Mettons la main à l'œuvre, et changeons ce cœur si dur et si rebelle au cœur de Jésus-Christ. Approchons-nous du cœur sacré de Jésus : qu'il aime le nôtre, qu'il détruise toutes nos répugnances. O bon Jésus, qui avez souffert pour l'amour de moi tant d'opprobres et d'humiliations, imprimez-en puissamment l'estime et l'amour dans mon cœur et faites-moi désirer de participer à votre vie humiliée !

DEUXIÈME LECTURE

De l'humilité

Que l'humiliation est un grand bien pour le progrès d'une âme qui la soutient de bonne foi ! on y

(1) Philippe 4, v. 13.

trouve mille bénédictions pour soi et pour sa conduite à l'égard des autres ; car Notre-Seigneur donne sa grâce aux humbles.

L'humilité produit le support d'autrui. La vue seule de nos misères peut nous rendre compatissants et indulgents pour celles d'autrui.

Deux choses mises ensemble produiront l'humilité : la première est l'abîme de misère d'où la puissante main de Dieu nous a tirés, et au-dessus duquel il nous tient encore comme suspendus en l'air ; la seconde est la présence de ce Dieu qui est tout.

Ce n'est qu'en voyant Dieu et en l'aimant sans cesse qu'on s'oublie soi-même, qu'on se désabuse de ce néant qui nous avait éblouis, et qu'on s'accoutume à s'apetisser, avec consolation, sous cette haute majesté qui engloutit tout. Aimons Dieu et nous serons humbles. Aimons Dieu et nous ne nous aimerons plus nous-mêmes d'un amour déréglé. Aimons Dieu et nous aimerons tout ce qu'il veut que nous aimions pour l'amour de lui.

Les fautes les plus amères à supporter tournent à bien, si nous nous en servons pour nous humilier, sans nous ralentir dans l'application à nous corriger. Le découragement ne remédie à rien ; ce n'est qu'un désespoir de l'amour-propre dépité. Le vrai moyen de profiter de l'humiliation de nos fautes est de les voir dans toute leur laideur, sans perdre l'espérance en Dieu, et sans espérer jamais rien de soi-même. Nous avons de pressants besoins d'être humiliés par nos fautes, ce n'est que par là que Dieu écrasera notre orgueil, et confondra notre sagesse présomptueuse. Quand Dieu aura ôté toute ressource en nous-mêmes, il bâtira son édifice : jusque-là il foudroiera tout, se servant même de

nos fautes. Laissons-le faire ; travaillons humblement sans nous rien promettre de nos seules forces.

Il faut se supporter soi-même sans se flatter ni se décourager : c'est un milieu qu'on trouve rarement ; on se promet beaucoup de soi et de sa bonne intention, ou bien on désespère de tout. N'espérons rien de nous, attendons tout de Dieu. Le désespoir de notre faiblesse qui est incorrigible, et la confiance sans réserve en la toute-puissance de Dieu, sont les vrais fondements de l'édifice spirituel.

C'est une fausse humilité, en se reconnaissant indigne des bontés de Dieu, de n'oser les attendre avec confiance : la vraie humilité consiste à voir toute son indignité, et à demeurer abandonné à Dieu, ne doutant point qu'il ne puisse faire en nous les plus grandes choses. Si Dieu pour ses ouvrages avait besoin de trouver en nous des fondements déjà posés, nous aurions raison de croire que nos péchés ont tout détruit, et que nous sommes indignes d'être choisis par la sagesse divine. Mais Dieu n'a besoin de rien trouver en nous ; il n'y peut jamais trouver que ce qu'il y a mis lui-même par sa grâce, on peut dire même qu'il se plaît à choisir l'âme infidèle et vide de tout bien pour en faire le sujet le plus propre à recevoir ses miséricordes : c'est là qu'elles prennent plaisir à couler pour se manifester plus sensiblement. Ces âmes pécheresses, qui n'ont jamais senti en elles qu'infirmités, ne peuvent rien s'attribuer des dons de Dieu. C'est ainsi que *Dieu choisit les choses les plus faibles du monde pour confondre*, comme dit Saint Paul, *les plus fortes* (1).

(1) Cor. 1, v. 27.

Ne craignons donc point que nos infidélités puissent nous rendre indignes de la miséricorde de Dieu : rien n'est si digne de sa miséricorde qu'une grande misère. Il est venu du ciel sur terre pour les pécheurs, et non pour les justes : il est venu chercher ce qui était perdu sans lui ; le médecin cherche les malades, et non les sains. Oh ! que Dieu aime ceux qui se présentent hardiment à lui avec leurs haillons les plus sales et les plus déchirés, et qui lui demandent, comme à leur père, un vêtement digne de lui !

Vous attendez que Dieu vous montre un visage doux et riant pour vous familiariser avec lui, et moi je dis que, quand vous ouvrirez simplement votre cœur avec une entière familiarité, vous ne vous mettrez plus en peine du visage avec lequel il se présentera à vous. Qu'il vous montre tant qu'il lui plaira un visage sévère et irrité, laissez-le faire : il n'aime jamais tant que quand il menace ; car il ne menace que pour éprouver, pour humilier, pour détacher. Est-ce la consolation seule que Dieu donne, ou Dieu lui-même, sans consolations sensibles, que votre cœur cherche ? Si c'est la consolation seule, vous n'aimez donc pas Dieu pour l'amour de lui-même, mais pour l'amour de vous ? en ce cas vous ne méritez rien de lui ; si au contraire vous cherchez Dieu purement, vous le trouvez encore plus quand il vous éprouve que quand il vous console. Quand il vous console, vous avez à craindre de vous attacher plus à ses douceurs qu'à lui : quand il vous traite rudement, si vous ne cessez point de demeurer uni à lui, c'est à lui seul que vous tenez. Hélas ! qu'on se trompe ! On s'enivre d'une vaine consolation, lorsqu'on est soutenu par un goût sensible ; on s'imagine être

déjà ravi au troisième ciel, et l'on ne fait rien de solide ; mais quand on est dans la foi sèche et nue, alors on se décourage, on croit que tout est perdu : en vérité, c'est alors que tout se perfectionne, pourvu qu'on ne se décourage pas.

Laissez donc faire Dieu : ce n'est pas à vous à régler les traitements que vous en devez recevoir ; il sait mieux que vous ce qu'il vous faut ; vous méritez bien un peu de sécheresse et d'épreuve : souffrez-les patiemment. Dieu fait de son côté ce qui lui convient quand il vous repousse ; de votre côté faites aussi ce que vous devez, qui est de l'aimer, sans attendre qu'il vous témoigne aucun amour sensible. Votre amour vous répondra du sien ; votre confiance le désarmera, et changera toutes ses rigueurs en caresses. Quand même il ne devrait point s'adoucir, vous devez vous abandonner à sa conduite juste, et adorer ses desseins de vous faire expirer sur la croix dans le délaissement avec son fils bien-aimé, pour vous couronner ensuite avec lui dans le ciel. Voilà le pain solide de pure foi, et l'amour généreux dont vous devez nourrir votre âme, et qui la rendra robuste et vigoureuse.

Les personnes véritablement humbles ne sauraient entendre sans surprise ce qui tend à les relever. Ceux qui possèdent vraiment cette vertu sont doux et paisibles, ont le cœur contrit et humilié, porté à la miséricorde et à la compassion ; ils sont tranquilles, gais, obéissants, vigilants, pleins de ferveur et incapables de contradictions ; ils se mettent toujours au dernier rang, se réjouissent quand on les méprise, regardent tous les autres au-dessus d'eux ; ils sont indulgents aux faiblesses d'autrui à la vue des leurs, et très éloignés de se

préférer à personne. C'est par l'épreuve des humiliations et des mépris que nous pouvons connaître si nous avançons dans l'humilité.

TROISIÈME LECTURE

Sur la prière

On est tenté de croire qu'on ne prie plus Dieu dès qu'on cesse de goûter un certain plaisir dans la prière. Pour se détromper, il faudrait considérer que la parfaite prière et l'amour de Dieu sont la même chose.

La prière n'est donc pas une douce sensation, ni le charme d'une imagination enflammée, ni la lumière de l'esprit qui découvre facilement en Dieu des vérités sublimes, ni même une certaine consolation dans la vue de Dieu : toutes ces choses sont des dons extérieurs sans lesquels l'amour peut subsister d'autant plus purement, qu'étant privé de toutes ces choses, qui ne sont que des dons de Dieu, on s'attachera uniquement et immédiatement à lui-même.

Voilà l'*amour de pure foi*, qui désole la nature parce qu'il ne lui laisse aucun soutien ; elle croit que tout est perdu, et c'est par là même que tout est gagné.

Le pur amour n'est que dans la seule volonté : ainsi ce n'est point un amour de sentiment, car l'imagination n'y a point de part ; c'est un amour qui aime, pour ainsi dire, sans sentir, comme la pure foi croit sans voir. Il ne faut pas craindre que cet amour soit imaginaire ; car rien ne l'est moins que la volonté détachée de toute imagination : plus nos opérations sont purement intellectuelles et

spirituelles, plus elles ont, non seulement la réalité, mais la perfection que Dieu demande : l'opération en est donc plus parfaite, en même temps la foi s'y exerce et l'humilité s'y conserve.

Alors l'amour est chaste, car c'est Dieu en lui-même et pour lui-même : ce n'est plus ce qu'il fait sentir à quoi l'on s'attache; on le suit, mais ce n'est pas à cause des pains multipliés.

Quoi! dira-t-on, toute la piété ne consistera-t-elle que dans une volonté de s'unir à Dieu, qui sera peut-être plutôt une pensée et une imagination qu'une volonté effective ?

Si cette volonté n'est soutenue par la fidélité dans les principales occasions, je croirai qu'elle n'est pas véritable : car le bon arbre porte de bons fruits, et cette volonté doit rendre attentif pour accomplir la volonté de Dieu ; mais elle est compatible en cette vie avec de petites fragilités, que Dieu laisse à l'âme pour l'humilier. Si donc on n'éprouve que de ces fragilités journalières, il faut en tirer le fruit de l'humiliation, sans perdre courage.

Mais enfin la vraie vertu et le pur amour ne sont que dans la volonté seule. N'est-ce pas beaucoup que de vouloir toujours le souverain bien dès qu'on l'aperçoit, de retourner son intention vers lui dès qu'on remarque qu'elle en est détournée ; de ne jamais rien vouloir par délibération que selon son ordre ; et enfin de demeurer soumis en esprit de sacrifice et d'abandon à lui, lorsqu'on n'a plus de consolation sensible ? Comptez-vous pour rien de retrancher toutes les réflexions inquiètes de l'amour-propre ; de marcher toujours sans trop chercher à voir où l'on va et sans s'arrêter ; de ne jamais penser avec complaisance à soi-même, ou du moins de n'y jamais penser que comme on penserait à

une autre personne, pour remplir un devoir de providence dans le moment présent, sans regarder plus loin ; n'est-ce pas là ce qui fait mourir le vieil homme, plutôt que les belles réflexions où l'on s'occupe encore de soi par amour-propre, et plutôt que plusieurs œuvres extérieures sur lesquelles on se rendrait témoignage à soi-même de son avancement ?

C'est par une espèce d'infidélité contre l'attrait de la pure foi qu'on veut toujours s'assurer qu'on fait bien ; c'est vouloir savoir ce qu'on fait, ce qu'on ne saura jamais et que Dieu veut qu'on ignore ; c'est s'amuser dans la voie pour raisonner sur la voie même. La voie la plus sûre et la plus courte est de se renoncer, de s'oublier, de s'abandonner et de ne plus penser à soi par fidélité pour Dieu. Toute la religion ne consiste qu'à sortir de soi et de son amour-propre pour tendre à Dieu.

Pour les distractions involontaires, elles ne distraient point l'amour puisqu'il est dans la volonté, et que la volonté n'a jamais de distractions quand elle n'en veut point avoir. Dès qu'on les remarque, on les laisse tomber et l'on se tourne vers Dieu ; ainsi, pendant que les sens extérieurs de l'épouse sont endormis, son cœur veille, son amour ne se relâche point. Un père tendre ne pense pas toujours distinctement à son fils ; mille objets entraînent son imagination et son esprit : mais ses distractions n'interrompent jamais l'amour paternel ; à quelque heure que son fils revienne dans son esprit, il l'aime, et il sent au fond de son cœur qu'il n'a pas cessé un seul moment de l'aimer quoiqu'il ait cessé de penser à lui. Tel doit être notre amour pour notre Père céleste ; un amour simple, sans défiance et sans inquiétude.

Si l'imagination s'égare, si l'esprit est entraîné, ne nous troublons point : toutes ces puissances ne sont pas le vrai baume du cœur, *l'homme caché*, dont parle Saint-Pierre, *qui est dans l'incorruptibilité d'un esprit modeste et tranquille* (1). Il n'y a qu'à faire un bon usage des pensées libres en les tournant toujours vers la présence du bien-aimé, sans s'inquiéter sur les autres : c'est à Dieu à augmenter, quand il lui plaira, cette facilité sensible de conserver sa présence.

Souvent, il nous l'ôte pour nous avancer ; car cette facilité nous amuse par trop de réflexions : ces réflexions sont des distractions véritables qui interrompent le regard simple et direct de Dieu, et qui par là nous retirent des ténèbres de la pure foi.

On cherche souvent, dans ses réflexions, le repos de l'amour-propre, et la consolation dans le témoignage qu'on veut se rendre à soi-même ; ainsi l'on se distrait par cette ferveur sensible; et au contraire on ne prie jamais si purement que quand on est tenté de croire qu'on ne prie plus : alors on craint de prier mal, mais on ne devrait craindre que de se laisser aller à la désolation de la nature lâche, à l'infidélité philosophique, qui veut toujours se démontrer à elle-même ses propres opérations dans la foi ; enfin aux désirs impatients de voir et de sentir pour se consoler.

Il n'y a point de pénitence plus amère que cet état de pure foi sans soutien sensible : d'où je conclus que c'est la pénitence la plus effective, la plus crucifiante et la plus exempte de toute illusion. Étrange tentation ! On cherche impatiemment la consolation sensible par la crainte de n'être pas

(1) Petr. 3, v. 4.

assez pénitent ! Eh ! que ne prend-on pour pénitence le renoncement à la consolation qu'on est si tenté de chercher ? Enfin, il faut se souvenir de Jésus-Christ, que son Père abandonna sur la croix : Dieu retira tout sentiment et toute réflexion pour se cacher à Jésus-Christ : ce fut le dernier coup de la main de Dieu qui frappait l'Homme de douleur. Voilà ce qui consomma le sacrifice. Il ne faut jamais tant s'abandonner à Dieu que quand il semble nous abandonner. Prenons donc la lumière et la consolation quand il la répand, mais sans nous y attacher : quand il nous enfonce dans la nuit de la pure foi, alors laissons-nous aller dans cette nuit où tout est agonie.

Un moment en vaut mille dans cette tribulation : on est troublé et l'on est en paix ; non seulement Dieu se cache, mais il nous cache à nous-mêmes afin que tout soit en foi. On se sent découragé, et cependant on a une volonté immobile qui veut tout ce que Dieu veut de rude ; on veut tout, on accepte tout, jusqu'au trouble même par lequel on est éprouvé ; ainsi on est secrètement en paix par cette volonté qui se conserve au fond de l'âme dans le plus fort de son trouble. Béni soit Dieu qui fait en nous de si grandes choses malgré nos indignités !

QUATRIÈME LECTURE

Prière pour se donner entièrement à Dieu dans la solitude.

Mon Dieu, je veux me donner à vous ; donnez-m'en le courage, fortifiez ma faible volonté qui soupire après vous ; je vous tends les bras, prenez-moi ; si je n'ai pas la force de me donner à vous,

attirez-moi par la douceur de vos parfums ; entraînez-moi après vous par les liens de votre amour. Seigneur, à qui serais-je si je ne suis à vous ? Quel rude esclavage que d'être à soi et à ses passions ! O vraie liberté des enfants de Dieu ! on ne vous connaît pas. Heureux qui a découvert où elle est, et qui ne la cherche plus où elle n'est pas ! Heureux mille fois qui dépend de Dieu en tout pour ne dépendre plus que de lui seul !

Mais d'où vient, ô mon divin Époux. que l'on craint de rompre ses chaînes ! Les vanités passagères valent-elles mieux que votre éternelle vérité et que vous-même ? Peut- on craindre de se donner à vous ? O folie monstrueuse ! Ce serait craindre son bonheur ; ce serait craindre de sortir de l'Égypte pour entrer dans la terre promise ; ce serait murmurer dans le désert et se dégoûter de la manne par le souvenir des oignons d'Égypte.

Ce n'est pas moi qui me donne à vous ; c'est vous, ô mon Dieu, qui vous donnez tout à moi. Je n'hésite point de vous donner mon cœur. Quel bonheur d'être dans la solitude et d'y être avec vous, de n'écouter et de ne dire plus ce qui est vain, inutile, pour vous écouter ! O sagesse infinie ! ne me parlerez-vous pas mieux que ces hommes vains ? Vous me parlerez, ô amour de mon Dieu ; vous m'instruirez ; vous me ferez fuir la vanité et le mensonge ; vous me nourrirez de vous ; vous retiendrez en moi toute vaine curiosité. Seigneur, quand je considère votre joug, il me semble trop doux : et est-il donc la croix que je dois porter, en vous suivant tous les jours de ma vie ? N'avez-vous point d'autre calice plus amer de votre passion à me faire boire jusqu'à la lie ? Bornez-vous à cette retraite paisible, sous une sainte règle, et

parmi tant de bons exemples, l'austère pénitence que j'ai méritée par mes péchés ? O amour, vous ne faites qu'aimer ; vous ne frappez point, vous épargnez ma faiblesse. Craindrais-je après cela de m'approcher de vous ? Les croix de la solitude pourront-elles m'effrayer ? Celles dont le monde accable doivent faire peur. Quel aveuglement de ne pas les craindre ?

O misère infinie que votre seule miséricorde peut surpasser ! Moins j'ai eu de lumières et de courage, plus j'ai été digne de votre compassion. O Dieu ! je me suis rendu indigne de vous, mais je peux devenir un miracle de votre grâce. Donnez-moi tout ce qui me manque, et il n'y aura rien en moi qui n'exalte vos dons.

CINQUIÈME LECTURE

De la méditation

Il est certain que quand on pose de solides fondements d'une entière conversion de cœur, d'une exacte pénitence et d'une sérieuse méditation de toutes les vertus du christianisme, en détail et par rapport à la pratique, peu à peu on s'accoutume tellement à toutes ces vérités, qu'à la fin on les envisage d'une vue simple et fixe, sans avoir besoin de recommencer toujours à se convaincre de chacune en particulier. Alors ces vérités se réunissent toutes dans un certain goût de Dieu, si pur et si intime, qu'on trouve tout en lui. Ce n'est plus presque l'esprit qui cherche et qui raisonne, c'est la volonté qui aime et qui se plonge dans le bien infini.

Mais cet état n'est pas le vôtre. Il faut que vous marchiez longtemps par la voie de pécheurs qui

commencent à chercher Dieu : la méditation ordinaire est votre partage. Trop heureux que Dieu daigne vous y admettre ! Marchez donc en esprit comme Abraham, sans savoir où vous allez : contentez-vous du pain quotidien et souvenez-vous que, dans le désert, la manne qu'on amassait pour plus d'un jour se corrompait d'abord, tant il est vrai que les enfants de Dieu doivent se renfermer dans l'ordre des grâces présentes, sans vouloir prévenir les desseins de sa Providence sur eux !

Méditez donc, puisque voici pour vous le temps de méditer tous les mystères de Jésus-Christ et toutes les vérités de l'Évangile que vous avez si longtemps ignorées et contredites. Quand Dieu aura bien effacé en vous l'impression de toutes les maximes mondaines, et que l'esprit de Jésus-Christ n'y laissera plus aucune trace de vos anciens préjugés, alors il faudra examiner l'attrait que la grâce vous donnera, et le suivre pas à pas sans le prévenir. Cependant, demeurez en paix dans le sein de Dieu, comme un petit enfant sur le sein de sa mère et entre ses bras : contentez-vous de penser à vos sujets de méditation d'une manière simple et aisée : laissez-vous aller doucement aux vérités qui vous toucheront et que vous sentez qui nourrissent votre cœur. Évitez tous les efforts qui échauffent la tête et qui mettent, souvent, beaucoup moins la piété dans une volonté pure et droite de s'abandonner à Dieu, que dans une vivacité dangereuse d'imagination. Fuyez aussi toutes les réflexions subtiles : bornez vous à des considérations aisées ; repassez-les souvent. Ceux qui passent trop légèrement d'une vérité à une autre ne nourrissent que leur curiosité et leur inquiétude ; ils se dissipent même l'esprit par une trop grande multitude de vues.

Il faut donner à chaque vérité le temps de jeter de profondes racines dans le cœur : l'essentiel est d'aimer. Rien ne cause de si grandes indigestions que de manger beaucoup et à la hâte. Digérez donc à loisir chaque vérité, si vous voulez en tirer le suc pour vous en bien nourrir : mais point de retours inquiets sur vous-même. Comptez que votre oraison ne sera bonne qu'autant que vous la ferez sans vous échauffer et sans être inquiet.

Je sais bien que vous ne manquerez pas d'avoir beaucoup de distractions : mais il n'y a qu'à les supporter sans impatience, et qu'à les laisser disparaître pour demeurer attentif à votre sujet chaque fois que vous apercevrez l'égarement de votre imagination. Ainsi ces distractions involontaires ne pourront vous nuire ; et la patience avec laquelle vous les supporterez sans vous rebuter vous avancera plus qu'une oraison plus lumineuse, où vous vous complairiez davantage. Le vrai moyen de vaincre les distractions est de ne point les attaquer directement avec chagrin : ne vous rebutez ni de leur longueur ni de leur nombre.

Il n'est question maintenant que de vous occuper doucement des sujets que vous avez pris ; il est vrai seulement que vous devez rendre cette occupation la plus sainte que vous pourrez, et voici comment.

Ne vous chargez point d'un grand nombre de pensées différentes sur chaque sujet, mais arrêtez-vous aussi longtemps à chacune qu'elle pourra donner quelque nourriture à votre cœur. Peu à peu vous vous accoutumerez à envisager les vérités fixement et sans sauter de l'une à l'autre. Ce regard fixe et constant de chaque vérité servira à les approfondir davantage dans votre cœur. Vous acquerrez l'ha-

bitude de vous arrêter dans vos sujets par goût et par acquiescement paisible ; au lieu que la plupart des gens ne font que les considérer par un raisonnement passager. Ce sera le vrai fondement de tout ce que Dieu voudra peut-être faire dans la suite en vous : il y amortira même par-là l'activité naturelle de l'esprit qui voudrait toujours découvrir des choses nouvelles, au lieu de s'enfoncer davantage dans celles qu'il connaît déjà. Il ne faut pourtant pas s'efforcer d'abord pour continuer à méditer une vérité lorsqu'on n'y trouve plus aucun suc : je propose seulement de ne la quitter que quand vous sentez qu'elle n'a plus rien à vous fournir pour votre nourriture.

Pour les affections, réservez toutes celles que la vue de votre sujet vous inspirera, et laissez-vous-y aller doucement ; mais ne vous excitez pas trop à de grands efforts, car ces efforts vous épuiseront, vous échaufferont la tête, vous dessècheront même, et, en ce qu'ils vous occuperont trop de vos propres mouvements, vous donneraient une confiance dangereuse en votre propre industrie pour vous toucher vous même ; enfin vous attacheraient trop au goût sensible, et par-là vous prépareraient de grands mécomptes pour le temps où vous serez plus au sec. Contentez-vous donc de suivre simplement et sans trop de réflexions les mouvements affectueux que Dieu vous donnera à la vue de votre sujet ou de quelque autre vérité. Pour les choses d'un autre état plus élevé, n'y songez point : il y a le temps de chaque chose, et l'importance est de ne le prévenir jamais.

C'est une des plus grandes règles de la vie spirituelle de se renfermer dans le moment présent, sans regarder plus loin. Vous savez que les Israélites

suivaient dans le désert la colonne de nuée ou de feu, sans savoir où elle les menait ; ils ne pouvaient prendre de la manne que pour un jour ; le reste se corrompait. Il n'est point question d'aller vite maintenant ; ne songez qu'à poser le fondement de l'édifice, et à le bien creuser par un entier renoncement à vous-même et par un abandon sans aucune réserve aux ordres de Dieu : après cela Dieu élèvera sur ce fondement tel édifice qu'il lui plaira. Livrez-vous à lui et fermez les yeux. Que cette conduite de foi, où l'on marche comme Abraham sans savoir où l'on va, est grande, et qu'elle attire de bénédictions !

Alors Dieu sera votre guide, il voyagera lui-même avec vous, comme il est dit qu'il s'était fait voyageur avec les Israélites pour les mener pas à pas au travers du désert jusqu'à la terre promise. Que vous seriez heureux si vous laissiez Dieu prendre possession de vous pour y faire selon ses vues, et non selon votre goût, tout ce qu'il voudra !

SIXIÈME LECTURE.

De la mortification.

Dieu nous fait exercer la mortification à toute heure et à tout moment : mais rien n'est plus faux que la maxime qu'il faut toujours choisir ce qui mortifie le plus. Par cette règle on ruinerait bientôt sa santé, sa réputation, ses affaires, ses commerces avec ses parents et amis, et les bonnes œuvres dont la Providence nous charge. Je ne doute point qu'on ne doive éviter certaines choses quand on a éprouvé qu'elles nuisent à la santé, comme certains aliments, etc. Cela sans doute épargnera bien quelques souffrances ; mais cela ne va pas flatter le corps, ni ne

demande pas l'usage des choses exquises; au contraire cela conduit à une vie sobre, et par conséquent mortifiée dans bien des choses.

L'infirmité et le régime sont deux bonnes pénitences. C'est par immortification que l'on manque au régime, ce n'est ni courage contre la douleur, ni détachement de la vie, mais faiblesse pour le plaisir et impatience contre tout ce qui gêne. C'est une grande contrainte de s'assujettir à un régime pour éviter de détruire la santé. On craindrait moins de souffrir et d'être malade, que d'être toujours aux prises avec soi-même pour combattre ses goûts : on aime encore mieux la liberté et le plaisir que la santé. Mais Dieu redresse tout dans un cœur dès qu'il le possède ; il fait qu'on s'accoutume doucement à la règle ; il ôte une certaine raideur dans la volonté, et une dangereuse confiance qu'on avait en son propre sens. Dieu émousse les désirs, il attiédit les passions, il détache l'homme, non seulement des objets extérieurs, mais encore de soi-même ; il le rend doux, aimable, simple, petit, prêt à vouloir et à ne vouloir pas selon son bon plaisir. Soyons ainsi, Dieu le veut, et le veut faire en nous : n'y résistons pas. La mortification qui vient de l'ordre de Dieu est plus utile que la douceur de la prière qui serait de notre choix et de notre goût.

Pour les austérités, il faut avoir égard à l'attrait, à l'état, aux besoins et au tempérament de chaque personne. Souvent une mortification simple, qui consiste dans une continuelle fidélité dans les croix de providence, est au-dessus de la recherche des grandes austérités, qui rendent la vie plus singulière et tendent à de vaines complaisances. Quiconque ne refuse rien dans l'ordre de Dieu et ne cherche rien hors de cet ordre ne finit jamais sa journée

sans avoir part à la croix de Jésus-Christ. Il y a une providence nécessaire pour les croix comme pour les choses nécessaires à la vie ; c'est le pain quotidien : Dieu ne nous en laisse jamais manquer ; quelquefois même c'est une mortification très pure pour les âmes ferventes de ne se point mortifier à leur mode, et de se laisser mortifier de moments à autres selon les desseins de Dieu.

Quand on n'est pas fidèle, dans les mortifications de providence, il y a sujet de craindre beaucoup d'illusion dans les autres, qu'on recherche par ferveur ; cette ferveur est souvent trompeuse ; et je crois qu'il est bon de commencer à éprouver une âme dans cette fidélité aux croix journalières et de providence.

Quand une personne est également prête à rechercher les austérités ou à ne les rechercher pas, on peut ou la laisser faire, ou la retenir, ou l'exciter selon les besoins qu'elle a de se précautionner, mais toujours en ménageant son corps et son esprit : je dis son esprit, car l'esprit goûte quelquefois une paix douce et une certaine joie dans la vertu, qu'il n'est pas à propos de troubler par une conduite trop dure : il faut laisser cette joie en liberté ; la gêne et la contrainte n'entrent point au royaume des cieux, où tout est paix, joie et amour.

SEPTIÈME LECTURE

Sur le renoncement à soi-même

Si vous voulez bien comprendre ce que c'est que se renoncer à soi-même, vous n'avez qu'à vous souvenir de la difficulté que vous sentîtes au dedans de vous, et que vous témoignâtes fort naturelle-

ment quand je vous disais de ne jamais compter pour rien ce *moi* qui nous est si cher. Se *renoncer* c'est se compter pour rien ; et quiconque en sent la difficulté, a déjà compris en quoi consiste ce renoncement qui révolte toute la nature. Puisque vous avez senti le coup, il faut qu'il ait trouvé la plaie de votre cœur : c'est à vous à laisser faire la main toute puissante de Dieu, qui saura bien vous arracher à vous-même.

Le fond de notre mal est de nous aimer d'un amour aveugle, qui va jusqu'à l'idolâtrie. Tout ce que nous aimons au dehors, nous ne l'aimons que pour nous. Il faut se désabuser de toutes ces amitiés généreuses où l'on paraît s'oublier pour ne plus penser qu'aux intérêts des personnes auxquelles on s'attache. Quand on ne cherche pas un intérêt bas et grossier dans le commerce de l'amitié, on y recherche un autre intérêt, qui, pour être plus délicat, plus caché et plus honnête selon le monde, n'en est que plus dangereux et plus capable de nous empoisonner en nourrissant mieux l'amour-propre.

On cherche donc dans ces amabilités, qui paraissent et aux autres et à nous-mêmes si généreuses et si désintéressées, ce plaisir d'aimer sans intérêt, et de s'élever par ce sentiment noble au-dessus de tous les cœurs faibles et attachés à des intérêts sordides. Outre ce témoignage qu'on veut se rendre à soi-même pour flatter son orgueil, on cherche encore dans le monde la gloire du désintéressement et de la générosité ; on cherche à être aimé par ses amis, quoiqu'on ne cherche pas à être servi par eux : on espère qu'ils seront charmés de tout ce que l'on fait pour eux sans retour sur soi ; et par-là on trouve ce retour sur soi qu'on semble abandonner : car qu'y a-t-il de plus doux et de plus flatteur pour un

amour-propre sensé et d'un goût délicat, que de se voir applaudi jusqu' à ne plus passer pour un amour-propre ?

On voit une personne qui paraît toute aux autres et point à elle-même, qui fait les délices des honnêtes gens, qui se modère, qui semble s'oublier. L'oubli de soi-même est si grand, que l'amour-propre même veut l'imiter, et ne trouve point de gloire pareille à celle de ne paraître en chercher aucune. Cette modération et ce détachement de soi, qui serait la mort de la nature, si c'était un sentiment réel et effectif, devient au contraire l'aliment le plus subtil et le plus imperceptible d'un orgueil qui méprise tous les moyens ordinaires de s'élever, et qui veut fouler aux pieds tous les sujets de vanité grossière qui élèvent le reste des hommes.

Mais il est facile de démasquer cet orgueil modeste, quoi qu'il ne paraisse orgueil d'aucun côté, tant il semble avoir renoncé à tout ce qui flatte les autres ! Si on le condamne, il supporte impatiemment d'être condamné ; si les gens qu'il aime et qu'il sert ne le paient point d'amitié, d'estime et de confiance, il est piqué au vif. Vous le voyez, il n'est pas désintéressé quoiqu'il s'efforce de le paraître : à la vérité, il ne se paie point d'une monnaie aussi grossière que les autres ; il ne lui faut ni louanges fades, ni argent, ni fortune qui consiste en charges et en dignités extérieures ; il veut pourtant être payé : il est avide de l'estime des honnêtes gens ; il veut aimer afin qu'on l'aime, et qu'on soit touché de son désintéressement ; il ne paraît s'oublier que pour mieux occuper de soi tout le monde.

Ce n'est point qu'il fasse toutes ces réflexions d'une manière développée ; il ne dit pas, je veux tromper tout le monde par mon désintéressement,

afin que tout le monde m'aime, m'admire ; non, il n'oserait se dire à soi-même des choses si grossières et si indignes ; mais il se trompe en trompant les autres : il se mire avec complaisance dans son désintéressement comme une belle femme dans son miroir ; il s'attendrit sur soi-même en se voyant plus sincère et plus désintéressé que le reste des hommes ; l'illusion qu'il répand sur les autres rejaillit sur lui : il ne se donne aux autres que pour ce qu'il croit être, c'est-à-dire désintéressé ; et voilà ce qui le flatte le plus.

Si peu qu'on rentre sérieusement au dedans de soi pour observer ce qui nous attriste et ce qui nous flatte, on reconnaîtra aisément que l'orgueil, suivant qu'il est plus grossier ou plus délicat, a des goûts différents.

Mais l'orgueil, quelque bon goût que vous lui donniez, est toujours orgueil, et celui qui paraît le plus modéré et le plus raisonnable est le plus diabolique ; car, en s'estimant, il méprise les autres ; il a pitié des gens qui se repaissent de sottes vanités ; il connaît le vide des grandeurs et des plus hauts rangs ; il ne peut supporter les gens qui s'enivrent de leur fortune, il veut par sa modération être au-dessus de la fortune même, et par-là se faire un nouveau degré d'élévation pour laisser à ses pieds toute la fausse gloire du genre humain : c'est vouloir, comme Lucifer, devenir semblable au Très-Haut. On veut être une espèce de divinité au-dessus des passions et des intérêts des hommes ; et l'on ne s'aperçoit pas qu'on se met au-dessus des hommes par cet orgueil trompeur qui nous aveugle.

Concluons donc qu'il n'y a que l'amour de Dieu qui puisse nous faire sortir de nous. Si la puissante

main de Dieu ne nous soutient pas, nous ne saurions où poser le pied pour faire un pas hors de nous-mêmes.

Il n'y a point de milieu ; il faut rapporter tout à Dieu ou à nous-mêmes. Si nous rapportons tout à nous-mêmes, nous n'avons pas d'autre Dieu que ce *moi* dont j'ai tant parlé ; si au contraire nous rapportons tout à Dieu, nous sommes dans l'ordre : et alors, ne nous regardant plus que commo les autres créatures, sans intérêt propre et par la seule vue d'accomplir la volonté de Dieu, nous entrons dans le renoncement à nous-mêmes que vous souhaitez de bien comprendre.

Mais, encore une fois, rien ne boucherait tant votre cœur à la grâce du renoncement que cet orgueil philosophique et cet amour-propre déguisé en générosité mondaine, dont vous devez vous défier, à cause de la pente naturelle et de l'habitude que vous y avez. Plus on a par son naturel un fonds de franchise, de désintéressement, de plaisir à faire le bien, de délicatesse de sentiment, de goût pour la probité et pour l'amitié désintéressée, plus on doit se déprendre de soi et craindre de se complaire en ses dons naturels.

Ce qui fait qu'aucune créature ne peut nous tirer de nous-mêmes, c'est qu'il n'y en a aucune qui mérite que nous la préférions à nous. Il n'y en a aucune qui ait ni le droit de nous enlever à nous-mêmes, ni la perfection qui serait nécessaire pour attacher à elle sans retour sur nous, ni enfin le pouvoir de rassasier notre cœur dans cet attachement. De là vient que nous n'aimons rien hors de nous que pour le rapporter à nous : nous choisissons, ou selon nos passions grossières et brutales, si nous sommes brutaux et grossiers, ou selon le

goût que notre orgueil a de la gloire, si nous avons assez de délicatesse pour ne pas nous contenter de ce qui est grossier et brutal.

Mais Dieu fait deux choses, que lui seul peut faire : l'une de se montrer à nous avec tous ses droits sur sa créature et avec tous les charmes de sa bonté. On sent bien qu'on ne s'est pas fait soi-même, et qu'ainsi on n'est pas fait pour soi, qu'on est fait pour la gloire de celui à qui il a plu de nous faire ; qu'il est trop grand pour rien faire que pour lui-même : qu'ainsi toute notre perfection et tout notre bonheur est de nous perdre en lui.

Voilà ce qu'aucune créature, quelque éblouissante qu'elle soit ne peut jamais nous faire sentir pour elle. Bien loin d'y trouver cet infini qui nous remplit et qui nous transporte en Dieu, nous trouvons toujours au contraire, dans la créature, un vide, une impuissance de remplir notre cœur, une imperfection qui nous laisse toujours retomber en nous-mêmes.

La seconde merveille que Dieu fait est de remuer notre cœur comme il lui plaît ; après avoir éclairé notre esprit, il ne se contente pas de se montrer infiniment aimable ; mais il se fait aimer en produisant par sa grâce son amour dans nos cœurs : ainsi il exécute lui-même en nous ce qu'il nous fait voir que nous lui devons.

Vous direz peut-être que vous voudriez savoir d'une manière plus sensible et plus en détail ce que c'est que *se renoncer*. Je vais tâcher de vous satisfaire.

On comprend aisément que nous devons renoncer aux plaisirs criminels, aux fortunes injustes et aux grossières vanités, parce que le renoncement à toutes ces choses consiste dans un mépris qui les

rejette absolument et qui en condamne toute jouissance : mais il n'est pas aussi facile de comprendre le renoncement aux biens légitimement acquis, aux douceurs d'une vie honnête et modeste ; enfin aux honneurs qui viennent de la bonne réputation et d'une vertu qui s'élève au-dessus de l'envie.

Ce qui fait qu'on a peine à comprendre qu'il faille renoncer à ces choses, c'est qu'on ne doit pas les rejeter avec horreur, et qu'au contraire il faut les conserver pour en user selon l'état où la divine providence nous met.

On a besoin des consolations d'une vie douce et paisible pour se soulager dans les embarras de sa condition ; il faut pour les honneurs avoir égard aux bienséances ; il faut conserver pour ses besoins le bien qu'on possède. Comment donc renoncer à toutes ces choses pendant qu'on est occupé du soin de les conserver ? C'est qu'il faut, sans passion, faire modérément ce que l'on peut pour conserver ces choses, afin d'en faire un usage sobre, et non pas en vouloir jouir et y mettre son cœur.

Je dis un *usage sobre*, parce que, quand on ne s'attache point à une chose avec passion pour en jouir et pour y chercher son bonheur, on n'en prend que ce qu'on ne peut s'empêcher de prendre, comme vous voyez qu'un sage et fidèle économe s'étudie à ne prendre sur le bien de son maître que ce qui lui est précisément nécessaire pour ses véritables besoins.

Ainsi la manière de renoncer aux mauvaises choses est d'en rejeter l'usage avec horreur ; et la manière de renoncer aux bonnes est de n'en user jamais qu'avec modération, pour la nécessité, en s'étudiant à retrancher tous les besoins imaginaires dont la nature avide veut se flatter.

Remarquez qu'il faut, non seulement renoncer aux choses mauvaises, mais encore aux bonnes ; car Jésus-Christ a dit sans restriction : *Quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut-être mon disciple* (1).

Il faut donc que tout chrétien renonce à tout ce qu'il possède, même aux choses les plus innocentes, puisqu'elles cesseraient de l'être s'il n'y renonçait pas.

Il faut qu'il renonce même aux choses qu'il est obligé de conserver avec un grand soin, comme le bien de sa famille ou comme sa propre réputation, puisqu'il ne doit tenir de cœur à aucune de toutes ces choses : il ne doit les conserver que pour un usage sobre et modéré ; enfin il doit être prêt à tout perdre toutes les fois que la Providence voudra l'en priver.

Il doit même renoncer aux personnes qu'il aime le plus et qu'il est obligé d'aimer ; et voici en quoi consiste ce renoncement : c'est de ne les aimer que pour Dieu, d'user sobrement et pour le besoin de la consolation de leur amitié ; d'être prêt à les perdre quand Dieu le voudra, et de ne vouloir jamais chercher en eux le vrai repos de son cœur. Voilà cette chasteté de la vraie amitié chrétienne qui ne cherche que l'Époux sacré dans l'ami mortel et terrestre. En cet état on use de la créature et *du monde comme n'en usant point* (2) suivant le terme de saint Paul ; on ne veut point jouir, on use seulement de ce que Dieu donne et qu'il veut qu'on aime ; mais on en use avec la retenue d'un cœur qui n'en use que pour la nécessité, et qui se réserve pour un plus digne objet.

(1) Luc, 14, v. 3.

(2) Cor. 7, v. 21.

C'est en ce sens que Jésus-Christ veut qu'on laisse père, mère, frères, sœurs et amis, et qu'il est venu apporter le glaive au milieu des familles.

Dieu est jaloux ; si vous tenez par le fond du cœur à quelque créature, votre cœur n'est plus digne de lui ; il le rejette comme une épouse qui se partage entre l'époux et l'étranger.

Après avoir renoncé à tout ce qui est autour de nous et qui n'est pas nous-mêmes, il faut enfin venir au dernier sacrifice, qui est celui de tout ce qui est en nous et nous-mêmes.

Le renoncement à notre corps est affreux pour la plupart des personnes délicates et mondaines. Ces personnes faibles ne connaissent rien qui soit plus elles-mêmes. pour ainsi dire, que leur corps, qu'elles flattent et qu'elles ornent avec tant de soin ; souvent même ces personnes, désabusées des grâces du corps, conservent un amour pour la vie corporelle, qui va jusqu'à une honteuse lâcheté, et qui les fait frémir au seul nom de la mort.

Je crois que votre courage naturel vous élève assez au-dessus de ces craintes ; il me semble que je vous entends dire : Je ne veux ni flatter mon corps, ni hésiter à consentir à sa destruction quand Dieu voudra le frapper et le mettre en poudre.

Mais, quoiqu'on renonce ainsi à son corps, il reste de grands obstacles pour renoncer à son esprit. Plus on méprise ce corps de boue par un courage naturel, plus on est tenté d'estimer ce qu'on porte au-dedans de soi, qui va jusqu'à mépriser le corps.

On est pour son esprit, pour sa sagesse et pour sa vertu, comme une jeune femme mondaine est pour sa beauté ; on s'y complaît : on se sait bon gré d'être sage, modéré, préservé de l'ivresse des

autres, et par là on s'enivre du plaisir même de ne pas paraître enivré de la prospérité ; on renonce par une modération pleine de courage à la jouissance de tout ce que le monde a de plus flatteur ; mais on veut jouir de sa modération même.

Oh ! que cet état est dangereux ! Oh ! que ce poison est subtil ! Oh ! que vous manqueriez à Dieu si vous livriez votre cœur à ce raffinement d'amour-propre ! Il faut donc renoncer à toute jouissance et à toute complaisance naturelle de votre sagesse et de votre vertu.

Remarquez que, plus les dons de Dieu sont purs et excellents, plus Dieu en est jaloux.

Il a fait miséricorde au premier homme pécheur, et il a condamné sans miséricorde l'ange rebelle. L'ange et l'homme avaient péché par l'amour d'eux-mêmes ; et comme l'ange était parfait, en sorte qu'on était tenté de le regarder comme une espèce de divinité, Dieu a puni son infidélité avec une jalousie plus sévère qu'il n'a puni celle de l'homme. Concluons donc que Dieu est plus jaloux de ses dons les plus excellents que des choses les plus communes ; il veut qu'on ne tienne à rien qu'à lui-même, et qu'on ne s'attache à ses dons, quelque purs qu'ils soient, que suivant son dessein, pour nous unir plus facilement et plus intimement à lui seul. Quiconque envisage avec complaisance et avec un certain plaisir de propriété une grâce, la tourne en poison.

Ne vous appropriez donc jamais, non seulement les choses extérieures, comme la faveur, vos talents ; mais pas même les dons intérieurs. Votre bonne volonté n'est pas moins un don de miséricorde que l'être et la vie qui viennent de Dieu. Vivez comme à l'emprunt : tout ce qui est en vous

et tout ce qui est vous-même n'est qu'un bien prêté : servez-vous-en selon l'intention de celui qui prête ; mais n'en disposez jamais comme d'un bien qui soit à vous.

C'est cet esprit de désappropriation et de simple usage de soi-même et de notre esprit pour suivre les mouvements de Dieu qui est le seul véritable propriétaire de sa créature, en quoi consiste le solide renoncement à nous-mêmes.

Vous me demanderez apparemment quelle doit être en détail la pratique de cette désappropriation et de ce renoncement. Mais je vous répondrai que ce sentiment n'est pas plutôt dans le fond de la volonté, que Dieu mène lui-même l'âme comme par la main pour l'exercer dans ce renoncement en toutes les occasions de la journée.

Ce n'est point par des réflexions pénibles et par des contentions continuelles qu'on se renonce : c'est seulement en s'abstenant de se rechercher et de vouloir se posséder à sa mode, qu'on se perd en Dieu.

HUITIÈME LECTURE

Du détachement de soi-même

Quand j'ai dit que quiconque n'est point attaché à soi-même par la volonté en est détaché véritablement, jai songé à prévenir ou à guérir les scrupules qu'on peut avoir pour les retours qu'on fait sur soi-même. Les âmes fidèles à se renoncer sont souvent tourmentées par certaines vues d'intérêt propre qu'elles ont en parlant ou en agissant. Elles craignent de n'avoir pas résisté à une vaine complaisance, à un motif de gloire, au goût d'une commo-

dité, à une recherche de soi-même dans les consolations de la vertu. Tout cela fait peur à une âme tendre ; elle s'en accuse. Pour la rassurer, il est bon de lui dire que tout le bien et tout le mal sont dans la volonté. Quand ces retours sur son propre intérêt sont involontaires, ils n'empêchent point qu'on ne soit véritablement détaché de soi.

Mais quand on est réellement détaché de soi, dites-vous, peut-on avoir involontairement ces vues d'intérêt propre qui soient volontaires ? A cela je réponds qu'il est rare qu'une âme véritablement detachée d'elle, et attachée à Dieu, se cherche encore pour son propre intérêt de propos délibéré. Mais il est nécessaire, pour la mettre au large et pour l'empêcher d'être continuellement sur les épines, de savoir une bonne fois que les retours involontaires sur notre propre intérêt ne nous rendent point désagréables à Dieu, non plus que les autres tentations auxquelles on n'a donné aucun consentement. D'ailleurs il faut comprendre que les personnes qui ont une sincère piété, mais qui ne sont pas entièrement mortes à la commodité de la vie ou à l'amitié, se laissent un peu aller à se rechercher elles-mêmes sur toutes ces choses. On n'y va pas directement et ouvertement tête baissée, mais on s'y laisse entraîner comme par occasion. On tient encore à soi par toutes ces choses ; et une marque évidente qu'on y tient, c'est que si quelqu'un ébranle ces soutiens de la nature, elle est désolée. Si quelque accident trouble le repos de notre vie, menace notre réputation, ou détache de nous les gens dont nous estimons l'amitié, nous sentons alors en nous une vive douleur, qui marque combien l'amour-propre est encore vivant et sensible.

Nous tenons donc encore à nous presque sans nous en apercevoir ; et il n'y a que les occasions de perte qui nous découvrent le vrai fond de notre cœur. Ce n'est qu'à mesure que Dieu nous les arrache, ou qu'il fait semblant de nous les arracher, que nous en perdons une propriété injuste et maligne, par le sacrifice que nous lui en faisons.

Tout ce qu'on appelle usage modéré ne nous assure point de notre détachement comme nous en sommes assurés par une privation tranquille. Il n'y a que la perte, et la perte que Dieu opère lui-même, qui nous désapproprie véritablement.

En cet état de piété sincère, mais encore imparfaite, on a une infinité de ces recherches secrètes de soi-même. Il y a un temps où on ne les voit pas encore distinctement, et où Dieu permet que la lumière intérieure n'aille pas plus loin que la force de sacrifier. Jésus-Christ dit intérieurement ce qu'il disait à ses apôtres : *J'ai bien d'autres choses à vous découvrir ; mais vous n'êtes pas encore capables de les porter* (1).

On voit en soi de bonnes intentions qui sont véritables ; mais on serait effrayé si l'on pouvait voir à combien de choses on tient encore. Ce n'est pas d'une volonté pleine et avec réflexion qu'on a ces attachements ; on ne dit pas en soi-même : je les ai et je veux les avoir ; mais enfin on les a, et quelquefois même on craint de trop creuser et de les trouver. On sent sa faiblesse, on n'ose pénétrer plus loin. Quelquefois aussi on voudrait trouver tout pour tout sacrifier : mais c'est un zèle indiscret et téméraire, comme celui de saint Pierre, qui disait : *Je suis prêt à mourir* (2) ; et une servante

(1) Joan. 16, v. 12.
(2) Luc, 22, v. 33.

lui fit peur. On cherche à découvrir toutes ses faiblesses ; et Dieu nous ménage dans cette recherche. Il nous refuse une lumière trop avancée pour notre état ; il ne permet pas que nous voyons dans notre cœur ce qu'il n'est pas encore temps d'en arracher. C'est un ménagement admirable de la bonté de Dieu de ne nous jamais solliciter intérieurement à lui sacrifier quelque chose que nous avons aimé et possédé jusqu'ici sans nous en donner une lumière et de ne nous jamais donner la lumière du sacrifice sans nous en donner la force. Jusque-là nous sommes à l'égard de ce sacrifice comme les apôtres étaient sur ce que Jésus-Christ leur prédisait de sa mort : ils n'y comprenaient rien, et leurs yeux étaient fermés à la lumière. Les âmes les plus droites et les plus vigilantes contre leurs défauts sont encore dans cet état d'obscurité sur certains détachements que Dieu réserve à un état de foi et de mort plus avancé. Il ne faut point vouloir en prévenir le temps, et il suffit de demeurer en paix, pourvu qu'on soit fidèle dans tout ce qu'on connaît. S'il reste quelque chose à connaître, Dieu nous le découvrira.

Cependant, c'est un voile de miséricorde dont Dieu nous cache ce que nous ne serions pas encore capables de porter. On a un certain zèle impatient pour sa propre perfection ; on voudrait d'abord voir tout et sacrifier tout : mais une humble attente sous la main de Dieu et un doux support de soi-même, sans se flatter dans cet état de ténèbre et de dépendance, nous sont infiniment plus utiles pour mourir à nous-mêmes, que tous ces efforts inquiets pour avancer notre perfection.

Contentons-nous donc de suivre, sans regarder plus loin, toute la lumière qui nous est donnée de

moment à autre. C'est le pain quotidien : Dieu ne le donne que pour chaque jour. C'est encore la manne : celui qui veut en prendre double portion et faire provision pour le lendemain s'abuse grossièrement, elle pourrira dans ses mains ; Il n'en mangera pas plus que celui qui n'en a pris que pour sa journée.

C'est cette dépendance d'enfant envers son père à laquelle Dieu veut nous plier, même pour le spirituel. Il nous dispense la lumière intérieure, comme une sage mère donnerait à sa fille de l'ouvrage à faire ; elle ne lui en donnerait de nouveau qu'au moment où le premier serait fini.

Avez-vous achevé tout ce que Dieu a mis devant vous ? dans l'instant même il vous présentera un nouveau travail ; car il ne laisse jamais l'âme oisive et sans progrès dans le détachement. Si au contraire vous n'avez point encore fini le premier travail, il vous cache celui qui doit suivre. Un voyageur qui marche dans une vaste campagne fort unie ne voit rien au-delà d'une petite hauteur qui termine l'horizon bien loin de lui. Est-il arrivé à cette hauteur, il découvre d'abord une nouvelle étendue de pays aussi vaste que la première. Ainsi dans la voie du dépouillement et du renoncement à soi-même, on s'imagine découvrir tout d'un premier coup d'œil ; on croit qu'on ne réserve rien et qu'on ne tient ni à soi ni à autre chose. On aimerait mieux mourir que d'hésiter à faire un sacrifice universel.

Mais dans le détail journalier, Dieu nous montre sans cesse de nouveaux pays. On trouve dans son cœur mille choses qu'on aurait juré n'y pas être. Dieu ne nous les montre qu'à mesure qu'il les fait sortir. C'est comme un abcès qui crève : le moment qu'il crève est l'unique qui fait horreur ; auparavant

on le portait sans le sentir, et on ne croyait pas l'avoir : on l'avait pourtant, et il ne crève qu'à cause qu'on l'avait. Quand il était caché on se croyait sain et propre ; quand il crève, on sent l'infection du pus. Ce moment où il crève est le moment salutaire, quoiqu'il soit douloureux et dégoûtant. Chacun porte au fond de son cœur un amas d'ordures, qui le ferait mourir de honte si Dieu nous en montrait tout le poison et toute l'horreur ; l'amour-propre serait dans un supplice insupportable. Je ne parle point ici de ceux qui ont le cœur gangrené de vices énormes, je parle des âmes qui paraissent droites et pures. On verrait une folle vanité qui n'ose se découvrir et qui demeure toute honteuse dans les derniers replis du cœur. On verrait des complaisances en soi, des hauteurs de l'orgueil, des recherches délicates de l'amour propre, et mille autres replis intérieurs qui sont aussi réels qu'inexplicables. Nous ne les verrons qu'à mesure que Dieu commencera à les faire sortir. Tenez, nous dira-t-il intérieurement, voilà la corruption qui était dans le profond abime de votre cœur. Après cela glorifiez-vous ; promettez-vous quelque chose de vous-même !

Laissons donc faire Dieu, et contentons-nous d'être fidèles à la lumière du moment présent. Elle apporte avec elle tout ce qu'il nous faut pour nous préparer à la lumière du moment qui suit ; et cet enchaînement de grâces qui entrent comme les anneaux d'une chaîne les unes dans les autres, nous prépare insensiblement aux sacrifices éloignés dont nous n'avons pas même la vue. Cette mort à nous-mêmes et à tout ce que nous aimons, qui est encore superficielle dans notre volonté, après en avoir percé la surface, jettera de profondes racines dans

le plus intime de cette volonté. Elle pénètrera jusqu'au centre ; elle ne laissera rien à la créature ; elle poussera au dehors, sans relâche, tout ce qui n'est point de Dieu.

Au reste, soyez persuadé sur la parole d'autrui, en attendant que l'expérience vous le fasse goûter et sentir, que ce détachement de soi et de tout ce qu'on aime, bien loin de déssécher les bonnes amitiés et d'endurcir le cœur, produit au contraire en Dieu une amitié non seulement pure et solide, mais toute cordiale, fidèle, affectueuse, pleine d'une douce correspondance ; et l'on y trouve tous les assaisonnements de l'amitié que la nature même cherche pour se consoler.

NEUVIÈME LECTURE

Sur la violence qu'un chrétien doit se faire continuellement

A qui croyez-vous que parle saint Paul quand il dit : *Nous sommes fous à cause de Jésus-Christ, et vous êtes prudents en Jésus-Christ ?* (1) C'est à vous, c'est à moi, et ce n'est point aux gens qui ont toute honte levée et qui ne connaissent point Dieu ; oui, c'est à nous qui croyons travailler à notre salut, et qui ne laissons pas de fuir la folie de la croix et de chercher les moyens de paraître sages aux yeux du monde ; c'est nous qui ne tremblons point dans la vue de notre faiblesse. Où saint Paul se trouve lui-même faible, nous nous trouvons forts ; et nous ne pouvons disconvenir qu'avec de bonnes intentions nous ne soyons quasi opposés à ce grand apôtre. Cet état ne doit pas nous paraître bon ; fai-

(1) I Cor. 4 v. 10.

sons-y donc réflexion ; et après nous être bien examinés, voyons en quoi nous différons des véritables serviteurs de Dieu.

Soyons imitateurs de Jésus-Christ en devenant les imitateurs de saint Paul (1), qui se donne pour modèle : d'après ce premier modèle, plus de complaisance pour le monde, plus de complaisance pour nous, plus d'indulgence pour nos passions, pour nos sens et pour notre langueur spirituelle. Ce n'est point en paroles que consiste la pratique de la vertu, elles ne suffisent pas pour arriver au royaume de Dieu : c'est dans la force et le courage, et dans la violence que l'on se fait ; violence en toutes rencontres lorsqu'il faut résister au torrent du monde qui nous empêche de faire le bien après nous avoir tant de temps fait connaître le mal ; violence quand il faut renoncer à une partie du nécessaire pour ne pas se tromper en croyant avoir renoncé au superflu ; violence quand il faut se mortifier dans l'esprit après s'être mortifié dans le corps, sans croire que Dieu nous en doit de reste ; violence pour augmenter les heures de prières, de lecture et de retraite ; violence pour se trouver toujours parfaitement bien dans l'état où l'on est, sans souhaiter ni plus de commodité, ni plus d'honneur, ni plus de santé, ni d'autre compagnie, pas même de gens de bien ; enfin violence pour arriver à ce degré d'indifférence absolument nécessaire au chrétien qui n'a de volonté que celle de Dieu son créateur ; qui lui remet le succès de toutes ses affaires, quoiqu'il ne laisse pas d'y travailler ; qui agit selon sa condition, mais qui agit sans se troubler ; qui prend plaisir à regarder Dieu,

(1) I Cor. 11, v. 1.

et qui ne craint point d'en être regardé ; qui espère que ce regard sera pour corriger ses défauts, et qui demeure paisible en se voyant à sa merci pour la punition de ses péchés. Voilà où je vous laisse et où je vous prie de vous tenir, afin que nous puissions, et vous et moi, dans le trouble et le tracas de la vie du monde, nous conserver en paix. Grand Dieu, pouvons-nous penser que l'on connaisse en nous quelque chose de la vie de Jésus-Christ ? Plus nous craignons de souffrir, plus nous en avons de besoin.

DIXIÈME LECTURE.

Le royaume de Dieu ne se donne qu'à ceux qui font sa volonté.

Le salut n'est pas seulement attaché à la cessation du mal, il faut encore y ajouter la pratique du bien. Le royaume du ciel est d'un trop grand prix pour être donné à une crainte d'esclave qui ne s'abstient du mal que parce qu'il n'ose le faire. Dieu veut des enfants qui aiment sa bonté et non des esclaves qui ne le servent que par la crainte de sa puissance. Il faut donc l'aimer, et par conséquent faire tout ce qu'inspire le véritable amour.

Bien des gens, qui paraissent d'ailleurs bien intentionnés, se trompent à ce sujet ; mais il est facile de les détromper s'ils veulent examiner les choses de bonne foi.

Leur erreur vient de ce qu'ils ne connaissent ni Dieu, ni eux-mêmes. Ils sont jaloux de leur liberté, et ils craignent de la perdre en se livrant trop à la piété ; mais ils doivent considérer *qu'ils ne sont*

point à eux-mêmes (1); ils sont à Dieu, qui, les ayant faits uniquement pour lui et non pas pour eux-mêmes, doit les mener comme il lui plait, avec un empire absolu. Ils se doivent tout entiers à lui, sans condition et sans réserve. Nous n'avons pas même, à proprement parler, le droit de nous donner à Dieu ; car nous n'avons aucun droit sur nous-mêmes : mais si nous ne nous laissions pas à Dieu comme une chose qui est de sa nature toute à lui, nous ferions un larcin sacrilége qui renverserait l'ordre de la nature et qui violerait la loi essentielle de la créature.

Ce n'est donc pas à nous à raisonner sur la loi que Dieu nous impose : c'est à nous à la recevoir, à l'adorer, à la suivre aveuglément. Dieu sait mieux que nous ce qui nous convient. Si nous faisions l'Évangile, peut-être serions-nous tentés de l'adoucir pour l'accommoder à notre lâcheté : mais Dieu ne nous a pas consultés en le faisant ; il l'a donné tout fait, et ne nous a laissé aucune espérance de salut que pour l'accomplissement de cette souveraine loi, qui est égale pour toutes les conditions *Le ciel est la terre passeront ; cette parole* de vie ou de mort *ne passera jamais* (2). On ne peut en retrancher ni un mot ni la moindre lettre. Malheur aux prêtres qui oseraient en diminuer la force pour nous l'adoucir ! Ce ne sont pas eux qui ont fait cette loi : ils n'en sont que les simples dépositaires. Il ne faut donc pas s'en prendre à eux si l'Evangile est une loi sévère. Cette loi est autant redoutable pour eux que pour le reste des hommes, et plus encore pour eux que pour les autres, puisqu'ils répondront

(1) I Cor. 6, v. 19.

(1) Matth. 24, v. 35.

et des autres et d'eux-mêmes pour l'observation de cette loi. *Malheur à l'aveugle qui en conduit un autre! Ils tomberont tous deux*, dit le Fils de Dieu, *dans le précipice* (1). Malheur au prêtre ignorant, ou lâche et flatteur, qui veut élargir la voie étroite! *La voie large est celle qui conduit à la perdition* (2).

Que l'orgueil de l'homme se taise donc. Il croit être en droit de disposer de soi, et il ne l'est pas. C'est à lui à porter le joug de la loi, et à espérer que Dieu lui donnera des forces proportionnées à la pesanteur de ce joug. En effet, celui qui a ce souverain empire sur sa créature pour lui commander, lui donne par sa grâce intérieure de vouloir et de faire ce qu'il commande.

ONZIÈME LECTURE.

Contre les tentations.

Contre les tentations je ne sais que deux choses à faire : l'une d'être fidèle à la lumière intérieure pour retrancher, sans quartier et sans retardement, tout ce que nous sommes libres de retrancher, et qui peut nourrir et réveiller la tentation. Je dis tout ce que nous sommes libres de retrancher, parce qu'il ne dépend pas toujours de nous de fuir les occasions. Celles qui sont attachées à l'état où la Providence nous met, ne sont pas censées être en notre pouvoir.

La seconde règle est de se tourner du côté de Dieu dans la tentation, sans se troubler, sans s'inquiéter, pour savoir si l'on n'a pas donné un demi-

(1) Luc, 6, v. 39.

(2) Matth. 7, 13.



consentement, et sans interrompre sa tendance directe à Dieu. On courrait risque de rentrer dans la tentation, en voulant examiner de trop près si l'on n'y a commis nulle infidélité. Le plus court et le plus sûr est de faire comme un petit enfant à la mamelle : on lui montre une horrible bête ; il ne fait que se rejeter et s'enfoncer dans le sein de sa mère pour ne rien voir.

La pratique de la présence de Dieu est le souverain remède. Il soutient, il console, il calme. Il ne faut point s'étonner des tentations, même les plus honteuses. L'Écriture dit : *Que sait celui qui n'a point été tenté ?* (1) et encore : *Mon fils, entrant au service de Dieu, prépare ton âme à la tentation* (2). Nous ne sommes ici-bas que pour être éprouvés par la tentation. C'est pourquoi l'ange disait à Tobie : *Parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été nécessaire que la tentation vous éprouvât* (3).

Tout est tentation sur la terre. Les croix nous tentent en irritant notre orgueil, et les prospérités en le flattant. Notre envie est un combat continuel, mais un combat où Jésus-Christ combat avec nous.

Il faut laisser la tentation gronder autour de nous, et ne point cesser de marcher, comme un voyageur, surpris par un grand vent dans une campagne, s'enveloppe dans son manteau, et va toujours malgré le mauvais temps.

Pour le passé, quand on a satisfait un sage confesseur qui défend d'y entrer, il ne reste plus qu'à jeter toutes ses iniquités dans l'abîme des miséri-

(1) Eccl. 34, v. 9.

(2) *Ibid.*, 2, v. 1.

3) Tob. 12, v, 13.

cordes. On a même, au milieu de la vive douleur de ses péchés, une certaine joie de sentir qu'on n'est digne que d'une peine éternelle, et qu'on est à la merci des bontés de Dieu, à qui on devra tout, sans pouvoir jamais se devoir rien à soi-même pour son salut éternel.

Quand il vient un souvenir involontaire des misères passées, il n'y a qu'à demeurer confondu et anéanti devant Dieu, portant paisiblement devant sa face adorable toute la honte et toute l'ignominie de ses péchés, sans néanmoins chercher et entretenir ni rappeler ce souvenir trop dangereux.

Concluez que, pour faire ce que Dieu veut, il y a bien peu à faire en un certain sens. Il est vrai qu'il y a prodigieusement à faire, parce qu'il ne faut jamais rien réserver, ni résister un seul moment à cet amour jaloux, qui va, poursuivant toujours sans relâche, dans les derniers replis de l'âme, jusqu'aux moindres affections propres, jusqu'aux moindres attachements dont il n'est pas lui-même l'auteur. Mais aussi, d'un autre côté, ce n'est point la multitude des vues ni des pratiques dures, ce n'est point la gêne et la contention qui font le véritable avancement. Au contraire, il n'est question que de ne rien vouloir, et de tout vouloir, sans restriction et sans choix; d'aller gaiement au jour la journée, comme la Providence nous mène; de ne chercher rien : de ne rebuter rien, de trouver tout dans le moment présent, de laisser faire celui qui fait tout, et de laisser sa volonté sans mouvement de résistance dans celle de Dieu. Oh! qu'on est heureux en cet état! et que le cœur est rassasié lors même qu'il paraît vide de tout.

Prions le Seigneur qu'il nous ouvre toute l'étendue infinie de son cœur paternel pour y plonger le

nôtre, pour l'y perdre, et pour ne plus faire qu'un même cœur du sien et du nôtre. C'est ce que saint Paul souhaitait aux fidèles, quand il les souhaitait dans les entrailles de Jésus-Christ.

DOUZIÈME LECTURE.

De la tristesse.

Pour ce qui regarde une certaine tristesse qui resserre le cœur et qui l'abat, voici deux règles qu'il me paraît important d'observer. La première et de remédier à cette tristesse par les moyens que la Providence nous fournit; par exemple, ne point se surcharger d'affaires pénibles, pour ne point succomber sous un fardeau disproportionné; ménager non seulement les forces de son corps, mais encore celles de son esprit, en ne prenant point sur soi des choses où l'on compterait trop sur son courage; se réserver des heures pour prier, pour lire, pour s'encourager par de bonnes conversations ; même s'égayer pour délasser tout ensemble l'esprit avec le corps suivant le besoin

Il faut encore quelque personne sûre et discrète à qui l'on puisse décharger son cœur pour tout ce qui n'est point du secret d'autrui; car cette décharge soulage et élargit le cœur oppressé.

Souvent des peines trop longtemps retenues, grossissent jusqu'à crever le cœur. Si elles pouvaient s'exhaler, on verrait qu'elles ne méritent point toute l'amertume qu'elles ont causée.

Rien ne tire tant l'âme d'une certaine noirceur profonde, que la simplicité et la petitesse avec laquelle elle expose son découragement aux dépens

de sa gloire, demandant lumière et consolation dans la communication qui doit être entre les enfants de Dieu.

La seconde règle est de porter paisiblement toutes les impressions volontaires de tristesse que nous souffrons malgré les secours et les précautions que nous venons d'expliquer.

Les découragements intérieurs et indélibérés font aller plus vite que tout le reste dans la voie de la foi, pourvu qu'ils ne nous arrêtent point, et que la lâcheté volontaire de l'âme ne la livre point à cette tristesse, qui s'empare, comme par force, de tout l'intérieur.

Un pas fait en cet état est toujours un pas de géant : il vaut mieux que mille faits dans une disposition plus douce et plus consolante. Il n'y a donc qu'à mépriser notre découragement, et qu'à aller toujours, pour rendre cet état de faiblesse plus utile et plus grand que celui du courage et de la force la plus héroïque.

Oh! que ce courage sensible, qui rend tout aisé, qui fait et qui souffre tout, qui se sait bon gré de n'hésiter jamais, est trompeur! Oh! qu'il nourrit la confiance propre et une certaine élévation de cœur! Ce courage, qui édifie quelquefois merveilleusement le public, nourrit au dedans une certaine satisfaction et un témoignage qu'on se rend à soi-même qui est un poison subtil.

On a le goût de sa propre vertu, on s'y complaît, on veut la posséder ; on se sait bon gré de sa force.

Une âme affaiblie et humiliée, qui ne trouve plus de ressource en elle, qui craint, qui est troublée, qui est triste jusqu'à la mort comme Jésus-Christ lorsqu'il était dans le jardin, qui s'écrie enfin com-

me lui sur la croix : *O Dieu, ô mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissée ?* est bien plus purifiée, plus éprise d'elle-même, plus anéantie et plus morte à tout désir propre, que ces âmes fortes qui jouissent en paix des fruits de leur vertu.

Heureuse l'âme que Dieu abat, que Dieu écrase, à qui Dieu ôte toute force en elle-même pour ne plus se soutenir qu'en lui ; qui voit sa pauvreté, qui en est contente ; qui porte, outre les croix du dehors, la grande croix intérieure du découragement involontaire, sans laquelle toutes les autres ne pèseraient rien !

TREIZIÈME LECTURE

Sur la dissipation et sur la tristesse

§ I. Vous êtes en peine sur deux choses : l'une d'éviter la dissipation, et l'autre de vous soutenir contre la tristesse. Pour la dissipation, vous ne vous en guérirez point par des réflexions forcées. N'espérez pas faire l'ouvrage de la grâce par les ressorts et les industries de la nature. Contentez-vous de donner votre volonté à Dieu sans réserve, et de n'envisager jamais aucun état douloureux que vous n'acceptiez par abandon à sa divine providence.

Gardez-vous bien d'aller jamais au-devant de ces pensées de croix : mais quand Dieu permet qu'elles vous viennent, sans que vous les ayez cherchées, ne les laissez jamais passer sans fruit.

Acceptez, malgré les répugnances et les horreurs de la nature, tout ce que Dieu présente à votre esprit, comme une preuve par laquelle il pourrait exercer votre foi. Ne vous mettez point en peine de

savoir si vous auriez la force d'exécuter dans l'occasion ce que vous désireriez faire de loin : l'occasion présente aura sa grâce ; mais la grâce du moment auquel vous envisagez ces croix, est de les accepter de bon cœur autant que Dieu vous les donnera.

Ce fondement posé, marchez tranquillement et en confiance. Pourvu que cette disposition de votre volonté ne soit point changée par des attachements volontaires à quelque chose contre l'ordre de Dieu, elle subsistera toujours.

Votre imagination sera errante sur mille vains objets, elle sera même plus ou moins agitée, suivant les lieux où vous serez, et suivant qu'elle aura été plus ou moins ébranlée par des objets plus vifs ou plus languissants. Mais qu'importe ? L'imagination, comme dit sainte Thérèse, est la folle de la maison, elle ne cesse de faire du bruit et d'étourdir : l'esprit même est entraîné par elle ; il ne peut s'empêcher de voir les images qu'elle lui présente. Son attention aux images est inévitable, et cette attention est une distraction véritable : mais pourvu qu'elle soit involontaire, elle ne sépare jamais de Dieu ; il n'y a que la distraction de la volonté qui fait tout le mal.

Si vous ne voulez jamais la distraction, vous ne serez jamais distrait, et il sera vrai de dire que votre oraison n'aura point défailli. Chaque fois que vous apercevrez votre distraction, vous la laisserez tomber sans la combattre, et vous vous retournerez doucement du côté de Dieu sans aucune contention d'esprit.

Quand vous ne vous apercevrez pas de la distraction, elle ne sera pas une distraction de cœur. Dès que vous l'apercevrez, vous lèverez les yeux

vers Dieu. La fidélité que vous aurez à rentrer en sa présence, toutes les fois que vous vous apercevrez de votre état, vous méritera la grâce d'une présence plus fréquente ; et c'est, si je ne me trompe, le moyen de rendre bientôt cette présence familière.

Cette fidélité prompte à se détourner des autres objets, toutes les fois qu'on remarque la distraction, ne sera pas longtemps dans une âme, sans le don d'un fréquent et facile recueillement. Mais il ne faut pas s'imaginer qu'on puisse entrer dans cet état par ses propres efforts ; cette contention vous rendrait gêné, scrupuleux, inquiet dans les affaires et dans les conversations où vous avez besoin d'être libre. Vous seriez toujours en crainte que la présence de Dieu ne vous échappât, toujours à courir pour la rattraper ; vous vous envelopperiez dans tous les fantômes de votre imagination.

Ainsi la présence de Dieu, qui doit, par sa douceur et par sa lumière, faciliter l'application à tous les autres objets que nous avons besoin de considérer dans l'ordre de Dieu, vous rendrait au contraire toujours agité et presque incapable des fonctions extérieures de votre état.

Ne soyez donc jamais inquiété de ce que cette présence sensible de Dieu vous aura échappé ; mais surtout gardez-vous bien de vouloir une présence de Dieu raisonnée et soutenue par trop de réflexions.

Contentez-vous, dans le cours de la journée et dans le détail de vos occupations, d'une vue générale et intérieure de Dieu ; en sorte que, si l'on vous demandait alors quelle est la disposition de votre cœur, il fut vrai de dire qu'il tend à Dieu, quoique vous fussiez alors attentif à quelque autre objet.

Ne vous mettez point en peine des égarements de votre imagination que vous ne pouvez retenir. On se distrait souvent par la crainte des distractions et puis par le regret de les avoir eues.

Que diriez-vous d'un homme qui, dans un voyage, au lieu de marcher toujours sans s'arrêter, passerait son temps à prévoir les chutes qu'il pourrait faire, et quand il en aurait fait quelqu'une de retourner voir le lieu où il serait tombé ?

Marchez, marchez toujours, lui diriez-vous. Je vous dis de même : marchez sans regarder derrière vous et sans vous arrêter. *Marchez*, dit l'Apôtre, *afin que vous soyez dans une plus grande abondance* (1). L'abondance de l'amour de Dieu vous corrigera plus que vos inquiétudes et vos retours empressés sur vous-même.

Cette règle est simple ; mais la nature, accoutumée à faire tout par sentiment et par réflexion, la trouve simple jusqu'à l'excès.

On voudrait s'aider soi même et se donner plus de mouvement : mais c'est en quoi cette règle est bonne, de ce qu'elle tient dans un état de pure foi, où l'on ne s'appuie que sur Dieu à qui l'on s'abandonne, et où l'on meurt à soi-même en supprimant tout ce qui est de soi.

Par là on ne multiplie point les pratiques extérieures qui pourraient gêner les personnes fort occupées, ou nuire à la santé ; on les tourne toutes à aimer, mais à aimer simplement ; ensuite on ne fait que ce que l'amour fait faire ; ainsi l'on n'est jamais surchargé ; car on ne porte que ce qu'on aime. Cette règle, bien prise, suffit aussi pour guérir de la tristesse.

(1) I Thess. 4, v. 1.

QUATORZIÈME LECTURE

Sur la dissipation et sur la tristesse. (*Suite*)

§ II. Souvent la tristesse vient de ce que, cherchant Dieu, on ne le sent pas assez pour se contenter. Vouloir le sentir n'est pas vouloir le posséder ; mais c'est vouloir s'assurer, pour l'amour de soi-même, qu'on le possède afin de se consoler.

La nature abattue et découragée a impatience de se tirer de la pure foi où tout appui lui manque ; elle y est comme en l'air, elle voudrait sentir son avancement.

A la vue de ses fautes, l'orgueil se dépite, et l'on prend ce dépit de l'orgueil pour un sentiment de pénitence.

On voudrait, par amour-propre, avoir le plaisir de se voir parfait ; on se gronde de ne pas l'être ; on est impatient, hautain et de mauvaise humeur contre soi et contre les autres. Erreur déplorable ! Comme si l'œuvre de Dieu pouvait s'accomplir par notre chagrin ! Comme si l'on pouvait s'unir au Dieu de paix en perdant la paix intérieure !

Marthe, Marthe, pourquoi vous troublez-vous sur tant de choses pour le service de Jésus-Christ ? Une seule est nécessaire, qui est de l'aimer et de se tenir attentif à ses pieds.

Quand on est bien abandonné à Dieu, tout se fait sans rien faire d'inutile ; on se laisse conduire avec confiance : pour l'avenir, on veut sans réserve tout ce que Dieu voudra, et l'on ferme les yeux pour ne rien prévoir du superflu ; cependant on s'applique dans le présent à accomplir sa volonté.

A chaque jour suffit son bien et son mal. Ce journalier accomplissement de la volonté de Dieu, est l'avènement de son règne au dedans de nous, et tout ensemble notre pain quotidien.

On se croirait infidèle et coupable d'une défiance païenne, si l'on voulait pénétrer dans cet avenir du temps que Dieu nous dérobe : on le lui laisse ; c'est à lui de le faire doux ou amer, court ou long ; qu'il fasse ce qui est bon à ses yeux.

La plus parfaite préparation à cet avenir, quel qu'il soit, est de mourir à toutes volontés propres pour se livrer totalement à celle de Dieu.

Comme la manne avait tous les goûts, cette disposition générale renferme toutes les grâces et tous les sentiments convenables à tous les états où Dieu pourra nous mettre dans la suite.

§ III. Quand on est ainsi prêt à tout, c'est dans ce fond de l'abîme que l'on commence à prendre pied ; on est aussi tranquille sur le passé que sur l'avenir.

On suppose de soi tout le pis qu'on en peut supposer, mais on se jette aveuglément dans les bras de Dieu ; on s'oublie, on se perd ; et c'est la plus parfaite pénitence que cet oubli de soi-même : car toute la conversion ne consiste qu'à se renoncer pour s'occuper de Dieu. Cet oubli est le martyre de l'amour-propre ; on aimerait cent fois mieux se contredire, se condamner, se tourmenter le corps et l'esprit, que de s'oublier.

Cet oubli est un anéantissement de l'amour propre où il ne trouve nulle ressource. Alors le cœur s'élargit ; on est soulagé en se déchargeant de tout le poids de soi-même dont on s'accablait ; on est étonné de voir combien la voie est droite et simple. On croyait qu'il fallait une contention perpétuelle

et toujours quelque nouvelle action; au contraire, on s'aperçoit qu'il y a peu à faire, qu'il suffit, sans raisonner ni sur l'avenir ni sur le passé, de regarder Dieu avec confiance, comme un bon père qui nous mène dans le moment présent comme par la main.

Si quelque distraction le fait perdre de vue, sans s'arrêter à la distraction, on se retourne vers celui de qui l'on s'était détourné. Si l'on fait des fautes, on en fait une pénitence qui est toute d'amour ; on se retourne vers Dieu, et il fait sentir ce qu'il veut.

Le péché paraît hideux ; mais l'humiliation qui en revient, et pour laquelle Dieu l'a permis, paraît bonne.

Autant les réflexions de l'orgueil sur nos propres fautes sont amères, inquiètes et chagrines, autant le retour de l'âme vers Dieu après ses fautes est recueilli, paisible et soutenu par la confiance.

Vous sentirez par expérience combien ce retour simple et paisible vous facilitera votre correction, plus que tous vos dépits sur les défauts qui vous dominent.

Soyez seulement fidèle à vous tourner simplement vers Dieu seul, dès le moment que vous apercevrez votre faute. Vous aurez beau chicaner avec vous-même, ce n'est point avec vous que vous devez prendre vos mesures. Quand vous vous grondez sur vos misères, je ne vois dans votre conseil que vous seul avec vous-même. Pauvre conseil, où Dieu n'est pas !

Qui vous tendra la main pour sortir du bourbier ? Sera-ce vous ? Hé ! c'est vous-même qui y êtes enfoncé et qui ne pouvez en sortir. De plus,

ce bourbier c'est vous-même ; tout le fond de votre mal est de ne pouvoir sortir de vous.

Espérez-vous en sortir en vous entretenant toujours avec vous-même, et en nourrissant votre sensibilité par la vue de vos faiblesses ? Vous ne faites que vous attendrir sur vous-même par tous ces retours. Mais le moindre regard de Dieu calmerait votre cœur troublé par cette occupation de vous-même. Sa présence opère toujours la sortie de nous-même, et c'est ce qu'il nous faut. Sortez donc de vous-même, et vous serez en paix. Mais comment en sortir ? Il ne faut que se tourner doucement du côté de Dieu, et en former peu à peu l'habitude par la fidélité à y revenir toutes les fois qu'on s'aperçoit de la distraction.

Pour la tristesse naturelle qui vient de la mélancolie, elle ne vient que du corps ; ainsi le régime et les remèdes la diminuent.

Il est vrai qu'elle revient toujours, mais elle n'est pas volontaire. Quand Dieu la donne, on la supporte en paix, comme la fièvre et comme les autres maux corporels.

L'imagination est dans une noirceur profonde, elle est toujours tendue de deuil : mais la volonté, qui ne se nourrit que de pure foi, veut bien éprouver toutes ces impressions : ainsi l'on est en paix, parce qu'on l'est d'abord avec soi-même, et soumis à Dieu.

Il n'est pas question de ce qu'on sent, mais de ce qu'on veut. On veut tout ce qu'on a, on ne veut rien de ce qu'on n'a pas. On ne voudrait pas soi-même se délivrer de ce qu'on souffre, parce qu'il n'appartient qu'à Dieu de distribuer les croix ou les consolations. On est dans la joie au milieu des tribulations, comme dit l'Apôtre ; ce n'est pas une joie des sens, c'est une joie de pure volonté.

Les impies au milieu des plaisirs, ont une volonté contrainte, parce qu'ils ne sont jamais contents de leur état; ils voudraient repousser certains dégoûts, et goûter encore certaines douceurs qui leur manquent.

Au contraire, l'âme fidèle a une volonté qui n'est contrainte en rien ; elle accepte librement tout ce que Dieu lui donne de douloureux ; elle le veut, elle l'aime, elle l'embrasse ; elle ne voudrait pas le quitter, quand même il ne lui en coûterait qu'un seul désir propre et contraire à son abandon à la Providence, qu'elle ne veut jamais prévenir en rien.

Si quelque chose est capable de mettre un cœur au large et en liberté, c'est cet abandon. Il répand dans le cœur une *paix plus abondante que les fleuves et une justice qui est comme les abîmes de la mer* ; c'est l'expression d'Isaïe (1). Si quelque chose peut rendre un esprit serein, dissiper ses scrupules et ses craintes noires, adoucir ses peines par l'onction de l'amour, lui donner une certaine vigueur dans toutes ses actions, et épancher la joie du Saint-Esprit jusque sur son visage et dans ses paroles, c'est cette conduite simple, libre et enfantine entre les bras de Dieu.

Mais on raisonne trop, et l'on se gâte à force de raisonner. Il y a une tentation de raisonnement qu'il faut craindre comme les autres tentations.

Il y a une occupation de soi-même, sensible, inquiète et défiante, qui est une tentation d'autant plus subtile, qu'on ne la regarde point comme une tentation, et qu'au contraire on s'y enfonce de plus en plus, parce qu'on la prend pour la vigilance commandée dans l'Évangile.

(1) Is. 48, v. 18.

QUINZIÈME LECTURE

Sur la dissipation et sur la tristesse. *(Suite)*

§ IV. La vigilance que Jésus-Christ ordonne est une fidèle attention à aimer toujours et à accomplir la volonté de Dieu dans le moment présent, suivant les signes qu'on en a ; mais elle ne consiste point à se troubler, à se mettre à la torture, et à s'occuper sans cesse de soi-même, plutôt que de lever les yeux vers Dieu, d'où vient notre unique secours contre nous-mêmes.

Pourquoi, sous prétexte de vigilance, s'opiniâtrer à découvrir en nous-mêmes ce que Dieu ne veut pas que nous y voyons pendant cette vie? Pourquoi perdre par-là le fruit de la foi pure et de la paix intérieure? Pourquoi se détourner de la présence de Dieu, qu'il veut nous rendre continuelle? Il n'a pas dit : Soyez toujours vous-mêmes l'objet devant lequel vous marcherez ; mais il a dit : *Marchez devant moi et vous serez parfait* (1).

David, plein de son esprit, a dit : *Je voyais toujours Dieu devant moi* ; et encore : *Mes yeux sont toujours élevés vers le Seigneur, afin qu'il garantisse mes pieds des filets tendus* (2). Le danger est à ses pieds, cependant ses yeux sont en haut ; il est moins utile de considérer notre danger que le secours de Dieu. De plus on voit tout réuni en Dieu : on y voit et la misère humaine et la bonté divine ; un seul coup d'œil d'une âme droite et pure si simple qu'il soit, aperçoit tout dans cette lumière infinie.

(1) Gen. 17, v. 1.

(2) Ps. 15, v. 8, et ps. 24, v. 15

Mais au contraire, que pouvons-nous voir dans nos propres ténèbres, sinon nos ténèbres mêmes ? O mon Dieu ! pourvu que je ne cesse de vous voir, je ne cesserai point de me voir dans toutes mes misères, et je me verrai bien mieux en vous qu'en moi-même. La vraie vigilance est de voir en vous votre volonté pour l'accomplir, et non de raisonner à l'infini sur l'état de la mienne.

Quand les occupations extérieures m'empêcheront de vous voir seul, en fermant dans l'oraison les avenues de mes sens, du moins alors, Seigneur, je vous verrai faisant tout en tous.

Je verrai partout avec joie votre volonté s'accomplir et au dedans de moi et au dehors ; je dirai *amen*, comme les bienheureux ; je chanterai toujours dans mon cœur le cantique de la céleste Sion ; je vous bénirai même dans les méchants, qui par volonté mauvaise, ne laissent point d'accomplir malgré eux votre volonté toute juste, toute sainte, toute puissante. Dans la chaste liberté de l'esprit que vous donnez à vos enfants, j'agirai et je parlerai simplement, gaiement et avec confiance : *Quand même je passerais au travers des ombres de la mort, je ne craindrais rien, parce que vous êtes toujours avec moi* (1). Je ne chercherai jamais aucun péril, je n'entrerai jamais dans aucun engagement qu'avec des signes de votre providence, qui soient ma force et ma consolation. Dans ces états mêmes, où votre vocation me soutiendra, je donnerai au recueillement, à l'oraison et à la retraite, tous les jours, toutes les heures, tous les moments que vous me laisserez libres, je ne quitterai jamais ce bienheureux état qu'autant que vous m'appelle-

(1) Ps. 22, v. 4.

rez vous-même à quelque fonction extérieure. Alors je sortirai en apparence de vous, mais vous sortirez avec moi ; et, dans cette sortie apparente, vous me porterez dans votre sein ; je ne me chercherai point moi-même dans le commerce des créatures, je ne craindrai point que le recueillement diminue mon agrément auprès d'elles et dessèche ma conversation; car je ne veux plaire aux hommes qu'autant qu'il le faut pour vous plaire.

Si vous voulez vous servir de moi pour votre œuvre sur eux, je me livre ; et, sans réflexion sur moi, je répandrais simplement sur eux tout ce que vous avez fait découler de vos dons sur moi : je ne marcherai point à tâtons en retombant toujours sur moi-même ; quelque périlleuse et dissipante que soit cette fonction, je me comporterai simplement devant vous avec une droite intention, sachant quelle est la bonté du père devant qui je marche, et qu'il ne veut point de subtilité dans les siens.

Si, au contraire, vous ne voulez pas vous servir de moi pour les autres, je ne m'offrirai point ; je n'irai au-devant de rien ; je ferai en paix les autres choses auxquelles vous me bornerez : car selon l'attrait d'abandon que vous me donnez, je ne désire ni ne refuse, je me prête à tout et consens d'être inutile à tout.

Cherché, rebuté, connu, ignoré, applaudi, contredit, que m'importe ? C'est vous et non pas moi, vous, et non pas vos dons distingués de vous et de votre amour, que je cherche. Tous les états me sont indifférents pourvu que je sois dans celui où vous me voulez.

SEIZIÈME LECTURE

De la confiance en Dieu.

Ce qu'il y a de meilleur à faire c'est de recevoir également et avec la même soumission toutes les différentes choses que Dieu nous donne dans la journée, et au dehors et au dedans de nous.

Au dehors il y a des choses désagréables qu'il faut supporter courageusement et des choses agréables auxquelles il ne faut point arrêter son cœur. Pour les choses du dedans il n'y a qu'à faire de même. Celles qui sont amères servent à crucifier et elles opèrent dans l'âme selon toute leur vertu, si nous les recevons simplement, avec une acceptation sans bornes, et sans chercher à les adoucir. Celles qui sont douces et qui nous sont données pour soutenir notre faiblesse par une consolation sensible dans les exercices extérieurs doivent aussi être acceptées, mais d'une autre façon. Il faut les recevoir, puisque c'est Dieu qui les donne pour notre besoin, mais il faut les recevoir non pour l'amour d'elles, mais par conformité aux desseins de Dieu. Il faut en user dans le moment, comme on use d'un remède, sans complaisance, sans attachement, sans propriété. Ces dons doivent être reçus en nous, mais ils ne doivent point tenir en nous, afin que, quand Dieu les retirera, leur privation ne nous trouble ou ne nous décourage jamais. La source de la présomption est dans l'attachement à ces dons passagers et sensibles. On s'imagine ne compter que sur le don de Dieu, mais on compte sur soi, parce qu'on s'approprie le don de Dieu et qu'on le confond avec soi-même. Le

malheur de cette conduite, c'est que toutes les fois qu'on trouve quelque mécompte en soi-même, on tombe dans le découragement. Mais une âme qui ne s'appuie que sur Dieu n'est point surprise de sa propre misère : elle se plaît à voir qu'elle ne peut rien, et que Dieu seul peut tout. Je ne me soucie guère de me voir pauvre, sachant que mon père possède des biens infinis qu'il veut me donner. Ce n'est qu'en nourrissant son cœur de la pure confiance en Dieu, qu'on s'accoutume à se passer de la confiance en soi-même.

C'est pourquoi il faut moins compter sur une ferveur sensible, et sur certaines mesures de sagesse que l'on prend avec soi-même pour sa perfection, que sur une simplicité, une petitesse, un renoncement à tout mouvement propre, et une souplesse parfaite pour se laisser aller à toutes les impressions de la grâce. Tout le reste, en établissant des vertus éclatantes, ne ferait que nous inspirer secrètement plus de confiance en nos propres efforts.

Prions Dieu qu'il arrache de notre cœur tout ce que nous voudrions y planter nous-mêmes, et qu'il y plante de ses propres mains l'arbre de vie chargé de fruits.

DIX-SEPTIÈME LECTURE.

Comment il faut veiller sur soi.

Pour la manière de veiller sur soi, sans en être trop occupé, voici ce qui me paraît pratique.

Le sage et vigilant voyageur veille sur tous ses pas et a toujours les yeux ouverts sur l'endroit du chemin qui est immédiatement devant lui : mais il ne retourne point sans cesse en arrière pour comp-

ter tous ses pas et pour examiner toutes ses traces; il perdrait le temps d'avancer.

Une âme que Dieu mène véritablement par la main (car je ne parle point de celles qui apprennent encore à marcher, et qui sont encore a chercher le chemin), doit veiller sur la voie, mais d'une vigilance simple, tranquille, bornée au présent, et sans inquiétude pour l'amour de soi. C'est une attention continuelle à la volonté de Dieu pour l'accomplir à chaque moment, et non pas un retour sur soi-même pour s'assurer de son état pendant que Dieu veut que nous en soyons incertains. C'est pourquoi le Psalmiste dit : *Mes yeux sont levés vers le Seigneur, et c'est lui qui délivrera mes pieds des pièges tendus* (1).

Remarquez que pour conduire ses pieds avec sûreté parmi des chemins semés de pièges, au lieu de baisser ses yeux pour examiner tous ses pas, il lève au contraire ses yeux vers le Seigneur. C'est que nous ne veillons jamais si bien sur nous que quand nous marchons avec Dieu présent à nos yeux, comme Dieu l'avait ordonné à Abraham, et en effet à quoi doit aboutir toute notre vigilance ? A suivre pas à pas la volonté de Dieu. Qui s'y conforme en tout, veille sur soi et se sanctifie en tout.

Si donc nous ne perdions jamais la présence de Dieu, jamais nous ne cesserions de veiller sur nous-mêmes, mais d'une vigilance simple, amoureuse, tranquille et désinteressée : au lieu que cette autre vigilance qu'on cherche pour s'assurer est âpre, inquiète et pleine d'intérêt. Ce n'est pas à notre propre lumière, mais à celle de Dieu, qu'il nous faut marcher. On ne peut voir la sainteté de

(1) Ps. 24, v. 15.

Dieu sans avoir horreur de ses moindres infidélités. On ne laisse pas d'ajouter à la présence de Dieu et au recueillement les examens de conscience, suivant le besoin qu'on en a, pour ne point se relâcher, et pour faciliter les confessions qu'on a à faire : mais ces examens se font de plus en plus, d'une manière simple, facile et éloignée de tout retour inquiet sur soi. On s'examine non pour son intérêt propre, mais pour se conformer aux avis qu'on prend, et pour accomplir la volonté de Dieu.

Au surplus, on s'abandonne entre ses mains, et l'on est aussi aise de se savoir dans les mains de Dieu qu'on serait fâché d'être dans les siennes propres. On ne veut rien voir de tout ce qu'il lui plaît de cacher. Comme on l'aime infiniment plus qu'on ne s'aime soi-même, on se sacrifie à son bon plaisir sans condition : on ne songe qu'à l'aimer et qu'à s'oublier. Celui qui perd ainsi généreusement son âme, la retrouvera pour la vie éternelle.

DIX-HUITIÈME LECTURE

Que l'esprit de Dieu enseigne au dedans

Il est certain par l'Écriture (1) que l'esprit de Dieu habite au dedans de nous, qu'il y agit, qu'il y prie sans cesse, qu'il y gémit, qu'il y désire, qu'il y demande ce que nous ne savons pas nous-mêmes demander ; qu'il nous pousse, nous anime, nous parle dans le silence, nous suggère toute vérité, et nous unit tellement à lui que nous ne sommes plus qu'un *même esprit avec Dieu* (2). Voilà ce que la

(1) Rom. c. 8 ; et Jean, c. 14.

(2) I Cor. 6, v. 17.

foi nous apprend ; voilà ce que les docteurs les plus éloignés de la vie intérieure ne peuvent s'empêcher de reconnaître. Cependant, malgré ces principes, ils tendent toujours à supposer dans la pratique que la loi extérieure, ou tout au plus une certaine lumière de doctrine et de raisonnement, nous éclaire au-dedans de nous-mêmes, et qu'ensuite c'est notre raison qui agit par elle-même sur cette instruction. On ne compte point assez sur le docteur intérieur, qui est le Saint-Esprit, et qui fait tout en nous. Il est l'âme de notre âme : nous ne saurions former ni pensée ni désir que par lui. Hélas ! quel est donc notre aveuglement ! Nous comptons comme si nous étions seuls dans ce sanctuaire intérieur : et tout au contraire Dieu y est plus intimement que nous n'y sommes nous-mêmes.

Vous me direz peut-être : Est-ce que nous sommes inspirés ? Oui, sans doute ; mais non pas comme les prophètes et les apôtres. Sans l'inspiration actuelle de l'esprit de grâce nous ne pouvons ni faire, ni vouloir, ni croire aucun bien. Nous sommes donc toujours inspirés ; mais nous étouffons sans cesse cette inspiration. Dieu ne cesse point de parler ; mais le bruit des créatures au dehors et de nos passions au dedans nous empêche de l'entendre. Il faut faire taire toute créature, il faut se taire soi-même, pour écouter dans ce profond silence de toute l'âme cette voix ineffable de l'Époux. Il faut prêter l'oreille ; car c'est une voix douce et délicate, qui n'est entendue que de ceux qui n'entendent plus tout le reste. Oh ! qu'il est rare que l'âme se taise assez pour laisser parler Dieu ! Le moindre murmure de nos vains désirs, ou d'un amour-propre attentif à soi, confond toutes les paroles de l'esprit de Dieu. On entend bien qu'il parle

et qu'il demande quelque chose; mais on ne sait point ce qu'il dit, et souvent on est bien aise de ne pas le deviner. La moindre réserve, le moindre retour sur soi, la moindre crainte d'entendre trop clairement que Dieu demande plus qu'on ne veut lui donner, trouble cette parole intérieure. Faut il donc s'étonner si tant de gens même pieux, mais encore pleins d'amusements, de vains désirs, de fausse sagesse, de confiance en leurs vertus ne peuvent l'entendre, et regardent cette parole intérieure comme une chimère de fanatiques? Hélas! que veulent-ils donc dire avec leurs raisonnements dédaigneux? A quoi servirait la parole extérieure des pasteurs et même de l'Écriture, s'il n'y avait une parole intérieure du Saint-Esprit même qui donne à l'autre toute son efficacité! La parole extérieure, même de l'Évangile, sans cette parole vivifiante et féconde de l'intérieur, ne serait qu'un vain son. C'est *la lettre* qui seule *tue*, et *l'esprit* seul peut nous *vivifier* (1). O verbe, ô parole éternelle et toute-puissante du Père, c'est vous qui parlez dans le fond des âmes! Cette parole, sortie de la bouche du Sauveur pendant les jours de sa vie mortelle, n'a eu tant de vertu et n'a produit tant de fruits sur la terre, que parce qu'elle était animée par cette parole de vie qui est le Verbe même. De là vient que saint Pierre dit : *A qui irons-nous? vous avez les paroles de la vie éternelle* (2).

Ce n'est donc pas seulement la loi extérieure de l'Évangile que Dieu nous montre intérieurement par la lumière de la raison et de la foi; c'est son esprit qui parle, qui nous touche, qui opère en nous et

(1) I Cor. 3, v. 6.

(2) Jean, 6, v. 69.

nous anime; en sorte que c'est cet esprit qui fait en nous et avec nous tout ce que nous faisons de bien, comme c'est notre âme qui anime notre corps et qui en règle les mouvements.

Il est donc vrai que nous sommes sans cesse inspirés, et que nous ne vivons de la vie de la grâce qu'autant que nous avons cette inspiration intérieure. Mais combien peu de chrétiens la sentent; car il y en a bien peu qui ne l'anéantissent par leur dissipation volontaire ou par leur résistance.

Cette inspiration ne doit point nous persuader que nous soyons semblables aux prophètes. L'inspiration des prophètes était pleine de certitude pour les choses que Dieu leur découvrait ou leur commandait de faire; c'était un mouvement extraordinaire, ou pour révéler les choses futures, ou pour faire des miracles ou pour agir avec toute l'autorité divine. Ici, tout au contraire, l'inspiration est sans lumière, sans certitude; elle se borne à nous insinuer l'obéissance, la patience, la douceur, l'humilité et toutes les autres vertus nécessaires à tout chrétien. Ce n'est point un mouvement divin pour prédire, pour changer les lois de la nature et pour commander aux hommes de la part de Dieu : c'est une simple invitation dans le fond de l'âme pour obéir, pour nous laisser détruire et anéantir selon les desseins de l'amour de Dieu. Cette inspiration, prise ainsi dans ses bornes et dans sa simplicité, ne renferme donc que la doctrine commune de toute l'Église; elle n'a par elle-même, si l'imagination des hommes n'y ajoute rien, aucun piège de présomption ni d'illusion : au contraire, elle nous tient dans la main de Dieu sous la conduite de l'Église; donnant tout à la grâce sans blesser notre liberté, et ne laissant rien ni à l'orgueil, ni à l'imagination.

DIX-NEUVIÈME LECTURE.

De la parole intérieure. (*Suite*)

Ces principes posés, il faut reconnaître que Dieu *parle sans cesse en nous* (1). Il parle dans les pécheurs impénitents ; mais ces pécheurs, étourdis par le bruit du monde et de leurs passions, ne peuvent l'entendre ; sa parole leur est une fable. Il parle dans les pécheurs qui se convertissent : ceux-ci sentent les remords de leur conscience ; et ces remords sont la voix de Dieu qui leur reproche intérieurement leurs vices. Quand ces pécheurs sont bien touchés, ils n'ont pas de peine à comprendre cette voix secrète ; car c'est elle qui les pénètre si vivement. Elle est en eux ce *glaive tranchant* (2) dont parle Saint-Paul ; il va *jusqu'à la division de l'âme d'avec elle-même*. Dieu se fait sentir, goûter, suivre : on entend cette douce voix qui porte jusqu'au fond du cœur un reproche tendre, et le cœur en est déchiré. Voilà la vraie et pure contrition. Dieu parle dans les personnes éclairées, savantes, et dont la vie extérieurement régulière en tout paraît ornée de beaucoup de vertus : mais souvent ces personnes, pleines d'elles-mêmes et de leurs lumières, s'écoutent trop pour écouter Dieu. On tourne tout en raisons : on se fait des principes de sagesse naturelle et des méthodes de prudence de tout ce qui nous viendrait infiniment mieux par le canal de la simplicité et de la docilité à l'esprit de Dieu. Ces personnes paraissent bonnes quelquefois plus que les autres ;

(1) Imitation de Jésus-Christ, liv. III, cap. III, § 3.

(2) Hébr. 4, v. 12.

elles le sont même jusqu'à un certain point : mais c'est une bonté mélangée. On se possède, on veut toujours se posséder selon la mesure de la raison : on veut être toujours dans la main de son propre conseil ; on est fort et grand à ses propres yeux. O mon Dieu ! je vous rends grâce avec Jésus-Christ de ce que vous cachez vos secrets ineffables à ces grands, à ces sages (1), tandis que vous prenez plaisir à les révéler aux âmes faibles et petites !

Il n'y a que les enfants avec qui vous vous familiarisez sans réserve. Vous traitez les autres à leur mode. Ils veulent du savoir et des vertus hautes ; vous leur donnez des lumières éclatantes, et vous en faites des espèces de héros. Mais ce n'est pas là le meilleur partage. Il y a quelque chose de plus caché pour vos plus chers enfants; ceux-là reposent avec Jean sur votre poitrine. Pour ces grands, qui craignent toujours de se ployer et de s'apetisser, vous les laissez dans leur grandeur ; vous les traitez selon leur gravité. Ils n'auront jamais vos caresses et vos familiarités : il faut être enfants et jouer sur vos genoux pour les mériter. J'ai souvent remarqué qu'un pécheur ignorant, grossier, qui commence à être touché vivement de l'amour de Dieu dans sa conversion, est plus disposé à entendre ce langage intérieur de l'esprit de grâce, que certaines personnes éclairées et savantes qui ont vieilli dans leur propre sagesse. Dieu, qui ne cherche qu'à se communiquer, ne sait, pour ainsi dire, où poser le pied dans ces âmes pleines d'elles-mêmes et trop nourries de leur sagesse et de leur vertu : mais *son entretien familier*, comme dit l'Écriture est *avec les simples* (2).

(1) Matth. 11, v. 25.

(2) Prov. 3, v. 32.

Où sont-ils ces simples ? Je n'en vois guère. Dieu les voit ; c'est en eux qu'il se plait à habiter : *Mon père et moi*, dit Jésus-Christ, *nous y viendrons et nous y ferons votre demeure* (1). Oh ! qu'une âme livrée à la grâce sans retour sur soi, ne se comptant pour rien et marchant sans mesure au gré du pur amour qui est le parfait guide, éprouve des choses que les sages ne peuvent ni éprouver ni comprendre ! J'ai été sage (je l'ose dire), comme un autre ; mais alors croyant tout voir, je ne voyais rien. J'allais tâtonnant par une suite de raisonnements, mais la lumière ne luisait point dans mes ténèbres. J'étais content de raisonner. Mais, hélas ! quand une fois on a fait taire tout ce qui est en nous pour éc uter Dieu, on sait tout sans rien savoir, et l'on ne peut douter que jusque-là on ait ignoré tout ce qu'on s'imaginait comprendre. Tout ce qu'on tenait échappe, on ne s'en soucie plus : on n'a plus rien à soi, on a tout perdu, on est perdu soi-même. Il y a un je ne sais quoi qui dit au dedans, comme l'Épouse du Cantique : *Faites-moi entendre votre voix ; qu'elle sonne à mes oreilles* (2). Oh ! qu'elle est douce cette voix ! elle fait tressaillir toutes mes entrailles. Parlez, ô mon Époux, et que nul autre que vous n'ose parler ! Taisez-vous, mon âme ; parlez, ô mon amour ! Je dis qu'alors *on sait tout sans rien savoir*. Ce n'est pas qu'on ait la présomption de croire qu'on possède en soi toute vérité. Non, non ; tout au contraire, on sent qu'on ne voit rien, qu'on ne peut rien, et qu'on n'est rien. On le sent et l'on est ravi. Mais dans cette désapprobation sans réserve, on

(1) Jean, 14, v. 23.

(2) Cant. 2, v. 14.

trouve de moment à autre dans l'infini de Dieu tout ce qu'il faut selon le cours de sa providence. C'est là qu'on trouve le pain quotidien de vérité comme de toute autre chose, sans en faire provision. C'est alors que l'onction nous enseigne toute vérité en nous ôtant toute sagesse, toute gloire, tout intérêt, toute volonté propre, en nous tenant contents dans notre impuissance et au-dessous de toute créature, prêts à céder aux derniers vers de la terre, prêts à confesser nos plus secrètes misères à la face de tous les hommes, craignant plus dans les fautes l'infidélité que le châtiment de la confusion. En cet état, dis-je, l'esprit nous enseigne toute vérité: car toute vérité est comprise éminemment dans ce sacrifice d'amour où l'âme s'ôte tout pour donner tout à Dieu. Voilà la manne qui, sans être chaque viande particulière, a le goût de toutes les viandes.

VINGTIÈME LECTURE.

Sur la prière du pharisien.

Les publicains ou receveurs d'impôts étaient fort odieux au peuple juif, jaloux de sa liberté, et accoutumé à n'avoir pour roi que Dieu même ou des princes de la nation. Du temps de Jésus-Christ, ils étaient assujettis à la domination romaine, qu'ils supportaient impatiemment. Quand Jésus-Christ représente un publicain, il met devant les yeux de ceux qu'il instruit, ce qu'il y avait de plus profane et de plus scandaleux. De là vient que Jésus-Christ met ensemble les femmes de mauvaise vie et les publicains.

Pour les pharisiens, c'était une secte d'hommes

réformés, qui pratiquaient scrupuleusement jusqu'aux moindres circonstances marquées par la lettre de la loi. Leur vie était exemplaire et éclatante en vertus extérieures ; mais ils étaient superbes, hautains, jaloux des premiers rangs et de l'autorité, pleins d'eux-mêmes et de leurs bonnes œuvres, dédaigneux et critiques pour autrui, en un mot, aveuglés par la confiance en leur propre justice.

Jésus Christ fait (1) une histoire qui représente ces deux caractères, pour montrer combien le pharisien est plus loin du vrai royaume de Dieu que le publicain qui est chargé d'iniquité. Le publicain déplore ses vices ; le pharisien raconte ses vertus. Le publicain n'ose demander de grâces ; le pharisien vante avec complaisance celles qu'il a reçues. Dieu se déclare pour le publicain. Il aime mieux le pécheur humble et confondu à la vue de sa misère, que le juste qui se complaît dans sa justice, et qui tire sa propre gloire des dons de Dieu. S'approprier les dons de Dieu, c'est les tourner contre Dieu même pour flatter son propre orgueil. O dons de Dieu, que vous êtes redoutables à une âme qui se cherche en elle même ! Elle tourne en poison l'aliment de vie éternelle ; tout ce qui devrait la faire mourir à la vie d'Adam, ne sert qu'à entretenir cette vie. On nourrit l'amour-propre de bonnes œuvres et d'austérités ; on se raconte à soi-même secrètement ses mortifications, ses victoires sur son goût, ses actions de justice, de patience, d'humilité, de désintéressement : on doit chercher dans toutes ces choses une consolation spirituelle, et l'on y cherche un appui pour se confier en soi-même et

(1) Luc, 18, v. 10, 11.

pour se rendre un témoignage avantageux de sa propre justice : on veut toujours être en état de se représenter à soi-même ce qu'on fait de bien. Quand ce témoignage intérieur échappe on est désolé, troublé, consterné ; on croit avoir tout perdu.

Ce témoignage sensible est l'appui des commençants, c'est le lait des âmes tendres et naissantes. Il faut qu'elles le sucent longtemps : il serait dangereux de les sevrer. C'est à Dieu seul à retirer peu à peu ce goût, et à substituer le pain des forts Mais quand une âme, depuis longtemps instruite et exercée dans le don de la foi commence à ne plus sentir ce témoignage si doux et si consolant, elle doit demeurer tranquille dans l'épreuve, et ne point se tourmenter pour rappeler ce que Dieu éloigne d'elle. Alors il faut qu'elle s'endurcisse contre elle-même, et qu'elle soit contente, comme le publicain, de montrer sa misère à Dieu, osant à peine lever les yeux vers lui. C'est dans cet état que Dieu purifie d'autant plus l'âme qu'il lui dérobe la vue de sa pureté.

L'âme est si infectée de l'amour-propre qu'elle se salit toujours un peu par la vue de sa vertu ; elle en prend toujours quelque chose pour elle-même : elle rend grâce à Dieu ; mais elle se sait bon gré d'être plutôt qu'une autre, la personne sur qui découlent les dons célestes. Cette manière de s'approprier les grâces est très subtile et très imperceptible dans certaines âmes qui paraissent droites et simples : elles n'aperçoivent pas elles-mêmes le larcin qu'elles font. Ce larcin est d'autant plus mauvais, que c'est dérober le bien le plus pur, ce qui excite par conséquent la jalousie de Dieu.

Ces âmes ne cessent de s'approprier leurs vertus que lorsqu'elles cessent de les voir et que tout sem-

ble leur échapper. Alors elles s'écrient, comme saint Pierre quand il s'enfonçait dans les eaux : *Sauvez-nous, Seigneur, nous périssons.* Elles ne trouvent plus rien en elles ; tout manque. Il n'y a plus dans leur fonds que sujet de condamnation, d'horreur, de haine de soi-même, de sacrifice et d'abandon. En perdant ainsi cette propre justice pharisienne, on entre dans la vraie justice de Jésus-Christ, qu'on n'a garde de considérer comme la sienne propre.

Cette justice pharisienne est bien plus commune qu'on ne s'imagine. Le premier défaut de cette justice consistait en ce que le pharisien la mettait toute dans les œuvres extérieures, s'attachant superstitieusement à la rigueur de la lettre de la loi, pour l'observer de point en point sans en chercher l'esprit. Voilà précisément ce que font tant de chrétiens : on jeûne, on donne l'aumône, on fréquente les sacrements, on va à l'office de l'église, on prie même, sans amour pour Dieu, sans détachement du monde, sans charité, humilité, sans renoncement à soi-même : on est content, pourvu qu'on ait devant soi un certain nombre de bonnes œuvres régulièrement faites. C'est être pharisien.

Le second défaut de la justice pharisienne, est celui que nous avons déjà marqué ; c'est qu'on veut s'appuyer sur cette justice comme sur sa propre force. Ce qui fait qu'elle console tant, c'est qu'elle donne un grand soutien à la nature. On prend plaisir à se voir juste, à se sentir fort, à se mirer dans sa vertu comme une femme vaine se plaît à considérer sa beauté dans un miroir. L'attachement à cette vue de nos vertus les salit, nourrit notre amour-propre, et nous empêche de nous détacher de nous-mêmes. De là vient que tant d'âmes, d'ailleurs droites et pleines de bons désirs, ne font que tournoyer au-

tour d'elles-mêmes sans avancer jamais vers Dieu. Sous prétexte de vouloir conserver ce témoignage intérieur, elles s'occupent toujours d'elles mêmes avec complaisance ; elles craignent autant de se perdre de vue, que d'autres craindraient de s'écarter de Diéu : elles veulent toujours voir un certain arrangement de vertus composées à leur mode ; elles veulent toujours goûter le plaisir d'être agréables à Dieu. Ainsi elles ne se nourrissent que d'un plaisir qui les amollit, et d'une superficie de vertus qui les remplit d'elles-mêmes.

Il faudrait les vider et non pas les remplir, les endurcir contre elles-mêmes et non pas les accoutumer à cette tendresse sensible qui n'a souvent rien de solide. Cette tendresse est pour elles ce que serait le lait d'une nourrice pour un homme robuste de trente ans. Cette nourriture affaiblit et apetisse l'âme au lieu de la fortifier De plus, c'est que ces âmes, trop dépendantes du goût sensible et du calme intérieur, sont en danger de perdre tout au premier orage qui s'élèvera : elles ne tiennent qu'au don sensible ; dès que le don sensible se retire, tout tombe sans ressource. Elles se découragent aussitôt que Dieu les éprouve : elles n'ont mis aucune différence entre le goût sensible et Dieu : de là vient que quand ce goût échappe, elles concluent que Dieu les abandonne. Aveugles, qui quittent l'oraison, comme dit sainte Thérèse, quand l'oraison commence à se purifier par l'épreuve et à devenir plus fructueuse ! Une âme qui vit du pain sec de la tribulation, qui se trouve vide de tout bien, qui voit sans cesse sa pauvreté, son indignité et sa corruption, qui ne se lasse jamais de chercher Dieu, quoique Dieu semble la repousser, qui le cherche lui seul pour l'amour de lui-

même sans se chercher soi-même en Dieu, est bien au-dessus d'une âme qui veut voir sa perfection, qui se trouble dès qu'elle la perd de vue, et qui veut toujours que Dieu la prévienne par de nouvelles caresses.

Suivons Dieu par la route obscure de la foi, perdons de vue tout ce qu'il voudra nous cacher ; marchons, comme Abraham, sans savoir où tendent nos pas ; ne comptons que sur notre misère et sur la miséricorde de Dieu seulement ; allons droit, soyons simples, fidèles, n'hésitant jamais à sacrifier tout à Dieu. Mais gardons-nous bien de nous appuyer sur nos œuvres, ou sur nos sentiments, ou sur nos vertus. Allons toujours à Dieu, sans nous arrêter un moment pour retourner sur nous mêmes avec complaisance ou avec inquiétude. Abandonnons-lui tout ce qui nous regarde, et songeons à le glorifier sans relâche dans tous les moments de notre vie.

VINGT-ET-UNIÈME LECTURE.

Sur les fautes journalières et le support de soi-même.

Vous comprenez qu'il y a beaucoup de fautes qui sont volontaires à divers degrés, quoiqu'on ne les fasse pas avec un propos délibéré de les faire pour manquer à Dieu. Souvent un ami reproche à son ami une faute dans laquelle cet ami n'a pas résolu expressément de le choquer, mais dans laquelle il s'est laissé aller quoi qu'il n'ignorât pas qu'il le choquerait. C'est ainsi que Dieu nous reproche ces sortes de fautes. Elles sont volontaires ; car, encore qu'on ne les fasse pas avec réflexion, on les fait néanmoins avec liberté et avec une certaine lumière intime de conscience qui suffirait au moins pour douter et pour suspendre l'action.

Voilà les fautes que font souvent les bonnes âmes. Pour les fautes de propos délibéré, il est extraordinaire qu'on y tombe quand on s'est entièrement donné à Dieu.

Les petites fautes deviennent grandes et monstrueuses à nos yeux, à mesure que la pure lumière de Dieu croit en nous, comme vous voyez que le soleil, à mesure qu'il se lève, nous découvre la grandeur des objets que nous ne faisions qu'entrevoir confusément pendant la nuit Comptez que dans l'accroissement de la lumière intérieure, vous verrez les imperfections que vous avez vues jusqu'ici comme bien plus grandes et plus malignes dans leur fond que vous ne les voyez jusqu'à présent ; et que de plus vous verrez sortir en foule de votre cœur beaucoup d'autres misères que vous n'auriez jamais pu soupçonner d'y trouver. Vous y trouverez les faiblesses dont vous aurez besoin pour perdre toute confiance en votre force ; mais cette expérience, loin de vous décourager, servira à vous arracher toute confiance propre, et à démolir rez pied rez terre tout l'édifice de l'orgueil. Rien ne marque tant le solide avancement d'une âme que cette vue de ses misères sans troubles et sans découragement.

Une règle importante, c'est de s'abstenir d'une faute toutes les fois qu'on l'aperçoit avant que de la faire, et d'en porter courageusement l'humiliation si on ne l'aperçoit qu'après l'avoir commise.

Si on l'aperçoit avant que de la faire, il faut bien se garder de résister à l'esprit de Dieu qui avertit intérieurement et qu'on éteindrait. Il est délicat, il est jaloux ; il veut être écouté et suivi ; et si on le contriste, il se retire ; la moindre résistance lui est une injure ; il faut que tout lui cède dès qu'il se

fait sentir. Les fautes de précipitation ou de fragilité ne sont rien en comparaison de celles où l'on se rend sourd à la voix secrète du Saint-Esprit qui commence à parler dans le fond du cœur.

Pour les fautes qu'on n'aperçoit qu'après qu'elles sont commises, l'inquiétude et le dépit de l'amour-propre ne les raccommoderont jamais ; au contraire ce dépit n'est qu'une inpatience de l'orgueil à la vue de ce qui le confond. L'unique usage à faire de ses fautes est donc de s'en humilier en paix : je dis en paix, parce que ce n'est point s'humilier que de prendre l'humiliation avec chagrin et à contre-cœur. Il faut condamner ses fautes, en gémir, en faire pénitence selon l'état de l'âme, sans chercher l'adoucissement d'aucune excuse, et se voir soi-même devant Dieu dans cet état de confusion, sans s'aigrir contre soi-même et sans se décourager, mais profitant en paix de l'humiliation de sa faute. Ainsi l'on tire du serpent même le remède pour se guérir du venin de sa morsure : la confusion du péché, quand elle est reçue dans une âme qui ne la supporte point impatiemment, est le remède contre le péché mortel : mais ce n'est pas être humble que de se soulever contre l'humiliation.

Souvent ce que nous offrons à Dieu n'est point ce qu'il veut le plus de nous. Ce qu'il veut le plus, c'est ce que nous voulons le moins lui donner, et que nous craignons qu'il ne nous demande ; c'est cet Isaac, fils unique, fils bien-aimé, qu'il veut qu'on immole sans compassion : tout le reste n'est rien à ses yeux ; et il permet que tout le reste se fasse d'une manière pénible et infructueuse, parce que sa bénédiction n'est point dans le travail d'une âme partagée : il veut tout, et jusque-là point de repos. *Qui est-ce*, dit l'Écriture, *qui a résisté à Dieu et qui*

a pu être en paix? (1) Voulez-vous y être et engager Dieu à bénir vos travaux? ne réservez rien ; coupez jusqu'au vif; brûlez ; n'épargnez rien et le Dieu de paix sera avec vous. Quelle consolation, quelle liberté, quelle force, quel élargissement de cœur, quel accroissement de grâce quand on ne laisse plus rien entre Dieu et soi, et qu'on a fait sans hésiter les derniers sacrifices !

L'intégrité des confessions passées consiste, non à n'avoir rien omis de ses fautes, mais seulement à s'être accusé ingénument de toutes celles qu'on connaissait. Alors on n'avait pas la lumière de découvrir dans son fonds beaucoup de mouvements de la nature maligne et dépravée qui commence à se développer. A mesure que la pure lumière croît, on se trouve plus corrompu qu'on ne le croyait ; on est tout étonné de son aveuglement passé, et l'on voit sortir du fond de son cœur, comme d'une caverne profonde, une infinité de sentiments honteux, semblables à des reptiles sales et pleins de venin · on n'aurait jamais cru les porter dans son sein, et l'on a horreur de soi-même à mesure qu'on les voit sortir!

Il ne faut ni s'étonner, ni se décourager. Ce n'est pas que nous soyons plus méchants que nous l'étions ; au contraire nous le sommes moins : mais tandis que nos maux diminuent, la lumière qui nous les montre augmente, et nous sommes saisis d'horreur. Mais remarquons, pour notre consolation, que nous n'apercevons nos maux que quand nous commençons à en guérir. Quand nous sommes privés de tout principe de guérison, nous ne sentons point le fond de notre mal ; c'est l'état d'aveuglement, de présomption et d'insensibilité

(1) Job, 9, v. 4.

où l'on est livré à soi-même : on se laisse aller au torrent ; on n'en sent point la rapidité : mais elle commence à se faire sentir à mesure qu'il commence à se raidir plus ou moins contre elle. Il ne faut ni se flatter, ni s'impatienter contre soi-même sur la correction de ses fautes.

Quand on vous demande quelque chose qui paraît impossible à la nature, dites en vous-même : Rien n'est impossible à Dieu.

Il ne faut point se décourager, ni par l'expérience de notre faiblesse, ni par le dégoût d'une vie agitée où notre état nous engage. C'est une miséricorde de Dieu de gémir de cette agitation ; et le gémissement est le contre-poison qui empêche notre cœur d'être corrompu. Le découragement n'est pas un état humble, c'est au contraire un dépit et un désespoir d'un orgueil lâche ; rien n'est si mauvais. Soit que nous bronchions, soit même que nous tombions, ne songeons qu'à nous relever et à reprendre notre course : toutes nos forces nous sont utiles, pourvu qu'en nous ôtant une maudite confiance en nous-mêmes, elles ne nous ôtent point l'humble et salutaire confiance en Dieu.

Les répugnances que nous sentons pour nos devoirs viennent sans doute d'imperfections. Si nous étions parfaits, nous aimerions tout ce qui est de l'ordre de Dieu ; mais puisque nous naissons corrompus et d'un naturel révolté contre les règles, louons Dieu qui sait tirer le bien du mal, et qui se sert de notre répugnance pour nous faire pratiquer diverses vertus. L'ouvrage de la grace, comme remarque sainte Thérèse, ne s'avance pas toujours régulièrement comme celui de la nature.

Il n'est pas surprenant que l'amour de sa personne se fasse sentir dans son cœur : on n'est pétri

que de complaisance vaine en soi-même et de passion pour réussir en tout. Il ne faut point se troubler et se décourager pour éprouver en soi ces misères, qui renaissent à tout moment et qui fourmillent dans le cœur ; il n'y a qu'à n'y avoir aucun égard, qu'à se tourner paisiblement vers Dieu, et qu'à lui sacrifier toutes ces frivoles inclinations.

Qu'il est honteux à une âme faite pour Dieu d'avoir tant de penchant à être idolâtre de soi-même ! Il faut s'en humilier, se défier de soi, se servir de cette pente malheureuse pour se mépriser davantage, enfin s'exécuter généreusement et courageusement dans tout ce que l'esprit de Dieu demande de nous.

Ne vous découragez de rien ; supportez-vous vous-mêmes avec humilité dans vos inégalités, dans vos faiblesses et dans vos peines ; bénissez Dieu d'aussi bon cœur des progrès que les autres feront dans la vertu, que si vous les faisiez vous-même : ne vous troublez point des agitations de l'amour propre ; laissez-les passer sans daigner les observer.

Vous faites, en vous impatientant de ressentir cette peine que vous avez honte de sentir, ce que ferait un orfèvre inconsidéré qui, voyant son or fondu dans le creuset, le jetterait croyant tout perdu. Autant cette peine serait mauvaise, si vous l'entreteniez volontairement, autant vous sera-t-elle utile si vous la soutenez avec fidélité sans vous décourager. Craignez souverainement de déplaire à Dieu de propos délibéré. Les fautes légères, et dans lesquelles on tombe par légèreté, quoique faciles à réparer, ne laisseraient pas de refroidir beaucoup la charité si elles devenaient habituelles, si elles séjournaient dans notre cœur, selon cette parole du

Saint-Esprit : *Les mouches qui meurent dans le baume en corrompent la suavité* (1).

Purifiez donc soigneusement votre conscience de toutes les fautes de la journée : ne laissez jamais séjourner le péché dans votre cœur ; quelque petit qu'il soit, il obscurcit la lumière de la grâce, il appesantit l'âme, il empêche toujours un peu le fréquent commerce qu'une âme doit entretenir avec Jésus-Christ ; et par la suite on devient tiède, on oublie davantage Dieu, et l'on est plus sensible aux créatures. Une âme pure, au contraire, qui s'humilie et se relève promptement après les moindres fautes, est toujours fervente et droite.

Dieu ne nous fait sentir notre faiblesse que pour nous donner sa force : tout ce qui est involontaire ne doit point nous troubler ; le principal est de n'agir jamais contre la lumière intérieure, et de vouloir aller aussi loin que Dieu veut nous conduire.

VINGT-DEUXIÈME LECTURE

Sur la fidélité dans les petites choses

Saint François de Sales dit qu'il en est des grandes vertus et des petites fidélités comme du sel et du sucre : le sucre a un goût plus exquis, mais il n'est pas d'un si fréquent usage ; au contraire le sel entre dans tous les aliments nécessaires à la vie. Les grandes vertus sont rares ; l'occasion n'en vient guère : quand elle se présente on y est préparé par tout ce qui précède, on s'y excite par la grandeur du sacrifice, on y est soutenu, ou par l'éclat de l'action qu'on fait aux yeux des autres,

(1) Eccl. 10, v. I.

ou par la complaisance qu'on a en soi-même dans un effort qu'on trouve extraordinaire. Les petites occasions sont imprévues, elles reviennent à tout moment, elles nous mettent sans cesse aux prises avec notre orgueil, notre paresse, notre hauteur, notre promptitude et notre chagrin ; elles vont à rompre notre volonté en tout et à ne nous laisser aucune réserve. Si l'on veut y être fidèle, la nature n'a jamais le temps de respirer, et il faut qu'elle meure à toutes les inclinations. On aimerait cent fois mieux faire à Dieu certains grands sacrifices, quoique violents et douloureux, à condition de se dédommager par la liberté de suivre ses goûts et ses habitudes dans tous les petits détails. Ce n'est pourtant que par la fidélité dans les petites choses que la grâce du véritable amour se soutient et se distingue des ferveurs passagères de la nature.

Il en est de la piété comme de l'économie pour les biens temporels : si l'on n'y prend garde de près, on se ruine plus en faux frais qu'en gros articles de dépense. Quiconque sait mettre à profit pour le spirituel comme pour le temporel les petites choses, amasse de grands biens. Toutes les choses qui sont grandes, ne le sont que par l'assemblage des petites qu'on recueille soigneusement. Qui ne laisse rien perdre s'enrichira bientôt.

D'ailleurs, considérez que Dieu ne cherche pas tant nos actions que le motif d'amour qui les fait faire, et la souplesse qu'il exige de notre volonté. Les hommes ne jugent presque nos actions que par le dehors : Dieu compte pour rien dans nos actions tout ce qui éclate le plus aux yeux des hommes. Ce qu'il veut, c'est une intention pure, c'est une volonté prête à tout et souple dans ses mains, c'est un sincère détachement de soi-même. Tout cela s'exerce

plus fréquemment, avec moins de danger pour l'orgueil, et d'une manière qui nous éprouve plus rigoureusement dans les occasions communes que dans les extraordinaires. Quelquefois même on tient plus à une bagatelle qu'à un grand intérêt ; on aura plus de répugnance à s'arracher à un amusement qu'à faire une aumône d'une très grande somme.

On se trompe d'autant plus aisément sur les petites choses, qu'on les croit plus innocentes et qu'on s'imagine y être moins attaché. Cependant, quand Dieu nous les ôte, nous pouvons facilement reconnaître, par la douleur de la privation, combien l'attachement et l'usage étaient excessifs et inexcusables. D'ailleurs, si l'on néglige les petites choses, on scandalise à toute heure sa famille, son domestique et tout le public. Les hommes ne peuvent s'imaginer que notre piété soit de bonne foi, quand notre conduite paraît en détail lâche et irrégulière. Quelle apparence de croire que nous ferions sans hésiter les plus grands sacrifices, pendant que nous succombons dès qu'il est question des plus petits?

Mais ce qu'il y a de plus dangereux c'est que l'âme, par la négligence des petites choses, s'accoutume à l'infidélité. Elle contriste le Saint Esprit, elle se laisse à elle-même, elle compte pour rien de manquer à Dieu. Au contraire, le vrai amour ne voit rien de petit ; tout ce qui peut plaire ou déplaire à Dieu lui paraît toujours grand. Ce n'est pas que le vrai amour jette l'âme dans la gêne et dans le scrupule, mais c'est qu'il ne met point de bornes à sa fidélité. Il agit simplement avec Dieu ; et comme il ne s'embarrasse point des choses que Dieu ne lui demande pas, il ne veut aussi jamais hésiter un seul instant sur celles que Dieu lui demande, soit gran-

des, soit petites. Ainsi ce n'est point par gêne qu'on devient alors fidèle et exact dans les moindres choses, c'est par un sentiment d'amour qui est exempt des réflexions et des craintes des âmes inquiètes et scrupuleuses. On est comme entraîné par l'amour de Dieu : on ne veut faire que ce qu'on fait, et l'on ne veut rien de tout ce qu on ne fait pas. En même temps que Dieu, jaloux, presse l'âme, la pousse sans relâche sur les moindres détails et semble lui ôter toute liberté, elle se trouve au large et elle jouit d'une profonde paix en lui. Oh ! qu'elle est heureuse !

Au reste, les personnes qui ont naturellement moins d'exactitude sont celles qui doivent se faire une loi plus inviolable sur les petites choses. On est tenté de les mépriser ; on a l'habitude de les compter pour rien ; on n'en considère point assez la conséquence ; on ne se représente point assez le progrès insensible que font les passions ; on oublie même les expériences les plus funestes qu'on en a faites. On aime mieux se promettre de soi une fermeté imaginaire, et se fier à son courage, tant de fois trompeur, que de s'assujettir à une fidélité continuelle. C'est un rien, dit-on. Oui, c'est un rien, mais un rien qui est tout pour vous ; un rien que vous aimez jusqu'à le refuser à Dieu ; un rien que vous méprisez en parole pour avoir un prétexte de le refuser : mais dans le fond, c'est un rien que vous réservez contre Dieu et qui vous perdra. Ce n'est point élévation d'esprit que de mépriser les petites choses ; c'est au contraire par des vues trop bornées qu'on regarde comme petit ce qui a des conséquences si étendues. Plus on a de peine à se précautionner sur les petites choses, plus il faut y craindre la négligence, se défier de soi-même, et

poser des barrières invincibles entre soi et le relâchement : *Celui qui méprise les petites choses tombera peu à peu* (1).

Enfin, jugez-vous par vous-même. Vous accommoderiez-vous d'un ami qui vous devrait tout, et qui, voulant bien par devoir vous servir dans ces occasions rares qu'on nomme grandes, ne voudrait s'assujettir à avoir pour vous ni complaisance ni égard dans le commerce de la vie ?

Ne craignez point cette attention continuelle aux petites choses. D'abord, il faut du courage : mais c'est une pénitence que vous méritez, dont vous avez besoin, qui fera votre paix et votre sûreté ; hors de là, rien que trouble et rechute. Dieu vous rendra peu à peu cet état doux et facile. Le vrai amour est attentif, sans gêne et sans contention d'esprit.

VINGT-TROISIÈME LECTURE.

Des mouvements passagers de la fidélité et de la simplicité.

Toutes les fois qu'on aperçoit un mouvement de hauteur, de vaine complaisance, de confiance en soi-même, de désir de suivre son inclination contre la règle, de chercher son propre goût, d'impatience contre les faiblesses d'autrui ou contre les ennuis de son état, il faut laisser tomber toutes ces choses comme une pierre au fond de la mer, se recueillir devant Dieu, et attendre à agir jusqu'à ce qu'on soit dans la disposition où le recueillement doit mettre. Si la dissipation des affaires ou la viva-

(1) Eccl. 19, v. 1.

cité de l'imagination empêche l'âme de se recueillir d'une manière facile, douce et sensible, il faut au moins tâcher de se calmer par la droiture de la volonté et par le désir du recueillement. Alors la volonté de ce recueillement est une espèce de recueillement qui suffit pour dépouiller l'âme de sa volonté propre, et pour la rendre souple dans la main de Dieu.

S'il vous échappe dans votre promptitude quelque mouvement trop naturel et qui soit de cette propriété maligne dont nous parlons, ne vous découragez pas : suivez toujours votre chemin ; portez en paix devant Dieu l'humiliation de votre faute, sans vous laisser retarder dans votre course par le dépit très cuisant que l'amour-propre vous fait ressentir de votre faiblesse. Allez toujours avec confiance sans vous laisser troubler par les chagrins d'un orgueil délicat qui ne peut souffrir de se voir imparfait. Votre faute servira, par cette confusion intérieure, à vous faire mourir à vous-même et à vous anéantir devant lui.

La meilleure manière de réparer cette faute est de mourir aux sensibilités de l'amour-propre, sans retardement au cours de la grâce, qu'on avait un peu interrompu par cette infidélité passagère.

§ I. Le principal est de renoncer à votre propre sagesse par une conduite simple, et d'être prêt à sacrifier la faveur, l'estime et l'approbation publiques, toutes les fois que la conduite de Dieu sur vous vous y engagera.

Ce n'est pas qu'il faille se mêler des choses dont Dieu ne nous charge pas, ni nous commettre inutilement en disant les vérités que les personnes bien intentionnées ne sont pas encore capables de porter.

Il faut suivre Dieu et ne le prévenir jamais. Aussi quand il donne le signal, il faut tout quitter et tout hasarder pour le suivre. Hésiter, retarder, s'amollir, affaiblir ce qu'il veut qu'on fasse, craindre de s'exposer trop, vouloir se mettre à l'abri de tous les dégoûts et des contradictions, chercher des raisons plausibles pour se dispenser de faire certains actes bien difficiles et épineux, quand on est convaincu en sa conscience que Dieu les attend de nous, et qu'il nous a mis en état de les accomplir ; voilà ce qui serait se reprendre soi-même après s'être donné sans réserve à Dieu.

Je le prie de vous préserver de cette infidélité. Rien n'est si terrible que de résister intérieurement à Dieu ; c'est le péché *contre le Saint-Esprit*, dont Jésus-Christ nous assure qu'il *ne sera pardonné ni en ce monde ni en l'autre* (1).

Les autres fautes que vous ferez dans la simplicité de votre bonne intention se tourneront à profit pour vous, en vous humiliant et en vous rendant plus petit à vos propres yeux. Mais pour les fautes de résistance à l'esprit de Dieu par une hauteur et par une sagesse mondaine, qui ne marcherait pas avec un courage assez simple, et qui voudrait trop se ménager dans l'accomplissement de l'œuvre de Dieu, c'est ce qui éteindrait insensiblement l'esprit de grâce dans votre cœur. Dieu, jaloux et rebuté après tant de grâces, se retirerait et vous livrerait à vous-mêmes : vous ne feriez plus que tournoyer dans une espèce de cercle au lieu d'avancer à grands pas dans le droit chemin ; vous languiriez dans la vie intérieure et ne feriez que diminuer, sans que

(1) Matth. 12, v. 32.

vous puissiez presque vous dire à vous-même la cause sûre et profonde de votre mal.

§ II. Dieu vous a donné une ingénuité et une candeur qui lui plaît sans doute beaucoup ; c'est sur ce fondement qu'il veut bâtir cet édifice.

Il veut de vous une simplicité qui sera d'autant plus sa sagesse, que ce ne sera point la vôtre. Il vous veut petit à vos yeux, souple et dans ses mains comme un enfant. C'est cette enfance, si contraire à l'esprit de l'homme et si recommandée dans l'Évangile, que Dieu veut mettre dans votre cœur, malgré la contagion qui règne dans le monde où elle est si inconnue et si méprisée.

C'est même par cette simplicité et cette petitesse qu'il veut guérir en vous tout reste de sagesse hautaine et défiante. Vous devez dire comme David : *Je serai encore plus simple, plus vil et plus petit que je ne l'ai été* (1) depuis le moment où je me suis donné à Dieu.

Pourvu que vous soyez fidèle à lire assez pour nourrir votre cœur et pour vous instruire, que vous vous recueilliez de temps en temps en certains moments dérobés de la journée, qu'enfin vous ayez des temps réglés pour être avec Dieu, vous verrez assez tout ce que vous aurez à faire pour la pratique de toutes les vertus ; les choses se présenteront à vous comme d'elles-mêmes. Si vous êtes simple en la présence de Dieu, il ne vous laissera guère douter.

Mais ce qui peut vous distraire et arrêter les grâces que Dieu verse sur vous comme un torrent, c'est que vous craigniez d'aller trop loin dans le

(1) II Rois, 6, v. 22.

bien, et que vous ne laissiez pas assez faire Dieu aux dépens de votre sagesse.

Surtout ne lui donnez aucunes bornes. Il ne s'agit pas d'entreprendre de grandes choses, que Dieu ne demande peut-être point de vous en la manière que vous le concevriez, mais de suivre sans empressement, sans précipitation et sans mouvements propres les ouvertures que Dieu vous donnera de moment à autre pour déboucher les cœurs de vos amis et pour leur montrer ce qu'ils doivent à Dieu dans leurs états.

C'est un ouvrage de patience, de foi et d'attention continuelle : il y faut une merveilleuse discrétion ; et il faut bien se garder de suivre là-dessus un certain zèle qui s'échauffe inconsidérément. Mais cette discrétion si nécessaire n'est pas celle qu'on s'imagine : c'est une discrétion qui ne va point, comme celle du monde, à prendre ses mesures avec soi-même, mais seulement à attendre toujours le moment de Dieu, et à tenir sans cesse les yeux sur lui pour ne nous mouvoir qu'à mesure qu'il nous pousse par les ouvertures que sa providence fournit au dehors, et par les lumières qu'il nous communique au dedans.

Il ne demande donc pas que vous vous excitiez jamais avec inquiétude ; au contraire, que vous soyez dans une situation tranquille, mais sans résistance ; en sorte que rien ne vous arrête ni ne vous retarde quand Dieu voudra agir par vous.

Je le prie de répandre sur vous la grâce de l'enfance de Jésus avec la paix, la confiance et la joie du Saint-Esprit.

VINGT-QUATRIÈME LECTURE.

Qu'il ne faut juger des vertus ni des vices de soi ou d'autrui selon le goût humain.

On n'a point encore assez approfondi la misère des hommes en général, ni la sienne en particulier, quand on est encore surpris de la faiblesse et de la corruption des hommes. Si l'on n'attendait aucun bien des hommes, aucun mal ne nous étonnerait. Notre étonnement vient donc du mécompte d'avoir compté l'humanité entière pour quelque chose, au lieu qu'elle n'est rien et pis que rien. L'arbre ne doit point surprendre quand il porte ses fruits. Mais on doit admirer Jésus Christ, en qui nous sommes entés, comme dit saint Paul, lorsque nous autres sauvageons nous portons en lui, à la place de nos fruits amers, les plus doux fruits de la vertu.

Désabusez-vous de toute vertu humaine qui est empoisonnée de complaisance et de confiance en soi-même. *Ce qui est haut aux yeux des hommes*, dit le Saint-Esprit, *est une abomination devant Dieu* (1). C'est une idolâtrie intérieure dans tous les moments de la vie. Cette idolâtrie, quoique couverte de l'éclat des vertus, est plus horrible que beaucoup d'autres péchés que l'on croit plus énormes. Il n'y a qu'une seule vérité et qu'une seule manière de bien juger, qui est de juger comme Dieu même. Des péchés commis par faiblesse, par emportement ou par ignorance, irritent moins Dieu que les vertus qu'une âme pleine d'elle-même exerce pour rapporter tout à sa propre excellence comme à sa seule divinité ; car c'est le renversement total

(1) Luc, 16, v. 15.

de tout le dessein de Dieu dans la création. Cessons de juger des vertus et des vices par notre goût, que l'amour-propre a rendu dépravé, et par nos fausses vues de la grandeur. Il n'y a rien de grand que ce qui se fait bien petit devant l'unique et souveraine grandeur. Vous tendez au grand par la pente de votre cœur et par l'habitude d'y tendre : mais Dieu veut vous rabaisser et vous rapetisser dans sa main. Laissez-le faire.

Pour les gens qui cherchent Dieu, ils sont et demeurent souvent pleins de misères : non que Dieu autorise leurs imperfections, mais parce que leurs imperfections les arrêtent et les empêchent d'aller à Dieu par le plus court chemin. Ils ne peuvent aller vite ; car ils sont trop chargés et d'eux-mêmes et de tout ce grand attirail de choses superflues qu'ils rapportent à eux avec tant d'empressement et de jalousie. Les uns croient aller droit, usant toujours de certains petits détours pour parvenir à leurs fins qui leur semblent permises. Les autres ignorent leur propre cœur, jusqu'à s'imaginer qu'ils ne tiennent plus à rien quoiqu'ils tiennent encore à tout, et que le moindre intérêt ou la moindre prévention les surmonte.

On se flatte sur ses raisons dans le temps qu'on croit peser celles d'autrui au poids du sanctuaire, et par là on devient injuste, ne parlant que de justice et de bonne foi. On se prévient contre les gens dont on est jaloux ; la jalousie, cachée dans les derniers replis du cœur, exagère les moindres défauts : on en est plein, on ne peut s'en taire, on s'échappe malgré soi à laisser entrevoir son dégoût et son mépris. De là viennent les critiques déguisées et les mauvais offices qu'on rend sans penser à les rendre.

Le cœur rétréci par l'intérêt propre, se trompe lui-même pour se permettre ce qui lui convient : il est faible, incertain, timide, prêt à ramper, à flatter, à encenser pour obtenir. Il est si occupé de lui qu'il ne lui reste ni temps, ni pensée, ni sentiment pour le prochain. De temps en temps la crainte de Dieu le trouble dans sa fausse paix et le force de se donner à autrui ; mais il ne s'y donne que par crainte et malgré lui. C'est une impulsion étrangère, passagère et violente : on retombe bientôt au fond de soi-même où l'on redevient son tout et son dieu même : tout pour soi ou pour ce qui s'y rapporte, et le reste du monde entier n'est rien. On ne veut être ni ambitieux, ni avare, ni injuste, ni traître : mais ce n'est point l'amour de Dieu en eux qui rend permanentes et fixes toutes les vertus contraires à ces vices ; c'est au contraire une crainte étrangère qui vient par accès inégaux, et qui suspend tous ces vices propres à l'âme attachée à elle-même.

Voilà de quoi je me plains tant ; voilà ce qui me fait tant désirer une piété de pure foi et de mort sans réserve, qui arrache l'âme à elle-même sans espérance d'aucun retour.

On trouve cette perfection trop haute et impraticable. Et bien ! qu'on retombe donc dans cet amour-propre qui craint Dieu seulement pour soi, et qui va toujours tombant et se relevant avec lâcheté jusqu'à la fin de la vie. Tandis qu'on s'aime tant, on ne peut être que plein de misères : on fait meilleure mine que les autres quand on est plus glorieux et plus délicat dans sa gloire ; mais ces dehors n'ont aucun véritable soutien. C'est cette dévotion mélangée d'amour-propre qui infecte ; c'est elle qui scandalise le monde et que Dieu même vomit.

Quand est-ce que nous la vomirons aussi et que nous irons jusqu'à la source du mal ?

Quand on pousse la piété jusque-là, les gens sont effrayés et trouvent qu'elle va trop loin. Quand elle ne va point jusque-là, elle est molle, jalouse, délicate, intéressée. Peu de personnes ont assez de courage et de fidélité pour se perdre, s'oublier et s'anéantir elles-mêmes ; par conséquent peu de personnes font à la piété tout l'honneur qu'on devrait lui faire.

Il y a des fautes de promptitude et de fragilité que vous comprenez bien, qui ne sont pas incompatibles avec une piété sincère : mais vous ne comprenez pas aussi clairement que d'autres défauts, qui viennent de faiblesse, d'illusion, d'amour-propre et d'habitude, compatissent avec une véritable intention de plaire à Dieu. A la vérité, cette intention n'est ni assez pure ni assez forte ; mais quoique faible et imparfaite, elle est sincère dans ses bornes. On est avare, mais on ne voit point son avarice : elle est couverte de prétextes spécieux ; elle s'appelle bon ordre, soin de ne rien perdre, prévoyance des besoins. On est envieux, mais on ne sent pas en soi cette passion basse et maligne qui se cache : elle n'oserait paraître, car elle donnerait trop de confusion ; elle se déguise et quelquefois elle trompe bien plus la personne qui en est tourmentée que les autres qui l'examinent de près avec des yeux critiques.

On est âpre, délicat, difficultueux, ombrageux sur les affaires : c'est l'intérêt qui fait tout cela, mais l'intérêt se pare de cent belles raisons. Écoutez-le, vous ne finirez point ; il faudra lui avouer qu'il n'a point de tort. Je conclus que les gens de bien, et vous-même comme les autres, sont pleins d'imper-

fections mélangées avec leur bonne volonté, parce que leur volonté, quoique bonne, est encore faible, partagée et retenue par les secrets ressorts de l'amour-propre.

Votre ardeur même contre les défauts d'autrui est un grand défaut. Ce dédain des misères d'autrui est une hauteur qui s'élève au dessus de la bassesse du genre humain ; au lieu que, pour la bien voir, il faudrait la voir de plain-pied. Mon Dieu ! quand n'aurons-nous plus rien à voir ni chez nous ni chez les autres ? Dieu tout bien ; la créature tout mal. D'ailleurs les impressions passagères que vous prenez sont trop fortes. Vous les prenez vivement suivant les différentes occasions ; au lieu que vous pourriez prendre de sang-froid certaines vues justes qui seraient fixes, qui conviendraient à tous les événements particuliers, qui vous donneraient une clef générale de tous les détails et qui ne seraient guère sujettes à changer.

Vous craignez de tomber dans le mépris de tout le genre humain. En un sens je voudrais que vous le méprisassiez tout entier autant qu'il est méprisable. La seule lumière de Dieu peut, en croissant, vous donner cette pénétration de l'abîme du mal qui est dans tous les hommes. Mais en connaissant à fond tout ce mal, il faut connaître aussi le bien que Dieu y mêle. C'est ce mélange de bien et de mal qu'on a de la peine à se persuader. C'est le bon et le mauvais grain que l'ennemi a mis ensemble. Les serviteurs veulent les séparer ; mais le père de famille s'écrie : *Laissez-les croître ensemble jusqu'au jour de la moisson* (1).

Le principal est de ne point se décourager à la

(1) Matth. 13, v. 25, 27, 29.

vue d'un si triste spectacle, et de ne pas pousser la défiance trop loin. Les gens naturellement ouverts et confiants se resserrent et se défient plus que d'autres quand ils se rebutent par expérience d'avoir de la confiance et de l'ouverture : ils sont comme les poltrons désespérés qui sont plus que vaillants. Vous avez beaucoup à vous précautionner de ce côté-là ; car, outre que la place où vous êtes, fait passer en revue devant vous les misères de tout le genre humain ; d'ailleurs l'envie, la jalousie, la témérité des jugements et la malignité des mauvais offices empoisonnent une infinité de choses innocentes, et exagèrent sans pitié beaucoup de légères imperfections. Tout cela vient en foule attaquer votre patience, votre confiance et votre charité qui en sont fatiguées ; mais tenez bon Dieu s'est réservé de vrais serviteurs : s'ils ne font pas tout, ils font beaucoup par comparaison au reste du monde corrompu et par rapport à leur naturel Ils reconnaissent leurs imperfections, ils s'en humilient, ils les combattent ; ils s'en corrigent lentement à la vérité, mais enfin ils s'en corrigent : ils louent Dieu de ce qu'ils font ; ils se condamnent de ce qu'ils ne font pas. Dieu s'en contente, contentez-vous-en.

Si vous trouvez, comme je le trouve, que Dieu devrait être mieux servi, aspirez donc sans bornes et sans mesure à ce culte de vérité, d'où tout ce qui ne se rapporte pas à Dieu est banni comme une infidélité et un intérêt propre. Oh ! si vous étiez dans ce bienheureux état, bien loin de supporter impatiemment ceux qui n'y seraient pas, l'étendue immense de votre cœur vous rendrait indulgent et compatissant pour toutes les faiblesses qui rétrécissent les cœurs intéressés. Plus on est parfait, plus on s'apprivoise avec l'imperfection.

Les pharisiens ne pouvaient supporter les publicains et les femmes pécheresses, avec qui Jésus-Christ était avec tant de douceur et de bonté. Quand on ne tient plus à soi, on entre dans cette grandeur de Dieu que rien ne lasse ni ne rebute. Quand serez-vous dans cette liberté et cet élargissement de cœur ? La délicatesse, la sensibilité, qu'on croit qui viennent d'un goût exquis de la vertu, viennent bien davantage du défaut d'étendue et de resserrement en soi-même. Qui n'est plus tant à soi, est en Dieu tout au prochain : qui est encore trop à soi, n'est ni à Dieu ni au prochain qu'avec une mesure courte, et courte à proportion de l'attachement qui reste encore à soi-même. Que la paix, la vérité, la simplicité, la liberté, la foi pure, l'amour sans intérêt, fasse de vous l'holocauste !

VINGT-CINQUIÈME LECTURE

Sur l'utilité du silence et du recueillement

Vous devez travailler maintenant à vous taire autant que la bienséance du commerce vous le permettra. Le silence fait la présence de Dieu, épargne beaucoup de paroles rudes et hautaines, enfin supprime un grand nombre de railleries ou de jugements dangereux sur le prochain. Le silence humilie l'esprit et le détache peu à peu du monde ; il fait dans le cœur une espèce de solitude qui ressemble à celle que vous souhaitez . il suppléera à tout ce qui vous manque dans l'embarras où vous vous trouvez. Pourvu que vous ne parliez point inutilement, vous aurez bien des moments libres au milieu même des compagnies qui vous tiennent malgré vous.

Vous voudriez de la liberté pour prier Dieu ; et Dieu, qui sait mieux ce qu'il vous faut que vous-même, vous donne de l'embarras et de la sujétion pour vous mortifier. La mortification qui vient de Dieu vous sera plus utile que la douceur de la prière qui serait de votre choix et de votre goût.

Vous savez bien qu'il ne faut pas de retraite pour aimer Dieu : quand il vous donnera du temps, il faudra en profiter : jusque-là, demeurez en état de foi, bien persuadé que ce qu'il vous donne est le meilleur.

Élevez souvent votre cœur vers lui sans en laisser rien voir au dehors ; ne parlez que pour le besoin : souffrez patiemment ce qui vient de travers. Comme vous savez la religion, Dieu vous traite selon votre besoin ; et vous avez plus besoin d'être mortifié que de recevoir des lumières. L'unique chose que je crains pour vous en cet état est la dissipation : mais vous pouvez l'éviter par le silence. Si vous êtes fidèle à vous taire quand il n'est pas nécessaire de parler, Dieu vous fera la grâce de ne point vous dissiper en parlant pour les vrais besoins.

Quand vous ne serez pas libre de vous réserver de grands temps, ne négligez point d'en ménager de courts ; un demi-quart d'heure, pris avec ce ménagement et cette fidélité sur vos embarras, vous vaudra devant Dieu des heures entières que vous lui donneriez dans des temps plus libres. De plus, divers petits temps, ramassés dans la journée, ne laisseront pas de faire tous ensemble quelque chose de considérable ; peut-être même en tirerez-vous cet avantage de vous rappeler plus fréquemment à Dieu, que si vous ne lui donniez qu'un certain temps réglé. Aimer, se taire, souffrir, agir

contre son goût pour accomplir la volonté de Dieu, s'accommodant à celle du prochain : voilà votre partage ; trop heureux de porter la croix que Dieu vous donne de ses propres mains dans le cours de sa providence!

Les pénitences que nous choisissons, ou que nous acceptons quand on nous les impose, ne font point mourir notre amour-propre comme celles que Dieu nous distribue chaque jour. Celles-ci n'ont rien où notre volonté propre puisse s'appuyer : et comme elles viennent immédiatement d'une Providence miséricordieuse, elles portent avec elles une grâce proportionnée à tous nos besoins. Il n'y a donc qu'à se livrer à Dieu chaque jour sans regarder plus loin : il nous porte entre ses bras comme une mère tendre porte son enfant. Croyons, espérons, aimons avec toute la simplicité des enfants ; dans tous nos besoins, tournons nos regards tendres et pleins de confiance vers le Père céleste. Voici ce qu'il dit dans ses Écritures : *Quand même une mère oublierait son propre fils, le fruit de ses entrailles, pour moi, je ne vous oublierai jamais* (1).

VINGT-SIXIÈME LECTURE.

Horreur des privations et de l'anéantissement entre les dévots mêmes.

PRESQUE tous ceux qui songent à servir Dieu n'y songent que pour eux-mêmes : ils songent à gagner et point à perdre, à se consoler et point à souffrir, à posséder et non à être privés, à croître et jamais à diminuer ; et au contraire tout l'ouvrage intérieur consiste à perdre, à sacrifier, à diminuer, à s'ape-

(1) Isa. 49, v. 15.

tisser, à se dépouiller même d'un goût trop sensible pour les dons de Dieu, pour ne tenir plus qu'à lui seul. On est sans cesse comme les malades passionnés pour la santé, qui se tâtent le pouls trente fois par jour, et qui ont besoin qu'un médecin les rassure en leur donnant de fréquents remèdes, et en leur disant qu'ils se portent mieux. Voilà presque tout l'usage qu'on fait d'un directeur. On ne sait que tournoyer dans un petit cercle de vertus communes, au-delà desquelles on ne passe jamais généreusement. Le directeur, comme le médecin, flatte, console, encourage, entretient la délicatesse et la sensibilité sur soi-même : il n'ordonne que de petits remèdes bénins et qui se tournent en habitude. Dès qu'on se trouve privé des grâces sensibles, qui ne sont que le lait des enfants, on croit que tout est perdu. C'est une preuve manifeste qu'on tient trop aux moyens, qui ne sont pas la fin, et qu'on veut toujours tout pour soi. Les privations sont le pain des forts : c'est ce qui rend l'âme robuste, qui l'arrache à elle-même, qui la sacrifie purement à Dieu : mais on se désole dès qu'elles commencent. On croit que tout se renverse quand tout commence à s'établir solidement et à se purifier. On veut bien que Dieu fasse de nous ce qu'il voudra, pourvu qu'il en fasse toujours quelque chose de grand et de parfait. Mais si l'on ne veut point être détruit et anéanti, jamais on ne sera la victime d'holocauste dont il ne reste rien et que le feu divin consume. On voudrait entrer dans la pure foi, et garder toujours sa propre sagesse ; être enfant et grand à ses propres yeux. Quelle chimère de spiritualité !

VINGT-SEPTIÈME LECTURE.

Du bon usage des Croix.

On a bien de la peine à se convaincre de la bonté avec laquelle Dieu accable de croix ceux qu'il aime. Pourquoi, dit-on, prendre plaisir à nous faire souffrir ? Ne saurait-il nous rendre bons sans nous rendre misérables ? Oui sans doute, Dieu le pouvait ; car rien ne lui est impossible. Il tient dans ses mains toutes puissantes les cœurs des hommes, et les tourne comme il lui plaît, ainsi que la main d'un fontainier donne aux eaux sur le sommet d'une montagne la pente qu'il veut. Mais Dieu qui a pu nous sauver sans croix, n'a pas voulu le faire ; de même qu'il a mieux aimé laisser les hommes croître peu à peu avec tous les embarras et toutes les faiblesses de l'enfance, que de les faire naître avec toute la force d'un âge mûr. Sur cela il est le maître ; nous n'avons qu'à nous taire et qu'à adorer sa profonde sagesse sans la comprendre. Ce que nous voyons clairement, c'est que nous ne pouvons devenir entièrement bons qu'autant que nous deviendrons humbles, désintéressés, détachés de nous-mêmes pour rapporter tout à Dieu sans aucun retour inquiet sur nous.

L'opération de la grâce qui nous détache de nous-mêmes et qui nous arrache à notre amour-propre ne peut sans un miracle de grâce éviter d'être douloureuse. Dieu, dans l'ordre de la grâce, non plus que dans celui de la nature, ne fait pas tous les jours des miracles. Ce serait pour la grâce un aussi grand miracle de voir une personne pleine d'elle-même, en un moment morte à tout intérêt propre et

à toute sensibilité, que ce serait un grand miracle de voir un enfant qui se couche enfant et qui se lèverait le lendemain grand comme un homme de trente ans. Dieu cache son opération dans l'ordre de la grâce comme dans celui de la nature, sous une suite insensible d'évènements. C'est par là qu'il nous tient dans les obscurités de la foi. Non seulement il fait son ouvrage peu à peu, mais il le fait par des voies qui paraissent les plus simples et les plus convenables pour y réussir ; afin que les moyens paraissent propres au succès, la sagesse humaine attribue le succès aux moyens qui sont comme naturels, et qu'ainsi le doigt de Dieu y soit moins marqué, autrement tout ce que Dieu fait serait un perpétuel miracle qui renverserait l'état de foi où Dieu veut que nous vivions.

Cet état de foi est nécessaire non seulement pour exciter les bons, en leur faisant sacrifier leur raison dans une vie pleine de ténèbres, mais encore pour aveugler ceux qui méritent, par leur présomption, de s'aveugler eux-mêmes. Ceux-ci voyant les ouvrages de Dieu ne les comprennent point ; ils n'y trouvent rien que de naturel. Ils sont privés de la vraie intelligence, parce qu'on ne la mérite qu'autant qu'on se défie de son propre esprit, et que la sagesse superbe est indigne de découvrir les conseils de Dieu.

C'est donc pour tenir dans l'obscurité de la foi l'opération de la grâce que Dieu rend cette opération lente et douloureuse. Il se sert de l'inconstance, de l'ingratitude des créatures, des mécomptes et des dégoûts qu'on trouve dans les prospérités, pour nous détacher des créatures et des prospérités trompeuses. Il nous désabuse de nous-mêmes par l'expérience de notre faiblesse et de notre corrup-

tion dans une infinité de rechutes. Tout cela paraît naturel, et c'est cette suite de moyens comme naturels qui nous fait brûler à petit feu. On voudrait bien être consumé tout d'un coup par les flammes du pur amour; mais cette destruction si prompte ne nous coûterait presque rien.

C'est par un excès d'amour-propre qu'on voudrait ainsi devenir parfait en un moment et à si bon marché.

Qu'est-ce qui nous révolte contre la longueur des croix ? C'est l'attachement à nous-mêmes, et c'est cet attachement que Dieu veut détruire ; car tandis que nous tenons encore à nous-mêmes, l'œuvre de Dieu ne s'achève point.

De quoi pouvons-nous donc nous plaindre? Notre mal est d'être attaché aux créatures, et encore plus à nous-mêmes. Dieu prépare une suite d'événements qui nous détachent peu à peu des créatures, et qui nous arrachent enfin à nous-mêmes. Cette opération est douloureuse ; mais c'est notre corruption qui la rend nécessaire et qui est cause de la douleur que nous souffrons. Si notre chair était saine, le médecin n'y ferait aucune incision. Il ne coupe qu'à proportion que la plaie est profonde et que la chair est plus corrompue. Si l'opération nous cause tant de douleur, c'est que le mal est grand. Est-ce cruauté au chirurgien de couper jusqu'au vif ? Non, tout au contraire, c'est affection, c'est habileté : il traiterait ainsi son fils unique.

Dieu nous traite de même. Il ne nous fait jamais aucun mal que malgré lui, pour ainsi dire. Son cœur de père ne cherche point à nous désoler ; mais il coupe jusqu'au vif pour guérir l'ulcère de notre cœur. Il faut qu'il nous arrache ce que nous aimons trop, ce que nous aimons mal et sans règle,

ce que nous aimons au préjudice de son amour. En cela que fait-il ? il nous fait pleurer comme des enfants à qui on ôte le couteau dont ils se jouent et dont ils pourraient se tuer. Nous pleurons, nous nous décourageons, nous jetons les hauts cris ; nous sommes prêts à murmurer contre Dieu comme les enfants se dépitent contre leurs mères. Mais Dieu nous laisse pleurer et nous sauve. Il ne nous afflige que pour nous corriger. Lors même qu'il paraît nous accabler, c'est pour notre bien, c'est pour nous épargner les maux que nous nous ferions à nous mêmes. Ce que nous pleurons nous aurait fait pleurer éternellement ; ce que nous croyons perdu était perdu quand nous pensions le posséder : Dieu l'a mis en sûreté pour nous le rendre bientôt dans l'éternité qui s'approche. Il ne nous prive des choses que nous aimions que pour nous les faire aimer d'un amour pur, solide et modéré, pour nous en assurer l'éternelle jouissance dans son sein, et pour nous faire cent fois plus de bien que nous ne saurions nous en désirer à nous-mêmes.

Il n'arrive rien sur la terre, au péché près, que Dieu n'ait voulu. C'est lui qui fait tout, qui règle tout, qui donne à chaque chose tout ce qu'elle a. Il a compté les cheveux de notre tête, les feuilles de chaque arbre, les grains de sable du rivage et les gouttes d'eau qui composent les abîmes de l'océan. En faisant l'univers, sa sagesse a mesuré et pesé jusqu'au dernier atome. C'est lui qui en chaque moment produit et renouvelle le souffle de vie qui nous anime ; c'est lui qui a compté nos jours, qui tient dans ses puissantes mains les clefs du tombeau pour le fermer ou pour l'ouvrir.

Ce qui nous frappe le plus n'est rien aux yeux de Dieu : un peu plus ou un peu moins de vie sont

des différences qui disparaissent en présence de son éternité. Qu'importe que ce vase fragile, ce corps de boue soit brisé et réduit en cendres un peu plus tôt ou un peu plus tard ?

Oh ! que vos vues sont courtes et trompeuses ! On est consterné de voir une personne mourir à la fleur de son âge : Quelle horrible perte ! dit-on. Mais pour qui est la perte ? Que perd celui qui meurt ? quelques années de vanité, d'illusion et de danger pour la mort éternelle. Dieu l'enlève du milieu des iniquités, et se hâte de l'arracher au monde corrompu et à sa propre fragilité. Que perdent les personnes dont il était aimé ? elles perdent le poison d'une félicité mondaine ; elles perdent un enivrement perpétuel ; elles perdent l'oubli de Dieu et d'elles-mêmes où elles étaient plongées ; ou plutôt elles gagnent, par la vertu de la croix, le bonheur du détachement. Le même coup qui sauve la personne qui meurt prépare les autres à se détacher par la souffrance pour travailler courageusement à leur salut.

Oh ! qu'il est donc vrai que Dieu est bon, qu'il est tendre, qu'il est compatissant à nos vrais maux lors même qu'il paraît nous foudroyer, et que nous sommes tentés de nous plaindre de sa rigueur !

Quelle différence trouvons-nous maintenant entre deux personnes qui ont vécu il y a cent ans ? L'une est morte vingt ans avant l'autre, mais enfin elles sont mortes toutes deux. Leur séparation, qui a paru dans le temps si longue et si rude, ne nous paraît plus maintenant et n'était dans la vérité qu'une courte séparation. Bientôt ce qui est séparé sera réuni, et il ne paraîtra aucune trace de cette séparation si courte. On se regarde comme immortel ou du moins comme devant vivre des siècles.

Folie de l'esprit humain ! Ceux qui meurent tous les jours suivent de bien près ceux qui sont déjà morts. Celui qui va partir pour un voyage ne doit pas se croire éloigné de celui qui prit les devants il n'y a que deux jours. La vie s'écoule comme un torrent. Le passé n'est plus qu'un songe ; le présent, dans le moment où nous croyons le tenir, nous échappe et se précipite dans cet abîme du passé. L'avenir ne sera point d'une autre nature, il passera aussi rapidement. Les jours, les mois, les années se passent comme les flots d'un torrent se poussent l'un et l'autre. Encore quelques moments, encore un peu, dis-je, et tout sera fini.

Hélas ! que ce qui nous paraît long par l'ennui et par la tristesse nous paraitra court quand il finira !

C'est par faiblesse d'amour-propre que nous sommes si sensibles à notre état. Le malade qui dort mal la nuit, trouve la nuit d'une longueur sans fin ; mais cette nuit est aussi courte que les autres. On exagère par la lâcheté toutes les souffrances : elles sont grandes, mais la délicatesse les augmente encore. Le vrai moyen de les raccourcir c'est de s'abandonner à Dieu courageusement. Il est vrai qu'on souffre : mais Dieu veut cette souffrance pour nous purifier et pour nous rendre dignes de lui. Le monde nous riait, et cette prospérité empoisonnait notre cœur. Voudrait-on passer toute sa vie jusqu'au moment terrible de la mort dans cette mollesse, dans ces délices, dans cet état, dans cette vaine joie, dans ce triomphe de l'orgueil, dans ce goût du monde ennemi de Jésus-Christ, dans cet éloignement de la croix qui seule doit nous sanctifier? Le monde nous tournera le dos, nous oubliera avec ingratitude, nous méconnaîtra, nous mettra au rang des choses qui ne sont plus. Eh bien ! faut-il

s'étonner que le monde soit toujours monde injuste, trompeur, perfide ? C'est pourtant là ce monde que nous n'avions pas honte d'aimer, et que peut-être nous voudrions pouvoir aimer encore. C'est à ce monde abominable que Dieu nous arrache pour nous délivrer de sa servitude maudite, et pour nous faire entrer dans la liberté des âmes détachées ; c'est là ce qui nous désole. Si nous sommes sensibles à l'indifférence de ce monde, qui est si méprisable et si digne d'horreur, il faut que nous soyons bien ennemis de nous-mêmes. Quoi ! nous ne pouvons souffrir ce qui nous est si bon, et nous regrettons tant ce qui nous est funeste ? Voilà donc la source de nos larmes et de nos douleurs !

O mon Dieu ! vous qui voyez le fond de notre misère, vous seul pouvez nous en guérir. Hâtez-vous de nous donner la foi, l'espérance, l'amour, le courage chrétien qui nous manquent. Faites que nous jetions sans cesse les yeux sur vous ! ô Père tout-puissant, qui ne donnez rien à vos chers enfants que pour leur salut, et sur Jésus votre Fils qui est notre modèle dans les souffrances. Vous l'avez attaché sur la croix pour nous ; vous l'avez fait l'homme de douleurs pour nous apprendre combien les douleurs sont utiles. Que la nature molle et lâche se taise donc à la vue de Jésus rassasié d'opprobres et écrasé par les souffrances. Relevez mon cœur, ô mon Dieu ! donnez-moi un cœur selon le vôtre ; qui s'endurcisse contre soi-même, qui ne craigne que de vous déplaire, qui du moins craigne les douleurs éternelles, et non pas celles qui nous préparent à votre royaume. Seigneur, vous voyez la faiblesse et la désolation de votre créature ; elle n'a plus de ressource en elle-même, tout lui manque. Tant mieux pourvu que vous ne lui manquiez

jamais, et qu'elle cherche en vous avec confiance tout ce qu'elle désespère de trouver dans son propre cœur.

VINGT-HUITIÈME LECTURE.

Sur les croix.

Les choses pénibles, qui se mettent entre Dieu et nous, ce sont des croix qu'il faut porter patiemment et qui seront des moyens pour nous unir à lui si nous les souffrons humblement. Les choses qui confondent et qui accablent notre orgueil, nous font encore plus de bien que celles qui nous animent à la vertu. Nous avons besoin d'être abattus comme Saint Paul aux portes de Damas, et de ne plus trouver de ressource en nous-mêmes, mais en Dieu.

La nature n'inspire qu'un courage fier et dédaigneux, et s'irrite contre les personnes dont Dieu se sert pour nous humilier.

Il faut porter ses croix en silence avec un courage humble, paisible ; être grand en Dieu et point en soi ; grand par la douceur et la patience, et petit par l'humilité.

Quand Dieu touche au vif en humiliant, tant mieux c'est le médecin charitable qui applique un remède à nos maux qu'il veut guérir. Taisons-nous : adorons celui qui nous frappe ; n'ouvrons la bouche que pour dire, je l'ai bien mérité. Quelque amer que soit le calice, il faut l'avaler jusqu'à la lie comme Jésus-Christ. Il est mort pour ceux qui le faisaient mourrir et il nous a enseigné à aimer, à bénir et à prier pour ceux qui nous font souffrir.

Il faut redoubler ses prières dans les temps de troubles et de tentations. On trouvera dans le cœur de Jésus Christ mourant sur la croix tout ce qui manque au nôtre pour aimer ceux que notre orgueil voudrait haïr.

La croix aimée n'est qu'une demi-croix, parce que l'amour adoucit tout ; et l'on ne souffre beaucoup que parce que l'on aime peu. Oh ! que l'on est heureux de bien souffrir, et qu'on est malheureux de ne pas souffrir avec Jésus-Christ, puisqu'on n'est en ce monde que pour se purifier en souffrant.

Dieu éprouve par les maladies et par les sujétions du dehors : il faut mettre tout à profit. Nous avons besoin de toutes nos croix. Quand nous souffrons beaucoup, c'est que nous avons beaucoup d'attachements qu'il faut retrancher. Nous résistons ; nous retardons l'opération divine ; nous repoussons la main salutaire et c'est toujours à recommencer : nous en serions quittes à meilleur marché, si nous nous livrions sans cesse à Dieu.

Les croix sont le pain quotidien : notre âme a besoin tous les jours d'une certaine mesure de souffrances pour se détacher, comme le corps a besoin d'une certaine quantité d'aliments. Nous avons besoin de croix : nous ne vaudrions rien si Dieu n'avait soin de nous tourner en amertume le monde et la vie pour nous en détacher.

La croix n'est jamais sans fruit quand on la reçoit en esprit de sacrifice. Il faut l'accepter en adorant la main de Dieu qui nous en charge afin de nous sanctifier. Heureux qui est prêt à tout ; qui ne dit jamais c'est trop ; qui compte, non sur soi-même, mais sur le Tout-Puissant ; qui ne veut de consolation qu'autant que Dieu lui-même en veut donner, et qui se nourrit de sa pure volonté !

Il y a dans les croix tant de marques de miséricorde et une si grande moisson de grâces pour les âmes fidèles, que, si la nature s'en afflige, la foi doit s'en réjouir. On y trouve la paix par la soumission et par le sacrifice sans réserve des plus purs plaisirs. C'est jusque-là que Dieu pousse une âme pour la détacher de tout ce qui n'est point lui-même. Que reste-t-il à faire, que d'embrasser la croix qu'il présente et se laisser crucifier ? Quand il a bien crucifié il console : mais il ne fait pas comme les créatures qui donnent des consolations empoisonnées pour nourrir le venin de l'amour-propre ; il ne console que d'une manière solide et véritable.

La paix que l'on trouve dans la soumission sans aucun adoucissement extérieur est un grand don : par là, Dieu nous accoutume à être exercés sans être abattus. Quoique la nature lâche et sensible s'abatte, le fond demeure soutenu ; c'est une paix d'autant plus pure qu'elle est sèche.

La vue de Dieu qui a tout droit sur sa créature, et celle de nos misères qui ne méritent qu'humiliation et croix, sont le pain dont il faut nous nourrir dans les épreuves. Laissons faire Dieu ; les hommes ne peuvent rien : quand tout semble perdu, tout est quelquefois sauvé. Dieu se plaît à nous précipiter et à nous relever du précipice par sa seule main.

Qu'on est heureux quand on souffre, pourvu qu'on veuille bien souffrir et satisfaire à la justice de Dieu ! Que ne lui devons-nous pas, et quelles peines ne mériterions-nous pas en rigueur ! Une éternité de supplices changée en quelques infirmités ; la perte de Dieu, la rage et le désespoir des démons changés en une souffrance tranquille et courte, où l'on adore

la main dont on est frappé par miséricorde! De telles croix méritent des remerciements et non pas des plaintes. Ce sont des grâces qu'il faut sentir avec un cœur attendri sur les bontés de Dieu. Nous eût-il couverts de la lèpre il nous épargne encore : la lèpre de l'orgueil, du péché et de l'idolâtrie de soi-même, est bien plus affreuse.

Les croix que l'on choisit ne sont presque rien : il n'y a que Dieu qui sache crucifier.

Les croix que Dieu nous donne, et sous lesquelles il veut nous courber, ne réprimeront point notre hauteur : ce ne sera qu'à force de renoncer à notre propre esprit dans le silence devant Dieu que nous pourrons être apetissés et adoucis par sa grâce.

Les croix de prévoyance inquiète sont vues au-delà de l'ordre de Dieu ; on les voit sans onction pour les supporter ; on les voit même par une infidelité qui éloigne la grâce : ainsi, tout y est amer et insupportable, tout y est noir, tout y est sans ressource ; et l'âme, qui a voulu goûter par curiosité le fruit défendu, ne trouve que mort et révolte sans consolation au-dedans d'elle-même.

Voilà ce que c'est de ne pas se fier à Dieu, et d'oser violer son secret dont il est jaloux.

Fermons donc les yeux sur ce que Dieu nous cache et qu'il tient en réserve dans les trésors de son profond conseil : adorons sans voir ; taisons-nous ; demeurons en paix. Les croix du moment présent apportent toujours leurs grâces, et par conséquent leur adoucissement avec elles : on y voit la main de Dieu qui s'y fait sentir.

A chaque jour, dit Jésus-Christ, *suffit son mal* (1). Le mal de chaque jour devient un bien lorsqu'on

(1) Matth. 6, v. 34.

laisse faire Dieu. Qui sommes-nous pour lui dire : Par quel motif faites-vous cela ? Il est le Seigneur, et cela suffit. *Il est le Seigneur; qu'il fasse tout ce qui est bon à ses yeux* (1). Qu'il élève ou qu'il abaisse, qu'il frappe ou qu'il console, qu'il brise ou qu'il guérisse toutes les blessures, qu'il donne la mort ou la vie, il est toujours le Seigneur ; nous ne sommes que l'ouvrage et par conséquent le jouet de ses mains. Qu'importe, pourvu qu'il se glorifie et que sa volonté s'accomplisse en nous ! Ce qui doit nous consoler, c'est qu'il est sûr qu'il veut nous sauver.

VINGT-NEUVIÈME LECTURE.

Sur les Croix. (*Suite*)

Sortons de nous-même : ne nous aimons plus d'un amour déréglé ; et la volonté de Dieu, qui se développera à chaque moment en tout, nous consolera aussi à chaque moment de tout ce que Dieu fera autour de nous ou en nous. Les contradictions des hommes, leurs inconstances, leurs injustices même, nous paraîtront les effets de la sagesse, de la justice et de la bonté immuable de Dieu. Nous ne verrons plus que Dieu infiniment bon, qui se cache sous les faiblesses des hommes aveugles et corrompus. Ainsi cette figure trompeuse du monde, qui passe comme une décoration de théâtre, nous deviendra un spectacle très réel et digne d'éternelles louanges du côté de Dieu.

Qu'attendons-nous des hommes ? ils sont faibles, inconstants, aveugles : les uns ne veulent pas ce

(1) 1 Rois, 3, v. 18.

qu'ils peuvent, les autres ne peuvent pas ce qu'ils veulent. La nature est un roseau cassé ; si l'on veut s'appuyer dessus, le roseau plie, ne peut nous soutenir, et nous perce la main. Quelque grands que paraissent les hommes, ils ne sont rien en eux-mêmes : mais quand Dieu est grand en eux, c'est lui qui fait servir l'humeur bizarre, l'orgueil chagrin, la dissimulation, la vanité et toutes les folles passions, au conseil éternel qu'il a sur les élus ; il emploie et le dedans et le dehors, la corruption des autres hommes, nos propres imperfections et notre propre sensibilité ; en un mot, il emploie tout à notre sanctification : il remue le ciel et la terre pour sauver ce qui lui est cher, rien ne se fait que pour nous purifier et nous rendre dignes de lui. Réjouissons-nous donc lorsque notre Père céleste nous éprouve ici-bas par diverses tentations intérieures et extérieures, qu'il nous rend tout contraire au dehors et tout douloureux au dedans. Réjouissons-nous, car c'est par de telles douleurs que notre foi, plus précieuse que l'or, est purifiée. Réjouissons-nous d'éprouver ainsi le néant et le mensonge de tout ce qui n'est pas Dieu ; car c'est par cette expérience crucifiante que nous sommes arrachés à nous-mêmes et aux désirs du siècle. Réjouissons-nous, car c'est par ces douleurs de l'enfantement que l'homme nouveau naît en nous Quoi ! nous nous décourageons, et c'est la main de Dieu qui se hâte de faire son œuvre ! C'est ce que nous souhaitons tous les jours qu'il fasse ; et dès qu'il commence à le faire, nous nous troublons : notre lâcheté e notre impatience arrêtent la main de Dieu ! Une piété sans croix est une piété en idée.

Tandis que nous demeurons renfermés en nous-mêmes, nous sommes en butte à la contradiction des

hommes, à leur malignité et à leur injustice ; notre humeur nous expose à celle d'autrui : nos passions s'entrechoquent avec celles de nos voisins; nos désirs sont autant d'endroits par où nous donnons prise à tout le reste des hommes ; notre orgueil, qui est incompatible avec celui du prochain, s'élève comme les flots de la mer agitée ; tout nous combat, tout nous repousse, tout nous attaque ; nous sommes ouverts de toutes parts par la sensibilité de nos passions et par la jalousie de notre orgueil. Il n'y a nulle paix à espérer en soi, où l'on vit à la merci d'une foule de désirs avides et insatiables, et ou l'on ne saurait jamais contenter ce *moi* du vieil homme si jaloux, si délicat, si ombrageux sur tout ce qui le touche.

De là vient que l'on est dans le commerce du prochain comme les malades qui ont langui longtemps dans un lit; il n'y a aucune partie du corps où l'on puisse les toucher sans les blesser. L'amour-propre malade est attendri sur lui-même; il ne peut être touché sans jeter des hauts cris ; touchez-le du bout du doigt, il se croit écorché. Joignez à cette délicatesse la grossièreté du prochain plein d'imperfections qu'il ne connaît pas lui-même; joignez-y la révolte du prochain contre nos défauts qui n'est pas moins grande que la nôtre contre les siens. Voilà tous les enfants d'Adam qui se servent de supplice les uns aux autres ; voilà la moitié des hommes qui est rendue malheureuse par l'autre, et qui la rend misérable à son tour ; voilà, dans toutes les nations, dans toutes les villes, dans toutes les communautés, dans toutes les familles, et jusqu'entre deux amis, le martyre de l'amour-propre.

L'unique remède pour trouver la paix est de

sortir de soi ! Il faut se renoncer et perdre tout son amour-propre pour n'avoir plus rien à perdre, ni à craindre, ni à ménager. Alors on goûte la vraie paix, réservée *aux hommes de bonne volonté* (1), c'est-à-dire à ceux qui n'ont plus d'autre volonté que celle de Dieu. qui devient la leur. Alors les hommes ne peuvent plus rien sur nous, car ils ne peuvent plus nous prendre ni par nos désirs ni par nos craintes ; alors nous voulons tout ce que Dieu veut, et nous ne voulons rien de ce qu'il ne veut pas. C'est être inaccessible à l'ennemi : c'est devenir invulnérable. L'homme ne peut que ce que Dieu lui donne de pouvoir faire contre nous ; tout ce que Dieu lui donne de pouvoir faire contre nous étant la volonté de Dieu, est aussi la nôtre. En cet état on a mis son trésor si haut que nulle main ne peut y atteindre pour nous le ravir. On déchirera notre réputation, mais nous y consentons, car nous savons combien il est bon d'être humilié quand Dieu humilie. On trouve du mécompte dans les amitiés : tant mieux ; c'est le seul véritable ami qui est jaloux de tous les autres, et qui nous en détache pour purifier nos attachements. On est importuné, assujetti, gêné ; mais Dieu le sait et c'est assez : on aime la main qui écrase ; la paix se trouve dans toutes ces peines. Heureuse paix qui nous suit jusqu'à la croix ! On veut ce que l'on a, et l'on ne veut rien de ce que l'on a pas. Plus cet abandon est parfait, plus la paix est profonde ; s'il reste quelques attaches et quelques désirs, la paix n'est qu'à demi ; si tous les liens étaient rompus, la liberté serait sans bornes. Que l'opprobre, la douleur et la mort viennent fondre sur moi ; j'en-

(1) Luc, 2, v. 14.

tends Jésus-Christ qui me dit : *Ne craignez point ceux qui tuent le corps et qui ensuite ne peuvent plus rien* (1). Oh ! qu'ils sont faibles lors même qu'ils ôtent la vie ! Que leur puissance est courte ! Ils ne peuvent que briser un pot de terre, que faire mourir ce qui de soi-même meurt tous les jours, qu'avancer un peu cette mort qui est une délivrance ; après quoi on échappe de leurs mains dans le sein de Dieu, où tout est tranquille et inaltérable.

Nous ne sommes sur la terre que pour souffrir : *Malheur* à ceux *qui ont leur consolation en ce monde* ! (2) ils ne l'auront point dans l'autre. Cette vie n'est qu'un temps de tentation et d'épreuves pour nous corriger, pour nous purifier, pour nous détacher. Quand nous n'aurons plus à souffrir, nous n'aurons plus à vivre, comme l'on fait sortir un malade de l'hôpital dès qu'il est guéri ; ce n'est que par la souffrance que notre guérison s'opère.

Il ne faut songer aux personnes qui nous font de la peine que pour leur pardonner. Il faut voir en elles Dieu qui s'en sert pour exercer notre humilité, notre patience, notre amour pour la croix. On verra un jour devant Dieu combien les personnes qui nous crucifient nous sont utiles en nous attachant sur la croix avec Jésus-Christ. La peine qu'elles causent passera bientôt, et le fruit qui en reviendra sera éternel.

(1) Luc, 12, v. 4.
(2) Luc, 6, v. 24.

TRENTIÈME LECTURE.

De la trop grande sensibilité dans les peines

Cette sensibilité ne dépend point de nous : Dieu nous la donne avec notre tempérament pour nous exercer. Il ne veut point nous en délivrer, mais s'en servir au contraire pour nous sanctifier. Entrons donc dans ses desseins. Les tentations nous sont nécessaires ; il ne s'agit que de ne pas y succomber. Celles du dedans sont comme celles du dehors ; elles tendent toutes à nous mener à la victoire par le combat. Les tentations du dedans sont encore plus utiles, en ce qu'elles servent plus directement à nous humilier par l'expérience de notre corruption intérieure. Celles du dehors ne vont qu'à nous montrer la malignité du monde qui nous environne ; celles du dedans nous font sentir que nous sommes aussi dépravés dans nos inclinations que le monde même.

Supportons donc avec une humble confiance et en paix nos soulèvements intérieurs et toutes les tentations qui naissent de notre propre fonds aussi bien que les orages qui viennent des autres créatures. Tout vient également de la main de Dieu, qui sait autant se servir de nous que des autres pour nous faire mourir à nous-mêmes. C'est souvent l'orgueil qui s'inquiète et qui se décourage de voir tant de révoltes s'opiniâtrer au dedans, pendant qu'il voudrait voir ses passions soumises pour se nourrir de cette gloire et pour se complaire en sa propre perfection.

Tâchons d'être fidèles par le fond de la volonté, malgré les répugnances et les agitations de la

nature ; et laissons faire Dieu quand il veut nous montrer par ces tempêtes à quels naufrages nous serions exposés si sa puissante main ne nous en préservait.

S'il nous arrive même de tomber volontairement par fragilité, alors humilions-nous, anéantissons-nous ; corrigeons-nous sans pitié pour nous-mêmes ; ne perdons pas un moment pour nous retourner vers Dieu : mais faisons-le simplement et sans trouble. Relevons-nous et reprenons fortement notre course, sans nous chagriner et nous décourager à la vue de notre chute.

TRENTE-ET-UNIÈME LECTURE

Nécessité de la purification de l'âme par rapport aux dons de Dieu et spécialement aux amitiés

Dieu qui parait si rigoureux aux âmes ne leur fait jamais rien souffrir par le plaisir de les faire souffrir. La rigueur de l'opération vient du mal qu'il faut arracher ; il ne ferait aucune incision si tout était sain : il ne coupe que ce qui est mort et ulcéré. C'est donc notre amour-propre corrompu qui fait nos douleurs : la main de Dieu nous en fait le moins qu'elle peut. Jugeons combien nos plaies sont profondes et envenimées, puisque Dieu nous épargne tant, et qu'il nous fait néanmoins si violemment souffrir.

De même qu'il ne nous fait jamais souffrir que pour notre guérison, il ne nous ôte aussi aucun de ses dons que pour nous le rendre au centuple. Il nous ôte par amour tous les dons les plus purs que nous possédons impurement. Plus les dons sont purs, plus il est jaloux, afin que nous les conser-

vions sans nous les approprier et sans nous les rapporter jamais à nous-mêmes. Les grâces les plus éminentes sont les plus dangereux poisons si nous y prenons quelque appui et quelque complaisance d'amour-propre. C'est le péché des mauvais anges. Ils ne firent que regarder leur état et s'y complaire ; les voilà dans l'instant même précipités du ciel et éternels ennemis de Dieu.

Cet exemple fait voir combien les hommes s'entendent peu en péchés. Celui-là est le plus grand de tous ; cependant, il est bien rare de trouver des âmes assez pures pour posséder purement et sans propriété le don de Dieu. Quand on passe aux grâces de Dieu, c'est toujours pour soi, et c'est l'amour du *moi* humain qui fait presque toujours une certaine sensibilité qu'on a pour les grâces. On est contristé de se trouver faible ; on est tout animé quand on se trouve fort, on ne regarde point sa perfection uniquement pour la gloire de Dieu, comme on regarderait celle d'un autre. On est contristé et découragé quand le goût sensible et quand les grâces aperçues échappent : en un mot, c'est presque toujours de soi et non de Dieu qu'il est question.

De là vient que toutes les vertus aperçues ont besoin d'être purifiées, parce qu'elles nourrissent la vie naturelle en nous. La nature corrompue se fait un aliment très subtil des grâces les plus contraires à la nature : l'amour-propre se nourrit, non seulement d'austérités et d'humiliations, non seulement d'oraison fervente et de renoncement à soi, mais encore de l'abandon le plus pur et des sacrifices les plus extrêmes. C'est un soutien infini que de penser qu'on n'est plus soutenu de rien, et qu'on ne cesse point, dans cette épreuve horrible, de s'abandonner

fidèlement et sans réserve. Pour consommer le sacrifice de purification en nous des dons de Dieu, il faut donc achever de détruire l'holocauste : il faut tout perdre de vue, même l'abandon aperçu à la volonté de Dieu, sans cependant le perdre véritablement.

On ne trouve Dieu seul purement que dans cette perte apparente de tous ses dons et dans ce réel sacrifice de tout soi-même, après avoir perdu le sentiment de toute ressource intérieure. La jalousie infinie de Dieu nous pousse jusque-là, et notre amour-propre le met, pour ainsi dire, dans cette nécessité, parce que nous ne nous perdons totalement en Dieu, que quand tous les autres appuis nous manquent. C'est comme un homme qui tombe dans un abîme ; il n'achève de s'y laisser aller qu'après que tous les appuis du bord lui échappent des mains. L'amour-propre que Dieu précipite se prend dans son désespoir à toutes les ombres de grâce, comme un homme qui se noie se prend à toutes les ronces qu'il trouve en tombant dans l'eau.

Il faut donc bien comprendre la nécessité de cette soustraction qui se fait peu à peu en nous du sentiment ou de la conscience de tous les dons divins. Il n'y a pas un seul don si éminent qu'il soit, qui, après avoir été un moyen d'avancement, ne devienne quelquefois par la suite un piège ou un obstacle par les retours de propriété qui salissent l'âme. De là vient que Dieu ôte ce qu'il avait donné.

Mais il ne l'ôte pas pour en priver toujours ; il l'ôte pour le mieux donner et pour le rendre sans l'impureté de cette appropriation maligne que nous en faisons sans nous en apercevoir. La perte du don sert à en ôter la propriété; et, la propriété étant ôtée, le don est rendu au centuple.

Alors le don n'est plus, si je l'ose dire, don de Dieu ; il est Dieu même à l'âme. Ce n'est plus don de Dieu ; car on ne le regarde plus comme quelque chose de distingué de lui et que l'âme peut posséder : c'est Dieu lui seul immédiatement qu'on regarde, et qui, sans être possédé par l'âme, la possède selon tous ses bons plaisirs.

La conduite la plus ordinaire de Dieu sur les âmes est donc de les attirer d'abord à lui pour les détacher du monde et des passions grossières, en leur faisant goûter toutes les vertus les plus ferventes et la douceur du recueillement. Dans ce premier attrait sensible toute l'âme se tourne à la mortification et à l'oraison. Elle se contrarie sans cesse elle-même en tout ; elle se déprend sans cesse de toutes les consolations extérieures ; et celles de l'amitié sont aussi retranchées, parce qu'elle y ressent l'impureté de l'amour-propre qui rapporte les amis à soi. Il ne reste plus que les amis auxquels on est lié par conformité de sentiments, ou ceux qu'on cultive par charité ou par devoir : tout le reste devient à charge ; et si l'on n'en a pas perdu le goût naturel, on se défie encore davantage de leur amitié lorsqu'ils ne sont pas dans le même goût de piété où l'on est.

Il y a beaucoup d'âmes qui ne passent jamais cet état de ferveur et d'abondance spirituelle : mais il y en a d'autres que Dieu mène plus loin, et qu'il dépouille par jalousie après les avoir revêtues et ornées. Celles-là tombent dans un état de dégoût, de sécheresse et de langueur où tout leur est à charge. Bien loin d'être sensibles à l'amitié, l'amitié des personnes qu'elles goûtaient le plus autrefois leur devient importune. Une âme en cet état sent que Dieu et tous ses dons se retirent d'elle. C'est

pour elle un état d'agonie est une espèce de désespoir : on ne peut se supporter soi-même : tout se tourne à dégoût, Dieu arrache tout, et le goût des amitiés comme tout le reste. Faut-il s'en étonner ; il ôte presque le goût de son amour et de sa loi. On ne sait plus où l'on en est ; le cœur est flétri et presque éteint ; il ne saurait rien aimer. L'amertume d'avoir perdu Dieu, qu'on avait senti si doux dans sa ferveur, est une absinthe répandue sur tout ce qu'on avait aimé parmi les créatures. On est comme un malade qui sent sa défaillance faute de nourriture, et qui a horreur de tous les aliments les plus exquis.

Alors ne parlez point d'amitié ; le nom même en est affligeant et ferait venir les larmes aux yeux ; tout vous surmonte ; vous ne savez ce que vous voulez. Vous avez des amitiés et des peines, comme un enfant, dont vous ne sauriez dire la raison, et qui s'évanouissent comme un songe dans le moment où vous en parlez. Ce que vous dites de votre disposition vous paraît toujours un mensonge, parce qu'il cesse d'être vrai dès que vous commencez à le dire. Rien ne subsiste en vous, vous ne pouvez répondre de rien, ni vous promettre rien, ni même vous dépeindre. Vous êtes sur les sentiments intérieurs comme les filles de la Visitation sur leurs cellules et sur leurs meubles; tout change ; rien n'est à vous, et votre cœur moins que tout le reste. On ne saurait croire combien cette inconstance puérile apetisse et détruit une âme sage, ferme et hautaine dans sa vertu. Parler alors de bon naturel, de tendresse, de générosité, de constance, de reconnaissance pour ses amis, à une âme malade et agonisante, c'est parler de danse et de musique à un moribond. Le cœur est comme un arbre desséché jusqu'à la racine.

Mais attendez que l'hiver soit passé et que Dieu ait fait mourir tout ce qui doit mourir, alors le printemps ranime tout. Dieu rend l'amitié avec tous les autres dons jusqu'au centuple. On sent renaître au dedans de soi ses anciennes inclinations pour les vrais amis : on ne les aime plus en soi et pour soi ; on les aime en Dieu et pour Dieu, mais d'un amour vif, tendre, accompagné de goût et de sensibilité ; car Dieu sait bien rendre la sensibilité pure. Ce n'est pas la sensibilité, mais l'amour-propre qui corrompt nos amitiés. Alors on se livre sans scrupule à cette chaste amitié, parce que c'est Dieu qui l'imprime, on aime au travers de lui sans en être détourné ; c'est lui qu'on aime dans ce qu'il fait aimer.

Dans cet ordre de providence qui nous lie à certaines gens, Dieu nous donne du goût pour eux : et nous ne craignons point de vouloir être aimés par ces personnes, parce que celui qui imprime ce désir l'imprime très purement et sans aucun retour de propriété sur nous. On veut être aimé comme on voudrait qu'un autre le fût si c'était l'ordre de Dieu. On s'y cherche pour Dieu sans complaisance et sans intérêt propre. Dans cette résurrection de l'amitié, comme tout est sans intérêt et sans réflexion pour soi, on voit tous les défauts de son ami et de son amitié sans se rebuter.

Avant que Dieu ait ainsi purifié les amitiés, les personnes les plus pieuses sont délicates, jalouses, épineuses pour leurs meilleurs amis, parce que l'amour-propre craint toujours de perdre et veut toujours gagner dans le commerce même qui paraît le plus généreux et le plus désintéressé : s'il ne cherche ni bien ni honneur dans l'ami, du moins il y cherche l'agrément du commerce, la consolation de la con-

fiance, le repos du cœur qui est la plus grande douceur de la vie, enfin le plaisir exquis d'aimer généreusement et sans intérêt. Otez cette consolation, troublez cette amitié qui semble si pure, l'amour-propre est désolé ; il se plaint ; il veut qu'on le plaigne, il se dépite, il est hors de lui : c'est pour soi qu'on est fâché ; ce qui marque que c'est soi-même qu'on aimait dans son ami. Mais quand c'est Dieu qu'on y aime, on y tient fortement et sans réserve ; et cependant si l'amitié se rompt par ordre de Dieu, tout est paisible au fond de l'âme : elle n'a rien perdu ; car elle n'a rien à perdre pour elle à force de s'être perdue elle-même. Si elle s'attriste, c'est pour la personne qu'elle aimait, en cas que cette rupture lui soit nuisible. La douleur peut être vive et amère, puisque l'amitié était très sensible ; mais c'est une douleur paisible et exempte des chagrins cuisants d'un amour intéressé.

Il y a encore une seconde différence à remarquer dans ce changement des amitiés par la grâce. Tandis qu'on est encore à soi, on n'aime rien que pour soi ; et l'homme renfermé en lui-même ne peut avoir qu'une amitié bornée suivant sa mesure : c'est toujours un cœur rétréci dans toutes ses affections ; et la plus grande générosité mondaine a toujours par quelque endroit des bornes étroites. Si la gloire de bien aimer mène loin, on s'arrêtera tout court dès qu'il arrivera ou qu'on pourra s'imaginer que cette gloire sera blessée. Pour les âmes qui sortent d'elles-mêmes et qui s'oublient véritablement en Dieu, leur amitié est immense comme celui en qui elles aiment. Il n'y a que le retour sur nous qui borne notre cœur ; car Dieu lui a donné je ne sais quoi d'infini qui a rapport à lui. C'est pourquoi l'âme qui ne s'occupe point d'elle-même,

et qui se compte en tout pour rien, trouve dans ce rien l'immensité de Dieu même : elle aime sans mesure, sans fin, sans motif humain ; elle aime parce que Dieu, amour immense, aime en Dieu.

Voilà l'état des apôtres qui est si bien exprimé par saint Paul. Il sent tout avec une pureté et une vivacité infinie ; il porte dans son cœur toutes les églises ; l'univers entier est trop borné pour ce cœur ; il se réjouit ; il s'afflige ; il se met en colère ; il s'attendrit ; son cœur est comme le siège de toutes les plus fortes passions. Il se fait petit ; il se fait grand ; il a l'autorité d'un père et la tendresse d'une mère ; il aime d'un amour de jalousie ; il veut être anathème pour ses enfants : tous ces sentiments, quoique libres et volontaires, lui sont imprimés ; et c'est ainsi que Dieu fait aimer les autres quand on ne s'aime plus qu'en lui.

TRENTE-DEUXIÈME LECTURE.

Des opérations intérieures de Dieu pour ramener l'homme à sa vraie fin, pour laquelle il nous a créés.

Dans les commencements, Dieu nous attaquait par le dehors ; il nous arrachait peu à peu toutes les créatures que nous aimions trop et contre sa loi. Mais ce travail du dehors, quoique essentiel pour poser le fondement de tout l'édifice, n'en fait qu'une bien petite partie. Oh! que l'ouvrage du dedans, quoique invisible, est sans comparaison plus grand, plus difficile et plus merveilleux.

Il vient un temps où Dieu, après nous avoir bien

dépouillés, bien mortifié par le dehors sur les créatures auxquelles nous tenions, nous attaque par le dedans pour nous arracher à nous-mêmes, Ce n'est plus les objets étrangers qu'il nous ôte alors : il nous arrache le *moi* qui était le centre de notre amour-propre. Nous n'aimions tout le reste que pour ce *moi ;* et c'est ce *moi* que Dieu poursuit impitoyablement et sans relâche. Oter à un homme ses habits, c'est le traiter mal ; mais ce n'est rien en comparaison de la rigueur qui l'écorcherait et qui ne laisserait aucune chair sur tous ses os. Coupez les branches d'un arbre : loin de le faire mourir vous fortifierez sa sève, il repousse de tous côtés ; mais attaquez le tronc, désséchez la racine : il se dépouille, il languit, il meurt. C'est ainsi que Dieu prend plaisir à nous faire mourir à nous-mêmes.

Pour la mortification extérieure des sens, il nous la fait faire par certains efforts de courage contre nous-mêmes. Plus les sens sont amortis par ce courage de l'âme, plus l'âme voit sa vertu et se soutient par son travail. Mais dans la suite Dieu se réserve à lui-même d'attaquer le fond de cette âme, et de lui arracher jusqu'au dernier soupir de toute vie propre. Alors ce n'est plus par la force de l'âme qu'il combat les objets extérieurs, c'est par la faiblesse de l'âme qu'il la tourne contre elle-même. Elle se voit, elle a horreur de ce qu'elle voit. Elle demeure fidèle : mais elle ne voit plus sa fidélité. Tous les défauts qu'elle a eu jusqu'alors s'élèvent contre elle ; et souvent il en paraît de nouveaux dont elle ne s'était jamais défiée. Elle ne trouve plus cette ressource de ferveur et de courage qui la soutenait autrefois. Elle tombe en défaillance : elle est, comme Jésus-Christ, triste jusqu'à la mort.

Tout ce qui lui reste c'est la volonté de ne tenir à rien, et de laisser faire Dieu sans réserve.

Encore même n'a-t-elle pas la consolation d'apercevoir en elle cette volonté. Ce n'est plus une volonté sensible et réfléchie, mais une volonté simple, sans retour sur elle-même, et d'autant plus cachée qu'elle est plus intime et plus profonde dans l'âme. En cet état, Dieu prend soin de tout ce qui est nécessaire pour détacher cette personne d'elle-même. Il la dépouille peu à peu en lui ôtant l'un après l'autre tous les habits dont elle était revêtue.

Les derniers dépouillements, quoiqu'ils ne soient pas toujours les plus grands, sont néanmoins les plus rigoureux. Quoique la robe soit en elle-même plus précieuse que la chemise, on sent bien plus la perte de la chemise que celle de la robe. Dans les premiers dépouillements, ce qui reste console de ce qu'on perd ; dans les derniers, il ne reste qu'amertume, nudité et confusion.

On demandera peut-être en quoi consistent ces dépouillements ; mais je ne puis le dire. Ils sont aussi différents que les hommes sont différents entre eux. Chacun souffre les siens suivant ses besoins et les desseins de Dieu. Comment peut-on voir de quoi on sera dépouillé si l'on ne sait pas de quoi on est revêtu ! Chacun tient à une infinité de choses qu'il ne devinerait jamais. Il ne sent qu'il y est attaché que quand on les lui ôte. Je ne sens mes cheveux que quand on les arrache de ma tête. Dieu nous développe peu à peu notre fond qui nous était inconnu ; et nous sommes tous étonnés de découvrir, dans nos vertus mêmes, des défauts dont nous nous étions toujours crus incapables. C'est comme une grotte qui paraît sèche de tous

côtés, et d'où l'eau rejaillit tout à coup par les endroits dont on se défiait le moins.

Ces dépouillements que Dieu nous demande ne sont point d'ordinaire ce qu'on pourrait s'imaginer. Ce qui est attendu nous trouve préparés et n'est guère propre à nous faire mourir. Dieu nous surprend par les choses les plus imprévues. Ce sont des riens, mais des riens qui désolent et qui font le supplice de l'amour-propre. Les grandes vertus éclatantes ne sont plus de saison : elles contiendraient l'orgueil ; elles donneraient une certaine force et une assurance intérieure contraire aux desseins de Dieu, qui est de nous faire perdre terre. Alors c'est une conduite simple et unie. Tout est commun. Les autres ne voient rien de grand, et la personne même ne trouve rien en soi que de naturel, de faible et de relâché : mais on aimerait cent fois mieux jeûner toute sa vie au pain et à l'eau, et pratiquer les plus grandes austérités, que de souffrir tout ce qui se passe au dedans. Ce n'est pas qu'on ait un goût de ferveur pour les austérités ; non, cette ferveur est évanouie : mais on trouve, dans la souplesse que Dieu demande pour une infinité de petites choses, plus de renoncement et plus de mort à soi qu'il n'y en aurait dans les grands sacrifices. Cependant Dieu ne laisse point l'âme en repos, jusqu'à ce qu'il l'ait rendue souple et maniable en la pliant de tous les côtés. Il faut parler trop ingénument, puis il faut se taire ; il faut être loué, puis blâmé, puis oublié, puis examiné de nouveau ; il faut être bas, il faut être haut, il faut se laisser condamner sans dire un mot qui justifierait d'abord : une autre fois il faut dire du bien de soi. Il faut consentir à se trouver faible, inquiet, irrésolu sur une bagatelle ; à montrer des dépits de petit enfant ;

à choquer ses amis par sa sécheresse ; à devenir jaloux et défiant sans nulle raison ; mais à dire ses jalousies les plus sottes à ceux contre qui on les éprouve ; à parler avec patience et ingénuité à certaines gens contre leur goût et contre le sien propre sans fruit ; à paraître artificieux et de mauvaise foi ; enfin à se trouver soi-même sec, languissant, dégoûté de Dieu, dissipé, si éloigné de tout sentiment de grâce qu'on est tenté de tomber dans le désespoir. Voilà des exemples de ces dépouillements intérieurs qui me viennent maintenant dans l'esprit : mais il y en a une infinité d'autres que Dieu assaisonne à chacun selon ses desseins.

Qu'on ne me dise point que ce sont des imaginations creuses. Peut on douter que Dieu n'agisse immédiatement dans les âmes ? peut-on douter qu'il n'y agisse pour les faire mourir à elles-mêmes ? Peut-on douter que Dieu, après avoir arraché les passions grossières n'attaque au dedans tous les retours subtils de l'amour propre, surtout dans les âmes qui se sont livrées généreusement et sans réserve à l'esprit de la grâce ? Plus il veut les purifier, plus il les éprouve intérieurement. Le monde n'a point d'yeux pour voir ces épreuves, ni d'oreilles pour les entendre : mais le monde est aveugle ; sa sagesse n'est que mort : elle ne peut compatir avec l'esprit de vérité. *Il n'y a que l'esprit de Dieu*, comme dit l'Apôtre, *qui puisse pénétrer les profondeurs de Dieu même* (1).

Dans les commencements, on n'est point encore accoutumé à cette conduite du dedans, qui va à nous dépouiller par le fond. On veut bien se taire, être recueilli, souffrir tout, se laisser mener au

(1) I. Cor. 2, 10, 11.

cours de la Providence comme un homme qui se laisserait porter par le courant d'un fleuve ; mais on n'ose encore se hasarder à écouter la voix intérieure pour les sacrifices que Dieu prépare. On est comme l'enfant Samuel (2), qui n'était point encore accoutumé aux communications du Seigneur. Le Seigneur l'appelait, il croyait que c'était Héli. Héli disait : Mon enfant, vous avez rêvé, personne ne vous parle. Tout de même on ne sait si c'est quelque imagination qui nous pousserait trop loin. Souvent le grand prêtre Héli, c'est-à-dire les conducteurs nous disent que nous avons rêvé et que nous demeurions en repos. Mais Dieu ne nous y laisse point et nous réveille jusqu'à ce que nous prêtions l'oreille à ce qu'il veut dire. S'il s'agissait de visions, d'apparitions, de révélations, de lumières extraordinaires, de miracles, de conduites contraires aux sentiments de l'église, on aurait raison de ne pas s'y arrêter. Mais quand Dieu nous a menés jusqu'à un certain point de détachement, et qu'ensuite nous avons une conviction intérieure qu'il veut encore certaines choses innocentes, qui ne vont qu'à devenir plus simples et qu'à mourir plus profondément à nous-mêmes, y a-t-il de l'illusion à suivre ces mouvements ? Je suppose qu'on ne les suit pas sans un bon conseil. La répugnance que notre sagesse et notre amour-propre ont à suivre ces mouvements marque assez qu'ils sont de grâce ; car alors on voit bien qu'on n'est retenu contre ces mouvements que par quelque sensibilité et quelque retour sur soi-même. Plus on craint de faire ces choses, plus on en a besoin, car c'est une crainte qui ne vient que de délicatesse, de défaut de souplesse et d'attachement

(2) I Rois, 3, v. 4, etc.

ou à ses goûts ou à ses vues. Or il faut mourir à tous ses sentiments de vie naturelle. Ainsi tout prétexte de reculer est ôté par la conviction qui est au fond du cœur qu'elles aideront à nous faire mourir.

La souplesse et la promptitude pour céder à ces mouvements est ce qui avance le plus les âmes. Celles qui ont assez de générosité pour n'hésiter jamais, font bientôt un progrès incroyable. Les autres raisonnent et ne manquent jamais de raisons pour se dispenser de faire ce qu'elles ont au cœur ; elles veulent et ne veulent pas ; elles attendent des certitudes, elles cherchent des conseils à leur point qui les déchargent de ce qu'elles craignent de faire ; à chaque pas elles s'arrêtent et regardent en arrière ; elles languissent dans l'irrésolution et éloignent insensiblement l'esprit de Dieu. D'abord elles le contristent par leurs hésitations ; puis elles l'irritent par des résistances formelles ; enfin elles l'éteignent par ces résistances réitérées.

Quand on résiste on trouve des prétextes pour couvrir sa résistance et pour l'autoriser ; mais insensiblement on se dessèche soi-même ; on perd sa simplicité ; et quelque effort qu'on fasse pour se tromper, on n'est point en paix : il y a toujours dans le fond de la conscience un je ne sais quoi qui reproche qu'on a manqué à Dieu. Mais comme Dieu s'éloigne, parce qu'on s'est éloigné de lui, l'âme s'endurcit peu à peu. Elle n'est plus en paix ; mais elle ne cherche point la vraie paix ; au contraire elle s'en éloigne de plus en plus en la cherchant où elle n'est pas. C'est comme un os qui est déboîté et qui fait toujours une douleur secrète ; mais quoiqu'il soit dans un état violent et hors de sa place, il ne tend point à y rentrer ; tout au contraire il s'affermit dans sa mauvaise situation.

Oh! qu'une âme est digne de pitié lorsqu'elle commence à rejeter les invitations secrètes de Dieu qui demande qu'elle meure à tout! D'abord ce n'est qu'un atome, mais cet atome devient une montagne et forme bientôt une espèce de chaos entre Dieu et elle. On fait le sourd quand Dieu demande une petite simplicité : on craint de l'entendre ; on voudrait bien pouvoir se dire à soi-même qu'on ne l'a pas entendu ; on se le dit même, mais on ne se le persuade pas. On s'embrouille, on doute de tout ce qu'on a éprouvé ; et les grâces qui avaient le plus servi à nous rendre simples et petits dans la main de Dieu, commencent à paraître comme des illusions. On cherche au dehors des autorités de directeurs pour apaiser le trouble du dedans ; on ne manque pas d'en trouver, car il y en a tant qui ont peu d'expérience même avec beaucoup de savoir et de piété ! En cet état, plus on veut se guérir, plus on se fait malade. On est, comme un cerf qui est blessé et qui porte dans ses flancs le trait dont il est percé ; plus il s'agite au travers des forêts pour s'en délivrer, plus il l'enfonce dans son corps. Hélas ! *Qui est celui qui a résisté à Dieu et qui a eu la paix ?* (1) Dieu, qui est lui seul la paix véritable, peut-il laisser tranquille un cœur qui s'oppose à ses desseins? Alors on est comme les personnes qui ont une maladie inconnue Tous les médecins emploient leur art à les soulager et rien ne les soulage. Vous les voyez tristes, abattues, languissantes : il n'y a ni aliment, ni remède qui puisse leur faire aucun bien, elles dépérissent chaque jour. Faut-il s'étonner qu'en s'égarant de son droit chemin, on aille hors de toute route, s'égarant sans cesse de plus en plus.

(1) Job. 9, v. 24.

TRENTE-TROISIÈME LECTURE.

Des opérations intérieures de Dieu, etc. (*Suite*)

Mais, direz-vous, les commencements de tous ces malheurs ne sont rien, il est vrai, mais les suites en sont funestes. On ne voulait rien réserver dans le sacrifice qu'on faisait à Dieu : c'est ainsi qu'on était disposé en regardant les choses de loin confusément. Mais ensuite, quand Dieu nous prend au mot et accepte en détail nos offres, on sent mille répugnances très fortes dont on ne se défiait pas. Le courage manque, les vains prétextes viennent flatter un cœur faible et ébranlé : d'abord on retarde et l'on doute si l'on doit suivre ; puis on ne fait que la moitié de ce que Dieu demande ; on y mêle, avec l'opération divine, un certain mouvement propre et des manières naturelles pour conserver quelque ressource à ce fond corrompu qui ne veut point mourir. Dieu, jaloux, se refroidit. L'âme commence à vouloir fermer les yeux pour ne pas voir plus qu'elle n'a le courage de le faire. Dieu la laisse à son courage et à sa lâcheté puisqu'elle veut y être laissée. Mais comprenez combien sa faute est grande.

Plus elle a reçu de Dieu, plus elle doit lui rendre. Elle a reçu un amour prévenant et des grâces singulières : elle a goûté le don de l'amour pur et désintéressé que tant d'âmes, d'ailleurs très pieuses, n'ont jamais senti. Dieu n'a rien ménagé pour la posséder tout entière. Il est devenu l'époux intérieur, il a pris soin de faire tout dans son épouse : mais il est infiniment jaloux. Ne vous étonnez pas des rigueurs de sa jalousie. De quoi est-il donc si jaloux ? Est-ce des talents, des lumières, de la régularité des

vertus extérieures ! Non ; il est condescendant et facile sur toutes ces choses. L'amour n'est jaloux que sur l'amour ; toute sa délicatesse ne tombe que sur la droiture de la volonté. Il ne peut souffrir aucun partage du cœur de l'épouse, et il souffre encore moins tous les prétextes dont l'épouse cherche à se tromper, pour excuser le partage de son cœur. Voilà ce qui allume le feu dévorant de sa jalousie. Tant que l'amour pur et ingénu vous conduira, ô épouse, l'Époux supportera avec une patience sans bornes tout ce que vous feriez d'irrégulier par mégarde ou fragilité, sans préjudice de la droiture de votre amour ; mais dès le moment que votre amour refusera quelque chose à Dieu et que vous voudriez vous tromper vous-même dans ce refus, l'époux vous regardera comme une épouse infidèle qui veut couvrir son infidélité.

Combien d'âmes, après de grands sacrifices tombent dans ces résistances ! La fausse sagesse cause presque tous ces malheurs. Ce n'est pas tant pour n'avoir pas assez de courage que pour avoir trop de raison humaine qu'on s'arrête dans cette course. Il est vrai que Dieu, quand il a appelé les âmes à cet état de sacrifice sans réserve, les traite à proportion des dons ineffables dont il les a comblées. Il est insatiable de mort, de pertes, de renoncement : il est même jaloux de ses dons, parce que l'excellence de ses dons nourrit en nous secrètement une certaine confiance propre. Il faut que tout soit détruit, que tout périsse. Nous avons tout donné. Dieu veut nous ôter tout, et en effet il ne nous laisse rien. S'il y a encore la moindre chose à laquelle nous tenions, si bonne qu'elle paraisse, c'est là qu'il vient, le glaive à la main, couper jusqu'au dernier repli de notre cœur. Si nous craignons encore par quelque endroit,

c'est cet endroit par où il vient nous prendre, car il nous prend toujours par l'endroit le plus faible Il nous pousse sans nous laisser jamais respirer. Faut-il s'en étonner ? Peut-on mourir tandis qu'on respire encore ? Nous voulons que Dieu nous donne le coup de la mort ; mais nous voudrions mourir sans douleur ; nous voudrions mourir à toutes nos volontés par le choix de notre volonté même : nous voudrions tout perdre et retenir tout. Hélas ! quelles agonies, quelles angoisses quand Dieu nous mène jusqu'au bout de nos forces ! On est entre ses mains comme un malade dans celles d'un chirurgien qui fait une opération douloureuse : on tombe en défaillance. Mais cette comparaison n'est rien : car, après tout, l'opération du chirurgien est pour nous faire vivre, et celle de Dieu pour nous faire réellement mourir.

Pauvres âmes ! âmes faibles ! que ces derniers coups vous accablent ! L'attente seule vous fait frémir et retourner en arrière. Combien y en a-t-il qui n'achèvent point de traverser l'affreux désert ! A peine deux ou trois verront la terre promise. Malheur à celles de qui Dieu attendait tout et qui ne remplissent point leur grâce ! Malheur à quiconque résiste intérieurement ! Étrange péché que celui de pécher contre le Saint Esprit ! Ce péché, irrémissible en ce monde et en l'autre, n'est-il pas celui de résister à l'invitation intérieure ? Celui qui y résiste pour sa conversion sera puni en ce monde par le trouble, et en l'autre par les douleurs de l'enfer. Celui qui y résiste pour mourir sans réserve à lui-même et pour se livrer à la grâce du pur amour, sera puni en ce monde par les remords, et en l'autre par le feu vengeur du purgatoire. Il faut faire son purgatoire en ce monde ou en l'autre, ou par le

martyre intérieur du pur amour, ou par les tourments de la justice divine après la mort. Heureux celui qui n'hésite jamais, qui ne craint que de ne suivre pas assez promptement, qui aime toujours mieux faire trop que trop peu contre lui-même. Heureux celui qui présente hardiment toute l'étoffe dès qu'on lui demande un échantillon, et qui laisse tailler Dieu en plein drap ! Heureux celui qui ne se comptant pour rien ne met jamais Dieu dans la nécessité de le ménager ! Heureux celui que tout ceci n'effraie point.

On croit que cet état est horrible, on se trompe : c'est là qu'on trouve la paix, la liberté, et que le cœur, détaché de tout, s'élargit sans bornes, en sorte qu'il devient immense, rien ne le rétrécit ; et selon la promesse, il devient avec une certaine proportion une même chose avec Dieu même.

O mon Dieu ! vous seul pouvez donner la paix qu'on éprouve en cet état-là. Plus l'âme se sacrifie sans ménagement et sans retour sur elle-même, plus elle est libre. Tandis qu'elle n'hésite point à tout perdre et à s'oublier, elle possède tout. Il est vrai que ce n'est point une possession réfléchie, en sorte qu'on se dise à soi-même : Oui, je suis en paix et je vis heureux ; car ce serait trop retomber sur soi et se chercher après s'être quitté : mais c'est une image de l'état des bienheureux qui seront à jamais ravis en Dieu sans avoir pendant toute l'éternité un instant pour penser à eux-mêmes et à leur bonheur. Ils sont si heureux dans ce transport qu'ils sont heureux éternellement, sans se dire à eux-mêmes qu'ils jouissent de ce bonheur.

Vous faites, ô Époux des âmes, éprouver dès cette vie aux âmes qui ne vous résistent jamais, un avant-goût de cette félicité. On ne veut rien et l'on

veut tout. Comme il n'y a que la créature qui borne le cœur, le cœur n'étant jamais resserré ni par l'attachement aux créatures, ni par le retour sur lui-même, il entre pour ainsi dire dans votre immensité. Rien ne l'arrête ; il se perd toujours de plus en plus ; mais quoique sa capacité croisse à l'infini, vous le remplissez tout entier ; il est toujours rassasié. Il ne dit point : je suis heureux, il sent qu'il l'est. Il ne possède point son bonheur, mais son bonheur le possède. En quelque moment qu'on le prenne et qu'on lui demande : voulez-vous souffrir ce que vous souffrez ? voudriez-vous avoir ce que vous n'avez pas ? il répondra sans hésiter et sans se consulter soi-même : Je veux souffrir ce que je souffre, et n'avoir point ce que je n'ai pas ; je veux tout ce que Dieu veut, je ne veux rien autre chose.

Voilà, mon Dieu, la vraie et pure adoration en esprit et en vérité. Vous cherchez de tels adorateurs et vous n'en trouvez guère. Presque tous se cherchent eux-mêmes dans vos dons, au lieu de vous chercher tout seul dans la croix et dans le dépouillement. On veut vous conduire, au lieu de se laisser conduire par vous. On se donne à vous pour devenir grand ; mais on se refuse dès qu'il faut se laisser apetisser. On dit qu'on ne tient à rien ; et l'on est effrayé par les moindres pertes. On veut vous posséder, mais on ne veut point se perdre pour être possédé par vous. Ce n'est pas vous aimer, c'est vouloir être aimé par vous. O Dieu ! la créature ne sait point pourquoi vous l'avez faite : apprenez-le lui, et imprimez au fond de son cœur que la boue doit se laisser donner sans résistance toutes les formes qu'il plaît à l'ouvrier.

TRENTE-QUATRIÈME LECTURE.

De la perfection chrétienne

La perfection chrétienne n'a point les ennuis et les contraintes qu'on s'imagine. Elle demande qu'on soit à Dieu du fond du cœur ; et dès qu'on est ainsi à Dieu du fond du cœur, tout ce qu'on fait pour lui devient facile. Ceux qui sont à Dieu sans partage sont toujours contents ; car ils ne veulent que ce que Dieu veut, et veulent faire pour lui tout ce qu'il veut ; ils se dépouillent de tout, et trouvent le centuple dans ce dépouillement. La paix de la conscience, la liberté du cœur, la douceur de s'abandonner entre les mains de Dieu, la joie de voir toujours croître la lumière dans son cœur, enfin le dégagement des craintes et des désirs tyranniques du siècle, font ce centuple de bonheur, que les véritables enfants de Dieu possèdent au milieu des croix, pourvu qu'ils soient fidèles.

Ils se sacrifient, mais à ce qu'ils aiment le plus ; ils souffrent, mais ils veulent souffrir, et ils préfèrent la souffrance à toutes leurs fausses joies : leurs corps ont des maux cuisants, leur imagination est troublée, leur esprit tombe en langueur et en défaillance ; mais leur volonté est ferme et tranquille dans le plus intime d'elle-même, et elle dit sans cesse *Amen* à tous les coups dont Dieu la frappe pour la sacrifier.

Ce que Dieu demande de nous est une volonté qui ne soit plus partagée entre lui et aucune créature ; c'est une volonté souple dans ses mains, qui ne désire que ce que Dieu désire, et ne rejette que ce qu'il rejette, qu'il veuille sans réserve que ce qu'il

veut, et qui ne veuille jamais sous aucun prétexte, rien de ce qu'il ne veut pas. Quand on est dans cette disposition, tout est salutaire ; les amusements mêmes, pris dans cet esprit se tournent en bonnes œuvres.

Heureux celui qui se donne à Dieu ! il est délivré de ses passions, des jugements des hommes, de leur malignité, de la tyrannie de leurs maximes, de leurs froides et misérables railleries, des malheurs que le monde attribue à la fortune, de l'infidélité et de l'inconstance des amis, des artifices et des pièges des ennemis de sa propre faiblesse, de la misère, de la brièveté de la vie, des horreurs d'une mort profane, des cruels remords attachés aux plaisirs criminels, et enfin de l'éternelle condamnation de Dieu.

Le chrétien est délivré de cette multitude innombrable de maux, puisque, mettant sa volonté entre les mains de Dieu, il ne veut plus que ce que Dieu veut et il trouve ainsi sa consolation par la foi, et par conséquent par l'espérance, au milieu de toutes ses peines.

Quelle faiblesse serait-ce donc de craindre de se donner à Dieu, et de s'engager trop avant dans un état si désirable.

Heureux ceux qui se jettent tête baissée et les yeux fermés entre les bras *du Père des miséricordes et du Dieu de toute consolation!* (1) comme parle saint Paul. Alors on ne désire plus rien que de connaître ce que l'on doit à Dieu; et l'on ne craint rien davantage que de ne voir pas assez ce qu'il demande. Sitôt qu'on découvre une lumière nouvelle dans sa loi, on est transporté de joie comme un avare qui a trouvé un trésor.

(1) II Cor. I, v. 3.

Le vrai chrétien, de quelque malheur que la Providence l'accable, veut tout ce qui lui arrive, et ne veut rien de tout ce qui lui manque : plus il aime Dieu, plus il est content ; et la plus haute perfection, loin de le surcharger, rend son joug plus léger.

Quelle folie de craindre d'être trop à Dieu ! C'est craindre d'être trop heureux ; c'est craindre d'aimer la volonté de Dieu en toutes choses ; c'est craindre d'avoir trop de courage dans les croix inévitables, trop de consolation dans l'amour de Dieu, et trop de détachement pour les passions qui nous rendent misérables.

Méprisons donc les choses de la terre pour être tout à Dieu. Je ne dis pas que nous les quittions absolument ; car, quand on est déjà dans une vie honnête et réglée, il n'y a qu'à changer le fond de son cœur en aimant, et nous ferons à peu près les mêmes choses que nous faisions : car Dieu ne renverse point les conditions des hommes, ni les fonctions qu'il y a lui-même attachées ; mais nous ferons pour servir Dieu ce que nous faisions pour servir et pour plaire au monde et pour nous contenter nous-mêmes. Il y aura seulement cette différence, qu'au lieu d'être dévorés par notre orgueil, par nos passions tyranniques et par la censure maligne du monde, nous agirons au contraire avec liberté, avec courage, avec espérance en Dieu : la confiance nous animera ; l'attente des biens éternels qui s'approchent pendant que ceux d'ici-bas nous échappent, nous soutiendra au milieu des peines ; l'amour de Dieu, qui nous fera sentir celui qu'il a pour nous, nous donnera des ailes pour voler dans sa voie et pour nous élever au-dessus de toutes nos misères. Si nous avons de la peine à le croire, l'expé-

rience nous en convaincra : *Venez, voyez et goûtez*, dit David, *combien le Seigneur est doux* (1).

Le Fils de Dieu dit en général à tous les chrétiens sans exception : *Que celui qui veut être mon disciple porte ma croix et qu'il me suive* (2). La voie large conduit à la perdition : il faut suivre la voie étroite où le petit nombre entre. Il n'y a que ceux qui se font violence qui emportent le royaume du ciel. Il faut renaître, se renoncer, se haïr, devenir enfant, être pauvre d'esprit, pleurer pour être consolé, n'être point du monde qui est maudit à cause de ses scandales.

Ces vérités effraient bien des gens, et cela parce qu'ils connaissent simplement ce que la religion fait faire, sans connaître ce qu'elle présente, et qu'ils ignorent l'esprit d'amour qui rend tout léger. Ils ne savent pas que cette religion mène à la plus haute perfection, en donnant la paix par un principe d'amour qui adoucit tous les maux.

Ceux qui sont à Dieu sans partage sont toujours heureux. Ils éprouvent que *le joug* de Jésus-Christ est *doux et léger ;* qu'on trouve en lui *le repos de l'âme* et qu'il *soulage ceux qui sont chargés et fatigués*, comme il l'a promis lui-même (3). Mais quel malheur à ces âmes lâches et timides qui sont partagées entre Dieu et le monde ! Elles veulent et ne veulent pas. Elles sont déchirées tout à la fois par leurs passions et par leurs remords ; elles ont horreur du mal et honte du bien : elles ont les peines de la vertu sans en goûter les consolations. Ah ! si elles avaient un peu de courage pour mépriser les

(1) Ps. 33, v. 9.

(2) Matth. 16, v. 4.

(3) Matth. 11, v. 29, 30.

vains discours, les froides railleries et les téméraires censures des hommes, quelle paix ne goûteraient-elles pas dans le sein de Dieu !

Qu'il est dangereux pour le salut, qu'il est indigne de Dieu et de nous, qu'il est pernicieux même pour la paix de notre cœur de vouloir demeurer où l'on est ! La vie entière ne nous est donnée que pour nous avancer à grands pas vers notre patrie céleste. Le monde s'enfuit comme une ombre trompeuse, et l'éternité s'avance déjà pour nous recevoir. Pourquoi tardons-nous à marcher, pendant que la lumière du Père des miséricordes nous éclaire ? Hâtons-nous d'arriver au royaume de Dieu.

Le seul premier commandement de la loi suffit pour faire évanouir en un moment tous les prétextes qu'on pourrait prendre de faire des réserves avec Dieu : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces, et de toutes vos pensées.* Voyez combien de termes joints ensemble par le Saint Esprit pour prévenir toutes les réserves que l'âme pourrait vouloir faire au préjudice de cet amour jaloux, non seulement de toute l'étendue et de toute la force de son cœur, mais encore de toute l'application de sa pensée. Comment pourra-t-on donc croire qu'on l'aime si l'on ne peut se résoudre à penser à sa loi et à s'appliquer de suite à accomplir sa sainte volonté ?

Ceux qui craignent de découvrir trop clairement ce que cet amour demande, sont bien loin de cet amour vigilant et appliqué.

Il n'y a qu'une seule manière d'aimer Dieu, c'est de ne faire aucune démarche qu'avec lui et pour lui et de suivre avec un cœur généreux tout ce qu'il inspire.

Ceux qui vivent dans des retranchements, mais qui voudraient bien être un peu du monde, croient que ce n'est rien ; cependant ils courent risque d'être du nombre de ces tièdes dont il est dit que Dieu les *vomira* (1).

Dieu supporte impatiemment ces âmes lâches qui disent en elles-mêmes : J'irai jusque-là et jamais plus loin. Appartient-il à la créature de faire la loi à son créateur ? Que dirait un maître d'un domestique ou un roi des sujets qui les servent et qui ne voudraient les servir qu'à leur mode, qui craindraient de trop s'affectionner à leur service et à leurs intérêts, et qui auraient honte de paraître aux yeux du public s'attacher à eux ? Mais plutôt que dira le Roi des rois si nous faisons comme ces lâches serviteurs ? Le temps s'approche, il vient, le voilà : hâtons-nous de le prévenir ; aimons l'éternelle beauté qui ne vieillit point et qui empêche de vieillir tous ceux qui n'aiment qu'elle ; méprisons ce monde malheureux qui tombe déjà en ruines de toutes parts. Ne voyons-nous pas, depuis tant d'années, les personnes qui étaient dans les premières places, surprises par la mort, toutes tomber dans l'abîme ? Ce monde, auquel on est si attaché, on va en sortir ; il est lui-même la misère, la vanité, la folie ; ce n'est qu'un fantôme, et une *figure qui passe* (2), comme dit saint Paul.

(1) Apoc. 8, v. 16.

(2) Cor. 7, v. 31.

TRENTE-CINQUIÈME LECTURE

Que la voie de la foi nue et de la pure charité est meilleure et plus sûre que celle des lumières et des goûts.

Ceux qui ne sont attachés à Dieu qu'autant qu'ils y goûtent de plaisir et de consolation, ressemblent aux peuples (1) qui suivaient Jésus-Christ non pour sa doctrine, mais pour les pains qu'il multipliait miraculeusement. Ils disent comme saint Pierre : *Seigneur, nous sommes bien ici, dressons-y trois tabernacles* (2) : mais ils *ne savent ce qu'ils disent.* Après s'être enivrés des douceurs de Thabor, ils méconnaissent le Fils de Dieu et refusent de le suivre sur le Calvaire. Non seulement ils cherchent des goûts, mais ils veulent encore des lumières, c'est-à-dire que l'esprit est curieux de voir pendant que le cœur veut être remué par les sentiments doux et flatteurs. Est-ce mourir à soi ? Est-ce là le *juste* de saint Paul dont *la foi est la vive* nourriture (3) ?

On voudrait avoir des lumières extraordinaires qui marquassent des dons surnaturels et une communication intime de Dieu. Rien ne flatte tant l'amour propre. Toutes les grandeurs du monde mises ensemble n'élèvent pas autant un cœur. C'est une vie secrète qu'on donne à la nature dans les dons surnaturels. C'est une ambition d'autant plus raffinée qu'elle est toute spirituelle ; on veut sentir, goûter, posséder Dieu et ses dons, voir sa lumière, pénétrer les cœurs, connaître l'avenir ; être une

(1) Jean, 6, v. 26.

(2) Marc, 9, v. 4, 5.

(3) Hebr. 10, v. 38.

âme tout extraordinaire; car le goût des lumières et des sentiments mène peu à peu une âme jusqu'à un désir secret de toutes ces choses.

L'Apôtre nous montre *une voie plus excellente* (1) pour laquelle il nous inspire une sainte émulation ; il s'agit de la charité, *qui ne cherche point ce qui est à elle* (2) : elle ne veut point être survêtue, pour parler comme l'Apôtre, mais elle se laisse dépouiller. C'est moins le plaisir qu'elle aime, que Dieu dont elle veut faire la volonté. Si elle trouve du goût dans l'oraison elle se sert de ce goût passager, sans s'y arrêter, pour ménager sa propre faiblesse, comme un malade qui relève de maladie se sert d'un bâton pour marcher : mais la convalescence est-elle parfaite, l'homme guéri marche tout seul. Tout de même l'âme encore tendre et enfantine, que Dieu nourrissait de lait dans les commencements, se laisse sevrer quand Dieu veut la nourrir du pain des forts.

Que serait-ce si nous étions toujours enfants, toujours pendants à la mamelle des célestes consolations? Il faut *évacuer*, comme parle saint Paul, *ce qui est du petit enfant* (3). Les premières douceurs étaient bonnes pour nous attirer, pour nous détacher des plaisirs grossiers et mondains par d'autres plus purs, enfin pour nous accoutumer à une vie d'oraison et de recueillement; mais goûter un plaisir délicieux qui ôte le sentiment des croix, et jouir d'une ferveur qui fait qu'on vit comme si l'on voyait le paradis ouvert, ce n'est point mourir sur la croix et s'anéantir.

(1) I Cor. 12, v. 31.

(2) Cor., 13, v. 5.

(3) I *Ibid.* 13, v. 11.

Cette vie de lumières et de goûts sensibles, quand on s'y attache jusqu'à s'y borner, est un piège très dangereux.

I. Quiconque n'a d'autre appui quittera l'oraison, et avec l'oraison Dieu même, dès que cette source de plaisir tarira. Vous savez que sainte Thérèse disait qu'un grand nombre d'âmes quittaient l'oraison quand l'oraison commençait à être véritable. Combien d'âmes qui, pour avoir eu en Jésus-Christ une enfance trop tendre, trop dépendante d'un lait si doux, reculent en arrière et abandonnent la vie intérieure dès que Dieu commence à les sevrer ! Faut-il s'en étonner ? Elles font le sanctuaire de ce qui n'est que le parvis du temple. Elles ne veulent qu'une mort extérieure des sens grossiers pour vivre à elles-mêmes délicieusement dans leur intérieur. De là viennent tant d'infidélités et de mécomptes parmi les âmes mêmes qui ont paru les plus ferventes et les plus détachées. Celles mêmes qui ont le plus parlé de détachement, de mort à soi, de ténèbres de la foi et de dépouillement, sont souvent les plus surprises et les plus découragées dès que l'épreuve vient et que la consolation se retire. Oh ! qu'il est bon de suivre la voie marquée par le bienheureux Jean de la Croix qui veut qu'on croie dans le non-voir et qu'on aime sans chercher sentir !

II. De l'attachement aux goûts sensibles naissent toutes les illusions. Les âmes sont grossières en ce point, qu'elles cherchent le sensible pour trouver la sûreté. C'est tout le contraire : c'est le sensible qui donne le change ; c'est un appât flatteur pour l'amour propre. On ne craint point de manquer à Dieu tandis que le plaisir dure. On *dit alors dans son abondance : je ne serai jamais*

ébranlé (1) ; mais on croit tout perdu dès que l'ivresse est passée : ainsi on met son plaisir et son imagination en la place de Dieu. Il n'y a que la pure foi qui préserve de l'illusion. Quand on ne s'appuie sur rien d'imaginé, de senti, de goûté, de lumineux et d'extraordinaire ; quand on ne tient qu'à Dieu seul, en pure et nue foi, dans la simplicité de l'Évangile, recevant les consolations qui viennent et ne s'arrêtant à aucune, ne jugeant point et obéissant toujours, croyant facilement qu'on peut se tromper et que les autres peuvent nous redresser, enfin agissant à chaque moment avec simplicité et bonne intention, suivant la lumière de foi actuellement présente, on est dans la voie la plus opposée à l'illusion.

La pratique fera voir mieux que tout autre chose combien cette voie est plus sûre que celle des goûts et des lumières extraordinaires. Quiconque voudra l'essayer, reconnaîtra bientôt que cette voie de pure foi, suivie en tout, est la plus profonde et la plus universelle mort à soi-même. Les goûts et les certitudes intérieurs dédommagent l'amour propre de tout ce qu'il peut sacrifier au dehors : c'est une possession subtile de soi-même qui donne une vie secrète et raffinée. Mais se laisser dépouiller au dehors et au dedans tout ensemble, au dehors par la Providence et au dedans par la nudité de foi obscure : c'est le total martyre et par conséquent l'état le plus éloigné de l'illusion. On ne se trompe, on ne s'égare qu'en se flattant, qu'en s'épargnant, qu'en réservant quelque vie secrète à l'amour-propre, qu'en mettant quelque chose de déguisé en la place de Dieu. Quand vous laissez toute lumière

(1) Ps. 29, v. 7.

particulière et tout goût flatteur, quand vous ne voulez qu'aimer Dieu sans vous attacher à le sentir et que croire la vérité de la foi sans vous attacher à voir, cette nudité si obscure ne laisse aucune prise à la volonté et au sens propre, qui sont les sources de toute illusion.

Ainsi ceux qui veulent se précautionner contre l'illusion en cherchant à sentir des goûts et à se faire des certitudes, s'exposent par-là même à l'illusion : au contraire, ceux qui suivent l'attrait de l'amour dénuant et de la foi pure sans rechercher des lumières et des goûts sensibles pour s'appuyer, évitent ce qui peut causer l'illusion et l'égarement. Vous trouverez dans l'*Imitation de Jésus-Christ* (1), où l'auteur dit que si Dieu vous ôte les douceurs intérieures, votre plaisir doit être de demeurer privé de tout plaisir. Oh ! qu'une âme ainsi crucifiée est agréable à Dieu quand elle ne cherche point à se détacher de la croix, et qu'elle veut bien expirer avec Jésus-Christ ! On cherche des prétextes en disant qu'on craint d'avoir perdu Dieu lorsqu'on ne le sent plus. Mais dans la vérité c'est impatience dans l'épreuve ; c'est inquiétude de la nature délicate et attendrie sur elle-même ; c'est recherche de quelque appui pour l'amour-propre ; c'est une lassitude dans l'abandon et une reprise de soi-même après s'être livré à la grâce. Mon Dieu, où sont les âmes qui ne s'arrêtent point dans la voie de la mort ! Celles qui auront persévéré jusqu'à la fin seront couronnées.

(1) Liv. III.

TRENTE-SIXIÈME LECTURE.

De la simplicité.

Il y a une simplicité qui est un défaut, et il y a une simplicité qui est une merveilleuse vertu.

La simplicité est souvent un défaut de discernement et une ignorance des égards qu'on doit à chaque personne. Quand on parle dans le monde d'une personne simple, on veut dire un esprit court, crédule et grossier.

La simplicité qui est une vertu, loin d'être grossière, est quelque chose de sublime. Tous les gens de bien la goûtent, l'admirent, sentent quand ils la blessent, la remarquent en autrui, et sentent ce qui est nécessaire pour la pratiquer; mais ils auraient de la peine à dire précisément ce que c'est que cette vertu.

On peut dire là-dessus ce que le petit livre de l'*Imitation* dit de la componction du cœur : *Il vaut mieux la pratiquer que savoir la définir* (1).

La simplicité est une droiture de l'âme qui retranche tout retour inutile sur elle-même et sur ses actions. Elle est différente de la sincérité. La sincérité est une vertu au-dessous de la simplicité. On voit beaucoup de gens qui sont sincères sans être simples : ils ne disent rien qu'ils ne croient vrai ; ils ne veulent passer que pour ce qu'ils sont ; mais ils craignent sans cesse de passer pour ce qu'ils ne sont pas; ils sont toujours à s'étudier eux-mêmes, à compasser toutes leurs paroles et toutes leurs pensées, et à repasser tout ce qu'ils ont fait dans la crainte d'avoir fait trop ou trop peu.

(1) Liv. I. ch. I. § 3.

Ces gens-là sont sincères ; mais ils ne sont pas simples : ils ne sont pas à leur aise avec les autres, et les autres ne sont pas à leur aise avec eux ; on n'y trouve rien d'aisé, rien de libre, rien d'ingénu, rien de naturel ; on aimerait mieux des gens moins réguliers et plus imparfaits qui fussent moins composés. Voilà le goût des hommes, et celui de Dieu est de même : il veut des âmes qui ne soient point tant occupées d'elles-mêmes, et comme toujours au miroir pour se composer.

Être tout occupé des créatures sans jamais faire aucune réflexion sur soi, c'est l'état d'aveuglement des personnes que le présent et le sensible entraînent toujours : c'est une extrémité opposée à la simplicité. Être toujours occupé de soi dans tout ce qu'on a à faire, soit pour les créatures, soit pour Dieu, c'est l'autre extrémité qui rend l'âme sage à ses propres yeux, toujours réservée, pleine d'elle-même, inquiète sur les moindres choses qui peuvent troubler la complaisance qu'elle a en elle-même. Voilà la fausse sagesse qui n'est, avec toute sa grandeur, guère moins vaine et guère moins folle que la folie des gens qui se jettent tête baissée dans tous les plaisirs. L'une est enivrée de tout ce qu'elle voit au dehors ; l'autre est enivrée de tout ce qu'elle s'imagine faire au-dedans ; mais enfin ce sont deux ivresses.

L'ivresse de soi-même est encore pire que celle des choses extérieures, parce qu'elle paraît une sagesse et qu'elle ne l'est pas : on songe moins à en guérir ; on s'en fait honneur ; elle est approuvée ; on y met une force qui élève au-dessus du reste des hommes : c'est une maladie semblable à la frénésie ; on ne sent pas ; on est à la mort, et l'on dit : Je me porte bien.

Quand on ne fait point de retour sur soi, à force

d'être entraîné par des objets extérieurs, on est dans l'ivresse des choses du monde ; au contraire, quand on en fait trop, cette multitude de retours fait une conduite forcée et contraire à la simplicité.

La simplicité consiste en un juste milieu où l'on n'est ni dissipé, ni trop composé : l'âme n'est point entraînée par l'extérieur, en sorte qu'elle ne puisse plus faire les réflexions nécessaires ; mais aussi elle retranche les retours sur soi, qu'un amour-propre inquiet et jaloux de sa propre excellence multiplie à l'infini. Cette liberté d'une âme qui voit immédiatement devant elle pendant qu'elle marche, mais qui ne perd point son temps à trop raisonner sur ses pas, à les étudier, à regarder sans cesse ceux qu'elle a déjà faits, est la véritable simplicité.

Le premier degré du progrès de l'âme est donc de se déprendre des choses extérieures pour rentrer au dedans d'elle-même et pour s'occuper de son état pour son propre intérêt : jusque-là, il n'y a encore rien de surnaturel ; c'est un amour-propre sage qui veut sortir de l'enivrement des choses extérieures.

Dans le second degré l'âme joint à la vue d'elle-même celle de Dieu qu'elle craint. Voilà un faible commencement de la véritable sagesse ; mais elle est encore enfoncée en elle-même : elle ne se contente pas de craindre Dieu, elle veut être assurée qu'elle le craint ; elle craint de ne pas le craindre, sans cesse elle revient sur ses propres actes. Ces retours si inquiets et si multipliés sur soi-même sont encore bien éloignés de la paix et de la liberté qu'on goûte dans l'amour simple ; mais ce n'est pas encore le temps de goûter cette liberté, il faut que l'âme passe par ce trouble, et qui voudrait d'abord

la mettre dans la liberté de l'amour simple, courrait risque de l'égarer.

Le premier homme voulut d'abord jouir de lui-même ; c'est ce qui l'a fait tomber dans l'attachement aux créatures. L'homme revient d'ordinaire par le même chemin qu'il fait en s'égarant, c'est-à-dire qu'ayant passé de Dieu aux objets extérieurs en rentrant d'abord en soi-même, il repasse aussi des objets extérieurs en Dieu en rentrant au fond de son cœur.

Il faut donc, dans la conduite ordinaire, laisser quelque temps une âme pénitente aux prises avec elle-même dans une vigoureuse recherche de ses misères, avant de l'introduire dans la liberté des enfants bien-aimés de Dieu. Tant que l'attrait et le besoin de la crainte durent, il faut nourrir l'âme de ce point de tribulation et d'angoisse. Quand Dieu commence à ouvrir le cœur à quelque chose de plus pur, il faut suivre, sans perdre de temps et comme pas à pas, l'opération de sa grâce. Alors l'âme commence à entrer dans la simplicité.

Dans le troisième degré, elle n'a plus ces retours inquiets sur elle-même ; elle commence à regarder Dieu plus souvent qu'elle ne se regarde elle-même, et insensiblement, elle tend à s'occuper en Dieu par pur amour, sans trop s'arrêter à l'intérêt propre. Ainsi l'âme qui ne pensait point autrefois à elle-même, parce qu'elle était toujours entraînée par les objets extérieurs qui excitaient ses passions, et qui dans la suite a passé par une sagesse qui la rappelait sans cesse à elle-même d'une manière inquiète, vient enfin peu à peu à un autre état où Dieu fait sur elle ce que les objets extérieurs faisaient autrefois, c'est-à-dire qu'il l'entraîne et la désoccupe d'elle-même, l'occupant de lui.

Plus l'âme est docile et souple pour se laisser entraîner sans résistance ni retardement, plus elle avance dans la simplicité. Ce n'est pas qu'elle devienne aveugle sur ses défauts et qu'elle ne sente ses infidélités, elle les sent plus que jamais ; elle a horreur des moindres fautes ; sa lumière augmente toujours pour découvrir sa corruption : mais cette connaissance ne lui vient plus par des retours inquiets sur elle-même, c'est par la lumière de Dieu présent qu'elle se voit contraire à sa pureté infinie.

Ainsi elle est libre dans sa course, parce qu'elle ne s'arrête point pour se composer avec art. Encore une fois cette simplicité merveilleuse ne convient point aux âmes qui ne sont point encore purifiées par une solide pénitence, car elle ne peut être que le fruit d'un grand détachement de soi-même et d'un amour pour Dieu sans réserve : mais on y parvient peu à peu, et quoique les âmes qui ont besoin de pénitence pour s'arracher aux vanités du monde doivent faire beaucoup de réflexions sur elles-mêmes, je crois néanmoins que, selon les ouvertures que la grâce donne, il faut les empêcher de tomber dans une certaine occupation excessive et inquiète d'elles-mêmes qui les gêne, qui les trouble, qui les embarrasse et qui les retarde dans leur course. Elles sont enveloppées en elles-mêmes comme un voyageur qui serait enveloppé de tant de manteaux l'un sur l'autre qu'il ne pourrait marcher. Les trop grands retours sur soi produisent dans les âmes faibles la superstition et le scrupule, qui sont pernicieux, et dans les âmes qui sont naturellement fortes, une sagesse présomptueuse qui est incompatible avec l'esprit de Dieu. Tout cela est contraire à la simplicité qui est libre, droite et généreuse

jusqu'à s'oublier elle-même pour se livrer à Dieu sans réserves.

Oh ! que les démarches d'une âme délivrée de ces retours bas, inquiets et intéressés, sont nobles, qu'elles sont grandes, qu'elles sont hardies !

TRENTE-SEPTIÈME LECTURE

De la simplicité (*Suite*).

Si un homme veut que son ami soit simple et libre avec lui, en sorte qu'il s'oublie lui-même dans ce commerce d'amitié, à combien plus forte raison Dieu, qui est le vrai ami, veut-il que l'âme soit sans retour, sans inquiétude, sans gêne, sans jalousie sur elle-même, sans réserve dans cette douce et intime familiarité qu'il lui prépare.

C'est cette simplicité qui fait la perfection des vrais enfants de Dieu ; c'est le but auquel on doit tendre et auquel on doit se laisser conduire. Le grand obstacle à cette bienheureuse simplicité est la folle sagesse du siècle, qui ne veut rien confier à Dieu, qui veut tout faire par son industrie, tout arranger par elle-même, et se mirer sans cesse dans ses ouvrages. Cette sagesse est une folie, (1) selon saint Paul ; et la vraie sagesse qui consiste à se livrer à l'esprit de Dieu sans retours si fréquents sur soi, est une folie aux yeux insensés des mondains.

Quand un chrétien n'est pas complètement converti, il faut sans cesse lui demander d'être sage ; quand il est pleinement converti, il faut commencer à craindre qu'il ne soit trop sage ; il faut lui inspirer cette sagesse sobre et tempérée dont parle (2) saint

(1) I Cor. 2 et 3.

(2) Rom. 12, v. 3

Paul : enfin s'il veut s'avancer vers Dieu, il faut qu'il se perde pour se retrouver ; il faut démonter cette sagesse propre qui sert d'appui à la nature édifiante ; il faut avaler le calice amer de la folie de la croix qui tient lieu de martyre aux âmes généreuses qui ne sont point destinées à répandre leur sang comme les premiers chrétiens.

Le retranchement des retours inquiets, inutiles et intéressés sur soi, met l'âme dans une paix et dans une liberté inexplicables : c'est la vrai simplicité. Il est aisé de voir de loin qu'elle doit être merveilleuse ; mais la seule expérience peut montrer quelle largeur de cœur elle donne. On est comme un petit enfant sur le sein de sa mère ; on ne veut et l'on ne craint plus rien pour soi ; on se laisse tourner en tous sens avec cette pureté de cœur ; on ne se met plus en peine de ce que les autres croiront de nous, si ce n'est qu'on évite par charité de les scandaliser ; on fait dans le moment toutes ses actions le mieux qu'on peut avec une attention douce, libre, gaie ; et l'on s'abandonne pour le succès. On ne se juge plus soi-même et l'on ne craint point d'être jugé, comme (1) saint Paul le dit lui-même.

Tendons donc à cette aimable simplicité. Qu'il reste de chemin pour y parvenir ! Plus nous en sommes éloignés, plus il faut nous hâter pour avancer à grands pas vers elle. Bien loin d'être simples, la plupart des chrétiens ne sont point sincères ; ils sont non seulement composés, mais faux et dissimulés avec le prochain, avec Dieu et avec eux-mêmes ; mille petits détours, mille inventions pour donner indirectement des contorsions à la vérité.

(1) I Cor. 4, v. 3.

Hélas ! *tout homme est menteur* (1), ceux mêmes qui sont naturellement droits, sincères, ingénus, et qui ont ce qui s'appelle un naturel simple et aisé en tout, ne laissent pas d'avoir une application délicate et jalouse sur eux-mêmes, qui nourrit secrètement l'orgueil, et empêche la vraie simplicité qui est le renoncement sincère et l'oubli constant de soi-même.

Mais, dira-t-on, comment pourrais-je m'empêcher d'être occupé de moi ? c'est une foule de retours sur moi-même qui m'inquiètent, qui me tyrannisent et qui me causent une très vive sensibilité.

Je ne demande que ce qui est volontaire. Ne soyez jamais volontairement dans les retours inquiets et jaloux ; cela suffira ; votre fidélité à y renoncer toutes les fois que vous les apercevrez vous en délivrera peu à peu ; mais n'allez pas attaquer de front ces pensées ; ne leur cherchez point querelle en vous opiniâtrant pour les combattre, vous les irriteriez.

Un effort continuel pour repousser les pensées qui nous occupent de nous et de nos intérêts serait une occupation continuelle de nous-mêmes qui nous distrairait de la présence de Dieu et des devoirs qu'il veut nous faire accomplir.

Le principal est d'avoir sincèrement abandonné entre les mains de Dieu tous nos intérêts de plaisirs, de commodités, de réputation. Quiconque met tout au pis-aller et qui accepte sans réserve tout ce que Dieu peut lui donner dans ce monde d'humiliation, de peines et d'épreuves, soit au dehors, soit au dedans, commence à s'endurcir contre soi-même : il ne craint point de n'être pas approuvé et de ne pouvoir éviter la critique des hommes ; il n'a

(1) Ps. 115, v. 11.

plus de délicatesse, et s'il en a une involontaire, il la méprise et la gourmande; il la traite si rudement pour n'y avoir aucun égard, qu'elle diminue bientôt.

Cet état de pleine acceptation et d'acquiescement perpétuel fait la vraie liberté; et cette liberté produit la simplicité parfaite.

Une âme qui n'a plus de ces petits intérêts humains d'amour-propre, et qui ne se soucie point d'elle, n'a plus que la candeur : elle va tout droit sans s'embarrasser ; sa voie va toujours s'élargissant à l'infini, à mesure que son renoncement et son oubli d'elle-même s'augmente ; sa paix est profonde comme les abîmes de la mer au milieu de ses peines.

Mais tandis qu'on tient encore trop à soi, on est toujours gêné, incertain, enveloppé dans les retours de l'amour-propre. Heureux celui qui n'est plus à soi, mais à Dieu.

J'ai déjà remarqué que le monde est du même goût que Dieu pour s'accommoder d'une noble simplicité qui s'oublie elle-même.

Le monde goûte dans ses enfants corrompus comme lui, les manières libres et aisées d'une personne qui ne paraît point occupée de soi ; c'est qu'en effet rien n'est plus grand que de se perdre de vue soi-même.

Mais cette simplicité est déplacée dans les enfants du siècle ; car ils ne sont distraits d'eux-mêmes qu'à force d'être entraînés par des objets encore plus vains.

Cependant, cette simplicité qui n'est qu'une fausse image de la véritable, ne laisse pas d'en représenter la grandeur.

Ceux qui ne peuvent trouver le corps courent après l'ombre, et cette ombre, tout ombre qu'elle est, les charme, parce qu'elle ressemble un peu à

la vérité qu'ils ont perdue. Voilà ce qui fait le charme de la simplicité lors même qu'elle est hors de sa place.

Une personne pleine de défauts, qui n'en veut cacher aucun, qui ne cherche jamais à éblouir, qui n'affecte jamais ni talents, ni vertus, ni bonne grâce, qui ne paraît pas plus songer à elle-même qu'à autrui, qui semble avoir perdu le *moi* dont on est si jaloux, et qui est comme étrangère à l'égard de soi-même, est une personne qui plaît infiniment malgré ses défauts. C'est que l'homme est charmé par l'image d'un si grand bien. Cette fausse simplicité est prise pour la véritable. Au contraire, une personne pleine de talents, de vertus acquises et de grâces extérieures, si elle est trop composée, si elle paraît toujours attentive à elle-même, si elle affecte les meilleures choses, c'est une personne dégoûtante, ennuyeuse et contre laquelle chacun se révolte.

Rien n'est donc ni meilleur ni plus grand que d'être simple, c'est-à-dire jamais trop occupé de soi. Les créatures, à quelque point qu'elles nous mettent, ne nous font jamais véritablement simples.

On peut, par naturel, être moins jaloux sur certains honneurs, et ne point se gêner dans ses actions par certaines réflexions subtiles et inquiètes ; mais enfin on ne cherche les créatures que pour soi, et l'on ne s'oublie jamais véritablement soi-même ; car on ne s'y attache que pour en jouir, c'est-à-dire les rapporter à soi.

Mais, dira-t-on, faudra-t-il ne jamais songer à soi ni à aucune des choses qui nous intéressent, et ne jamais parler de nous ? Non, non ; il ne faut point se mettre dans cette gêne : en voulant être simple, on s'éloignerait de la simplicité.

Que faut-il donc faire ? Ne rien faire de déréglé là-dessus, mais se contenter de ne rien affecter. Quand on a envie de parler de soi par recherche de soi-même, il n'y a qu'à mépriser cette vaine démangeaison en s'occupant simplement ou de Dieu, ou des choses qu'il veut qu'on fasse.

TRENTE-HUITIÈME LECTURE

De la simplicité (*Suite*).

Ainsi la simplicité consiste à ne point avoir de mauvaises hontes, ni de fausses modesties, non plus que d'ostentation, de complaisances vaines, et d'attention inquiète sur soi-même. Quand la pensée vient d'en parler par vanité, il n'y a qu'à laisser tomber tout court ce vain retour sur soi ; quand, au contraire, on a la pensée d'en parler pour quelque besoin, c'est alors qu'il ne faut point trop raisonner : il n'y a qu'à aller droit au but. Mais que pensera-t-on de moi ? On croira que je me vante sottement ; mais je me rendrai suspect en parlant librement sur mon propre intérêt. Toutes ces réflexions inquiètes ne méritent pas de nous occuper un seul moment ; parlons généreusement et simplement de nous comme d'autrui quand il en est question : c'est ainsi que saint Paul parle souvent de lui dans ses épîtres. Par sa naissance, il déclare qu'il est citoyen romain ; il en fait valoir les droits jusqu'à faire peur à son juge. Il dit qu'il n'a rien fait de moins que les plus grands d'entre les apôtres ; qu'il n'a rien appris d'eux pour la doctrine, ni rien reçu pour le ministère ; qu'il a plus travaillé et plus souffert qu'eux ; qu'il a résisté en face à

Céphas, *parce qu'il était répréhensible* (1) ; qu'il a été ravi jusqu'au troisième ciel ; qu'il n'a rien à se reprocher dans sa conscience ; qu'il est un vase d'élection pour les gentils ; enfin il dit aux infidèles : *Soyez mes imitateurs comme je le suis de Jésus-Christ* (2). Qu'il y a de grandeur à parler ainsi simplement de soi ! Et saint Paul en dit les choses les plus hautes sans en paraître ni ému, ni occupé de lui. Il les raconte comme on raconterait une histoire passée depuis deux mille ans. Tous ne doivent pas entreprendre de dire et de faire de même ; mais ce qu'on est obligé de dire de soi, il faut le dire simplement : tout le monde ne peut pas atteindre à cette sublime simplicité, et il faut bien se garder d'y vouloir atteindre avant le temps ; mais quand on a un vrai besoin de parler de soi dans les occasions communes, il faut le faire tout uniment et ne se laisser aller ni à une modestie affectée, ni à une honte qui vient d'une mauvaise gloire : la mauvaise gloire se cache souvent sous un air modeste et réservé. On ne veut pas montrer ce qu'on a de bon ; mais on est bien aise que les autres le découvrent, pour avoir l'honneur tout ensemble et de ses vertus et du soin de les cacher.

Pour juger du besoin qu'on a de penser à soi ou de parler de soi, il faut prendre conseil de la personne qui connaît votre degré de grâce. Par là, vous éviterez de vous conduire et de vous juger vous-même, ce qui est une source de bénédictions.

C'est donc à l'homme pieux et éclairé, dont nous prenons conseil, à décider si le besoin de parler de soi est véritable ou imaginaire ; son examen et sa

(1) I Gal, 2, v. II.

(2) I. Cor. II, v. I.

décision nous épargneront beaucoup de retours sur nous-mêmes : il examinera si le prochain à qui nous devons parler est capable de porter san sscandale cette liberté et cette simplicité à parler de nous avantageusement et sans façon dans le besoin.

Pour les cas imprévus, où l'on n'a pas le loisir de consulter, il faut se donner à Dieu, et faire selon sa lumière présente ce qu'on croit le meilleur, mais sans hésiter, car l'hésitation embrouillerait. Il faut d'abord prendre son parti : quand même on le prendrait mal, le mal se tournerait à bien par la droite intention ; et Dieu ne nous imputera jamais ce que nous aurons fait faute de conseil, en nous abandonnant à la simplicité de son esprit.

Pour toutes les manières de parler contre soi-même, je n'ai garde de les blâmer ni de les conseiller. Quand elles viennent par voie de simplicité, de la haine et du mépris que Dieu nous inspire pour nous-mêmes, elles sont merveilleuses ; et c'est ainsi que je les regarde dans un si grand nombre de saints.

Mais communément le plus simple et le plus sûr est de ne jamais parler de soi ni en bien ni en mal sans besoin : l'amour-propre aime mieux les injures que l'oubli et le silence.

Quand on ne peut s'empêcher de parler mal de soi, on est bien prêt à se raccommoder avec soi-même, comme les amants insensés qui sont prêts à recommencer leurs folies lorsqu'ils paraissent dans le plus horrible désespoir contre la personne dont ils sont passionnés.

Pour les défauts, nous devons être attentifs à les corriger suivant l'état intérieur où nous sommes. Il y a autant de manières différentes de veiller pour sa correction qu'il y a de différents états de la vie inté-

rieure. Chaque travail doit être proportionné à l'état où l'on se trouve ; mais en général il est certain que nous déracinerions plus nos défauts par le recueillement, par l'extinction de tous désirs naturels et de toutes répugnances volontaires, enfin par le pur amour et par l'abandon à Dieu sans intérêt propre, que par les réflexions inquiètes sur nous-mêmes. Quand Dieu s'en mêle et que nous ne retardons point son action, l'ouvrage va bien vite.

Cette simplicité se répand jusque sur l'extérieur. Comme on est intérieurement dépris de soi-même par les retranchements de tous les retours volontaires, on agit plus naturellement.

L'art tombe avec les réflexions. On agit sans penser à soi ni à son action, par une certaine droiture de volonté qui est inexplicable à ceux qui n'en ont pas l'expérience.

Alors les défauts se tournent à bien, car ils humilient sans décourager. Quand Dieu veut faire par nous quelque action au dehors, ou il ôte ces défauts, ou il les met en œuvres pour ces desseins, ou il empêche que les gens sur qui on doit agir n'en soient rebutés.

Mais enfin quand on est dans cette simplicité intérieure, tout l'intérieur en est plus ingénu, plus naturel : quelquefois même il paraît moins simple que certains extérieurs plus graves et plus composés ; mais cela ne paraît qu'aux personnes d'un mauvais goût qui prennent l'affectation de modestie pour la modestie même, mais qui n'ont pas l'idée de la vraie simplicité.

Cette vraie simplicité paraît quelquefois un peu négligée et moins régulière ; mais elle a un goût de candeur et de vérité qui fait sentir je ne sais quoi d'ingénu, de doux, d'innocent, de gai, de pai-

sible, qui charme quand on le voit de près et de suite, et avec des yeux purs.

Oh! qu'elle est aimable cette simplicité! Qui me la donnera? Je quitte tout pour elle; c'est la perle de l'Évangile. Oh! qui la donnera à tous ceux qui ne veulent qu'elle! Sagesse mondaine, vous la méprisez et elle vous méprise. Folle sagesse, vous succomberez; et les enfants de Dieu détesteront cette *prudence* qui n'est que *mort*, comme dit son Apôtre (1).

TRENTE-NEUVIÈME LECTURE

De la véritable lumière.

Jésus-Christ *est la lumière de tout homme qui vient au monde* (2). Comme il n'y a qu'un soleil qui éclaire tous les corps dans l'univers, il n'y a aussi qu'une lumière qui éclaire tous les esprits.

Cette lumière est Jésus-Christ, parole éternelle de Dieu. Il est venu luire au milieu de nous, et nous ne sommes véritablement éclairés qu'autant que nous le sommes par lui.

Toute autre lumière est fausse; c'est une lueur trompeuse, et non une lumière véritable.

Aveugles donc, aveugles tous ceux qui se croient sages et ne le sont pas de la sagesse de Jésus-Christ!

Ils courent dans une nuit profonde après des fantômes. Ils sentent qu'ils ne sont pas heureux, et ils espèrent le devenir par les choses mêmes qui les rendent misérables.

(1) Rom. 8, v. 8.

(2) Jean I, v. 9.

Ce qu'ils n'ont pas les afflige ; ce qu'ils ont ne peut les remplir. Leurs douleurs sont véritables : leurs joies sont courtes, vaines et empoisonnées.

Elles leur coûtent plus qu'elles ne leur valent ; toute leur vie est une expérience sensible et continuelle de leurs égarements ; mais rien ne les ramène.

Ils décident ; leur fausses maximes leur sont des oracles ; ils traitent d'insensés les enfants de Dieu qui ne les suivent pas.

La foi leur paraît comme un songe ; en cela même semblables à des hommes endormis qui s'imaginent que ceux qui sont éveillés et qui agissent à la vue du soleil, sont des gens qui rêvent dans le sommeil.

Le soleil répand ses rayons dans tout l'univers ; Jésus-Christ répand les vérités éclatantes de son Évangile dans la profonde nuit du siècle.

L'Évangile est lu et prêché jusqu'à la cour ; mais on n'y comprend rien. La sagesse est appelée folie. On dort, on rêve, on passe sa vie entière dans un songe inquiet où l'on prétend qu'on ne dort pas. On croit ouïr, on croit voir, on croit toucher ; mais tout est faux, tout va disparaître au grand réveil de l'éternité, où la lumière de Jésus-Christ, si longtemps inconnue, viendra tout-à-coup frapper les yeux étonnés et éblouis. Le monde entier s'évanouira comme la fumée ; toutes les grandeurs et leur attirail s'enfuiront comme un songe ; toute hauteur sera aplanie, toute puissance sera écrasée, toute superbe sera courbée sous le poids de l'éternelle Majesté. En ce jour Dieu seul sera grand ; Dieu d'un seul regard effacera tout ce qui brille dans la nuit présente, comme le soleil en se levant efface les étoiles.

On ne verra plus que Dieu, tant il sera grand ; on

cherchera en vain, on ne trouvera plus que lui, tant Jésus-Christ remplira tout.

Que sont-ils devenus, dira-t-on, ces objets qui avaient enchanté notre cœur? En reste-t-il? Où étaient leurs places? Hélas! il ne reste pas même des marques du lieu où ils ont été.

Ils sont passés comme une ombre que le soleil dissipe : à peine est-il vrai de dire qu'ils ont été, tant il est vrai qu'ils n'ont fait que paraître et qu'ils ne sont plus.

O monde si fragile et si insensé! est-ce à toi à t'en faire accroire? Avec quelle audace espères-tu nous imposer ta vaine et creuse figure qui passe et qui va disparaître?

Tu n'es qu'un songe, et tu veux que l'on te croie? On sent même en te possédant que tu n'es rien de vrai qui remplisse le cœur.

N'as-tu point de honte de donner des noms magnifiques aux misères éclatantes par lesquelles tu éblouis? Dans le moment où tu t'offres à nous avec un visage riant, tu nous causes mille douleurs. Dans le moment tout va disparaitre, et tu oses nous promettre de nous rendre heureux! Heureux seulement celui qui voit son néant à la lumière de Jésus-Christ.

QUARANTIÈME LECTURE.

De la présence de Dieu.

Le véritable ressort de notre perfection est renfermé dans cette parole que Dieu dit autrefois à Abraham : *Marchez en ma présence, et vous serez parfait* (1).

(1) Gen. 17, v. 21.

La présence de Dieu calme l'esprit, donne un sommeil tranquille et du repos, même pendant le jour, au milieu de tous les travaux ; mais il faut être à Dieu sans réserve.

Quand on a trouvé Dieu, il n'y a plus rien à chercher dans les hommes; il faut faire le sacrifice de ses meilleurs amis : le bon ami est au-dedans du cœur, c'est l'époux qui est jaloux et qui écarte tout le reste.

Il ne faut pas beaucoup de temps pour aimer Dieu, pour se renouveler en sa présence, pour élever son cœur vers lui ou l'adorer au fond de son cœur, pour lui offrir ce que l'on fait et ce que l'on souffre; voilà le vrai *royaume de Dieu au dedans de nous* (1), que rien ne peut troubler.

Quand la dissipation des sens et la vivacité de l'imagination empêchent l'âme de se recueillir d'une manière douce et sensible il faut du moins se calmer par la droiture de la volonté : alors le désir du recueillement est une espèce de recueillement qui suffit ; il faut se retourner vers Dieu et faire avec une droite intention tout ce qu'il veut que l'on fasse.

Il faut tâcher de réveiller en soi de temps en temps le désir d'être à Dieu de toute l'étendue des puissances de notre âme, c'est-à-dire de notre esprit, pour le connaître et pour penser à lui et de notre volonté pour l'aimer. Désirons aussi que nos sens extérieurs lui soient consacrés dans toutes leurs opérations.

Prenons garde de n'être point trop longtemps occupés volontairement soit au dehors, soit au dedans, à des choses qui causent une si grande distraction au cœur et à l'esprit, et qui tirent telle-

(1) Luc, 17, v. 1.

ment l'un et l'autre hors d'eux-mêmes qu'ils aient peine à y rentrer pour trouver Dieu.

Dès que nous sentons que quelque objet étranger nous donne trop de plaisir ou de joie, séparons-en notre cœur, et, pour l'empêcher de prendre son repos dans la créature, présentons-lui aussitôt son véritable objet, son souverain bien, qui est Dieu même. Pour que nous soyons fidèle à rompre intérieurement avec les créatures, c'est-à-dire empêcher qu'elles n'entrent jusque dans le fond de l'âme que Notre Seigneur s'est réservé pour y habiter et pour y être respecté, adoré et aimé, nous goûterons bientôt la joie pure que Dieu ne manquera pas de donner à une âme libre et dégagée de toute affection humaine.

Quand nous apercevons en nous quelques désirs empressés pour quelque chose que ce puisse être, et que nous voyons que notre humeur nous porte avec trop d'activité à tout ce qu'il y a à faire, ne fût-ce qu'à dire une parole, voir un objet, faire une démarche, arrêtons-nous tout court et réprimons la précipitation de nos pensées et l'agitation de nos actions, puisque Dieu a dit lui-même que son esprit n'habite point dans le trouble.

Ayons soin de ne pas prendre trop de part à tout ce qui se dit et se fait, et de ne pas nous en remplir, car c'est une grande source de distractions. Dès que nous avons vu ce *que Dieu demande de nous dans chaque chose* qui se présente, bornons-nous là, et séparons-nous de tout le reste. Par là nous conserverons toujours le fond de notre âme libre et égal et nous retrancherons bien des choses inutiles qui embarrassent notre cœur et qui l'empêchent de se tourner aisément vers Dieu.

Un excellent moyen de se conserver dans la so-

litude intérieure et dans la liberté de l'esprit, c'est à la fin de chaque action de terminer là, toutes les réflexions, en laissant tomber les retours de l'amour-propre, tantôt de vaine joie, tantôt de tristesse. Heureux à qui il ne demeure rien dans l'esprit que le nécessaire, et qui ne pense à chaque chose que quand il est temps d'y penser ! de sorte que c'est plutôt Dieu qui en réveille l'impression par la vue de sa volonté qu'il faut accomplir, et non pas l'esprit lui-même qui se met en peine de les prévenir et de les chercher. Enfin, accoutumons-nous à nous rappeler à nous-mêmes, durant la journée et dans le cours de nos emplois, par une simple vue de Dieu. Tranquillisons par là tous les mouvements de notre cœur, dès que nous le voyons agité. Séparons-nous de tout ce qui ne vient point de Dieu. Retranchons les pensées et les rêveries inutiles. Ne disons point de paroles vaines. Cherchons Dieu au-dedans de nous ; et nous le trouverons infailliblement, et avec lui la joie et la paix.

Dans nos occupations extérieures, soyons encore plus occupés de Dieu que tout le reste. Pour les bien faire, il faut les faire en sa présence et les faire toutes pour lui. A l'aspect de la majesté de Dieu notre intérieur doit se calmer et demeurer tranquille. Une parole du Sauveur calma autrefois tout d'un coup une mer furieusement agitée : un regard de lui vers nous et de nous vers lui devrait faire encore tous les jours la même chose.

Il faut élever souvent son cœur vers Dieu : il le purifiera, il l'éclairera, il le dirigera. C'était la pratique journalière du saint prophète David (1) : *J'avais toujours*, dit-il, *le Seigneur devant mes*

(1) Ps. 15, v. 8

yeux. Disons encore souvent ces belles paroles du même prophète : *Qui est-ce que je dois chercher dans le ciel et sur la terre, sinon vous, ô mon Dieu? Vous êtes le Dieu de mon cœur et mon unique partage pour jamais* (1).

Il ne faut point attendre des heures libres où l'on puisse fermer sa porte ; le moment qui fait regretter le recueillement peut le faire pratiquer aussitôt. Il faut tourner son cœur vers Dieu d'une manière bien simple, familière et pleine de confiance. Tous les moments les plus entrecoupés sont bons en tout temps, même en mangeant, en écoutant parler les autres. Des histoires inutiles et ennuyeuses, au lieu de fatiguer, soulagent en donnant des intervalles et la liberté de se recueillir. Ainsi tout tourne à bien pour ceux qui aiment Dieu.

Il faut faire des lectures proportionnées à son goût et à son besoin, mais souvent interrompues pour faire place à l'esprit intérieur qui met en recueillement. Deux mots simples et pleins de l'esprit de Dieu sont la manne cachée. On oublie les paroles, mais elles opèrent secrètement ; l'âme s'en nourrit et en est engraissée.

QUARANTE-UNIÈME LECTURE

Sur la conformité à la volonté de Dieu

Pour la conformité à la volonté de Dieu, vous trouverez divers chapitres de l'*Imitation de Jésus-Christ* qui sont merveilleux, la lecture de saint François de Sales vous sera aussi fort utile.

Toute la vertu consiste essentiellement dans la

(1) Ps. 72, v. 25.

bonne volonté. C'est ce que Jésus-Christ nous fait entendre en disant : *Le royaume de Dieu est au-dedans de vous* (1). Il n'est point question de savoir beaucoup, d'avoir de grands talents, ni même de faire de grandes actions : il ne faut qu'avoir un cœur et aimer.

Les œuvres extérieures sont les fruits et les suites de l'amour, et la source des bonnes œuvres est toute au fond du cœur.

Il y a certaines vertus qui sont pour certaines conditions et non pour d'autres. Les unes sont convenables en un temps et les autres dans un autre. Mais la bonne volonté est de tous les temps et de tous les lieux.

Vouloir tout ce que Dieu veut, et le vouloir pour toujours, pour tout, sans réserve, voilà ce royaume de Dieu qui est tout intérieur. C'est par là que son règne arrive, puisque sa volonté s'accomplit sur la terre comme dans le ciel, et que nous ne voulons plus que ce que sa volonté souveraine imprime dans la nôtre.

Heureux les pauvres d'esprit ! Heureux ceux qui se dépouillent de tout, et même de leur propre volonté, pour ne plus être à eux-mêmes ! Oh ! qu'on est pauvre en esprit et dans le fond de son intérieur quand on n'est plus à soi même et qu'on s'est dépouillé de tout ce qui est opposé à Dieu !

Mais comment est-ce que notre volonté devient bonne en se conformant sans réserve à celle de Dieu ? On veut tout ce qu'il veut, on ne veut rien de tout ce qu'il ne veut pas ; on attache sa volonté faible à la volonté toute-puissante qui fait tout.

Par là il ne peut plus rien arriver qu'on ne

(1) Luc, 17, v. 21.

veuille : car il ne peut jamais rien arriver que ce que Dieu veut ; et l'on trouve dans le bon plaisir de Dieu une source inépuisable de paix et de consolation.

La vie intérieure est un commencement de la paix bienheureuse des saints, qui disent éternellement *Amen, amen.*

On adore, on loue, on bénit Dieu de tout, on le voit sans cesse en toutes choses, et en toutes choses sa main paternelle est l'unique objet dont on est occupé. Il n'y a plus de maux ; car tout, jusqu'aux maux mêmes les plus terribles qu'on souffre, se *tourne en bien*, comme dit saint Paul, *pour ceux qui aiment Dieu* (1). Peut-on appeler maux les peines que Dieu nous envoie pour nous purifier et nous rendre dignes de lui ! Ce qui nous fait un si grand bien ne peut être un mal.

Jetons donc tous nos soins dans le sein d'un si bon père ; laissons-le faire comme il lui plaira. Contentons-nous de suivre sa volonté en tout et de mettre la nôtre dans la sienne pour nous en désapproprier. Il n'est pas juste que nous ayons quelque chose à nous, nous qui ne sommes pas à nous-mêmes. L'esclave n'a rien à soi : à combien plus forte raison la créature, qui n'a de son fond que le néant et le péché, et en qui tout don est pure grâce, ne doit-elle rien avoir en propriété. Dieu ne lui a donné une volonté libre et capable de se posséder elle-même que pour l'engager par ce don à se dépouiller plus généreusement.

Nous n'avons rien à nous que notre volonté ; tout le reste n'est point à nous. La maladie enlève la santé et la vie ; les richesses nous sont arrachées

(1) Rom. 8, v. 28.

par la violence; les talents de l'esprit dépendent de la disposition du corps. L'unique chose qui est véritablement à nous c'est notre volonté. Aussi est-ce elle dont Dieu est jaloux ; car il nous l'a donnée, non afin que nous la gardions et que nous en demeurions propriétaires, mais afin que nous la lui rendions tout entière telle que nous l'avons reçue et sans en rien retenir.

Quiconque se réserve le moindre désir ou la moindre répugnance en propriété, fait un larcin à Dieu contre l'ordre de la création. Tout vient de lui, et tout lui est dû.

Hélas! combien d'âmes propriétaires d'elles-mêmes qui voudraient faire le bien et aimer Dieu, mais selon leur goût et par leur mouvement propre, qui voudraient donner à Dieu des règles dans la manière de les attirer à lui ! elles veulent le servir et le posséder, mais elles ne veulent pas se donner à lui et se laisser posséder.

Quelle résistance Dieu ne trouve-t-il point dans ces âmes lors même qu'elles paraissent si pleines de zèle et de ferveur ! Il est certain qu'en un sens leur abondance spirituelle leur devient un obstacle ; car elles ont tout, même jusqu'aux vertus, en propriété et avec une continuelle recherche d'elles-mêmes dans le bien. Oh ! qu'une âme bien pauvre, bien renonçante à sa propre vie et à tous ses mouvements naturels, bien désappropriée de toute volonté pour ne plus vouloir que ce que Dieu lui fait vouloir à chaque moment selon les règles de son Évangile et selon le cours de sa providence, est au-dessus de toutes ces âmes ferventes et lumineuses qui veulent toujours marcher dans les vertus par leur propre chemin !

Voilà le sens profond des paroles de Jésus-Christ

prises dans toute leur étendue : *Que celui qui veut être mon disciple se renonce et qu'il me suive* (1). Il faut suivre pas à pas Jésus-Christ, et non pas s'ouvrir une porte vers lui. On ne le suit qu'en se renonçant. Qu'est-ce que se renoncer, sinon abandonner tout droit sur soi sans réserve ? Aussi saint Paul nous dit-il : *Vous n'êtes plus à vous* (2) ; non, il ne nous reste plus rien en nous qui nous appartienne. Malheur à qui se reprend après s'être donné !

Prions le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation de nous arracher notre propre cœur et de ne pas nous en laisser la moindre parcelle. Il en coûte beaucoup dans une si douloureuse opération : on a bien de la peine à laisser faire Dieu et à demeurer sous sa main quand il coupe jusqu'au vif. Mais c'est la patience des saints et le sacrifice de la pure foi.

Laissons Dieu faire de nous tout ce qu'il voudra. Jamais aucune résistance volontaire d'un seul moment. Dès que nous apercevons la révolte des sens et de la nature, tournons-nous vers Dieu avec confiance, et soyons pour lui contre la nature lâche et rebelle : livrons-la à l'esprit de Dieu qui la fera peu à peu mourir. Veillons en sa présence contre les moindres fautes pour ne jamais contrister le Saint-Esprit, qui est jaloux de tout ce qui se passe dans l'intérieur. Profitons des fautes que nous aurons faites, par un sentiment humble de notre misère, sans découragement et sans lassitude.

Peut-on mieux glorifier Dieu qu'en se désappropriant de soi-même et de toute volonté pour le lais-

(1) Math. 16, v. 14, 33.

(2) I Cor. 9 ; v. 19.

ser faire selon son bon plaisir ? C'est alors qu'il est véritablement notre Dieu, et que son règne arrive en nous ; lorsqu'indépendamment de tous les secours extérieurs et de toutes les consolations intérieures nous ne regardons plus et au dedans et au dehors que la seule main de Dieu qui fait tout et que nous ne cessons point d'adorer.

Vouloir le servir en un lieu plutôt qu'en un autre, par une telle voie et non par celle qui y est opposée, c'est vouloir le servir à notre mode et non à la sienne. Mais être également prêt à tout, vouloir tout et ne vouloir rien, se laisser comme un jouet dans les mains de la Providence, ne point mettre de bornes à cette soumission comme l'empire de Dieu n'en peut souffrir, c'est le servir en se renonçant soi-même ; c'est le traiter véritablement en Dieu, et nous traiter en créature qui n'est faite que pour lui.

Oh ! que nous serions heureux s'il nous mettait aux plus rudes épreuves pour lui donner la moindre gloire ! A quoi sommes-nous bons, si celui qui nous a faits trouve encore quelque résistance ou quelque réserve dans notre cœur qui est son ouvrage ?

Ouvrons donc notre cœur, mais ouvrons-le sans mesure, afin que Dieu et son amour y entrent sans mesure comme un torrent. Ne craignons rien dans le chemin où nous marchons. Dieu nous mènera comme par la main ; pourvu que nous ne doutions pas et que nous soyons plus remplis de son amour que de crainte par rapport à nous.

QUARANTE-DEUXIÈME LECTURE

Instruction générale pour avoir la paix intérieure

Il n'y aura jamais de paix pour ceux qui résistent à Dieu : s'il y a quelque joie au monde, elle est réservée à la conscience pure ; toute la terre est un lieu de tribulation et d'angoisse pour une mauvaise conscience.

Oh ! que la paix qui vient de Dieu est différente de celle qui vient du siècle ! elle calme les passions ; elle entretient la pureté de la conscience ; elle est inséparable de la justice ; elle nous fortifie contre les tentations. Cette pureté de conscience s'entretient par la fréquentation des sacrements. La tentation, si elle ne nous surmonte point, porte toujours son fruit avec elle. La paix de l'âme consiste dans une entière résignation à la volonté de Dieu.

Marthe, Marthe, vous vous troublez pour bien des choses ; il n'y en a qu'une de nécessaire (1). Une vraie simplicité, un certain calme d'esprit qui est le fruit d'un entier abandon à tout ce que Dieu veut ; une patience et un support pour les défauts du prochain, que la présence de Dieu inspire ; une certaine candeur et une certaine docilité d'enfant pour avouer ses fautes, pour vouloir en être repris, et pour se soumettre au conseil des personnes expérimentées, seront des vertus solides, utiles et propres à vous sanctifier.

La peine que vous avez sur un grand nombre de choses, vient de ce que vous n'acceptez pas avec assez d'abandon à Dieu tout ce qui peut vous arriver.

(1) Luc, 10 v. 41. 42.

Mettez donc toutes choses entre ses mains, et faites-en par avance le sacrifice entier dans votre cœur. Dès le moment que vous ne voudrez plus rien selon votre propre jugement, et que vous voudrez sans réserve tout ce que Dieu voudra, vous n'aurez plus tant de retours inquiets et de réflexions à faire sur ce qui vous regarde ; vous n'aurez rien à cacher ni à ménager.

Jusque-là vous serez troublé, changeant dans vos vues et dans vos goûts, facilement mécontent d'autrui, peu d'accord avec vous-même, plein de réserve et de défiance ; votre bon esprit, jusqu'à ce qu'il soit bien humilié et simple ne servira qu'à vous tourmenter ; votre piété, quoique sincère, vous donnera moins de soutien et de consolation que de reproches intérieurs.

Si au contraire vous abandonnez tout votre cœur à Dieu, vous serez tranquille et plein de la joie du Saint-Esprit.

Malheur à vous si vous regardez encore l'homme dans l'œuvre de Dieu ! Quand il s'agit de choisir un guide il faut compter tous les hommes pour rien. Le moindre respect humain fait tarir la grâce, augmente les irrésolutions. On souffre beaucoup, et l'on déplait encore davantage à Dieu.

Comment ne pas donner tout notre amour à Dieu, lui qui nous a aimés le premier et aimés d'un amour tendre, comme un père qui a pitié de ses enfants, dont il connaît l'extrême fragilité et la boue dont il les a pétris ? Il nous a cherchés dans nos propres voies, qui sont celles du péché ; il a couru comme un pasteur qui se fatigue pour retrouver sa brebis égarée. Il ne s'est pas contenté de nous chercher ; mais, après nous avoir trouvés, il s'est chargé de nous et de nos langueurs ; il a été obéissant jusqu'à

la mort de la croix. On peut dire de même qu'il nous a aimés jusqu'à la mort de la croix, et que la mesure de son obéissance a été celle de son amour. Quand cet amour remplit bien une âme, elle goûte la paix de la conscience ; elle est contente et heureuse ; il ne lui faut ni grandeur, ni réputation, ni plaisir, rien de tout ce que le temps emporte sans en laisser aucune trace ; elle ne veut que la volonté de Dieu, et elle veille incessamment dans l'heureuse attente de son époux.

QUARANTE-TROISIÈME LECTURE.

Sur l'abandon à Dieu.

Je vous souhaite tous les biens que vous devez chercher dans la retraite : le principal est la paix dans une conduite simple où l'on ne regarde jamais l'avenir avec trop d'inquiétude. L'avenir est à Dieu et point à vous : Dieu l'assaisonnera comme il faut selon vos besoins ; mais si vous voulez pénétrer cet avenir par votre propre sagesse, vous n'en tirerez aucun fruit que l'inquiétude et la prévoyance de certains maux inévitables. Songez seulement à profiter de chaque jour ; chaque jour a son bien et son mal, en sorte que le mal devient souvent un bien, pourvu qu'on laisse faire Dieu et qu'on ne le prévienne jamais par impatience.

Dieu vous donnera alors tout le temps qu'il faudra pour aller à lui. Il ne vous donnera peut-être pas tout celui que vous voudriez pour vous occuper selon votre goût et pour vivre à vous-même sous prétexte de perfection ; mais vous ne manquerez ni de temps ni d'occasions de renoncer à vous-même et à vos inclinations. Tout autre temps au-delà de

celui-là est perdu, quelque bien employé qu'il paraisse. Soyez même persuadé que vous trouverez sur toutes ces choses des facilités convenables à vos vrais besoins; car autant que Dieu déconcertera vos inclinations, autant soutiendra-t-il votre faiblesse. Ne craignez rien et laissez-le faire : évitez seulement, par une occupation douce, tranquille et réglée, la tristesse et l'ennui qui sont la plus dangereuse tentation pour votre naturel. Vous serez toujours libre en Dieu, pourvu que vous ne vous imaginiez point avoir perdu votre liberté.

QUARANTE-QUATRIÈME LECTURE.

De la reconnaissance.

L'oubli de soi-même, dont on parle souvent pour les âmes qui veulent chercher Dieu généreusement, n'empêche pas la reconnaissance de ses bienfaits. En voici la raison ; c'est que cet oubli ne consiste pas à ne voir jamais rien en soi, mais seulement à ne demeurer jamais renfermé en soi-même, occupé de ses biens ou de ses maux par une vue de propriété ou d'amour-propre. C'est cette trop naturelle occupation de nous-mêmes qui nous éloigne de l'amour pur et simple, qui rétrécit notre cœur, et qui nous éloigne de notre vraie perfection à force de nous la faire chercher avec empressement, avec trouble et inquiétude pour l'amour de nous-mêmes.

Mais quoiqu'on s'oublie, c'est-à-dire qu'on ne cherche plus volontairement son propre intérêt, on ne laisse pas de se voir en bien des occasions. On ne se regarde pas pour l'amour de soi-même, mais la vue de Dieu qu'on cherche nous donne souvent, comme par contre-coup, certaine vue de nous-

mêmes. C'est comme un homme qui en regarde un autre derrière lequel est un grand miroir ; en considérant l'autre il se voit et se trouve sans se chercher. Ainsi est-ce dans la pure lumière de Dieu que nous nous voyons parfaitement nous-mêmes.

La présence de Dieu, quand elle est pure, simple et soutenue par une vraie fidélité de l'âme, est ce grand miroir où nous découvrons jusqu'à la moindre tache de notre âme.

Un paysan renfermé dans son village n'en connaît qu'imparfaitement la misère ; mais faites-lui voir de riches palais, une cour superbe, il conçoit toute la pauvreté de son village et ne peut souffrir ses haillons à la vue de tant de magnificence. C'est ainsi qu'on voit sa laideur et son néant dans la beauté et dans l'infinie grandeur de Dieu.

Montrez tant qu'il vous plaira la vanité et le néant de la créature par les défauts des créatures ; faites remarquer la brièveté et l'incertitude de la vie, l'inconstance de la fortune, l'infidélité des amis, l'illusion des grandes places, les amertumes qui y sont inévitables, le mécompte des plus belles espérances, le vide de tous les biens qu'on possède, la réalité de tous les maux qu'on souffre : toutes les morales, quelque vraies et sensibles qu'elles soient, ne font qu'effleurer le cœur ; elles ne passent point la superficie ; le fond de l'homme n'en est point changé. Il soupire de se voir esclave de la vanité et ne sort point de cet esclavage. Mais si le rayon de la lumière divine l'éclaire intérieurement, il voit dans l'abîme du bien qui est Dieu, l'abîme du néant et du mal qui est la créature corrompue ; il se méprise, il se hait, il se quitte, il se fuit, il se craint, il se renonce soi-même, il s'abandonne à Dieu, il se perd en lui.

Heureuse perte ! car alors il se trouve sans se chercher. Il n'a plus d'intérêt propre et humain, et tout lui profite ; car tout se tourne à bien pour ceux qui aiment Dieu. Il voit les miséricordes qui viennent dans cet abîme de faiblesse, de néant et de péché ; il voit, et il se complaît dans cette vue. Remarquez que ceux qui ne sont pas encore fort avancés dans le renoncement à eux-mêmes regardent encore ce cours des miséricordes divines par rapport à leur propre avantage spirituel à proportion qu'ils tiennent encore plus ou moins à eux-mêmes.

Or, comme l'entière désappropriation de la volonté est très rare en cette vie, il n'y a aussi guère d'âmes qui ne regardent encore les miséricordes reçues par rapport aux fruits qu'elles en reçoivent pour elles-mêmes ; de façon que ces âmes, quoiqu'elles tendent à n'avoir plus aucun intérêt propre, ne laissent pas d'être encore très sensibles à ce grand intérêt.

Elles sont ravies de voir une main toute-puissante qui les a arrachées à elles-mêmes, qui les a délivrées de leurs propres désirs, qui a rompu leurs liens lorsqu'elles ne songeaient qu'à s'enfoncer dans leur esclavage ; qui les a sauvées, pour ainsi dire, malgré elles-mêmes, et qui a pris plaisir à leur faire autant de bien qu'elles se faisaient de mal.

Des âmes entièrement pures et désappropriées, telles que celles des saints dans le ciel, regarderaient avec autant d'amour et de complaisance les miséricordes répandues sur les autres que les miséricordes qu'elles ont reçues elles-mêmes ; car, ne se comptant pour rien, elles aiment autant le bon plaisir de Dieu, les richesses de sa grâce et la gloire qu'il tire de la sanctification d'autrui, que celle qu'il tire de leur propre sanctification. Tout alors est égal,

parce que le *moi* est perdu et anéanti, le *moi* n'est pas plus *moi* qu'*autrui :* c'est Dieu seul qui est tout en tous; c'est lui qu'on aime, qu'on admire et qui fait toute la joie du cœur dans cet amour céleste et désintéressé. On est ravi de ses miséricordes, non pour l'amour de soi, mais pour l'amour de lui. On le remercie d'avoir fait sa volonté et de s'être glorifié lui-même, comme nous lui demandons dans le *Pater* qu'il daigne faire sa volonté et donner gloire à son nom. En cet état ce n'est plus pour nous que nous demandons, ce n'est plus pour nous que nous remercions. Mais, en attendant cet état bienheureux, l'âme tenant encore à soi, est attendrie par ce reste de retour sur elle-même. Tout ce qu'il y a encore de ces retours excite une vive reconnaissance : cette reconnaissance est un amour encore un peu mêlé et recourbé sur soi; au lieu que la reconnaissance des âmes perdues en Dieu, telle que celles des saints dans le ciel, est un amour immense, un amour sans retour sur l'intérêt propre, un amour aussi transporté des miséricordes faites aux autres que des miséricordes faites à soi-même; un amour qui n'admire et ne reçoit les dons de Dieu que pour le pur intérêt de la gloire de Dieu même.

Mais comme rien n'est plus dangereux que de vouloir aller au-delà des mesures de son état, rien ne serait plus nuisible à une âme qui a besoin d'être soutenue par des sentiments de reconnaissance, que de se priver de cette nourriture qui lui est propre, et de courir après des idées d'une plus haute perfection qui ne lui conviennent pas encore, qui ne se trouvent même que dans le ciel.

Quand l'âme est touchée du souvenir de tout ce que Dieu a fait pour elle, c'est une marque certaine qu'elle a besoin de ce souvenir, supposé même

qu'elle ait dans ce souvenir une certaine joie intéressée sur son bonheur. Il faut laisser cette joie en liberté et dans toute son étendue ; car l'amour, quoiqu'intéressé, sanctifie l'âme, et il faut attendre patiemment que Dieu vienne lui-même l'épurer. Ce serait le prévenir et entreprendre ce qui est réservé à lui seul, que de vouloir ôter à l'homme tous les motifs où l'intérêt propre se mêle avec celui de Dieu.

L'homme lui-même ne doit point gêner son cœur là-dessus, ni renoncer avant le temps aux appuis dont son infirmité a besoin. L'enfant qui marche seul avant qu'on le laisse aller tombera bientôt. Ce n'est point à lui à ôter les lisières avec lesquelles sa gouvernante le soutient.

Vivons donc de reconnaissance tandis que la reconnaissance, même intéressée, servira à nourrir notre cœur. Aimons les miséricordes de Dieu, non seulement pour l'amour de lui et de sa gloire, mais encore pour l'amour de nous et de notre bonheur éternel, tandis que cette vue aura pour nous un certain soutien proportionné à notre état. Si dans la suite Dieu ouvre notre cœur à un amour plus épuré et plus généreux, à un amour qui se rapporte à lui sans détour, qui ne voit plus que sa gloire, laissons-nous entraîner sans retardement ni hésitation à cet amour si parfait.

Si donc nous aimons les miséricordes de Dieu, si elles nous ravissent de joie et d'admiration par le seul plaisir de voir Dieu si bon et si grand ; si nous ne sommes plus touchés que de l'accomplissement de sa volonté, de sa gloire, qu'il trouve comme il lui plait, de la grandeur avec laquelle il fait un vase d'honneur de ce qui était un vase d'ignominie ; rendons-lui grâces encore plus volontiers, puisque le bienfait est plus grand, et que le plus pur de tous les dons de Dieu est de n'aimer ses dons que pour lui et sans se chercher soi-même.

QUARANTE-CINQUIÈME LECTURE.

Que le seul amour pur fait souffrir comme il faut et aimer les souffrances

On sait qu'il faut souffrir et qu'on le mérite ; cependant on est toujours surpris de la souffrance comme si l'on ne croyait ni la mériter ni en avoir besoin. Il n'y a que le vrai et pur amour qui aime à souffrir, parce qu'il n'y a que le vrai et pur amour qui s'abandonne. La résignation fait souffrir ; mais il y a en elle quelque chose qui souffre de souffrir et qui résiste. La résignation qui ne donne rien à Dieu qu'avec mesure et avec réflexion sur soi veut bien souffrir, mais elle se tâte souvent craignant de souffrir mal. A parler proprement on est comme deux personnes dans la résignation : l'une dompte l'autre et veille sur elle pour l'empêcher de se révolter. Dans le pur amour, qui est désapproprié et abandonné, l'âme se nourrit en silence de la croix et de l'union à Jesus-Christ crucifié, sans aucun retour de sensibilité sur sa souffrance. Il n'y a qu'une volonté unique, simple, qui se laisse voir à Dieu telle qu'elle est sans chercher à se voir elle-même. Elle ne dit rien ; elle ne remarque rien. Que fait-elle ? Elle souffre. Est-ce tout ? Oui, c'est tout : elle n'a qu'à souffrir. L'amour se fait assez entendre sans parler et sans penser. Il fait l'unique chose qu'il a à faire, qui est de ne rien vouloir quand il manque de toute consolation. Une volonté rassasiée de celle de Dieu, pendant que tout le reste lui est ôté, est le plus pur de tous les amours.

Quel soulagement de penser qu'on n'a donc point tant d'inquiétudes à se donner pour s'exciter sans

cesse à la patience, pour être toujours en garde et tendu afin de soutenir le caractère d'une vertu accomplie au dehors ! Il suffit d'être petit et abandonné dans la douleur. Ce n'est point courage ; c'est quelque chose de moins et de plus : de moins aux yeux du commun des hommes vertueux ; de plus aux yeux de la pure foi. C'est une petitesse en soi, qui met l'âme dans toute la grandeur de Dieu. C'est une faiblesse qui désapproprie de toute force et qui donne la toute-puissance de Dieu. *Quand je suis faible*, dit saint Paul, *c'est alors que je suis puissant* (1) : *je puis tout en celui qui me fortifie* (2).

Alors il suffit de se nourrir par quelque courte lecture proportionnée à son état et à son goût, mais souvent interrompue pour soulager les sens et pour faire place à l'esprit intérieur qui met en recueillement. Quelquefois on souffre sans savoir presque si l'on souffre : d'autres fois on souffre et l'on trouve qu'on souffre mal, et l'on supporte son impatience comme une seconde croix plus pesante que la première ; mais rien n'arrête, parce que le vrai amour va toujours, n'allant point par lui-même et ne se comptant pour rien. Alors on est vraiment heureux. La croix n'est plus croix quand il n'y a plus un *moi* pour la souffrir et qui s'approprie les biens et les maux.

QUARANTE-SIXIÈME LECTURE.

L'amour désintéressé et l'amour intéressé ont leur saison.

Pourquoi aime-t-on mieux voir les dons de Dieu en soi qu'en autrui, si ce n'est par attachement à

(1) II Cor. 12, v. 10.

(2) Philip. 4, v. 13.

soi? Quiconque aime mieux les voir en soi que dans les autres s'affligera aussi de les voir dans les autres plus parfaits qu'en soi : et voilà la jalousie. Que faut-il donc faire? Il faut se réjouir de ce que Dieu fait sa volonté en nous, et y règne moins pour notre bonheur ou pour notre perfection, en tant qu'elle est la nôtre, que pour son bon plaisir et pour sa pure gloire.

Remarquez là-dessus deux choses : l'une que tout ceci n'est point une subtilité creuse; car Dieu, qui veut dépouiller l'âme pour la perfectionner et la poursuivre sans relâche jusqu'au plus pur amour, la fait passer réellement par ses épreuves d'elle-même, et ne la laisse point en repos jusqu'à ce qu'il ait ôté à son amour-propre tout retour et tout appui en soi. Rien n'est si jaloux, si sévère et si délicat que ce principe du pur amour. Il ne saurait souffrir mille choses qui nous sont imperceptibles dans un état commun; et ce que le commun des personnes pieuses appelle subtilité, paraît une chose essentielle à l'âme qui veut se déprendre d'elle-même. C'est comme l'or qui se purifie au creuset; le feu consume tout ce qui n'est pas le pur or. Il faut aussi qu'il se fasse comme une fonte universelle du cœur pour purifier l'amour divin.

La seconde chose à remarquer est que Dieu ne poursuit pas ainsi en cette vie toutes les âmes. Il y en a un nombre infini de très pieuses qu'il laisse dans quelque retour sur elles-mêmes : ces retours mêmes les soutiennent dans la pratique des vertus et servent à les purifier jusqu'à un certain point.

Rien ne serait plus indiscret et plus dangereux que de leur ôter cette occupation consolante des grâces de Dieu par rapport à leur propre perfection. Les premières personnes ont une reconnais-

sance désintéressée; elles rendent gloire à Dieu de ce qu'il fait en elles pour sa pure gloire. Les dernières s'y regardent aussi elles-mêmes et unissent leur intérêt à celui de Dieu. Si les premières voulaient ôter aux autres ce mélange et cet appui en elles-mêmes par rapport aux grâces, elles feraient le même mal que si l'on sevrait un enfant qui ne peut encore manger; lui ôter la mamelle, c'est le faire mourir. Il ne faut jamais vouloir ôter à une âme ce qui la nourrit encore et que Dieu lui laisse pour soutenir son infirmité. C'est détruire la grâce que de vouloir la prévenir. Il ne faut pas aussi que cette sorte de personnes condamne les autres parce qu'elle ne les voient point occupées comme elles de leur propre perfection dans les grâces qu'elles reçoivent; Dieu fait en chacun ce qu'il lui plaît: *l'esprit souffle où il veut* (1) et comme il veut. L'oubli de soi dans la pure vue de Dieu est un état où Dieu peut faire dans une âme tout ce qui lui est le plus agréable. L'importance est que le second genre de personnes ne soit point curieux sur l'état des autres, et que les autres ne veulent point leur faire connaître les épreuves qui ne sont pas de leur état avant que Dieu les y appelle.

QUARANTE-SEPTIÈME LECTURE.

De la vraie liberté.

Quand on ne s'embarrasse point par des retours inquiets sur soi-même, on commence à devenir libre de la véritable liberté.

Au contraire, la fausse sagesse, qui est toujours

(1) Jean 3, v. 8.

tendue, toujours occupée d'elle-même, toujours jalouse de sa propre perfection, souffre une douleur cuisante toutes les fois qu'elle aperçoit en elle la moindre tache.

Ce n'est pas que l'homme simple et détaché de soi-même ne travaille à sa perfection : il y travaille d'autant plus qu'il s'oublie davantage, et qu'il ne songe aux vertus que pour accomplir la volonté de Dieu.

Le défaut qui est en nous la source de tous les autres est l'amour de nous-mêmes auquel nous rapportons tout au lieu de rapporter tout à Dieu. Quiconque travaille donc à se désoccuper de soi-même, à s'oublier, à se renoncer, suivant le précepte de Jésus-Christ, coupe d'un seul coup la racine à tous ses vices, et trouve dans ce renoncement à soi-même le germe de toutes les vertus.

Alors on entend et on éprouve au dedans de soi la vérité profonde de cette parole de l'Écriture : *Là où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté* (1). On ne néglige rien pour faire régner Dieu au dedans de soi-même et au dehors ; mais on est en paix au milieu de l'humiliation causée par ses fautes. On aimerait mieux mourir que de commettre la moindre faute volontairement; mais on ne craint point le jugement des hommes pour l'intérêt de sa propre réputation. On se dévoue à l'opprobre de Jésus-Christ, et l'on demeure en paix dans l'incertitude des événements. Pour les jugements de Dieu, on s'y abandonne en implorant ses miséricordes, suivant les divers degrés ou de confiance, ou de sacrifice, ou de désappropriation entière de soi-même. Plus on s'abandonne, plus on trouve la

(1) II Cor. 3, v. 17.

paix ; et cette paix met tellement le cœur au large qu'on est prêt à tout, on veut tout et l'on ne veut rien ; on est simple comme de petits enfants.

La lumière de Dieu fait sentir jusqu'aux moindres fautes ; mais elle ne décourage point. On marche devant lui ; mais si l'on bronche, on se hâte de reprendre sa course et l'on ne pense qu'à avancer toujours. Oh ! que cette simplicité est heureuse ! mais qu'il y a peu d'âmes qui aient le courage de ne regarder jamais derrière elles ! Semblables à la femme de Loth, elles attirent sur elles la malédiction de Dieu par ces retours inquiets d'un amour-propre jaloux et délicat.

Il faut perdre ce qui reste en nous du vieil homme si nous voulons nous retrouver en Dieu ; c'est aux petits que Jésus-Christ déclare qu'appartient son royaume. Ne point trop raisonner, aller au bien par une intention droite dans les choses communes, laisser tomber mille réflexions par lesquelles on s'enveloppe et l'on s'enfonce en soi-même sous prétexte de se corriger : voilà en gros les principaux moyens d'être libres de la vraie liberté sans négliger ses devoirs.

QUARANTE-HUITIÈME LECTURE.

Des divertissements attachés à l'état des personnes.

Vous ne devez point, ce me semble, vous embarrasser sur les divertissements où vous ne pouvez éviter de prendre part. Il y a bien des gens qui veulent qu'on gémisse de tout, et qu'on se gêne continuellement en excitant en soi le dégoût des amusements auxquels on est assujetti. Pour moi, j'avoue que je ne saurais m'accommoder de cette

rigidité. J'aime mieux quelque chose de plus simple, et je crois que Dieu même l'aime beaucoup mieux. Quand les divertissements sont innocents en eux-mêmes et qu'on y entre par les règles de l'état où la Providence nous met, alors je crois qu'il suffit d'y prendre part avec modération et dans la vue de Dieu. Des manières plus sèches, plus réservées, moins complaisantes et moins ouvertes, ne serviraient qu'à donner une fausse idée de la piété aux gens du monde qui ne sont déjà que trop préoccupés contre elle, et qui croiraient qu'on ne peut servir Dieu que par une vie sombre et chagrine.

Je conclus donc que quand Dieu met dans certaines places qui engagent à être de tout, au lieu où vous êtes, il n'y a qu'à y demeurer en paix sans se chicaner continuellement soi-même sur les motifs secrets qui peuvent insensiblement se glisser dans le cœur. On ne finirait jamais si l'on voulait continuellement sonder le fond de son cœur ; et en voulant sortir de soi pour chercher Dieu, on s'occuperait trop de soi dans ces examens si fréquents. Marchons dans la simplicité du cœur avec la paix et la joie, qui sont les fruits du Saint-Esprit. Qui marche en la présence de Dieu dans les choses les plus indifférentes, ne cesse point de faire l'œuvre de Dieu, quoiqu'il ne paraisse rien faire de solide et de sérieux. Je suppose toujours qu'on est dans l'ordre de Dieu et qu'on se conforme aux règles de la Providence dans sa condition en faisant ces choses indifférentes.

La plupart des gens, quand ils veulent se convertir ou se réformer, songent bien plus à remplir leur vie de certaines actions difficiles et extraordinaires, qu'à purifier leurs intentions et à mourir à leurs inclina-

tions naturelles dans les actions les plus communes de leur état : en quoi ils se trompent fort souvent. Il vaudrait beaucoup mieux changer moins les actions et changer davantage la disposition du cœur qui les fait faire. Quand on est déjà dans une vie honnête et réglée, il est bien plus pressé, pour devenir véritablement chrétien, de changer le dedans que le dehors. Dieu ne se paie ni du bruit des lèvres, ni de la posture du corps, ni des cérémonies extérieures : ce qu'il demande encore, c'est une volonté qui ne soit plus partagée entre lui et aucune créature ; c'est une volonté souple dans ses mains, qui ne désire et ne rejette rien, qui veuille sans réserve tout ce qu'il veut, et qui ne veuille jamais, sous aucun prétexte, rien de tout ce qu'il ne veut pas.

Portez cette volonté toute simple, cette volonté toute pleine de celle de Dieu, partout où sa Providence vous conduit. Cherchez Dieu dans ces heures qui paraissent si vides ; et elles seront pleines pour vous, puisque Dieu vous y soutiendra. Les amusements même les plus inutiles se tourneront en bonnes œuvres si vous n'y entrez que selon la vraie bienséance et pour vous y conformer à l'ordre de Dieu. Que le cœur est au large quand Dieu ouvre cette voie de simplicité ! On marche comme de petits enfants que la mère mène par la main, et qui se laissent mener sans se mettre en peine du lieu où ils vont. On est content d'être assujetti ; on est content d'être libre ; on est prêt à parler ; on est prêt à se taire. Quand on ne peut dire des choses édifiantes, on dit des riens d'aussi bon cœur ; on s'amuse à ce que saint François de Sales appelle des *joyeusetés* : par-là on se délasse en délassant les autres.

Vous me direz peut-être que vous aimeriez mieux être occupé de quelque chose de plus sérieux et de plus solide. Mais Dieu ne l'aime pas mieux pour vous, puisqu'il choisit ce que vous ne choisiriez pas. Vous savez que son goût est meilleur que le vôtre. Vous trouveriez plus de consolation dans les choses solides dont il vous a donné le goût ; et c'est cette consolation qu'il veut vous ôter ; c'est ce goût qu'il veut mortifier en vous, quoiqu'il soit bon et salutaire. Les vertus mêmes ont besoin d'être purifiées dans leur exercice par les contre-temps que la Providence leur fait souffrir pour mieux les détacher de toute volonté propre. Oh ! que la piété, quand elle est prise par le principe fondamental de la volonté de Dieu, sans consulter le goût, ni le tempérament, ni les saillies d'un zèle excessif, est simple, douce, aimable, discrète et sûre dans toutes ses démarches ! On vit à peu près comme les autres gens, sans affectation, sans apparence d'austérité, d'une manière sociable et aisée, mais avec une sujétion perpétuelle à tous ses devoirs, mais avec un renoncement sans relâche à tout ce qui n'entre point d'un moment à l'autre dans l'ordre de Dieu sur nous, enfin avec une vue pure de Dieu à qui on sacrifie tous les mouvements irréguliers de la nature. Voilà l'adoration en esprit et en vérité que Jésus-Christ et son Père cherchent. Tout le reste n'est qu'une religion en cérémonie, et plutôt l'ombre que la vérité du christianisme.

Vous me demanderez sans doute par quels moyens on peut parvenir à se conserver dans cette pureté d'intention dans une vie si commune et qui paraît si amusée. On a bien de la peine, direz-vous, à défendre son cœur contre le torrent des passions et des mauvais exemples du monde, lorsqu'on est à

toute heure en garde contre soi-même; comment pourra-t-on donc espérer se soutenir si l'on s'expose avec tant de facilité aux divertissements qui empoisonnent ou qui du moins dissipent avec tant de danger une âme chrétienne.

J'avoue le danger et je le crois encore plus grand qu'on ne saurait le dire. Je conviens de la nécessité de se précautionner contre tant de pièges; et voici à quoi je voudrais réduire ces précautions.

Premièrement, je crois que vous devez poser pour fondement de tout la lecture et la prière. Je ne parle point ici d'une lecture de curiosité pour vous rendre savant sur les questions de religion; rien n'est plus vain, plus indécent, plus dangereux. Je ne voudrais que des lectures simples, éloignées des moindres subtilités, bornées aux choses d'une pratique sensible, et qui soient toutes tournées à nourrir le cœur. Evitez tout ce qui excite l'esprit, et qui fait perdre cette heureuse simplicité qui rend l'âme docile et soumise à tout ce que l'Église enseigne. Quand vous ferez vos lectures, non pour savoir davantage, mais pour apprendre mieux à vous défier de vous-même, elles se tourneront à profit. Ajoutez à la lecture la prière où vous méditerez en profond silence quelque grande vérité de la religion. Vous pouvez le faire en vous attachant à quelque action ou à quelque parole de Jésus-Christ. Après avoir été convaincu de la vérité que vous voudrez considérer, faites-en l'application sérieuse et précise pour la correction de vos défauts en détail; formez vos résolutions devant Dieu, et demandez-lui qu'il vous anime pour vous faire accomplir ce qu'il vous donne le courage de lui promettre. Quand vous apercevrez que votre esprit s'égarera pendant cet exercice, ramenez-le doucement sans vous inquiéter

et sans jamais vous décourager de l'importunité de ces distractions qui sont opiniâtres. Tandis qu'elles seront involontaires, elles ne pourront vous nuire; au contraire, elles vous serviront plus qu'une prière accompagnée d'une consolation et d'une ferveur toutes sensibles; car elles vous humilieront, vous mortifieront et vous accoutumeront à chercher Dieu purement pour lui-même sans mélange d'aucun plaisir. Pourvu que vous soyez fidèle à vous dérober des temps réglés soir et matin pour pratiquer ces choses, vous verrez qu'elles vous serviront de contre-poison contre les dangers qui vous environnent. Je dis le soir et le matin, parce qu'il faut renouveler de temps en temps la nourriture de l'âme aussi bien que celle du corps, pour empêcher qu'elle ne tombe en défaillance en s'épuisant dans le commerce des créatures. Mais il faut être ferme contre soi et contre les autres pour réserver toujours ce temps. Il ne faut jamais se laisser entraîner aux occupations extérieures, quelque bonnes qu'elles soient, jusqu'à perdre le temps de se nourrir.

La seconde précaution que je crois nécessaire est de prendre, suivant qu'on est libre et qu'on sent son besoin, certains jours pour se retirer entièrement et pour se recueillir. C'est là qu'on guérit secrètement aux pieds de Jésus-Christ toutes les plaies de son cœur, et qu'on efface toutes les impressions malignes du monde. Cela sert même à la santé, car, pourvu qu'on sache user simplement de ces sortes de retraites, elles ne reposent pas moins le corps que l'esprit.

Troisièmement, je suppose que vous vous bornez aux divertissements convenables à la profession de piété que vous faites et au bon exemple que le monde même attend de vous. Car le monde, tout

monde qu'il est, veut que ceux qui le méprisent ne se démentent en rien dans le mépris qu'ils ont pour lui, et il ne peut s'empêcher d'estimer ceux par qui il se voit méprisé de bonne foi. Vous comprenez bien que les vrais chrétiens doivent se réjouir de ce que le monde est un censeur si rigoureux ; car ils doivent se réjouir d'être par là dans une nécessité plus pressante de rien faire qui ne soit édifiant.

Enfin je crois que vous ne devez entrer dans les divertissements de la cour que par complaisance et qu'autant qu'on le désire. Ainsi, toutes les fois que vous n'êtes ni appelé ni désiré, il ne faut jamais paraître ni chercher à vous attirer indirectement une invitation Par là vous donnerez à vos affaires domestiques et aux exercices de piété tout ce que vous serez libre de leur donner. Le public, ou du moins les gens raisonnables et sans fiel contre la vertu seront également édifiés, et de vous voir si discret pour tendre à la retraite quand vous êtes libre, et sociable pour entrer avec condescendance dans les divertissements permis quand vous y serez appelé.

Je suis persuadé qu'en vous attachant à ces règles qui sont simples, vous attirerez sur vous une abondante bénédiction. Dieu, qui vous mènera comme par la main dans ces divertissements, vous y soutiendra. Il s'y fera sentir à vous. La joie de sa présence vous sera plus douce que tous les plaisirs qui vous seront offerts. Vous y serez modéré, discret et recueilli sans contrainte, sans affectation, sans sécheresse incommode aux autres. Vous serez, suivant la parole de saint Paul, au milieu de ces choses comme n'y étant pas ; et y montrant une humeur gaie et complaisante, vous serez tout à tous.

Si vous apercevez que l'ennui vous abat ou que la joie vous évapore, vous reviendrez doucement et sans vous troubler dans le sein du Père céleste qui vous tend sans cesse les bras. Vous attendrez de lui la joie et la liberté d'esprit dans la tristesse, la modération et le recueillement dans la joie; et vous verrez qu'il ne vous laissera manquer de rien. Un regard de confiance, un simple retour de votre cœur sur lui vous renouvellera ; et, quoique vous sentiez souvent votre âme engourdie et découragée dans chaque moment où Dieu vous appliquera à faire quelque chose, il vous donnera la facilité et le courage selon votre besoin. Voilà le pain quotidien que nous demandons à toute heure et qui ne nous manquera jamais ; car notre Père, bien loin de nous abandonner, ne cherche qu'à trouver nos cœurs ouverts pour y verser des torrents de grâce.

QUARANTE-NEUVIÈME LECTURE

Des divertissements attachés à l'état des personnes (*Suite*).

Les chaînes d'or ne sont pas moins chaînes que les chaînes de fer : on est exposé à l'envie et l'on est digne de compassion. Votre captivité n'est en rien préférable à celle d'une personne qu'on tiendrait injustement en prison. La seule chose qui doit vous donner une solide consolation, c'est que Dieu vous ôte votre liberté ; et c'est cette consolation même qui soutiendrait dans la prison la personne innocente dont je viens de parler. Ainsi vous n'avez rien au-dessus d'elle qu'un fantôme de gloire, qui, ne vous donnant aucun avantage effectif, vous met en danger d'être ébloui et trompé.

Mais cette consolation de vous trouver, par un

ordre de Providence, dans la situation où vous êtes, est une consolation inépuisable. Avec elle, rien ne peut jamais vous manquer ; par elle, les chaînes de fer se changent, je ne dis pas en chaînes d'or, car nous avons vu combien les chaînes d'or sont méprisables, mais en bonheur et en liberté. A quoi nous sert cette liberté naturelle dont nous sommes jaloux ? A suivre nos inclinations mal réglées, même dans les choses innocentes ; à flatter notre orgueil qui s'enivre d'indépendance ; à faire notre propre volonté, ce qui est le plus mauvais usage que nous puissions faire de nous mêmes.

Heureux donc ceux que Dieu arrache à leur propre volonté, pour les attacher à la sienne ! Autant ceux qui s'enchaînent eux-mêmes par leurs passions sont misérables, autant ceux que Dieu prend plaisir à enchaîner de ses propres mains, sont-ils heureux et libres. Dans cette captivité apparente, ils ne font plus ce qu'ils voudraient : tant mieux ; ils font, depuis le matin jusqu'au soir, contre leur goût, ce que Dieu veut qu'ils fassent ; il les tient comme pieds et mains liés dans les liens de sa volonté ; il ne les laisse jamais un seul moment à eux-mêmes ; il est jaloux de ce *moi* tyrannique qui veut tout pour lui-même ; il mène sans relâche de sujétions en sujétions, d'importunité en importunité, et vous fait accomplir ses plus grands desseins par des états d'ennui, de conversations puériles et d'inutilité dont on est honteux. Il presse l'âme fidèle et ne la laisse plus respirer : à peine un importun s'en va, que Dieu en envoie un autre pour avancer son œuvre. On voudrait être libre pour penser à Dieu ; mais on s'unit bien mieux à lui en sa volonté crucifiante, qu'en se consolant par des pensées douces, et affectueuses de ses bontés. On

voudrait être à soi pour être plus à Dieu ; on ne songe pas que rien n'est moins propre pour être à Dieu que de vouloir encore être à soi. Ce *moi* du vieil homme dans lequel on veut rentrer pour s'unir à Dieu, est mille fois plus loin de lui que la bagatelle la plus ridicule ; car il y a dans ce *moi* un venin subtil qui n'est point dans les amusements de l'enfance.

Il est vrai que l'on doit profiter de tous les moments qui sont libres pour se dégager ; il faut même, par préférence à tout le reste, se réserver des heures pour se délasser l'esprit et le corps dans un état de recueillement ; mais pour le reste de la journée, que le torrent emporte malgré nous, il faut se laisser entraîner sans aucun regret. Vous trouverez Dieu dans cet entraînement, et vous le trouverez d'une manière d'autant plus pure, que vous n'aurez pas choisi cette manière de le chercher.

La peine qu'on souffre dans cet état de sujétion est une lassitude de la nature qui voudrait se consoler et non un attrait de l'esprit de Dieu. On croit regretter Dieu, et c'est soi-même qu'on regrette : car ce que l'on trouve de plus pénible dans cet état gênant et agité, c'est qu'on ne peut jamais être libre avec soi-même ; c'est le goût de *moi* qui nous reste, et qui demanderait un état plus calme pour jouir à notre mode de notre esprit, de nos sentiments et de toutes nos bonnes qualités dans la société de certaines personnes délicates qui seraient propres à nous faire sentir tout ce que le *moi* humain a de flatteur ; ou bien on voudrait jouir en silence de Dieu et des douceurs de la piété, au lieu que Dieu veut jouir de nous et nous rompre pour nous accommoder à toutes ses volontés.

Il mène les autres par l'amertume des priva-

tions ; pour vous, il vous conduit par l'accablement des jouissances des vaines prospérités : il rend votre état dur et pénible à force d'y mettre ce que les aveugles croient qui fait la parfaite douceur de la vie. Ainsi il fait deux choses salutaires en vous ; il vous instruit par expérience, et vous fait mourir par les choses qui entretiennent la vie corrompue et maligne du reste des hommes. Vous êtes comme ce roi qui ne pouvait rien toucher qui ne se convertit en or sous sa main ; tant de richesses le rendaient malheureux : pour vous, vous serez heureux en laissant faire Dieu, et en ne voulant le trouver que dans les choses où il veut être pour vous.

En pensant à la misère de votre état, à la servitude dont vous gémissez, les paroles de Jésus-Christ à saint Pierre me sont revenues dans l'esprit : *Autrefois tu marchais comme tu voulais; mais quand tu seras dans un âge plus avancé, un autre plus fort que toi te mènera où tu ne voudras pas aller* (1). Laissez-vous aller et mener, n'hésitez pas dans la voie; vous irez, comme saint Pierre, où la nature jalouse de la vie et de la liberté ne veut point aller : vous irez à l'amour de Dieu, au parfait renoncement, à la mort totale de votre propre volonté, en accomplissement de celle de Dieu qui vous mène selon son bon plaisir.

Il ne faut pas attendre la liberté et la retraite pour se détacher de tout et pour vaincre le vieil homme, la vue d'une situation libre n'est qu'une belle idée : peut-être n'y parviendrons-nous jamais. Il faut se tenir prêt à mourir dans la servitude de notre état. Si la Providence prévient nos projets de retraite, nous ne sommes point à nous, et Dieu ne nous

(1) Jean 21, v. 18.

demandera que ce qui dépend de nous. Les Israélites, dans Babylone, soupiraient après Jérusalem : mais combien y en eût-il qui ne revirent jamais Jérusalem, et qui finirent leur vie à Babylone ! Quelle illusion s'ils eussent toujours différé, jusqu'à ce temps de leur retour dans leur patrie, à servir fidèlement le vrai Dieu, et à se perfectionner ! Peut-être serons-nous comme ces Israélites.

CINQUANTIÈME LECTURE.

Des croix qu'il y a dans l'état de prospérité, de faveur et de grandeur.

Dieu est ingénieux à nous faire des croix. Il en fait de fer et de plomb, qui sont accablantes par elles-mêmes ; il en fait faire de paille qui semblent ne rien peser, et qui ne sont pas moins difficiles à porter ; il en fait d'or et de pierreries qui éblouissent les spectateurs, qui excitent l'envie du public, mais qui ne crucifient pas moins que les croix les plus méprisées. Il en fait de toutes les choses qu'on aime le plus et les tourne en amertume. La faveur attire la gêne et l'importunité ; elle donne ce qu'on ne voudrait point ; elle ôte ce qu'on voudrait.

Un pauvre qui manque de pain a une croix de plomb dans son extrême pauvreté. Dieu sait assaisonner les plus grandes prospérités de misères semblables. On est, dans cette prospérité, affamé de liberté et de consolation comme ce pauvre l'est de pain : du moins il peut, dans son malheur, heurter à toutes les portes et exciter la compassion de tous les passants ; mais les gens en faveur sont des pauvres honteux : ils n'osent faire pitié ni chercher quelque soulagement. Il plaît souvent à Dieu de joindre l'infirmité corporelle à cette servitude de

l'esprit dans l'état de grandeur. Rien n'est plus utile que ces deux croix jointes ensemble; elles crucifient l'homme depuis la tête jusqu'aux pieds : on sent son impuissance et l'inutilité de tout ce qu'on possède. Le monde ne voit point votre croix, car il ne regarde qu'un peu d'assujettissement adouci par l'autorité, et qu'une légère indisposition qu'il peut soupçonner de délicatesse ; en même temps vous ne voyez dans votre état que l'amertume, la sécheresse, l'ennui, la captivité, le découragement, la douleur, l'impatience. Tout ce qui éblouit de loin les spectateurs disparaît aux yeux de la personne qui possède, et Dieu la crucifie réellement pendant que tout le monde envie son bonheur.

Ainsi, la Providence sait nous mettre à toutes sortes d'épreuves dans tous les états. Sans déchoir de cette grandeur, et sans calamités, on peut avaler le calice d'amertume; on l'avale jusqu'à la lie la plus amère dans les coupes d'or qui sont servies à la table des rois. Dieu prend plaisir à confondre ainsi la puissance humaine, qui n'est qu'une impuissance déguisée. Heureux qui voit ces choses par les yeux illuminés du cœur dont parle saint Paul ! La faveur, vous le voyez et vous le sentez, ne donne aucune véritable consolation ; elle ne peut rien contre les maux ordinaires de la nature ; elle en ajoute beaucoup de nouveaux et de très cuisants à ceux de la nature même déjà assez misérable. Les importunités de la faveur sont plus douloureuses qu'un rhumatisme ou qu'une migraine : mais la religion met à profit toutes les charges de la grandeur ; elle ne la prend que comme un esclavage, et c'est dans l'amour de cet esclavage qu'elle trouve une liberté d'autant plus véritable qu'elle est plus inconnue aux hommes.

Il ne faut trouver dans la prospérité rien de bon que ce que le monde n'y peut connaître, je veux dire la croix. L'état de faveur n'épargne aucune des peines de la nature : elle en ajoute de grandes, et elle fait encore qu'on ne peut prendre les soulagements qu'on prendrait si l'on était dans la disgrâce. Au moins dans une disgrâce, pendant la maladie, on verrait qui on voudrait, on n'entendrait aucun bruit : mais dans la haute faveur il faut que la croix soit complète ; il faut vivre pour autrui quand on aurait besoin d'être tout à soi ; il faut n'avoir aucun besoin, ne rien sentir, ne rien vouloir, n'être incommodé de rien, et être poussé à bout par les rigueurs d'une trop bonne fortune. C'est que Dieu veut rendre ridicule et affreux ce que le monde admire le plus. C'est qu'il traite sans pitié ceux qu'il élève sans mesure pour les faire servir d'exemple. C'est qu'il veut rendre la croix complète en la plaçant dans la plus éclatante faveur pour déshonorer la faveur mondaine. Encore une fois, heureux sont ceux qui, dans cet état, considèrent la main de Dieu qui les crucifie par miséricorde ! Qu'il est beau de faire son purgatoire dans le lieu où les autres cherchent leur paradis, sans pouvoir en espérer d'autre après cette vie si courte et si misérable !

Dans cet état il n'y a presque rien à faire : Dieu n'a pas besoin que nous lui disions beaucoup de paroles, ni que nous formions beaucoup de pensées ; il voit notre cœur quelquefois soumis et désirant de l'aimer, et cela lui suffit ; il voit bien notre souffrance et notre soumission. On n'a que faire de répéter de moment en moment à une personne qu'on aime : Je vous aime de tout mon cœur ; il arrive même souvent qu'on est longtemps sans penser qu'on l'aime, et on ne l'aime pas moins dans

ce temps-là que dans ceux où on lui fait les plus tendres protestations. Le vrai amour repose dans le fond du cœur; il est simple, paisible et quelquefois silencieux ; souvent on s'étourdit soi-même en multipliant à contre-temps les discours et les réflexions. Cet amour sensible n'est que dans une imagination échauffée.

Il n'y a donc dans la souffrance qu'à souffrir et à se taire devant Dieu : *Je me suis tû*, dit David, *parce que c'est vous qui l'avez fait* (1). C'est Dieu qui envoie les vapeurs, les fluxions, les tournements de tête, les défaillances, les épuisements, les importunités, les sujétions ; c'est lui qui envoie la grandeur même avec tous ses supplices et tout son maudit attirail ; c'est lui qui fait naître au dedans la sécheresse, l'impatience, le découragement, pour nous humilier par la tentation et pour nous montrer à nous-mêmes tels que nous sommes. C'est lui qui fait tout ; il n'y a qu'à le voir et qu'à l'adorer en tout.

Il ne faut point s'inquiéter pour se procurer une présence artificielle de Dieu et de ces vérités ; il suffit de demeurer simplement dans cette disposition du cœur, de vouloir être crucifié ; tout au plus une vue simple et sans effort, qu'on renouvellera toutes les fois qu'on en sera averti intérieurement par un certain souvenir qui est une espèce de réveil du cœur.

Ainsi, les peines de la faveur, les douleurs de la maladie et les imperfections mêmes du dedans, pourvu qu'elles soient portées paisiblement et avec petitesse, sont le contre-poison d'un état qui est par lui-même si dangereux. Dans la prospérité apparente il n'y a rien de bon que la croix cachée ! O croix ! ô bonne croix ! je t'embrasse ; j'adore en toi Jésus mourant, avec qui il faut que je meure.

(1) Ps. 38, v. 2.

CINQUANTE-UNIÈME LECTURE

De l'emploi du temps.

Je comprends que ce que vous désirez de moi n'est pas seulement d'établir de grands principes pour prouver la nécessité de bien employer le temps: il y a longtemps que la grâce vous en a persuadé. On est heureux quand on trouve des âmes avec qui il y a, pour ainsi dire, plus de la moitié du chemin de fait. Mais que cette parole ne paraisse pas vous flatter ; il en reste encore beaucoup à faire, et il y a bien loin depuis la persuasion de l'esprit, et même la bonne disposition du cœur jusqu'à une pratique exacte et fidèle.

Rien n'a été plus ordinaire dans tous les temps et rien ne l'est plus encore aujourd'hui, que de rencontrer des âmes parfaites et saintes en spéculation. *Vous les connaîtrez par leurs œuvres et par leur conduite* (1), dit le Sauveur du monde. Et c'est la seule règle qui ne trompe point pourvu qu'elle soit bien développée : c'est par là que nous devons juger de nous-mêmes.

Il y a plusieurs temps à distinguer dans notre vie, mais la maxime qui doit se répandre universellement sur tous les temps, c'est qu'il ne doit point y en avoir d'inutiles ; qu'ils entrent tous dans l'ordre et dans l'enchaînement de notre salut ; qu'ils sont tous chargés de plusieurs devoirs que Dieu y a attachés de sa propre main et dont il doit nous demander compte ; car, depuis les premiers instants de notre être jusqu'au dernier moment de notre vie,

(1) Matth. 7, v. 16.

Dieu n'a point prétendu nous laisser de temps vide, et qu'on puisse dire qu'il ait abandonné à notre discrétion ni pour le perdre. L'importance est de connaître ce qu'il désire que nous en fassions. On y parvient, non par une ardeur empressée et inquiète qui serait plutôt capable de tout brouiller que de nous éclairer sur nos devoirs, mais par une soumission sincère à ceux qui nous tiennent la place de Dieu ; en second lieu, par un cœur pur et droit qui cherche Dieu dans la simplicité, et qui combat sincèrement toutes les duplicités et les fausses adresses de l'amour-propre à mesure qu'il les découvre : car on ne perd pas seulement le temps en ne faisant rien ou en faisant le mal, mais on le perd aussi en faisant autre chose que ce que l'on devrait, quoique ce que fait soit bon. Nous sommes étrangement ingénieux à nous chercher nous-mêmes perpétuellement ; et ce que les âmes mondaines font grossièrement et sans se cacher, les personnes qui ont le désir d'être à Dieu, le font souvent plus finement à la faveur de quelque prétexte qui, leur servant de voile, les empêche de voir la difformité de leur conduite.

Un moyen général pour bien employer le temps c'est de s'accoutumer à vivre dans une dépendance continuelle de l'esprit de Dieu et de sa loi, recevant de moment en moment ce qu'il lui plaît de nous donner ; le consultant dans les doutes où il faut prendre notre parti sur le champ, recourant à lui dans les affaiblissements où la vertu tombe comme en défaillance ; l'invoquant et s'élevant vers lui lorsque le cœur, entraîné par les objets sensibles, se voit conduit imperceptiblement hors de sa route, se surprend dans l'oubli et dans l'éloignement de Dieu.

Heureuse l'âme qui, par un renoncement sincère à elle-même, se tient sans cesse entre les mains de son Créateur, prête à faire tout ce qu'il voudra, et qui ne se lasse point de lui dire cent fois le jour : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse? Enseignez-moi à faire votre sainte volonté, parce que vous êtes mon Dieu* (1). Vous montrerez que vous êtes mon Dieu en m'enseignant, et moi que je suis votre créature en vous obéissant. En quelles mains, grand Dieu, serai-je mieux que dans les vôtres ? Hors de là, mon âme est toujours exposée aux attaques des ennemis, et mon salut toujours en danger. Je ne suis qu'ignorance et que faiblesse ; et je tiendrais ma perte assurée si vous me laissiez ma propre conduite, disposant à mon gré des temps précieux que vous me donnez pour me sanctifier, et marchant aveuglément dans les voies de mon propre cœur. En cet état, que pourrais-je faire à tout heure qu'un mauvais choix ? et que serais-je capable d'opérer en moi qu'un ouvrage d'amour-propre, de péché et de damnation ? Envoyez donc, Seigneur, votre lumière pour guider mes pas : distribuez-moi vos grâces en toutes occasions, selon mes besoins, comme l'on distribue la nourriture aux enfants selon leur âge et selon leur faiblesse. Apprenez-moi, par un saint usage du temps présent que vous me donnez, à réparer le passé et à ne jamais compter follement sur l'avenir.

Le temps des affaires et des occupations extérieures n'a besoin, pour être bien employé, que d'une simple attention aux ordres de la divine Providence. Comme c'est elle qui nous les prépare et qui nous les présente, nous n'avons qu'à la suivre

(1) Ac. 9, v. 6 ; — Ps. 142, v. 10.

avec docilité et soumettre entièrement à Dieu notre humeur, notre volonté propre, notre délicatesse, notre inquiétude, notre retour sur nous-mêmes, ou bien l'épanchement, la précipitation, la vaine joie et les autres passions qui viennent à la traverser selon que les choses que nous avons à traiter nous sont agréables ou incommodes. Il faut bien prendre garde à ne pas se laisser accabler par ce qui vient du dehors, et à ne pas se laisser noyer par la multitude des occupations extérieures, quelles qu'elles puissent être.

Nous devons tâcher de commencer toutes nos entreprises dans la vue de la pure gloire de Dieu. les continuer sans dissipation, et les finir sans empressement et sans impatience.

Le temps des entretiens et des divertissements est le plus dangereux pour nous; et peut-être le plus utile pour les autres : on doit y être sur ses gardes c'est-à-dire plus fidèle en la présence de Dieu. La vigilance chrétienne tant recommandée par Notre-Seigneur, les aspirations et les élévations d'esprit et de cœur vers Dieu, non seulement habituelles, mais actuelles, autant qu'il est possible, par les vues simples que la foi donne ; la dépendance douce et paisible que l'âme garde envers la grâce, qu'elle reconnaît pour le seul principe de sûreté de sa force ; tout cela doit être mis alors en usage pour se préserver du poison subtil qui est souvent caché sous les entretiens et les plaisirs, et pour savoir placer avec sagesse ce qui peut instruire et édifier les autres. Cela est nécessaire, surtout pour ceux qui ont entre les mains un grand pouvoir et dont les paroles peuvent faire ou tant de bien ou tant de mal.

Les temps libres sont ordinairement les plus utiles pour nous-mêmes ; nous ne pouvons guère en

faire un meilleur emploi que de les consacrer à réparer nos forces (je dis même nos forces corporelles), dans un commerce plus secret et plus intime avec Dieu. La prière est si nécessaire et est la source de tant de biens, que l'âme qui a trouvé ce trésor ne peut s'empêcher d'y revenir dès qu'elle est laissée à elle-même.

Il y aurait d'autres choses à vous dire sur ces trois sortes de temps ; peut-être pourrai-je en dire quelque chose si les vues qui me frappent présentement ne se perdent pas ; en tous cas, c'est une fort petite perte. Dieu donne d'autres vues quand il lui plaît : s'il n'en donne pas, c'est une marque qu'elles ne sont pas nécessaires, et, dès qu'elles ne sont pas nécessaires pour notre bien, nous devons être bien aises qu'elles soient perdues.

CINQUANTE-DEUXIÈME LECTURE

Du ménagement du temps.

Je crois que vous avez deux choses à faire: la première consiste dans le soin que vous devez prendre de dérober au monde un peu de temps pour vos lectures et pour vos prières. Il me semble que je vois tous vos embarras, tant je me les représente fortement : mais après tout, il faut que les affaires viennent chacune en leur rang, et que celle du salut soit comptée pour la première. Que diriez-vous d'une personne qui ne trouverait pas de temps pour manger et pour dormir ? Le temps employé aux nécessités de la vie, lui diriez-vous, est le temps le mieux employé pour vos affaires mêmes : si votre santé succombe, comment agirez-vous ? A

quoi servira votre travail, si la vie vous manque pour en recueillir le fruit ?

Je vous dis de même, si vous laissez votre âme s'épuiser et tomber en défaillance, faute de nourriture, à quoi aboutiront, non seulement les conversations, mais encore les affaires qui paraissent les plus solides, les plus indispensables et les plus pressées ? *Marthe, Marthe, pourquoi vous troublez-vous et vous empressez-vous ? Marie*, que vous voyez recueillie et immobile, *a choisi la meilleure part, qui ne lui sera jamais ôtée* (1).

Je ne vous dis pas tout ceci pour vous jeter dans les scrupules sur les occupations nécessaires : mais soyez persuadé qu'elles n'iront jamais jusqu'à ne point vous laisser le temps de manger le pain quotidien pour votre nourriture ; car Dieu est trop bon, et il vous a fait trop sentir sa miséricorde pour vous ôter les moyens de le prier et de vous soutenir dans les sentiments qu'il vous inspire. Songez donc à sauver les matins et les soirs quelques heures : en faisant semblant de s'éveiller plus tard, et le soir d'avoir quelques lettres à écrire, on se débarrasse, et les affaires véritables n'en vont pas plus mal.

Il faut aussi mettre à profit tous les moments : quand on attend quelqu'un, quand on va d'un lieu à un autre, quand on est avec des gens qui parlent volontiers, et qu'on n'a qu'à les laisser parler, on élève un instant son cœur à Dieu, on se renouvelle pour la suite de ses occupations. Moins on a de temps, plus il importe de le ménager. Si l'on attend d'avoir à soi des heures réglées et commodes pour les remplir des choses solides, on court risque d'attendre longtemps, surtout dans le genre de vie où vous

(1) Luc. 10. v 41,. 42.

êtes ; mais il faut prendre tous les moments interrompus. Il n'en est pas de la piété comme des affaires temporelles ; les affaires demandent des temps libres et réglés pour une application suivie et longue ; mais la piété n'a pas besoin de ces applications si longues, si fortes et si suivies ; en un moment on peut rappeler la présence de Dieu, l'aimer, l'adorer, lui offrir ce que l'on fait ou ce que l'on souffre, et calmer devant lui toutes les agitations de son cœur. Prenez donc le matin une demi-heure et autant l'après-midi pour réparer les brèches que le monde fait ; et, dans le cours de la journée, servez-vous de certaines pensées qui vous touchent le plus pour vous renouveler en la présence de Dieu.

L'autre chose que vous avez à faire par rapport à vous, c'est de ne pas vous décourager ni par l'expérience de votre faiblesse, ni par le dégoût de la vie agitée que vous menez. C'est une miséricorde de Dieu qui vous fait gémir de cette agitation ; et le gémissement est le contre-poison qui empêche votre cœur d'être corrompu par la dissipation : c'est pourquoi je serais bien fâché que cette vie cessât de vous déplaire ; vos gémissements et votre dégoût me donnent une vraie joie. Dieu vous fera mourir à vous-même par le dégoût du monde, comme il fait mourir à elles mêmes d'autres personnes par la solitude et par la privation de tout ce que le monde peut donner. Il n'est question que d'être fidèle, patient et paisible dans la croix de l'état présent qu'on n'a point choisi et que Dieu a donné selon ses desseins.

DEUXIÈME PARTIE

LA PIÉTÉ

PREMIÈRE LECTURE

Sur la prière.

De tous les devoirs de la piété chrétienne, il n'y en a point de plus négligé, et néanmoins de plus essentiel, que celui d'attirer en nous la grâce par la prière. La plupart des gens ne regardent plus cet exercice de piété que comme une cérémonie ennuyeuse, qu'il est pardonnable d'abréger autant que l'on peut. Cette admirable ressource est ainsi méprisée et abandonnée par ceux-là mêmes qui auraient le plus pressant besoin d'y avoir recours pour apaiser Dieu. Les gens même que leur profession ou le désir de faire leur salut, engage à prier, prient avec tant de tiédeur, de dégoût et de dissipation d'esprit, que leur prière, bien loin d'être pour eux une source de bénédiction et de grâces, devient souvent le sujet le plus terrible de leur condamnation. Où est maintenant ce zèle si pur et si ardent des premiers chrétiens, qui trouvaient toute leur consolation à leur application à la prière ? Où trouverons-nous des imitateurs de l'admirable saint Basile, qui, nonobstant ses profondes études et ses

travaux continuels pour le service de l'Église, avait néanmoins, comme nous l'assure son saint et fidèle ami Grégoire de Nazianze, une assiduité sans relâche dans l'oraison, et une ferveur invincible dans les veilles des nuits où l'on chantait les louanges de Dieu ?

Confus à la vue d'un tel exemple, tâchons de ranimer notre foi et notre charité, qui sont presque éteintes. Considérons que notre salut dépend des grâces que nous recevrons, et de la fidélité avec laquelle nous suivrons les impressions de l'esprit de Dieu.

Or, les grâces ne s'obtiennent que par la prière ; la ferveur ne s'excite et ne se maintient que par la prière ; donc une âme qui a peu de ferveur doit regarder l'usage de la prière comme le moyen auquel Dieu attache les grâces nécessaires à notre salut.

Nous établirons : 1° La nécessité générale de la prière.

2° Les besoins particuliers que chacun a de prier dans sa condition ;

3° La manière dont nous devons prier pour rendre notre prière fructueuse et agréable à Dieu ;

Il faut prier, c'est un devoir indispensable pour tous les chrétiens.

Il faut prier, chacun en a besoin, pour pouvoir remplir sa vocation.

Il faut prier, et c'est la manière dont nous prierons qui décidera de notre salut.

Dieu seul peut nous instruire de l'étendue de nos devoirs, et de toutes les maximes de la religion que nous avons besoin de connaître. Les instructions des hommes quelque sages et bien intentionnés qu'ils soient, se trouvent néanmoins faibles

et imparfaites, si Dieu n'y joint les armes des lumières intérieures dont parle saint Paul, et qui assujettissent nos esprits à la vérité.

Les défauts mêmes qui paraissent dans tous les hommes font tort dans notre esprit aux vérités que nous apprenons d'eux. Telle est notre faiblesse, que nous ne sommes jamais irrépréhensibles. Telle est la faiblesse de ceux qui ont besoin d'être corrigés, qu'ils ne reçoivent point avec assez de respect et de docilité les instructions des autres hommes qui sont imparfaits comme eux.

Mille soupçons, mille jalousies, mille craintes, mille intérêts, mille préventions nous empêchent de profiter de ce que les autres hommes veulent nous apprendre, et quoiqu'ils aient l'autorité et l'intention de nous annoncer les vérités les plus solides, ce qu'ils font affaiblit toujours ce qu'ils disent. En un mot, il n'appartient qu'à Dieu de nous instruire parfaitement.

Plût à Dieu, disait Saint Bernard, en écrivant à une personne pieuse, qu'il daignât par sa miséricorde faire distiller sur moi, qui ne suis qu'un misérable pécheur, quelques gouttes de cette plaie volontaire et précieuse qu'il réserve à son héritage (1) ! je tâcherais de la verser dans votre cœur. Mais si vous cherchez moins à satisfaire une vaine curiosité qu'à vous procurer une instruction solide vous trouverez plutôt la vraie sagesse dans les déserts que dans les livres ; le silence des rochers et des forêts les plus sauvages vous instruira bien mieux que l'éloquence des hommes les plus sages et les plus savants. Non seulement les hommes qui vivent dans l'oubli de Dieu et qui courent après les

(1) Ps. 67.

vanités trompeuses du monde, mais encore les gens qui s'appliquent aux objets de la foi, et qui vivent selon cette règle, ne trouvent point en eux-mêmes, quelque bon esprit qu'ils puissent avoir, les véritables principes qui leur sont nécessaires. Nous n'avons, dit saint Augustin, de notre propre fonds que mensonge et que péché ; tout ce que nous possédons de vérité et de justice est un bien emprunté : il découle de cette fontaine divine qui doit exciter en nous une soif ardente dans l'affreux désert de ce monde, afin qu'étant rafraîchis et désaltérés par quelques gouttes de cette rosée céleste nous ne tombions pas en défaillance dans le chemin qui nous conduit à notre bienheureuse patrie.

Tout autre bien, dit ailleurs ce Père, dont notre cœur chercher à se remplir, ne fera qu'en augmenter le vide ; sachez que vous serez toujours pauvre, si vous ne possédez pas le véritable trésor qui seul peut vous enrichir.

Toute lumière qui ne vient point de Dieu est fausse ; elle ne fera que nous éblouir au lieu de nous éclairer dans les routes difficiles que nous avons à tenir au milieu des précipices qui nous environnent. Notre expérience et nos réflexions ne peuvent nous donner dans toutes les occasions des règles justes et certaines ; les conseils de nos amis les plus sensés et les plus sincères ne le seront jamais assez pour redresser notre conduite et nos sentiments ; mille choses leur échapperont, et mille autres qui ne leur auront pas échappé leur paraîtront trop fortes pour nous être dites ; ils les supprimeront, ou du moins ils ne nous en laisseront entendre que la moindre partie : elles passent tantôt les bornes du zèle de ces amis pour nous, et tantôt celles de notre confiance pour eux. La critique même

de nos ennemis, toute vigilante et sévère qu'elle est, ne peut aller jusqu'à nous désabuser de nous-mêmes ; leur malignité sert même de prétexte à notre amour-propre, par l'indulgence qu'il veut nous inspirer en faveur de nos plus grands défauts ; et l'aveuglement de cet amour-propre va tous les jours jusqu'à trouver moyen de faire en sorte qu'on soit content de soi, quoiqu'on ne contente personne.

Que faut-il conclure parmi tant de ténèbres ? Qu'il n'appartient qu'à Dieu de les dissiper ; que lui seul est le maître non suspect et toujours infaillible ; qu'il faut le consulter, et qu'il nous apprendra, si nous sommes fidèles à l'invoquer, tout ce que les hommes n'oseraient nous dire, tout ce que les livres ne peuvent nous apprendre que d'une manière vague et confuse, tout ce que nous avons besoin de savoir, et que nous ne saurions jamais nous dire à nous-mêmes.

Concluons que le plus grand obstacle à la véritable sagesse est la présomption qu'inspire la fausse ; que le premier pas vers cette sagesse si précieuse est de soupirer après elle ; de sentir le besoin où nous sommes de l'acquérir ; et de nous convaincre enfin fortement, selon les termes de saint Jacques (1), que ceux qui cherchent cette sagesse si peu connue doivent s'adresser au Père des lumières, qui la donne libéralement à tous ceux qui la lui demandent de bonne foi. Mais s'il est vrai que Dieu seul peut nous éclairer, il n'est pas moins constant qu'il ne le fera point, si nous ne l'y engageons en lui demandant cette grâce. Il est vrai, dit saint Augustin, que Dieu nous prévient par le premier de tous les dons, qui est celui de la

(1) Jacques, chap. 1.

foi ; il le répand en nous sans nous-mêmes, quand il nous appelle à être chrétiens : mais il veut et il est bien juste que nous ayons le soin de le prévenir à notre tour pour les autres qu'il veut nous faire dans tout le cours de notre vie. Sa miséricorde nous les prépare : mais, de peur de les prodiguer, elle attend que nous les souhaitions, c'est-à-dire, en un mot, qu'il ne nous les accorde qu'autant que nous savons nous en rendre dignes par notre empressement à les demander.

Est-il rien, dit encore ce Père, de plus convenable aux maximes mêmes de notre justice, rien dont nous ayons moins sujet de nous plaindre, que cette dispensation que Dieu fait de ses grâces ? Il veut nous donner des richesses, mais il ne les donne qu'à ceux qui les lui demandent, de peur de les donner à ceux qui ne les veulent pas.

N'est-on pas trop heureux quand il s'agit de posséder un si grand bien, de n'avoir qu'à le désirer ? En peut-il moins coûter, puisqu'il ne faut que le vouloir ? Nulle des peines qu'on se donne pour acquérir les faux biens du siècle n'est nécessaire pour obtenir de Dieu les véritables biens. Que ne fait-on point, que n'entreprend-on point, que ne souffre-t-on point dans le monde, et souvent sans aucun succès, pour acquérir des choses méprisables et dangereuses, qu'on serait fort heureux de n'avoir jamais, dit saint Chrysostôme ? Il n'en est pas de même des biens du ciel ; Dieu est toujours prêt à les donner à qui les demande et souhaite sincèrement ce qu'il demande.

Faut-il donc s'étonner si saint Augustin nous assure souvent que toute la vie chrétienne n'est qu'une longue et continelle tendance de notre cœur vers cette justice éternelle pour laquelle nous sou-

pirons ici-bas ? Tout notre honneur est d'en être toujours altérés. Or cette soif est une prière ; désirez donc sans cesse cette justice, et vous ne cesserez point de prier. Ne croyez point qu'il faille prononcer une longue suite de paroles et se donner beaucoup de contention afin de prier Dieu. Être en prière, c'est lui demander que sa volonté se fasse, c'est former quelque bon désir, c'est élever son cœur à Dieu, c'est soupirer après les biens qu'il nous promet, c'est gémir à la vue de nos misères et des dangers où nous sommes de lui déplaire et de violer sa loi. Or cette prière ne demande ni science, ni méthode, ni raisonnement ; ce ne doit point être un travail de la tête ; il ne faut qu'un instant de notre temps et un bon mouvement de notre cœur. On peut prier sans aucune pensée distincte : il ne faut qu'un retour du cœur, d'un moment ; encore ce moment peut-il être employé à quelque autre chose ; la condescendance de Dieu à notre faiblesse est si grande, qu'il nous permet de partager pour le besoin ce moment entre lui et les créatures. Oui, dans ce moment, occupez vous selon vos emplois : il suffit que vous offriez à Dieu, ou que vous fassiez avec une intention générale de le glorifier, les choses les plus communes que vous êtes engagés à faire.

C'est cette prière sans interruption que demande saint Paul (1) ; prière dont le seul nom épouvante les lâches chrétiens, pour qui c'est une rude pénitence que d'être obligés de parler à Dieu, et de penser à lui ; prière que beaucoup de gens de piété s'imaginent être impraticable, mais dont la pratique sera très facile à quiconque saura que la meilleure

(1) I Thess. 5.

de toutes les prières est d'agir avec une intention pure, en se renouvelant souvent dans le désir de faire tout selon Dieu et pour Dieu.

DEUXIÈME LECTURE

Entretien sur la prière (*Suite*).

Qu'y a-t-il de gênant et d'incommode dans cette loi de la prière, puisqu'elle se réduit toute à acquérir l'habitude d'agir librement dans une vie commune pour faire son salut, et pour plaire au souverain Maître ?

Les gens du monde qui s'appliquent à leur fortune s'avisent-ils jamais de se plaindre que c'est une sujétion incommode que d'avoir à penser toujours à son propre intérêt et à chercher continuellement les moyens de plaire au prince, et de parvenir ? ne s'en fait-on pas une habitude, et une habitude qu'on aime ? Si donc on était sensible au salut éternel et au bonheur d'être agréable à Dieu, regarderait-on l'habitude d'agir pour lui, et selon son esprit, comme une habitude fâcheuse à acquérir ? au contraire, cette habitude n'aurait-elle pas quelque chose qui nous consolerait, qui nous animerait, qui nous soulagerait dans les peines et dans les tentations que l'on a à surmonter quand on est déterminé à faire le bien ?

Est-ce trop exiger des hommes que de vouloir les assujettir à demander souvent à Dieu ce qu'ils ne peuvent trouver en eux-mêmes ? Est-il rien de plus juste que de ne point sortir de cet état où l'on vit avec dépendance de Dieu et où l'on sent à tout moment et sa propre faiblesse et le besoin qu'on a de son secours ? Il suffit d'être chrétien,

dit saint Augustin, pour être obligé de se croire pauvre, et pour être réduit à demander à Dieu une aumône spirituelle. Or la prière est une espèce de mendicité, par laquelle nous nous attirons la compassion de Dieu. C'est pour cela que l'Esprit qui forme les saints prie en eux et pour eux avec des gémissements ineffables (1) ; c'est pour cela que, possédant les prémices de l'Esprit-Saint, nous soupirons après la plénitude de cet esprit et gémissons en attendant le parfait accomplissement de l'adoptiòn divine, qui sera la délivrance de nos corps. En un mot, selon les termes de l'Apôtre (2), toute créature gémit, se sentant sujette malgré elle à la vanité.

Serons-nous les seuls à ne point gémir ? et oserions-nous espérer que Dieu nous fît des grâces que nous ne daignerions ni demander ni désirer ? Imputons-nous donc à nous-mêmes tout le mauvais succès de nos résolutions passées. Quiconque ne veut point avoir recours à la prière, qui est le canal des grâces, rejette les grâces mêmes ; et nous devons conclure que c'est notre négligence à prier dont nous sommes justement punis, et qui nous fait sentir tant d'obstacles à notre avancement spirituel, tant de tentations violentes, tant de dégoûts pour la piété, tant de faiblesse pour exécuter ce que nous promettons à Dieu, tant d'inconstance dans nos sentiments, tant de fragilité dans les occasions, tant de découragement lorsqu'il s'agit de mépriser les discours du monde et de vaincre nos propres passions pour entrer dans la liberté des enfants de Dieu.

(1) Rom. 8.

(2) *Ibid.*

La dernière vérité qui doit nous confondre est que non seulement Dieu se venge de nos mépris (1), et nous abandonne quand nous ne voulons pas avoir recours à lui, mais encore il nous invite à y avoir recours par sa fidélité à exaucer nos justes demandes. Il nous assure lui-même que celui qui cherche est sûr de trouver. Ce sont vos promesses, ô mon Dieu ! dit saint Augustin ; hé ! qui peut craindre de se tromper en se fiant à des promesses faites par la vérité même ?

Promesses consolantes, après lesquelles il est honteux d'avoir les inquiétudes et les défiances pour l'avenir qui étaient pardonnables aux nations privées de la connaissance d'un Dieu si bon et si sensible à tous nos besoins ! promesses dont nous éprouverions tous les jours l'accomplissement, si ce défaut de foi ne nous en avait rendus trop indignes !

C'est la charité, dit saint Augustin, qui prie et qui gémit au dedans de nous. Celui qui nous inspire cette charité n'a garde d'être sourd aux cris et aux gémissements qu'elle forme ; puisqu'il ne nous donne lui même le désir de lui demander ses grâces, qu'afin de pouvoir les répandre sur nous avec abondance ; pouvons-nous craindre qu'il nous les refuse lorsque nous lui ferons cette demande qu'il attend ?

Ainsi, dit encore saint Augustin, ne doutez point de la vérité de ces paroles du roi prophète : Béni soit le Seigneur qui n'a ôté du fond de mon cœur ni ma prière ni sa miséricorde (2) ! Assurez-vous, dit-il, que l'un ne peut manquer, tandis que vous ne manquerez pas à l'autre.

(1) Matth. 7.

(2) Psaume 65.

Les prières de Tobie et de Corneille le centenier sont montées comme un parfum très agréable jusqu'au trône de Dieu. Josué parle avec confiance, et Dieu se rend aussitôt obéissant à la voix de cet homme pour arrêter le cours du soleil.

Il ne tient qu'à nous de rendre nos prières aussi puissantes et aussi efficaces ; non pas pour des prodiges qui renversent les lois de la nature, mais pour le changement de notre cœur, en le soumettant à celles de Dieu. Croyons comme eux, espérons comme eux, désirons comme eux, et Dieu ne sera jamais moins intéressé ni moins engagé à écouter nos vœux et nos soupirs que ceux de ces justes.

La loi de la prière est réciproque entre Dieu et nous. Je ne crains point de dire, suivant le sentiment des Pères, que comme on est obligé indispensablement de demander à Dieu de nous conduire dans ses voies, et toutes les grâces qui sont nécessaires pour y marcher, Dieu ne s'est pas moins obligé de son côté à exaucer l'homme, puisqu'il lui a promis d'être toujours prêt à l'écouter et à le secourir.

En vérité, pouvons-nous croire que la prière ait cette vertu, et en abandonner l'exercice ? Cependant où voyons-nous maintenant des chrétiens qui mettent sérieusement cette affaire au nombre des leurs, et qui destinent une partie de leur temps à cette heureuse application? On s'imagine que les embarras et les occupations que chacun a dans son état le dispensent d'y être assidu ; et l'on renvoie dans le fond des cloîtres et des solitudes cette vertu de religion qui applique une âme à Dieu, et que l'on croit impraticable dans le monde.

Combien voyons-nous de chrétiens qui n'en font ni n'en connaissent pas les fonctions ! des chrétiens

aliénés de la vie de Dieu, comme parle saint Paul ; des chrétiens qui ne pensent presque jamais à Dieu ; qui ne savent ce que c'est que lui ouvrir leur cœur pour lui exposer leurs faiblesses et leurs besoins ; qui cherchent partout ailleurs les conseils d'une fausse sagesse et des consolations vaines et dangereuses ; et qui ne sauraient se résoudre à chercher en Dieu, par une humble et fervente prière, le remède à leurs maux, la connaissance exacte de leurs défauts ; la force nécessaire pour vaincre leurs inclinations et leurs habitudes vicieuses, et la consolation dont ils ont besoin pour ne se point décourager dans une vie régulière!

Mais je n'ai point, dit-on, d'attrait ni de goût pour l'intérieur, je m'ennuie, je ne suis point touché, et mon imagination, accoutumée à des objets plus sensibles et plus agréables, s'égare d'abord malgré moi. Je suppose que ni l'estime des grandes vérités de la religion, ni la majesté même de Dieu présent, ni l'intérêt de votre salut, ne peuvent arrêter votre esprit et le rendre attentif et appliqué dans la prière ; du moins condamnez avec moi votre infidélité ; ayez quelque honte de votre faiblesse ; souhaitez que votre esprit devienne moins léger et moins inconstant ; ne craignez pas de vous ennuyer, puisque l'ennui est moins à craindre que cette inapplication funeste aux choses de Dieu. En assujettissant votre esprit à cet exercice, vous en acquérez insensiblement l'habitude et la facilité ; en sorte que ce qui vous gêne et vous fatigue maintenant fera dans la suite toute votre joie, et que vous goûterez alors, avec une paix que le monde ne donne point et que le monde ne pourra aussi vous ôter, combien le Seigneur est doux. Faites courageusement un effort sur vous. Hé ! s'il fut

jamais juste d'en faire, n'est-ce pas pour un tel besoin ; puisque non seulement c'est manquer à l'essentiel de la religion de n'être pas fidèle à la prière, mais encore que vous ne pouvez remplir tous vos devoirs, particulièrement dans votre vocation, si vous ne priez ?

Outre que le christianisme est une religion toute fondée sur la foi, et où l'on doit compter bien davantage sur la ressource de la prière que sur toutes les autres ressources que la prudence et l'industrie humaine peuvent nous procurer ; de plus, il est certain que les difficultés particulières que chacun trouve dans son état pour y remplir sa vocation, ne peuvent être surmontées sans le secours de la prière. C'est le second motif qui engage tout chrétien à prier.

TROISIÈME LECTURE

De la prière (*Suite*).

II. — Pour donner à cette preuve toute son étendue, il faudrait parcourir toutes les conditions de la vie, et en expliquer tous les écueils, afin de convaincre ceux qui s'y trouvent, par cette expérience sensible, du besoin où ils sont de recourir à Dieu : mais afin de me retrancher dans de justes bornes, je me contenterai de remarquer que dans toutes sortes de conditions on est obligé de prier : 1° à cause des vertus dont on a besoin ; 2° à cause des dangers et des faiblesses qu'on éprouve en soi ; 3° à cause des grâces et des bénédictions qu'il faut obtenir en faveur des œuvres auxquelles on s'intéresse. J'explique clairement ces trois réflexions.

Il n'est point d'état où nous n'ayons beaucoup à faire pour acquérir les vertus qui nous manquent, et pour nous corriger de nos défauts. Il se trouve même toujours ou dans notre tempérament, ou dans nos habitudes, ou dans le caractère de notre esprit, certaines qualités qui ne conviennent point à nos occupations et à nos emplois.

Cette personne qui se trouve engagée dans le mariage, a une humeur chagrine et inégale qui la rend presque incompatible ; cette autre a un naturel si prompt et si brusque, qu'elle fait beaucoup souffrir son prochain par ses imprudences et par ses emportements, et qu'elle en souffre beaucoup elle-même. Ce magistrat a tant de paresse dans les affaires, et tant de facilité pour certains amis, qu'il n'a ni assez d'application pour démêler la vérité, ni assez de courage pour la soutenir inviolablement.

Cette personne, qui est dans l'autorité, a quelque chose de si fier et si hautain, qu'elle ne garde aucune règle de modération et de condescendance ; cette autre qui est exposée au commerce contagieux du monde est si sensible à l'air de vanité qu'elle y respire, qu'elle s'y empoisonne d'abord et que ses bons désirs s'évanouissent. Cette autre avait promis à Dieu d'étouffer ses ressentiments, de vaincre ses aversions, de souffrir avec patience certaines croix, et de réprimer son avidité pour les biens ; mais la nature a prévalu, elle est toujours vindicative, farouche, impatiente et intéressée. D'où vient donc que ces résolutions sont si infructueuses, que chacune de ces personnes voulant se corriger et prendre une conduite plus régulière selon Dieu et selon le monde, espère toujours le faire et ne le fait pourtant jamais ?

C'est qu'il n'appartient ni à notre propre force ni à notre propre sagesse de nous corriger. Nous entreprenons de faire tout sans Dieu, et Dieu permet que nous n'exécutons jamais rien de tout ce que nous avons résolu avec nous-mêmes sans lui. C'est aux pieds des autels qu'il faudrait prendre des conseils praticables : c'est avec Dieu qu'il faudrait concerter tous nos projets de conversion et de piété, puisque c'est lui qui peut seul les rendre possibles, et que sans lui tous nos desseins, quelque bons qu'ils paraissent, ne sont que des illusions et des témérités.

Appliquons-nous, dit saint Cyprien, de telle sorte à la prière, qu'en priant on apprenne et ce qu'on est, et ce qu'on devrait être (1). C'est là que nous découvrirons non seulement le nombre et le mauvais effet de nos défauts, car cette étude toute seule ne servirait qu'à nous décourager ; mais encore toutes les vertus auxquelles nous sommes appelés, et les moyens de les pratiquer. C'est là qu'éclairés du rayon de cette lumière si douce et si pure qui console les âmes humbles, nous comprendrons que tout est possible à quiconque est bien convaincu qu'on ne peut rien sans Dieu. Ainsi, non seulement les personnes qui s'ensevelissent dans la solitude, pour ne vaquer qu'au culte de Dieu, à l'étude d'elles-mêmes et à leur propre perfection, sont obligées de s'appliquer à la prière ; mais encore les gens qui vivent dans l'agitation du monde et des affaires ne peuvent se dispenser de réparer, par le recueillement et par la ferveur à prier, la dissipation que cause le commerce des créatures ; on peut même ajouter que le recueillement étant bien

(1) Cyp. de Orat. Dom.

plus difficile à conserver dans leurs fonctions que dans la vie simple et dégagée des solitaires, aussi ils ont besoin d'un recours à Dieu plus fervent et plus assidu.

Quand même les occupations que l'on se donne seraient saintes et nécessaires, il ne faudrait s'y engager qu'avec beaucoup de précaution. Ce que vous faites est louable, je le suppose, dit saint Bernard au pape Eugène; mais en faisant du bien aux autres, prenez garde de ne vous point faire de mal à vous-même; ne soyez pas le seul privé des soins que votre zèle vous inspire; en pensant à autrui, gardez-vous bien de vous oublier; ne vous donnez pas tout entier ni toujours à l'action, mais réservez pour la méditation des vérités éternelles une partie de votre cœur et de votre temps (1).

Aussi voyons-nous que Jésus-Christ invite ses disciples à s'aller reposer et se recueillir dans le désert après leur retour des lieux où ils avaient annoncé l'Évangile. A combien plus forte raison avons-nous besoin de recourir à la source de toutes les vertus dans la prière, pour faire ressusciter, selon le terme de saint Paul (2), notre foi et notre charité presque éteintes, lorsque nous sortons du soin des affaires où notre cupidité s'est irritée, lorsque nous revenons de ces compagnies où l'on parle et où l'on agit comme si l'on n'avait jamais connu Dieu!

Nous devons regarder la prière comme un remède destiné à guérir nos faiblesses et à réparer nos fautes. Jésus-Christ nous enseigne, dit saint

(1) Marc, 6.

(2) I Thim. 1.

Cyprien, que nous péchons tous les jours de notre vie, en nous ordonnant de prier chaque jour pour obtenir le pardon de nos fautes : que si celui qui était sans péché, continue ce Père, priait si assidûment, combien, nous qui sommes pécheurs, sommes-nous obligés d'être fidèles à la prière!

C'est pourquoi saint Paul recommande que le prêtre mortel qui représente Jésus-Chrit, étant sujet aux faiblesses humaines, offre le sacrifice pour ses propres péchés en même temps que pour ceux du peuple (1).

Mais outre que la prière est donc ainsi le remède qui guérit les plaies que nous avons déjà reçues, elle est encore un préservatif pour nous garantir des dangers presque infinis qui nous menacent en cette vie.

Nous trouvons des pièges dans l'exercice même de la charité. Souvent cette vertu nous expose à se hasarder elle-même pour les intérêts du prochain : souvent elle nous appelle à certains travaux extérieurs où elle se dissipe et dégénère ensuite en amusement, dit l'auteur du livre de la singularité des clercs.

C'est par cette raison que saint Chrysostôme remarque que rien n'est si important que de garder toujours une proportion exacte entre le fonds intérieur de vertu et les pratiques extérieures que l'on entreprend; sans cela on se trouve bientôt comme les vierges folles de l'Évangile (2), qui avaient consumé l'huile de leurs lampes, sans avoir eu le soin d'y en remettre dans le moment que l'Époux arriva. La crainte de ce Père allait jusqu'à

(1) Hebr. 5.

(2) Matth. 25.

souhaiter que les laïques qui alléguaient leurs occupations domestiques pour se dispenser de la prière, remplaçassent pendant la nuit, sur les heures destinées à leur repos, ce que le soin de leurs affaires leur avait fait perdre pour l'oraison pendant le jour. Si ces conseils dignes de la ferveur des premiers siècles semblent d'une pratique trop difficile aux chrétiens relâchés du nôtre ; si nous sommes maintenant réduits à ne pouvoir qu'à peine nous persuader que les anciens fidèles auraient cru vivre mollement et dans l'oubli de Dieu, s'ils n'eussent interrompu leur sommeil pour réciter des psaumes et pour invoquer le Seigneur ; si nous sommes épouvantés quand les histoires nous apprennent qu'ils priaient à toutes les heures, et que nulle action considérable n'était commencée ni finie chez eux que par des invocations et des actions de grâces ; du moins ayons quelque honte de notre relâchement ; et si nous n'avons pas le courage de suivre ces grands exemples, regardons-les, quoique de loin, soupirons, humilions-nous.

Le besoin où nous sommes que Dieu bénisse nos travaux, qu'il nous accorde le succès que nous attendons de sa Providence, est encore un puissant motif pour nous engager à prier.

L'instance avec laquelle Moïse pria le Seigneur arrêta sa colère et sauva son peuple : et les saints Pères nous assurent qu'il faut obtenir dans le ciel, par la vertu secrète de la prière, certaines choses que nous ne pouvons espérer gagner sur la terre dans les cœurs des hommes, ni par nos soins, ni par nos discours.

En vain attendrez-vous la conversion de cet impie qui scandalise tout le monde et dont le vice contagieux infecte les compagnies; en vain une femme

chrétienne gémira-t-elle de se voir sous l'autorité d'un mari qui, méprisant la foi qu'il lui a donnée, dissipe follement ses biens, abandonne leurs enfants communs, et vit indignement lui-même sous les lois d'une impudente créature ; en vain ce père infortuné soupire voyant ses enfants libertins et dénaturés plongés dans l'oubli de Dieu et de toute vertu, qui consument par avance sa succession, quoiqu'elle soit le fruit de tant de peines et de soins, et qui lui causent tous les jours une douleur mortelle par leur conduite dissolue et honteuse : tous les remèdes humains sont trop faibles contre de tels maux.

Il faut avoir recours à celui qui seul est capable de guérir les cœurs ; et quoiqu'il s'agisse de l'intérêt de sa gloire dans la conversion de ses créatures, il veut néanmoins, et il est de sa grandeur de vouloir que nous lui demandions sa propre gloire, et, que l'accomplissement de sa volonté soit l'objet de nos vœux et de nos soupirs : *Que votre règne arrive, que votre volonté soit faite* (1). Jésus-Christ avant que de choisir et de former ses douze apôtres, employa une nuit à prier son Père (2). Saint Paul (3), qui soutenait avec tant de zèle l'Église naissante, nous apprend qu'il ne cessait de prier tous les fidèles, afin que Dieu daignât les remplir de la connaissance de ses volontés ; et Cassien remarque comme un exemple plein d'instruction pour nous, dans sa sixième conférence, que Job (4), qui ne comptait dans le temps même de son plus grand bonheur, que sur la protection de Dieu, offrait chaque jour

(1) Matth.

(2) Luc, 6.

(3) Coloss.

(4) Job, 1.

ses sacrifices pour purifier toute sa famille, de peur que la licence que la prospérité donne, n'irritât le ciel contre ses enfants. C'est ainsi que chacun devrait s'appliquer à obtenir la protection de Dieu en faveur de sa famille ou des affaires dont il est chargé : car, quand on a un peu de foi, ne doit-on pas être convaincu que c'est bien moins notre travail, notre prévoyance et notre industrie, que la bénédiction de Dieu, qui fait réussir nos ouvrages ? Aussi combien voit-on de gens qui bâtissent en vain leur maison sur des fondements ruineux, parce que Dieu ne règle ni ne conduit point leurs travaux ! Sa justice permet, pour les confondre, que leurs mesures se trouvent fausses, leurs espérances vaines, leurs ressources sujettes à une infinité de mécomptes, leurs biens dissipés, leur famille en désordre et sans bénédiction. D'où viennent tant de maux ? Que chacun s'en prenne à soi-même et à cette négligence si criminelle de recourir à Dieu. Rentrons en nous-mêmes ; et après nous être convaincus du besoin où nous sommes d'implorer le secours de Dieu, examinons les règles que nous devons y observer.

QUATRIÈME LECTURE

De la prière (*Suite*).

III. — La prière que nous faisons à Dieu ne peut lui être agréable ni efficace pour lui-même, si elle n'est faite avec les conditions que l'Écriture et les saints Pères nous ont expliquées. Je vais les exposer en peu de mots.

De quelle manière il faut prier.

Il faut prier avec attention. Dieu écoute, dit saint

Cyprien, la voix de notre cœur, et non pas celle que forme notre bouche. Il faut, ajoute-t-il, veiller et s'appliquer de tout son cœur à la prière; que tout objet humain et profane disparaisse aux yeux de notre esprit ; que cet esprit s'attache uniquement à ce qu'il demande. A qui, dit-il, devez-vous parler avec attention, si ce n'est à Dieu ? Peut-il moins demander de vous, que de vouloir que vous pensiez à ce que vous lui dites ? Comment osez vous espérer qu'il daigne vous écouter, si vous ne vous écoutez pas vous-mêmes ? Vous prétendez qu'il se souvienne de vous pendant que vous le priez, vous qui vous oubliez vous-mêmes au milieu de votre prière. Bien loin de fléchir Dieu, vous offensez cette majesté présente par votre négligence dans une action qui est pourtant la seule propre à vous rendre le ciel favorable.

Il est vrai, dit saint Augustin, que j'aperçois la posture humble de votre corps, mais je ne sais où est votre esprit, ni s'il est arrêté et appliqué à ce qu'il témoigne adorer.

Avouons que ce reproche de saint Augustin n'est pas assez fort pour les chrétiens de notre siècle. La posture de leur corps ne marque que trop la légèreté et l'irréligion de leurs âmes. A les voir au milieu d'une église, pendant le redoutable sacrifice, occupés des objets les plus immodestes, curieux et empressés pour les bagatelles les plus indécentes, oubliant la sainteté du lieu et la majesté des mystères, pour entrer dans des conversations profanes, peut-être même criminelles, qui croirait que leur foi n'est pas absolument éteinte ? et qui pourrait s'imaginer qu'ils aient intention de prier et d'adorer Dieu dans un état si plein d'irrévérence et de scandale ?

Cette attention à la prière, qu'il est si juste d'exiger des chrétiens, peut être pratiquée avec moins de difficulté qu'on ne pense. Ce n'est pas qu'il n'arrive aux âmes les plus fidèles des distractions involontaires et inévitables ; on n'est pas toujours maître de son imagination, pour lui imposer silence, et avoir l'esprit tranquillement uni à Dieu. Des sortes de distractions, qui arrivent malgré nous, ne doivent point nous donner de scrupules, et elles servent même plus utilement à notre perfection que les oraisons les plus sublimes et les plus affectueuses, pourvu que nous tâchions de les surmonter et que nous supportions humblement cette expérience de notre faiblesse.

Mais s'arrêter volontairement aux objets les plus vains, les plus frivoles, dans le temps même de la prière, parce qu'on ne veut pas se donner assez de sujétion pour être attentif aux vérités divines ; mais se remplir la tête des images trompeuses du monde, et puis ne faire aucun effort sur soi pour arrêter cette imagination volage et déréglée qui vient sans nul respect troubler les opérations de l'esprit de Dieu dans une âme, n'est-ce pas vouloir vivre toujours amusé par les sens, toujours inappliqué à Dieu.

Ce qui pourrait beaucoup soulager notre esprit, et lui faciliter cette attention nécessaire, serait la règle simple que saint Augustin nous propose : Suivez, dit-il, autant que vous pouvez y assujettir votre esprit, tous les sentiments et toutes les instructions que vous fournissent les prières, les cantiques et les autres louanges de Dieu qui sont en usage dans son Église ; unissez-vous en esprit avec votre sainte mère ; demandez à Dieu lorsque l'office qu'on prononce est destiné à demander ; gémissez

lorsqu'il inspire le gémissement ; espérez dans les endroits où il excite l'espérance ; réjouissez-vous quand ses paroles sont pleines de joie ; affligez-vous, craignez, quand il tâche d'imprimer en vous la tristesse et la crainte. En un mot, conformez tous vos sentiments à toutes ses paroles : cette conformité est la plus excellente prière. Assister aux divins offices avec cet esprit est une excellente oraison.

Il faut demander avec foi. Cette foi, dit saint Jacques, doit être si ferme, qu'on n'hésite jamais ; car celui qui hésite est semblable aux flots de la mer toujours poussés au gré des vents. Que celui donc, continue-t-il, qui prie sans cette confiance, n'espère pas être exaucé. En effet, qui est ce qui est plus capable de toucher le cœur de Dieu en notre faveur que notre confiance en sa miséricorde? Peut-il rejeter ceux qui ont mis tout leur trésor en lui, et qui ne veulent rien tenir que de sa bonté ? Quand nous prions Dieu, dit saint Cyprien, avec confiance et même avec une espèce de familiarité, c'est lui-même qui nous donne cet esprit de prière. Il faut donc que le Père reconnaisse les paroles de son propre Fils quand nous les prononçons, et que celui qui habite dans le fond de nos cœurs forme et règle lui même toutes nos prières.

C'est Jésus-Christ qui prie en nous ; c'est par lui que nous prions son Père ; et toutes nos prières finissent par son auguste nom (1), parce qu'il n'y a point d'autre nom qui puisse nous sauver, et que c'est par la seule abondance infinie de ses mérites que nous pouvons espérer quelque grâce de Dieu.

(1) Act. 10.

Ainsi, avec une prière si puissante nous devons croire que nous pouvons tout. Nous entrons dans les droits de ce divin médiateur ; nous sommes les cohéritiers de son royaume ; nous parlons à Dieu en qualité de ses enfants. Hé ! qui d'entre nous, s'écrie saint Cyprien, eût osé nommer Dieu son père, s'il ne nous avait ordonné lui-même de prendre cette liberté, quand il nous a appris la manière dont il veut que nous le priions ? Cependant, cette confiance filiale (ne faut-il pas l'avouer ?) manque presque à toutes nos prières. La prière n'est notre ressource qu'après que toutes les autres nous ont manqué.

Si nous sondons bien notre cœur, nous trouverons que nous demandons à Dieu les secours dont nous avons besoin, comme si nous n'en avions jamais reçu aucun de lui, et qu'un certain fonds d'infidélité secrète et injurieuse à la bonté de Dieu nous rend indignes d'en recevoir des marques. Craignons que Jésus-Christ ne nous fasse, dans son jugement, le même reproche qu'il fit à saint Pierre : *Homme de peu de foi*, nous dira-t-il, *pourquoi avez-vous douté ?* (1) Pouviez-vous demander des marques plus fortes de ma bonté, pour vous en convaincre, que celles que vous avez tant de fois ressenties ? Pourquoi donc arrêter le cours des grâces que je vous préparais, en refusant de les espérer ? il ne fallait que les attendre pour les recevoir. Pourquoi vous défier de moi après que je me suis moi-même fié sans réserve à vous dans mes sacrements ? Ame défiante et ingrate, pourquoi avez-vous douté ?

Il faut joindre l'humilité à la confiance. *Grand*

(1) Matth. 14.

Dieu, dit Daniel, *lorsque nous nous prosternons à vos pieds, nous fondons nos espérances pour le succès de nos prières, non sur votre justice, mais sur votre miséricorde* (1). Sans cette disposition de notre cœur, toutes les autres, quelque pieuses qu'elles soient, ne peuvent plaire à Dieu. Le malheur de saint Pierre, comme saint Augustin l'a remarqué, ne vint pas de ce que son zèle pour Jésus-Christ n'était pas sincère. Saint Pierre aimait son maître de bonne foi, de bonne foi il voulait mourir plutôt que de l'abandonner ; mais son erreur consistait en ce qu'il comptait sur ses propres forces pour faire ce qu'il sentait, ce qu'il désirait : c'est pourquoi, dit saint Augustin, il ne suffit pas d'avoir reçu de Dieu un esprit droit, une connaissance exacte de la loi, un désir sincère de l'accomplir, il faut encore à tout moment renouveler ses connaissances et ses désirs, il faut puiser sans cesse dans la fontaine de la lumière pure et éternelle.

La prière du premier homme, selon ce Père, était une action de louange à Dieu. Pendant qu'il demeurait dans cet heureux séjour, que la main de Dieu même lui avait préparé, il n'avait pas besoin de gémir, parce qu'il était dans un état d'union et de jouissance ; mais, maintenant, ses enfants chassés de cette terre délicieuse doivent pousser des cris vers le ciel, afin que Dieu daigne se rapprocher d'eux à cause de leur humilité, comme il avait abandonné leur père à cause de son orgueil.

C'est la préparation de notre cœur, selon le terme de l'Écriture, qui engage Dieu à nous écouter. Cette préparation doit être sans doute un abaissement intérieur, un aveu sincère de notre néant à la vue

(1) Dan. 9.

des grandeurs de Dieu. C'est ce cœur contrit et humilié que Dieu ne méprise jamais (1); mais quelque effort que le superbe fasse pour fléchir Dieu, Dieu, selon sa parole, résiste toujours au superbe. Prenez donc garde, dit saint Augustin, que si vous n'êtes pas dans un état de pauvreté, c'est-à-dire si vous ne sentez pas votre faiblesse et votre indigence, si vous n'êtes pas vil et méprisable à vos propres yeux, vous ne serez point exaucé : car cette pauvreté intérieure est votre seul titre pour obtenir.

Souvenez-vous de la différence que l'Évangile nous fait remarquer entre la prière du pharisien superbe et présomptueux, et celle du publicain humble et pénitent (2). L'un raconte ses vertus, l'autre déplore ses faiblesses; l'un remercie Dieu des bonnes œuvres qu'il a faites, l'autre s'accuse des fautes qu'il a commises; la justice de l'un se trouve confondue tandis que l'autre est justifié.

Il en sera de même d'une infinité de chrétiens. Les pécheurs humiliés à la vue de leurs propres dérèglements, seront des objets dignes de la miséricorde de Dieu, tandis que certaines personnes qui auront fait profession de piété, seront condamnées rigoureusement pour l'orgueil et la présomption qui auraient infecté toutes leurs œuvres.

Parce que ces personnes s'adonnent à de bonnes œuvres, elles disent dans leurs cœurs à Dieu : Seigneur, je ne suis pas comme le reste des fidèles. Elles s'imaginent être des âmes privilégiées; elles se complaisent vainement dans la haute idée qu'elles se forment d'elles-mêmes; elles prétendent que c'est à elles seules de pénétrer les mystères du

(1) Psaume 50.

(2) Luc. 18.

royaume de Dieu ; elles s'en font une science et une langue chimériques ; elles croient que tout est permis à leur zèle, et ne craignent rien de tout ce qu'il faut craindre. Leur genre de vie régulier en apparence ne sert alors qu'à favoriser leur vanité ; hors de là, elles sont indociles, inquiètes, indiscrètes, délicates, sensibles, incapables de se mortifier pour remplir leurs devoirs. En un mot, en allant à la prière avec ce fonds d'orgueil et de présomption, elles n'en rapportent qu'un esprit gâté, plein d'illusion sur elles-mêmes et presque incurable.

Malheur à ceux qui prient de la sorte ! malheur à nous, si nos prières ne nous rendent pas humbles, plus soumis, plus vigilants sur nos défauts, plus disposés à vivre dans l'obscurité et dans l'indépendance!

Il faut que nous priions avec amour. C'est par l'amour, dit saint Augustin, qu'on demande, qu'on cherche, qu'on trouve, et qu'on demeure ferme dans ce qu'on a trouvé. C'est pourquoi, dit-il dans un autre endroit, vous cesserez de prier Dieu, dès que vous cesserez de l'aimer et d'avoir soif de la justice. Le refroidissement de la charité est le silence de notre cœur à l'égard de Dieu.

Sans cela vous pourrez prononcer des prières, mais vous ne prierez point véritablement. Car d'où nous pourrait venir, dit encore saint Augustin, la véritable application à méditer la loi de Dieu, si elle ne nous est donnée par l'amour de celui-là même qui nous a imposé cette loi ? Aimons donc et nous prierons. Heureux, à la vérité, dit ce Père, de penser sérieusement aux vérités de la religion ! mille fois plus heureux encore de les goûter et de les aimer !

Au reste, dit-il, il faut que ce soit une douleur sincère de n'être pas assez fidèles à Dieu, et non

pas le dégoût naturel que les créatures vous donnent d'elles, qui tourne votre cœur du côté de Dieu, qui vous fasse prier et gémir. Il faut désirer ardemment que Dieu vous accorde les biens spirituels, et que l'ardeur de votre désir vous rende digne d'être exaucé : car si vous ne priez que par coutume, ou par faiblesse, dans le temps de la tribulation ; si vous n'honorez Dieu que des lèvres, pendant que votre cœur est éloigné de lui ; si vous ne sentez point en vous d'affection et d'empressement pour le succès de vos prières ; si vous demeurez toujours dans une indifférence et dans une froideur mortelles en approchant de ce Dieu qui est un feu consumant ; si vous n'excitez point en vous le zèle de sa gloire, la haine du péché, l'amour de votre propre perfection, n'attendez pas que des prières si languissantes puissent être efficaces. Le cœur de Dieu ne se laissera jamais toucher que par l'amour qui s'allumera dans le vôtre.

CINQUIÈME LECTURE.

De la prière (*Suite*).

Il faut prier avec persévérance. Saint Bernard dit qu'il est indigne de cette haute majesté de se laisser trouver, à moins qu'on ne la cherche avec un cœur parfait. Le cœur parfait est celui qui ne se lasse jamais de chercher Dieu. Aussi saint Augustin nous assure-t-il qu'on ne peut mériter d'obtenir dans la prière ce que l'on demande, si on ne le cherche avec l'assiduité et la patience qu'un si grand bien mérite.

Appliquons-nous cette règle et faisons-nous, malgré notre amour-propre, une justice exacte. Faut-

il s'étonner si Dieu nous laisse si souvent dans des états d'obscurité, de dégoût et de tentation ? Les épreuves purifient les âmes humbles ; elles servent aux âmes infidèles à expier les fautes, elles confondent celles qui veulent flatter dans l'oraison même leur lâcheté et leur orgueil.

Si une âme innocente, détachée des créatures, et appliquée avec assiduité à Dieu, souffrait les délaissements intérieurs, elle devrait s'humilier, adorer les desseins de Dieu sur elle, redoubler ses prières et sa ferveur. Comment des personnes qui ont à se reprocher tous les jours des infidélités continuelles, oseront-elles se plaindre que Dieu leur refuse ses communications ? Ne doivent-elles pas avouer que ce sont leurs péchés, selon le terme de l'Écriture (1), qui ont formé un épais nuage entre le ciel et elles, et que Dieu s'est justement caché à leurs yeux.

Cent fois Dieu ne nous a-t-il pas recherché dans nos égarements? Cent fois, ingrats que nous sommes, n'avons nous pas été sourds à sa voix, et insensibles à ses bontés ? Il veut nous faire sentir à son tour combien nous étions aveugles et misérables en le fuyant ; après s'être lassé à nous prévenir, il veut enfin que nous le prévenions ; il nous réduit à acheter par notre patience les faveurs qu'il nous prodiguait autrefois et dont nous ignorions le prix. N'est-ce pas une vanité et une délicatesse honteuse que de supporter impatiemment un tel procédé que nous avons eu nous-même à son égard ? Combien nous a-t-il attendus ! n'est-il pas juste qu'il se fasse attendre ?

Qui est celui qui peut se vanter d'avoir fait sans réserve tout ce qu'il doit, d'avoir réparé toutes ses

(1) Jérém. 3.

négligences passées, d'avoir purifié son cœur, d'être en droit d'attendre que Dieu l'écoute favorablement? Hélas ! tout notre orgueil quelque grand qu'il soit, ne saurait suffire pour nous inspirer cette présomption, tant le sentiment de notre misère nous presse ! Si donc le Seigneur nous soumet les grâces sensibles, adorons sa justice, taisons-nous, humilions-nous devant lui, prions sans cesse.

C'est cette humble persévérance qui l'apaisera, c'est cette espèce d'importunité qui obtiendra de lui ce que nous ne méritons pas d'obtenir nous-mêmes, et qui nous fera heureusement passer des ténèbres à la lumière, car sachez, dit saint Augustin, que Dieu est présent, lors même qu'il paraît éloigné de nous. Il se cache pour faire augmenter nos désirs; et il ne diffère, lui qui est le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, à adoucir toutes nos peines, que pour ne point fonder l'ouvrage de notre perfection sur une volonté faible, impatiente, et attachée aux choses sensibles.

Qu'il est facile d'aimer Dieu lorsqu'il se montre à nous dans toutes ses beautés et qu'il nous soutient par le plaisir même dans cette union étroite avec lui ! Combien voyons-nous d'âmes lâches qui ne veulent le servir que par intérêt et qui se découragent dès que Dieu cesse de les flatter ! Loin de nous une piété si faible et si mercenaire ! attachons-nous à Dieu pour Dieu même.

Souvenons-nous que c'est dans l'état d'obscurcissement et de privation que la solide charité s'éprouve et se soutient elle-même ; sans cela les consolations intérieures anéantiraient le mystère de la croix qui doit s'accomplir en nous ; sans cela en vain Jésus-Christ serait monté au ciel pour dérober à ses disciples sa présence. Hé ! que peut-on attendre

d'une âme qui attend elle-même que Dieu la console pour se donner à lui ?

Enfin, il faut prier avec pureté d'intention. Il ne faut point, dit saint Bernard, mêler dans nos prières les choses vaines avec les véritables, les périssables avec les éternelles, des intérêts bas et temporels avec ceux de notre salut. C'est bien prier, dit saint Augustin, que de ne chercher que Dieu seul; c'est mal prier que de chercher par lui d'autres biens. Ne prétendez pas, dit-il, rendre Dieu le protecteur de votre amour-propre et de votre ambition, mais l'exécuteur de vos bons désirs. Vous recourez à Dieu afin qu'il satisfasse vos passions, et souvent afin de vous garantir des croix dont il connait que vous avez besoin. Quand il vous aime, dit encore ce Père, il vous refuse ce que votre amour-propre vous fait demander ; dans sa colère il vous accorde ce qu'il est dangereux que vous obteniez. N'allez donc point porter au pied des autels des vœux indécents, des désirs mal réglés, et des prières indiscrètes. Ne demandez rien qui ne soit digne de celui à qui vous le demandez. Gardez-vous bien de soupirer après des biens faux et nuisibles ; répandez votre cœur devant le Seigneur, afin que son Saint-Esprit demande en vous par des gémissements ineffables les véritables biens qu'il veut que vous demandiez.

Comment Dieu, dit saint Augustin, vous accorderait-il ce que vous ne voulez pas vous-même qu'il vous accorde ? Vous lui demandez tous les jours l'accomplissement de sa volonté et l'avènement de son règne. Pouvez-vous lui faire cette prière de bonne foi, vous qui préférez votre volonté à la sienne, qui sacrifiez ses intérêts aux vôtres et qui faites céder sa loi aux vains prétextes dont votre

amour-propre se sert pour l'éluder ? Pouvez-vous lui faire cette prière, vous qui troublez son règne dans votre âme par tant d'infidélités, par tant de vains désirs, par tant d'amusements indignes du christianisme ; enfin vous qui craignez l'arrivée de ce règne, et qui ne voudriez pas que Dieu vous accordât tout ce que vous faites semblant de souhaiter ? Car lorsque vous lui demandez qu'il change votre cœur, s'il vous prenait au mot, et s'il vous offrait de vous rendre humble, mortifié, ennemi des plaisirs et des consolations, empressé pour les croix et pour son amour, votre amour-propre et votre orgueil se révolteraient pour vous empêcher d'accepter cette offre ; et consentant au retranchement de certains défauts qui vous incommodent, vous voudriez réserver vos passions dominantes et faire vos conditions pour accommoder la piété à votre humeur et à vos vues.

Au reste, quoique les méthodes pour prier qui nous viennent des personnes pieuses et expérimentées méritent beaucoup de respect, et que nous devions les suivre autant que nos expériences et le conseil des gens sages que nous consultons nous en découvrent l'utilité pour nous soulager et faciliter notre application à Dieu, nous devons regarder comme l'essentiel dans la prière de demander à ce Dieu de miséricorde qui connaît mieux que nous nos besoins, ce qu'il faut que nous lui demandions. Son Esprit-Saint, à qui il appartient véritablement de nous enseigner à prier, donne, quand il lui plaît, des conduites particulières ; mais ce qui est très important, est de se persuader que la manière de prier la plus simple, la plus humble et la plus éloignée des raisonnements et des vues abstraites, est sans doute la plus assurée et la plus conforme aux

paroles du Fils de Dieu et des Apôtres. Dans cette prière nous trouverons de la lumière et de la force pour remplir nos devoirs avec paix et humilité, dans quelque condition où nous soyons. Sans elle en vain formerons-nous de bonnes résolutions ; privés de la nourriture intérieure, nous nous trouverons sans force dans toutes les occasions difficiles et dans toutes les tentations de la vie.

SIXIÈME LECTURE

Sur les caractères de la piété.

Il faut que les pécheurs fassent une exacte recherche des péchés dont ils sont coupables, afin de s'en humilier et de s'en punir (1). Il faut aussi que les personnes qui font profession de piété, et qui vivent dans la retraite, exemptes des désordres grossiers du monde, examinent attentivement devant Dieu l'imperfection et le peu de solidité des vertus qu'elles ont acquises. Sans cet examen, qui sert à nous retenir dans l'humilité, dans la crainte et dans la défiance de nous-mêmes, nos vertus mêmes nous deviennent nuisibles, ou du moins dangereuses ; elles nous inspirent une confiance présomptueuse, elles font que nous sommes contents de nous, et que nous passons notre vie dans un état plein d'illusion (2).

Combien voit-on de gens qui, sur cette vaine confiance en leur bonne intention, s'engagent dans de fausses conduites ! de gens qui sont grossièrement abusés d'eux-mêmes, et qui choquent et scan-

(1) Je repasserai devant vous toutes les années de ma vie dans l'amertume de mon cœur. Is. 38, 15.

(2) Apoc. 3, 17.

dalisent leur prochain en s'imaginant lui plaire et l'édifier (1) ! Rien n'est plus redoutable que ces exemples ; rien n'est plus propre à nous rappeler sérieusement en nous-mêmes pour nous faire étudier soigneusement ce que nous sommes. Peut-être sommes-nous semblables à ces personnes abusées d'elles-mêmes dont nous avons pitié ; peut-être que d'autres nous regardent avec la même compassion Ces gens là ont bonne intention et croient être dans une condition droite aussi bien que nous. Ne sommes-nous point dans l'erreur, et ne nous flattons-nous pas comme eux ? C'est l'amour-propre qui les flatte et les éblouit ; n'avons-nous point en nous ce même séducteur ? Craignons donc d'être dans cette voie dont les commencements paraissent sûrs et droits, mais qui aboutit enfin à la mort (2). Nous devons à la dévotion ce zèle et ce soin de la rendre irrépréhensible en nous. Tant de gens lui font tort par les faiblesses et les indiscrétions qu'ils y mêlent, que nous devons régler la nôtre d'une manière qui répare ce scandale et ce déshonneur

Que ne devons-nous point à la piété (3) ! c'est elle qui nous a délivrés d'une infinité d'erreurs, et qui nous a fait vaincre nos passions et nos mauvaises habitudes ; qui nous a dégoûtés des plaisirs empoisonnés du monde ; qui nous a convaincus et touchés des vérités salutaires de la religion, et qui nous a garantis des pièges funestes dont le siècle est rempli. Serons-nous ingrats après tant de bien-

(1) Souvent notre esprit se flatte et se persuade d'aimer dans le bien ce qu'il n'aime pas en effet. S. Grég. Past. 2 c. 9.

(2) Prov. 14, 12.

(3) La piété est utile à tout. I Tim. 4, 8.

faits reçus? N'aurons-nous point le courage de sacrifier à la piété toutes nos inclinations déréglées, quoi qu'il en puisse coûter à notre amour propre? Au reste gardons-nous bien de juger de notre vertu par les apparences. Les balances trompeuses du monde, que l'Écriture appelle abominables, sont bien différentes de celles dont la justice de Dieu se sert pour peser toutes nos actions (1). Souvent Dieu qui pénètre les plus secrets replis des cœurs y voit et y condamne certaines passions déguisées, pendant que les dehors paraissent vertueux et exemplaires aux yeux du monde.

Or, il est sûr que Dieu ne s'arrête jamais à cet extérieur, et qu'une vertu superficielle ne saurait l'éblouir. Gardons-nous donc bien de nous contenter d'une conduite extérieurement régulière, voyons si l'essentiel de la piété se trouve dans nos sentiments et dans nos actions.

Piété utile à tous ; piété simple et désintéressée ; piété constante ; piété qui fait le bien et qui le cache ; piété qui ne cherche point à plaire aux hommes, ou du moins qui ne veut leur plaire que pour plaire à Dieu (2) ; piété enfin qui va jusqu'à s'oublier soi-même pour n'être appliquée qu'à la correction de ses défauts et à l'accomplissement de ses devoirs (3).

Encore une fois, examinons en présence de Dieu si la nôtre est faite de la sorte, et faisons cet exa-

(1) Ps. 61, 10. — Prov. 11, 1. — Osée, 12, 7. — Ps. 7, 10. — Hébr. 4, 13. — Apoc. 3.

(2) Galat. 1, 10.

(3) Je tâche de plaire à tous en toutes choses, ne cherchant point ce qui m'est avantageux, mais ce qui l'est à plusieurs pour être sauvés. I Cor. 10, 33.

men par rapport à Dieu, par rapport à nous-mêmes, par rapport au prochain.

I. — Chacun de nous doit s'examiner soi-même pour découvrir s'il est dans les dispositions où il doit être à l'égard de Dieu, et sans lesquelles toute sa piété, quelque fervente qu'elle paraisse au dehors, ne saurait avoir de solidité. Voyons donc si nous aimons à souffrir pour Dieu, si nous sommes disposés à mourir pour nous unir à lui, si nous sommes bien aises de nous occuper de lui, et enfin si nous sommes déterminés à nous abandonner à lui. C'est dans l'examen de ces quatre choses que nous reconnaîtrons le véritable état de notre cœur.

Aimons-nous à souffrir pour Dieu? Je ne parle point d'un certain amour vague des souffrances qui paraît dans les paroles et qui manque dans les actions ; d'un amour des souffrances qui ne consiste qu'en une coutume de parler magnifiquement et affectueusement du prix et de l'excellence des croix, pendant qu'on les fuit avec délicatesse, et qu'on recherche tout ce qui peut rendre la vie molle et sensuelle. Encore une fois, je ne parle point de cette spiritualité imaginaire qui fait qu'on ne s'entretient que de résignation, de patience, de joie dans les tribulations, pendant qu'on est sensible aux moindres incommodités, et qu'on tend par toute sa conduite à ne souffrir jamais de personne et à ne manquer de rien. Saint Paul avait des sentiments bien contraires à ceux des lâches chrétiens qui vivent de la sorte, lorsqu'il disait (1) qu'il se sentait comble de toute sorte de joie et de consolation, lors même que son corps ne jouissait d'aucun repos, (2) et qu'il éprouvait les

(1) II. Cor. 7, 4.

(2) *Ibid.* 7, 5.

plus rudes tribulations, les combats au dehors, les frayeurs au dedans.

Il ne faut pas s'imaginer que ce zèle du grand Apôtre ne doive point être imité, sous prétexte que les âmes des chrétiens de nos jours sont moins fortes et moins élevées (1). C'est comme s'il disait : Si vous ne soumettez que votre esprit à Dieu par une croyance de tous ses mystères, votre sacrifice sera imparfait, et votre volonté demeurera toujours libre et immortifiée. Ne vous contentez pas d'offrir à Dieu une foi stérile, ajoutez-y l'offrande d'un cœur humilié et souffrant pour lui. En vain suivez-vous Jésus-Christ si vous ne portez la croix avec lui : en vain espérez-vous sa gloire et son royaume si vous n'acceptez ses opprobres et ses douleurs (2).

Ces deux états ont une liaison nécessaire ; on ne peut arriver à l'un que par l'autre ; c'est le chemin qu'il a tenu : il n'a point voulu vous en laisser d'autre (3). Oseriez-vous vous plaindre d'une loi appuyée sur un tel exemple (4)? Qu'il doit être doux à une âme fidèle de souffrir pendant cette vie, puisqu'elle souffre après Jésus-Christ, qu'elle souffre pour l'imiter, pour lui plaire, et pour mériter la joie qu'il a promise à ceux qui pleurent (5) !

C'est là tout notre bien que de souffrir des maux en ce monde avec l'espérance d'une éternelle consolation (6). Les faux biens de ce monde sont faits pour ceux qui n'en espèrent ou qui n'en cherchent

(1) Phil. 1, 29.
(2) Ps. 50, — Math. 16. 24, 26.
(3) I Petr. 2, 12.
(4) Matth. 5, 12.
(5) *Ibid.* 5, 5. — Luc. 6, 21
(6) S. Cyp.

point de plus véritables : les maux de ce monde sont destinés, par la miséricorde de Dieu, aux âmes élues qu'il veut détacher de ce monde si corrompu, pour les préparer à des biens d'une durée et d'un prix immenses. Chercher donc son bonheur ici-bas, c'est s'oublier dans son exil, c'est renoncer aux espérances de sa patrie. Aussi saint Cyprien disait-il à tous les chrétiens, qu'en prenant ce nom vénérable ils se dévouaient eux-mêmes à toutes sortes de souffrances présentes et sensibles pour attendre les biens invisibles et éternels ; qu'enfin il n'était pas permis aux héritiers d'un Sauveur crucifié de craindre ni les supplices ni la mort.

Il les nomme les héritiers du crucifié, parce que le Sauveur, en se sacrifiant pour l'amour des hommes, n'a rien laissé en ce monde pour ses véritables enfants que la croix, c'est-à-dire que la douleur et la honte en partage. Quel affreux héritage, mon Dieu ! que celui de Jésus abreuvé d'opprobres, comme parle l'Écriture (1), attaché nu et mourant sur la croix ! Cependant, il faut renoncer à son héritage céleste, si l'on n'accepte pas cet héritage temporel de souffrance et d'humiliation (2). Nul des enfants de Jésus-Christ ne peut se dispenser d'entrer dans cette succession si onéreuse de son père.

Voilà les vérités que nous disons souvent aux autres, mais que nous ne disons peut-être guère à nous-mêmes. Comparons un peu, de bonne foi, les véritables sentiments de notre cœur avec ces principes de la religion que nous professons.

Si j'étais sérieusement persuadé que la vie chrétienne est une vie de patience et de renoncement

(1) Lam. de Jérém. 3, 30.

(2) Act. 14, 2.

continuel à nos propres inclinations ; si j'aimais de bonne foi Jésus-Christ souffrant et humilié pour moi, refuserais-je de m'humilier et de souffrir pour l'amour de lui (1) ? Me contenterais-je de parler des croix, lorsqu'il ne s'agit d'en porter aucune? En ferais-je des leçons aux autres sans me les appliquer à moi-même dans les occasions? Serais-je si impatient dans les moindres infirmités, si découragé dans les traverses de la vie, si inquiet dans les embarras, si délicat et si sensible dans les mécomptes des amitiés humaines ; si jaloux, si soupçonneux, si incompatible avec les gens que je dois ménager, si sévère pour corriger les défauts d'autrui, si lâche et si immortifié quand il s'agit de corriger les miens ? Serais-je si prompt à murmurer dans le mépris et dans les contradictions, qui sont autant de croix dont Dieu me charge pour me sanctifier?

N'est-ce pas un scandale digne de larmes et de gémissements, de voir que les gens mêmes qui font profession de suivre et de servir Jésus crucifié, soient néanmoins, par leur délicatesse, les ennemis irréconciliables de la croix, selon les termes de saint Paul (2) ? Hélas ! pouvons-nous séparer Jésus-Christ de la croix sur laquelle il s'est sacrifié pour nous, et sur laquelle il a prétendu nous attacher pour jamais à lui ? Comment pouvons-nous aimer ce Sauveur si aimable, sans aimer aussi cette croix qui sera la marque éternelle de son amour infini pour nous ? O précieuse croix ! faut-il que vous ne soyez ainsi honoree qu'en paroles et en apparence ! faut-il que ceux qui ne peuvent espérer aucun bien

(1) Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il a ne peut être mon disciple. Luc. 14, 33 ; et 9, 23.

(2) Philipp. 3, 18,

que par vous, vous craignent et vous fuient avec tant d'inquiétude et de lâcheté!

Jusqu'à quand nous fera-t-on ce reproche honteux, ce reproche qui n'est peut-être que trop juste contre nous, et qui fait croire à tant de gens que la dévotion n'est qu'un langage, ce reproche si ordinaire qu'on nous fait, en disant que les gens qui font profession de piété sont les plus délicats et les plus sensibles; que leur piété dégénère peu à peu en mollesse; qu'ils veulent servir Dieu avec toutes sortes de commodités, soupirer après l'autre vie en jouissant de toutes les douceurs de celle-ci, et déclamer toujours avec zèle contre l'amour-propre, prenant néanmoins toutes sortes de précautions pour ne jamais le mortifier en eux?

SEPTIÈME LECTURE

Sur les caractères de la piété (*Suite*).

II. Sommes-nous disposés à mourir pour nous unir à Jésus Christ? Saint Paul qui formait ce noble désir, voulait qu'un chrétien rempli des espérances de la religion, gémît et soupirât sous la pesanteur de son corps mortel (1). Et saint Augustin, expliquant cette vérité dans toute son étendue, dit que la sainteté de la vie et l'amour de la mort sont deux dispositions inséparables. Les deux amours des deux vies, dit-il, se combattent dans une âme imparfaite. L'amour de cette vie passagère est si fort dans les chrétiens imparfaits, qu'ils la possèdent avec plaisir et qu'ils ne la perdent qu'avec regret. La perfection des âmes bien fidèles à Dieu fait au

(1) Philipp. 1, 23. — Rom. 7, 24.

contraire qu'ils supportent la vie avec peine, et qu'ils attendent la mort comme leur véritable bien. Au reste, continue-t-il, que les imparfaits ne me disent point qu'ils désirent vivre encore pour faire quelques progrès dans la vertu ; qu'ils parlent plus sincèrement, et qu'ils avouent qu'ils souhaitent prolonger leur vie parce qu'ils ne sont pas assez vertueux pour aimer la mort. Ne vouloir pas mourir ce n'est pas aspirer à un plus haut degré de vertu, mais c'est n'en avoir guère acquis. Qu'on n'allègue donc point la crainte des jugements de Dieu pour justifier celle de la mort. Si nous ne craignons que les jugements de Dieu dans notre passage à l'éternité, cette crainte, inspirée par le Saint-Esprit, serait une crainte modérée, paisible et religieuse. La perfection de notre amour pour Dieu, comme dit saint Jean (1), consiste à avoir une entière confiance en lui pour le jour de son jugement. Si nous l'aimions comme notre père, le craindrions-nous comme notre juge, jusqu'à fuir sa présence? Aurions-nous ces craintes lâches qui nous troublent, qui nous abattent ; ces vaines alarmes que nous ressentons sitôt que le Seigneur frappe à notre porte, et qu'il nous apprend par la maladie que la mort s'approche ?

Ne serions-nous pas convaincus que plus la vie dure, plus le nombre de nos infidélités croît ; que le compte que nous devons à Dieu se rend toujours de plus en plus difficile ; que l'avenir servira bien moins à payer nos anciennes dettes qu'à en contracter de nouvelles, et à nous rendre peut-être insolvables, et que quiconque aime Jésus-Christ doit craindre la durée d'une vie où l'on est exposé continuellement à perdre sa grâce et son amour ?

(1) Joan. 4, 17.

Mais il y a je ne sais quelle infidélité secrète dans le fond de nos cœurs qui étouffe tous ces sentiments. Nous pleurons la mort de ceux que nous aimons et nous craignons la nôtre, comme si nous n'avions aucune espérance. A voir les vains projets que nous faisons pour cette vie, et le soin que nous prenons pour la rendre agréable et longue, qui croirait que nous attendons une autre vie heureuse et éternelle, et que celle-ci, misérable et fragile, ne sert qu'à retarder notre bonheur? Hélas! dit saint Cyprien (1), je ne m'étonne pas si ceux qui se trouvent bien en ce monde veulent y demeurer, que ceux qui bornent leurs espérances en cette vie en craignent la fin. La mort est un vrai mal pour ceux qui ne veulent pas s'unir à Jésus-Christ, et qui n'espèrent pas régner avec lui dans l'éternité. Mais ceux à qui la religion découvre une voie assurée pour arriver à une nouvelle vie; mais ceux dont l'espérance, comme dit le Sage (2), est pleine d'immortalité, comment peuvent-ils accorder des espérances si hautes et si solides avec les amusements qui arrêtent leur cœur ici-bas?

Concluons donc que notre foi et notre piété sont bien faibles et bien languissantes, puisqu'elles ne peuvent vaincre notre timidité à l'égard de la mort. Il faut que nous n'envisagions la ressource éternelle du christianisme contre la mort, et tous les biens qui nous attendent au-delà de cette vie passagère, que d'une vue bien confuse et bien superficielle, si nous ne sentons en nous aucune impatience de finir nos misères et de jouir de tous ses biens.

Voilà précisément sur quoi il faut que chacun

(1) S. Cypr. Traité de la mort.

(2) Sag. 3, 4.

de nous s'examine : Suis-je prêt à mourir? et s'il fallait mourir tout à l'heure, ne regretterais-je aucune des créatures dont je me vois environné ? N'y a-t-il point quelque chose que j'ai cru jusqu'ici m'être indifférente, et dont je ne pourrrais néanmoins me détacher sans peine ? Mon âme languit-elle dans les tristes liens qui la tiennent ici-bas captive, ou plutôt ne fait-elle point de ces liens l'objet de ses amusements, et n'est-elle point aveuglée jusqu'à aimer son esclavage ?

Il ne s'agit point ici de me tromper moi-même par un faux courage. Est-il bien vrai que l'ardeur de mon amour pour Jésus-Christ surmonte dans mon cœur la crainte et l'horreur naturelle que j'ai pour la mort ? Usé-je de ce monde, selon le terme de saint Paul, comme n'en usant point (1) ? Le regardé-je comme une figure trompeuse qui passe? Ai-je impatience de n'être plus sujet à sa vanité ? N'y a-t-il rien qui arrête mes désirs et qui flatte mon amour-propre ? Ne cherché-je point à rendre ma vie douce par des amusements que je crois innocents, mais qui forment dans mon cœur, contre les desseins de Dieu sur moi, certaines attaches que je ne veux pas rompre ? Enfin, me préparé-je sérieusement chaque jour à la mort ? Est-ce sur cette méditation que je règle le détail de ma vie ? Et la mort elle-même, quand elle me fera sentir ses rigueurs par la douleur et par la faiblesse, me trouvera-t-elle prêt à recevoir constamment le coup fatal qu'elle me donnera ? Ne tremblerai-je point à ses approches ? Que deviendra ma fermeté dans ces derniers moments où je me verrai entre le monde qui s'évanouira pour jamais à mes yeux, et l'éternité qui s'ouvrira pour me recevoir ?

(1) Cor. 7, 31. — Rom. 3, 20.

L'espérance de voir Jésus-Christ, cet objet si aimable et si consolant, doit sans doute nous rassurer à la vue de cet autre objet si redoutable à la nature. D'où vient donc que souvent les gens qui font profession de mépriser la vie ne craignent pas moins la mort que les autres ; que les moindres infirmités les alarment et les consternent, et qu'on remarque quelquefois en eux plus de précaution et de délicatesse que dans les gens du monde pour leur conservation ? Ne faut-il pas avouer que c'est un scandale, et qu'en vain se prépare-t-on à la mort par une vie pieuse et retirée, si cette préparation n'aboutit qu'à être surpris et troublé, à quelque heure que cette mort puisse arriver !

III. Sommes-nous bien aises de nous occuper de Dieu, c'est-à-dire sentons-nous une joie sincère quand nous le prions et quand nous méditons en sa présence les vérités de la religion ?

La prière, disait saint Augustin, est la mesure de l'amour. Selon que nous sommes plus fervents à prier nous sommes aussi plus élevés dans l'amour divin. Qui aime beaucoup, prie beaucoup ; qui aime peu, prie peu. Celui dont le cœur est uni étroitement à Dieu n'a point de plus douce consolation que celle de ne point perdre la présence de l'objet qu'il aime : il goûte un plaisir sensible de pouvoir parler à Dieu, penser à ses vérités éternelles, adorer sa grandeur, admirer sa puissance, louer sa miséricorde, et s'abandonner à sa providence.

Dans ce commerce de la créature avec Dieu, elle verse dans le sein de ce père charitable toutes les peines dont son propre cœur est rempli ; c'est sa ressource dans tous les maux : elle se fortifie, elle se soulage, en lui exposant avec confiance ses fai-

blesses et ses désirs. Or, comme nous sommes, pendant cette vie, toujours imparfaits, comme nous n'y sommes jamais exempts de péché, il faut que toute la vie chrétienne se passe en pénitence de nos fautes et reconnaissance des bontés de Dieu ; et c'est dans l'exercice de la prière que nous pouvons nous appliquer à demander pardon à Dieu de notre ingratitude, et à le remercier de sa miséricorde.

Outre cette nécessité de la prière, saint Chrysostôme nous en explique une autre d'une manière également solide et touchante.

C'est que ce Père avait souvent remarqué que la piété ne s'affermit jamais parfaitement que par la fidélité à la prière. Dieu veut, dit-il, nous faire sentir, par cette expérience, qu'on ne peut tenir son amour que de lui-même ; et que cet amour, qui est le véritable bonheur de nos âmes, ne peut s'acquérir, ni par les réflexions de notre esprit, ni par les efforts naturels de notre cœur, mais par l'effusion gratuite du Saint-Esprit. Oui, cet amour est un si grand bien, que Dieu seul, par une espèce de jalousie, veut en être le dispensateur; il ne l'accorde qu'à mesure qu'on le lui demande.

Ainsi, c'est dans une application fidèle et constante à lui demander cet amour qu'on peut s'en remplir. Il faut nous en prendre à nous-mêmes si notre piété n'a point cette solidité et cette consistance qui est le fruit assuré de la bonne prière : car sans cet exercice où l'on s'imprime fortement toutes les vérités de la religion, où l'on s'accoutume heureusement à les goûter et à les suivre, tous les sentiments de piété que nous pouvons avoir ne sont que des ferveurs trompeuses et passagères.

Prions donc, mais prions toujours en vue de nos

devoirs. Ne faisons point des oraisons élevées, abstraites et qui ne se rapportent point à la pratique des vertus. Prions, non pour être plus éclairés et plus spirituels en paroles, mais pour devenir plus humbles, plus dociles, plus patients, plus charitables, plus modestes, plus purs, plus désintéressés dans le détail de notre conduite.

Sans cela, notre assiduité à la prière, bien loin d'être fructueuse et efficace, sera pleine d'illusion pour nous et de scandale pour le prochain. D'illusion pour nous. Combien en avons-nous d'exemples ! combien voit-on de gens dont les oraisons ne servent qu'à nourrir l'orgueil et qu'à égarer leur imagination ! De scandale pour le prochain. Car y a-t-il rien de plus scandaleux que de voir une personne qui prie toujours sans se corriger, et qui, au sortir de ses oraisons, n'est ni moins légère, ni moins vaine, ni moins inquiète, ni moins chagrine, ni moins intéressée qu'auparavant ?

IV. Sommes-nous déterminés à nous abandonner à Dieu sans réserve ? Regardons-nous les soins de sa Providence sur nous comme notre meilleure ressource ? ou plutôt n'avons-nous pas pour nos intérêts propres une certaine providence de politique, une providence timide et inquiète, et qui nous rend indignes du secours de celle de Dieu !

La plupart des personnes qui veulent se donner à Dieu font comme le jeune homme que l'Évangile nous dépeint (1). Il avait passé sa jeunesse dans l'innocence, et accoutumé depuis son enfance à une observation exacte de la loi, il aspirait à tout ce que les conseils du Sauveur pouvaient lui faire pratiquer de plus parfait et de plus héroïque. Jésus-

(1) Matth. 19. 16. — Marc, 10, 17.

Christ même, qui l'envisagea, fut d'abord touché d'un sentiment d'inclination pour lui. Tout semblait concourir heureusement à élever cette âme à une sainteté éminente. Mais un attachement secret aux faux biens de ce monde renversa tout l'ouvrage de sa perfection dans le moment où il semblait devoir s'affermir. Sitôt que Jésus-Christ lui eut proposé de quitter ses richesses pour le suivre, cette âme, dominée par l'intérêt, fut tout épouvantée à la vue d'un état où il ne lui serait plus permis de rien posséder. Il s'en alla tout triste et confus. Triste, disent les saints Pères, de ne pouvoir accorder dans son faible cœur l'amour de ses richesses avec l'amour de Jésus-Christ.

La disposition essentielle pour une âme qui se consacre à Dieu est donc de se défier de toutes les ressources humaines sur lesquelles la prudence de la chair s'appuie, de ne rien vouloir qui puisse troubler les desseins de Dieu.

Il faut réprimer à chaque moment l'avidité de la nature, qui craint toujours que ce qu'elle a ne lui échappe, et qui forme sans cesse des désirs immodérés pour posséder ce qu'elle n'a pas.

Il faut être continuellement sur ses gardes pour prévenir notre amour propre qui tâche de se dédommager insensiblement par l'attachement aux petites choses du sacrifice qu'elle fait à Dieu de plus grandes : car est-il rien de plus déplorable que de voir une personne qui, après avoir fait les principales démarches vers la perfection, regarde lâchement derrière elle et appréhende d'en trop faire.

Cependant, pouvons nous dire qu'il y ait beaucoup d'âmes exemptes de cette lâcheté ? N'est-il pas vrai qu'on cherche tant de précautions dans le don qu'on a fait de soi-même à Dieu, ou dans la

manière de le servir, qu'on réduit insensiblement ce don et ce service presque à rien ? On fait toujours dépendre le spirituel du temporel : on veut accomplir ses devoirs et satisfaire à sa conscience : mais on le veut à tant de conditions, mais on craint avec tant d'inquiétude, qu'il en coûtera trop en se donnant à Dieu ; mais on prévoit tant d'inconvénients, mais on veut s'assurer de tant de secours et de tant de consolations, qu'on anéantit insensiblement la piété chrétienne et qu'on ne la pratique que d'une manière languissante et sans aucun fruit.

D'où vient que tant de gens entreprennent des bonnes œuvres sans aucun succès ? C'est qu'ils les entreprennent avec peu de foi ; c'est qu'ils ne renoncent point à eux-mêmes dans ces entreprises ; c'est qu'ils se regardent toujours eux-mêmes par quelque endroit, et qu'ils ne veulent point préférer en tout l'intérêt de l'ouvrage, qui est celui de Dieu, à leurs inclinations mal réglées, à leur humeur inquiète, à la faiblesse de leur cœur qui cherche de vaines consolations, à des amitiés indiscrètes qu'il faut retrancher, à une jalousie d'autorité et de considération qui gâte les meilleures choses : en un mot, c'est qu'on veut toujours servir Dieu avec sûreté pour soi-même, qu'on ne veut rien hasarder pour sa gloire, et qu'on se croirait malheureux si l'on s'exposait à quelques mécomptes, pour l'amour de lui. Ce n'est pas qu'il ne soit permis de prendre modérément les justes mesures pour la conduite des bonnes œuvres : mais en vérité il y a bien loin entre ne vouloir pas tenter Dieu et l'irriter par une injurieuse défiance de sa bonté. Peut-on attendre de ces âmes craintives et mercenaires, la générosité et la force qui sont nécessaires pour soutenir les des-

seins de Dieu? Quand on ne se confie point à la Providence, on est indigne d'en être l'instrument.

Non, non, Dieu ne daignera jamais bénir ces conduites qui sont trop humaines : et c'est de cette source malheureuse qu'est venu le relâchement et le désordre de tant de communautés ferventes et régulières. Il répand, comme dit saint Paul (1), ses divines richesses avec profusion ; mais c'est sur les personnes qui l'invoquent, et qui ne veulent se confier qu'en lui, et non point sur ceux qui veulent prévenir la Providence, et n'être jamais réduits à se fier à elle.

Il est temps d'examiner nos dispositions par rapport à nous-mêmes ; c'est la seconde partie de ce discours.

HUITIEME LECTURE.

Des caractères de la piété (*Suite*).

II. — Examinons si notre zèle n'est point une imprudence autorisée du prétexte de la religion ; si notre prudence n'est point une politique charnelle ; si notre dévotion n'est point un effet de l'humeur ; si notre charité n'est point un amusement. Voilà quatre questions que nous devons nous faire à nous-mêmes.

I. Notre zèle n'est-il point imprudent ? Que toute racine d'amertume, dit saint Paul, soit détruite en vous (2). Il y a un zèle amer qu'il faut corriger ; il va à vouloir corriger le monde entier, et à réformer indiscrètement toutes choses : à l'entendre, on croi-

(1) Rom. 10, 12.

(2) Ephes, 4, 31. — Hebr. 12, 25.

rait que tout est soumis à ses lois et à sa censure. Il ne faut connaitre que son origine et ses effets pour découvrir combien il est mal réglé. L'origine de ce prétendu zèle est honteuse ! les défauts de notre prochain choquent les nôtres ; notre vanité ne peut souffrir celle d'autrui ; c'est par fierté que nous trouvons celle de notre prochain ridicule et insupportable ; notre inquiétude nous soulève contre la paresse et l'indolence de celui-ci ; notre chagrin nous irrite contre les divertissements excessifs de celui-là ; notre brusquerie, contre la finesse de cet autre. Si nous étions sans défauts, nous sentirions moins bien vivement ceux des personnes avec qui nous sommes obligés de vivre.

Il est même certain que cette contrariété et cette espèce de combat entre nos défauts et ceux du prochain grossissent beaucoup les derniers dans notre imagination déjà préoccupée. Or, peut-on découvrir une source plus basse et plus maligne de ce zèle que je viens de remarquer ? Si nous voulions avouer de bonne foi que nous n'avons pas assez de vertu pour supporter patiemment tout ce qu'il y a dans notre prochain d'imparfait et de faible, nous paraîtrions faibles nous-mêmes, et c'est ce que notre vanité craint. Elle veut donc que notre faiblesse paraisse au contraire une force ; elle l'érige en vertu ; elle la fait passer pour zèle : zèle imaginaire et souvent hypocrite ; car n'est-il pas admirable de voir combien on est paisible et indifférent pour tous les défauts d'autrui qui ne nous incommodent point, tandis que ce beau zèle ne s'allume en nous que contre ceux qui excitent notre jalousie, ou qui lassent notre patience ? Zèle commode, qui ne s'exerce que pour soi, et pour se prévaloir des défauts du prochain, afin de s'élever au-dessus de

lui. Si notre zèle était véritable, et réglé selon le christianisme, il commencerait toujours par notre propre correction ; nous serions tellement occupés de nos défauts et de nos misères, que nous n'aurions guère le temps de penser aux défauts d'autrui. Il faudrait que ce fut une obligation de conscience qui nous engageât à examiner la conduite de notre prochain ; lors même que nous ne pourrions pas nous dispenser de veiller sur lui, nous le ferions avec beaucoup de précaution pour nous-mêmes, selon le conseil de l'Apôtre (1) : Corrigez, dit-il, votre frère avec douceur, prenant garde à vous en parlant à lui, de peur que vous ne soyez tenté en voulant le délivrer de la tentation : en voulant corriger sa mauvaise humeur, vous courrez risque de vous abandonner à la vôtre ; en voulant réprimer son orgueil et ses autres passions, vous vous laisserez peut-être entraîner par votre naturel impatient et impérieux.

Gardez-vous donc bien de vous appliquer tellement à sa perfection, que vous n'ayez pas soin de pourvoir à votre sûreté particulière.

Ce serait un zèle bien imprudent que d'oublier vos propres besoins, pour ne vaquer qu'à l'examen de la conduite de vos frères. Il est vrai que ce zèle qui anime un chrétien pour la correction fraternelle quand il est pur et prudent tout ensemble, est un zèle très agréable à Dieu : mais on ne doit pas croire qu'il soit désintéressé, ni selon la science, à moins qu'il soit toujours doux et modéré, car ce zèle qui s'allume contre le prochain, et qui ne veut rien lui pardonner, ne sert qu'à troubler la paix, et qu'à causer beaucoup de scandale.

(1) Galat, 6, 1.

Tout ce qui se dit ou ce qui se fait avec chaleur n'est point propre à la correction du prochain.

Où voyons-nous les fruits de ces conduites dures ? Il faut gagner les cœurs, quand il s'agit de religion ; et les cœurs ne se gagnent que par des marques de charité et de condescendance. Il ne suffit pas d'avoir raison : c'est gâter la raison, c'est la déshonorer, que la soutenir d'une manière brusque et hautaine. C'est par la douceur, par la patience et par l'affliction que l'on ramène insensiblement les esprits, qu'on les dispose à entendre la vérité, qu'on les fait entrer en défiance de leurs anciennes préoccupations, qu'on leur inspire la confiance nécessaire, et qu'on les encourage à vaincre leurs habitudes déréglées.

Quand celui qui a besoin d'être corrigé voit que celui qui le corrige suit son humeur, il n'est guère disposé à corriger la sienne. L'amour-propre ne manque pas de se révolter contre des instructions faites avec chagrin : Dieu même ne bénit point ces sortes de conduites. La colère de l'homme, comme dit saint Jacques, n'opère point la justice de Dieu (1).

II. Notre prudence n'est-elle point une politique ? Cette prudence aveugle que la chair inspire n'est que mort, comme dit l'Apôtre (2) ; elle n'est point soumise à la loi de Dieu et elle ne le saurait être (3). Il y a une incompatibilité absolue entre cette sagesse des hommes et celle des véritables enfants de Dieu ; c'est elle qui résiste en nous au Saint-Esprit, qui le contriste, et qui traverse tous les desseins qu'il a pour la sanctification de nos âmes.

(1) Jacq. 1. 20.
(2) Rom. 8, 6.
(3) *Ibid.*

Cette sagesse par laquelle un chrétien se renferme en lui-même et se confie à ses propres lumières, le prive des plus grands dons de Dieu. Cette sagesse si réprouvée dans l'Évangile est néanmoins enracinée dans le cœur de presque tous les fidèles. Combien voyons-nous tous les jours de considérations humaines qui arrêtent le cours des œuvres de Dieu ! Combien de bienséances imaginaires auxquelles on fait céder indignement ce que la religion a de plus saint et de plus vénérable !

Autrefois les chrétiens étaient des gens qui méprisaient les mépris mal fondés du monde, pour servir Dieu avec liberté ; aujourd'hui les chrétiens et les gens mêmes qui font fonction de piété, et ceux qui ont quitté entièrement le monde, sont néanmoins d'ordinaire des gens qui craignent les jugements du monde, qui veulent avoir son approbation, et qui règlent leurs procédés sur certains préjugés bizarres, suivant lesquels le monde loue ou condamne tout ce qu'il lui plaît.

Or, il me semble que cette timidité à l'égard des jugements du monde n'a jamais été poussée jusqu'à la faiblesse et à la bassesse que l'on y remarque aujourd'hui.

On fait dépendre les œuvres générales qui regardent la gloire de Dieu, et les pratiques de vertu pour chaque personne en particulier, de mille raisons purement humaines ; on n'ose entreprendre pour l'intérêt de Dieu que des choses qui sont au goût de tout le monde.

Oui, le monde même, tout ennemi de Dieu qu'il est, on le consulte tous les jours, quand il s'agit des choses les plus saintes : non seulement on le consulte pour ne point le scandaliser, ce qui est nécessaire ; mais on le consulte pour s'accommoder à ses

vaines maximes, et pour faire dépendre nos bonnes œuvres de ses décisions. Cette prudence mondaine s'est même glissée jusque dans les communautés régulières. Combien d'âmes y sont occupées de retours inutiles sur elles mêmes, de vains désirs de se ménager avec les personnes qui ont de l'autorité. Que de petits soins pour se procurer de l'estime, et pour s'acquérir de la considération et de la confiance ! que d'inquiétude ! que de défiances ! que d'empressement pour s'assurer de ces vaines consolations ! que d'alarmes lorsqu'elles échappent !

Ainsi les particuliers se font comme un monde nouveau au milieu même de la solitude, où ils ont leurs intérêts, leurs espérances, leurs désirs, leurs craintes.

Quand on ne sert Dieu qu'avec ces réserves, on ne le sert que bien faiblement : on partage son cœur et ses soins entre lui et mille choses indignes d'entrer en concurrence avec Dieu même. Il faut en cet état que Dieu attende les occasions desquelles on fait dépendre son service. Non seulement il faut qu'il attende ; mais il est souvent refusé. On cherche sa gloire ; on veut le bien, mais on ne le veut qu'à certaines conditions qui font évanouir tous nos bons desseins.

On traîne, dit saint Augustin, une volonté faible et languissante pour la pratique des vertus, qui amuse notre esprit, sans changer notre cœur.

Qui d'entre nous veut la perfection comme il la faut vouloir ? Qui d'entre nous veut la perfection plus que son plaisir, plus que son honneur ? Encore une fois qui d'entre nous veut la perfection, jusqu'à lui sacrifier tous les amusements qui lui sont contraires ?

Tâchons de faire en sorte désormais que notre

prudence soit réglée par l'esprit de Dieu ; que ce ne soit point une prudence présomptueuse, une prudence accommodée à la dissimulation du siècle. Soyons prudents pour faire le bien, mais simples pour fuir et même pour ignorer le mal (1). Soyons prudents, mais soyons pleins de docilité pour notre prochain et de défiance de nous-mêmes. Soyons prudents, mais d'une prudence qui ne soit employée qu'à glorifier Dieu, qu'à ménager ses intérêts, qu'à faire respecter la re ligion parmi nos frères, et qu'à nous faire oublier nous-mêmes.

NEUVIÈME LECTURE

Des caractères de la piété (*Suite*).

III. Notre dévotion n'est-elle point l'effet de notre humeur ? L'Apôtre, prédisant les malheurs dont la religion était menacée, dit qu'il s'élèvera des hommes vains qui s'aimeront eux-mêmes (2). C'est ce que nous voyons tous les jours : des gens qui ne quittent le monde et ses vanités que pour se retrancher dans des amusements encore plus vains ; des gens qui ne cherchent la retraite et le silence que par tempérament, et pour favoriser leur naturel sauvage et bizarre ; des gens qui sont modestes et tranquilles plutôt par faiblesse que par vertu. On voit des dévotions de toutes les humeurs. Quoiqu'il n'y ait qu'un seul Évangile, chacun l'ajuste à ses inclinations particulières ; et au lieu que tous les chrétiens devraient continuellement faire violence à leur naturel, pour le conformer à cette règle

(1) Rom. 16, 19.
(2) II Tim. 3. 2.

sainte, on ne s'applique qu'à faire plier cette règle et souvent qu'à la rompre, pour la conformer à nos inclinations et à nos intérêts.

Je sais que la grâce de Jésus-Christ prend plusieurs formes, comme dit l'apôtre saint Pierre (1), et qu'elle s'accommode aux tempéraments sous lesquels elle veut se cacher pour exercer la loi des hommes : mais après tout, l'essentiel de la religion doit être partout le même ; et quoique les manières d'aller à Dieu et de lui obéir soient différentes selon les différents caractères de l'esprit, il faut néanmoins toujours que les diverses pratiques de la religion se réunissent en un point fixe, qu'elles nous fassent observer la même loi, et nous tiennent dans une entière conformité de sentiments.

Cependant, où pouvons-nous trouver cette admirable conformité ? On voit partout des gens qui défigurent la religion en voulant la régler suivant leurs fantaisies et leurs caprices. L'un est fervent à la prière, mais il est dur et insensible aux misères et aux faiblesses de son prochain : l'autre ne parle que d'amour de Dieu et de sacrifice, pendant qu'il ne saurait souffrir le moindre contre-temps ni la moindre contradiction. Cet autre ne veut prier qu'en cherchant des consolations dangereuses, et qu'en se remplissant l'imagination d'objets stériles et chimériques. Cet autre, comme remarque saint Jérôme, se privera sérieusement des choses mêmes qui sont permises, pour s'autoriser dans la jouissance de celles qui ne le sont pas, ne comprenant pas, dit ce Père, que ce qu'on offre à Dieu au delà de la justice ne doit jamais se faire au préjudice de la justice même.

(1) I Petr. 4. 10.

Cette personne sera fervente et scrupuleuse pour les œuvres de surérogation, pendant qu'elle sera relâchée et infidèle pour les obligations même les plus précises et les plus rigoureuses. Ainsi une personne qui mortifiera son corps par toutes sortes d'austérités, et qui jeûnera hors des temps où elle doit le faire, n'aura aucun soin de mortifier et d'adoucir son humeur brusque et incompatible. Ainsi une personne qui sera inquiète sur les règles générales d'une maison sera souvent négligente et inappliquée pour ses propres fonctions. Ainsi une personne qui ne se lassera jamais de prier et de méditer en son particulier, sera distraite, dissipée et ennuyée dans les offices communs de l'Église, où son devoir l'appelle.

Très souvent même le dérèglement de notre esprit fait que nos œuvres de surérogation nous inspirent une confiance téméraire. Quand on fait plus qu'on est obligé de faire, on passe aisément jusqu'à se croire dispensé des règles communes pour les choses d'obligation.

Cette personne qui afflige son corps par des pénitences extraordinaires, s'imagine qu'elle est en droit de mortifier les autres ; comme si, en retranchant les plaisirs et les commodités de son corps, il lui était permis de donner à son esprit cette liberté de censurer et de contredire.

N'est-ce pas une chose déplorable que de voir des gens qui veulent s'en faire accroire, parce qu'ils pratiquent certaines vertus, et qui regardent la violence qu'ils se sont faite comme un titre de gêner les autres, et de se flatter eux-mêmes dans leurs inclinations dominantes ? Il vaudrait certes mieux se borner à ses obligations et les remplir simple-

ment et fidèlement, que de prendre ainsi un essor mal réglé.

Il vaut mieux que vous vous fassiez grâce à vous-mêmes et que vous la fassiez aussi aux autres, que d'être si zélés et si incommodes tout ensemble. Mettez chaque vertu dans le rang qui lui est destiné : pratiquez, selon la mesure de votre grâce, les plus difficiles ; mais ne prétendez pas les pratiquer aux dépens d'autrui. La charité et la justice sont les premières de toutes les vertus humaines : pourquoi vous attacher aux autres, au préjudice de celles-là ? Soyez austère, mais soyez humble ; soyez plein de zèle pour la réformation des abus, mais soyez doux, charitable et compatissant. Faites pour la gloire de Dieu tout ce que son amour pour lui vous inspirera, mais commencez par les devoirs de l'état où il vous a mis : sans cela vos vertus ne seront que des fantaisies ; et en voulant glorifier Dieu, vous scandalisez tout le monde.

Mais non seulement on remarque dans la dévotion de notre siècle cette présomption et cette bizarrerie ; on y trouve encore un fond pitoyable de mollesse et d'amusement.

Qu'est-ce qui décrie la piété parmi les gens du monde ? c'est que beaucoup d'esprits mal faits la réduisent à des pratiques basses et superflues, et abandonnent l'essentiel.

En cet état indigne d'elle, le reproche qu'on faisait autrefois avec tant de malignité et d'injustice aux premiers chrétiens, en les appelant des hommes fainéants et fuyant la lumière, pourrait se faire à propos aux chrétiens de notre siècle. La dévotion est pour eux un prétexte de vie douce, oisive et obscure ; c'est un retranchement commode, où leur

vanité et leur paresse sont à l'abri de l'agitation et des tyrannies du monde.

Eh ! quelle peut être cette piété sans pénitence et sans humiliation ? Ils ne veulent être dévots que pour se consoler, que pour trouver dans la dévotion un adoucissement aux peines et aux tribulations de la vie : mais ils ne cherchent point de bonne foi dans la dévotion cet esprit courageux qui anime et qui soutient constamment un chrétien au milieu des plus rudes croix.

Non, non, dit saint Jérôme, nous ne consentirons jamais que le monde ait de la piété une idée si basse et si indigne d'elle. De quelle manière que certaines gens veulent la pratiquer, nous soutiendrons toujours à leur honte qu'elle n'est ni molle ni paresseuse. Le Fils de Dieu l'a dit, que le royaume qu'il nous promet ne peut être obtenu que par violence (1).

IV. Enfin notre charité n'est-elle point un amusement ? nos amitiés ne sont-elles pas vaines et mal réglées ! n'est-il point vrai, selon la pensée de saint Chrysostôme, que nous sommes plus souvent infidèles à Dieu par nos amitiés que par nos inimitiés ? Car au moins, dit ce Père, il y a une loi terrible qui nous défend de haïr notre prochain ; et lorsque nous nous surprenons nous-mêmes dans les sentiments de haine et de vengeance, cette animosité nous fait horreur, et nous nous hâtons de nous réconcilier avec notre frère : mais pour nos amitiés il n'en est pas de même ; nous trouvons qu'il n'est rien de plus doux, de plus innocent, de plus naturel, de plus conforme à la charité, que d'aimer nos frères ; la religion même sert de prétexte à la tentation.

(1) Matth. 11, 12.

Ainsi nous ne sommes point assez sur nos gardes pour nos amitiés : nous les formons souvent presque sans choix, et sans nulle autre règle qu'une inclination, ou une préoccupation aveugle.

Donnons-nous dans notre cœur à chaque chose que nous aimons le rang qu'elle doit y avoir? Nos amitiés sont-elles réglées par notre foi? Aimons-nous, par préférence à tout le reste, les personnes que nous pouvons porter à Dieu, ou qui sont propres à nous y porter? N'y cherchons-nous pas un vrai plaisir?

Hélas! que d'amusements dans nos amitiés! que de temps perdu à les témoigner d'une manière trop humaine, et souvent peu sincère! que d'épanchements de cœur inutiles et dangereux! que de confiances qui ne servent qu'à augmenter les peines et qu'à exciter les murmures! que d'attachements particuliers qui blessent la charité et l'union générale dans une maison! que de préférences qui détruisent cette égalité d'affection sans laquelle la paix n'est jamais durable dans une communauté.

Je sais qu'il est permis d'aimer avec plus d'affection certaines personnes que leur mérite distingue des autres, ou que la Providence a liées à nous d'une manière plus étroite : mais qu'il faut être sobre et retenu dans ses amitiés! Il faut qu'elles soient dans le fond du cœur; mais qu'elles y soient discrètes, modérées, soumises, toujours prêtes à être sacrifiées à la loi générale de la charité; et qu'enfin elles ne paraissent dans l'extérieur qu'autant qu'il est nécessaire pour marquer l'estime, la cordialité et la reconnaissance qu'on doit avoir, sans jamais laisser échapper ces mouvements de tendresse aveugle, ces empressements indiscrets, ces caresses indécentes, ces ardeurs, ces préven-

tions, ces soins affectés qui causent insensiblement dans le cœur d'autrui des peines, des défiances presque irréparables. Il faut que les amitiés les plus saintes demeurent dans ces strictes bornes.

L'attachement même qu'on a pour les directeurs les plus zélés et les plus parfaits doit être toujours plein de précautions. Comme un directeur ne doit servir qu'à accomplir les desseins de Dieu sur une âme, et qu'à le faire glorifier dans la communauté, il n'est permis d'être attaché à lui qu'autant qu'il est propre dans les circonstances présentes à produire ces bons effets.

Mais non seulement il faut ainsi examiner les sentiments de notre cœur, il faut encore étudier le détail de nos actions par rapport au prochain.

DIXIÈME LECTURE

Des caractères de la piété (*Suite*).

III. Pour notre conduite extérieure, nous avons trois choses à faire à l'égard du prochain : nous abaisser, agir et souffrir.

I. Nous abaisser. Le fondement de la paix avec tous les hommes est l'humilité. Dieu résiste aux superbes ; et les hommes qui sont superbes les uns aux autres se résistent aussi sans cesse, dit saint Chrysostôme. Ainsi il est essentiel pour toutes sortes d'ouvrages où il faut travailler de concert que chaque particulier s'humilie. L'orgueil est incompatible avec l'orgueil. De là naissent toutes les divisions qui troublent le monde ; à plus forte raison les œuvres de Dieu, qui sont toutes fondées sur l'humiliation, ne peuvent être soutenues que par

les moyens que le Fils de Dieu a choisis lui-même pour son grand ouvrage qui est l'établissement de la religion.

Il faut être soumis à toute créature, comme dit saint Pierre : il faut vaincre toutes sortes de difficultés par une patience et par une humilité perpétuelle (1) ; il faut être toujours prêt aux fonctions les plus viles et les plus méprisables, selon le monde, craindre celles qui sont élevées, et auxquelles sont attachés quelque honneur et quelque autorité : il faut aimer sincèrement l'obscurité et l'oubli du monde ; regarder cet état comme un heureux abri et éviter toutes les choses qui peuvent nous en tirer et nous procurer quelque éclat ; il faut renoncer dans son cœur à toute réputation d'esprit, de vertu et de mérite qui donnent une complaisance secrète, vile et indigne récompense des sacrifices qu'on a faits à Dieu : en un mot, il faut dire dans une humble retraite ce que le roi prophète disait en s'abaissant pour honorer Dieu, au milieu même de son triomphe : Je me rendrai vil de plus en plus à mes propres yeux, afin de plaire à ceux de Dieu (2).

Si l'on aime de bonne foi la dépendance, si l'on ne s'y assujettit pas avec plaisir, si l'on n'obéit pas avec une humble docilité, on ne fait que troubler l'ordre et la régularité d'une maison, si fervente qu'elle puisse être. Car n'est-ce pas cet orgueil subtil et déguisé, déguisé, dis-je, et aux autres et à soi-même, qui sape peu à peu les fondements du spirituel d'une maison, qui corrompt peu à peu les

(1) I Petr., I 13.
(2) II Reg. c. 6, v. 22.

fruits de la vertu ? Ne sont-ce pas ces esprits présomptueux, critiques, dédaigneux, bizarres, extrêmes dans leurs sentiments, et qui, voulant redresser toutes choses selon leurs vues, s'égarent eux-mêmes et sont incapables de s'accommoder à d'autres esprits pour concourir aux œuvres de Dieu.

Il faut étouffer dans le fond de son cœur les jalousies naissantes, les petites recherches de son propre honneur, les vains désirs de plaire, de réussir, d'être loué, les craintes de voir les autres préférés à soi, l'envie de décider et d'agir par soi-même, la passion naturelle de dominer et de faire prévaloir ses sentiments sur ceux d'autrui.

Depuis que Jésus-Christ a égalé dans la vocation des hommes, selon la doctrine de l'Apôtre (1), toutes les conditions humaines, il s'ensuit, dit saint Chrysostôme, que toutes ces différences qui flattent l'ambition des hommes sont ruinées dans le christianisme. Après que Dieu a confondu tous les hommes par l'égalité de ses dons les plus précieux, qui sont ceux de la foi, c'est en vain, dit ce Père, que les uns prétendent se distinguer des autres par des avantages qui ne sont point réels.

Que chacun oublie donc ce qu'il a été, pour ne penser qu'à ce qu'il est ; que nulle personne consacrée à Dieu n'ose se distinguer par des titres profanes qu'elle a dû oublier en quittant le monde ; qu'elle renonce même aux avantages qu'elle peut tirer de son talent et de son savoir-faire ; et qu'elle ne se préfère jamais en rien aux personnes les plus dépourvues de toutes les qualités surnaturelles

(1) I Cor. 7,21, 22, 25.

ou acquises qui atirent l'amitié et l'estime d'autrui : qu'elle prévienne les autres par honneur et par déférence, comme dit saint Paul (1) et qu'elle les regarde toujours avec une humilité sincère, comme ses supérieurs.

Ces règles sont bientôt données ; mais on ne les observe pas avec la même facilité. Il faut que la nature soit bien détruite par la grâce dans le fond d'un cœur, pour toujours garder en détail et sans se relâcher jamais, une conduite si simple et si humble.

Non seulement l'orgueil, mais encore la hauteur et la délicatesse naturelle de certains esprits, leur rendent cette pratique bien difficile ; et au lieu de respecter le prochain avec un véritable sentiment d'humilité, toute leur charité n'aboutit qu'à supporter autrui avec une certaine compassion qui ressemble fort au mépris.

II. Il est nécessaire d'agir. Pendant que le temps si précieux et si court de cette vie nous est donné, hâtons-nous de l'employer. Pendant qu'il nous en reste encore, ne manquons pas de le consacrer à de bonnes œuvres

Car lorsque tout le monde s'évanouira pour jamais, les œuvres des justes seront leurs compagnes fidèles jusqu'au-delà de cette vie ; elles les suivront, dit le Saint-Esprit (2). Aussi est-il certain, selon les belles paroles de saint Paul (3), que nous avons été créés en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres, afin d'y marcher, c'est-à-dire, selon le langage de l'Écriture, de passer notre vie dans cette heureuse application.

Faisons donc le bien selon les règles de l'état où

(1) Philip. 2, 3.
(2) Apoc. 4, 13.
(3) Ephes. 2. 10.

Dieu nous a mis, avec discernement, avec courage, avec persévérance. Avec discernement : car encore que la charité ne cherche qu'à s'étendre pour augmenter la gloire de Dieu, elle sait néanmoins se borner quand il le faut, par la nature des œuvres mêmes, où par la condition de celui qui les entreprend ; elle n'a garde de s'engager inconsidérément dans des desseins disproportionnés. Avec courage : car saint Paul nous exhorte à ne point tomber, en faisant le bien, dans une défaillance qui vient de ce qu'on manque de zèle et de foi (1). Avec persévérance : parce qu'on voit souvent des esprits faciles, légers et inconstants, qui regardent bientôt en arrière.

Nous trouverons partout des occasions de faire le bien ; il s'en présente partout à nous ; presque partout la volonté de le faire nous manque ; les solitudes mêmes où nous paraîtrons avoir le moins d'action et de commerce ne laisseront pas de nous fournir les moyens d'édifier nos frères, et de glorifier celui qui est leur maître et le nôtre.

Il est vrai qu'il faut agir avec précaution, par conseil et avec dépendance, de peur qu'en voulant sanctifier les autres nous ne travaillions insensiblement à notre réprobation. Mais néanmoins ne soyons pas du nombre de ces dévots qui rapportent tout à eux-mêmes, et qui se retranchant dans leur propre sûreté, ne se soucient que de leur salut et sont insensibles à celui des autres. La charité, quoique prudente, est moins intéressée. Lorsque Dieu daigne se servir de vous, lorsqu'il confie en quelques occasions les intérêts de sa gloire à vos soins, appréhendez-vous qu'il oublie les vôtres ?

(1) Galat. 6, 9. — II. Thess. 3. 13.

III. Enfin il faut souffrir. Et je finis par une des principales vérités que j'ai expliquées dès le commencement. Oui, il est nécessaire de souffrir, non seulement pour se soumettre à la Providence, pour expirer nos fautes, et pour nous sanctifier par la vertu des croix ; mais il est encore nécessaire de souffrir pour faire réussir les œuvres de Dieu auxquelles nous avons quelque part.

Les Apôtres, selon le portrait que le grand Apôtre nous en fait lui-même, étaient des hommes qui se livraient à toutes sortes d'injures, d'outrages et de tourments pour la prédication de l'Évangile (1). Quelques gens envieux et pleins d'artifices prêchaient l'Évangile, pour susciter une persécution plus cruelle à saint Paul, et pour rendre sa captivité et ses fers plus rudes. Mais qu'importe, dit-il, pourvu que leur malice et ma patience dans mes travaux servent à faire connaître partout Jésus-Christ (2) ?

Voilà les sentiments que nous devons avoir pour les desseins de Dieu, dont il nous fait les instruments. Quand il ne faut, pour en assurer le succès, que souffrir, souffrons avec joie : heureux que Dieu attache ainsi sa cause à la nôtre, et que, nous faisant souffrir, pour les intérêts de sa gloire, il soit intéressé par sa gloire même à nous consoler et à essuyer nos larmes !

Quiconque veut servir Dieu doit s'attendre à souffrir la persécution, comme dit saint Paul. Et le Sage nous dit : Mon fils, en vous engageant dans cette heureuse servitude de Dieu, préparez votre âme à la tentation (3).

(1) I Thes. 2, 8. — Act. 15, 26. — II Cor. 4, 11.

(2) Philip. 1, 18.

(3) Eccl. 2, 1.

Faites provision de courage et de patience : vous souffrirez des tribulations et des traverses qui vous ébranleront si vous n'avez une foi et une charité bien affermies ; le monde vous blâmera, vous tentera, et ne vous laissera pas même jouir de la tranquillité de votre retraite ; vos amis et vos ennemis, tout paraîtra de concert pour vous perdre, ou du moins pour ruiner vos pieux desseins : les gens même avec qui vous serez uni pour glorifier Dieu vous livreront, en leur manière, une espèce de tentation. Des oppositions d'humeurs et de tempéraments, des vues différentes, des habitudes toutes contraires, feront que vous aurez beaucoup à souffrir de ceux-là mêmes que vous regardiez comme votre appui et comme votre consolation : leurs défauts et les vôtres se choqueront perpétuellement, parce que vous serez à toute heure ensemble, si la charité n'adoucit ces peines, si une vertu plus que médiocre ne vous ôte l'amertume de cet état. Si une ferveur constante ne rend léger ce joug du Seigneur, il s'appesantira tellement sur vous, que vous en serez accablé. En cet état, vous serez assez occupé de vos propres maux. Au lieu de travailler dans une parfaite union avec les autres à l'ouvrage commun, vous serez réduit à chercher et à mendier à toute heure des conseils et des consolations pour appuyer votre faiblesse parmi tant de dégoûts : et bien loin de procurer la gloire de Dieu, tout ce que vous pourrez faire sera d'éviter le relâchement, la division, le scandale.

Voilà une peinture qui n'est que trop fidèle des dangers où nous sommes. Je n'ignore pas les grâces que Dieu vous fait pour vous en préserver ; mais encore une fois, plus vous aurez reçu de dons de Dieu, plus vous devez craindre de lui être infidèle.

Cette crainte même fera une partie de votre fidélité. C'est à vous, comme dit saint Cyprien, à donner autant de gloire et de joie à l'Église, que les mauvais chrétiens lui causent de honte et de douleur ; c'est à vous à la consoler parmi tous les maux dont elle est accablée ; c'est à vous à essuyer ses larmes, à la consoler par vos vertus, et à secourir ses enfants les plus égarés par la vertu de vos prières. Fasse le ciel que vous vous éleviez toujours de vertus en vertus, et qu'étant de la plus illustre portion du troupeau de Jésus-Christ, selon le terme du même Père, vous soyez aussi ses épouses bien-aimées dans l'éternité !



TROISIÈME PARTIE

COURTES LECTURES

POUR TOUS LES JOURS DU MOIS

PREMIÈRE LECTURE.

Sur le peu de foi qu'il y a dans le monde.

Croyez-vous que le Fils de l'homme venant sur la terre y trouvera de la foi ? *Luc*, 18, *v*. 8.

I. — S'il venait maintenant, en trouverait-il en nous? Où est notre foi ? où en sont les marques ? Croyons-nous que cette vie n'est qu'un court passage à une meilleure ? Pensons-nous qu'il faut souffrir avec Jésus-Christ, avant que de régner avec lui ? Regardons-nous le monde comme une figure trompeuse, et la mort comme l'entrée dans les véritables biens ? Vivons-nous de la foi ? nous anime-t-elle ? Goûtons-nous les vérités éternelles qu'elle nous présente ? en nourrissons-nous notre âme avec le même soin que nous nourrissons notre corps des aliments qui lui conviennent ? Nous accoutumons-nous à ne regarder toutes choses que selon la foi ? Corrigeons-nous sur elle tous nos jugements ? Hélas ! bien loin de vivre de la foi, nous la faisons mourir dans notre

esprit et dans notre cœur. Nous jugeons en païens ; nous agissons de même. Qui croirait ce qu'il faut croire, ferait-il ce que nous faisons ?

II.— Craignons que le royaume de Dieu ne nous soit ôté, et ne soit donné à d'autres qui en produiront mieux les fruits. Ce royaume de Dieu est la foi, quand elle est régnante et dominante au milieu de nous. Heureux qui a des yeux pour voir ce royaume ! La chair et le sang n'en ont point. La sagesse de l'homme animal est aveugle là-dessus, et veut l'être. Ce que Dieu fait intérieurement lui est un songe. Pour voir les merveilles de ce royaume intérieur, il faut renaître, et pour renaître il faut mourir. C'est à quoi le monde ne peut consentir. Que le monde méprise donc, qu'il condamne, qu'il se moque tant qu'il voudra ; pour nous, mon Dieu, il nous est ordonné de croire et de goûter le don céleste. Nous voulons être du nombre de vos élus, et nous savons que personne ne peut en être, sans conformer sa vie à ce que vous enseignez.

DEUXIÈME LECTURE

Sur l'unique chemin du ciel.

Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite.
Matth. 7, v. 8.

I. — Ce n'est que par violence qu'on entre dans le royaume de Dieu: il faut l'emporter d'assaut comme une place assiégée. La porte en est étroite : il faut mettre à la gêne, le corps du péché ; il faut s'abaisser, se plier, se traîner, se faire petit. La grande porte où passe la foule, et qui se présente toute ouverte, mène à la perdition. Tous les che-

mins larges et unis doivent nous faire peur. Tandis que le monde nous rit et que notre voie nous semble douce, malheur à nous! Jamais nous ne sommes mieux pour l'autre vie que quand nous sommes mal pour celle ci. Gardons-nous donc bien de suivre la multitude qui marche par une voie large et commode. Il faut chercher les traces du petit nombre, les pas des saints, le sentier escarpé de la pénitence, grimper sur les rochers, gagner les lieux sûrs à la sueur de son visage, et s'attendre que le dernier pas de la vie sera encore un violent effort pour entrer dans la porte étroite de l'éternité.

II. — Nous ne sommes prédestinés de Dieu que pour être conformes à l'image de son Fils, attachés comme lui sur une croix, renonçant comme lui aux plaisirs sensibles, contents comme lui dans les douleurs. Mais quel est notre aveuglement ! Nous voudrions nous détacher de cette croix qui nous unit à notre maître. Nous ne pouvons quitter la croix, sans quitter Jésus-Christ crucifié. La croix et lui sont inséparables. Vivons donc et mourons avec celui qui est venu nous montrer le véritable chemin du ciel ; et ne craignons rien, sinon de ne pas finir notre sacrifice sur le même autel où il a consommé le sien. Hélas ! tous les efforts que nous tâchons de faire en cette vie, ne sont que pour nous mettre plus au large, et pour nous éloigner de l'unique chemin du ciel. Nous ne savons ce que nous faisons. Nous ne comprenons pas que le mystère de la grâce joint la béatitude avec les larmes. Tout chemin qui mène à un trône est délicieux, fût-il hérissé d'épines. Tout chemin qui conduit à un précipice est effroyable, fût-il couvert de roses. On souffre dans la voie étroite, mais on espère ; on souffre, mais on voit les cieux ouverts ; on souffre,

mais on veut souffrir, on aime Dieu, et l'on en est aimé.

TROISIÈME LECTURE

Sur la véritable dévotion.

Celui qui séduit lui-même son cœur n'a qu'une vaine religion. *I. Jac.* 1, *v.* 26.

I. Que d'abus dans la dévotion ! Les uns la font consister uniquement dans la multiplicité des prières ; les autres dans le grand nombre des œuvres extérieures qui vont à la gloire de Dieu et au soulagement du prochain. Quelques-uns la mettent dans les désirs continuels de faire son salut ; quelques autres dans de grandes austérités. Toutes ces choses sont bonnes ; elles sont même nécessaires jusqu'à un certain degré. Mais on se trompe si l'on y place le fond et l'essentiel de la véritable piété. Cette piété, qui nous sanctifie et qui nous dévoue tout entiers à Dieu, consiste à faire tout ce qu'il veut, et à accomplir précisément dans les temps, dans les lieux et dans les circonstances où il nous met, tout ce qu'il désire de nous. Tant de mouvement que vous voudrez, tant d'œuvres éclatantes qu'il vous plaira, vous ne serez payé que pour avoir fait la volonté du souverain maître. Le domestique qui vous sert ferait des merveilles dans votre maison, que, s'il ne faisait pas ce que vous souhaitez, vous ne lui tiendriez aucun compte de ses actions, et vous vous plaindriez avec raison de ce qu'il vous servirait mal.

II. Le dévouement parfait, d'où le terme de dévotion a été formé, n'exige pas seulement que nous

fassions la volonté de Dieu, mais que nous la fassions avec amour. Dieu aime qu'on lui donne avec joie ; et dans tout ce qu'il nous prescrit, c'est toujours le cœur qu'il demande. Un tel maître mérite bien qu'on s'estime heureux d'être à lui. Il faut que ce dévouement se soutienne également partout, dans ce qui nous déplaît, dans ce qui nous choque, dans ce qui contrarie nos vues, nos inclinations, nos projets ; et qu'il nous tienne prêts à donner tout notre bien, notre fortune, notre temps, notre liberté, notre vie et notre réputation. Être dans ces dispositions, et en venir aux effets, c'est avoir une véritable dévotion. Mais comme la volonté de Dieu nous est souvent cachée, il y a encore un pas de renoncement et de mort à faire ; c'est de l'accomplir par obeissance, et par une obéissance aveugle, mais sage en son aveuglement ; condition imposée à tous les hommes : le plus éclairé d'entre eux, le plus propre à attirer les âmes à Dieu et le plus capable de les y conduire, doit lui-même être conduit.

QUATRIÈME LECTURE

Sur les conversions lâches et imparfaites.

I. Les gens qui étaient éloignés de Dieu se croient bien près de lui dès qu'ils commencent à faire quelques pas pour s'en rapprocher. Les hommes les plus polis et les plus éclairés ont là-dessus la même ignorance et la même grossièreté qu'un paysan qui croirait être bien à la cour, parce qu'il aurait vu le roi. On quitte les vices qui font horreur : on se retranche dans une vie moins crimi-

nelle, mais toujours lâche, mondaine et dissipée : on juge alors de soi, non par l'Évangile, qui est l'unique règle qu'on doit prendre, mais par la comparaison qu'on fait de la vie où l'on est avec celle qu'on a menée autrefois. Il n'en faut pas davantage pour se canoniser soi-même, et pour s'endormir d'un profond sommeil sur tout ce qui restait à faire pour le salut. Un tel état est peut-être plus suspect qu'un désordre scandaleux. Ce désordre troublerait la conscience, réveillerait la foi et engagerait à faire quelque grand effort ; au lieu que ce changement ne sert qu'à étouffer les remords salutaires, qu'à établir une fausse paix dans le cœur, et qu'à rendre les maux irrémédiables.

II. Je me suis confessé, dites-vous, assez exactement des faiblesses de ma vie passée ; je lis de bons livres ; j'entends la messe modestement et je prie Dieu, ce me semble d'assez bon cœur. J'évite au moins les grands péchés, mais j'avoue que je ne me sens pas assez touché pour vivre comme si je n'étais plus du monde, et pour ne plus garder de mesures avec lui. La religion serait trop rigoureuse, si elle rejetait de si honnêtes tempéraments. Tous les raffinements qu'on nous propose aujourd'hui sur la dévotion vont trop loin, et sont plus propres à décourager qu'à faire aimer le bien. Ce discours est celui d'un chrétien lâche qui voudrait avoir le paradis à vil prix et qui ne considère pas ce qui est dû à Dieu, ni ce que sa possession a coûté à ceux qui l'ont obtenue. Un homme de ce caractère est bien loin d'une entière conversion. Il ne connaît ni l'étendue de la loi de Dieu, ni les devoirs de la pénitence. On peut croire que si Dieu lui avait confié le soin de composer l'Évangile, il ne l'aurait pas fait tel qu'il est, et nous aurions assurément quel-

que chose de plus doux pour l'amour-propre. Mais l'Évangile est immuable, et c'est sur lui que nous devons être jugés. Prenez au plus tôt un guide sûr et ne craignez rien tant que d'être flatté et trompé.

CINQUIÈME LECTURE

Sur le bon esprit.

Votre Père céleste donnera son bon esprit à ceux qui le lui demanderont. *Luc*. 21, v. 13.

I. Il n'y a de bon esprit que celui de Dieu. L'esprit qui nous éloigne du vrai bien, quelque pénétrant, quelque agréable, quelque habile qu'il soit pour nous procurer des biens corruptibles, n'est qu'un esprit d'illusion et d'égarement. Voudrait-on être porté sur un char brillant et magnifique qui mènerait dans un abîme? L'esprit n'est fait que pour conduire à la vérité et au souverain bien. Il n'y a de bon esprit que celui de Dieu, parce qu'il n'y a que son esprit qui mène à lui. Renonçons au nôtre si nous voulons avoir le sien. Heureux l'homme qui se dépouille pour être vêtu, qui foule aux pieds sa vaine sagesse pour posséder celle de Dieu.

II. Il y a bien de la différence entre un bel esprit, un grand esprit et un bon esprit. Le bel esprit plaît par son agrément ; le grand esprit excite l'admiration par sa profondeur ; mais il n'y a que le bon esprit qui sauve et qui rende heureux par sa solidité et par sa droiture. Ne conformez pas vos idées à celles du monde. Méprisez l'esprit autant que le monde l'estime. Ce qu'on appelle esprit est une certaine facilité de produire des pensées brillantes. Rien n'est plus vain. On se fait une idole de son esprit, comme une femme qui croit avoir de la

beauté s'en fait une de son visage. On se mire dans ses pensées. Il faut rejeter non seulement ce faux éclat de l'esprit, mais encore la prudence humaine, qui paraît la plus sérieuse et la plus utile pour entrer, comme de petits enfants, dans la simplicité de la foi, dans la candeur et dans l'innocence des mœurs, dans l'horreur du péché, dans l'humiliation et dans la sainte folie de la croix.

SIXIÈME LECTURE

Sur la patience dans les peines.

Vous posséderez vos âmes dans votre patience.
Luc 2, *v*. 19.

I. L'ame s'échappe à elle-même quand elle s'impatiente ; au lieu que quand elle se soumet sans murmurer, elle se possède en paix et possède Dieu. S'impatienter, c'est vouloir ce qu'on a pas ou ne pas vouloir ce qu'on a. Une âme impatiente est une âme livrée à sa passion, que la raison ni la foi ne retient plus. Quelle faiblesse ! quel égarement ! Tant qu'on veut le mal qu'on souffre, il n'est point mal. Pourquoi en faire un vrai mal en cessant de le vouloir ? La paix intérieure réside non dans le sens mais dans la volonté On la conserve au milieu de la douleur la plus amère, tandis que la volonté demeure ferme et soumise. La paix d'ici-bas est dans l'acceptation des choses contraires, et non pas dans l'exemption de les souffrir.

II. A vous entendre gronder et murmurer, il semble que vous soyez l'âme la plus innocente qu'il y ait au monde ; et que c'est vous faire une injustice criante que de ne pas vous laisser rentrer dans le paradis terrestre. Souvenez-vous de tout ce que

vous avez fait contre Dieu, et convenez qu'il a raison. Dites-lui avec la même humilité que l'enfant prodigue : *Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous.* Je sais ce que je dois à votre justice ; mais le cœur me manque pour y satisfaire. Si vous vous en remettiez à moi, je me flatterais, je m'épargnerais, et je me trahirais moi-même en me flattant. Mais votre main miséricordieuse exécute elle-même ce que je n'aurais jamais eu le courage de faire. Elle me frappe par bonté. Faites que je porte patiemment ses coups salutaires. C'est le moins que puisse faire le pécheur s'il est véritablement indigné contre lui-même, que de recevoir la pénitence qu'il n'aurait pas la force de choisir.

SEPTIÈME LECTURE

Sur la soumission et la conformité à la volonté de Dieu.

Que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel. *Matth.* 6, *v.* 10.

I. Rien ne se fait ici bas, non plus que dans le ciel, que par la volonté ou par la permission de Dieu ; mais les hommes n'aiment cette volonté qu'autant qu'elle s'accorde avec leurs désirs. Aimons-la, n'aimons qu'elle, et nous ferons de la terre un ciel. Nous remercierons Dieu de tout, des maux comme des biens ; puisque les maux deviennent des biens quand il les donne. Nous ne murmurerons plus de la conduite de sa providence ; nous la trouverons sage, nous l'adorerons. O Dieu ! que vois-je dans le cours des astres, dans l'ordre des saisons, dans les événements de la vie, sinon votre volonté qui s'accomplit ? Qu'elle s'accomplisse aussi en moi ; que je l'aime, qu'elle m'adoucisse tout ;

que j'anéantisse la mienne pour faire régner la vôtre : car enfin c'est à vous, Seigneur, de vouloir ; et c'est à moi d'obéir.

II. Vous avez dit, ô Seigneur Jésus, en parlant de vous-même, par rapport à votre Père (1), que vous faisiez toujours ce qui lui plaisait. Apprenez-nous jusqu'où cet exemple doit nous mener. Vous êtes notre modèle ; vous n'avez rien fait sur la terre que selon le bon plaisir de votre Père, qui veut bien être nommé le nôtre. Agissez en nous comme en vous-même, selon son bon plaisir. Qu'unis inséparablement à vous, nous ne consultions plus que ses désirs. Non seulement prier, instruire, édifier, mais manger, dormir, converser ; que tout se fasse par la seule vue de lui plaire : alors tout sera en nous sanctifié dans notre conduite ; alors tout sera sacrifice continuel, prière sans relâche, amour sans interruption. Quand sera-ce, ô mon Dieu, que nous serons dans cette situation ? Daignez nous y conduire : daignez dompter et assujettir par votre grâce notre volonté rebelle ; elle ne sait pas ce qu'elle veut ; il n'y a rien de bon que d'être comme vous voulez.

HUITIÈME LECTURE

Sur les avantages de la prière.

Priez sans interruption. *I Thess.* 5, *v.* 17.

I. TELLE est notre dépendance à l'égard de Dieu, que non seulement nous devons tout faire pour lui, mais encore que nous devons lui demander les

(1) Jean, 8, v. 29.

moyens de lui plaire : cette heureuse nécessité de recourir à lui pour tous nos besoins, bien loin de devoir nous être incommode, doit au contraire faire toute notre consolation. Quel bonheur de lui parler en confiance, de lui ouvrir tout notre cœur, et d'être par la prière dans un commerce intime avec lui ! Il nous invite à le prier. Jugez, dit saint Cyprien, s'il ne nous accordera pas les biens qu'il nous sollicite de lui demander. Prions avec foi, et ne perdons pas le fruit de nos prières par une incertitude flottante, qui, comme dit saint Jacques, nous fait hésiter. Heureuse l'âme qui se console dans l'oraison par la présence de son bien-aimé ! Si quelqu'un d'entre vous, dit saint Jacques, est dans la tristesse, qu'il prie pour se consoler. Hélas ! malheureux que nous sommes ! nous ne trouvons que de l'ennui dans cette céleste occupation. La tiédeur de nos prières est la source de nos autres infidélités.

II. *Demandez et il vous sera donné. Cherchez et vous trouverez. Frappez et l'on vous ouvrira* (1). Si nous n'avions qu'à demander les richesses pour les obtenir, quel empressement, quelle assiduité, quelle persévérance ! Si nous n'avions qu'à chercher pour trouver un trésor, quelles terres ne remuerait-on point ! S'il n'y avait qu'à heurter pour entrer dans le conseil des rois et dans les plus hautes charges, quels coups redoublés n'entendrait-on pas ! Mais que ne fait-on point pour trouver un faux bonheur ! Quels rebuts, quelles traverses n'endure-t-on pas pour un fantôme de gloire mondaine ! Quelles peines pour de misérables plaisirs dont il ne reste que le remords ! Le trésor des grâces est le seul vrai bien et le seul qu'on ne daigne pas deman-

(1) Matth. 7, v. 7.

der, le seul qu'on se rebute d'attendre. Cependant il faudrait frapper sans relâche, car la parole de Jésus-Christ n'est pas infidèle ; c'est notre conduite qui l'est.

NEUVIÈME LECTURE.

Sur l'attention à la voix de Dieu.

Seigneur, à qui irons-nous? vous avez les paroles de la vie éternelle. *Jean*, 16, *v* 69.

I. C'EST Jésus-Christ qu'il faut écouter. Les hommes ne doivent être écoutés et crus qu'autant qu'ils sont pleins de la vérité et de l'autorité de Jésus-Christ. Les livres ne sont bons qu'autant qu'ils nous apprennent l'Évangile. Allons donc à cette source sacrée. Jésus-Christ n'a parlé, n'a agi, qu'afin que nous l'écoutassions, et que nous étudiassions attentivement le détail de sa vie. Malheureux que nous sommes! nous courons après nos propres pensées, qui ne sont que vanité, et nous négligeons la vérité même, dont toutes les paroles sont capables de nous faire vivre éternellement. Parlez, ô Verbe divin! ô parole incréée et incarnée pour moi! faites-vous entendre à mon âme. Dites tout ce que vous voudrez; je veux tout ce qu'il vous plaît.

II. Souvent on dit qu'on voudrait savoir ce qu'on a à faire pour s'avancer dans la vertu; mais dès que l'esprit de Dieu nous l'enseigne, le courage nous manque pour l'exécuter. Nous sentons bien que nous ne sommes pas ce que nous devrions être. Nous voyons nos misères; elles se renouvellent tous les jours. Cependant on croit faire beaucoup en disant qu'on veut se sauver. Comptons pour rien

toute volonté qui ne va pas jusqu'à sacrifier ce qui nous arrête dans la voie de Dieu ; ne retenons plus la vérité captive dans nos injustes lâchetés. Écoutons ce que Dieu nous inspire. Éprouvons l'esprit qui nous pousse, pour reconnaitre s'il vient de Dieu ; et après que nous l'aurons reconnu, n'épargnons rien pour le contenter. Le Prophète ne demande pas simplement à Dieu qu'il lui enseigne sa volonté, mais qu'il lui enseigne à la faire.

DIXIÈME LECTURE.

Sur le bon usage des Croix.

Ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec leurs vices et leurs convoitises. *Gal.* 5, *v.* 17.

I. Plus nous craignons les croix, plus il faut conclure que nous en avons besoin. Ne nous abattons pas, lorsque la main de Dieu nous en impose de pesantes. Nous devons juger de la grandeur de nos maux par la violence des remèdes que le médecin spirituel y applique. Il faut que nous soyons bien misérables et que Dieu soit bien miséricordieux, puisque, malgré la difficulté de notre conversion, il s'applique à nous guérir. Tirons de nos croix mêmes une source d'amour, de consolation et de confiance, disant avec l'Apôtre (1) : Nos peines, qui sont si courtes et si légères, n'ont point de proportion avec ce poids infini de gloire qui doit en etre la récompense. Heureux ceux qui pleurent et qui sèment en versant des larmes, puisqu'ils recueilleront avec une joie ineffable la moisson d'une vie et d'une félicité éternelles !

(1) II Cor. 4, v. 17.

II. *Je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ* (1), disait saint Paul. C'est avec le Sauveur que nous sommes attachés à la croix, et c'est lui qui nous y attache par sa grâce. C'est à cause de Jésus que nous ne voulons point quitter la croix, parce qu'il est inséparable d'elle. O corps adorable et souffrant avec qui nous ne faisons plus qu'une seule et même victime ! en me donnant votre croix, donnez-moi votre esprit d'amour et d'abandon, faites que je pense moins à mes souffrances qu'au bonheur de souffrir avec vous. Qu'est-ce que je souffre que vous n'ayez souffert ? ou plutôt qu'est-ce que je souffre, si j'ose me comparer à vous ? O homme lâche ! tais-toi, regarde ton maître, et rougis. Seigneur, faites que j'aime, et je ne craindrai plus la croix. Alors si je souffre encore des choses dures et douloureuses, du moins je n'en souffrirai plus que je ne veuille bien souffrir.

ONZIÈME LECTURE

Sur la douceur et l'humilité.

Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.
Matth. 12, *v.* 19.

I. O Jésus, c'est vous qui me donnez cette leçon de douceur et d'humilité. Tout autre qui voudrait me l'apprendre me révolterait. Je trouverais partout de l'imperfection, et mon orgueil ne manquerait pas de s'en prévaloir. Il faut que ce soit vous-même qui m'instruisiez, mais que vois-je, ô mon cher maître ! vous daignez m'instruire par votre exemple. Quelle autorité ! je n'ai qu'à me taire, qu'à adorer,

(1) Gal. 2, v. 19.

qu'à me confondre, qu'à imiter. Quoi ! le Fils de Dieu descend du ciel sur la terre, prend un corps de boue, expire sur une croix pour me faire rougir de mon orgueil ! Celui qui est tout s'anéantit, et moi qui ne suis rien, je veux être, ou du moins je veux qu'on me croie tout ce que je ne suis pas ! O mensonge ! ô folie ! ô imprudente vanité ! ô diabolique présomption ! Seigneur, vous ne me dites point : Soyez doux et humble. C'est assez de savoir que vous l'êtes, pour conclure sur un tel exemple que nous devons l'être. Qui osera s'en dispenser après vous ? Sera-ce le pécheur qui a mérité tant de fois par son ingratitude d'être foudroyé par votre justice ?

II. Mon Dieu, vous êtes ensemble doux et humble, parce que l'humilité est la source de la véritable douceur. L'orgueil est toujours hautain, impatient prêt à s'aigrir. Celui qui se méprise de bonne foi veut bien être méprisé. Celui qui croit que rien ne lui est dû ne se croit jamais maltraité. Il n'y a point de douceur véritable par tempérament ; ce n'est que mollesse, indolence ou artifice. Pour être doux aux autres, il faut renoncer à soi-même. Vous ajoutez, ô mon Sauveur, *doux et humble de cœur*. Ce n'est pas un abaissement qui ne soit que dans l'esprit par réflexion ; c'est un goût du cœur, c'est un abaissement auquel la volonté consent et qu'elle aime pour glorifier Dieu ; c'est une vue paisible de sa misère pour s'anéantir devant Dieu ; c'est une destruction de toute confiance en son courage naturel, afin de ne devoir sa guérison qu'à Dieu. Voir sa misère et en être au désespoir, ce n'est pas être humble ; c'est au contraire un dépit d'orgueil, qui est pire que l'orgueil même.

DOUZIÈME LECTURE

Sur les défauts d'autrui.

Portez les fardeaux les uns des autres, c'est ainsi que vous accomplirez la loi de Jésus-Christ. *Gal,* 6, *v.* 22.

I. La charité ne va pas jusqu'à demander de nous que nous ne voyions jamais les défauts d'autrui : il faudrait nous crever les yeux ; mais elle demande que nous évitions d'y être attentifs volontairement sans nécessité, et que nous ne soyons pas aveugles sur le bon pendant que nous sommes si éclairés sur le mauvais. Il faut toujours nous souvenir de ce que Dieu peut faire; de moment à autre, de la plus vile et de la plus indigne créature ; rappeler les sujets que nous avons de nous mépriser nous-mêmes, et enfin considérer que la charité embrasse même ce qu'il y a de plus bas. Elle voit, par la vue de Dieu, que le mépris qu'on a pour les autres a quelque chose de dur et de hautain qui éteint l'esprit de Jésus-Christ. La grâce ne s'aveugle pas sur ce qui est méprisable ; mais elle le supporte, pour entrer dans les secrets desseins de Dieu. Elle ne se laisse aller, ni aux dégoûts dédaigneux, ni aux impatiences naturelles. Nulle corruption ne l'étonne ; nulle impuissance ne la rebute, parce qu'elle ne voit partout, hors de lui, que néant et que péché.

II. — De ce que les autres sont faibles, est-ce une bonne raison pour garder moins de mesures avec eux ? Vous qui vous plaignez qu'on vous fait souffrir, croyez-vous ne faire souffrir personne ? Vous qui êtes si choqué des défauts du prochain, vous imaginez-vous être parfait ? Que vous seriez étonné, si tous ceux à qui vous pesez venaient tout

à coup s'appesantir sur vous ! Mais quand vous trouveriez votre justification sur la terre, Dieu qui sait tout, et qui a tant de choses à vous reprocher, ne peut-il pas d'un seul mot vous confondre ? et ne vous vient-il jamais dans l'esprit de craindre qu'il ne vous demande pourquoi vous n'exercez pas envers votre frère un peu de miséricorde, que lui, qui est votre maître, exerce si abondamment envers vous ?

TREIZIÈME LECTURE

Sur l'unique nécessaire.

Vous vous empressez, et vous vous troublez de beaucoup de choses ; une seule est nécessaire. *Luc. 10, v. 41, 52.*

I. — Nous croyons avoir mille affaires et nous n'en avons qu'une. Si celle-là se fait, toutes les autres se trouveront faites : si elle manque, toutes les autres, quelque succès qu'elles semblent avoir, tomberont en ruine. Pourquoi donc tant partager son cœur et ses soins. O unique affaire que j'aie sur la terre, vous aurez désormais mon unique attention ! Au rayon de lumière de Dieu, je ferai chaque moment sans inquiétude, selon les forces qu'il me donnera, ce que sa providence me présentera à faire. J'abandonnerai le reste, parce que le reste n'est pas mon œuvre.

II. — *Père, j'ai achevé l'ouvrage que vous m'aviez donné à faire* (1). Chacun de nous doit se mettre en état d'en dire autant, au jour où il faudra rendre compte. Je dois regarder ce qui se présente à faire chaque jour selon l'ordre de Dieu, comme

(1) Joan. 17, v. 4.

l'ouvrage dont Dieu me charge ; et m'y appliquer d'une manière digne de Dieu, c'est-à-dire avec exactitude et avec paix. Je ne négligerai rien ; je ne me passionnerai sur rien ; car il est dangereux, ou de faire l'œuvre de Dieu avec négligence, ou de se l'approprier par amour propre et par un faux zèle. Alors on fait ses actions par son esprit particulier ; on les fait mal ; on se pique, on s'échauffe, on veut réussir. La gloire de Dieu est le prétexte que cache l'illusion. L'amour-propre déguisé en zèle se contriste et se dépite, s'il ne peut réussir. O Dieu, donnez-moi la grâce d'être fidèle dans l'action et indifférent dans le succès. Mon unique affaire est de vouloir votre volonté, et de me recueillir en vous, au milieu même de ce que je fais : le vôtre est de donner à mes faibles efforts tel fruit qu'il vous plaira, aucun si vous le voulez.

QUATORZIÈME LECTURE

Sur la préparation à la mort.

Insensé, cette nuit on va te redemander ton âme. Pour qui sera ce que tu as amassé ? *Luc*, 12, *v*. 20.

I. Rien n'est si terrible que la mort pour ceux qui sont attachés à la vie. Il est étrange que tant de siècles passés ne nous fassent pas juger solidement du présent et de l'avenir, et ne nous désabusent pas. Nous sommes infatués du monde comme s'il ne devait jamais finir. La mémoire de ceux qui jouent aujourd'hui les plus grands rôles sur la scène périra avec eux. Dieu permet que tout se perde dans l'abîme d'un profond oubli, et les hommes plus que tout le reste. Les pyramides d'Egypte se voient encore, sans qu'on sache le nom de celui

qui les a faites. Que faisons-nous donc sur la terre? A quoi servira la plus douce vie, si par des mesures sages et chrétiennes elle ne nous conduit pas à une plus douce et plus heureuse mort ?

II. *Soyez prêts, parce qu'à l'heure que vous n'y pensez pas, le fils de l'homme viendra* (1). Cette parole nous est adressée personnellement, en quelque âge et en quelque rang que nous soyons. Cependant jusqu'aux gens de biens, tous font des projets qui supposent une longue vie, lors même qu'elle va finir. Si dans l'extrémité d'une maladie incurable on espère encore la guérison, quelle espérance n'a-t-on pas en pleine santé ? Mais d'où vient qu'on espère si opiniâtrement la vie ? C'est qu'on l'aime avec passion. Et d'où vient qu'on veut tant éloigner la mort ? C'est qu'on n'aime point le royaume de Dieu, ni les grandeurs du siècle futur. O hommes pesants de cœur, qui ne peuvent s'élever au-dessus de la terre, où, de leur propre aveu, ils sont misérables ! La véritable manière de se tenir prêt pour le dernier moment, c'est de bien employer tous les autres, et d'attendre toujours celui-là.

QUINZIÈME LECTURE

Sur les espérances éternelles.

L'œil n'a point vu, ni l'oreille entendu, ni le cœur de l'homme conçu ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment. *I Cor.* 2. *v.* 9.

I. Quelle proportion entre ce que nous faisons sur la terre et ce que nous espérons dans le ciel ? Les premiers chrétiens se réjouissaient sans cesse à la vue de leur espérance ; à tous moments ils

(1) Matth. 24, v. 44.

croyaient voir le ciel ouvert ; les croix, les infamies, les supplices, les morts cruelles, rien n'était capable de les rebuter ; ils connaissaient la libéralité infinie qui doit payer de telles douleurs ; ils ne croyaient jamais assez souffrir ; ils étaient transportés de joie, lorsqu'ils étaient jugés dignes de quelque profonde humiliation : et nous, âmes lâches, nous ne savons point souffrir, parce que nous ne savons pas espérer ; nous sommes accablés par les moindres croix, et souvent même par celles qui nous viennent de notre orgueil, de notre imprudence et de notre délicatesse !

II. *Ceux qui sèment dans les larmes recueilleront dans la joie* (1). Il faut semer pour recueillir. Cette vie est destinée pour semer : nous jouirons dans l'autre du fruit de nos travaux. L'homme terrestre lâche et impatient, voudrait recueillir avant d'avoir semé. Nous voulons que Dieu nous console, et qu'il aplanisse les voies pour nous mener à lui. Nous voudrions le servir, pourvu qu'il nous en coutât peu. Espérer beaucoup et ne souffrir guère, c'est à quoi tend l'amour-propre. Aveugles que nous sommes, ne verrons-nous jamais que le royaume du ciel souffre violence (2), et qu'il n'y a que les âmes violentes et courageuses pour se vaincre qui soient dignes de le conquérir? Pleurons donc ici-bas, puisque bienheureux ceux qui pleurent, et malheureux ceux qui rient ! (3) Malheur à ceux qui ont leur consolation en ce monde ! viendra le temps où ces vaines joies seront confondues. Le monde pleurera à son tour ; Dieu essuiera toutes les larmes de nos yeux (4).

(1) Ps. 125, v. 5.
(2) Matth. 11, v. 12.
(3) *Ibid.* 5, v. 5. — Luc, 6, 7, 25.
(4) Apoc. 21, v. 4.

SEIZIÈME LECTURE

Sur notre pain quotidien.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.
Luc, II, v. 3.

I. — Quel est-il ce pain, ô mon Dieu ! Ce n'est pas seulement le soutien que votre providence nous donne pour les nécessités de la vie ; c'est encore cette nourriture de vérité que vous donnez chaque jour à l'âme ; c'est un pain qui nourrit pour la vie éternelle, qui fait croître et qui rend l'âme robuste dans les épreuves de la foi. Vous le renouvelez chaque jour. Vous donnez au dedans et au dehors précisément ce qu'il faut à l'âme pour s'avancer dans la vie de la foi et dans le renoncement à elle-même. Je n'ai donc qu'à manger ce pain, et qu'à recevoir en esprit de sacrifice tout ce que vous me donnerez d'amer dans les choses extérieures et dans le fond de mon cœur ; car tout ce qui m'arrivera dans le cours de ma journée est mon pain quotidien, pourvu que je ne refuse pas de le prendre de votre main et de m'en nourrir.

II. — La faim est ce qui donne du goût aux aliments et ce qui nous les rend utiles. Que n'avons-nous faim et soif de la justice ! Pourquoi nos âmes ne sont elles pas affamées et altérées comme nos corps ? Un homme qui est dégoûté et qui ne peut recevoir les aliments est malade. C'est ainsi que notre âme languit en ne recherchant ni le rassasiement, ni la nourriture qui vient de Dieu. L'aliment de l'âme est la vérité et la justice. Connaître le bien, s'en remplir, s'en fortifier, voilà le pain

spirituel, le pain céleste qu'il faut manger. Mangeons-en donc, ayons-en faim. Soyons devant Dieu comme des pauvres qui mendient et qui attendent un peu de pain. Sentons notre faiblesse et notre défaillance : malheureux si nous en perdons le sentiment ! Lisons, prions avec cette faim de nourrir nos âmes ! avec cette soif ardente de nous désaltérer de l'eau qui rejaillit jusque dans le ciel. Il n'y a qu'un grand et continuel désir de l'instruction qui nous rend digne de découvrir les merveilles de la loi de Dieu. Chacun reçoit ce pain sacré, selon la mesure de son désir, et par là on se dispose à recevoir souvent et saintement le pain substantiel de l'Eucharistie, non seulement corporellement comme font plusieurs, mais avec l'esprit qui conserve et qui augmente la vie.

DIX-SEPTIÈME LECTURE.

Sur la paix de l'Ame.

Je vous laisse ma paix ; je vous donne ma paix, non comme le monde la donne. *Joan,* 14. *v.* 27.

I. Tous les hommes cherchent la paix : mais ils ne la cherchent pas où elle est. La paix que fait espérer le monde est aussi différente et aussi éloignée de celle qui vient de Dieu, que Dieu lui-même est différent et éloigné du monde : ou plutôt le monde promet la paix, mais il ne peut la donner. Il présente des plaisirs qui passent, mais ces plaisirs ne valent pas ce qu'ils coûtent. Jésus-Christ seul peut mettre l'homme en paix. Il nous met d'accord avec nous-mêmes, guérit nos passions et règle nos désirs ; il console par l'espérance des biens éternels ; il donne la joie du Saint-Esprit, il fait goûter cette

joie intérieure dans la peine même ; et comme la source qui la produit est intarissable, et que le fond de l'âme où elle réside est inaccessible à toute la malignité des hommes, elle devient pour le juste un trésor que personne ne peut lui ravir.

II. La vraie paix n'est que dans la possession de Dieu, et la possession de Dieu ici-bas ne se trouve que dans la soumission à la foi et l'obéissance à sa loi. Elles entretiennent au fond du cœur un amour pur et sans mélange. Éloignez de vous tous les objets défendus ; retranchez tous les désirs sans rapport à Dieu ; bannissez tout empressement et toute inquiétude ; ne désirez que Dieu ; ne cherchez que Dieu : et vous goûterez la paix, vous la goûterez malgré le monde. Qu'est-ce qui vous trouble ? La pauvreté, les mépris, les mauvais succès, les croix intérieures et extérieures? Regardez tout cela dans la main de Dieu comme de véritables faveurs qu'il distribue à ses amis, et dont il daigne vous faire part ; alors le monde changera de face pour vous, et rien ne vous ôtera votre paix

---

DIX-HUITIÈME LECTURE.

Sur les joies trompeuses.

J'ai regardé les ris comme un songe, et j'ai dit à la joie : Pourquoi me trompez-vous ? *Eccles.* 2, *v.* 2.

I. Le monde se réjouit comme les malades qui sont en délire, ou comme ceux qui rêvent agréablement en dormant. On n'a garde de trouver de la solidité, quand on ne s'attache qu'à une peinture vaine, à une image creuse, à une ombre qui fuit, à une figure qui passe. On ne se réjouit que parce qu'on se trompe, que parce qu'on croit posséder

beaucoup, lors même qu'on ne possède rien. Au réveil de la mort, on se trouvera les mains vides, et l'on sera honteux de sa joie. Malheur donc à ceux qui ont en ce monde une fausse consolation qui les exclut de la véritable ! Disons sans cesse à la joie vaine et évaporée que le siècle inspire : *Pourquoi me trompez-vous* si grossièrement ? Rien n'est digne de nous donner la joie que notre bienheureuse espérance. Tout le reste, qui n'est pas fondé là-dessus, n'est qu'un songe.

II. *Celui qui boira de cette eau aura encore soif* (1). Plus on boit des eaux corrompues du siècle, plus on est altéré. A mesure qu'on se plonge dans le mal, à mesure il naît des désirs inquiets dans le cœur. La possession des richesses ne fait qu'irriter la soif. L'avarice et l'ambition sont plus mécontentes de ce qu'elles n'ont pas encore, qu'elles ne sont satisfaites de tout ce qu'elles possèdent. La jouissance des plaisirs ne fait qu'amollir l'âme ; elle la corrompt ; elle la rend insatiable. Plus on se relâche, plus on veut se relâcher. Il est plus facile de retenir son cœur dans un état de ferveur et de pénitence, que de le ramener, ou de le contenir, lorsqu'il est une fois dans la pente du plaisir et du relâchement. Veillons donc sur nous-mêmes. Gardons-nous de boire d'une eau qui augmenterait notre soif. Conservons notre cœur avec précaution, de peur que le monde et ses vaines consolations ne le séduisent, et ne lui laissent à la fin que le désespoir de s'être trompé.

(1) Joan. 4, v. 13.

DIX-NEUVIÈME LECTURE.

Sur les saintes larmes.

Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés! *Matth.* 5, *v.* 5.

I. Quel nouveau genre de larmes! dit saint Augustin : elles rendent heureux ceux qui les versent. Leur bonheur consiste à s'affliger, à gémir de la corruption du monde qui nous environne, des pièges dont nous sommes entourés, du fonds inépuisable de corruption qui est au milieu de notre cœur. C'est un grand don de Dieu, que de craindre de perdre son amour, que de craindre de s'écarter de la voie étroite. C'est le sujet des larmes des saints. Quand on est en danger de perdre ce que l'on possède de plus précieux, et de se perdre soi-même, il est difficile de se réjouir. Quand on ne voit que vanité, qu'égarement, que scandale, qu'oubli et que mépris du Dieu qu'on aime, il est impossible de ne pas s'affliger. Pleurons donc à la vue de tant de sujets de larmes : notre tristesse réjouira Dieu. C'est Dieu lui-même qui nous l'inspire; c'est son amour qui fait couler nos larmes; il viendra lui-même les essuyer.

II. On entend Jésus-Christ qui dit : *Malheur à vous qui riez!* (1) et l'on veut rire. On l'entend dire : *Malheur à vous, riches, qui avez votre consolation en ce monde!* et l'on recherche toujours les richesses. Il dit : *Heureux ceux qui pleurent!* et l'on ne craint rien tant que de pleurer. Il faut pleurer ici-bas, non-seulement les dangers de notre condition, mais tout ce qui est vain et déréglé. Pleurons sur

(1) Luc, 6, v. 21, 24, 45.

nous et sur le prochain. Tout ce que nous voyons au dedans et au dehors n'est qu'affliction d'esprit, que tentation et que péché. Tout mérite des larmes. Le vrai malheur est d'aimer ces choses si peu dignes d'être aimées. Que de raisons de pleurer ! C'est le mieux qu'on puisse faire. Heureuses larmes que la grâce opère, qui nous dégoûtent des choses passagères, et qui font naître en nous le désir des biens éternels !

VINGTIÈME LECTURE.

Sur la prudence du siècle.

La prudence de la chair est la mort. *Rom.* 8, *v.* 6.

I. La prudence des enfants du siècle est grande, puisque Jésus-Christ nous l'assure dans l'Évangile ; et elle est même souvent plus grande que celle des enfants de Dieu : mais il se trouve en elle, malgré tout ce qu'elle a d'éclatant et de spéci ux, un effroyable défaut ; c'est qu'elle donne la mort à tous ceux qui la prennent pour la règle de leur vie. Cette prudence tortueuse et féconde en subtilités est ennemie de celle de Dieu, qui marche toujours dans la droiture et dans la simplicité. Mais que servent aux prudents du siècle tous leurs talents, puisqu'à la fin ils se trouvent pris dans leurs propres pièges ? L'apôtre saint Jacques donne à cette prudence le nom de *terrestre, d'animale* et de *diabolique* (1) : *terrestre*, parce qu'elle borne ses soins à l'acquisition et à la possession des biens de la terre ; *animale*, parce qu'elle n'aspire qu'à fournir aux hommes tout ce qui flatte leurs passions, et

(1) Jacq. 3, v. 15.

à les plonger dans les plaisirs des sens; *diabolique*, parce qu'ayant tout l'esprit et toute la pénétration du démon, elle en a toute la malice. Avec elle on s'imagine tromper tous les autres, et l'on ne trompe que soi-même.

II. Aveugles donc tous ceux qui se croient sages et qui ne le sont pas de la sagesse de Jésus-Christ, seule digne du nom de sagesse! Ils courent, dans une profonde nuit, après des fantômes. Ils sont comme ceux qui, dans un songe, pensent être éveillés, et qui s'imaginent que tous les objets du songe sont réels. Ainsi sont abusés tous les grands de la terre, tous les sages du siècle, tous les hommes enchantés par les faux plaisirs. Il n'y a que les enfants de Dieu qui marchent aux rayons de la pure vérité. Qu'est-ce qu'ont devant eux les hommes pleins de leurs pensées vaines et ambitieuses? Souvent la disgrâce; toujours la mort, le jugement de Dieu et l'éternité. Voilà les grands objets qui s'avancent et qui viennent au devant de ces hommes profanes: cependant ils ne les voient pas. Leur politique prévoit tout excepté la chute et l'anéantissement inévitable de tout ce qu'ils cherchent. O insensés! quand ouvrirez-vous les yeux à la lumière de Jésus-Christ, qui vous découvrirait le néant de toutes les grandeurs d'ici-bas?

VINGT-UNIÈME LECTURE.

Sur la confiance en Dieu.

Il vaut mieux mettre sa confiance dans le Seigneur, que de la mettre dans l'homme. *Ps.* 117, *v.* 8.

I. Vous vous confiez tous les jours à des amis faibles, à des hommes inconnus, à des domestiques infidèles, et vous craignez de vous fier à Dieu. La signature d'un homme public vous met en repos sur votre bien ; et l'Évangile éternel ne vous rassure pas. Le monde vous promet, et vous le croyez : Dieu vous jure et vous avez de la peine à le croire. Quelle honte pour lui ! quel malheur pour vous ! Rétablissons tout dans l'ordre. Faisons avec modération ce qui dépend de nous. Attendons sans bornes ce qui dépend de Dieu. Réprimons tout empressement, toute inquiétude déguisée sous le nom de raison ou de zèle. Celui qui en use ainsi s'établit en Dieu, devient immobile comme la montagne de Sion.

II. La confiance pour le salut doit être encore plus élevée et plus ferme. *Je puis tout en celui qui me fortifie* (1). Quand je croyais tout pouvoir, je ne pouvais rien, et maintenant qu'il me semble que je ne puis rien, je commence à pouvoir tout. Heureuse impuissance qui me fait trouver en vous, ô mon Dieu, tout ce qui manquait en moi-même ! Je me glorifie dans mon infirmité et dans les maux de la vie, puisqu'ils me désabusent du monde entier et de moi-même. Je dois m'estimer heureux d'être écrasé par une main si miséricordieuse, puisque c'est dans cet anéantissement que je serai revêtu de votre force, caché sous vos ailes, et environné de cette protection spéciale que vous étendez sur vos enfants humbles, qui n'attendent rien que de vous.

(1) Philipp. 4, v. 13.

VINGT-DEUXIÈME LECTURE.

Sur la profondeur de la miséricorde de Dieu.

Quelle est grande la miséricorde du Seigneur! C'est un asile certain pour tous ceux qui se tournent vers elle.
Eccl. 17, *v.* 28.

I. Que tardons-nous à nous jeter dans la profondeur de cet abîme? Plus nous nous y perdrons avec une confiance pleine d'amour, plus nous serons en état de nous sauver. Donnons-nous à Dieu sans réserve et ne craignons rien. Il nous aimera et nous l'aimerons. Son amour, croissant chaque jour, nous tiendra lieu de tout le reste. Il remplira lui seul tout notre cœur, que le monde avait enivré, agité, troublé, sans pouvoir jamais le remplir ; il ne nous ôtera que ce qui nous rend malheureux ; il ne nous fera que mépriser le monde que nous méprisons peut-être déjà ; il ne nous fera faire que la plupart des choses que nous faisons, mais que nous faisons mal ; au lieu que nous les ferions bien en les rapportant à lui. Tout, jusqu'aux moindres actions d'une vie simple et commune, se tournera en consolation, en mérite et en récompense. Nous verrons en paix venir la mort ; elle sera changée pour nous en un commencement de vie immortelle. Bien loin de nous dépouiller, il nous revêtira de tout, comme dit saint Paul (1) ; et alors nous verrons la profondeur des miséricordes que Dieu a exercées sur notre âme.

II. Pensez devant Dieu aux effets de cette miséricorde infinie, à ceux que vous avez déjà éprouvés, aux lumières que Jésus-Christ vous a données, aux bons sentiments qu'il vous a inspirés, aux péchés

(1) II Ep. aux Cor. 5, v. 4.

qu'il vous a pardonnés, aux pièges du siècle dont il vous a garanti, aux secours extraordinaires qu'il vous a ménagés. Tâchez de vous attendrir par le souvenir de toutes ces marques précieuses de sa bonté. Ajoutez-y la pensée des croix dont il vous a chargé pour vous sanctifier ; car ce sont encore des richesses qu'il a tirées de la profondeur de ses trésors, et vous devez les regarder comme des témoignages signalés de son amour. Que la reconnaissance du passé vous inspire de la confiance pour l'avenir. Soyez persuadée, âme timide, qu'il vous a trop aimée pour ne pas vous aimer encore. Ne vous défiez pas de lui, mais seulement de vous-même. Souvenez-vous qu'il est, comme dit l'Apôtre, *le père des miséricordes et le Dieu de toute consolation* (1). Il sépare quelquefois ces deux choses : la consolation se retire, mais la miséricorde demeure toujours ; il vous a ôté ce qu'il avait de doux et de sensible dans sa grâce, parce que vous aviez besoin d'être humilié et d'être puni d'avoir cherché ailleurs de vaines consolations. Ce châtiment est encore une nouvelle profondeur de sa divine miséricorde.

VINGT-TROISIÈME LECTURE.

Sur la douceur du joug de Jésus-Christ.

Mon joug est doux et mon fardeau est léger.
Matth. 11, *v.* 30.

I. Que le nom de joug ne nous effraie point. Nous en portons le poids ; mais Dieu le porte avec nous, et plus que nous, parce que c'est un joug qui doit être porté par deux, et que c'est le sien et non pas le nôtre. Jésus-Christ fait aimer ce joug.

(1) II Cor. 1, v. 3.

Il l'adoucit par le charme intérieur de la justice et de la vérité. Il répand ces chastes délices sur les vertus, et dégoûte des faux plaisirs. Il soutient l'homme contre lui-même, l'arrache à sa corruption originelle, et le rend fort malgré sa faiblesse. O homme de peu de foi, que craignez-vous? Laissez faire Dieu : abandonnez-vous à lui. Vous souffrirez, mais vous souffrirez avec amour et avec paix. Vous combattrez, mais vous remporterez la victoire, et Dieu lui-même, après avoir combattu en votre faveur, vous couronnera de sa propre main. Vous pleurerez, mais vos larmes seront douces, et Dieu lui-même viendra avec complaisance les essuyer. Vous n'aurez plus la permission de vous abandonner à vos passions tyranniques; mais en sacrifiant librement votre liberté, vous en retrouverez une autre, inconnue au monde, et plus précieuse que toute la puissance des rois.

II. Quel aveuglement de craindre de trop s'engager avec Dieu! Plongeons-nous dans son sein. Plus on l'aime, plus on aime aussi tout ce qu'il nous fait faire. C'est cet amour qui nous console de nos pertes, qui adoucit nos croix, qui nous détache de tout ce qu'il est dangereux d'aimer, qui nous préserve de mille poisons, qui nous montre une miséricorde bienfaisante au travers de tous les maux que nous souffrons, qui nous découvre dans la mort même une gloire et une félicité éternelles. Comment pouvons-nous craindre de nous remplir trop de lui? Est-ce un malheur d'être déchargé du joug pesant du monde et de porter le fardeau léger de Jésus-Christ? Craignons-nous d'être trop heureux, trop délivrés de nous-mêmes des caprices de notre orgueil, de la violence de nos passions et de la tyrannie du siècle trompeur?

VINGT-QUATRIÈME LECTURE.

Sur la fausse liberté.

Où est l'esprit du Seigneur, là est aussi ma liberté.
I Cor. 3. *v.* 17.

I. L'Amour de la liberté est une des plus dangereuses passions du cœur humain : et il arrive de cette passion comme de toutes les autres, elle trompe ceux qui la suivent, et au lieu de la liberté véritable elle leur fait trouver le plus dur et le plus honteux esclavage. Comment nommez-vous ce qui se passe dans le monde? Que n'avez-vous point à souffrir pour ménager l'estime de ces hommes que vous méprisez? Que ne vous en coûte-t-il pas pour maîtriser vos passions quand elles vont trop loin, pour contenter celles à qui vous voulez céder, pour cacher vos peines, pour sauver des apparences embarrassantes et importunes? Est-ce donc là cette liberté que vous aimez tant et que vous avez tant de peine à sacrifier à Dieu? Où est-elle? Montrez-la moi. Je ne vois partout que gêne, que servitude basse et indigne, que nécessité déplorable de se déguiser. On se refuse à Dieu, qui ne nous veut que pour nous sauver; et l'on se livre au monde, qui ne nous veut que pour nous tyranniser et pour nous perdre.

II. On s'imagine qu'on ne fait dans le monde que ce qu'on veut, parce qu'on sent le goût de ses passions par lesquelles on est entraîné: mais compte-t-on les dégoûts affreux, les ennuis mortels, les mécomptes inséparables des plaisirs, les humiliations qu'on a à essuyer dans les places les plus élevées? Au dehors tout est riant, au dedans tout

est plein de chagrin et d'inquiétude. On croit être libre, quand on ne dépend plus que de soi-même. Folle erreur! Y a-t-il un état où l'on ne dépend pas d'autant de maîtres qu'il y a de personnes avec qui l'on a relation ? Y en a t-il un où l'on ne dépende pas encore davantage des fantaisies d'autrui, que des siennes propres? Tout le commerce de la vie n'est que gêne, par la captivité des bienséances et par la nécessité de plaire aux autres. D'ailleurs, nos passions sont pires que les plus cruels tyrans. Si on ne les suit qu'à demi, il faut à toute heure être aux prises avec elles, et ne jamais respirer un seul moment. Elles se trahissent ; elles déchirent le cœur; elles foulent aux pieds les lois de l'honneur et de la raison, et ne disent jamais c'est assez. Si l'on s'y abandonne tout à fait, où ce torrent mènera-t-il? J'ai horreur de le penser. O mon Dieu, préservez-moi de ce funeste esclavage que l'insolence humaine n'a pas honte de nommer une liberté. C'est en vous seul qu'on est libre. C'est votre vérité qui nous délivrera et qui nous fera éprouver que vous servir c'est régner.

VINGT-CINQUIÈME LECTURE.

Sur la détermination entière d'être à Dieu

Seigneur, que voulez-vous que je fasse? *Act. 9, v, 6.*

I. — C'EST ce que disait saint Paul, renversé miraculeusement et converti par la grâce du Sauveur qu'il persécutait. Hélas! combien l'avons-nous persécuté par nos infidélités, par nos humeurs, par nos passions qui ont troublé l'ouvrage de sa miséricorde dans notre cœur! Enfin, il nous a renversés

par la tribulation ; il a écrasé notre orgueil ; il a confondu notre prudence charnelle ; il a consterné notre amour-propre. Disons-lui donc avec un acquiescement entier : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* Jusqu'ici, je ne m'étais tourné vers vous qu'imparfaitement ; j'avais usé envers vous de mille remises, et j'avais tâché de sauver et d'emporter du débris de ma conversion tout ce qu'il m'avait été possible ; mais présentement, je suis prêt à tout, et vous allez devenir le maître absolu de mon cœur et de ma conduite.

II. — Il ne suffit pas que l'offre soit universelle : ce ne serait rien faire ; si elle demeurait vague et incertaine, sans descendre au détail et à la pratique. Il y a trop longtemps, dit saint Augustin, que nous traînons une volonté longue et languissante pour le bien. Il ne coûte rien de vouloir être parfait, si l'on ne fait rien pour la perfection. Il faut la vouloir plus que toutes les choses temporelles les plus chères et les plus vivement poursuivies : il ne faut pas vouloir faire moins pour Dieu que l'on n'a fait pour le monde. Sondons notre cœur. Suis-je déterminé à sacrifier à Dieu mes amitiés les plus fortes, mes habitudes les plus enracinées, mes inclinations dominantes, mes plus agréables amusements ?

VINGT-SIXIÈME LECTURE

Sur la capitulation qu'on voudrait faire avec Dieu.

> Jusques à quand clocherez-vous des deux côtés ?
> *III Rois,* 13 *v.* 21.
>
> Nul ne peut servir deux maîtres. *Matth.* 6, *v.* 2.

I. — On sait bien qu'il faut servir Dieu et l'aimer. si l'on veut être sauvé ; mais on voudrait bien ôter

de son service et de son amour tout ce qu'il y a d'onéreux, et n'y laisser que ce qu'il y a d'agréable. On voudrait le servir à condition de ne lui donner que des paroles et des cérémonies courtes, dont on est lassé et ennuyé. On voudrait l'aimer, à condition qu'on aimerait avec lui et peut-être plus que lui, tout ce qu'il n'aime point et condamne dans les vanités mondaines. On voudrait l'aimer, à condition de ne diminuer en rien cet aveugle amour de nous-mêmes qui va jusqu'à l'idolâtrie, et qui fait qu'au lieu de nous rapporter à Dieu, comme à celui pour qui nous sommes faits, on veut au contraire rapporter Dieu à soi, et ne le rechercher que comme une ressource qui nous console quand les créatures nous manqueront. On voudrait le servir et l'aimer, à condition qu'il sera permis d'avoir honte de son amour, de s'en cacher comme d'une faiblesse, de rougir de lui comme d'un ami indigne d'être aimé de ne lui donner que quelque extérieur de religion pour éviter le scandale, et de vivre à la merci du monde pour ne rien donner à Dieu qu'avec la permission du monde même. Quel service et quel amour !

II. — Dieu n'admet point d'autre pacte avec nous que celui qui a rapport à notre première alliance dans le baptême, où nous avons promis de renoncer à tout pour être à lui, et au premier commandement de sa loi, où il exige sans réserve tout notre cœur, tout notre esprit et toutes nos forces. Peut-on, en effet, aimer Dieu de bonne foi et avoir tant d'égards pour le monde son ennemi, auquel il a donné de si terribles malédictions ? Peut-on aimer Dieu et craindre de le trop connaître, de peur d'avoir trop de choses à lui sacrifier? Peut-on aimer Dieu et se contenter de ne pas l'outra-

ger, sans se mettre en peine de lui plaire, de le glorifier, et de lui témoigner courageusement, dans les occasions qui se présentent tous les jours, l'ardeur et la sincérité de son amour ? Dieu ne met ni bornes ni réserves en se donnant à nous, et nous voudrions en apporter mille avec lui. Est-il sur la terre des créatures assez viles pour se contenter d'être aimées de nous comme nous n'avons pas honte de vouloir que Dieu se contentât d'être aimé ?

VINGT-SEPTIÈME LECTURE

Sur le bon emploi du temps

Faisons le bien pendant que nous en avons le temps. Une nuit viendra pendant laquelle personne ne peut agir. *Gal. 6, v. 10, — Jean 9, v. 4.*

I. — Le temps est précieux mais on n'en connaît pas le prix : on le connaîtra quand il n'y aura plus lieu d'en profiter. Nos amis nous le demandent comme si ce n'était rien, et nous le donnons de même. Souvent il nous est à charge ; nous ne savons qu'en faire et nous en sommes embarrassés. Un jour viendra qu'un quart d'heure nous paraîtra plus estimable et plus désirable que toutes les fortunes de l'univers. Dieu, libéral et magnifique dans tout le reste, nous apprend par la sage économie de sa providence, combien nous devrions être circonspects sur le bon usage du temps, puisqu'il ne nous en donne jamais deux instants ensemble, et qu'il ne nous accorde le second qu'en retirant le premier, et qu'en retenant le troisième dans sa main avec une entière incertitude si nous l'aurons. Le temps nous est donné pour ménager l'éternité : et l'éternité ne sera

pas trop longue pour regretter la perte du temps, si nous en avons abusé.

II. — Toute notre vie est à Dieu, aussi bien que tout notre cœur. L'un et l'autre ne sont pas trop pour lui. Il ne nous les a donnés que pour l'aimer et pour le servir. Ne lui en dérobons rien. Nous ne pouvons pas à tous moments faire de grandes choses; mais nous pouvons toujours en faire de convenables à notre état. Se taire, souffrir, prier quand nous ne sommes pas obligés d'agir extérieurement, c'est beaucoup offrir à Dieu. Un contre-temps, une contradiction, un murmure, une importunité, une parole injuste, reçue et soufferte dans la vue de Dieu, valent bien une demi-heure d'oraison ; et l'on ne perd pas le temps, quand, en le perdant, on pratique la douceur et la patience. Mais pour cela il faut que cette perte soit inévitable et que nous ne la procurions pas par notre faute. Ainsi, réglez vos jours et rachetez le temps (1), comme dit saint Paul, en fuyant le monde, et en abandonnant au monde les biens qui ne valent pas les biens qu'ils nous ôtent. Quittez les amusements, les correspondances inutiles, les épanchements de cœur qui flattent l'amour-propre, les conversations qui dissipent l'esprit et qui ne conduisent à rien. Vous trouverez du temps pour Dieu ; et il n'y en a de bien employé que celui qui est employé pour lui.

(1) Ephes. 5. v. 16.

VINGT-HUITIÈME LECTURE.

Sur la présence de Dieu.

Marchez en ma présence et soyez parfait. *Gen.* 17, *v.* 1.

I. Voila, Seigneur, ce que vous disiez au fidèle Abraham ; et, en effet, qui marche en votre présence est dans la voie de la perfection. On ne s'écarte de cette voie sainte qu'en vous perdant de vue et qu'en cessant de vous voir en tout. Hélas ! où vais-je lorsque je ne vous vois plus, vous qui êtes ma lumière et le terme unique où doivent tendre tous mes pas ? Vous regarder dans toutes les démarches que l'on fait, c'est le moyen de ne s'égarer jamais. O foi lumineuse au milieu des ténèbres qui nous environnent ! O regard plein de confiance et d'amour qui conduisez l'homme à la perfection ! O Dieu ! je ne vois que vous, c'est vous seul que je cherche et que je considère dans tout ce que mes yeux semblent regarder. L'ordre de votre providence est ce qui attire mon attention. Mon cœur ne veille que pour vous dans la multitude des affaires, des devoirs et des pensées qui m'occupent, parce qu'elles ne m'occupent que pour obéir à vos ordres : ainsi je tâche de réunir toute mon attention en vous, ô souverain et unique objet de mon cœur, lors même que je suis obligé de partager mes soins selon les lois de votre divine volonté. Hé ! que pourrais-je regarder dans ces viles créatures, si vous cessiez de m'y appliquer et si je cessais de vous y voir ? *Je tiendrai mes yeux levés vers les montagnes saintes, d'où j'attends toutes mes forces et tout mon secours* (1).

(1) *Ps.* 120, *v.* 1.

II. C'est en vain que je m'appliquerais uniquement à regarder à mes pieds pour me délivrer des pièges innombrables qui m'environnent. Le danger vient d'en bas ; mais la délivrance ne peut venir que d'en haut : c'est là que mes yeux s'élèvent pour vous voir. Tout est piège pour moi sur la terre, le dedans et le dehors. Tout est piège, Seigneur, sans vous. C'est vers vous seul que se portent mes yeux et mon cœur. Je ne veux voir que vous. Je n'espère qu'en vous. Mes ennemis m'assiègent sans cesse. Ma propre faiblesse m'effraie. Mais vous avez vaincu le monde pour vous et pour moi ; et votre force toute-puissante soutiendra mon infirmité.

VINGT-NEUVIÈME LECTURE.

Sur l'amour que Dieu a pour nous.

Je vous ai aimé d'un amour éternel. *Jérém.* 31, *v.* 3.

I. Dieu n'a pas attendu que nous fussions quelque chose pour nous aimer : avant tous les siècles et avant même que nous eussions l'être que nous possédons, il pensait à nous et il n'y pensait que pour nous faire du bien. Ce qu'il avait médité dans l'éternité, il l'a exécuté dans le temps. Sa main bienfaisante a répandu sur nous toutes sortes de biens : nos infidélités mêmes, ni nos ingratitudes, presque aussi nombreuses que ses faveurs, n'ont pu encore tarir la source de ses dons, ni arrêter le cours de ses grâces. O amour sans commencement, qui m'avez aimé durant les siècles infinis, et lors même que je ne pouvais le ressentir ni le reconnaître ! O amour sans mesure, qui m'avez fait ce que je suis, qui m'avez donné ce que j'ai, et qui m'en promettez encore infiniment davantage !

O amour sans interruption et sans inconstance, que toutes les eaux amères de mes iniquités n'ont pu éteindre ! Ai-je un cœur, ô mon Dieu, si je ne suis pas pénétré de reconnaissance et de tendresse pour vous ?

II. Mais que vois-je ? Un Dieu qui se donne lui-même, après même avoir tout donné ; un Dieu qui vient me chercher jusqu'où mon péché m'a fait descendre ; un Dieu qui prend la forme d'un esclave pour me délivrer de l'esclavage de mes ennemis ; un Dieu qui se fait pauvre pour m'enrichir ; un Dieu qui m'appelle et qui court après moi quand je le fuis ; un Dieu qui expire dans les tourments pour m'arracher des bras de la mort et pour me rendre une vie heureuse ; et je ne veux souvent ni de lui, ni de la vie qu'il me présente ! Pour qui prendrait-on un homme qui aimerait un autre homme comme Dieu nous aime ? Et de quels anathèmes ne se rend pas digne, après cela, celui qui n'aimera pas le Seigneur Jésus ? (1).

TRENTIÈME LECTURE.

Sur l'amour que nous devons avoir pour Dieu.

Qu'ai-je à désirer dans le ciel et que puis-je aimer sur la terre, si ce n'est vous, ô mon Dieu ? *Ps.* 72, *v.* 25.

I. Souvent, quand nous disons à Dieu que nous l'aimons de tout notre cœur, c'est un langage, c'est un discours sans réalité : on nous a appris à parler ainsi dans notre enfance, et nous continuons quand nous sommes grands, sans savoir ce que nous disons. Aimer Dieu, c'est n'avoir point d'autre volonté que la sienne, c'est observer fidèlement sa

(1) Cor. 16, v. 22.

sainte loi, c'est avoir horreur du péché. Aimer Dieu, c'est aimer ce que Jésus-Christ a aimé, la pauvreté, les humiliations, les souffrances; c'est haïr ce que Jésus-Christ a haï, le monde, la vanité, nos passions. Peut-on croire qu'on aime un objet auquel on ne voudrait pas ressembler ? Aimer Dieu, c'est s'entretenir volontiers avec lui, c'est désirer d'aller à lui, c'est soupirer et languir après lui. Oh ! le faux amour que celui qui ne se soucie pas de voir ce qu'il aime !

II. Le Sauveur est venu apporter un feu divin sur la terre, et son désir est que ce feu brûle et consume tout (1). Cependant les hommes vivent dans une froideur mortelle. Ils aiment un peu de métal, une maison, un nom, un titre en l'air, une chimère qu'ils appellent réputation. Ils aiment une conversation, un amusement qui leur échappe, il n'y a que Dieu pour qui il ne leur reste point d'amour : tout s'épuise pour les créatures les plus méprisables. Ne voudrons-nous jamais goûter le bonheur de l'amour divin ? Jusqu'à quand préfèrerons-nous aimer les créatures les plus empoisonnées ? O Dieu ! régnez sur nous malgré nos infidélités ! Que le feu de votre amour éteigne tout autre feu ! Que pouvons-nous voir d'aimable hors de vous que nous ne trouvions parfaitement en vous, qui êtes la source de tout bien ? Accordez-nous la grâce de vous aimer, et nous n'aimerons plus que vous, et nous vous aimerons éternellement.

(1) Luc, 12, v. 49.

TRENTE-UNIÈME LECTURE.

Sur les sentiments de l'amour divin.

O Dieu de mon cœur, ô Dieu, mon partage pour jamais.
Ps. 72, *v.* 26.

I. Peut-on vous connaître, ô mon Dieu! et ne pas vous aimer, vous qui surpassez en beauté, en vertu, en grandeur, en pouvoir, en bonté, en libéralité, en magnificence, en toutes sortes de perfections, et, ce qui m'est plus proche, en amour pour moi, tout ce que les esprits créés peuvent comprendre? Vous me permettez, c'est trop peu dire, vous m'ordonnez de vous aimer. Après cela, Seigneur, je ne me connais plus et je ne me possède plus. O amour sacré, qui avez blessé mon amour, et qui de vos propres traits vous êtes vous-même blessé pour moi, venez me guérir, ou plutôt venez rendre la blessure que vous m'avez faite encore plus profonde et plus vive. Séparez-moi de toutes les créatures; elles m'incommodent, elles m'importunent : vous seul me suffisez, et je ne veux plus que vous.

II. Quoi! il sera dit que les amants insensés de la terre porteront jusqu'à un excès de délicatesse et d'ardeur leurs folles passions; et l'on ne vous aimerait que faiblement et avec mesure! Non, non, mon Dieu; il ne faut pas que l'amour profane l'emporte sur l'amour divin. Faites voir ce que vous pouvez sur un cœur qui est tout à vous. L'accès vous en est ouvert, les ressorts vous en sont connus. Vous savez ce que votre grâce est capable d'y exciter. Vous n'attendez que mon consentement et l'acquiescement de ma liberté. Je vous donne mille et mille fois l'un et l'autre. Prenez tout; agissez en Dieu; embrasez-moi; consumez-moi.

Faible et impuissante créature que je suis, je n'ai rien à vous donner que mon amour. Augmentez-le, Seigneur, et rendez-le plus digne de vous. Oh ! si j'étais capable de faire pour vous de grandes choses ! Oh ! si j'avais beaucoup à vous sacrifier ! Mais tout ce que je puis n'est rien. Soupirer, languir, aimer, et mourir pour vous aimer encore davantage, c'est désormais tout ce que je veux.



QUATRIÈME PARTIE

LETTRES
DE DIRECTION SPIRITUELLE

LETTRE SUR LA DIRECTION.

Les meilleures choses sont les plus gâtées, parce que leur abus est pire que celui des choses moins bonnes. Voilà ce qui fait que la direction est si décriée. Le monde la regarde comme un art de mener les esprit faibles et d'en tirer parti. Le directeur passe pour un homme qui se sert de la religion pour s'insinuer, pour gouverner, pour contenter son ambition ; et souvent on soupçonne dans la direction, si elle regarde le sexe, beaucoup d'amusements et de misère. Tant de gens, sans être ni choisis ni éprouvés, se mêlent de conduire les âmes, qu'il ne faut pas s'étonner qu'il en arrive assez souvent des choses irrégulières et peu édifiantes.

Cependant il sera toujours vrai de dire, au milieu de toutes ces choses déplorables, que la fonction de mener les âmes à Dieu est le ministère de vie confié aux apôtres par Jésus-Christ. La direction est donc une fonction toute divine, qu'il n'estjamais

permis de mépriser, quoique des hommes indignes d'une si haute fonction l'avilissent souvent et la déshonorent. Quelle folie de mépriser un diamant parce qu'on l'a vu enfoncé dans la boue ! Après tout, Jésus-Christ n'a rien fait en vain : il a donné des pasteurs à son troupeau, et ces pasteurs doivent diriger ; car le devoir du pasteur est de conduire les brebis, de les connaître, comme dit Jésus-Christ, chacun en particulier, de discerner leurs besoins, d'étudier leurs maladies, de chercher les remèdes, de supporter leurs faiblesses, de redresser celles qui s'égarent, de les rapporter sur ses épaules au bercail, de conduire les saines dans les bons pâturages et de les défendre du loup ravisseur.

Voilà le vrai directeur : il n'en faudrait point d'autres que le pasteur même, si les pasteurs chargés de troupeaux innombrables, et quelquefois trop peu appliqués au travail pastoral, ne manquaient ni de temps ni de zèle, ni d'expérience pour mener les âmes jusqu'à la perfection de l'Évangile. Ils manquent souvent de quelqu'une de ces trois choses : c'est pourquoi on choisit parmi les plus saints prêtres qui peuvent travailler au nom du pasteur et avec son autorité, celui qui paraît le plus propre à être l'homme de Dieu pour chacun de nous. C'est le supplément au défaut du pasteur. Voilà l'idée qu'on doit, ce me semble, avoir de la direction. Ce directeur, comme dit saint François de Sales, doit être choisi entre mille, et même entre dix mille. Il faut le chercher sage, éclairé mortifié, expérimenté, détaché de tout, incapable de nous flatter, exempt de tout soupçon de nouveauté sur la doctrine, de tout excès dans ses maximes ; mais pourtant droit, ferme, prêt à compter pour rien le monde et les grandeurs

les plus éblouissantes, en un mot, qui, étant le vrai homme de Dieu, ne cherche que lui seul dans tous les conseils qu'il donne. Il est, me direz-vous, plus aisé de peindre cet homme merveilleux que de le trouver. Il est vrai ; mais on le trouvera pourtant pourvu qu'on le cherche bien. Voici la manière de le chercher.

Il faut premièrement avoir égard à la réputation publique pour éviter ce qui n'est point approuvé. Ce n'est pas qu'il faille aller chercher les gens qui sont à la mode et qu'on voit en estime parmi les grands, mais il faut éviter ce qui est suspect ou désapprouvé par le commun des personnes sages. Les mauvaises réputations ainsi que les bonnes, quand elles sont fort répandues, ont souvent quelque fondement. Pour les gens qui ont une certaine vogue, il est ridicule de les chercher ; c'est porter le goût du monde et de la vanité jusque dans les choses les plus sérieuses de la religion : c'est vouloir être remarqué, se mettre au rang des personnes considérables, s'intriguer, se donner de l'appui et des liaisons ; en un mot, c'est une espèce de vanité hypocrite qui éloigne de Dieu et qui éteint l'esprit de grâce. Cherchez donc un directeur loin du monde et à qui le monde ne soit rien, qui, loin de vouloir vous en enivrer, vous en désabuse.

Pour le trouver, informez-vous des personnes les plus simples, les plus solides, les plus éloignées des vaines apparences, et qui par leur conduite vous fassent espérer que leurs conseils seront bons ; qu'à voir la manière dont ces personnes profitent des soins d'un directeur, vous ayez sujet de croire qu'elles l'ont bien choisi, et qu'elles sauront bien vous le dépeindre.

Il faut même voir plusieurs fois le directeur qu'on

veut choisir, et l'éprouver en le consultant, pour voir si l'on pourra avoir l'ouverture qui est nécessaire, et si l'on trouvera en lui tout ce qu'on a besoin d'y trouver. Je dis qu'il faut faire cette expérience avant de choisir, pour ne pas s'exposer à une inconstance après un choix. Il faut donc bien se garder de choisir jamais un directeur ni par complaisance, ni par politique, ni par un embarquement insensible, ni par aucune autre raison que celle de trouver l'homme de Dieu. Un choix fait par des vues humaines serait capable de tout ruiner pour le salut ; si l'on était assez malheureux pour être tombé dans cette faute, l'unique remède serait de rompre courageusement, et de mettre sa conscience en liberté pour chercher ailleurs un secours selon son besoin.

Mais, direz-vous, à quoi sert tout cet examen pour une personne qui n'est point capable de discerner les qualités d'un directeur ? J'avoue que la plupart des gens ne sont guère capables de faire ce discernement, et il faudrait désespérer pour eux d'un bon choix, si l'on ne comptait que sur leurs talents naturels ; mais Dieu infiniment bon supplée, quand il s'agit du choix des moyens pour aller à lui, ce qui manque dans l'esprit des hommes. Suivez simplement ce que Dieu vous mettra au cœur, après que vous vous serez humilié sous sa main et abandonné à sa conduite paternelle. La bonne volonté, la simplicité, le détachement de tout intérêt où l'amour-propre rapporte tout à soi, la crainte de tomber dans les mains qui ne sont pas les plus propres aux desseins de Dieu, enfin la confiance en la grâce, seront vos guides : Dieu verra votre cœur et vous donnera suivant la mesure de votre foi. Ne cherchez donc un directeur que pour mourir à vous-même sans

réserve, que pour ne tenir à rien. Dieu, qui ne manque point à ceux qui ont le cœur droit, vous donnera la demande de votre cœur ; l'ange Raphaël vous sera envoyé. Ce n'est point sur votre esprit que je compte, c'est sur l'esprit de Dieu ; priez sans cesse, humiliez-vous, détachez-vous de tout intérêt propre où l'on n'a que soi-même pour objet : ne laissez rien en vous qui vous rende indigne du secours que vous attendez, arrachez de votre cœur tout ce qui vous empêcherait d'être docile à celui qui doit vous conduire ; et ce conducteur ne vous sera point refusé : il viendra je ne sais comment, mais il viendra. Une conversation, un hasard, un rien vous ouvrira les yeux, et vous verrez celui que vous attendez.

Il aura ses défauts comme un autre homme ; je dis des défauts naturels qui pourront rebuter et tenter contre l'obéissance ; mais il faudrait n'obéir jamais aux hommes si l'on voulait attendre qu'ils fussent parfaits. Il aura aussi des imperfections par rapport à la grâce : ces imperfections feront encore plus de peine ; mais elles ne gâteront rien, pourvu que le directeur ne les conserve point volontairement en résistant à l'esprit de grâce ; mais si ses intentions cessaient d'être pures et droites, Dieu ne permettrait pas qu'il continuât de conduire les âmes simples et recueillies qui se seraient mises de bonne foi sous sa conduite. A l'égard des légères imperfections qui restent dans les plus saints directeurs pour les humilier, il est très important de ne pas s'en scandaliser. Ces imperfections sont souvent très utiles, car elles rendent un homme doux, humble, petit, compatissant, par sa propre expérience, aux faiblesses de ceux qu'il conduit, patient pour attendre l'opération lente de la grâce, attentif aux

moments de Dieu, incapable d'être surpris quand il trouve de l'infirmité, enfin modéré dans son zèle. C'est par le reniement exécrable de Jésus Christ que saint Pierre, comme remarquent les Pères, devint propre à être le pasteur de tout le troupeau et à compatir à l'infirmité de chacune de ses brebis. Pour la perfection du directeur, il est juste sans doute de la chercher ; mais on ne peut ni comparer les perfections des hommes, ni connaître même le fond de leur intérieur : ainsi il faut se borner aux principales marques extérieures, telles que le détachement, la vie retirée, la conduite constante dans les divers emplois, la patience, la douceur, l'égalité, la franchise, l'éloignement de tout amusement et de toute mollesse, la fermeté dans les bonnes maximes sans âpreté et sans excès, l'expérience de l'oraison et des choses intérieures, enfin une certaine retenue pour donner le secours nécessaire aux personnes qu'il conduit, sans tomber néanmoins dans des conversations inutiles ; il ne doit jamais y avoir rien que de sérieux, de modeste et d'édifiant dans ces entretiens où il s'agit purement de la vie éternelle.

Le directeur perd son autorité, avilit son ministère, s'en rend indigne, et nuit mortellement aux âmes quand il a une conduite moins grave et moins réservée. Cette réserve n'empêche point l'ouverture de cœur, la condescendance paternelle et la simplicité avec laquelle il doit agir pour attirer les âmes : car la véritable gravité est simple, douce, accommodante, et même pleine d'une gaieté modeste. Elle est bien éloignée d'une austérité farouche ou affectée qu'on n'ose aborder. Le malheur est que les personnes lâches et molles, telles que sont souvent les femmes, trouvent trop froid et trop sec ce qui

est sérieux et éloigné de l'amusement ; elles croient qu'on ne les écoute point si on ne leur laisse dire cent choses inutiles avant de revenir à celle dont il est question. Ainsi elles se rebutent des directeurs qui leur seraient les plus utiles ; et elles en cherchent qui veulent bien perdre du temps avec elles. Oh ! si elles savaient ce que c'est que le temps d'un prêtre chargé de prier pour soi-même et pour toute l'Église, de méditer profondément la loi de Dieu, et de travailler pour ramener tant de pécheurs, elles craindraient de profaner un temps si précieux et de l'user en discours superflus. Il faut parler à l'homme de Dieu d'une manière simple, ingénue, précise et courte, songeant qu'il doit son temps à beaucoup d'autres œuvres. C'est parce qu'on n'est ni humble ni simple, qu'on n'entre point d'abord en matière, et qu'on fait de si longs détours avant de venir au but ; d'ailleurs, on cherche plus un commerce de vaine consolation qu'un conseil droit et vigoureux pour aller à Dieu en mourant à soi.

Si l'on ne cherchait que des conseils évangéliques, il faudrait peu de temps dans la direction. Quand il n'est question que de se taire, d'obéir, de souffrir, de se cacher, de supporter les autres sans vouloir être supporté, de résister à ses inclinations et à ses habitudes, de se conformer aux cours de la Providence sur nous, de compter pour rien ses jalousies et ses délicatesses, il ne faut point tant de consultations. Peu parler et faire beaucoup, voilà le partage des âmes droites. Il y a encore moins à consulter quand on est dans une communauté régulière ; alors tout est presque réglé par les constitutions, par les exercices journaliers, et par les ordres des supérieurs. La volonté de Dieu est dans le cœur.

Quand même ils se tromperaient ou décideraient avec passion, leurs ordres, quoique mauvais pour eux, ne laisseraient pas d'être bons pour nous, et leurs défauts nous servent souvent d'une manière plus efficace que leurs vertus à mourir à notre propre volonté. Dieu met tout en œuvre pour sanctifier ses enfants quand ils tendent à lui avec un cœur droit.

J'ajoute que quand le supérieur, ou la supérieure d'une communauté ont les qualités, la vertu et l'expérience nécessaires pour nous conduire, ils sont préférables au gens du dehors ; comme le pasteur à choses égales, devrait être préféré à l'étranger. Il ne faut point un si grand mystère de la direction. C'est un conseil qu'on prend pour tendre à la perfection. Une supérieure bien morte à elle-même, et d'une expérience consommée, verra de plus près ce qu'il y a à corriger dans son inférieure ; elle étudiera mieux son naturel et ses habitudes, elle lui dira des choses plus convenables à ses besoins dans ses fonctions journalières, qu'une personne de dehors qui ne la voit point agir, et qui ne sait que ce qu'elle lui dit de soi-même suivant ses préventions. Cela n'empêche point qu'on ne demeure toujours inviolablement attachée au ministère des prêtres pour les sacrements, pour la doctrine, et pour tous les cas difficiles. Je ne parle ici que des conseils de perfection, qu'une supérieure bien sainte et bien expérimentée peut quelquefois donner, comme saint François de Sales a jugé nécessaire de l'établir chez les filles de la Visitation, pour éviter la multitude des directeurs de dehors, auxquels on s'attache trop quelquefois. Mais comme il arrive fort souvent qu'une supérieure, quoique excellente, n'ait point encore ce parfait

détachement et cette expérience foncière dont nous parlons, il faut en ce cas avoir recours à quelque bon directeur, mais avec toute la sobriété que nous avons déjà marquée.

On me dira peut-être : Quelle nécessité de prendre un directeur, puisque la règle est un directeur par écrit, et qu'on a remis sa volonté dans les mains de ses supérieurs ? Je réponds que les supérieurs ne peuvent pas toujours avoir toute l'attention nécessaire à vos besoins intérieurs ; cependant, il est capital de ne pas vous conduire vous-même ; vous serez aveuglé sur votre intérêt ou sur une passion déguisée qui trouble votre paix. Vous ne connaissez point la source de certaines peines qui vous dégoûtent de vos devoirs et qui vous rendent lâche dans votre état ; vous avez besoin d'être soutenu et encouragé dans une croix qui vous surmonte ; vous vous trouvez dans des tentations pénibles et dangereuses ; dans tous les cas, rien n'est plus dangereux que de n'écouter que soi-même ; il faut, comme je l'ai déjà remarqué, un homme de Dieu qui supplée au défaut du pasteur, et qui s'applique à vous conduire au milieu de tant de précipices. Qui est-ce qui vous conduira et vous soutiendra ? Sera-ce vous-même ? Et c'est vous qui avez besoin de conduite, qui êtes tenté, faible, aveuglé, découragé, aux prises avec vous-même ; c'est de vous que vous viennent vos plus subtiles tentations ; vous êtes votre plus cruel ennemi : il vous faut quelqu'un qui n'ait ni vos erreurs, ni vos passions, ni les penchants de votre amour-propre ; quelqu'un qui soit hors de vous, qui vous aide à en sortir, et qui ait autant de zèle pour vous corriger que vous avez d'inclination secrète à vous flatter vous-même.

D'ailleurs, l'oraison, qui est le canal des grâces

et le commerce d'union avec Dieu, est exposée à toutes sortes de chimères et d'illusions, si vous n'y êtes conduit par une personnee qui connaisse par expérience les voies de Dieu. Le remède qui doit guérir toutes nos misères se changera en poison mortel. Il vous faut suivre une direction douce et modérée, mais droite et ferme, qui vous arrache à tous vos désirs, qui rabaisse votre esprit, qui vous ôte toute volonté propre, et qui vous désabuse même de votre sagesse, qui vous empêche de vous arrêter aux dons de Dieu pour ne chercher que Dieu seul. Bien loin qu'un tel secours ne soit pas nécessaire, il faut s'écrier : Hélas ! que ferai-je sans lui? mais où pourrai-je le trouver ? est-il sur la terre ? Dieu l'y mettra pour vous, et vous le fera trouver si vous le méritez par la droiture de votre volonté.

O mon Dieu ! si j'osais former quelque plainte, l'unique chose dont je me plaindrais serait que vous n'en donnez point assez à votre Église de ces hommes. Combien qui conduisent sans science ni piété avec quelques apparences trompeuses ! Combien qui n'ont qu'une science sèche et hautaine, incapables d'entrer dans vos voies, et que vous rejetez justement ! Je vous rends grâces, Seigneur, de leur cacher vos mystères de grâce, puisqu'ils sont grands et sages, et que vous ne les révélez qu'aux petits. Combien qui ont la science et la piété, mais une piété sans expérience, et qui ne connaissent que les dehors de votre maison sans avoir jamais été attirés dans votre sanctuaire ? Hélas ! que de tels directeurs, avec de droites intentions, retardent et gênent les âmes, qu'ils rétrécissent toujours, pendant que l'Esprit-Saint veut les élargir ! Mais enfin combien d'autres qui n'ont que l'expérience sans science, ou, pour mieux-dire, qui présument d'avoir

l'expérience sans l'avoir effectivement ! Quels dangers d'illusion et d'égarement. Où sont donc, ô mon Dieu, les autres, ces lampes luisantes et ardentes, posées dans votre maison pour éclairer et pour embraser vos enfants ? Que le nombre en est petit ? Où sont-ils ? et qui osera espérer les trouver ? Heureux ceux qui les trouvent ! qu'ils en rendent grâces et qu'ils en profitent. Ames droites, âmes simples, où êtes-vous ? qu'on me dise où vous êtes et je dirai où sont les bons directeurs : car c'est à vous que Dieu les donnera ; vous les ferez par vos prières ; Dieu les formera exprès pour les desseins qu'il a sur vous puisque vous êtes sans réserve livrées à sa grâce : le reste gémira avec des secours imparfaits, mais le reste n'est pas digne de mieux. Le Père céleste donne à chacun de ses enfants selon la mesure de sa foi et de la simplicité de son abandon.

PREMIÈRE LETTRE

Avis pour une personne qui étant dans le monde voulait se convertir à Dieu.

Les voies de Dieu sont douces et satisfaisantes à quiconque les suit avec amour.

Je suis ravi de voir la bonté de votre cœur avec laquelle vous avez reçu la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire. Dieu opère certainement en vous, puisqu'il vous donne le goût de la vérité et le désir d'être soutenu dans vos projets. Je ne demande pas mieux que de vous aider. Plus vous ferez pour Dieu, plus il fera pour vous. Chaque pas que vous ferez dans le bon chemin se tournera en paix et en consolation dans votre cœur. La perfection même que l'on craint tant, de peur qu'elle ne soit triste et gênante, n'est perfection qu'en ce qu'elle

augmente la bonne volonté. Or, à mesure que ce qu'on fait augmente, l'ennui et la fatigue diminuent en le faisant : car on n'est point gêné en ne faisant que les choses qu'on aime à faire. Quand on fait une chose pénible avec un grand amour, ce grand amour adoucit la peine et fait qu'on est content de souffrir. On ne voudrait pas être soulagé en manquant à l'amour dont on est rempli ; on se fait même un plaisir de se sacrifier au bien-aimé. Ainsi, plus on avance vers la perfection, plus on est content de suivre ce qu'on aime. Que voulez-vous de mieux que d'être toujours content, et de ne souffrir jamais aucune croix qui ne nous contente plus que les plaisirs opposés ? C'est ce contentement que vous ne retrouverez jamais dans votre cœur en vous livrant à vos passions, et qui ne vous manquera jamais en cherchant Dieu.

Il est vrai que ce n'est pas toujours un contentement sensible et flatteur comme celui des plaisirs profanes ; mais enfin c'est un contentement très réel, et fort supérieur à ceux que le monde donne, puisque les pécheurs veulent toujours ce qui leur manque, et que les âmes pleines de l'amour de Dieu ne veulent rien que ce qu'elles ont. C'est une paix quelquefois sèche et même amère, mais que l'âme aime mieux que l'ivresse des passions. C'est une paix où l'on est d'accord avec soi, une paix qui n'est jamais troublée ni altérée que par les infidélités. Ainsi, moins on est fidèle, plus on jouit de cette heureuse paix. Comme le monde ne peut la donner, il ne peut l'ôter. Si vous ne voulez pas le croire, essayez-le. *Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux* (1).

Vous ne pouvez rien faire de mieux que de régler

(1) Ps. 28, v. 6.

votre temps en sorte que vous fassiez tous les jours une petite lecture avec un peu d'oraison en méditation affectueuse pour vous examiner sur vos faiblesses, étudier vos devoirs, recourir à Dieu, et vous accoutumer à être familièrement avec lui. Que vous serez heureux si vous apprenez ce que c'est que l'occupation de l'amour! Il ne faut point demander ce qu'on fait avec Dieu quand on l'aime. On n'a point de peine à s'entretenir avec son ami ; on a toujours à lui ouvrir son cœur ; on ne cherche jamais ce qu'on lui dira, mais on le lui dit sans réflexion ; on ne peut rien lui réserver ; quand même on n'aurait rien à lui dire, on est content d'être avec lui. Oh ! que l'amour est bien plus propre à soutenir que la crainte ! La crainte captive et contraint pendant qu'elle trouble; mais l'amour persuade, console, anime, possède toute l'âme, et fait valoir le bien pour le bien même. Il est vrai qu'on a toujours besoin de la crainte des jugements de Dieu pour faire le contre-poids des passions. *Transpercez mes chairs de votre crainte* (1) : Que ma chair même, Seigneur, soit pénétrée de votre crainte ! Mais en commençant par la crainte qui dompte la chair, il faut se hâter de tendre à l'amour qui console l'esprit. Oh ! que vous trouverez Dieu bon et fidèle ami quand vous voudrez entrer en amitié sincère et constante avec lui !

Le point capital, si vous voulez bien vous donner à lui de bonne foi, c'est de vous défier de vous-même après tant d'expérience de votre fragilité, et de renoncer sans retardement à toutes les compagnies qui peuvent vous faire retomber. Si vous voulez aimer Dieu, pourquoi voulez-vous passer votre vie dans l'amitié de ceux qui ne l'aiment pas et qui se

(1) Ps. 118, v. 120.

moquent de son amour ? Pourquoi ne pas vous contenter de la société de ceux qui l'aiment et qui sont propres à vous affermir dans votre amour pour lui ?

Je ne demande point que vous rompiez d'abord sans aucune mesure avec tous vos amis, avec toutes les personnes vers lesquelles une véritable bienséance vous demande quelque commerce. Je demande encore moins que vous abandonniez ce qu'on appelle les devoirs pour faire votre cour et vous trouver dans les lieux où l'on n'a besoin que de paraître en passant. Mais il s'agit de liaisons suivies qui contribuent beaucoup à gâter le cœur, et qui rentraînent insensiblement contre les meilleures résolutions qu'on a prises.

Il s'agit de retrancher les conversations fréquentes de femmes vaines qui cherchent à plaire, et des autres compagnies qui réveillent le goût des plaisirs, qui accoutument à mépriser la piété, et qui causent une très dangereuse dissipation. C'est ce qui est très nuisible pour le salut à tous les hommes les plus confirmés dans la vertu, et par conséquent c'est ce qui est encore bien plus pernicieux pour un homme qui ne fait que les premiers pas vers le bien, et dont le naturel est si facile à se laisser dérégler.

De plus, vous devez vous reprocher vos longues infidélités et l'abus que vous avez fait si longtemps des grâces. Dieu vous a entendu, cherché, invité, pressé, forcé, pour ainsi dire, à revenir à lui. N'est-il pas juste que vous l'attendiez un peu à votre tour ? N'avez-vous pas besoin de mortifier vos goûts et de réprimer vos habitudes, surtout à l'égard des choses dangereuses ? Ne faut-il pas faire une sérieuse pénitence de vos péchés ? Ne devez-vous pas appliquer votre pénitence à vous humilier et à vous ennuyer un peu

pour vous éloigner des compagnies contagieuses? *Celui*, dit le Saint-Esprit, *qui aime le péril y périra* (1). Il faut, quoi qu'il en coûte, quitter les occasions prochaines. On est obligé, selon le commandement (2) de Jésus-Christ, de *couper son pied et sa main*, et même d'*arracher son œil s'ils nous scandalisent*, c'est-à-dire s'ils sont pour nous des pièges ou sujets de chute.

J'avoue que vous ne devez point donner au public une scène de conversion qui fasse discourir avec malignité : la vraie piété ne demande jamais ces démonstrations : il suffit de faire deux choses : l'une est de ne donner aucun mauvais exemple, c'est sur quoi il n'est jamais permis de rougir de Jésus-Christ et de son Évangile; l'autre chose est de faire sans affectation et sans éclat tout ce que le sincère amour de Dieu demande. Suivant la première règle, il ne faut paraître que modestement à l'église; et, dans toutes les compagnies, on ne peut ni flatter le vice, ni entrer dans les discours indécents des libertins. Suivant la seconde règle, il n'y a qu'à faire ses lectures, ses prières, ses confessions, ses communions, et ses autres bonnes œuvres en particulier. Par-là vous éviterez la critique maligne du monde sans tomber dans une mauvaise honte et dans une timidité politique qui vous rentraîneraient bientôt dans le torrent de l'iniquité. La principale démarche à faire est de vous retirer doucement de tous les amusements qui sont encore plus à craindre pour vous que pour un autre, et de vous retrancher dans la société d'un petit nombre de personnes choisies qui pensent comme vous voulez penser toute votre vie.

(1) Eccl. 3, v. 27.

(2) Math. 5, v. 30.

DEUXIÈME LETTRE

Bonheur de se donner à Dieu et de quitter tout le reste par une véritable conversion.

Il faut céder à Dieu quand il nous invite à le laisser régner au dedans de nous. Avons-nous autant délibéré quand le monde nous a invités à nous laisser séduire par les amusements et les passions ? avons-nous autant hésité ? avons-nous demandé autant de démonstrations ? avons-nous autant résisté au mal que nous résistons au bien ? Est-il question de s'égarer, de se corrompre, de se perdre, d'agir contre le fond le plus intime de son cœur et de sa raison pour chercher la vanité ou le plaisir des sens : on ne craint point d'aller trop loin ; on décide ; on s'abandonne sans réserve. Est-il question de croire qu'une main toute sage et toute-puissante nous a faits, puisque nous ne sommes pas faits nous-mêmes ; s'agit-il de reconnaître que nous devons tout à celui de qui nous tenons tout et qui nous a faits pour lui seul : on commence à hésiter, à délibérer, à douter avec subtilité des choses les plus simples et les plus claires ; on craint d'être trop crédule, on se défie de son propre sentiment, on chicane le terrain, on appréhende de donner trop à celui à qui tout n'est pas trop et à qui on n'a jamais rien donné ; on a même honte de cesser d'être ingrat envers lui, et l'on n'ose laisser voir au monde qu'on veut le servir : en un mot on est aussi timide, aussi tâtonnant et aussi difficile pour la vertu qu'on a été hardi et décisif sans examen pour le dérèglement.

Je ne vous demande qu'une seule chose, qui est de suivre simplement la pente du fond de votre

cœur pour le bien, comme vous avez suivi autrefois les passions mondaines pour le mal. Toutes les fois que vous voudrez examiner les fondements de la religion, vous reconnaîtrez sans peine qu'on n'y peut opposer rien de solide, et que ceux qui la combattent ne le font que pour ne se point assujettir aux règles de la vertu : ainsi, ils ne refusent de suivre Dieu que pour se contenter eux-mêmes. De bonne foi est-il juste d'être si facile pour soi et si retranché contre Dieu ? Faut-il tant de délibérations pour conclure qu'il ne nous a pas faits pour nous, mais pour lui ? En le servant, que hasarderons-nous? Nous ferons toutes les mêmes choses honnêtes et innocentes que nous avons faites jusqu'ici ; nous aurons à peu près les mêmes devoirs à remplir et les mêmes peines à souffrir patiemment ; mais nous y ajouterons la consolation infinie d'aimer ce qui est souverainement aimable, de travailler et de souffrir pour plaire au véritable et parfait ami qui tient compte des moindres choses, et qui les récompense au centuple dès cette vie par la paix qu'il répand dans le cœur. Enfin, nous y ajouterons l'attente d'une vie bienheureuse et éternelle, en comparaison de laquelle celle-ci n'est qu'une mort lente.

Ne raisonnez point. Ou croyez votre propre cœur à qui Dieu, si longtemps oublié, se fait sentir amoureusement malgré tant de longues infidélités : ou du moins consultez vos amis, gens de bien, que vous connaissez pour sincères ; demandez-leur ce qu'il leur en coûte pour servir Dieu ; sachez d'eux s'ils se repentent de s'y être engagés, et s'ils ont été ou trop crédules ou trop hardis dans leur conversion. Ils ont été dans le monde comme vous : demandez-leur s'ils regrettent de l'avoir quitté, et si l'ivresse de Babylone est plus douce que la paix de Sion. Non,

quelque croix qu'on souffre dans la vie chrétienne, on ne perd jamais cette bienheureuse paix du cœur dans laquelle on veut tout ce qu'on souffre, et l'on ne voudrait aucune des joies dont on est privé.

Le monde en donne-t-il autant ? vous le savez. Y est-on toujours content d'avoir tout ce qu'on a et de n'avoir aucune des choses qui manquent ? Y fait-on toutes choses par amour et du fond du cœur ? Que craignez-vous donc ? De quitter ce qui vous quittera bientôt, ce qui vous échappe déjà à toute heure ce qui ne remplit jamais votre cœur, ce qui se tourne en langueur mortelle, qui porte avec soi un vide triste et même un reproche secret du fond de la conscience, enfin ce qui n'est rien dans le moment même où il éblouit ? Et que craignez-vous ? De trouver une vertu trop pure à suivre, un Dieu trop aimable à aimer, un attrait d'amour qui ne vous laissera plus à vous-même ni aux vanités d'ici-bas ? Que craignez-vous ? De devenir trop humble, trop détaché, trop pur, trop juste, trop raisonnable, trop reconnaissant pour votre Père qui est au ciel ? Ne craignez donc rien tant que cette injuste crainte et cette folle sagesse du monde qui délibère entre Dieu et soi, entre le vice et la vertu, entre la reconnaissance et l'ingratitude, entre la vie et la mort.

Vous savez, par une expérience sensible, ce que c'est que de languir faute d'avoir au-dedans de soi une vie et une nourriture d'amour. On est inanimé et comme sans âme dès qu'on n'a plus ce je ne sais quoi au dedans qui soutient, qui porte, qui renouvelle à toute heure. Tout ce que les amants insensés du monde disent dans leurs folles passions est vrai en un sens et à la lettre. Ne rien aimer ce n'est pas vivre ; n'aimer que faiblement c'est languir plutôt que vivre. Toutes les plus folles passions qui trans-

portent les hommes ne sont que le vrai amour déplacé qui s'est égaré loin de son centre. Dieu nous a faits pour vivre de lui et de son amour. Nous sommes nés pour être brûlés et nourris tout ensemble de cet amour, comme un flambeau pour se consumer devant celui qu'il éclaire. Voilà cette bienheureuse flamme de vie que Dieu a allumée au fond de notre cœur : toute autre vie n'est que mort. Il faut donc aimer.

Mais qu'aimerez-vous ? Ce qui ne vous aime point sincèrement, ce qui n'est point aimable, ce qui nous échappe comme une ombre qu'on voudrait saisir ? Qu'aimerez-vous dans le monde ? Des hommes qui seraient jaloux et rongés d'une infâme envie si vous étiez content ? Qu'aimerez-vous ? Des cœurs qui sont aussi hypocrites en probité qu'on accuse les dévots d'être hypocrites en dévotion ? Qu'aimerez-vous ? Un nom de dignité qui vous fuira peut-être, et qui ne guérirait en rien votre cœur si vous l'obteniez ? Qu'aimerez-vous ? L'estime des hommes aveugles que vous méprisez presque tous en détail ? Qu'aimerez-vous ! Ce corps de boue qui salit notre raison et qui assujettit l'âme aux douleurs des maladies et de la mort prochaine. Que ferez-vous donc? N'aimerez-vous rien ? Vivrez-vous sans vie plutôt que d'aimer Dieu qui vous aime, qui veut que vous l'aimiez, et qui ne veut vous avoir tout à lui que pour se donner tout entier à vous ? Croyez-vous qu'avec ce trésor il puisse vous manquer quelque chose ? Croyez-vous que le Dieu infini ne pourra pas remplir et rassasier votre cœur ? Défiez-vous de vous-même et de toutes les créatures ensemble : ce n'est qu'un néant qui ne saurait suffire au cœur de l'homme fait pour Dieu. Mais ne vous défiez jamais de celui qui est lui seul tout bien, et qui vous dégoûte miséri-

dieusement de tout le reste pour vous forcer de revenir à lui.

TROISIÈME LETTRE

Instance à une personne irrésolue sur sa conversion en Dieu

Combien vous seriez coupable devant Dieu si vous résistiez à la vérité connue et au sentiment très vif que Dieu vous en a donné. Ce serait résister au Saint-Esprit même.

Vous ne pouvez douter ni de l'indignité du monde, ni de son impuissance de vous rendre heureux, ni de l'illusion de tout ce qu'il promet de flatteur. Vous connaissez les droits du Créateur sur sa créature, et combien l'ingratitude à l'égard de Dieu est encore plus inexcusable que celle où l'on tombe à l'égard des amis qui ne sont que des hommes. Vous sentez la vérité de Dieu par la sagesse qui reluit dans tous ses ouvrages et par les vertus qu'il inspire aux hommes remplis de son amour. Qu'avez-vous à opposer à des choses si touchantes, si ce n'est un goût de liberté et d'indocilité naturelle qui forme votre irrésolution ? On craint de porter le joug, et c'est là le vrai levain d'une certaine incrédulité qu'on s'objecte à soi-même. On veut se persuader qu'on ne croit pas encore assez, et que, dans cet état de doute, on ne pourrait faire aucun pas vers la religion sans le faire témérairement et avec danger de reculer bientôt. Mais ce n'est pas un vrai doute sur la vérité du christianisme qui cause cette irrésolution, c'est au contraire l'irrésolution qui se sert du prétexte de ce doute pour différer toujours d'exécuter ce que la nature craint.

On se fait accroire à soi-même qu'on doute pour se dispenser de s'exécuter soi-même et de sacrifier une malheureuse liberté dont l'amour-propre est jaloux.

De bonne foi qu'avez-vous de solide et de précis à opposer aux vérités de la religion ? Rien qu'une crainte d'être gêné et de mener une vie triste et pénible ; rien qu'une crainte d'être mené plus loin que vous ne voudriez vers la perfection. Ce n'est qu'à force d'estimer la religion, de sentir sa juste autorité, et de voir tous les sacrifices qu'elle inspire, que vous la craignez et que vous n'osez vous livrer à elle.

Mais permettez-moi de vous dire que vous ne la connaissez pas encore aussi douce et aussi aimable qu'elle est. Vous voyez ce qu'elle ôte, mais vous ne voyez pas ce qu'elle donne. Vous vous exagérez ses sacrifices sans envisager ses consolations. Non, elle ne laisse aucun vide dans le cœur. Elle ne vous fera faire que les choses que vous voudrez faire, et que vous voudrez préférer à toutes les autres qui vous ont si longtemps séduit. Si le monde ne vous demandait jamais ce que votre cœur aimerait et accepterait par amour, ne serait-il pas meilleur maître qu'il ne l'est ? Dieu vous ménagera, vous attendra, vous préparera, vous fera vouloir avant que de vous demander. S'il gêne vos inclinations corrompues, il vous donnera un goût de vérité et de vertu par son amour, qui sera supérieur à tous vos autres goûts déréglés. Qu'attendez-vous ? qu'il fasse des miracles pour vous convaincre ? Nul miracle ne vous ôterait cette irrésolution d'un amour-propre qui craint d'être sacrifié. Que voulez-vous ? Des raisonnements sans fin, pendant que vous sentez dans le fond de votre conscience ce que Dieu a le

droit de vous demander ? Les raisonnements ne guériront jamais la plaie de votre cœur. Vous raisonnez, non pour conclure et exécuter, mais pour douter, vous excuser et demeurer en possession de vous-même.

Vous mériteriez que Dieu vous laissât à vous-même pour punition d'une si longue résistance. Mais il vous aime plus que vous ne savez vous aimer. Il vous poursuit par miséricorde, et trouble votre cœur pour le subjuguer. Rendez-vous à lui et bannissez vos dangereuses incertitudes. Cette suspension apparente entre les deux partis est un parti véritable : cette apparence de délibération, qui ne finit point, est une résolution secrète et déguisée d'un cœur que l'amour-propre tient dans l'illusion et qui voudrait toujours fuir la règle. Vous n'avez que trop raisonné. Si vous avez encore des difficultés solides et importantes, expliquez-les nettement par écrit et on les approfondira simplement avec vous ; si au contraire vous n'avez qu'un doute confus, qui vient d'une crainte d'être trop pressé par la règle de la foi, que tardez-vous à vous soumettre ? Faites taire votre esprit. Faut-il s'étonner que l'infini surpasse nos raisonnements qui sont si faibles et si courts ? Voulez-vous mesurer Dieu et ses mystères par vos vues ? Serait-il infini si vous pouviez le mesurer et sonder toutes ses profondeurs ?

Faites-vous justice à vous-même, et vous la ferez bientôt à Dieu. Humiliez-vous, défiez-vous de vous-même, apetissez-vous à vos propres yeux, rabaissez vous, sentez les ténèbres de votre esprit et la fragilité de votre cœur. Au lieu de juger Dieu, laissez-vous juger par lui, et avouez que vous avez besoin qu'il vous redresse. Rien n'est grand que cette petitesse intérieure de l'âme qui se fait justice.

Rien n'est raisonnable que ce juste désaveu de notre raison égarée. Rien n'est digne de Dieu que cette docilité de l'homme qui sent l'impuissance de son esprit et qui est désabusé de ses fausses lumières. Oh ! qu'une âme humble est éclairée ! Oh ! qu'elle voit de vérités quand elle est bien convaincue de ses ténèbres et qu'elle ne laisse plus aucune ressource à sa présomption !

QUATRIÈME LETTRE

Il faut attendre Dieu sans rien précipiter

L'ÉTAT d'un homme est très violent, s'il commence à se tourner vers Dieu : sa vertu est encore bien faible. Il est obligé de combattre contre ses goûts, contre toutes ses inclinations, contre toutes ses habitudes, et même contre des passions violentes. Son naturel est facile et vif pour le plaisir. Il est accoutumé à une dissipation continuelle. Il n'a pas moins à combattre au dehors qu'au dedans. Tout ce qui l'environne n'est que tentation et que mauvais exemple ; tout ce qu'il voit le porte au mal : tout ce qu'il entend le lui inspire. Il est éloigné de tous les bons exemples et de tous les conseils. Voilà des commencements exposés à une étrange épreuve. Mais je vous avoue que je ne saurais croire qu'il soit de l'ordre de Dieu qu'il quitte tout à coup son emploi sans garder ni mesures ni bienséances. S'il est fidèle à lire, à prier, à fréquenter les sacrements, à veiller sur sa propre conduite, à se méfier de lui-même, à éviter la dissipation autant que ses devoirs le lui permettront, j'espère que Dieu aura soin de lui et qu'il ne permettra point qu'il soit tenté au-dessus de ses forces. Les choses que Dieu

fait faire pour l'amour de lui sont d'ordinaire préparées par une providence douce et insensible. Elle amène si naturellement les choses qu'elles paraissent venir comme d'elles-mêmes. Il ne faut rien de forcé ni d'irrégulier. Il vaut mieux attendre un peu pour ouvrir la porte avec la clef que de rompre la serrure par impatience. Si cette retraite vient de Dieu, sa main ouvrira le chemin pour le retour. En attendant, Dieu gardera ce qui se donne à lui, il le tiendra à l'ombre de ses ailes.

Un homme de condition distinguée, qui a une charge, avec de l'esprit, du talent et de l'usage du monde, ne doit plus être embarrassé à un certain âge pour soutenir un genre de vie réglé et sérieux, comme le serait un jeune, que chacun se croit en droit de tourmenter. Ce n'est pourtant pas ce qui doit être sa principale ressource : il faut qu'il ne compte que sur Dieu, et qu'il ne craigne rien tant que sa propre fragilité. Je voudrais donc qu'il prît de grandes précautions contre les tentations de son état, mais qu'il ne l'abandonnât point d'une façon précipitée. Il doit craindre de se tromper : peut-être que son cœur tend moins à s'éloigner des périls du salut qu'à se rapprocher d'une vie plus douce et plus agréable. Il fuit peut-être beaucoup moins le péché que les dégoûts, les embarras, les fatigues et les contraintes de la situation où il se trouve. Il est naturel d'être dans cette disposition, et il est très ordinaire à l'amour-propre de nous persuader que nous agissons par un motif de conscience quand c'est lui qui a la plus grande part à notre détermination. Pour moi, je crois que Dieu ne demande point une démarche si irrégulière et que la bienséance la défend. Il vaut mieux, ce me semble, attendre encore quelque temps. En attendant, Dieu, s'il lui est

fidèle, le portera dans ses mains de peur qu'il ne heurte contre quelque pierre.

Oh ! que Dieu est compatissant et consolant pour ceux qui ont le cœur serré et qui recourent à lui avec confiance ! Les hommes sont secs, critiques, rigoureux, et ne sont jamais condescendants qu'à demi ; mais Dieu supporte tout : il a pitié de tous, il est inépuisable en bonté, en patience, en ménagements. Je le prie de tout mon cœur de tenir lieu de tout à notre ami.

CINQUIÈME LETTRE

Du discernement certain des mouvements de la grâce d'avec ceux de la nature qui se déguise et contrefait la grâce.

J'ai fait attention à votre difficulté pour discerner les mouvements de la grâce d'avec ceux de la nature déguisée. Nous ne saurions avoir de règle précise et certaine au dedans de nous-mêmes. Nous avons seulement la règle extérieure de nos actions, qui est la conformité aux préceptes, aux conseils, aux bienséances chrétiennes. Si nous avions de plus au dedans une règle pour discerner avec certitude le principe surnaturel d'avec celui de la nature, nous aurions une certitude de notre sainteté et une infaillibilité pour nous conduire nous-mêmes par inspiration. C'est ce qui est précisément contraire à l'obscurité de la vie de foi, à l'incertitude du pèlerinage et à la dépendance où nous devons être ici à l'égard de nos supérieurs. Nous ne devons donc point chercher ce que l'état présent ne nous permet pas de trouver ; je veux dire cette règle certaine pour discerner les mouvements de la grâce d'avec ceux de la nature, qui peuvent imiter la grâce

même. D'un autre côté, rien n'est si capital dans la pratique contre l'illusion, que de faire ce discernement, et d'avoir une règle sûre pour le faire. Il faut, dira-t-on, suivre l'attrait de la grâce. Y manquer, c'est résister à Dieu, c'est contrister le Saint-Esprit, c'est s'éloigner de la perfection à laquelle on est appelé. Mais comment suivra-t-on l'attrait de la grâce si l'on n'a pas une règle sûre pour la distinguer des mouvements spécieux de la nature déguisée ! Le défaut de certitude à cet égard met dans un danger continuel de faire tout le contraire de ce qu'on veut, et d'agir à tout moment par nature, croyant agir par grâce. Voilà l'inconvénient, cherchons le remède.

Ce doute ne peut jamais s'étendre, comme je l'ai déjà remarqué, sur les choses défendues par les préceptes, par les conseils et par les bienséances chrétiennes. Non seulement la grâce ne nous porte jamais à vider les préceptes, mais elle ne nous invite jamais à agir contre les conseils évangéliques. Voilà déjà la pureté et la perfection des mœurs qui sont si entièrement hors de doute dans tous les cas. Il ne s'agit plus que du choix entre les deux pratiques de perfection pour discerner quelle est la plus convenable à notre attrait de grâce.

Il est vrai que pour ce choix nous n'avons point de certitude et d'évidence intérieure. Nous avons seulement au dehors les règles de prudence chrétienne, pour juger par les circonstances laquelle de deux choses à choisir est la plus convenable. Mais nous n'avons point au dedans une règle certaine pour discerner si la pente que nous éprouvons pour une pratique de perfection plutôt que pour une autre, est de la grâce ou de la nature. Aussi ne convient-il point à notre état présent d'avoir cette

règle certaine et évidente. Dieu veut nous tenir dans l'obscurité et dans l'incertitude sur notre justice ; et nous n'y serions pas si nous discernions clairement notre grâce avec ses opérations. Il faut donc nécessairement que cette grâce soit accomodée aux ténèbres de notre état, et qu'elle opère avec une continuelle obscurité.

Faut-il s'étonner que nous ne puissions pas savoir si nous agissons pour notre perfection par une pure impression de grâce, puisque nous ne savons jamais si nous suivons la grâce, ou si nous sommes dominés par le péché ? Le péril des illusions vénielles sur les pratiques de perfection n'est pas étonnant dans un état où l'on doit être accoutumé à l'incertitude même sur les plus dangereuses illusions de l'amour-propre qui fait prendre la mort intérieure pour une vie véritable. Que faire dans cette profonde nuit ? Ce qui dépend de nous et nous en contenter. Cette conduite de fidélité et de paix tout ensemble, dans une si pénible incertitude, est le plus grand martyre des âmes qui sont vives et sensibles pour les choses de Dieu. Il est vrai qu'il y a, malgré l'obscurité du pèlerinage, certaines apparences sans certitude qui servent à nourrir dans le cœur une humble confiance qu'on est en état de grâce. Il y a aussi certaines lueurs de grâce dans les ténèbres de la plus obscure foi qui font entrevoir de temps en temps qu'on va à la perfection suivant l'attrait de l'amour. Mais quand Dieu veut mêler la lumière et les ténèbres, pour donner à une âme de quoi éviter l'égarement sans trouver néanmoins la pleine sécurité, il tempère tellement ces deux choses qu'on ne saurait les démêler, ni y trouver aucun appui certain ni fixe.

Ce qui marque le plus qu'on agit par grâce, c'est :

1° quand l'action extérieure est pure et conforme à la perfection des conseils ; 2° quand on la fait simplement, tranquillement, sans empressement pour la faire, content de ne pas la faire s'il fallait s'en abstenir ; 3° qu'après l'avoir fait on ne cherche point par des réflexions inquiètes à se justifier son action, mais qu'on est prêt à la laisser condamner, et à la condamner soi-même si une lumière supérieure y faisait découvrir quelque défaut ; qu'enfin on ne s'approprie point son action et qu'on la laisse au jugement de Dieu ; 4° quand cette action laisse l'âme dans sa simplicité, dans sa paix, dans sa droiture, dans sa petitesse, dans sa désappropriation.

Toutes ces choses, il est vrai, sont délicates dans l'opération intérieure, et tout ce qu'on peut en exprimer ne saurait donner de démonstration. Mais quoique la pratique en soit toujours mêlée des ténèbres de l'état de foi, il est néanmoins vrai que Dieu, sans marquer des règles fixes qui servent d'appui sensible, sait accoutumer une âme à entendre sa voix, à la reconnaître et à la suivre, quoiqu'elle ne puisse rendre compte par principes philosophiques des règles précises de ce discernement. Il lui donne des certitudes momentanées quand elle en a besoin, et les retire aussitôt après sans en laisser aucun vestige. Le plus grand danger est celui de l'interrompre par l'inquiétude avec laquelle nous voudrions toujours forcer notre état, et voir clairement au milieu des ténèbres où il faut marcher sans cesse comme à tâtons.

Il y a seulement une chose qui me paraît bonne à observer, c'est que nous pouvons souvent plus facilement reconnaître ce qui est de la nature que ce qui est de la grâce. Laissons tomber paisiblement tous les mouvements naturels, autant ceux de pa-

resse que ceux d'empressement, autant ceux qui viennent de goûts raffinés de l'esprit que ceux qui viennent de la chair grossière ; et dans cette paix faisons, sans sortir jamais des bornes des préceptes et des conseils, ce que notre fonds le plus simple nous demandera devant Dieu pour mourir à nous-même et pour plaire au bien-aimé. Voilà ce que l'obscurité de la foi nous donne de plus apparent pour nous conduire par grâce : *Si vous mortifiez par l'esprit les œuvres de la chair, vous vivrez* (1).

Mais il faut bien se garder de tomber dans le scrupule, dans la gêne intérieure, dans un trouble très dangereux, en voulant arranger toutes ces choses pour s'assurer qu'on les fait par grâce. Car ce serait éteindre la grâce à force de vouloir s'assurer qu'on la suit ; ce serait rentrer, sous prétexte de sûreté, dans toutes les recherches d'amour-propre qu'on prétend éviter ; ce serait perdre l'attrait réel de la grâce, pour y chercher des certitudes qu'on sait bien que Dieu n'a pas voulu y mettre ; ce serait passer sa vie à raisonner sur les opérations de la grâce, sans oser jamais s'y abandonner pour la laisser opérer en nous ; ce serait suivre la nature pour vouloir découvrir la grâce et pour forcer l'état de foi. Il faut vous souvenir que la pente de la nature et le piège d'illusion n'est point dans les désordres grossiers, mais dans l'intempérance de la sagesse et dans l'excès du raisonnement. Craignez de vouloir trop approfondir. Raisonnez peu, et faites beaucoup ; au lieu que vous seriez tenté de raisonner beaucoup, et qu'en raisonnant beaucoup vous feriez peu. La sagesse même doit être sobre et tempérée. Cette sobriété et la simplicité d'esprit sont la même chose. Le raisonnement ne produit

(1) Rom. 8, v. 13.

que l'irrésolution qui arrête l'œuvre de Dieu. Marchez à la lumière pendant qu'elle luit, au lieu d'en examiner la source et les causes. La pratique du vrai amour dissipe tous les doutes, et dégoûte de tous les raisonnements spécultatifs.

SIXIÈME LECTURE

Lettre de consolation

C'est une triste consolation que de vous dire qu'on ressent votre douleur. C'est pourtant tout ce que peut l'impuissance humaine : et pour faire quelque chose de plus, il faut qu'elle ait recours à Dieu. C'est donc à lui que je m'adresse, à ce consolateur des affligés, à ce protecteur des infirmes. Je le prie, non de vous ôter votre douleur mais qu'il fasse qu'elle vous profite, qu'il vous donne des forces pour la soutenir, qu'il ne permette pas qu'elle vous accable. Le souverain remède aux maux extrêmes de notre nature, ce sont les grandes et vives douleurs : c'est parmi les douleurs que s'accomplit le grand mystère du christianisme : c'est-à-dire le crucifiement intérieur de l'homme. C'est là que se développe toute la vertu de la grâce, et que se fait son opération la plus intime, qui est celle qui nous apprend à nous arracher à nous-mêmes ; sans cela l'amour de Dieu n'est point en nous. Il faut sortir de nous-même pour être capables de nous donner à Dieu. Afin que nous soyons contraints de sortir de nous-mêmes, il faut qu'une plaie profonde de notre cœur fasse que tout le créé se tourne pour nous en amertume. Ainsi, notre cœur, blessé dans la partie la plus intime, troublé dans ses attaches les plus douces, les plus honnêtes, les plus

innocentes, sent bien qu'il ne peut plus se tenir en soi-même, et s'échappe de soi-même pour aller à Dieu.

Voilà le grand remède aux grands maux dont le péché nous accable. Le remède est violent, mais aussi le mal est profond. C'est là le véritable soutien des chrétiens dans les afflictions. Dieu frappe sur deux personnes saintement unies, il leur fait un grand bien à toutes deux : il en met l'une dans la gloire, et de sa perte il fait un remède à celle qui reste au monde. C'est ce que Dieu a fait pour vous. Puisse-t-il par son Saint-Esprit réveiller toute votre foi pour vous pénétrer de ces vérités ! Je l'en prierai sans cesse ; et comme j'ai beaucoup de confiance aux prières des gens bien affligés, je vous conjure de prier pour moi au milieu de vos douleurs. Votre charité saura bien vous dire de quoi j'ai besoin, et vous le faire demander avec instance.

SEPTIÈME LETTRE

Être content que Dieu fasse de nous tout ce qui lui plaît.

Dieu a fait sa volonté : il a pris ce qui était à lui et il vous a ôté ce qui n'était pas à vous. Vous êtes vous-même tout entier à lui. Je sais combien vous voulez y être : il n'y a qu'à lui sacrifier tout dans les occasions. Il a pris soin de tout lors même qu'il a retiré notre cher A..... La surprise est un coup de Providence pour lui épargner des tentations. Quand Dieu a mené son œuvre au point qu'il a marqué, il fixe la bonne volonté qu'il a inspirée, et il délivre ses enfants de leurs irrésolutions. Il voile le dernier sacrifice pour leur en dérober l'horreur. Laissons-le

faire. Allons tout droit à lui. Ne vous écoutez point vous-même. Défiez-vous de votre tempérament un peu mélancolique, et plus encore de votre esprit trop réfléchissant.

HUITIÈME LETTRE

Comment on doit être dans la souffrance pour y conserver la paix.

Quand nous serons fidèles à laisser tomber d'abord toute réflexion superflue et inquiète, qui vient d'un amour de nous-même très différent de la charité, nous serons au large au milieu de la voie étroite ; et sans manquer ni à Dieu ni aux hommes, nous serons dans la pure liberté et dans la paix innocente des enfants de Dieu.

C'est la vie à nous-mêmes qui nous fait souffrir : ce qui est mort ne sent plus. Si nous étions morts et si *notre vie était cachée avec Jésus-Christ en Dieu* (1), comme parle l'Apôtre, nous n'aurions plus les peines de l'esprit que nous ressentons. Nous pourrions bien souffrir des douleurs du corps comme la fièvre, la goutte, etc. ; nous pourrions bien souffrir des douleurs spirituelles, c'est-à-dire des douleurs imprimées dans l'âme sans qu'elle y eût aucune part, mais pour les peines d'inquiétudes, où l'âme ajoute à la croix imposée par la main de Dieu une agitation de résistance, et pour ainsi dire une non-volonté de souffrir, nous n'avons ces sortes de douleurs qu'autant que nous vivons encore à nous-mêmes.

Une croix purement donnée de Dieu et pleinement voulue, sans retour inquiet par celui qui la

(1) Col. 3, v. 3.

porte, est tout ensemble douloureuse et paisible. Au contraire, une croix qui n'est pas pleinement et simplement voulue et que la vie propre repousse encore un peu, est une double croix : elle est encore plus croix par la résistance vaine que l'âme y apporte que par l'impression de douleur qu'elle fait nécessairement. La douleur et la paix sont dans un merveilleux mélange en purgatoire. On n'y souffre rien que de la main de Dieu : la résistance de la volonté n'a aucune part à cette douleur. O heureux qui pourrait souffrir dans cette paix simple de plein acquiescement ou de non-résistance parfaite ! Rien n'abrège et n'adoucit tant les peines que de les recevoir ainsi.

Mais d'ordinaire on marchande avec Dieu : on veut toujours poser des bornes et voir le bout de sa peine. Le même fonds de vie opiniâtre et cachée, qui rend la croix nécessaire, fait qu'on la repousse à demi par de petits coups secrets et qu'on en retarde l'opération. Ainsi c'est toujours à recommencer : on souffre et l'on n'accepte point le but pour lequel on souffre. Je prie Notre Seigneur que nous ne tombions, ni les uns ni les autres, dans cet état de langueur où la croix ne se tourne point à profit. Saint Paul dit que *Dieu aime celui qui donne gaiement l'aumône* (1) : combien plus doit-il aimer celui qui donne gaiement toute sa volonté pour s'abandonner à ses opérations crucifiantes ?

(1) II Cor. 9, v. 7.

NEUVIÈME LETTRE

Bonheur des croix.

Je ne puis m'empêcher d'admirer la vertu de la croix : nous ne valons rien que par elle. Elle me fait frémir et me donne des convulsions dès qu'elle se fait sentir ; et tout ce que j'ai dit de ses opérations salutaires s'évanouit dans l'agonie où elle met le fond du cœur. Mais dès quelle me laisse respirer, je rouvre les yeux, je la vois admirable, et je suis honteux d'en avoir été si accablé. L'expérience de cette inégalité est une profonde leçon.

Rien n'est au-dessus de la croix que le parfait règne de Dieu ; et encore la souffrance en amour est un règne commencé dont il faut se contenter pendant que Dieu diffère la consommation. Vous avez besoin de croix aussi bien que moi. Le fidèle distributeur des dons nous a bien partagés. Qu'il en soit béni à jamais ! Oh ! qu'il est bon de nous châtier pour nous corriger !

DIXIÈME LETTRE

Souffrir ici-bas comme les âmes du purgatoire.

Allez toujours mourant de plus en plus. La mort est bien plus mort quand autrui nous la donne. Demeurez dans la dépendance où Dieu vous met ; elle sert à vous décider, à vous tirer de votre sagesse et à vous apetisser, vous dont la pente était de mener les autres. Mais ne laissez pas de dire à autrui votre simple pensée, à mesure qu'elle vous vient au cœur, sans réflexion, ni mesure.

Les souffrances ne sont données que pour l'avancement. Quand Dieu veut se hâter de faire en peu de temps un grand ouvrage, il fait beaucoup souffrir, et il redouble ses coups rigoureux. Oh ! qu'ils sont pleins d'amour, et qu'ils épargnent, lors même qu'ils semblent écraser impitoyablement !

La croix est une bonne relique qu'il faut garder. L'amour sans croix serait un délice et il se tournerait en illusion ; mais la croix rabaisse bien tous les beaux sentiments, toutes les hautes idées, toutes les faveurs consolantes. Oh ! qu'on est petit quand on souffre, quand on souffre longtemps et qu'on a beaucoup de peine à souffrir ! La souffrance est un purgatoire de miséricorde en ce monde. Mais qui est-ce qui souffre comme les âmes que Dieu purifie dans l'autre monde? Qui est-ce qui souffre comme elles sans se remuer sous la main de Dieu, sans chercher de soulagement, et sans impatience dans l'attente d'être délivré, sans effort pour abréger l'épreuve avec un amour paisible et qui croît tous les jours, avec une joie pure au milieu de tout ce qui est douloureux, enfin avec une petitesse et une simplicité qui font qu'en souffrant on ne songe pas que l'on sacrifie quelque chose à Dieu ? Tâchons de fonder ce purgatoire en ce monde comme on fonde des hôpitaux.

ONZIÈME LETTRE

Souffrir avec résignation les opérations les plus pénibles de la main de Dieu.

Dieu vous aime, puisqu'il ne vous épargne pas, et qu'il appesantit la croix de Jésus-Christ sur vous. Toutes les lumières et tous les sentiments de ferveur se tournent en illusion si l'on n'en vient pas à la

pratique réelle et continuelle de la mort à soi-même. On ne saurait mourir sans douleur ; on ne saurait mourir qu'autant que la mort attaque tout ce qu'il y a de vif en nous. La mort que Dieu opère va chercher jusque dans les moelles et dans les jointures pour diviser l'âme d'avec l'esprit. Dieu qui voit en nous ce que nous n'y voyons pas sait précisément où il faut appliquer l'opération de mort : il prend ce que nous craignons le plus de lui donner. La douleur montre la vie ; et c'est la vie qui fait le besoin de la mort. Dieu ne s'arrêtera point à faire des incisions dans ce qui est mort ; il le ferait s'il voulait laisser vivre ; mais il veut tuer, il coupe dans le vif. Il ne vous attaquera point dans les attachements profanes et grossiers, auxquels vous avez renoncé dès que vous vous êtes donné à lui. Que peut-il donc faire ? Il vous éprouvera par le sacrifice de votre liberté, par celui des consolations les plus spirituelles.

Il faut tout souffrir. La mort qu'il veut opérer en vous doit être volontaire. Vous ne mourrez à vous-même qu'autant que vous voudrez bien y mourir Ce n'est pas mourir que résister à la mort et la repousser. Il faut donc s'abandonner volontairement au bon plaisir de Dieu pour être privé de tous les secours, homme de peu de foi ! Craignez-vous qu'il ne puisse pas suppléer par lui-même ce qu'il vous soustrait du côté des hommes ? Eh ! pourquoi le soustrait il, sinon pour le suppléer et pour purifier votre foi par cette douloureuse épreuve ? Je vois que tous les chemins sont fermés, et que Dieu veut faire son œuvre en vous par le retranchement de toute main d'homme pour l'accomplir. Il est jaloux : il ne veut devoir qu'à lui seul ce qu'il veut faire en vous.

Entrez dans ses desseins et laissez-vous-y porter

par sa providence. Gardez-vous bien de chercher des ressources dans les hommes puisque Dieu vous les ôte. Ils n'ont que ce qui vient de lui. Pourquoi vous troubler quand la source vous ôte tout canal, et qu'elle se communique immédiatement à vous ? D'un côté vous n'avez aucun sentiment qui ne soit pur et entièrement soumis à l'Église : ainsi, quand vos supérieurs vous interrogent, vous n'avez qu'à leur dire avec ingénuité ce que vous pensez, et avec quelle docilité vous êtes prêt à vous laisser redresser. D'un autre côté, vous n'avez qu'à vous taire, qu'à obéir, qu'à porter la croix. Tout est décidé pour vous par la règle de votre maison. Laissez les autres faire et dire ; votre silence sera votre sagesse, et votre faiblesse sera votre force.

DOUZIÈME LETTRE.

Effets contraires de l'amour-propre et de l'amour de Dieu.

On n'est en paix que quand on est bien loin de soi ; c'est l'amour-propre qui trouble, c'est l'amour de Dieu qui calme. L'amour-propre est un amour jaloux, délicat, ombrageux, plein d'épines, douloureux, dépité. Il veut tout sans mesure, et sent que tout lui échappe parce qu'il n'ignore pas sa faiblesse. Au contraire, l'amour de Dieu est simple, paisible, pauvre et content de sa pauvreté ; aimant l'oubli, abandonné à tout, endurci à la fatigue des croix et ne s'écoutant jamais dans ses peines. Heureux qui trouve tout dans ce trésor du dépouillement ! Jésus-Christ, dit l'Apôtre (1), nous a enrichis de sa pau-

(1) I Cor. 8, v. 9.

vreté; et nous nous appauvrissons par nos propres richesses. N'ayez rien, et vous aurez tout. Ne craignez point de perdre les appuis et les consolations: vous trouverez un gain infini dans la perte.

TREIZIÈME LETTRE.

Périls de l'activité et de la dissipation de l'esprit.

Je souhaite que Dieu vous conserve au milieu de la contagion du siècle. Le principal pour vous est de vous défier de votre facilité et de votre activité naturelles. Vous avez plus de penchant qu'un autre à vous dissiper; dès que vous êtes dissipé, vous êtes affaibli. Comme votre force ne peut être qu'en Dieu seul, il ne faut pas s'étonner si la force vous manque dès que vous manquez à Dieu. C'est bien assez que Dieu nous soutienne quand nous ne nous éloignons pas de lui; mais il doit permettre en quelque sorte notre chute quand nous ne craignons pas de tomber, et quand nous nous éloignons témérairement de son secours. Nous ne pouvons espérer de ressource contre notre fragilité que dans le recueillement et dans la prière.

Vous avez plus de besoin qu'un autre de ce secours: vous avez un naturel facile qui s'engage et qui se passionne bientôt, votre vivacité et votre activité naturelles vous jetant sans cesse au dehors; d'ailleurs vous avez un air ouvert qui fait plaisir et qui prévient le monde en votre faveur; il n'y a rien de si dangereux que de plaire: l'amour-propre en est charmé, et ce charme empoisonne le cœur. D'abord on s'amuse et l'on se flatte, puis on se dissipe et l'on sent ralentir toutes ses bonnes résolutions; puis on s'enivre de soi-même et du monde,

c'est-à-dire de plaisir et de vanité. Alors on se trouve dans une distance infinie de Dieu : on n'a plus le courage d'y retourner, on n'ose même plus songer à se faire violence.

Vous n'avez de ressources qu'à vous précautionner contre la dissipation. Je vous conjure de donner tous les matins un petit quart d'heure à une lecture méditée avec liberté, simplicité et affection, encore un petit moment de même vers le soir : de temps en temps dans la journée renouvelez la présence de Dieu et l'intention d'agir pour lui ; humiliez-vous de vos fautes ; travaillez de bonne foi à vous corriger ; ayez patience avec vous-même, sans vous flatter, comme vous feriez avec un autre ; fréquentez les sacrements dans des temps réglés.

QUATORZIÈME LETTRE

Ce que c'est que la véritable vie et la bonne et salutaire mort.

J'APPRENDS que votre santé n'est pas bonne, et mon cœur en souffre une sensible douleur, quoique je veuille pour vous tout ce que Dieu veut comme je le veux pour moi-même. Je suis persuadé que vous acquiescez à tout, et qu'au lieu de lui donner vous lui laissez prendre tout ce qu'il lui plaît. On ne donne que du sien ; et c'est ce que vous ne voulez pas avoir en ce monde. Mais un domestique laisse prendre par son maître le tout ou partie de ce que le maître lui a confié. Faites ainsi de votre vie corporelle. *Mon âme est toujours dans mes mains* (1) ; laissez-la passer dans celle de Dieu

(1) Confes. de saint August., liv. IX, chap. X.

à son gré. Oh ! qu'on est vivant dans la vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu quand on est mort à la fausse vie de la terre !

La véritable vie est inconnue et incompréhensible au monde insensé. Il y a même une infinité de sages et demi-dévots qui bornent leur dévotion à regarder de loin la mort avec une certaine soumission à la Providence, sans laisser Dieu opérer en eux le détachement foncier de la vie. Il n'y a que la mort de l'esprit qui prépare bien à celle du corps. Certaines gens pensent souvent à la mort du corps sans laisser mourir leur esprit : au contraire, la mort de l'esprit rend indifférent à la mort du corps lors même qu'on n'en est pas directement occupé. Sainte Monique disait à son fils Augustin : *Mon fils, il n'y a plus rien qui me plaise en cette vie : je ne sais plus ce que je fais ici-bas, ni pourquoi j'y suis, toute espérance y étant éteinte pour moi* (1). Voilà la mort après laquelle il ne coûte plus rien de mourir. Il n'y a de fausse vie que l'amour-propre, il n'y a de véritable vie que l'amour de Dieu. Dès que l'amour de Dieu a pris toute la place de l'amour-propre, on est mort à toute fausse vie et vivant de la véritable. Il n'y a de vie que dans cette heureuse mort.

Voilà le nouvel homme qui se renouvelle de jour en jour pendant que le vieux se corrompt. *Faites cela et vous vivrez* (2), dit Jésus-Christ : laissez Dieu être l'unique Dieu de votre cœur ; qu'il y brise l'idole du *moi* ; que vous ne pensiez plus à vous par amour-propre ; que vous soyez uniquement occupé de Dieu comme vous l'avez été du *moi* sous de

(1) Confes. de saint August., liv. IX, chap. X.

(2) Luc, 10. v. 28.

beaux prétextes. Sacrifiez le *moi* à Dieu : alors vous aurez paix, liberté et vie, malgré la douleur, la faiblesse et la mort même.

Ménagez vos forces d'esprit et de corps. Supportez-vous avec petitesse. La force cachée de Jésus n'est que dans son enfance toute nue, toute pauvre d'esprit, toute abandonnée.

QUINZIÈME LETTRE

Source du scrupule. Description d'une conduite opposée.

Il m'a paru que vos scrupules vous ont un peu retardé et desséché. Ils vous feront des torts irréparables si vous les écoutez. C'est une vraie infidélité. Vous avez la lumière pour les laisser tomber : et si vous y manquez, vous contristerez en vous le Saint-Esprit. *Où est l'esprit de Dieu, là est la liberté* (1). Où est la gêne, le trouble et la servitude, là est l'esprit propre et un amour excessif de soi. Oh ! que le parfait amour est éloigné de ces inquiétudes ! On n'aime guère le bien-aimé quand on est si occupé de ses propres délicatesses. Vos peines ne sont venues que d'infidélité. Si vous n'eussiez point résisté à Dieu pour vous écouter, vous n'auriez pas tant souffert. Rien ne coûte tant que ces recherches d'un soulagement imaginaire. Comme un hydropique, en buvant, augmente sa soif, un scrupuleux en écoutant les scrupules, les augmente et le mérite bien.

Le seul remède est de se taire et de se tourner d'abord vers Dieu. C'est l'oraison et non pas la confession qui guérit alors le cœur. Travaillez donc

(1) II Cor. 3, v. 17.

à réparer le temps perdu ; car franchement je vous trouve un peu déchu et affaibli, mais cet affaiblissement se tournera à profit : l'expérience de la privation de l'épreuve et de votre faiblesse, portera sa lumière avec elle, et vous empêchera de tenir trop à ce que l'état de paix et d'abondance a de doux et de lumineux. Courage donc ! soyez simple ; vous ne l'êtes pas assez, et c'est ce qui vous empêche souvent de tout dire et de questionner.

SEIZIÈME LETTRE

Le tort que font les scrupules outrés

J'ai toujours pour vous au cœur ces paroles, *comme l'eau éteint le feu, le scrupule éteint la raison.* Ne vous écoutez point vous-même sur vos scrupules et vous serez en paix. Il y a deux choses qui doivent vous ôter toute crainte : l'une est l'expérience de votre vivacité, de votre subtilité, de vos tours ingénieux pour vous troubler vous-mêmes sur des riens. Vous l'avez souvent reconnu : tous vos directeurs et confesseurs vous l'ont unanimement déclaré. C'était une tentation reconnue pour telle avant que vous fissiez oraison ; l'oraison n'y doit rien ajouter. Pour faire oraison vous n'en devez pas moins rejeter vos scrupules comme des tentations anciennes qu'on vous a de tout temps ordonné de ne plus écouter.

La seconde chose qui doit vous rassurer est le préjudice qui vous vient de ces scrupules. Toutes les fois que vous voulez, contre l'obéissance et contre votre attrait intérieur, rentrer dans ces examens tant de fois condamnés par vos directeurs, vous vous distrayez, vous vous troublez, vous vous

désséchez, vous vous éloignez de la raison et par conséquent de Dieu, vous rentrez en vous-même, vous retombez dans votre naturel, vous réveillez vos vivacités, vos délicatesses et vos autres défauts ; vous n'êtes presque plus occupé que de vous. Est-ce là l'ouvrage de Dieu ? Y reconnaissez-vous sa main ? L'amour détourne-t-il d'aimer ? Dailleurs, dans la vie simple et régulière que vous menez depuis que vous faites oraison, encore plus qu'auparavant, vous ne pouvez repasser dans votre esprit que des vétilles pour plusieurs années. Ne seriez-vous pas bien coupable devant Dieu si vous vous détourniez de sa société familière dans l'oraison, par la recherche inquiète de toutes ces vétilles que vous grossissez dans votre imagination ? Je les mets toutes au pis et je les suppose de vrais péchés ; du moins elles ne peuvent être que des péchés véniels dont il faut s'humilier et travailler fortement à se corriger, mais que la ferveur de l'amour dans l'oraison efface promptement. Vous devriez tourner votre délicatesse scrupuleuse principalement contre vos scrupules mêmes.

Est-il permis, sous prétexte de rechercher ses plus légères fautes, de se troubler, de faire tarir la grâce de l'oraison, et de se faire tant de grandes difficultés pour en subtiliser de petites ? Le scrupule est une illusion en mal, comme la fausse raison est une illusion en bien. Pour l'oraison qui met en paix, qui nourrit le cœur, qui détache, qui humilie, qui ne cesse que quand on tombe dans le scrupule et qu'on ne peut quitter qu'en s'éloignant de l'amour, elle ne peut être que bonne. Il ne peut y avoir aucune illusion à croire sans voir, à aimer sans s'attacher à ce qu'on sent, à recevoir simplement sans s'arrêter a ce qu'on reçoit, à renoncer à toute

imagination, au propre sens et à la propre volonté.

N'hésitez point, je vous en conjure, à aller communier demain. La plus parfaite préparation au sacrement d'amour est l'amour même. Vous ferez un vrai sacrifice à Jésus-Christ pour participer au sien. Un cœur scrupuleux craint trop et n'aime point assez.

DIX-SEPTIÈME LETTRE

Sur le même sujet.

Je voudrais que vous fussiez fidèle à faire ce qu'il me semble que Dieu demande de vous. Les choses que vous vous reprochez, et dont vous dites que vous avez horreur, ne sont que des faits que vous dites en conversation sans malignité et sans aucune véritable conséquence pour le prochain. En vérité, est-ce là de quoi se troubler ? Ces bagatelles excitent vos scrupules : vos scrupules excités troublent votre oraison, vous éloignent de Dieu, vous déssèchent, vous dissipent, réveillent vos goûts naturels, et vous mettent en tentation contre la grâce. Voyez combien le remède est pire que le mal. Le mal n'est qu'imaginaire ; le remède est un mal réel.

Je ne m'étonne point que votre imagination trop vive et une habitude de vous laisser trop aller à vos réflexions, qui n'ont point été assez réprimées, vous fassent de la peine ; mais il serait temps de vaincre ces obstacles qui vous arrêtent dans la voie de Dieu : au moins vous devez vous défier de votre imagination, sentir le mal qu'elle vous fait, reconnaître combien elle vous occupe de bagatelles et vous dérobe la vue des plus grandes choses ; enfin

être docile et demeurer ferme dans la pratique des conseils qu'on vous donne.

DIX-HUITIÈME LETTRE

Obéissance et simplicité, remèdes aux scrupules.

Vous vous consumez en plusieurs matières qui sont toutes contraires à Dieu, étant contraires à l'obéissance. Vous vous ôtez les consolations que Dieu ne vous ôte point. Il est aussi dangereux de s'ôter ce qu'il n'ôte pas, que de se donner ce qu'il ne donne point. D'ailleurs, le scrupule ne vous laisse ni joie, ni repos, ni soulagement, ni respiration ; en même temps il vous jette dans des confessions perpétuelles de vétilles. Il n'y aurait que l'obéissance qui pourrait remédier à un mal si pressant. La docilité est la seule ressource contre le scrupule. Vous êtes scrupuleux sur des bagatelles, et vous ne l'êtes point sur une si grande indocilité qui est très contraire au véritable esprit d'oraison. Si vous étiez simple, vous obéiriez sans raisonner et sans vous écouter. Les vrais enfants se taisent et font ce qu'on leur dit. L'amour véritable ne sait ce que c'est que d'hésiter dans l'obéissance. C'est un grand malheur de souffrir par infidélité.

DIX-NEUVIÈME LETTRE

Bon usage de la paix et de la simplicité.

Je suis ravi de vous savoir en paix et en abondance ; mais ne dites point dans votre abondance intérieure : *Je ne serai jamais ébranlé* (1). Quand

(1) Ps. 29, v. 7.

on est orgueilleux pour des biens empruntés, le prêteur prend plaisir à confondre l'emprunteur ingrat : profitez de l'abondance sans vous l'approprier.

La paix soit avec vous. Elle y sera si vous êtes simple, et vous mériterez de la perdre si peu que vous sortiez de cet attrait de simplicité. Vous en avez l'expérience ; et cette expérience si sensible vient d'une bonté qui veut vous convaincre et vous faire honte de vos hésitations dans la foi. Le raisonnement subtil pour vous tourmenter vous même est pour vous comme le fruit défendu. Dès que vous apercevrez que vous vous serez écouté vous-même, laissez tomber vos raisonnements et revenez à votre vrai centre, hors duquel vous ne trouverez aucun repos.

VINGTIÈME LETTRE.

Ne point s'écouter soi-même, mais l'attrait de Dieu.

C'est prendre le change que chercher à contretemps les mortifications corporelles. Ce n'est point ce que Dieu demande de vous ; c'est votre imagination trop vive et non pas votre corps qu'il faut affaiblir. La moindre docilité vous ferait plus mourir à vous-mêmes que toutes les austérités. Passer par-dessus vos vains scrupules, ce serait l'holocauste de votre cœur.

L'obéissance seule peut finir toutes vos douleurs. Écoutez-vous vous-même, vous vous rongerez le cœur et dépérirez tous les jours. Écoutez la voix de Dieu dans ceux qui vous le représentent,

la paix renaîtra. Mais quand on s'écoute contre l'attrait intérieur et contre l'autorité extérieure, on sent la vérité de cette parole : *Qui est-ce qui a résisté à Dieu et qui a eu la paix* (1) ?

Vous avez voulu vous donner ce que Dieu ne vous donnait pas, et vous ôter par courage ce qu'il ne vous ôtait point et ce qui vous était nécessaire. Vous étiez un petit enfant à la mamelle, qui par fantaisie quitte le lait et veut manger du pain dur sans avoir de dents. Revenez à la mamelle des divines consolations, *voyez et goûtez combien le Seigneur est doux* (2). Vous le sentirez pourvu que vous vous jetiez entre ses bras sans raisonner, et que vous obéissiez à son serviteur. Essayez-le. Priez bonnement et ingénument Dieu de vous soulager et de vous élargir le cœur. Cette prière simple et familière ne peut que lui être agréable.

VINGT-ET-UNIÈME LETTRE

La paix ne se trouve que dans l'obéissance et la simplicité.

Demeurez en paix; n'écoutez point votre imagination trop féconde en vues. Cette activité prodigieuse consume votre corps et dessèche votre intérieur. Vous vous dévorez inutilement. Il n'y a que votre inquiétude qui suspende la paix et l'onction intérieure. Comment voulez-vous que Dieu parle de cette voix douce et intime qui fait fondre l'âme, quand vous faites tant de bruit par tant de réflexions rapides ? Taisez-vous, et Dieu reparlera. N'ayez qu'un seul scrupule, qui est d'être scrupuleux en désobéissant.

(1) Job. 9. v. 4.
(2) Ps. 33, v. 9.

Vous demandez de la consolation : sachez que vous êtes sur le bord de la fontaine sans vouloir vous désaltérer. La paix et la consolation ne se trouvent que dans la simple obéissance. Soyez fidèle à obéir contre vos scrupules, et *les fleuves d'eau vive couleront* selon la promesse. Vous recevrez, selon la mesure de votre foi, beaucoup si vous croyez beaucoup, rien si vous ne croyez rien, et si vous continuez à écouter vos vaines réflexions.

Vous déshonorez le vrai amour. Vous faites croire qu'il est sans cesse occupé de toutes vos vétilles, au lieu qu'il va toujours droit à Dieu en pleine simplicité. L'ange de Satan se transforme en ange de lumière. Il se présente à vous sous la belle apparence d'un amour délicat et d'une conscience tendre ; mais vous devez connaître, par votre expérience, les troubles et les dangers où il vous jette par des scrupules violents. Tout dépend de la fidélité à repousser les premières impressions.

Si vous deveniez ingénu et simple sur vos besoins, je croirais que vous auriez plus sacrifié à Dieu que si vous aviez souffert cent martyres. Tournez votre scrupule contre le retardement d'un sacrifice qui ferait tant de plaisir au cœur de Dieu. Le vrai amour hésite-t-il quand il s'agit de plaire au bien-aimé ? Vous ne voulez lui donner que des privations de soulagements dont vous avez un vrai besoin, et qu'il ne veut point recevoir ; mais, pour le sacrifice de vos réflexions superflues, de vos raisonnements subtils, de vos délicatesses d'amour-propre, de vos pratiques de propre volonté, vous savez bien que c'est ce qu'il demande, et vous le lui refusez toujours sous de beaux prétextes.

VINGT-DEUXIÈME LETTRE

Sur la manière de recevoir les grâces de la main de Dieu.

Je suis ravi de vos prospérités intérieures. Elles vous sont données pour vous apprendre tout ce que vous perdez quand vous vous livrez à vos réflexions scrupuleuses, et combien Dieu veut vous attirer à une sainte liberté. Les grâces doivent être reçues avec fidélité pour exécuter ce qu'elles inspirent, ou pour le leur laisser opérer sans résistance. Mais il y a une manière de les recevoir et de n'y point tenir, c'est de n'être point attaché à la consolation qu'elles donnent, et d'être tout prêt à en supporter la privation quand il plaira à Dieu de les ôter.

VINGT-TROISIÈME LETTRE.

Vraies sources de la paix.

Soyez en paix. La ferveur sensible ne dépend nullement de vous : l'unique chose qui en dépend est votre volonté. Donnez-là à Dieu sans réserve. Il ne s'agit point de sentir un goût de piété, il s'agit de vouloir tout ce que Dieu veut. Reconnaissez humblement vos fautes ; détachez-vous ; abandonnez-vous ; aimez Dieu plus que vous-même, et sa gloire plus que votre vie ; du moins désirez d'aimer ainsi, et demandez ce véritable amour. Dieu vous aimera et mettra sa paix au fond de votre cœur, je le lui demande pour vous, et je voudrais souffrir pour l'obtenir.

VINGT-QUATRIÈME LETTRE.

Ecouter Dieu et non l'amour-propre.

Vous vous laissez trop aller à votre imagination. Remettez-vous à écouter Dieu dans l'oraison et à moins vous écouter vous-même. L'amour-propre est moins parleur quand il voit qu'on ne l'écoute pas. Les paroles de Dieu au cœur sont simples, paisibles, et nourrissent l'âme lors même qu'elles la portent à mourir : au contraire, les paroles de l'amour-propre sont pleines d'inégalités, de trouble et d'émotion, lors même qu'elles flattent. Écoutez Dieu sans faire aucun projet : c'est mourir à son sens et à sa volonté.

VINGT-CINQUIÈME LETTRE.

Se mettre sans effort en la présence de Dieu.

Ne vous inquiétez point sur votre mal, vous êtes dans les mains de Dieu. Il faut vivre comme si l'on devait mourir chaque jour. Alors on est tout prêt, car la préparation ne consiste que dans le détachement du monde pour s'attacher à Dieu.

Si vous êtes languissant, ne vous gênez point pour faire votre oraison si régulièrement. Cette exactitude et cette contention de tête pourraient nuire à votre faible santé. C'est bien assez pour votre état de langueur que vous vous remettiez doucement à la présence de Dieu toutes les fois que vous apercevrez que vous n'y êtes plus. Une société simple et familière avec Dieu, où vous lui direz vos peines avec confiance et où vous le prierez de vous consoler, ne vous épuisera point et nourrira votre cœur.

VINGT-SIXIÈME LETTRE.

Ne point s'entretenir de ses propres pensées.

Je crois que vous devez vous abstenir entièrement de vos dialogues d'imagination. Quoique vous en fassiez plusieurs qui vous excitent à des sentiments pieux, je crois que l'usage en est trop dangereux pour vous. Des uns vous passeriez toujours insensiblement aux autres, qui nourriraient vos peines ou qui flatteraient le goût du siècle. Il vaut mieux les supprimer tous. Il ne faut pas vouloir les retrancher par violence, ce serait vouloir suspendre un torrent. Il suffit de ne vous en point occuper volontairement. Quand vous apercevrez que votre imagination commence, contentez-vous de vous tourner vers Dieu sans entreprendre de vous opposer directement à ces chimères. Laissez-les tomber en vous donnant quelque occupation utile. Si c'est l'heure de l'oraison, regardez toutes ces vaines pensées comme des distractions, et retournez doucement à Dieu dès que vous les apercevrez ; mais faites-le sans trouble, sans scrupule, sans interrompre votre paix. Si, au contraire, cela vous vient pendant que vous êtes occupé de quelque travail extérieur, votre travail servira à vous tirer de ces rêveries. Il vaudrait même mieux, pour les commencements, aller trouver quelqu'un, ou vous appliquer alors à quelque chose de difficile, pour rompre le cours de ces pensées et pour en perdre l'habitude.

VINGT-SEPTIÈME LETTRE.

Sur le même sujet.

Il faut absolument supprimer cette conversation d'imagination ; c'est une pure perte de temps, c'est une occupation très dangereuse ; c'est une tentation que vous vous procurez. Vous êtes obligé de n'y jamais adhérer volontairement. Peut-être que l'habitude sera cause que votre imagination vous occupera encore malgré vous de toutes ces chimères ; mais il faut au moins n'y pas consentir, et tâcher doucement de les laisser tomber quand vous les apercevrez. Le vrai moyen de vous en défaire est de vous occuper alors de l'oraison ou de quelque travail extérieur, si l'oraison ne peut pas arrêter votre imagination excitée.

VINGT-HUITIÈME LETTRE

Réponses à diverses difficultés de la même personne sur l'attrait, le recueillement, l'ouverture de cœur, etc., et la manière d'être avec les créatures.

Je ne vois rien que de bon et de solide dans tout ce que vous me dites de votre oraison. L'attrait de Dieu que vous éprouvez est une grande grâce, et vous seriez très coupable si vous manquiez d'y correspondre pleinement. Ne craignez point de suivre cet attrait, mais craignez de ne pas le suivre. Vous avouez que vous n'en êtes jamais détourné que par votre imagination légère, ou par de vains dialogues au dedans de vous-même, ou par des dépits d'orgueil. Si vous étiez toujours fidèle à n'ad-

mettre volontairement aucune de ces dangereuses distractions, vous seriez toujours en paix et en union avec Dieu. Voici mes réflexions :

I. Vous dites qu'après même que vous avez manqué à votre recueillement, et que vous sentez le trouble de votre faute, *la pensée vous vient quelquefois de vous tenir tranquille dans votre douleur, et de vous unir à Jésus crucifié.* Vous ajoutez : *voilà le meilleur moyen que je trouve pour apaiser ma peine.* Puisque c'est le meilleur, pourquoi en cherchez-vous d'autres qui vous nuisent ?

II. Vous parlez des *chimères* qui vous occupent l'esprit, et de *l'acquiescement* à la pensée de me les dire, *qui vous rend la tranquillité* ; et vous dites : *je voudrais bien savoir s'il suffit de m'humilier devant Dieu avec ce même acquiescement sans vous le dire*. Non cela ne suffit pas. Vous n'êtes point véritablement humilié devant Dieu quand vous ne voulez point vous humilier devant l'homme que vous consultez comme son ministre. C'est l'orgueil qui vous donne tant de répugnance à parler. Il faut, quoi qu'il en coûte, dire tout avec simplicité. Vous n'aurez point de véritable paix jusqu'à ce que vous y soyez accoutumé ; mais il faut le faire d'abord sans hésitation et sans vous écouter. Plus vous hésiterez, plus vous aurez de peine à en venir à bout.

III. Ne vous étonnez point de faire *certaines communions sans consolations* ; cette sècheresse ne dépend pas de vous. On mérite souvent plus à être fidèle dans une sécheresse pénible et douloureuse à l'amour-propre que dans une consolation sensible qui flatte et qui élève le cœur. La lumière que vous

dites qui vous fait passer outre pour communier malgré vos scrupules, est très bonne.

IV. Vous dites très vrai en disant : *la crainte que j'ai de mes peines me les fait sentir doublement, j'en suis même souvent quitte pour la crainte.* Ces peines, qu'on veut voir de loin, accablent bien plus que celles qu'on voit de près. Pourquoi vouloir les avoir avant qu'elles viennent? C'est se tourmenter par avance et se mettre soi-même en pure perte dans la tentation de succomber.

V. Il y a trois manières d'être avec les créatures : 1° Il faut être avec tout le monde en esprit de fidélité à son devoir quand on a quelque affaire avec le prochain. 2° Il faut chercher quelque relâchement innocent d'esprit avec les personnes honnêtes avec qui la Providence nous met en société. Ce délassement d'esprit ne doit être cherché qu'aux heures qui succèdent au travail ; et il ne faut pas espérer trouver avec ces personnes la confiance et l'union de sentiment ; il suffit d'y trouver un repos d'esprit pour se délasser. 3° Enfin il faut être en simplicité et à cœur ouvert avec les personnes à qui on est uni par la grâce; et ces personnes se trouvent très rarement. Il ne faut pas espérer en trouver beaucoup.

VI. Souvenez-vous que c'est *le goût de votre esprit* que vous avouez avoir le plus de peine à sacrifier pour le soumettre à la grâce. C'est le point essentiel pour vous. Communiez, obéissez, renoncez à l'esprit.

VINGT-NEUVIÈME LETTRE

Divers avis à la même personne sur l'oraison.

Pour ce qui regarde votre oraison, proposez-vous-y toujours quelque sujet simple, solide et de pratique pour les vertus évangéliques. Si vous ne trouvez point de nourriture dans ce sujet, et si vous vous sentez de l'attrait et de la facilité pour demeurer en union générale avec Dieu, demeurez-y dans les temps où vous vous y trouverez attiré ; mais n'en faites jamais une règle, et soyez toujours fidèle à vous proposer un sujet pour voir s'il pourra vous occuper et vous nourrir. Recevez sans résistance les lumières et les sentiments qui vous viendront dans l'oraison ; mais ne vous fiez point à toutes ces choses qui peuvent flatter votre orgueil et vous donner une vaine complaisance.

Il est meilleur d'être bien humble et bien confondu, après les fautes qu'on a commises, que d'être content de son oraison et de se croire bien avancé après qu'on a eu beaucoup de beaux sentiments et de hautes pensées en priant Dieu. Laissez passer toutes ces choses qui peuvent être des secours de Dieu. Mais comptez qu'elles se tourneront en illusion très dangereuse si peu que vous vous y arrêtiez pour vous y complaire.

Le grand point est de se mortifier, d'obéir, de se défier de soi, de porter la croix. Au reste, je suis fort aise de ce que vous ne faites plus votre oraison avec cet empressement forcé qui vous gênait tant. L'oraison en est plus paisible, et vous en êtes plus commode au prochain dans la société. Mais il ne faut pas que cette sainte liberté se tourne jamais en relâchement ni dissipation.

TRENTIÈME LETTRE

Préférer à la réputation et au désir de savoir, l'humilité, la charité et la pratique de ce qu'on sait déjà.

Il n'est pas étonnant que vous ayez une espèce de jalousie et d'ambition pour vous avancer dans la spiritualité, et être dans la confiance des personnes considérables qui servent Dieu. L'amour-propre recherche naturellement ces sortes de succès qui peuvent le flatter. Mais il s'agit, non de contenter une espèce d'ambition en faisant un certain progrès éclatant dans la vertu, non d'être dans la confiance des personnes distinguées, mais de mourir aux goûts flatteurs de l'amour-propre, de s'humilier, d'aimer l'obscurité et le mépris, et de ne tendre qu'à Dieu seul.

Ce n'est point à force d'écouter et de lire un langage de perfection qu'on devient parfait. Le grand point est de ne point s'écouter soi-même, d'écouter Dieu en silence, de renoncer à toute vanité, et de s'appliquer aux vertus réelles. Peu parler, et faire beaucoup sans se soucier d'être vu.

Dieu vous apprendra bien plus que toutes les personnes les plus expérimentées et que tous les livres les plus spirituels. Eh ! que voulez-vous tant savoir ? Qu'avez-vous besoin d'apprendre, sinon à être pauvre d'esprit et à trouver toute votre science en Jésus crucifié ? *La science enfle* (1) : il n'y a que la *charité qui édifie*. Ne cherchez donc que la charité. Eh ! faut-il être si savant pour savoir aimer Dieu et pour se renoncer pour l'amour de lui ? Vous

(1) II. Cor. 8, v. 1.

savez beaucoup plus de bien que vous n'en faites. Vous avez beaucoup moins besoin d'acquérir de nouvelles lumières que de mettre en pratique celles que vous avez déjà reçues. Oh ! qu'on se trompe quand on croit s'avancer en raisonnant avec curiosité ! Soyez petit, et n'attendez point des hommes les dons de Dieu.

TRENTE-UNIÈME LETTRE

Ne point rejeter les dons de Dieu à cause du canal par lequel il les communique.

Vous voyez ce que Dieu demande de vous : voudriez-vous le lui refuser ? Vous voyez que ce qui résiste en vous à l'attrait de la grâce n'est qu'une délicatesse d'amour-propre : oseriez vous opposer aux miséricordes de Dieu les raffinements de l'orgueil et les recherches les plus subtiles de vous-même? Vous qui vous faites tant de scrupules d'une pensée involontaire et par conséquent très innocente ; vous qui vous confessez si souvent pour les choses qui ne méritent aucune confession, ne vous ferez-vous aucun scrupule et ne vous confesserez-vous point d'avoir résisté au Saint-Esprit si longtemps par une délicatesse d'amour-propre qui rejette les dons de Dieu à moins qu'ils ne viennent par un canal propre à vous flatter ?

Eh ! qu'importe quand vous recevriez les dons de la grâce comme les pauvres mendiants reçoivent du pain ? Ces dons n'en seraient que plus purs et plus précieux. Votre cœur n'en serait que plus digne de Dieu, s'il attirait par son humilité et par son anéantissement le secours que Dieu lui prépare. Est-ce ainsi que vous vous désappropriez de vous-même ?

Est-ainsi que vous regardez l'instrument de Dieu en pure foi ? Est-ce ainsi que vous mourez à toute vie au-dedans de vous-même ? A quoi servent les lectures sur l'amour le plus pur et vos oraisons fréquentes ? Comment pouvez-vous lire ce qui condamne le fond de votre cœur ? Non seulement l'intérêt propre, mais l'intérêt d'un orgueil raffiné vous domine jusqu'à vous faire rejeter le don de Dieu, parce qu'il ne vous vient pas d'une manière à contenter votre délicatesse. Comment pouvez-vous faire oraison ? Qu'est-ce que Dieu dit dans le silence amoureux de l'âme ? Il ne demande que mort, et vous ne voulez que vie propre. Pourriez-vous dire dans l'oraison : Je ne veux de votre grâce qu'à condition que vous la ferez passer par un canal qui ne m'arrache rien, et qui contente la vraie délicatesse de mon cœur ?

TRENTE-DEUXIÈME LECTURE

Ne point se défier de la bonté de Dieu. Union des âmes en lui. Retour à lui.

Ne vous défiez jamais de l'ami fidèle qui ne vous manque point, quoique nous lui manquions si souvent. Je suppose toutes les infidélités imaginables en vous, et je mets tout au pis-aller. Hé bien, que s'ensuit-il de là ? Si vous avez manqué à Dieu en vous éloignant du lieu où il vous veut, il n'y a qu'à ne plus lui résister et qu'à rentrer dans votre place. Dieu n'est pas comme les hommes, dont la vaine délicatesse se tourne en dépit et en indignation sans retour. Quand vous auriez manqué à Dieu cent et cent fois, revenez sincèrement, cessez de lui résister ; aussitôt il vous tend les bras. C'est lui-

même qui vous a prévenu de miséricorde et qui a mis dans votre cœur le désir de retourner vers lui. Comment ne recevrait-il pas avec bonté un sentiment de votre cœur que sa bonté même y a formé ?

Que craignez-vous, ô âme de peu de foi ? Vous serez seule, il est vrai ; mais est-ce être seule que d'être avec Dieu ? Quand il nous unit à quelque créature et nous assujettit à cette union, il faut être attaché, non par espérance en la créature, mais par pure fidélité à Dieu qui veut se servir de cet instrument. Mais tout consiste à ne point résister à cet ordre de Dieu et à le suivre avec petitesse. Désirez la chose ; cessez d'y résister intérieurement : tout est fait.

Dieu n'a pas besoin de la présence sensible pour tirer le fruit des unions qu'il opère. La seule volonté suffit : on demeure uni, la mer entre-deux : on est intimement en société dans le sein de celui qui ne connaît aucune distance de lieux et anéantit toutes les distances par son immensité. On se communique, on s'entend, on se console, on se nourrit sans se voir et sans s'entendre. Dieu prend plaisir à suppléer tout. Est-on ensemble sans correspondre de cœur et sans acquiescer à l'union que Dieu veut ? on s'agite, on se dessèche, on s'épuise, on dépérit, et la paix fuit d'un cœur qui résiste à Dieu. Est-on à mille lieux des uns des autres sans espérance de se voir ni de s'écrire ? la seule correspondance de volonté détruit toute les distances. Il n'y a point d'entre-deux entre des volontés dont Dieu est le centre commun. On s'y retrouve : et c'est une présence si intime que celle qui est sensible n'est rien en comparaison. Ce commerce est tout autre que celui de la parole. Les âmes mêmes qui sont dans cette union

sont souvent ensemble sans pouvoir se résoudre à parler. Elles sont trop unies pour parler, et trop occupées de leur vie commune pour se donner des marques d'attention. Elles sont ensemble une même chose en Dieu comme sans distinction ; Dieu est alors comme une même âme dans deux corps différents.

Demeurez donc en paix dans le lieu où Dieu vous retient : mais que votre cœur soit tout entier où il vous appelle. La paix ne dépend que de la non-résistance de la volonté. Reprenez doucement vos anciennes lectures. Faites comme une personne convalescente ; il faut la nourrir d'aliments délicats et lui en donner peu et souvent. C'est une espèce d'enfance. La lecture ramènera peu à peu l'oraison ; l'oraison élargira le cœur et rappellera la familiarité avec l'époux. Laissez faire Dieu. C'est l'esprit consolateur qui fait par lui-même tout ce qui lui plaît. Rien de tout ce qu'il ne fait pas dire n'est parole de vie : ce qu'il fait dire par quelque bouche que ce soit, se fait sentir et opère jusqu'au fond de l'âme. C'est la voix toute-puissante du Créateur. Un mot dit tout et fait tout ; les plus solides discours ne disent et ne font rien.

TRENTE-TROISIÈME LETTRE

Supporter ses défauts en paix sans écouter l'imagination.

Aucun de vos défauts ne me lasse. Je voudrais que vous puissiez les voir comme je les vois et que vous les supportassiez avec la même paix dont je les supporte : ils se tourneraient tous à profit pour vous. Quand Dieu vous laisse un peu respirer, vous voyez sa bonté : mais dès qu'il recommence en vous son ouvrage, vous défaites ce qu'il fait à mesure qu'il y travaille. Vous écoutez votre imagination jusqu'à

n'écouter plus ni Dieu, ni l'homme qui doit vous parler en son nom. Vous êtes alors indocile, révolté, et comme possédé d'un esprit de désespoir. Ce n'est point la peine qui cause l'infidélité ; mais c'est l'infidélité qui cause la peine. Une certaine douleur paisible dans l'obscurité et dans la sécheresse ne serait rien que de bon. Il faut bien souffrir pour mourir. Le dépouillement ne se fait pas sans douleur ; le trouble du fond ne vient que de l'infidélité avec laquelle vous écoutez la tentation. C'est dès le commencement qu'il faudrait lui fermer vos oreilles. Votre imagination qui vous tente est ensuite ce qui vous punit, car elle fait votre supplice. Ne la croyez plus.

TRENTE-QUATRIÈME LETTRE.

De la vue et de la mort de l'amour-propre.

Oui, je consens avec joie que vous m'appeliez votre père ; je le suis et je le serais toujours. Il n'y manque qu'une pleine persuasion et confiance de votre part; mais il faut attendre que votre cœur soit élargi. C'est l'amour propre qui le resserre. On est bien à l'étroit quand on se renferme au dedans de soi ; au contraire on est bien au large quand on sort de cette prison pour entrer dans l'immensité de Dieu et dans la liberté de ses enfants.

Je suis ravi de vous voir dans les impuissances où Dieu vous a réduit. Sans ces impuissances l'amour-propre ne pouvait être ni convaincu ni renversé. Il avait toujours des ressources secrètes et des retranchements impénétrables dans votre courage et dans votre délicatesse. Il se cachait à vos propres yeux, et se nourrissait du poison subtil

d'une générosité apparente où vous vous sacrifiez toujours pour autrui. Dieu a réduit votre amour-propre à jeter les hauts cris, à se démasquer, à découvrir l'excès de sa jalousie. Oh ! que cette impuissance est douloureuse et salutaire tout ensemble ! Tant qu'il reste de l'amour-propre, on est au désespoir de le montrer ; mais tant qu'il y a encore un amour-propre à poursuivre jusque dans les derniers replis du cœur, c'est un coup de miséricorde infinie que Dieu vous force à le laisser voir. Le poison devient un remède. L'amour-propre poussé à bout ne peut plus se cacher et se déguiser. Il se montre dans un transport de désespoir ; en se montrant il déshonore toutes les délicatesses et dissipe les illusions flatteuses de toute la vie. Il paraît dans toute sa difformité. C'est vous-même, idole de vous-même, que Dieu met devant vos propres yeux. Vous vous voyez et vous ne pouvez vous empêcher de vous voir. Heureusement vous ne vous possédez plus, et vous ne pouvez plus empêcher de vous laisser voir aux autres.

Cette vue si honteuse d'un amour-propre démasqué fait le supplice de l'amour-propre même Ce n'est plus cet amour-propre si sage, si discret, si poli, si maître de lui-même, si courageux pour prendre tout sur soi et rien sur autrui. Ce n'est plus cet amour-propre qui vivait de cet aliment subtil de croire qu'il n'avait besoin de rien, et qui, à force d'être grand et généreux, ne se croyait pas même un amour-propre. C'est un amour-propre d'enfant jaloux d'une pomme, qui pleure pour l'avoir. Mais à cet amour-propre enfantin est joint un autre amour-propre bien plus tourmentant. C'est celui qui pleure d'avoir pleuré, qui ne peut se taire, et qui est inconsolable de ne plus pouvoir

cacher son venin. Il se voit indiscret, grossier, importun ; et il est forcené de se voir dans cette affreuse situation. Il dit, comme Job : *Ce que je craignais le plus est précisément ce qui m'est arrivé* (1). En effet, pour faire mourir l'amour-propre, ce que nous craignons le plus est précisément ce qui nous est le plus nécessaire. Nous n'avons pas besoin, pour mourir, que Dieu attaque en nous ce qui n'est ni vif ni sensible. L'opération de mort ne prend que sur la vie du cœur. Tout le reste n'est rien. Il vous fallait donc un amour-propre convaincu, sensible, grossier, palpable. Il ne vous reste qu'à vouloir bien le voir en paix : voir en paix cette misère, c'est ne plus l'avoir.

Vous demandez des remèdes pour guérir. Il ne s'agit point de guérison, mais au contraire de mort. Laissez-vous mourir. Ne cherchez aucun remède par impatience. Mais prenez garde qu'un certain courage pour se passer de tout remède serait un remède déguisé et une ressource de vie maudite. Il ne faut point chercher de remède pour consoler l'amour-propre ; mais il ne faut pas cacher le mal. Dites tout par simplicité et par petitesse, puis laissez-vous mourir.

Ce n'est pas se laisser mourir que de retenir quelque chose avec force. La faiblesse est devenue votre unique partage. Toute force est à contre-temps : elle ne servirait qu'à rendre l'agonie plus longue et plus violente. Si vous expirez de faiblesse, vous en expirerez plutôt et moins rudement. Toute vie mourante n'est que douleur. Tous les cordiaux deviennent poison au patient frappé à mort et attaché sur la roue pour y expirer ; que faut-il ? rien

(1) Job. 3, v. 25.

que le coup de grâce, nul aliment, nul soutien. Si on pouvait l'affaiblir pour avancer sa mort, on abrégerait ses souffrances : mais on n'y peut rien ; et il n'y a que la main qui l'a attaché et frappé qui puisse le délivrer de ce reste de vie cruelle.

Ne demandez donc ni remèdes, ni aliments, ni mort. Demander la mort, c'est impatience ; demander des remèdes ou des aliments, c'est vouloir retarder l'œuvre de mort. Que faut-il donc ? Se délaisser ; ne rien rechercher ; ne rien retenir ; dire tout, non par recherche de consolation, mais par petitesse et non résistance. Il faut me regarder, non comme la ressource de vie, mais comme l'instrument de mort. De même qu'un instrument de vie serait mauvais s'il ne vivait pas, un instrument de mort serait à contre-sens s'il nourrissait la vie au lieu de l'éteindre et de donner le coup de la mort. Souffrez donc que je sois ou du moins que je vous paraisse, sec, dur, impitoyable, importuné, dégoûté, plein de mépris. Dieu sait combien tout cela est contraire à la vérité ; mais il permet que tout cela paraisse et c'est bien plus par ces choses fausses et imaginaires que par mon affection et mon secours réel que je vous suis utile, puisqu'il s'agit, non d'être appuyé et de vivre, mais de manquer de tout et de mourir.

TRENTE-CINQUIÈME LETTRE

Se fier à Dieu avec simplicité et pauvreté d'esprit.

Votre piété est un peu trop vive et trop inquiète. Ne vous défiez point de Dieu. Pourvu que vous ne lui manquiez point, il ne vous manquera pas, et il vous donnera les secours nécessaires pour aller à

lui. Ou sa providence vous procurera des conseils au dehors, ou son esprit suppléera au dedans ce qu'il vous ôtera extérieurement. Croyez en Dieu fidèle dans ses promesses, et il vous donnera selon la mesure de votre foi. Fussiez-vous abandonné de tous les hommes dans un désert inaccessible, la manne y tomberait du ciel pour vous seul, et les eaux abondantes couleraient des rochers.

Ne craignez donc que de manquer à Dieu, et encore ne faut-il pas le craindre jusqu'à se troubler. Supportez-vous vous-même comme on supporte le prochain, sans se flatter dans ses imperfections. Laissez là toutes vos délicatesses d'esprit et de sentiments. Vous voudriez les avoir avec Dieu comme avec les hommes. Il se glisse dans ces merveilles un raffinement de goût et un retour subtil sur soi-même. Soyez simple avec celui qui aime à se communiquer aux âmes simples. Devenez grossier, non par vraie grossièreté, mais par renoncement à toutes les délicatesses que le goût de l'esprit donne. *Bien heureux sont les pauvres d'esprit* (1), qui ont fait vœu de pauvreté spirituelle et qui n'ont jamais pour l'esprit que le nécessaire dans une continuelle mendicité et dans un abandon sans réserve à la Providence ! Oh ! que je serais ravi si je vous voyais négligé pour l'esprit, comme une personne pénitente l'est pour les parures du corps !

TRENTE-SIXIÈME LETTRE

Avis pour se modérer en tout.

Vous ne vous tromperez pas en croyant qu'il ne suffit point d'avoir changé d'objet pour l'ardeur, et qu'il y a une ardeur inquiète qu'il faut

(1) Matth. 5, v. 3.

modérer même dans le service de Dieu et dans la correction de nos défauts. Cette vue pourra beaucoup servir à vous calmer, sans relâchement dans votre travail. L'ardeur que vous mettez dans les meilleures choses les altère, et vous donne une agitation d'autant plus contraire à la paix de l'esprit de Dieu, que vous prenez davantage sur vous, par pure bienséance, pour la renfermer avec effort tout entière au dedans. Un peu de simplicité vous ferait pratiquer la vertu plus utilement, avec moins de peines.

J'approuve fort qu'on vous fasse communier tous les quinze jours. Ce n'est point trop pour une personne retirée qui tâche de se renfermer dans ses devoirs et qui s'occupe à la lecture et à la prière. Vous avez besoin de chercher dans le sacrement de vie et d'amour la nourriture, la consolation et la force pour porter vos croix et pour vaincre vos imperfections. Laissez-vous donc conduire, sans vous juger vous-même, et n'écoutez aucun scrupule pour vos communions.

A l'égard de vos confessions, je ne saurais vous en rien dire. Il n'y a que votre confesseur qui puisse vous parler juste là-dessus. Dieu ne permettra pas qu'il vous manque à votre besoin si vous cherchez en simplicité ce que l'esprit de grâce demande de vous. Marchez avec une foi pleine et entière. Tâchez de faire ce que le confesseur vous dira.

A l'égard de vos habits, il me semble que vous devez avoir égard au goût et à la pente de monsieur votre mari. C'est à lui à décider sur les bienséances. S'il penche à l'épargne là-dessus, vous devez retrancher autant qu'il le croira à propos ; s'il veut que vous souteniez un certain extérieur, faites par pure complaisance ce que vous croirez apercevoir qu'il

veut, et rien au-delà par votre propre goût cu jugement : s'il ne veut rien à cet égard et qu'il vous laisse absolument à vous-même, je crois que le parti de la médiocrité est le meilleur pour mourir à vous-même. Les extrémités sont de votre goût. Une entière magnificence peut seule contenter votre délicatesse et votre hauteur raffinée. Une simplicité austère est un autre raffinement d'amour-propre ; alors on ne renonce à la grandeur que par une manière éclatante d'y renoncer. Le millieu est insupportable à l'orgueil. On pourrait manquer de goût et se croire paré avec un extérieur bourgeois. J'ai ouï dire qu'on vous a vue autrefois vêtue comme les sœurs de communauté ; c'est trop peu en apparence et c'est trop peu dans le fond. Un extérieur modéré vous coûtera bien davantage au fond de votre cœur. Vous ne deviendrez simple que par la médiocrité. Toutes les extrémités, même en bien, ont leur affection raffinée. La médiocrité qui ne se fait point remarquer ne laisse aucun ragoût à l'amour-propre. Il n'y a que l'amour de Dieu qui ne souffre point ces bornes étroites.

Mais votre règle absolue est de parler à cœur ouvert à monsieur votre mari, et de suivre sans hésiter ce que vous verrez qui lui plaira le plus.

TRENTE-SEPTIÈME LETTRE

Avis sur l'oraison, les lectures, la confession, les bienséances, et le soin nécessaire à la santé.

Pour l'oraison, faites-la non seulement dans les temps réglés, mais encore au-delà et dans les intervalles de vos occupations autant que vous en aurez la facilité et l'attrait ; mais prenez garde à ménager

vos forces de corps et d'esprit, et arrêtez-vous dès que vous éprouverez quelque petite lassitude. Votre manière de faire oraison est très bonne. Commencez toujours par les plus solides sujets qui vous ont touché dans vos lectures. Suivez la pente de votre cœur pour vous nourrir d'une présence amoureuse de Dieu, des personnes de la sainte Trinité, et de l'humanité de Jésus-Christ. Attachez-vous infiniment à cette adorable société. Demeurez-y avec une confiance sans bornes, et dites leur tout ce que la simplicité de l'amour vous inspirera. Après leur avoir parlé de l'abondance du cœur, écoutez-les intérieurement en faisant taire votre esprit délicat et inquiet.

Pour les distractions elles tomberont comme d'elles-mêmes, pourvu que vous ne les suiviez jamais volontairement, que vous demeuriez toujours par votre choix occupé à aimer, que vous ne soyez point trop distrait par la crainte des distractions, et que sans vous en mettre beaucoup en peine vous reveniez tranquillement à votre exercice dès que vous avez aperçu que votre imagination vous en détourne. La facilité avec laquelle vous faites oraison marque que Dieu vous aide beaucoup : car sans une grâce bien forte votre naturel scrupuleux vous donnerait de grandes inquiétudes pendant que vous voudriez penser à Dieu.

Pour vos lectures vous faites bien de lire l'Écriture-Sainte ; mais n'abandonnez ni l'imitation de Jésus-Christ, ni les ouvrages de saint François-de-Salles. Ses lettres et ses entretiens sont remplis de grâce et d'expérience. Quand la lecture vous met en recueillement et en oraison, laissez le livre ; vous le reprendrez assez quand l'oraison cessera. Lisez peu chaque fois ; lisez lentement et sans avidité ; lisez avec amour.

Ne songeons plus à vos confessions générales qui ne vous ont que trop embarrassé, et qui ne feraient plus que vous troubler. Ce serait un retour inquiet et hors de tout propos, qui serait contraire à la paix où Dieu vous appelle, et qui réveillerait vos scrupules. Tout ce qui excite vos réflexions ardentes et délicates vous est un piège dangereux. Suivez avec confiance le goût d'amour que Dieu vous donne pour ses perfections infinies. Aimez-le comme vous voudriez être aimé ; ce n'est pas lui donner trop : cette mesure n'est point excessive. Aimez-le suivant les idées qu'il vous donne du plus grand amour.

Ne soyez point martyr des bienséances et d'une certaine perfection de politesse. Cette délicatesse dévore l'esprit et occupe toujours une âme d'elle-même. Agissez et parlez sans tant de circonspection. Si vous êtes bien occupé de Dieu vous le serez moins de plaire aux hommes, et vous leur plairez davantage.

Ménagez vos forces dans l'exercice de l'oraison. C'est parce que cette occupation intérieure épuise et mine insensiblement, qu'il faut s'y donner des bornes et éviter une certaine avidité spirituelle. La vie intérieure amortit l'extérieur et cause souvent une espèce de langueur. Votre faible santé a besoin d'être épargnée, et votre vivacité est à craindre, même dans le bien.

TRENTE-HUITIÈME LETTRE.

Sur les lectures entremêlées d'oraison et de silence.

Je vois avec joie que Dieu vous donne certaines lumières qui ne viennent point de l'esprit ni de la délicatesse qui vous est naturelle, mais de l'expé-

rience et d'un fonds de grâce. C'est ainsi qu'on commence à penser quand Dieu ouvre le cœur et qu'il veut mettre dans la vie intérieure.

Ne quittez point vos sujets d'oraison ni les livres d'où vous les tirez ; mais quand vous éprouvez un attrait au silence devant Dieu, et que vos lectures ou sujets font ce que vous appelez un bruit qui vous distrait, laissez tomber le livre de vos mains, laissez disparaître votre sujet, et ne craignez point d'écouter Dieu au fond de vous-même en faisant taire tout le reste. Les sujets pris d'abord avec fidélité vous mèneront à ce silence si profond ; et ce silence vous nourrira des vérités plus substantiellement que les raisonnements les plus lumineux. Mais ne cessez point de prendre toujours des sujets solides, et de choisir ceux qui sont les plus propres à vous occuper et à vous toucher le cœur.

Quand vous apercevrez que vous êtes en distraction ou en sécheresse et en danger d'oisiveté, remettez-vous doucement et sans inquiétude en la présence de Dieu, et reprenez votre sujet. S'il vous tient en recueillement, continuez à vous en nourrir. Si, au contraire, vous éprouvez qu'il vous gêne, qu'il vous distrait et qu'il vous dessèche, dans ce temps-là, et que vous ayez de l'attrait pour le silence amoureux en la présence de Dieu, ne craignez point de suivre librement cet attrait de grâce. Cette liberté ne peut être suspecte d'illusion quand on se propose toujours des sujets solides, qu'on ne se permet aucune oisiveté volontaire, qu'on s'occupe dans les temps de silence intérieur d'une vue amoureuse de Dieu, qu'on revient à la méditation des sujets dès qu'on aperçoit la distraction et la cessation de ce silence amoureux, qu'enfin on se tient d'ailleurs dans toutes les règles communes pour

juger de l'arbre par le fruit des vertus. Continuez à lire les livres de saint François de Sales : l'esprit de ce bon saint est ce qu'il faut pour vous éclairer sans nourrir en vous le goût de l'esprit, qui est plus dangereux pour vous que pour un autre.

TRENTE NEUVIÈME LETTRE.

Ne point se troubler dans la crainte de la mort de ceux qu'on aime. Caractères de l'oraison où l'illusion n'est point à craindre.

Je prends véritablement part à la douleur que vous cause l'extrémité de la maladie de N... L'incertitude où vous êtes depuis deux jours, en attendant de ses nouvelles, est encore une rude croix. Rien ne fait tant de peine à la nature que cette suspension entre une faible espérance et une forte crainte. Mais nous devons vivre en foi pour la mesure de nos peines comme pour tout le reste. Notre sensibilité fait que nous sommes souvent tentés de croire que nos épreuves surpassent nos forces : mais nous ne connaissons ni les forces de notre cœur, ni les épreuves de Dieu. C'est celui qui connaît tout ensemble, et notre cœur qu'il a fait de ses propres mains avec tous les replis que nous y ignorons, et l'étendue des peines qu'il nous donne, auquel est réservé de proportionner ces deux choses. Laissons-le donc faire, et contentons-nous de souffrir sans nous écouter. Ce que nous croyons impossible ne l'est qu'à notre délicatesse et à notre lâcheté. Ce que nous croyons accablant n'accable que l'orgueil et l'amour propre qui ne peuvent être trop accablés. Mais l'homme nouveau trouve dans ce juste accablement du vieil homme de nouvelles

forces et des consolations toutes célestes. Offrez à Dieu votre ami. Voulez-vous le lui refuser. Voudrez-vous le mettre entre vous et lui comme un mur de séparation? Que sacrifierez-vous, qu'une vie courte et misérable d'une personne qui ne pouvait que souffrir ici-bas et voir son salut en danger? Vous le reverrez bientôt, non sous ce soleil qui n'éclaire que la vanité et l'affliction d'esprit, mais dans cette lumière pure de la vérité éternelle qui rend bienheureux tous ceux qui la voient. Plus votre ami était droit et solide, plus il est digne de ne pas vivre plus longtemps dans un monde si corrompu. Il est vrai qu'il y a peu d'amis sincères et qu'il est rude de les perdre; mais on ne les perd point, et c'est nous qui courons risque de nous perdre jusqu'à ce que nous ayons suivi ceux que nous regrettons.

Pour votre oraison, ne craignez rien : il n'y a point d'illusion à suivre l'attrait de Dieu pour demeurer en sa présence, occupés à l'admirer et à l'aimer, pourvu que cette occupation ne nous donne jamais la folle persuasion que nous sommes bien avancés; pourvu qu'elle ne nous empêche pas de sentir nos fragilités, nos imperfections et le besoin de nous corriger; pourvu qu'elle ne nous fasse négliger aucun de nos devoirs et pour l'intérieur et pour l'extérieur; pourvu que nous demeurions sincères, humbles, simples et dociles dans la main de nos supérieurs. N'hésitez donc point : recevez le don de Dieu; ouvrez-lui votre cœur; nourrissez-vous-en. L'hésitation gênerait votre cœur, troublerait l'opération de la grâce, et vous jetterait dans une conduite pleine de contrariétés où vous déferiez sans cesse d'une main ce que vous auriez fait de l'autre. Tandis que vous ne ferez que penser à Dieu, l'ai-

mer, vous occuper de sa présence, et vous attacher à sa volonté sans rien présumer de vous, sans négliger aucune règle, sans vous relâcher dans la voie des préceptes et des conseils, sans vous écarter de l'obéissance et de la voie commune, vous ne serez point en péril de vous tromper. Suivez donc l'attrait ; dites à l'Époux : *Attirez-moi après vous ; je suivrai l'odeur de vos parfums* (1).

Ne donnez de bornes à votre recueillement qu'autant que le besoin de ménager votre santé et de remplir les devoirs de votre état le demandera. Prenez seulement garde que le corps ne souffre de ce que l'esprit fait au dedans. L'oraison la plus simple, la plus facile, la plus douce, la plus bornée au cœur et la plus exempte de raisonnement ne laisse pas de miner sourdement les forces corporelles et de causer une espèce de langueur insensible. On ne s'en aperçoit pas, parce qu'on est trop plein de son goût, et que la peine douce ne paraît point peine. Voilà ce que je crains, et non pas l'illusion dans une conduite aussi droite et aussi régulière que la vôtre.

QUARANTIÈME LETTRE

Effets de l'oraison en silence. Fidélité à l'attrait quand Dieu nous attire à nous familiariser avec lui.

Vous avez raison de croire que, dans les moments de recueillement et de paix dont vous m'avez parlé, on ne peut qu'aimer et se livrer à la grâce qu'on reçoit. Ce que vous ajoutez a encore un sens très véritable. Vous dites que vous avez cru sentir que

(1) Cant. I, v. 3.

notre travail doit cesser quand Dieu veut bien agir par lui-même. Ce n'est pas qu'on cesse alors de coopérer à la grâce et de correspondre à ce que Dieu imprime intérieurement ; car vous reconnaissez vous mêmes qu'alors *on aime et on se livre à la grâce*. L'amour est sans doute le plus parfait exercice de la volonté. *Se livrer à la grâce* par un choix libre, c'est sans doute y coopérer de la manière la plus réelle et la plus parfaite. Il n'y a donc point d'oisiveté ni de cessation d'actes dans ces moments de recueillement et de paix où vous dites *que notre travail doit cesser*. Ce sont des moments *où Dieu veut bien agir par lui même*, c'est-à-dire, prévenir l'âme par des impressions plus puissantes et la tenir en silence pour écouter ses intimes communications : mais alors elle n'est point sans correspondance. Elle *aime*, elle *se livre à la grâce*, c'est-à-dire qu'elle fait les actes les plus simples et les plus paisibles, mais les plus réels, d'amour et de foi pour l'Époux qu'elle écoute intérieurement, c'est-à-dire qu'elle acquiesce à tout ce qui est dû à l'Époux et à tout ce qu'il demande par sa grâce ; c'est-à-dire que l'âme s'enfonce de plus en plus dans l'amour de l'Époux, dans la mort à tous les désirs terrestres, et dans toutes les vertus que l'esprit de grâce peut inspirer selon les divers besoins. Ces actes, quoique très réels, ne paraissent qu'une disposition de l'âme ; et ils sont si généraux qu'ils paraissent confus ; mais ils ne laissent pas de contenir dans cette généralité le germe de chaque vertu particulière dans les occasions. Ne craignez donc pas de suivre l'attrait intérieur dans ces moments de recueillement et de paix. Ces moments ne remplissent pas toute la vie. Vous en trouverez assez d'autres où vous pourrez revenir aux règles communes.

Je suis ravi de vous entendre dire avec admiration : *Que la conduite de Dieu est aimable et proportionnée à nos besoins !* Oui, il se fait tout à tous pour se proportionner à chacun de nous. Il nous enseigne par l'expérience de ses communications qu'il est comme une mère qui porte son enfant entre ses bras. Nous ne saurions trop nous familiariser avec lui ; cette confiance, comme vous le dites très bien, *appartient tout à l'amour et ne peut venir que de lui.* Cette familiarité ne diminue ni le respect, ni l'admiration, ni la crainte filiale ; au contraire, on ne craint jamais tant de contrister l'Époux que quand on est dans cette union de cœur avec lui.

Il est vrai que plus cette union est douce, plus l'âme craint d'en être sevrée. Quand on tient aux créatures on ne sent point les privations de Dieu ; mais quand on se détache des créatures et qu'on commence à goûter les dons intérieurs, les moindres privations sont très rudes et elle font tomber dans une solitude intérieure qui accable. Mais quand Dieu se communique, il faut se nourrir ; et quand il retire ses communications sensibles, la croix est un autre aliment moins doux, mais très pur. Il faut être prêt à ces deux états.

Je suis fort irrégulier, mais vous avez besoin de mes irrégularités et de mes sécheresses. En attendant que nos amis deviennent parfaits, il faut tourner à profit pour nous leurs imperfections. En nous mortifiant et en nous détachant, elles nous seront plus utiles que leurs perfections.

QUARANTE-UNIÈME LETTRE

Traitements enfantins que Dieu fait goûter à l'âme dans les commencements.

Vous êtes emmaillotté ; mais on démaillotte les enfants à mesure qu'ils croissent. Il y a néanmoins une manière de croître que je ne vous souhaite point. A Dieu ne plaise que vous soyez grand comme on l'est dans le monde ! Jésus-Christ ne voulait point que ses apôtres, qui étaient encore grands, empêchassent les petits enfants de venir à lui : *c'est à eux qu'appartient le royaume du ciel* (1) ; et malheur aux grands qui ne se rapetissent pas pour leur ressembler ! J'aime cent fois mieux vos langes et votre honte enfantine que cette grandeur raide et hautaine des sévères pharisiens.

Quand Dieu accoutume une âme à lui, elle se passe sans peine de tout ce qu'il ne lui laisse point au dehors. L'amour est un grand casuiste pour décider les doutes. Il y a une délicatesse et une pénétration de jalousie qui va au-delà de tous les raisonnements des hommes. Il faut être dépendant de l'ordre extérieur et docile aux hommes qui ont l'autorité ; mais quand le dehors manque il faut être détaché, vivre de foi et suivre l'amour.

Ce que vous sentez est une grande nouveauté pour vous ; c'est une vie toute nouvelle et inconnue. On ne se connaît plus, on croit songer les yeux ouverts. Recevez et ne tenez à rien. Aimez, souffrez, aimez encore. Peu d'attention aux dons, sinon pour louer l'Époux qui donne. Grande simplicité, docilité,

(1) Matth. 19, v. 14.

fidélité dans l'usage de chaque moment. L'amour rend libre en simplifiant sans dérégler.

Dormez autant qu'il sera nécessaire ; votre corps en a besoin, et vous ne devez point y manquer par avarice d'oraison. L'esprit d'oraison fait quitter l'oraison même pour se conformer aux ordres de la Providence. Pendant que vous dormirez votre cœur veillera. Dans le temps des insomnies ne rejetez point la présence de Dieu ; mais ne l'excitez point au préjudice du sommeil. Ce que vous éprouverez n'est qu'un commencement ; ce qui est le plus vif et le plus sensible n'est ni le plus pur ni le plus intime. Cette vivacité d'amour naissant jette dans l'âme les principes de vie qui sont nécessaires pour les suites. Sucez donc le lait le plus doux de l'amour à la mamelle des divines miséricordes. Aimez comme Dieu vous donne l'amour dans le temps présent. Quand il voudra vous faire languir dans les privations vous l'aimerez d'une autre sorte, et ce sera une autre nouveauté bien étrange.

QUARANTE-DEUXIÈME LETTRE

Sur le même sujet.

Votre dernière lettre m'a fait un sensible plaisir : je vois que Dieu vous éclaire et vous nourrit. Prenez ce qu'il vous donne : demeurez à la mamelle. Vous avez vu des saints que l'amour a instruits sans science. Il n'y avait là aucune œuvre de main d'homme. Faut-il s'étonner que l'amour apprenne à aimer? Ceux qui aiment sincèrement, et que l'esprit de Dieu *enivre de son vin nouveau*, parlent une langue nouvelle. Quand on sent ce que les autres ne sentent point et qu'on n'a point encore senti soi-

même, on l'exprime comme on peut, et l'on trouve presque toujours que l'expression ne dit la chose qu'à demi. Une âme qui aime dans le véritable esprit de désappropriation ne veut s'approprier ni son langage ni ses lumières. On ne saurait rien ôter à quiconque ne veut rien avoir de propre.

Quand vous éprouverez un attrait de paix amoureuse, qui est gêné par l'arrivée de l'heure où vous faites une oraison réglée, continuez sans scrupule cette paix autant qu'elle pourra durer. Elle sera une très bonne oraison. Si vous vous apercevez qu'elle tombe et que vous soyez oisif ou distrait, prenez alors la règle d'oraison pour vous relever doucement.

L'avarice du temps est une vraie imperfection. C'est un empressement naturel et une recherche des goûts spirituels. Mais Dieu se sert de cette imperfection pour tenir les commençants dans un plus grand dégoût et dans une séparation plus fréquente de tout ce qui est extérieur. Le temps de l'enfance est celui où l'homme se nourrit à la mamelle presque à toute les heures; il le fait même quelquefois étant presque endormi. Il n'y a point de repas réglé. L'enfant est avide, mais il se nourrit et croît insensiblement. L'unique chose à observer est de manquer jamais à aucun devoir extérieur pour contenter cet attrait.

QUARANTE-TROISIÈME LETTRE

Croître en simplicité et confiance, sans scrupule ni réserve avec Dieu.

Dieu fait son œuvre peu à peu. Cette lenteur avec laquelle il opère, sert à nous humilier, à exercer notre patience à l'égard de nous-mêmes, à nous rendre plus dépendants de lui. Il faut donc attendre que

votre simplicité croisse et qu'elle s'étende insensiblement jusque sur la manière dont vous vous confessez, et où je vois que vous écoutez trop vos réflexions scrupuleuses.

Il n'y a aucun inconvénient que vous alliez à la communion sans vous confesser, les jours de communion où vous n'avez aucune faute marquée à vous reprocher depuis la dernière confession. C'est ce qui peut vous arriver dans les courts intervalles d'une confession à l'autre. Dieu veut qu'on soit libre avec lui quand on ne cherche que lui seul. L'amour est familier. Il ne réserve rien ; il se montre dans tous ses premiers mouvements au bien-aimé. Quand on a encore des ménagements à son égard, il y a dans le cœur quelque autre amour qui partage, qui retient, qui fait hésiter. On ne retourne tant sur soi avec inquiétude que parce qu'on veut garder quelque autre affection et qu'on borne l'union avec le bien-aimé. Vous qui connaissez tant les délicatesses de l'amitié, ne sentiriez-vous pas les réserves d'une personne pour qui vous n'en auriez aucune, et qui mesurerait toujours sa confiance pour ne la laisser jamais aller au-delà de certaines bornes ? Vous ne manqueriez pas de lui dire : Je ne suis point avec vous comme vous êtes avec moi ; je ne mesure rien ; je sens que vous mesurez tout. Vous ne m'aimez point comme je vous aime et comme vous devriez m'aimer.

Si vous, créature indigne d'être aimée, voudriez une amitié simple et sans réserve, combien l'Époux sacré est-il en droit d'être plus jaloux ? Soyez donc fidèle à croître en simplicité. Je ne vous demande point des choses qui vous troublent ou qui vous gênent : je suis content pourvu que vous ne résistiez point à l'attrait de simplicité, et que vous

laissiez tomber tous les retours inquiets qui y sont contraires dès que vous les apercevez.

Suivez librement la pente de votre cœur pour votre lecture : et à l'égard de l'oraison, que *l'Épouse ne soit point éveillée jusqu'à ce qu'elle s'éveille d'elle-même* (1). N'y ménagez que votre santé, qui peut souffrir dans cet exercice, quoique le goût intérieur vous empêche de le remarquer. Amusez un peu votre imagination et vos sens quand vous éprouverez que vous aurez besoin de quelque petite occupation extérieure qui les soulage : ces amusements innocents ne troubleront point alors la présence amoureuse de Dieu.

Dieu est bon dans ceux qui ont besoin de bonté pour faire son œuvre et dont il se sert. Confiez-vous donc à Dieu et ne regardez que lui seul : c'est le bon ami dont le cœur sera toujours infiniment meilleur que le vôtre. Défiez-vous de vous-même et non de lui. Il est jaloux ; mais sa jalousie est un grand amour, et nous devons être jaloux pour lui contre nous comme il l'est lui-même. Fiez-vous à l'amour ; il ôte tout, mais il donne tout. Il ne laisse rien dans le cœur que lui, et il ne peut rien y souffrir ; mais il suffit seul pour rassasier, et il est lui seul toutes choses. Pendant qu'on le goûte on est enivré d'un torrent de volupté qui n'est pourtant qu'une goutte des biens célestes. L'amour goûté et senti ravit, transporte, absorbe, rend tous les dépouillements indifférents ; mais l'amour insensible, qui se cache pour dénuer l'âme au dedans, la martyrise plus que mille dépouillements extérieurs. Laissez-vous maintenant enivrer dans les celliers de l'Époux.

(1) Cant. 3, v. 5.

QUARANTE-QUATRIÈME LETTRE

Le vrai amour de Dieu humilie et fait tomber les scrupules.

Vous ne vous trompez point en disant que l'élévation que l'amour donne n'enfle point le cœur. C'est une marque qui rassure contre la crainte de l'illusion. L'amour, selon l'expérience intime, est bien plus *Dieu* que *nous*. C'est Dieu qui s'aime lui-même dans notre cœur. On trouve que c'est quelque chose qui fait toute notre vie, et qui est néanmoins supérieur à nous. Nous n'en pouvons rien prendre pour nous en glorifier. Plus on aime Dieu, plus on sent que c'est Dieu qui est tout ensemble l'amour et le bien-aimé. Oh ! qu'on est éloigné de se savoir bon gré d'aimer quand on aime véritablement ! L'amour est emprunté. On sent qu'il fait tout, et que rien ne se ferait s'il ne nous était donné pour tout faire. Hélas ! comment aimerais-je autre chose que moi-même si je n'aimais que de mon propre fonds ? Dieu, qui sait tout assaisonner, ne donne jamais le plus sublime amour sans son contre poids. On éprouve tout ensemble au dedans de soi deux principes infiniment opposés. On sent une faiblesse et une imperfection étonnantes dans tout ce qui est propre ; mais on sent par emprunt un transport d'amour qui est si disproportionné à tout le reste, qu'on ne peut se l'attribuer. Un enfant qu'on élève bien haut, loin de s'en croire plus grand, a peur de tomber si on ne le retient à deux mains dans cette élévation. C'est l'amour qui rend véritablement humble ; car il avilit infiniment tout ce qui

n'est point le bien-aimé. Il occupe tellement qu'il fait qu'on s'oublie. Enfin il fait sentir quelque chose de si différent de la nature, qu'il la convainc de sa corruption et de son impuissance. Il reproche intimement avec une vivacité perçante jusqu'aux moindres recherches de la nature.

Tenez ferme pour vos communions. Les consciences scrupuleuses ont besoin d'être poussées au-delà de leurs bornes comme les chevaux rétifs et ombrageux. Plus vous hésiterez dans vos scrupules, plus vous les nourrirez secrètement. Il faut les gourmander pour les guérir. Plus vous les vaincrez, plus vous serez en paix. En passant au-delà vous trouverez, non seulement une paix véritable, mais encore une paix lumineuse qui vous apportera un profond discernement sur le piège de vos scrupules et qui sera suivie de fruits solides. Voilà la marque qu'une conduite est de Dieu. Rien n'est si contraire à la simplicité que le scrupule. Il cache je ne sais quoi de double et de faux. On croit n'être en peine que par la délicatesse d'amour pour Dieu ; mais dans le fond on est inquiet pour soi, et l'on est jaloux pour sa propre perfection par un attachement naturel à soi. On se trompe, pour se tourmenter et pour se distraire de Dieu, sous prétexte de précaution.

QUARANTE-CINQUIÈME LETTRE

Différence de la bonne souffrance que Dieu opère d'avec celle qui vient du courage de l'homme.

Je suis touché de ce que votre malade souffre, mais je me réjouis de ce qu'elle souffre si bien. Souvenez-vous de ce que dit M. de Bernières :

Ceux qui ne veulent point souffrir n'aiment point ; car l'amour veut toujours souffrir pour le bien-aimé. Vous ne vous trompez point en distinguant la bonne volonté du courage. Le courage est une certaine force et une certaine grandeur de sentiment avec laquelle on surmonte tout.

Pour les âmes que Dieu veut tenir petites, et à qui il ne veut laisser que le sentiment de leur propre faiblesse, elles font ce qu'il faut sans trouver en elles de quoi le faire et sans se promettre d'en venir à bout. Tout les surmonte selon leur sentiment, et elles surmontent tout par un je ne sais quoi qui est en elles sans qu'elles le sachent, qui s'y trouve tout à propos au besoin comme d'emprunt, et qu'elles ne s'avisent pas même de regarder comme leur état propre. Elles ne pensent point à bien souffrir; mais insensiblement chaque croix se trouve portée jusqu'au bout dans une paix simple et amère, où elles n'ont voulu que ce que Dieu voulait. Il n'y a rien d'éclatant, rien de fort, rien de distinct aux yeux d'autrui et encore moins aux yeux de la personne. Si vous lui disiez qu'elle a bien souffert, elle ne le comprendrait pas. Elle ne sait pas elle-même comment tout cela s'est passé. A peine trouve-t-elle son cœur, et elle ne le cherche pas. Si elle voulait le chercher elle en perdrait la simplicité et sortirait de son attrait. C'est ce que vous appelez *une bonne volonté*, qui paraît moins et qui est beaucoup plus que ce qu'on appelle d'ordinaire courage. La bonne eau ne sent rien ; plus elle est pure, moins elle a de goût : elle n'est d'aucune couleur ; sa pureté la rend transparente, et fait que n'étant jamais colorée elle paraît de toutes les couleurs des corps solides où vous la mettez. La bonne volonté, qui n'est plus qu'amour de celle de Dieu, n'a plus ni éclat, ni

couleur par elle-même. Elle est seulement en chaque occasion ce qu'il faut qu'elle soit pour ne vouloir que ce que Dieu veut. Heureux ceux qui ont déjà quelque commencement et quelque semence d'un si grand bien !

C'est à vous à préparer, à ouvrir, à façonner peu à peu l'homme nouveau dans votre prochain qui vous est si cher. Ne hâtez rien, ne prévenez rien ; ne vous empressez sur rien ; mais suivez pas à pas tout ce que Dieu commence. Il y a une espèce de signal qu'il donne ; il faut y être attentif, et être aussi éloigné de la négligence et de la retenue politique que de l'empressement.

QUARANTE-SIXIÈME LETTRE

Se proportionner à la faiblesse des forces corporelles.

Puisque vous êtes faible, reposez-vous et ne sortez point. Le bon saint que nous aimons tant sera avec vous au coin de votre feu. Vous savez combien il s'accommodait à toutes les faiblesses des corps et des esprits. L'amour aime partout. La faiblesse du corps ne diminue point la force du cœur. L'amour n'est jamais si puissant que quand il se repose dans le sein du bien-aimé. Vous avez apparamment trop pris sur vous dans votre voyage. C'est un reste de courage naturel et de délicatesse de sentiment qui vous a mené au delà de vos forces corporelles. Les hommes pourront vous en tenir compte ; mais Dieu veut des choses moins belles et plus simples. Si vous sentez que votre langue ne vous permette pas d'aller demain à la messe, renon-

cez-y bonnement. Souvenez-vous que si saint François de Sales était au monde et qu'il fût votre directeur, il vous défendrait d'y aller en ce cas ; il ne vous le défend pas moins du paradis. En quittant la solennité de sa fête vous suivrez son esprit. Vous le trouverez dans la faiblesse et dans la simplicité bien plus que dans une régularité forcée. Aimons comme lui, et nous aurons bien célébré sa fête.

QUARANTE-SEPTIÈME LETTRE

Se souffrir soi-même, comme on souffre le prochain avec charité, et travailler paisiblement à la correction de nos défauts.

Les personnes qui ne s'aiment que par charité, comme le prochain, se supportent charitablement sans se flatter comme on supporte le prochain dans ses imperfections. On connaît ce qui a besoin d'être corrigé en soi comme en autrui ; on y travaille de bonne foi et sans mollesse ; mais on fait pour soi comme on ferait pour une personne que l'on conduirait à Dieu ; on fait le travail avec patience ; on ne se demande, non plus qu'au prochain, que ce qu'on est capable de porter dans les circonstances présentes : on ne se décourage point à force de vouloir être parfait en un seul jour ; on comdamne sans adoucissement ses plus légères imperfections ; on les voit dans toute leur difformité ; on en porte toute l'humiliation et toute l'amertume ; on ne néglige rien pour se corriger ; mais on ne se chagrine point dans ce travail. On n'écoute point les

dépits de l'orgueil et de l'amour-propre, qui mêlent leurs vivacités excessives avec les sentiments forts mais paisibles que la grâce nous inspire pour la correction de nos défauts.

Ces dépits si cuisants ne servent qu'à décourager une âme, qu'à l'occuper de toutes les délicatesses de son amour-propre, qu'à la rebuter de servir Dieu, qu'à la lasser dans sa voie, qu'à lui faire chercher des ragoûts et des soulagements contraires à sa grâce, qu'à la dessécher, qu'à la distraire, qu'à l'épuiser, qu'à lui préparer une espèce de dégoût et de désespoir de ne pouvoir achever sa route.

Rien n'arrête tant les âmes que ces dépits intérieurs quand on s'y laisse aller volontairement ; mais quand on ne fait que les souffrir sans y adhérer et sans se les procurer par des réflexions d'amour-propre, ces peines se tournent en pures croix et par conséquent en sources de grâce. Elles se trouvent au rang de toutes les autres épreuves par lesquelles Dieu nous purifie et nous perfectionne. Il faut donc laisser passer cette souffrance comme on laisse passer un accès de fièvre ou une migraine sans faire aucune chose qui puisse exciter ou entretenir le mal.

Cependant, il faut demeurer dans son occupation intérieure et dans ses devoirs extérieurs autant qu'on en conserve la liberté. L'oraison en est moins douce et moins aperçue ; l'amour en est moins vif et moins sensible; la présence de Dieu en est moins distincte et moins consolante ; les devoirs extérieurs même en sont remplis avec moins de facilité et de goût ; mais la fidélité en est encore plus grande lorsqu'elle se soutient dans ces circonstances pénibles; et c'est ce que Dieu demande. Un bâtiment à rames va de plus grande force de rameurs en ne

faisant qu'un quart de lieue contre vent et marée, que quand il fait une lieue à la faveur de la marée et d'un bon vent.

Il faut traiter les dépits de l'amour-propre comme certaines gens traitent leurs vapeurs; ils ne les écoutent point et font comme s'ils ne les sentaient pas.

QUARANTE-HUITIÈME LETTRE.

Utilité des privations et des sécheresses.

Je suis sensible à votre peine, et je comprends que les privations sont fort amères quand on est accoutumé à sentir les dons de Dieu. Mais les privations ont je ne sais quoi qui met Dieu plus avant dans le cœur lorsqu'il semble s'éloigner. On voit bien plus facilement ce qui est sur la peau que ce qui est dans les chairs. Les superficies sont plus apparentes et moins réelles. Dieu ne va pas se cacher loin pour nous alarmer. Il n'est jamais si bien caché que quand il se cache au fond de notre cœur. Ce que je crains des privations n'est pas la sécheresse et l'amertume qu'elles vous causent : car il faut souffrir pour aller tout de bon à Dieu. Mais je crains ce qui cause les privations; je veux dire les petites infidélités par lesquelles vous les attirez pour vous soulager dans vos scrupules. Si vous ne suiviez pas vos réflexions scrupuleuses, votre simplicité vous tiendrait en paix, votre paix conserverait votre oraison, et votre oraison serait votre vie. Tournez votre scrupule contre vos recherches scrupuleuses, qui sont des infidélités contre la grâce.

Pour l'état de sécheresse et de privations sensi-

bles il faut s'y accoutumer. On est trop à son aise et l'on sert Dieu à trop bon marché quand il se fait sentir. Une mère carresse moins les grands enfants que les petits.

QUARANTE-NEUVIÈME LETTRE.

Éviter les prévoyances, et vivre de foi et d'abandon à Dieu.

Ne songez point à des choses éloignées : cette inquiétude sur l'avenir est contraire à la grâce. Quand Dieu vous donne un secours, ne regardez que lui seul dans le secours qui vous est donné, et prenez-le chaque jour comme les Israélites prenaient la manne, sans en faire jamais de provision d'un jour à l'autre. La vie de pure foi a deux choses : la première est qu'elle fait voir Dieu seul sous toutes les enveloppes imparfaites où il se cache ; la seconde est de tenir une âme sans cesse en suspens. On est toujours comme en l'air sans pouvoir toucher du pied à terre. La consolation d'un moment ne répond jamais de la consolation du moment qui suivra. Il faut laisser faire Dieu dans tout ce qui dépend de lui, et ne songer qu'à être fidèles dans tout ce qui dépend de nous. Cette dépendance de moment à autre, cette obscurité et cette paix de l'âme dans l'incertitude de ce qui lui doit arriver chaque jour, est un vrai martyre qui s'opère sans bruit. C'est être brûlé à petit feu. Cette mort est si lente et si interne qu'elle est souvent presque aussi cachée à l'âme qui la souffre qu'aux personnes qui ignorent son état. Quand Dieu vous ôtera ce qu'il vous donne, il saura bien le remplacer, ou par d'autres instruments, ou par lui-même. Les

pierres mêmes deviennent dans sa main des enfants d'Abraham. Un corbeau portait tous les jours la moitié d'un pain à saint Paul ermite, dans un désert inconnu aux hommes. Si le saint eût hésité dans la foi et s'il eût voulu s'assurer un jour d'un autre demi-pain pour le jour suivant, le corbeau ne serait peut-être point revenu. Mangez donc en paix le demi-pain de chaque jour que le corbeau vous apporte. *A chaque jour suffit son mal* (1). Le jour de demain aura soin de lui-même. Celui qui nourrit aujourd'hui est le même qui nourrira demain. On reverra la manne tomber du ciel dans le désert plutôt que de laisser les enfants de Dieu sans nourriture.

CINQUANTIÈME LETTRE

S'accoutumer à la privation sans réflexions et avec abandon.

Il faut vous accoutumer à la privation. La grande peine qu'elle cause montre le grand besoin qu'on en a. Ce n'est que parce qu'on s'approprie la lumière, la douceur et la jouissance, qu'il faut être dénué et désapproprié de toutes ces choses. Tandis qu'il reste à l'âme un attachement à la consolation, elle a besoin d'en être privée. Dieu goûté, senti et bienfaisant, est Dieu : mais c'est Dieu avec des dons qui flattent l'âme. Dieu en ténèbres, en privations et en délaissements, est tellement Dieu, que c'est Dieu tout seul et nu pour ainsi dire. Une mère qui veut attirer son petit enfant se présente à lui les mains pleines de douceurs et de jouets : mais le père se présente à son fils déjà raisonnable sans lui donner aucun

(1) Matth. 6, 34.

présent. Dieu fait encore plus, car il voile sa face, il cache sa présence, et ne se donne souvent aux âmes qu'il veut éprouver que dans la profonde nuit de la pure foi. Vous pleurez, comme un petit enfant le bonbon perdu. Dieu vous en donne de temps en temps. Cette vicissitude console l'âme par intervalle quand elle commence à perdre courage, et l'accoutume néanmoins peu à peu à la privation.

Dieu ne veut ni vous décourager ni vous gâter. Abandonnez-vous à cette vicissitude qui donne tant de secousses à l'âme, et qui en l'accoutumant à n'avoir ni état fixe ni consistance, la rend souple et comme liquide pour prendre toutes les formes qu'il plaît à Dieu. C'est une espèce de fonte du cœur. C'est à force de changer de forme qu'on n'en a plus aucune à soi. L'eau pure et claire n'est d'aucune couleur ni d'aucune figure. Elle est toujours de la couleur et de la figure que lui donne le vase qui la contient. Soyez de même en Dieu.

Pour les réflexions paisibles et humiliantes, soit sur vos fautes, soit sur votre état temporel, regardez-les comme des délicatesses de votre amour-propre. La douleur, sur toutes ces choses, est plus humiliante que les choses mêmes. Mettez le tout ensemble, la chose qui afflige avec l'affliction de la chose, et portez cette croix sans songer ni à la secouer, ni à l'entretenir. Dès que vous la porterez avec indifférence pour elle et cette simple fidélité pour Dieu, vous aurez la paix, et la croix deviendra légère dans cette paix toute sèche et toute simple.

CINQUANTE ET-UNIÈME LETTRE

Ne point perdre sa paix par la vue de ses imperfections.

Il y a une illusion très subtile dans vos peines ; car vous vous paraissez à vous-même tout occupé de ce qui est dû à Dieu et de sa pure gloire ; mais dans le fond c'est de vous que vous êtes en peine. Vous voulez bien que Dieu soit glorifié, mais vous voulez qu'il le soit par votre perfection ; et par-là vous rentrez dans toutes les délicatesses de votre amour-propre. Ce n'est qu'un détour raffiné pour rentrer sous un plus beau prétexte en vous-même. Le vrai usage à faire de toutes les imperfections qui vous paraissent en vous, est de ne les justifier ni condamner (car ce jugement ramènerait tous vos scrupules), mais de les abandonner à Dieu, conformant votre cœur au sien sur ces choses que vous ne pouvez éclaircir, et demeurant en paix, parce que la paix est l'ordre de Dieu en quelque état qu'on puisse être. Il y a en effet une paix de confiance que les pécheurs même doivent avoir dans la pénitence de leurs péchés. Leur douleur est paisible et mêlée de consolation. Souvenez-vous de cette bonne parole qui vous a touchée : *Le Seigneur n'est point dans le trouble* (1).

CINQUANTE-DEUXIÈME LETTRE.

Sur le même sujet.

J'espère que Notre-Seigneur vous aura gardé contre vous-même pour vous conserver la paix. L'état des Apôtres entre l'ascension du Fils de Dieu

(1) III Rois 19, v. 11.

et la descente du Saint-Esprit était un état d'oraison et de retraite où ils attendaient la vertu d'en-haut. La préparation que je vous demande pour recevoir le Saint-Esprit est de ne point écouter le vôtre. L'inquiétude est le seul obstacle que je crains : je ne me défie que de vous ; laissez tomber toutes vos pensées de doutes et de scrupules : laissez-les bruire dans votre imagination comme les mouches dans une ruche. Si vous les excitez, elles s'irriteront et vous feront beaucoup de mal ; si vous les laissez sans y mettre la main, vous n'en aurez que le bourdonnement et la peur. Accoutumez vous à demeurer en paix dans votre fond malgré votre imagination agitée.

CINQUANTE-TROISIÈME LETTRE.

Ce que Dieu permet pour nous faire mourir à nous-mêmes, doit être porté sans écouter les délicatesses de l'amour-propre.

Vous voyez bien que toutes vos peines ne viennent jamais que de jalousie ou de délicatesse d'amour-propre, ou d'un fonds de scrupule qui est encore un amour-propre enveloppé. D'ailleurs ces peines portent toujours le trouble avec elles. Leur cause et leur effet montre clairement qu'elles sont de véritables tentations. L'esprit de Dieu ne nous occupe jamais des sentiments de l'amour-propre ; et loin de nous troubler il répand la paix dans le cœur. Qu'y a-t-il de plus marqué pour la tentation, que de vous voir dans un demi-désespoir révolté contre tout ce qui vous est donné de Dieu pour aller à lui ? Ce soulèvement n'est point naturel ; mais Dieu permet que la tentation vous pousse aux plus grandes extrémités afin que la tentation soit plus facile à

reconnaître. Il permet aussi que vous tombiez dans certaines choses très contraires à votre excessive délicatesse et discrétion aux yeux d'autrui, pour vous faire mourir à cette délicatesse et à cette discrétion dont vous étiez si jaloux. Il vous fait perdre terre afin que vous ne trouviez plus aucun appui sensible, ni dans votre propre cœur, ni dans l'approbation du prochain. Enfin, il permet que vous croyiez voir le prochain tout autre qu'il n'est à votre égard, afin que votre amour-propre perde toute ressource flatteuse de ce côté-là. Le remède est violent, mais il n'en fallait pas moins pour vous déposséder de vous-même et pour forcer tous les retranchements de votre orgueil. Vous voudriez mourir, mais mourir sans douleur et en pleine santé. Vous voudriez être éprouvé, mais discerner l'épreuve et lui être supérieur en la discernant. Les jurisconsultes disent sur les donations : *Donner et retenir ne vaut.* Il faut de même donner tout ou rien. Quand Dieu veut tout, si vous n'avez pas la force de le donner, laissez-le prendre.

CINQUANTE-QUATRIÈME LETTRE.

Vie de croix et de foi. Mort profonde.

Tout est croix ; mais il faut porter en paix ce qui est le plus pesant. Encore n'est-ce point porter ni traîner ; c'est demeurer accablé et enseveli. Je souhaite que Dieu vous épargne autant qu'il le faut pour vous donner de quoi souffrir : c'est le pain quotidien : Dieu seul en sait la juste mesure ; et il faut vivre de foi sur les moyens de mort pour croire, sans le voir, que Dieu proportionne avec une secrète miséricorde l'épreuve au secours qui est en nous à notre insu. Cette vie de foi est la plus profonde de toutes les morts.

CINQUANTE-CINQUIÈME LETTRE.

Souffrir sans résistance les peines et les humiliations dont Dieu se sert pour nous humilier.

Non, je ne saurais être en peine pour vous des choses, mais je suis bien loin de les mépriser. Je sais que Dieu choisit exprès ces choses qui vous agitent tant ; sans fondement, pour vous éprouver d'une façon qui est tout ensemble rigoureuse et humiliante. La délicatesse de notre orgueil a besoin de cet assaisonnement de nos croix ; il faut qu'elles soient imaginaires et qu'elles nous surmontent : il faut que nous soyons accablés par notre propre imagination, et que nos propres chimères nous crucifient.

Loin de mépriser ces choses, j'y reconnais le doigt de Dieu. C'était précisément ce qu'il vous fallait. Je vous plains de tout mon cœur, mais je vois une grande miséricorde dans cette grande misère : consolons-nous de la douloureuse opération par le bien qu'elle fera. Nous ne sommes ici-bas que pour souffrir, mourir, sacrifier, perdre sans aucune ressource. Comme la moindre partie morte dans les chairs vivantes fait souffrir des douleurs étranges : de même le moindre reste de vie dans une âme mourante fait un supplice affreux. Ne laissons donc rien en nous de cette vie secrète et maligne. Il faut que Dieu nous arrache tout. Ne repoussons pas sa main crucifiante : ce serait à recommencer. Oh ! que vos douleurs seraient douces si vous ne faisiez que sentir simplement et qu'adorer sans résistance ni réflexions volontaires, les coups de la main de Dieu ! Mais les coups que votre propre main vous porte sont les plus douloureux. Que celui qui commande aux vents et à la mer, commande à votre imagination pour y mettre le silence et le calme.

CINQUANTE-SIXIÈME LETTRE

Comment la paix vient dans le fond de l'âme.

Je ne vous souhaite que le retranchement de vos réflexions. La vue de nous-mêmes cause le trouble ; c'est la juste peine de l'amour-propre. Au contraire la simple vue de Dieu donne la paix ; c'est la récompense d'un amour pur et direct : c'est un petit commencement de paradis. Sans plaisir sensible et même avec des douleurs, on sent un je ne sais quoi très profond et très intime, qui ne veut rien au-delà et qui fait un rassasiement de volonté. On ne sort de ce paradis que par les subtilités inquiètes sur soi-même.

CINQUANTE-SEPTIÈME LETTRE

Le vrai amour consume les fautes qu'il faut voir en paix.

Ne vous inquiétez ni sur vos fautes ni sur vos confessions. Aimez sans cesse, et il vous *sera beaucoup remis parce que* vous aurez *beaucoup aimé* (1). On cherche des ragoûts d'amour-propre et des appuis sensibles au lieu de chercher l'amour. On se trompe même en cherchant moins à aimer qu'à voir qu'on aime. On est, dit saint François de Sales, plus occupé de l'amour que du bien-aimé. C'est pour le bien-aimé seul qu'on s'occupe directement de lui : mais c'est par retour sur soi qu'on veut s'assurer de son amour. Les fautes vues, en paix, en esprit d'amour, sont aussitôt consumées par l'amour même ; mais les fautes vues avec un dépit d'amour-propre troublent la paix, interrompent la présence de

(1) Luc, 7, v. 47.

Dieu de l'exercice du parfait amour. Le chagrin de la faute est d'ordinaire encore plus faute que la faute même. Vous tournerez toute votre peine contre la moindre de vos infidélités, plus votre cœur sera paisible et au large, plus vous serez unie à Dieu.

CINQUANTE-HUITIÈME LETTRE

Se supporter contre le prochain

Je suis consolé de voir que vous reconnaissez que Dieu est glorifié par votre humiliation. Nous ferions du poison de toutes nos vertus si nous ne trouvions en nous rien dont l'amour-propre ne fût content. Accoutumez-vous peu à peu à n'être pas si délicat sur vous-même. La délicatesse du pur amour est simple, douce, paisible ; celle de l'amour-propre est ombrageuse, inquiète, et tout auprès du désespoir. Supportez-vous vous-même comme le prochain : vous ne vous devez pas moins à la charité qu'à autrui.

CINQUANTE-NEUVIÈME LETTRE

Bien user du moment présent : s'apetisser. Instruction abrégée.

Vivez en paix sans penser qu'il y ait un avenir. Peut-être n'y en aura-t-il pas pour vous. Le présent même n'est pas à vous ; et il ne faut que s'en servir suivant les intentions de Dieu à qui seul il appartient. Faites les biens extérieurs que vous êtes en train de faire, puisque vous en avez l'attrait et la facilité. Conservez votre règlement pour éviter

la dissipation et les suites de votre excessive vivacité. Surtout soyez fidèle au moment présent qui vous attirera toutes les grâces nécessaires.

Ce n'est pas assez de se détacher : il faut s'apetisser. En se détachant on ne renonce qu'aux choses extérieures : en s'apetissant on renonce à soi. S'apetisser c'est renoncer à toute hauteur aperçue. Il y a la hauteur de la sagesse et de la vertu qui est encore plus dangereuse que la hauteur des fortunes mondaines, parce qu'elle est moins grossière.

Il faut être petit en tout et compter qu'on n'a rien à soi ; sa vertu et son courage moins que tout le reste. Vous vous appuyez trop sur votre courage, sur votre désintéressement et sur votre doctrine. L'enfant n'a rien à lui ; il traite un diamant comme une pomme. Soyez enfant. Rien de propre. Oubliez-vous. Cédez à tout. Que les moindres choses soient plus grandes que vous.

Priez du cœur simplement, par pure affection, point par la tête et en personne qui raisonne.

La vraie *instruction* pour vous est le dépouillement, le recueillement profond, le silence de toute l'âme devant Dieu, le renoncement à l'esprit, le goût de la petitesse, de l'obscurité, de l'impuissance et de l'anéantissement. Voilà l'ignorance qui seule enseigne toutes les vérités que les sciences ne découvrent point, ou ne montrent que superficiellement.

SOIXANTIÈME LETTRE.

Péril d'être approuvé des hommes. Caractères de l'humilité. Règles de conduite.

La bonne santé de M.... et votre calme présent me donnent de la joie. Je crains néanmoins pour vous que l'amour-propre ne goûte un peu trop

cette douceur si différente de l'amertume où vous étiez. La contradiction et toutes les autres peines humiliantes sont bien plus utiles que le succès. Vous savez que cet état vous a fait découvrir ici en vous ce que vous n'y aviez jamais vu : et je crains que l'autorité, le succès et l'admiration qu'on s'attire à peu de frais parmi les gens grossiers de la province, ne nourrissent votre humeur impérieuse et ne vous rendent content de vous-même comme vous l'étiez auparavant. Ce contentement de soi-même gâte la conduite la plus régulière, parce qu'il est incompatible avec l'humilité.

On n'est humble qu'autant qu'on est attentif à toutes ses misères. Il faut que cette vue fasse la principale occupation de l'âme, qu'elle soit à charge à elle-même ; qu'elle gémisse, que ce gémissement soit une prière continuelle, qu'il lui tarde d'être délivrée de la servitude de la corruption pour entrer dans la gloire et dans la liberté des enfants de Dieu ; et que se sentant surmontée par ses défauts elle n'attende sa délivrance que de la pure miséricorde de Jésus-Christ. Malheur à l'âme qui se complaît en elle-même, qui s'approprie les dons de Dieu et qui oublie ce qui lui manque !

Pour remédier à la dissipation et à la sécheresse, il faut vous réserver des heures pour vos prières et pour vos lectures qui doivent être régulières ; il ne faut entrer dans les affaires que par pure nécessité ; y songer encore plus à rompre la raideur de vos sentiments, à réprimer votre humeur et à humilier votre esprit, qu'à faire prévaloir la raison même dans les partis à prendre ; enfin il faut vous humilier quand vous remarquerez qu'une chaleur indiscrète sur les affaires d'autrui vous fait oublier votre unique affaire, qui est celle de l'éter-

nité. *Apprenez de moi*, vous dit Jésus-Christ, *que je suis doux et humble de cœur ; et vous trouverez le repos de vos âmes* (1). En effet, la grâce, la paix intérieure, l'onction du Saint-Esprit viendront sur vous si vous conservez dans vos embarras extérieurs la douceur et l'humilité.

SOIXANTE-ET-UNIÈME LETTRE.

Souffrir les outrages avec humilité et en silence.

Dieu nous attaque toujours par notre faible. On ne tue personne en le frappant sur les endroits morts, comme sur les ongles ou sur les cheveux, mais en attaquant les parties les plus vivantes qu'on nomme nobles. Quand Dieu veut nous faire mourir à nous-mêmes il nous prend toujours par ce qui est en nous le plus vif et comme le centre de la vie. Il proportionne ainsi les croix. Laissez-vous humilier. Le silence et la paix dans l'humiliation sont le vrai bien de l'âme. On serait tenté de parler humblement et l'on en aurait mille beaux prétextes ; mais il est encore meilleur de se taire humblement. L'humilité qui parle encore est encore suspecte. En parlant, l'amour-propre se soulage un peu.

Ne vous échauffez plus le sang sur les discours des hommes. Laissez-les parler et tâchez de faire la volonté de Dieu. Pour celle des hommes vous ne viendrez jamais à bout de la faire : elle n'en vaut pas même la peine. Un peu de silence, de paix et d'union à Dieu doit bien consoler de tout ce que les hommes disent injustement. Il faut les aimer sans compter sur leur amitié. Ils s'en vont ; ils s'en retournent ; laissez-les aller et venir ; c'est de la

(1) Math. 11, v. 92.

plume que le vent emporte. Ne regardez que Dieu seul en eux : c'est lui seul qui nous console ou qui nous afflige par eux selon nos besoins.

Possédez votre âme en patience. Renouvelez-vous souvent en la présence de Dieu pour vous modérer, pour vous rapetisser et pour vous proportionner aux petits. Il n'y a rien de grand que la petitesse, la charité, la défiance de soi-même, le détachement de son sens et de sa volonté. Toute vertu haute et raide est opposée à Jésus-Christ.

SOIXANTE-DEUXIÈME LETTRE

S'appliquer fidèlement au recueillement, s'humilier et résister à la curiosité.

Je ne sais pour vous que ce que je vous ai toujours dit : obéissez simplement à votre directeur, sans écouter ni votre raison ni votre goût. Vous avez les conseils d'un homme très éclairé et très pieux. Pour moi, voici ce que je puis vous dire en général. Vous devriez, ce me semble, être ferme pour réserver des heures de recueillement, autrement vous serez la croix de celle qui veut que vous soyez son soutien. Vous avez un penchant terrible à la dissipation et à la vaine complaisance ; vous aimez à être applaudi et à vous applaudir vous-même ; vous sentez dans votre raison et dans votre courage naturel une force qui nourrit votre orgueil. Il n'y a que le recueillement qui puisse amortir cette vie superbe, et tempérer votre insupportable vivacité.

Remarquez seulement deux choses, pour vos heures de recueillement ; l'une que vous ne devez point les réserver par esprit de contradiction et

d'impatience contre N... qui voudrait toujours vous avoir. Quand vous sentirez que vous agissez par ce mauvais esprit, il faut vous en punir, en cédant pour ce jour-là à ses empressements les plus importuns. L'autre règle est de ne vous réserver que les temps nécessaires pour vous recueillir et pour nourrir votre âme. Rien pour l'amusement en votre particulier ; rien pour la curiosité qui est un grand piège pour vous. Pour la manière de réserver du temps elle doit être ferme, mais douce et tranquille.

Que vos lectures et vos oraisons soient simples ; que l'esprit cherche moins et que le cœur se livre davantage. Tout ce qui paraît remplir votre esprit ne fait que l'enfler ; vous croyez nourrir votre zèle et vous nourrissez votre hauteur. Il n'est pas question de savoir beaucoup, mais de savoir s'apetisser et devenir enfant sous la main de Dieu. Je le prie, non seulement de vous faire petit, mais encore de vous anéantir sans réserve.

Pour les sujets de crainte, je ne crois pas que vous deviez vous forcer pour y entrer. Vous trouverez souvent de bonnes âmes qui vous presseront de le faire, et qui trembleront pour vous quand elles ne vous verront pas trembler : mais ne vous gênez point ; suivez simplement votre attrait ; et pourvu que vous soyez fidèle au recueillement et à l'humilité, demeurez en paix. C'est assez craindre que de craindre de déplaire à Dieu.

Pour votre curiosité sur les meilleurs livres, il faut la réprimer. Vous avez éprouvé qu'elle vous est dangereuse ; et c'est une lumière sur laquelle vous devez à Dieu une singulière reconnaissance. Sous prétexte de chercher une solide instruction, on conserve un goût qui flatte l'amour-propre, et

qui entretient une certaine hauteur d'esprit qui s'oppose à l'esprit de Dieu. Il faut s'abaisser, se rendre simple, devenir enfant. C'est là que se trouve la vraie instruction qui est l'inférieure, et non dans les choses qui ont de l'éclat au dehors.

SOIXANTE-TROISIÈME LETTRE

Avantage de s'être vu près de la mort.

Il est bon d'aller aux portes de la mort : on y voit Dieu de plus près ; on s'accoutume à faire ce qu'il faudra faire bientôt. On doit mieux se connaître quand on a été si près du jugement de Dieu et des rayons de la vérité éternelle. Oh ! que Dieu est grand, qu'il est tout, que nous ne sommes rien, quand nous sommes si près de lui, et que le voile qui nous le cache va se lever ! Profitez de cette grâce pour vous détacher du monde et encore plus de vous-même ; car on ne tient aux autres choses que pour soi ; et tous les autres attachements se réduisent à celui-là.

Aimez-donc Dieu et renoncez vous vous-mêmes pour l'amour de lui. N'aimez ni votre esprit ni votre courage. N'ayez aucune complaisance dans les dons de Dieu, tels que le désintéressement, l'équité, la sincérité, la générosité pour le prochain. Tout cela est de Dieu ; mais tout cela se tourne en poison, tout cela nous remplit et nous enfle dès que nous y prenons un appui secret. Il faut être anéanti à ses propres yeux et agir dans cet esprit en toute occasion. Il faut que nous soyons, dans toute notre vie, cachés et comme anéantis de même que Jésus-Christ dans le sacrement de son amour.

SOIXANTE-QUATRIÈME LETTRE

Sentiments qu'on doit avoir de soi-même. Facilité à laisser voir ses petitesses.

Quand quelqu'un croirait voir en vous des petitesses, vous ne devriez point écouter la peine que vous en ressentiriez. Il y a une hauteur secrète et une délicatesse d'amour-propre à souffrir impatiemment qu'on nous croie capables de petitesse et de faiblesse dans nos sentiments. Vous l'avez bien senti vous-même quand vous avez dit : *Mon orgueil s'en serait défendu : peut-être y en a-t-il à cette justification, etc.* Pour moi, non seulement je veux bien que les hommes me croient capable de petitesse, mais encore je veux le croire : et je ne trouve de paix au-dedans de moi qu'autant que je n'y trouve aucune grandeur, aucune force, aucune ressource, et que je me vois capable de tout ce qui est le plus misérable, pour ne trouver mon secours qu'en Dieu seul.

Au reste vous avez très bien fait de dire simplement ce que vous éprouviez dans votre cœur. Quand on ne suit point volontairement ses délicatesses et qu'on les déclare avec simplicité, malgré la répugnance qu'on a à les dire, on a fait ce qui convient et il faut demeurer en paix.

Vous revenez au recueillement et à l'oraison : vous avez la lumière et l'attrait de travailler à éteindre votre vivacité : vous voulez être simple et docile pour renoncer à votre propre sens. Voilà des fondements solides : le reste se fera peu à peu. Il s'agit de mourir ; mais Dieu travaille avec nous. Il agit par persuasion et par amour. Il faut croire et vouloir

tout ce qu'il demande ; et il ne demande que de mettre son saint amour en la place de notre amour-propre trompeur et injuste.

SOIXANTE-CINQUIÈME LETTRE

Nécessité et bonheur de souffrir dans cette courte vie.

Je prends part à toutes vos peines ; mais il faut bien porter la croix avec Jésus-Christ dans cette courte vie. Bientôt nous n'aurons plus le temps de souffrir : ce sera celui de régner avec un Dieu consolateur, qui aura essuyé nos larmes de sa propre main, et devant qui les douleurs et les gémissements s'enfuiront à jamais. Pendant qu'il nous reste encore ce moment si court et si léger des épreuves, ne perdons rien du prix de la croix. Souffrons humblement et en paix. L'amour-propre nous exagère nos peines et les grossit dans notre imagination. Une croix portée simplement, sans ces retours d'un amour-propre ingénieux à les augmenter, n'est qu'une demi-croix. Quand on souffre dans cette simplicité d'amour, non seulement on est heureux malgré la croix, mais encore on est heureux par elle ; car l'amour se plaît à souffrir par le bien-aimé et la croix qui rend conforme au bien-aimé est un lieu d'amour qui console.

Portez le pesant fardeau d'une personne fort âgée qui ne peut plus se porter elle-même. La raison s'affaiblit à cet âge, la vertu même, si elle n'a été bien profonde, semble se relâcher ; l'humeur et l'inquiétude ont alors toute la force que l'esprit perd et c'est la seule vivacité qui reste. Oh ! que voilà une bonne et précieuse croix ! il la faut embrasser, la porter tous les jours et peut-être jusqu'à la mort. Il y a là de quoi faire mourir l'esprit et le corps.

Mais encore est-ce un bonheur et un soulagement que vous ayez des heures libres pour respirer en paix dans le sein de Notre-Seigneur. C'est là qu'il faut se délasser et se renouveler pour recommencer le travail. Ménagez votre santé. Soulagez même votre esprit par quelques intervalles de repos, de joie et de liberté innocente. Plus l'âge avance, moins il faut espérer d'une personne qui n'a point de ressources. Il ne faut presque rien prendre sur elle ; mais aussi ne prenez pas trop sur vous.

SOIXANTE-SIXIÈME LETTRE

Amortir notre activité naturelle.

Je crains que votre vivacité naturelle ne vous consume au milieu des choses pénibles qui vous environnent. Vous ne sauriez trop laisser amortir votre naturel par l'oraison et par un fréquent renouvellement de la présence de Dieu dans la journée. Une personne chrétienne qui s'échauffe par les bagatelles de ce monde, et que la présence de Dieu vient surprendre dans cette vivacité, est comme un petit enfant qui se voit surpris par sa mère quand il se fâche dans quelqu'un de ses jeux. Il est tout honteux d'être découvert. Demeurons donc en paix, faisons le mieux ou le moins mal que nous pouvons pour tous nos devoirs extérieurs, et occupons-nous intérieurement de celui qui doit être tout notre amour.

N'apercevez jamais vos mouvements naturels sans les laisser tomber, afin que la grâce seule vous possède librement. Il faut suspendre l'action dès qu'on sent que la nature y domine. Cette fidélité fait presque autant au corps qu'à l'âme. On ne néglige rien, et l'on ne se trouble point comme Marthe.

SOIXANTE-SEPTIÈME LETTRE

Accorder la condescendance pour autrui avec la fermeté nécessaire pour ne point se laisser déranger dans la réserve des temps pour prier et se recueillir.

Je vous plains ; mais il faut souffrir. Nous ne sommes en ce monde que pour nous purifier en mourant à nos inclinations et à toute volonté propre. Mourez donc, vous en avez de bonnes occasions. Quel dommage de les laisser perdre ! Je suis convaincu comme vous qu'il ne faut rien relâcher sur le règlement journalier ; mais pour le jour entier et la retraite de huit jours, il faut compatir à l'infirmité du prochain. Vous pourrez reprendre en menu détail ce que vous perdrez en gros. Il faut un peu d'art avec les gens pressés de vapeurs. Si on leur montre sans adoucissement tout ce qu'on veut faire, on les met au désespoir : d'un autre côté, si vous leur laissez la moindre espérance de vous envahir, ils ne lâchent jamais prise jusqu'à ce qu'ils vous aient mis à leur point. Il faut donc couler adroitement, selon les occasions, sur certaines petites choses : et pour celles qu'on croit essentielles il faut toute la fermeté dont vous avez usé sur le règlement.

Mais souvenez-vous que la vraie fermeté est douce, humble et tranquille. Toute fermeté âpre, hautaine et inquiète, est indigne de soutenir les œuvres de Dieu. Dieu, dit l'Écriture, agit *avec force et douceur* (1) : agissez donc de même ; et quand il vous échappera d'agir rudement, humiliez-vous aussitôt sans vous amollir. Avouez que vous avez tort pour les manières, et pour le fond gardez

(1) Sag. 8, v. 11.

votre règlement. D'ailleurs, vous ne sauriez avoir trop de complaisance, d'attachement et d'assiduité. Il n'y a ni lecture ni oraison qui vous fasse autant mourir à vous-même que cette sujétion, pourvu que vous trouviez dans vos heures de réserve le recueillement nécessaire pour apprendre à faire un bon usage de cette espèce de servitude et que la dissipation des affaires ne vous dessèche point le cœur. En un mot, recueillez-vous autant que vous le pouvez, selon votre règlement, et donnez ensuite le reste de votre temps à la charité, qui ne s'ennuie jamais, qui souffre, qui s'oublie, qui se fait petit enfant pour l'amour d'autrui.

SOIXANTE-HUITIÈME LETTRE

Le naturel ne se surmonte pas tout d'un coup.

Je prie Dieu que cette nouvelle année soit pour vous un renouvellement de grâce et de bénédiction. Je ne m'étonne point de ce que vous ne goûtez pas le recueillement comme vous le goûtiez en sortant d'une longue et pénible agitation. Tout s'use. Un naturel vif, qui est accoutumé à l'action, languit dès qu'il se trouve dans la solitude et dans une espèce d'oisiveté. Vous avez été pendant un grand nombre d'années dans une nécessité de dissipation et d'activité au dehors. C'est ce qui m'a fait craindre pour vous, à la longue, la vie morte d'ici-bas. Vous étiez d'abord dans la ferveur du noviciat, où l'on ne trouve rien de difficile. Vous disiez comme saint Pierre : *Il est bon que nous soyons ici* (1). Mais il est dit que saint Pierre *ne savait pas ce qu'il disait*, et nous sommes souvent de même. Dans les moments de

(1) Marc. 9, v. 4, 5.

ferveur nous croyons pouvoir tout : dans les moments de tentation et de découragement nous croyons ne pouvoir plus rien et que tout est perdu. Mais nous nous trompons dans ces deux cas.

La dissipation que vous éprouvez ne doit pas vous étonner : vous en portiez le fonds lors même que vous sentiez tant d'ardeur pour vous recueillir. Le naturel, l'habitude, tout vous porte à l'activité et à l'empressement. Il n'y avait que la lassitude et l'accablement qui vous faisaient goûter une vie tout opposée. Mais vous vous mettrez peu à peu, par fidélité à la grâce, dans cette vie toute concentrée, dont vous n'avez eu qu'un goût passager. Dieu le donne d'abord pour montrer où il mène ; puis il l'ôte pour faire sentir que ce bien n'est pas à nous, que nous ne sommes maîtres ni de l'avoir ni de le conserver, et que c'est un don de grâce qu'il faut demander en toute humilité.

Ne soyez point alarmé de vous trouver vif, impatient, hautain, décisif : c'est votre faux naturel, il faut le sentir. Il faut porter, comme dit saint Augustin, le joug de la confusion quotidienne de nos péchés. Il faut sentir notre faiblesse, notre misère, notre impuissance de nous corriger. Il faut désespérer de notre cœur et n'espérer qu'en Dieu. Il faut se supporter sans se flatter et sans négliger le travail pour notre correction. En attendant que Dieu nous délivre de nous-mêmes, nous devons en être désabusés. Laissons-nous rapetisser sous sa puissante main ; rendons-nous souples et maniables en cédant dès que nous sentons quelque résistance de la volonté propre. Demeurez en silence le plus que vous pouvez. Évitez de décider ; suspendez vos jugements, vos goûts et vos aversions. Arrêtez-vous, et interrom-

pez votre action dès que vous apercevrez qu'elle est trop vive. Ne vous laissez point aller à vos goûts trop vifs, même pour le bien.

SOIXANTE NEUVIÈME LETTRE

Réserver toutes ses affections pour Dieu.

Ce que je vous souhaite le plus est un certain calme que le recueillement, le détachement et l'amour de Dieu donnent. Quand on aime quelque chose hors de Dieu, dit saint Augustin, on en aime moins Dieu. C'est un ruisseau dont on détourne un peu d'eau. Ce partage diminue ce qui va à Dieu ; et c'est dans ce partage que se ressentent toutes les inquiétudes du cœur. Dieu veut tout, et sa jalousie ne laisse point en paix un cœur partagé. La moindre affection hors de lui fait un entre-deux et cause un malaise. Ce n'est que dans un amour sans réserve que l'âme mérite de trouver la paix.

La dissipation, qui est opposée au recueillement, réveille toutes les affections des créatures : par là, elle tiraille l'âme et la fait sortir de son vrai repos. De plus, elle excite les sens et l'imagination : c'est un travail pénible que de les apaiser, et cette occupation est encore une espèce de distraction inévitable.

Occupez-vous donc le moins que vous pourrez de tout ce qui est extérieur. Donnez aux affaires dont la providence vous charge, une certaine attention paisible et modérée aux heures convenables : laissez le reste. On fait beaucoup plus par une application douce et tranquille en la présence de Dieu, que par les plus grands empressements et par les industries d'une nature inquiète.

SOIXANTE-DIXIÈME LETTRE

Porter l'esprit d'oraison dans tout ce que l'on fait.

Il ne vous reste qu'à tourner vos soins vers vous-même. Ne vous découragez point pour vos fautes : supportez-vous en vous corrigeant comme on supporte et corrige tout ensemble le prochain dont on est chargé. Laissez tomber une certaine activité d'esprit qui use votre corps et qui vous fait commettre des fautes. Accoutumez-vous à étendre peu à peu l'oraison jusque sur les occupations extérieures de la journée. Parlez, agissez, travaillez en paix comme si vous étiez en oraison ; car, en effet, il faut y être.

Faites chaque chose sans empressement par l'esprit de grâce. Dès que vous apercevrez l'activité naturelle qui se glisse, rentrez doucement dans l'intérieur où est le règne de Dieu. Écoutez ce que l'attrait de grâce demande : alors ne dites et ne faites que ce qu'il vous mettra au cœur. Vous verrez que vous serez plus tranquille ; que vos paroles seront plus courtes et plus efficaces, et qu'en travaillant moins, vous ferez plus de choses utiles. Il ne s'agit point d'une contention perpétuelle de tête qui serait impraticable : il ne s'agit que de vous accoutumer à une certaine paix, où vous consulterez facilement le bien-aimé sur ce que vous aurez à faire. Cette consultation, très simple et très courte se fera bien plus aisément avec lui que la délibération empressée et tumultueuse qu'on fait d'ordinaire avec soi quand on se livre à sa vivacité naturelle.

Quand le cœur a déjà sa pente vers Dieu, on peut

facilement s'accoutumer à suspendre les mouvements précipités de la nature, et à attendre le second moment où l'on peut agir par grâce en écoutant Dieu. C'est la mort continuelle à soi-même qui fait la vie de la foi. Cette mort est une vie douce, parce que la grâce qui donne la paix succède à la nature qui cause le trouble. Essayez, je vous conjure, de vous accoutumer à cette dépendance de l'esprit intérieur: alors tout deviendra peu à peu oraison. Vous souffrirez : mais une souffrance paisible n'est qu'une demi-souffrance.

SOIXANTE ET-ONZIÈME LETTRE

Ménagement des forces du corps pour une personne faible, et amortissement de l'activité de l'esprit et des sentiments.

Vous ne devez point écouter vos scrupules sur les soulagements que l'on vous donne. Votre complexion est très délicate et votre âge avancé ; le moindre accident vous accablerait. N'attendez pas une maladie pour ménager vos forces. Il faut prévenir les maux, et non pas attendre qu'ils soient venus. En l'état où vous êtes il n'est plus permis de rien hasarder. Malgré ce petit ménagement votre vie ne sera pas fort voluptueuse.

Pour l'esprit, la mortification doit être d'un plus fréquent usage. Il faut amortir votre vivacité, renoncer à votre propre sens, retrancher les petites curiosités, les désirs de réussir et les empressements pour s'attirer ce qui flatte l'amour-propre. Le silence, pour se familiariser avec la présence de Dieu, est le grand remède à nos maux ; c'est le moyen de mourir à toute heure dans la vie la plus commune.

Profitez de votre repos pour vous tranquilliser, pour adoucir votre humeur, pour nourrir la charité, pour abaisser la présomption, pour amortir les saillies, pour conserver le recueillement et la présence de Dieu avec la douceur et la condescendance nécessaires pour le prochain : *faites cela et vous vivrez*. Dieu a mis dans votre tempérament un grand trésor, en y mettant de quoi brûler à petit feu et mourir à toutes les heures du jour. Ce qui échaufferait à peine les autres vous enflamme jusque dans la moelle des os. Rien ne vous choque et ne vous plaît à demi. C'est ce qu'il est bon que vous connaissiez, afin que vous puissiez vous défier de vos goûts et de vos répugnances.

SOIXANTE-DOUZIÈME LETTRE.

Avis sur la vivacité et le sentiment.

Ne vous laissez point aller à la vivacité de vos goûts ni de vos dégoûts. Défiez-vous même d'un certain zèle de ferveur qui vous exposerait à des mécomptes dangereux. Ne vous pressez jamais sur rien, et principalement sur les changements de demeure. Évitez la dissipation sans vous exposer trop à la langueur et à l'ennui. Ne craignez point de soulager un peu votre esprit par une société pieuse et réglée. Contentez-vous de la ferveur intérieure que Dieu vous donne, sans vouloir la forcer pour la rendre plus paisible et plus consolante. Le grand point est de faire fidèlement la volonté de Dieu pour mourir à soi, malgré les sécheresses et les répugnances qu'on y ressent. Je prie Notre-Seigneur de vous donner une paix, non de vie et de nourriture pour l'amour-propre, mais de mort et de renoncement par amour pour lui. C'est en lui que je vous suis entièrement dévoué.

SOIXANTE-TREIZIÈME LETTRE.

Pourquoi Dieu permet que la ferveur diminue.

Je ne saurais recevoir de vos nouvelles sans en ressentir une véritable joie. J'en ai une autre qui vous surprendra et qu'il faut que vous me pardonniez : c'est celle de vous voir un peu moins dans une ferveur sensible sur laquelle vous comptiez trop. Il est bon d'éprouver sa faiblesse et d'apprendre par expérience que la ferveur est passagère. Quand nous l'avons, c'est Dieu qui nous la donne, par condescendance, pour soutenir notre faiblesse. C'est le lait des petits enfants : ensuite il faut être sevré et manger le pain sec des personnes d'un âge mûr.

Si l'on avait, sans aucune interruption, ce goût et cette facilité pour le recueillement, on serait fort tenté de les compter pour un bien propre et assuré. On ne sentirait plus ni sa faiblesse ni sa pente au mal. On n'aurait point assez de défiance de soi, et l'on ne recourrait point assez humblement à la prière.

Mais, quand cette ferveur sensible souffre des interruptions, on sent ce qu'on a perdu ; on reconnaît d'où il venait ; on est réduit à s'humilier pour le retrouver en Dieu ; on le sert avec d'autant plus de fidélité qu'on goûte moins de plaisir en le servant ; on se contraint, on sacrifie son goût ; on ne va point à la faveur des vents et des voiles, c'est à force de rames et contre le torrent ; on prend tout sur soi ; on est dans l'obscurité, et l'on se contente de la pure foi ; on est dans la peine et dans l'amertume, mais on veut y être ; et ce n'est point par le plaisir qu'on tient à Dieu, on est prêt à recevoir ce

goût dès que Dieu le rendra; on se reconnaît faible; et l'on comprend que quand Dieu nous rend ce goût c'est pour ménager notre faiblesse; mais quand il prive de ce goût, on en porte humblement en paix la privation, et l'on compte que Dieu sait beaucoup mieux que nous ce qu'il nous faut.

Ce qui dépend de nous et qui doit être toujours uniforme est la bonne volonté. Cette volonté n'en est que plus rare lorsqu'elle est toute sèche et toute nue, sans se relâcher jamais.

Soyez ferme à observer vos heures d'oraison comme si vous aviez encore la plus grande facilité. Profitez même du temps de la journée où vous n'avez qu'une demi-occupation des choses extérieures, pour vous occuper de Dieu intérieurement: par exemple, travaillez à votre ouvrage dans une présence simple et familière de Dieu. Il n'y a que les conversations où cette présence est moins facile: on peut néanmoins se rappeler souvent une vue générale de Dieu, qui règle toutes les paroles et qui réprime, en parlant aux créatures, toutes les saillies trop vives, tous les traits de hauteur ou de mépris, toutes les délicatesses de l'amour-propre. Supportez-vous vous-mêmes, mais ne vous flattez point. Travaillez efficacement et de suite, mais en paix et sans impatience d'amour-propre, à corriger vos défauts.

SOIXANTE-QUATORZIÈME LETTRE.

Utilité de sentir notre faiblesse sur la mort. Comment on doit porter la peine de ceux qu'on aime.

J'apprends que votre santé a été fort dérangée; et j'en suis véritablement alarmé. Vous savez que l'infirmité est une précieuse grâce que Dieu nous donne pour nous faire sentir la faiblesse de notre

âme par celle de notre corps. Nous nous flattons de mépriser la vie et de soupirer après la patrie céleste : mais quand l'âge et la maladie nous font envisager de plus près notre fin, l'amour-propre se réveille ; il s'attendrit sur lui-même, il s'alarme ; on ne trouve au fond de son cœur aucun désir du royaume de Dieu ; on ne trouve au dedans de soi que mollesse, lâcheté, tiédeur, dissipation, attachement à toutes les choses dont on se croyait détaché. Une expérience si humiliante nous est souvent plus utile que toutes les ferveurs sensibles sur lesquelles nous comptions peut-être un peu trop. Le grand point est de nous livrer à l'esprit de grâce pour nous laisser détacher de tout ce qui est ici-bas.

Ménagez votre extrême délicatesse : recevez avec simplicité les soulagements qu'un très bon et très prudent supérieur vous donnera : ne hasardez rien pour une santé si ébranlée ; le recueillement, la paix, l'obéissance, le sacrifice de la vie, la patience dans vos infirmités, seront d'assez grandes mortifications.

Je suis très sensible à votre juste douleur. Vous avez perdu une sœur très estimable et qui méritait parfaitement toute votre amitié. C'est une grande consolation que Dieu vous ôte. C'est que Dieu l'a voulu retrancher par la jalousie de son amour. Il trouve jusque dans les amitiés les plus légitimes et les plus pures, certains retours secrets d'amour-propre qu'il veut couper dans les plus profondes racines. Laissez-le faire. Adorez cette sévérité qui n'est qu'amour : entrez dans ses desseins. Pourquoi pleurerions-nous ceux qui ne pleurent plus et dont Dieu a essuyé à jamais les larmes ? C'est nous-mêmes que nous pleurons, et il faut passer à l'humanité cet attendrissement sur soi. Mais la foi nous

assure que nous serons bientôt réunis aux personnes que les sens nous représentent comme perdues. Vivez de la foi sans écouter la chair et le sang. Vous retrouverez dans notre centre commun, qui est le sein de Dieu, la personne qui a disparu à vos yeux. Encore une fois, ménagez votre faible santé dans cette rude épreuve ; calmez votre esprit devant Dieu ; ne craignez point de vous soulager, même l'imagination, par le secours de quelque société douce et pieuse. Il ne faut point avoir honte de se traiter en enfant quand on en ressent le besoin.

SOIXANTE-QUINZIÈME LETTRE.

S'accoutumer à la perte de ce qui flatte, dans la ferveur et le recueillement sensible.

Je ne suis nullement surpris de ce que vous ne retrouvez plus le même recueillement qui vous était si facile et si ordinaire l'année passée. Dieu veut vous accoutumer à une fidélité moins douce et plus pénible à la nature. Si cette facilité à vous recueillir était toujours égale, elle vous donnerait un appui trop sensible et comme naturel : vous n'éprouveriez en cet état ni croix intérieures ni faiblesse. Vous avez besoin de sentir votre misère ; et l'humiliation qui vous en reviendra vous sera plus utile, si vous la portez patiemment sans vous décourager que la ferveur la plus consolante.

Il est vrai qu'il ne faut jamais abandonner l'oraison. Il faut supporter la perte de ce qu'il plaît à Dieu de vous ôter ; mais il ne vous est pas permis de vous rien ôter à vous-même, ni même de laisser rien perdre par négligence volontaire. Continuez donc à faire votre oraison. Mais faites-là en la manière la

plus simple et la plus libre, pour ne point vous casser la tête. Servez-vous-y de tout ce qui peut vous renouveler la présence de Dieu sans effort inquiet. Dans la journée évitez tout ce qui vous dissipe, qui vous attache et qui excite votre vivacité. Calmez-vous autant que vous le pourrez sur chaque chose, et laissez tomber tout ce qui n'est point l'affaire présente. *A chaque jour suffit son mal.* (1) Portez votre sécheresse et votre dissipation involontaire comme votre principale croix. Vous pouvez essayer une petite retraite, mais ne la poussez pas trop loin; et soulagez-vous l'imagination selon votre besoin par des choses innocentes qui s'accordent avec la présence de Dieu.

SOIXANTE-SEIZIÈME LETTRE.

Avis pour l'extérieur et l'intérieur lorsqu'on est en sécheresse.

Oh! qu'il fait bon ne voir que les amis que Dieu nous donne, et d'être à l'abri de tout le reste ! Pour moi je soupirerais souvent au milieu de mes embarras après cette liberté que la solitude procure ; mais il faut demeurer dans sa route, et aller son chemin sans écouter son propre goût. Évitez l'ennui ; et donnez quelque soulagement à votre activité naturelle. Voyez un certain nombre de personnes dont la société ne soit pas épineuse et qui vous délassent au besoin. On n'a pas besoin d'un grand nombre de compagnies, et il faut s'accoutumer à n'y être pas trop délicat. Il suffit de trouver de bonnes gens paisibles et un peu raisonnables. Vous pouvez lire, faire quelque ouvrage, vous promener quand il fait beau, et varier vos occupations pour ne vous fatiguer d'aucune.

(1) Matth., v, 34.

A l'égard de votre tiédeur et du défaut de sentiment pour la vie intérieure, je ne suis nullement surpris que cette épreuve vous abatte. Rien n'est plus désolant. Vous n'avez que deux choses à faire, ce me semble ; l'une est d'éviter tout ce qui vous dissipe et qui vous passionne ; par-là vous retrancherez la source de tout ce qui distrait dangereusement et qui dessèche l'oraison. Il ne faut pas espérer la nourriture du dedans quand on est sans cesse au dehors. La fidélité à renoncer aux choses qui vous rendent trop vif et trop épanché dans les conversations est absolument nécessaire pour attirer l'esprit de recueillement et d'oraison. On ne saurait goûter ensemble Dieu et le monde ; on porte à l'oraison pendant deux heures le même cœur qu'on a pendant toute la journée.

Après avoir retranché les choses superflues qui vous dissipent, il faut tâcher de vous renouveler souvent dans la présence de Dieu, au milieu même de celles qui sont de devoir et de nécessité, afin que vous n'y mettiez point trop de votre action naturelle. Il faut tâcher d'agir sans cesse par grâce et par mort à soi. On y parvient doucement, en suspendant souvent la rapidité d'un tempérament vif, pour écouter Dieu intérieurement et pour le laisser prendre possession de soi.

SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME LETTRE

Moyens pour se conserver en paix avec les autres.

Pour être content des meilleures personnes, il faut se contenter de peu et supporter beaucoup. Les personnes les plus parfaites ont bien des imperfections ; nous en avons aussi de grandes. Nos défauts,

joints aux leurs, rendent le support très difficile : mais *on accomplit la loi de Jésus-Christ en portant les fardeaux réciproques* (1). Il faut en faire une charitable compensation. Le fréquent silence, le recueillement habituel, l'oraison, le détachement de soi-même, le renoncement à toutes les curiosités de critique, la fidélité à laisser tomber toutes les vaines réflexions d'un amour-propre jaloux et délicat, servent beaucoup à conserver la paix et l'union. Oh ! qu'on s'épargne de peines par cette simplicité ! Heureux qui ne s'écoute point et qui n'écoute point aussi les discours des autres !

Contentez-vous de mener une vie simple selon votre état. D'ailleurs, obéissez, portez vos petites croix journalières : vous en avez besoin, et Dieu ne vous les donne que par pure miséricorde. Le grand point est de mépriser sincèrement, et de consentir à être méprisé si Dieu le permet. Ne vous nourrissez que de lui. Saint Augustin dit que sa mère ne vivait que d'oraison : vivez-en, et mourrez à tout le reste. On ne vit à Dieu que par une mort continuelle à soi-même.

SOIXANTE-DIX-HUITIÈME LETTRE.

Sur l'impression pénible que l'on a de la mort.

Je ne suis nullement surpris d'apprendre que l'impression de la mort est plus vive en vous à mesure que l'âge et l'infirmité vous la font voir de plus près. Je la ressens aussi. Il y a un âge où la mort se fait considérer plus souvent et par des réflexions plus fortes. D'ailleurs il y a un temps de retraite où l'on a moins de distractions par rapport à ce grand

(1) Gal, 6, v. 2.

objet. Dieu se sert même de cette rude épreuve pour nous désabuser de notre courage, pour nous faire sentir notre faiblesse, et pour nous tenir bien petits dans sa main.

Rien n'est plus humiliant qu'une imagination troublée où l'on ne peut plus retrouver son ancienne confiance en Dieu. C'est le creuset de l'humiliation, où le cœur se purifie par le sentiment de sa faiblesse et de son indignité. *Aucun vivant*, dit le Saint-Esprit, *ne sera justifié devant vous* (1). Il est encore écrit que *les astres mêmes ne sont pas assez purs aux yeux* de notre juge (2). Il est certain que *nous l'offensons tous en beaucoup de choses* (3). Nous voyons nos fautes, et nous ne voyons pas nos vertus. Il nous serait même dangereux de les voir si elles sont réelles.

Ce qu'il y a à faire est de marcher toujours tout droit et sans relâche avec cette peine, comme nous tâchions de marcher dans la voie de Dieu avant de sentir ce trouble. Si cette peine nous faisait voir en nous quelque chose à corriger, il faudrait être d'abord fidèles à cette lumière, mais le faire avec dépendance d'un bon conseil pour ne point tomber dans le scrupule. Ensuite il faut demeurer en paix, ne point écouter l'amour-propre qui s'attendrit sur soi à la vue de notre mort ; se détacher de la vie, la sacrifier à Dieu et s'abandonner à lui avec confiance. On demandait à saint Ambroise mourant s'il n'était pas peiné par la crainte des jugements de Dieu. Il répondit : *Nous avons un bon maître.* C'est ce qu'il faut nous répondre à nous-mêmes. Nous avons besoin de mourir dans une incertitude impénétrable, non seu-

(1) Ps. 142, v. 2.
(2) Job, 15, v. 15
(3) Jac. 3, v, 2.

lement des jugements de Dieu sur nous, mais encore de nos propres dispositions. Il faut, comme saint Augustin le dit, que nous soyons réduits à ne pouvoir présenter à Dieu que *notre misère et sa miséricorde*. Notre misère est l'objet propre de la miséricorde, et cette miséricorde est notre unique titre. Lisez dans votre état de tristesse tout ce qui peut nourrir la confiance et soulager votre cœur. *O Israël, que Dieu est bon à ceux qui ont le cœur droit* (1) ! Demandez-lui cette droiture de cœur qui lui plaît tant et qui le rend si compatissant à nos faiblesses.

SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME LETTRE

S'abandonner à Dieu, obéir, se taire, souffrir.

Il faut se détacher de la vie. C'est par la douleur et par les maladies qu'on fait son apprentissage pour la mort. Sacrifions de bon cœur à Dieu une vie courte, fragile et pleine de misères : c'est se procurer un mérite devant Dieu en renonçant à ce qui n'est digne que de mépris.

Laissez faire votre supérieur et votre communauté qui prennent soin de vous conserver. La simplicité consiste à se laisser juger par ses supérieurs, à leur obéir après leur avoir représenté sa pensée ; à faire dans cette obéissance ce qu'on voudrait que les autres fissent ; et à ne plus s'écouter soi-même après qu'on a dit ce qu'on croit convenable.

Demeurez en paix dans votre solitude sans prêter l'oreille aux disputes présentes. Bornez-vous à écouter l'Église sans raisonner. On est heureux quand on veut bien être pauvre d'esprit : cette pauvreté intérieure doit être notre unique trésor. Les savants mêmes ne savent plus rien dès qu'ils ne sont plus de

(1) Ps. 27, v. 2.

petits enfants entre les bras de leur mère. Parlez à Dieu pour la paix de l'Église, ne parlez point aux hommes. Le silence humble et docile sera votre force. Portez patiemment votre croix qui est l'infirmité Voilà votr vocation présente ; se taire, obéir, souffrir, s'abandonner à Dieu pour la vie et pour la mort : c'est votre pain quotidien. Ce pain est dur et sec ; mais il est au-dessus de toute substance et très nourrissant dans la vie de la foi, qui est une mort continuelle de l'amour-propre.

QUATRE-VINGTIÈME LETTRE

Ce que l'on fait sans goût et avec peine pour Dieu est de plus grand prix que de qui ce fait autrement.

J'ai remarqué que vous comptiez un peu trop sur votre recueillement et sur votre ferveur. Dieu a retiré ces dons sensibles pour vous en détacher, pour vous apprendre combien vous êtes faible par votre propre fonds, et pour vous accoutumer à servir Dieu sans ce goût qui facilite les vertus. On fait beaucoup plus pour lui en faisant les mêmes choses sans plaisir et avec répugnance. Je fais peu pour mon ami quand je vais le voir à pied en me promenant, parce que j'aime la promenade, et que j'ai d'excellentes jambes avec lesquelles je me fais un très grand plaisir de marcher. Mais si je deviens goutteux, tous les pas que je fais me coûtent beaucoup ; je ne marche plus qu'avec douleur et répugnance : alors les mêmes visites que je rendais autrefois à mon ami et dont il ne me devait pas tenir un grand compte, commencent à être d'un nouveau prix ; elles sont la marque d'une très vive et très forte amitié : plus j'ai de peine à les lui rendre, plus il doit m'en savoir gré ; un

pas a plus de mérite que cent n'en avaient autrefois· Je ne dis pas ceci pour vous flatter et vous remplir d'une vaine confiance. A Dieu ne plaise ! C'est seulement pour vous empêcher de tomber dans une très dangereuse tentation, qui est celle du découragement et du trouble. Quand vous êtes dans l'abondance et dans la ferveur intérieure, comptez alors pour rien vos bonnes œuvres qui coulent, pour ainsi dire, de source. Quand, au contraire, vous vous sentez dans la sécheresse, et l'obscurité, la pauvreté et presque l'impuissance intérieure, demeurez petite sous la main de Dieu en état de foi nue ; reconnaissez votre misère : retournez-vous vers l'amour tout-puissant, et ne vous défiez jamais de son secours. Oh ! qu'il est bon de se voir dépouillé des appuis sensibles qui flattent l'amour-propre, et réduit à connaître cette parole du Saint-Esprit : *Nul vivant ne sera justifié devant vous* (1).

Marchez toujours, au nom de Dieu, quoiqu'il vous semble que vous n'ayez pas la force ni le courage de mettre un pied devant l'autre. Tant mieux que le courage humain vous manque. L'abandon à Dieu ne vous manquera pas dans votre impuissance. Saint Paul s'écrie : *C'est quand je suis faible que je suis fort* (2). Et quand il demande à être délivré de sa faiblesse, Dieu lui répond : *C'est dans l'infirmité que la vertu se perfectionne*. Laissez-vous donc perfectionner par l'expérience de votre imperfection, et par un humble recours à celui qui est la force des faibles. Occupez-vous, avec une liberté simple dans l'oraison, de tout ce qui vous aidera à être en oraison et qui nourrira en vous le recueillement. Ne vous gênez point. Soulagez votre imagi-

(1) Ps, 142, v. 2.
(2) II. Cor. 12, v. 9, 10.

nation, tantôt impatiente et tantôt épuisée. Servez-vous de tout ce qui pourra la calmer et vous faciliter un commerce familier d'amour avec Dieu. Tout ce qui sera de votre goût et de votre besoin, dans ce commerce d'amour, sera bon. *Là où est l'esprit de Dieu, là est la liberté* (1). Cette liberté simple et pure consiste à chercher naïvement dans l'oraison, la nourriture de l'amour qui nous occupe le plus facilement du bien-aimé. Votre pauvreté intérieure vous ramènera souvent au sentiment de votre misère. Dieu, si bon, ne vous laissera pas perdre de vue combien vous êtes indigne de lui, et votre indignité vous ramènera aussitôt à sa bonté infinie. Courage ! l'œuvre de Dieu ne se fait que par la destruction de nous-mêmes. Je le prie de vous soutenir, de vous consoler, de vous appauvrir, et de vous faire sentir cette aimable parole : *Bienheureux les pauvres d'esprit !*

QUATRE-VINGT-UNIÈME LETTRE.

Ce qu'il faut faire quand on se trouve en paix.

Je suis ravi de ce que vous êtes si content de votre retraite, et de ce que Dieu vous donne autant de paix au dedans qu'au dehors. Je prie celui qui a commencé en vous cette bonne œuvre qu'il l'achève jusqu'au jour de Jésus-Christ. Il ne vous reste qu'à profiter de ces temps qui coulent avec tant de paix, pour vous recueillir. Il faut chanter dans votre cœur cet *amen* et cet *alleluia* dont retentit la céleste Jérusalem. C'est un acquiescement continuel à la volonté de Dieu, et un sacrifice sans réserve de la nôtre pour faire la sienne.

(1) II Cor. 3, v. 27.

Il faut en même temps écouter Dieu intérieurement avec un cœur dégagé de tous les préjugés flatteurs de l'amour-propre, pour recevoir fidèlement sa lumière sur les moindres choses à corriger en nous. Quand Dieu nous montre ce qu'il faut corriger, il faut céder aussitôt sans raisonner ni s'excuser, et abandonner, quoi qu'il en coûte, tout ce qui blesse la sainte jalousie de l'Époux. Quand on se livre ainsi à l'esprit de grâce pour mourir à soi, on découvre des imperfections jusque dans les meilleures œuvres, et on trouve en soi un fonds inépuisable de défauts raffinés.

Alors on dit avec horreur de soi que Dieu seul est bon. On travaille à se corriger d'une façon simple et paisible, mais continuelle, égale, efficace, et d'autant plus forte que tout le cœur y est réuni sans trouble et sans partage. On ne compte en rien sur soi, et on n'espère qu'en Dieu. Mais on ne se flatte ni ne se relâche point. On connaît que Dieu ne nous manque jamais, et que c'est nous qui lui manquons sans cesse. On n'attend point la grâce ; on reconnaît que c'est elle qui nous prévient et qui nous attend : on la suit, on s'y abandonne ; on ne craint que de lui résister dans la voie simple des vertus évangéliques. On se condamne sans se décourager ; on se supporte en se corrigeant.

Pour votre santé, il faut la ménager avec précaution : elle a toujours été très faible, elle doit l'être plus que jamais. A un certain âge, il ne faut plus rien prendre sur le corps, il ne faut abattre que l'esprit.

QUATRE-VINGT-DEUXIÈME LETTRE.

Comment on doit envisager la mort quand l'affaiblissement de l'âge nous la montre plus proche.

Je comprends sans peine que l'âge et les infirmités vous font regarder la mort de près, bien plus sérieusement que vous ne la regardiez autrefois de loin. Une vue éloignée et confuse, qu'on n'a dans le monde que dans certains moments, qu'avec de fréquentes distractions, n'est que comme un songe ; mais cette même vue rapproche et réalise tristement l'objet quand on le voit souvent dans la solitude et dans l'actuel affaiblissement de l'âge. Il ne coûte presque rien de s'abandonner de loin et en passant : mais s'abandonner de près et avec un regard fixe de la mort est un grand sacrifice.

Il faut vouloir sa destruction malgré le soulèvement de la nature et l'horreur qu'elle fait sentir. Feu M. Olier prenait sa main dans les derniers jours de sa vie et lui disait : *Corps de péché, tu pourriras bientôt. O éternité, que vous êtes près de moi!* Il n'est nullement question de sentir de la joie de mourir ; cette joie sensible ne dépend point de nous. Combien de grands saints ont été privés de cette joie ! Contentons-nous de ce qui dépend de notre volonté libre et prévenue par la grâce. C'est de ne point écouter la nature et de vouloir pleinement ce qu'il ne nous est pas donné de goûter. Que la nature rejette ce calice si amer ; mais que l'homme intérieur dise avec Jésus-Christ : *Cependant qu'il arrive, non ce que je voudrais, mais ce que vous voudrez* (1). Saint François de Sales distingue le consentement d'avec le sentiment. On

(1) Matth. 26, v. 39.

n'est pas maître de *sentir*, mais on l'est de *consentir* moyennant la grâce de Dieu.

Attendez la mort sans vous en occuper tristement d'une façon qui abat le corps et qui affaiblit la santé. On attend assez la mort quand on tâche de se détacher de tout, quand on s'humilie paisiblement sur ses moindres fautes avec le désir de les corriger ; quand on marche en la présence de Dieu; quand on est simple, docile, patient dans l infirmité, quand on se livre à l'esprit de grâce pour agir dans sa dépendance ; enfin quand on cherche à mourir à soi en toute occasion avant que la mort corporelle arrive. Mettez vos fautes à profit pour vous confondre ; supportez le prochain, oubliez l'oubli des hommes ; l'ami fidèle, l'époux du cœur ne vous oubliera jamais.

QUATRE-VINGT-TROISIÈME LETTRE

Dieu humilie l'âme par le sentiment de sa faiblesse.

Je suis dans une honteuse lassitude des croix. Il me semble qu'il ne me reste plus ni force ni haleine pour respirer dans la souffrance. La croix me fait horreur et ma lâcheté m'en fait aussi. Je suis, entre ces deux horreurs, à charge à moi-même. Je frémis toujours par crainte de quelque nouvelle occasion de souffrance. Ce n'est pas vivre que de vivre ainsi : mais qu'importe ? Notre vie ne doit être qu'une mort lente. Il n'y a qu'à se délaisser à la volonté toute-puissante qui nous crucifie peu à peu.

Mon cœur souffre dans ce moment sur ce que vous m'avez mandé, et votre souffrance augmente la mienne ; mais il y a en moi, ce me semble, un

fonds d'intérêt propre et une légèreté dont je suis honteux. La moindre chose triste pour moi m'accable ; la moindre qui me flatte un peu me relève sans mesure. Rien n'est si humiliant que de se trouver si tendre pour soi, si dur pour autrui, si poltron à la vue de l'ombre d'une croix, et si léger pour secouer tout à la première lueur flatteuse. Mais tout est bon. Dieu nous ouvre un étrange livre pour nous instruire quand il nous fait lire dans notre propre cœur.

QUATRE-VINGT-QUATRIÈME LETTRE

Sur le même sujet.

Cette tristesse qui vous fait languir m'alarme et me serre le cœur. Je la crains plus pour vous que toutes les douleurs sensibles. Je sais par expérience ce que c'est que d'avoir le cœur flétri et dégoûté de tout ce qui pourrait lui donner quelque soulagement. Je suis encore à certaines heures dans cette disposition d'amertume générale, et je sens bien que si elle était sans intervalle je ne pourrais y résister longtemps.

Je viens de faire une mission à Tournay : tout cela s'est assez bien passé, et l'amour-propre même y pourrait avoir quelque petite douceur ; mais dans le fond le bien que nous faisons est peu de chose. Si l'on n'était soutenu par l'esprit de foi, pour travailler sans voir le fruit de son travail, on se découragerait, car on ne gagne presque rien, ni sur les hommes pour les persuader, ni sur soi-même pour se corriger. Oh ! qu'il y a loin depuis le mépris et la lassitude de soi-même jusqu'à la véritable correction ! Je suis à moi-même tout un grand diocèse,

plus accablant que celui du dehors, et que je ne saurais réformer. Mais il faut se supporter sans se flatter, comme on doit le faire pour le prochain.

QUATRE-VINGT-CINQUIÈME LETTRE

Accepter les moyens dont Dieu se sert pour nous rapetisser.

Je souhaite fort que vous ayez la paix au dedans. Vous savez qu'elle ne peut se trouver que dans la petitesse ; et la petitesse n'est réelle qu'autant que nous nous laisserons rapetisser sous la main de Dieu en chaque occasion. Les occasions dont Dieu se sert consistent d'ordinaire dans la contradiction d'autrui qui nous désapprouve, et dans la faiblesse intérieure que nous éprouvons. Il faut nous accoutumer à supporter au dehors la contradiction d'autrui et au dedans notre propre faiblesse.

Nous sommes véritablement petits quand nous ne sommes plus surpris de nous voir corrigés au dehors et incorrigibles au dedans. Alors tout nous surmonte comme des petits enfants, et nous voulons être surmontés ; nous sentons que les autres ont raison, mais que nous sommes dans une sorte d'impuissance de nous vaincre pour nous redresser. Alors nous désespérons de nous-mêmes et nous n'attendons plus rien que de Dieu. Alors la correction d'autrui, quelque sèche et dure qu'elle soit nous paraît moindre que celle qui nous est due. Si nous ne pouvons pas la supporter, nous condamnons notre délicatesse encore plus que nos autres imperfections. La correction ne peut plus alors nous rapetisser tant elle nous trouve petits. La révolte intérieure, loin d'empêcher le fruit de la correction, est

au contraire ce qui nous en fait sentir le pressant besoin. En effet, la correction ne peut se faire sentir qu'autant qu'elle coupe dans le vif. Si elle ne coupait que dans la mort nous ne la sentirions pas. Ainsi, plus nous la sentons vivement, plus il faut conclure qu'elle nous est nécessaire.

Cédez à Dieu, acquiescez pleinement : c'est ce qui vous mettra en repos et d'accord avec tout vous-même. Voilà ce que vous savez si bien dire aux autres. L'occasion est capitale ; c'est un temps de crise. Oh ! quelle grâce ne coulera point sur vous si vous portez, comme un petit enfant, tout ce que Dieu fait pour vous rabaisser et pour vous désapproprier, tant de votre sens que de votre volonté ! Je le prie de vous faire si petit qu'on ne vous trouve plus.

QUATRE-VINGT-SIXIÈME LETTRE

L'expérience de nos défauts et de notre peine à les corriger sert à nous rapetisser.

Je vous avoue que je suis ravi de vous voir accablé par vos défauts et par l'impuissance de les vaincre. Ce désespoir de la nature, qui est réduite à n'attendre plus rien de soi, et à n'espérer que de Dieu, est précisément ce que Dieu veut. Il nous corrigera quand nous n'espèrerons plus de nous corriger nous-mêmes. Il est vrai que vous avez un naturel prompt et âpre, avec un fonds de mélancolie qui est trop sensible à tous les défauts d'autrui, et qui rend les impressions difficiles à effacer ; mais ce ne sera jamais votre tempérament que Dieu vous reprochera, puisque vous ne l'avez pas choisi, et que vous n'êtes pas libre de vous l'ôter. Il vous

servira même pour votre sanctification si vous le portez comme une croix. Mais ce que Dieu demande de vous, c'est que vous fassiez réellement dans la pratique ce que sa grâce met dans vos mains. Il s'agit d'être petit au dedans, ne pouvant pas être doux au dehors. Il s'agit de laisser tomber votre hauteur naturelle dès que la lumière vous en vient. Il s'agit de réparer par petitesse ce que vous aurez gâté par une saillie de hauteur. Il s'agit d'une petitesse pratiquée réellement et de suite dans les occasions. Il s'agit d'une sincère désappropriation de vos jugements.

Il n'est pas étonnant que la haute opinion que beaucoup de personnes ont eue de toutes vos pensées depuis quelques années vous ait insensiblement accoutumé à une confiance secrète en vous-même, et à une hauteur que vous n'aperceviez pas. Voilà ce que je crains pour vous cent fois plus que les saillies de votre humeur. Votre humeur ne vous fera faire que des sorties brusques ; elle servira à vous montrer votre hauteur, que vous ne verriez peut-être jamais sans ces vivacités qui vous échappent ; mais la source du mal n'est que dans la hauteur secrète qui a été nourrie si longtemps par les plus beaux prétextes.

Laissez-vous donc rapetisser par vos propres défauts autant que l'occupation des défauts d'autrui vous avait agrandi. Accoutumez-vous à voir les autres se passer de vos avis, et passez-vous vous-même de les juger. Du moins si vous leur dites quelques mots, que ce soit par pure simplicité, non pour décider et pour corriger, mais seulement pour proposer par simple doute, et désirant qu'on vous avertisse comme vous aurez averti. En un mot le grand point est de vous mettre de plain-pied avec

tous les petits les plus imparfaits. Il faut leur donner une certaine liberté avec vous qui leur facilite l'ouverture de cœur. Si vous avez reçu quelque chose pour eux il faut le leur donner, moins par correction que par consolation et nourriture.

QUATRE-VINGT-SEPTIÈME LETTRE

Support des défauts d'autrui, et facilité à se laisser reprendre.

Il m'a paru que vous avez besoin de vous élargir le cœur sur les défauts d'autrui. Je conviens que vous ne pouvez ni vous empêcher de les voir quand ils sautent aux yeux, ni éviter de juger les pensées qui vous paraissent faire agir certaines gens. Vous ne pouvez pas même vous ôter une certaine peine que ces choses vous donnent. Il suffit que vous vouliez supporter les défauts certains, ne point juger ceux qui peuvent être douteux, et ne point adhérer à la peine qui vous éloignerait des personnes.

La perfection supporte facilement l'imperfection d'autrui : elle se fait tout à tous. Il faut se familiariser avec les défauts les plus grossiers dans de bonnes âmes, et les laisser tranquillement jusqu'à ce que Dieu donne le signal pour les leur ôter peu à peu ; autrement on arracherait le bon grain avec le mauvais. Dieu laisse dans les âmes les plus avancées certaines faiblesses entièrement disproportionnées à leur état éminent, comme on laisse des morceaux de terre qu'on nomme des *témoins*, dans un terrain qu'on a rasé, pour faire voir par ces restes de quelle profondeur a été l'ouvrage de la main des hommes. Dieu laisse aussi dans les plus grandes âmes des *témoins* ou restes de ce qu'il en a ôté de misère.

Il faut que ces personnes travaillent, chacune selon leur degré, à leur correction, et que vous travailliez au support de leurs faiblesses. Vous devez comprendre par votre propre expérience en cette occasion que la correction est fort amère : puisque vous en sentez l'amertume, souvenez-vous combien il faut l'adoucir aux autres. Vous n'avez point un zèle empressé pour corriger, mais une délicatesse qui vous serre aisément le cœur.

QUATRE-VINGT-HUITIÈME LETTRE

Souffrir sans perdre courage et avec fidélité, sous la main de Dieu, les opérations douloureuses qui nous rapetissent.

Il faut aimer ce que Dieu aime ; et je ne doute point qu'il nous aime davantage quand il nous rapetisse en nous rabaissant. Pendant que cette opération vous est douloureuse, comptez qu'elle vous est utile et nécessaire. Le chirurgien ne nous fait du mal qu'autant qu'il coupe dans le vif. Le malade ne sent rien quand on ne coupe que la chair déjà morte. Si vous étiez mort aux choses dont il s'agit, leur retranchement ne vous causerait aucune douleur. Détachez-vous absolument si vous voulez être en paix et mourir à vous-même. Ne vous contentez pas de faire certains efforts et d'être petit par secousses. Délaissez-vous sans aucune réserve à Dieu pour mourir à vous-même dans toute l'étendue de ses desseins. Courage sans courage humain : ne perdez pas les grands fruits de cette croix. Soumettez-vous non seulement à N... pour vous laisser redresser, mais encore aux plus petits qui se mêleront de vous donner des avis à propos ou hors de propos. S'il ne sont pas bons pour ceux qui les

donneront par une critique indiscrète, il seront excellents pour vous qui les recevez en esprit de désappropriation et de mort.

Pour vos défauts, supportez-les avec patience comme ceux du prochain, sans les flatter ni excuser. Il ne faut pas vouloir les garder puisqu'ils déplaisent à Dieu : mais il faut sentir votre impuissance à les vaincre, et profiter de l'abjection qu'ils vous causent à vos propres yeux pour désespérer de vous-même. Jusqu'à ce désespoir de la nature il n'y a rien de fait. Mais il ne faut jamais désespérer des bontés de Dieu sur nous, et ne nous défier que de nous-mêmes. Plus on désespère de soi pour n'espérer qu'en Dieu sur la correction de ses défauts, plus l'œuvre de la correction est avancée. Mais aussi il ne faut pas que l'on compte sur Dieu sans travailler fortement de notre part. La grâce ne travaille avec fruit en nous qu'autant qu'elle nous fait travailler sans relâche avec elle. Il faut veiller, se faire violence, craindre de se flatter, écouter avec docilité les avis les plus humiliants, et ne se croire fidèle à Dieu qu'à proportion des sacrifices qu'on fait tous les jours pour mourir à soi-même.

QUATRE-VINGT-NEUVIÈME LETTRE.

Souffrir avec acquiescement la vue de ses défauts et la douleur qu'elle cause.

Jamais les cœurs ne vous furent plus ouverts qu'ils le sont ; mais Dieu permet que vous ne le voyiez pas et que vous croyiez voir le contraire. Toutes vos sensibilités et toutes vos pensées sans fondement se tourneront à bien, pourvu que vous n'y ajoutiez aucun consentement libre. Quand même vous seriez rongé par la cruelle jalousie, vous

ne seriez que dans la peine des âmes du purgatoire, qui, comme vous savez, souffrent une extrême douleur dans une profonde paix. Une douleur qui n'ôte point la paix de la volonté et qu'on accepte avec amour peut être grande ; mais elle porte avec soi une très douce consolation. On souffre beaucoup, mais on est content de souffrir ; et l'on ne voudrait pas diminuer sa souffrance. Si nous pouvions interroger les âmes du purgatoire sur leur état, elles nous répondraient : Nous souffrons une douleur terrible ; mais rien n'ôte tant à la douleur sa cruauté qu'un plein acquiescement : nous ne voudrions pas avancer d'un moment notre béatitude. C'est le feu de l'amour jaloux et vengeur qui les brûle. C'est le feu de la jalousie de l'amour-propre qui vous brûle, et que Dieu tourne contre lui-même pour sacrifier tout au pur amour. Acquiescez avec abandon. Ne vous écoutez plus, vous ne faites qu'allonger votre purgatoire ; et vous le changeriez en enfer si vous résistiez à l'esprit de Dieu.

QUATRE-VINGT-DIXIÈME LETTRE.

S'accoutumer à voir sa laideur intérieure en espérant toujours en Dieu.

Désespérez toujours de vos propres efforts qui vous épuisent sans vous soutenir ; et n'espérez qu'en la grâce, à l'opération sainte, unie et paisible de laquelle il faut s'accommoder. Ne résistez point à Dieu, et vous aurez la paix dans vos souffrances mêmes. Dites-nous tout, non pour vous livrer à la tentation par des raisonnements sans fin, mais par pure simplicité en écoutant ce qu'on vous dit. Votre grand mal n'est point dans le sentiment in-

volontaire de la jalousie, qui ne ferait que vous humilier très utilement : il est dans la révolte de votre cœur, qui ne veut souffrir un mal si honteux, et qui, sous prétexte de délicatesse de conscience, veut secouer le joug de l'humiliation. Vous n'aurez ni fidélité ni repos que quand vous consentirez pleinement à éprouver toute votre vie tous les sentiments indignes et honteux qui vous occupent. Vos vains efforts ne feront qu'irriter le mal à l'infini ; mais ce mal sera un merveilleux remède à votre orgueil dès que vous voudrez vous le laisser appliquer patiemment par la main de Dieu.

Accoutumez-vous donc à vous voir injuste, jaloux, envieux, inégal, ombrageux. La paix est là : vous ne la trouverez jamais ailleurs. Quel fruit avez-vous eu jusqu'ici à désobéir ? Il faut que Dieu fasse à chaque fois un miracle de grâce pour vous dompter : vous usez tout, et votre amour-propre se déguise en dévotion bien empesée pour faire l'ouvrage de Dieu, qui est une opération détruisante. Laissez-vous détruire, et Dieu fera tout en vous.

QUATRE-VINGT-ONZIÈME LETTRE.

Ne point écouter ce que nous dit l'amour-propre, mais ce que nous dit l'amour de Dieu.

Je vous conjure de ne point vous écouter. L'amour-propre parle à une oreille, et l'amour de Dieu à l'autre. L'amour-propre est impétueux, inquiet, hardi et entraînant. L'amour de Dieu est simple, paisible, de peu de paroles. Il parle d'une voix douce et délicate. Dès qu'on prête l'oreille à l'amour-propre qui crie, on ne peut plus discerner la voix tranquille et modeste du saint amour. Chacun ne parle que de son objet. L'amour-propre ne

parle que du *moi*, qui, selon lui, n'est jamais assez bien traité. Il n'est question que d'amitié, d'égards, d'estime : il est au désespoir de tout ce qui ne le flatte pas. Au contraire, l'amour de Dieu veut que le *moi* soit oublié, qu'on le compte pour rien, que Dieu seul soit tout, que le *moi*, qui est le dieu des personnes profanes soit foulé aux pieds, que l'idole soit brisée, et que Dieu devienne le *moi* des âmes épouses, en sorte que Dieu soit ce qui les occupe comme les autres sont occupées du *moi*. Faites taire l'amour-propre parleur, vain et plaintif, pour écouter dans le silence du cœur cet autre amour qui ne parle qu'autant qu'on le consulte. Ne cessez pas de dire par simplicité vos peines aux personnes qui peuvent vous soulager.

QUATRE-VINGT-DOUZIÈME LETTRE.

Ne point écouter l'imagination ni les sentiments, mais Dieu en toutes choses avec soumission d'esprit.

Ce que je me borne à vous demander est que vous ne preniez point pour des jugements arrêtés et volontaires toutes les chimères qui passent dans votre imagination comme dans celles de tout le genre humain. Plus on est ombrageux contre ces chimères, plus elles excitent une imagination vive et effarouchée. La crainte du mal le redouble. Pour la violence de vos sentiments douloureux, il faut la supporter comme la fièvre. Cette violence se calme bientôt quand on ne l'entretient pas en l'écoutant par des réflexions d'amour-propre. Un feu qu'on n'attise pas est bientôt éteint.

Soyez faible, mais soyez petit. Soyez impuissant pour le bien, mais soyez simple. Supportez-vous, supportez les autres. Consentez qu'ils vous sup-

portent à leur tour. Ne vous occupez pour le fond ni d'autrui ni de vous. Le fond doit être tout occupé de Dieu : la vue volontaire de soi et d'autrui ne doit venir que comme par occasion, suivant que Dieu nous y applique pour remplir des devoirs.

Ne me regardez que comme un simple instrument de la Providence. Il faut que je sois, pour votre conduite vers Dieu, comme un cocher pour un voyage. Il faut mourir à moi, afin que je vous sois un moyen de mort pour tout le reste. Ne soyez point fâché de trouver en moi tant de sujets d'y mourir. Vous ne ferez jamais rien de bon par moi qu'en esprit de foi pure. Quand même je serais le plus indigne et le plus méchant des hommes, je ne laisserais pas de faire l'œuvre de Dieu en vous, pourvu que vous vous prêtiez à ses desseins. Mais, par votre résistance continuelle, sous des prétextes imaginaires, vous défaites à toute heure d'une main ce que vous faites de l'autre. Le grand mal vient de ce que vous suivez non seulement votre esprit, mais encore votre imagination dans tout ce qu'elle vous présente de plus faux et de moins vraisemblable, par préférence à tout ce qu'on vous dit de plus constant et de plus nécessaire. Cette indocilité brouille tout. Non seulement vous ne cédez point dans les temps de trouble, mais encore vous n'acquiescez jamais pleinement par soumission d'esprit pour laisser tomber votre activité. Oh ! quand serez-vous pauvre d'esprit et consentant à cette bienheureuse pauvreté ! Vous passez votre vie dans des songes douloureux. Soyez, je vous conjure, petit et docile.

QUATRE-VINGT-TREIZIÈME LETTRE.

Ne point s'entretenir avec soi-même ; laisser Dieu nous parler et l'écouter dans le silence.

Êtes-vous en paix dans votre solitude? N'y êtes-vous point avec vous-même ? On n'est jamais moins seul que quand on est avec soi. Au moins on se sépare des autres à certaines heures, et l'on trouve des entre-deux pour se retrancher ; mais dès qu'on est livré à soi il n'y a plus de milieu ni d'heure de réserve. L'amour-propre parle nuit et jour ; plus il est solitaire, plus il est vif et importun. Je prie Dieu de prendre sa place et de faire lui seul toute la société de votre cœur.

Heureuse l'âme qui se tait pour n'écouter que lui seul ! Oh ! qu'il dit de vérités consolantes quand il parle en liberté ! Comme on dit tout à Dieu sans lui dire une certaine suite de paroles, il dit tout aussi de son côté sans suite de discours. Le cœur de l'homme ne parle jamais si parfaitement que quand il se montre et se livre parfaitement à Dieu. C'est tout dire sans parole distincte que de s'exposer au regard divin, et que de s'abandonner à toute volonté du bien-aimé. De même Dieu dit tout sans parole quand il montre sa vérité et son amour. Aimez, et vous avez tout dit. Laissez-vous à l'amour infini, et vous avez tout écouté et tout compris.

QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME LETTRE.

Sacrifice absolu de l'amour-propre, par un abandon très réel, quoique dans l'obscurité.

Oh ! le grand sacrifice que la simplicité ! c'est le martyre de l'amour-propre. Ne le plus écouter, c'est la véritable abnégation. On aimerait mieux

souffrir les plus cruels tourments. Dix ans d'austérités corporelles ne seraient rien en comparaison de ce retranchement des jalousies et des délicatesses de l'amour-propre toujours curieux sur soi.

Cet abandon serait le plus grand de tous les soutiens s'il était aperçu avec certitude : mais il ne serait plus abandon si on le possédait ; il serait la plus flatteuse possession de nous-mêmes. Il faut donc que l'abandon qui nous donne tout nous cache tout, et qu'il soit lui-même caché. Alors ce dépouillement total nous donne en réalité toutes les choses qu'il dérobe à notre amour-propre. C'est que l'unique trésor du cœur est le détachement. Quiconque est détaché de tout et de soi, retrouve tout et soi-même en Dieu. L'amour de Dieu s'enrichit de tout ce que l'amour-propre avare a perdu.

Vivez donc et mourez tous les jours sur le fumier de Job. Jésus-Christ *nous a enrichis*, comme parle saint Paul, *non de ses richesses visibles et éclatantes, mais de sa seule pauvreté.* (1) Nous voudrions des étoffes d'or ; mais il ne nous faut que la pauvreté de Jésus-Christ sur la croix, ou ses vêtements déchirés en plusieurs morceaux et abandonnés à ceux qui le crucifient.

QUATRE-VINGT-QUINZIÈME LETTRE.

Abandon à la seule volonté de Dieu ; détachement de tout le reste.

J'ENTRE dans vos peines. Que ne puis-je faire quelque chose de plus ! Il faut imiter la foi d'Abraham et aller toujours sans savoir où. On ne s'égare que pour se proposer un but de son propre choix. Quiconque ne veut rien que la seule volonté

(1) II. Corr. 8, v. 9.

de Dieu la trouve partout, de quelque côté que la Providence le tourne, et par conséquent il ne s'égare jamais. Le véritable abandon n'ayant aucun chemin propre ni dessein de se contenter, va toujours droit comme il plaît à Dieu. La voie droite est de se renoncer, afin que Dieu seul soit tout et que nous ne soyons rien. J'espère que celui qui nourrit les petits oiseaux aura soin de vous. Heureux celui qui, comme Jésus-Christ, n'a pas de quoi reposer sa tête ! Quand on s'est livré à la pauvreté intérieure même, doit-on craindre l'extérieure ? Soyez fidèle à Dieu, et Dieu le sera à ses promesses. Faites honneur à la religion qui est si méprisée, et elle vous le rendra avec usure. Montrez au monde un homme qui vit de pure foi.

Craignez votre vivacité empressée, votre goût pour le monde, votre ambition secrète qui se glisse sans que vous l'aperceviez. Ne vous engouez point de certaines conversations de politique ou de joli badinage qui vous dissipent, qui vous indisposent au recueillement et à l'oraison. Parlez peu ; coupez court ; ménagez votre temps ; travaillez avec ordre et suite ; mettez les œuvres en la place des beaux discours. Encore une fois, l'avenir n'est point encore à vous ; il n'y sera peut-être jamais. Bornez-vous au présent ; mangez le pain quotidien. *Demain aura soin de lui-même : à chaque jour suffit son mal* (1). C'est tenter Dieu que de faire provision de manne pour deux jours ; elle se corrompt. Vous n'avez point aujourd'hui la grâce de demain : elle ne viendra qu'avec demain lui-même. Moment présent, petite éternité pour nous.

(1) Matth, ; v. 34.

QUATRE-VINGT-SEIZIÈME LETTRE.

Porter la croix et s'abandonner à la Providence.

On ne peut être plus vivement touché que je le suis de tout ce qui vous est arrivé. Il faut porter la croix comme un trésor ; c'est par elle que nous nous sommes rendus dignes de Dieu et conformes à son Fils. Les croix font partie du pain quotidien. Dieu en règle la mesure selon nos vrais besoins, qu'il connaît et que nous ignorons. Laissons-le faire, et abandonnons-nous à sa main. Soyez enfant de la Providence. Laissez raisonner vos parents et vos amis. Ne pensez point de loin à l'avenir. La manne se corrompait quand on voulait par précaution en faire provision pour plus d'un jour. Ne dites point : qu'est-ce que nous ferons demain ? *Le jour de demain aura soin de lui-même* (1). Bornez-vous aujourd'hui au besoin présent : Dieu vous donnera en chaque jour les secours proportionnés à ce besoin-là : *Ceux qui cherchent le Seigneur ne seront privés d'aucun bien* (2).

La Providence ferait des miracles pour nous ; mais nous empêchons ces miracles à force de les prévenir. Nous nous faisons nous-mêmes par une industrie inquiète, une providence aussi fautive que celle de Dieu serait assurée.

Soyez fidèle et docile. Mettez à profit vos faiblesses par une défiance infinie de vous-même, et par une souplesse enfantine pour vous laisser corriger. La petitesse sera votre force dans la faiblesse même.

(1) Math, 6, v, 34.

(2) P, 33, v, 11.

QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIÈME LETTRE.

Croix et abandon en foi.

Je ne doute point que Notre Seigneur ne vous traite toujours comme l'un de ses amis, c'est-à-dire avec des croix, des souffrances et des humiliations. Ces voies et ces moyens, dont Dieu se sert pour attirer à soi les âmes, font bien mieux et plus vite l'ouvrage que les propres efforts de la créature ; car cela détruit de soi-même et arrache les racines de l'amour-propre, que nous ne pourrions pas même découvrir qu'à grand peine ; mais Dieu, qui connaît ses tanières, va l'attaquer dans son fort et sur son fonds.

Si nous étions assez forts et fidèles pour nous confier tout-à-fait à Dieu, et le suivre simplement par où il voudrait nous mener, nous n'aurions pas besoin de grandes applications d'esprit pour travailler à la perfection ; mais parce que nous sommes si faibles dans la foi, que nous voulons savoir partout où nous allons sans nous en fier à Dieu, c'est ce qui allonge notre chemin et qui gâte nos affaires spirituelles. Abandonnez-vous tant que vous pourrez à Dieu, et jusqu'au dernier soupir ; et il ne vous délaissera pas.

QUATRE-VINGT-DIX-HUITIÈME LETTRE.

Ne point agir par naturel et amortir sa vivacité.

Suivez la voie de mort dans laquelle Notre-Seigneur vous a mis, et travaillez à amortir cette vivacité de votre naturel qui vous entraîne dans ce que vous faites. Soyez persuadé que tout ce que nous

faisons par ce que nous sommes, je veux dire selon notre humeur et tempérament, n'ayant rien de surnaturel, nous rend ce que nous faisons inutile pour nous avancer en Dieu ; et parce que sa divine Majesté demande des âmes qu'elle attire à soi un retour ou reculement perpétuel dans notre fin dernière et dans la plénitude du vrai bien, lorsque nous agissons par nous-mêmes et selon notre humeur, tout ce que nous faisons se réfléchit sur nous-mêmes et en demeure là, et Dieu n'y a point de part.

Vous voyez donc de quelle importance il vous est de réprimer la vivacité de vos humeurs et passions, et que c'est très peu de chose de voir et pénétrer les secrets de la vie spirituelle, si l'on ne met point à exécution les moyens qui sont nécessaires pour parvenir à sa fin, qui est l'union réelle et véritable avec Dieu. Ceci ne demande point d'occupation de tête ni d'esprit, mais bonne volonté dans les occasions qui se présentent.

QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIÈME LETTRE

Souffrir avec patience et sans se troubler les sentiments pénibles qui ne sont pas dans la volonté et qui humilient.

On ne peut être plus en peine que je le suis de l'état où vous êtes. Vos douleurs sont involontaires, et elles se tourneront en mérites dès que vous les souffrirez avec patience et humilité. Vous feriez de vos souffrances agréables à Dieu une infidélité dangereuse si vous les écoutiez trop. Ce n'est rien que d'avoir le sentiment des passions les plus injustes, pourvu qu'on n'en ait pas la volonté. Ne vous trou-

blez donc point. Dieu permet que votre imagination vous grossisse les objets pour vous faire souffrir et pour vous humilier. Entrez dans ses desseins crucifiants. Laissez-vous attacher à la croix que Dieu vous présente : mais n'y en ajoutez aucune de votre invention. C'est dans les commencements de la tentation qu'il faut en arrêter le progrès par une fidélité toute simple. Quelle paix n'auriez-vous point au milieu de vos sentiments les plus pénibles si vous vouliez bien les souffrir, et vous délaisser sans aucun retour volontaire de délicatesse pour vous-même ! L'amour-propre désespéré jette les hauts cris. Je ne m'en étonne pas, tant mieux qu'il ait sujet de bien crier. Allez toujours votre chemin sans écouter ses cris. Cette fidélité toute simple ferait tomber les trois quarts de vos peines. Le trouble n'y serait plus, et le trouble est ce qui les rend insupportables. Demeurez dans le sein de Dieu et il vous soulagera.

CENTIÈME LETTRE

Souffrir avec petitesse et abandon, et en n'écoutant que Dieu.

J'ESPÈRE que Dieu calmera votre cœur. Je ne veux vous ôter ni le sentiment vif et douloureux, ni même les réflexions involontaires qui vous tourmentent. Je voudrais seulement que vous n'y ajoutassiez pas des réflexions délibérées. Vous vous écoutez à plusieurs reprises. J'ai remarqué qu'après un peu de relâche vous reprenez vos réflexions. Voilà la vraie source de vos plus grandes peines. D'ailleurs vous dites que vous ne sauriez vous empêcher d'écouter vos raisons parce qu'elles vous paraissent

claires. Mais prenez garde que toutes les personnes soupçonneuses et indociles en disent autant. Il faut se faire taire, non par effort, mais par simple et paisible volonté de laisser faire Dieu, et par pur abandon à sa grâce.

Un rien vous dure des heures et des jours parce que vous attisez le feu, et par-là il s'envenime dans votre cœur. Ne vous faites donc point des croix au-delà de celles que la main de Dieu vous fait elle-même. Vous sentez ce qu'il veut ; ne voyez et n'écoutez que cela ; tout le reste est tentation. Obéissez sans consulter ni votre raison ni vos forces. Dieu fera tout si vous le laissez faire. Je vous conjure de l'écouter dans un vrai silence intétérieur. Encore une fois, la tentation, quelque humiliante qu'elle paraisse, se tourne à profit quand on la souffre en paix sans y consentir. C'est l'humiliation même qui en est le vrai profit. Ce qui fait honneur à l'amour-propre est précisément de quoi nous avons besoin. Il n'y a aucun sentiment injuste dont je sois en peine quand on le découvre avec simplicité et qu'on n'y adhère pas volontairement. Sacrifiez votre peine à celui qui ne la permet qu'afin que vous lui en laissiez le sacrifice. Cherchez en Jésus-Christ la paix que vous ne trouverez jamais en vous-même.

CENT UNIÈME LETTRE

Ne point prendre de résolution pendant que le trouble de la tentation dure.

L'excès de votre peine est comme un torrent qu'il faut laisser couler. Nulle parole ne fait impression sur vous et vous pensez voir avec la dernière évi-

dence les choses les moins réelles : mais c'est l'effet ordinaire des grandes peines. Dieu permet que nonobstant tout votre bon esprit vous n'aperceviez pas ce qui saute aux yeux ; et vous croyez voir clairement ce qui n'est point. Dieu tirera sa gloire de tout votre cœur, pourvu que vous soyez fidèle à vous délaisser dans ses mains. Mais rien ne serait plus inexcusable que de prendre des résolutions dans un état de trouble, qui porte manifestement avec soi l'impuissance de rien faire selon Dieu.

Quand vous serez calmé, faites en esprit de recueillement ce que vous croirez le plus conforme aux intentions de Dieu sur vous. Remettez-vous peu à peu à l'oraison, à la simplicité, à l'oubli de vous-même. Allez communier. Écoutez Dieu sans vous écouter. Alors, faites tout ce que vous aurez au cœur ; je ne crains pas qu'un tel esprit vous laisse prendre aucun mauvais parti. Mais vouloir se croire soi-même, quand on est dans le dernier excès de la peine et quand on s'est livré à une tentation violente d'amour-propre, c'est vouloir s'égarer. Demandez-le à tel confesseur droit et sensé qu'il vous plaira de choisir ; il vous dira qu'il ne vous est permis de prendre des résolutions qu'après que vous serez rentré dans la tranquillité et le recueillement. Il vous dira que c'est vouloir se tromper soi-même que de ne pas se défier de soi dans un état de peine où la nature est si injuste et si irritée.

Vous me répondrez que je veux empêcher votre changement en vous empêchant de le faire dans le seul temps où vous êtes capable de l'exécuter. Non, Dieu le sait : je ne songe ni à le permettre, ni à l'empêcher : je ne songe qu'à faire en sorte que vous ne manquiez pas à Dieu. Or, il est plus clair que le jour, que vous lui manqueriez si vous preniez

conseil d'un amour propre piqué au vif, et d'un dépit poussé au désespoir. Voulez-vous changer pour contenter votre amour-propre, quand même Dieu ne le voudrait pas ? A Dieu ne plaise ! Attendez donc que vous soyez en état de le consulter. Pour mériter ses lumières il faut être également prêt à tout, et ne tenir à rien qu'on ne soit disposé à lui sacrifier.

CENT-DEUXIÈME LETTRE

Tourment d'une âme que Dieu veut faire mourir à elle-même, et qui se défend contre le dernier coup de mort.

Votre lettre me donne une vraie consolation. J'y vois Dieu qui ne se lasse point de vous poursuivre avec amour lors même que vous faites tant d'efforts pour le fuir. Oh ! que vous vous donnez de peine pour lui échapper ! Oh ! si vous vous en donniez autant pour le laisser faire! Pourquoi craignez-vous tant la mort, puisque vous vous donnez tant de tortures toutes les fois que vous voulez retenir un reste de vie mourante et douloureuse ? Laissez-vous achever. Vous ne voulez que des ragoûts d'amour-propre. Il ne vous faut que de la simplicité et que de l'oubli de vous-même. Vous voudriez que je vous donnasse des remèdes pour vivre encore quand il ne faut plus que mourir. Allez au bout du monde, vous y trouverez votre cœur délicat, épineux, industrieux pour se ronger soi-même : vous y trouverez Dieu jaloux et inexorable pour demander l'entière mort. Vous portez en vous ces deux jolousies qui déchireront vos entrailles. Mourez : le moindre reste de vie n'est que douleur. Il n'y a que la mort qui ôte le sentiment. Délaissez-vous au coup de la main de Dieu.

CENT TROISIÈME LETTRE

Consolation solide dans une affliction accablante.

Je prie Dieu tous les jours qu'il vous console. Il y a une consolation que notre cœur ne veut point, et c'est avec raison ; elle est vaine et indigne de l'esprit de grâce. Mais il y a une autre consolation qui vient de Dieu seul. Il apaise la nature désolée ; il fait sentir qu'on n'a rien perdu, et qu'on retrouve en lui tout ce qu'on semble perdre ; il nous montre que nous suivons de près ceux qui nous précèdent ; il essuie nos larmes de sa propre main. J'espère que celui qui vous a affligé par un coup si accablant modèrera votre douleur. Il n'y a que lui qui puisse le faire.

CENT QUATRIÈME LETTRE

Etre fidèle aux exercices de piété, indépendamment du goût sensible. Aimer Dieu et tendre par la volonté à cet amour.

Quoique vous ne sentiez pas un grand goût pour les exercices de piété, il ne faut pas cesser d'y être aussi fidèle que votre santé le permettra. Un malade convalescent est encore dégoûté, mais malgré son dégoût, il faut qu'il mange pour se nourrir.

Il serait même très utile que vous puissiez avoir quelquefois un peu de conversation chrétienne avec les personnes de votre famille à qui vous pourrez vous ouvrir : mais pour le choix agissez en toute liberté selon votre goût présent. Dieu ne vous attire point par une touche vive et sensible ; et je m'en réjouis pourvu que vous demeuriez ferme dans le

bien : car la fidélité, soutenue sans goût, est bien plus pure et plus à l'épreuve de tous les dangers, que les grands attendrissements qui sont trop dans l'imagination. Un peu de lecture et de recueillement chaque jour vous donnera insensiblement la lumière et la force de tous les sacrifices que vous devez à Dieu. Aimez-le ; je vous quitte de tout le reste ; tout le reste viendra par l'amour : encore même ne veux-je point vous demander un amour tendre et empressé ; il suffit que la volonté tende à l'amour, et que malgré les goûts corrompus qui restent dans le cœur elle préfère Dieu au monde entier et à soi-même. Vous seriez le plus ingrat de tous les hommes si vos n'aimiez pas Dieu qui vous aime tant, et qui ne se rebute point de frapper à la porte de votre cœur pour y répandre son amour. Quand vous ne trouverez point cet amour en vous, du moins demandez-le, désirez l'avoir, et attendez-le avec une ferme confiance.

CENT CINQUIÈME LETTRE

Effets de la mollesse et de l'amusement. Règles de conduite pour les combattre et se surmonter.

Ce que vous avez le plus à craindre, c'est la mollesse et l'amusement. Ces deux défauts sont capables de jeter dans les plus affreux désordres les personnes même les plus résolues à pratiquer la vertu, et les plus remplies d'horreur pour le vie. La mollesse est une langueur de l'âme, qui l'engourdit et qui lui ôte toute vie pour le bien ; mais c'est une langueur traîtresse qui la passionne secrètement pour le mal, et qui cache sous la cendre un feu toujours prêt à tout embraser. Il faut donc une foi mâle et vigoureuse qui gourmande

cette mollesse sans jamais l'écouter. Sitôt qu'on l'écoute et qu'on marchande avec elle, tout est perdu. Elle fait même autant de mal selon le monde que selon Dieu. Un homme mou et amusé ne peut jamais être qu'un pauvre homme ; et, s'il se trouve dans de grandes places, il n'y sera que pour se déshonorer. La mollesse ôte à l'homme tout ce qui peut faire les qualités éclatantes. Un homme mou n'est pas un homme, c'est une demi-femme. L'amour de ses commodités l'entraîne toujours malgré ses plus grands intérêts. Il ne saurait cultiver ses talents ni acquérir les connaissances nécessaires dans sa profession, ni s'assujettir de suite au travail dans les fonctions pénibles, ni se contraindre longtemps pour s'accommoder au goût et à l'humeur d'autrui, ni s'appliquer courageusement à se corriger.

C'est le *paresseux* de l'Écriture, qui veut et ne veut pas, qui veut de loin ce qu'il faut vouloir, mais à qui les mains tombent de langueur dès qu'il regarde le travail de près. Que faire d'un tel homme ? il n'est bon à rien. Les affaires l'ennuient, la lecture sérieuse le fatigue, le service de l'armée trouble ses plaisirs ; l'assiduité même de la cour le gêne. Il faudrait lui faire passer sa vie sur un lit de repos. Travaille-t-il, les moments lui paraissent des heures S'amuse-t-il, les heures ne lui sont plus que des moments. Tout son temps lui échappe, il ne sait ce qu'il en fait ; il le laisse couler comme l'eau sous les ponts. Demandez-lui ce qu'il a fait de sa matinée ; il n'en sait rien, car il a vécu sans songer s'il vivait; il a dormi le plus tard qu'il a pu, s'est habillé fort lentement, a parlé au premier venu, a fait plusieurs tours dans sa chambre, a entendu nonchalamment la messe. Le dîner est venu : l'après-dînée se passera comme le matin, et toute la vie comme cette

journée. Encore une fois, un tel homme n'est bon à rien. Il ne faudrait que de l'orgueil pour ne pouvoir se supporter soi-même dans un état si indigne d'un homme. Le seul honneur du monde suffit pour faire crever l'orgueil de dépit et de rage quand on se voit si imbécile.

Un tel homme non seulement sera incapable de tout bien, mais il tombera peu à peu dans les plus grands maux. Le plaisir le trahira. Ce n'est pas pour rien que la chair veut être flattée. Après avoir paru indolente et insensible, elle passera tout d'un coup à être furieuse et brutale ; on n'apercevra ce feu que quand il ne sera plus temps de l'étouffer.

Il faut même craindre que vos sentiments de religion, se mêlant avec votre mollesse ne vous engagent peu à peu dans une vie sérieuse et particulière qui aura quelques dehors réguliers, et qui dans le fond n'aura rien de solide. Vous compterez pour beaucoup de vous éloigner des compagnies folles de la jeunesse, et vous n'apercevrez pas que la religion ne sera que votre prétexte pour les fuir ; c'est que vous vous trouverez gêné avec eux ; c'est que vous n'aurez pas les manières enjouées et étourdies qu'ils cherchent. Tout cela vous enfoncera par votre propre goût dans une vie plus sérieuse et plus sombre : mais craignez que ce ne soit un sérieux aussi vide et aussi dangereux que leurs folies gaies. Un sérieux mou, où les passions règnent tristement, fait une vie obscure, lâche, corrompue, dont le monde même, tout monde qu'il est, ne peut s'empêcher d'avoir horreur. Ainsi, peu à peu vous quitterez le monde, non pour Dieu, mais pour vos passions, ou du moins pour une vie indolente qui ne serait guère moins contraire à Dieu, et qui serait plus méprisable, selon le monde, que les

passions même les plus dépravées. Vous ne quitteriez les grandes prétentions que pour vous entêter de colifichets et de petits amusements dont on doit rougir dès qu'on est sorti de l'enfance.

Venons aux moyens de vous précautionner contre vous-même là-dessus.

Le premier est de vous faire un projet pour remplir votre temps, et de le suivre quoi qu'il vous en coûte. Le second, c'est de mettre dans ce projet comme l'article le plus essentiel, celui de faire tous les jours une demi-heure de lecture méditée, où vous ne manquerez jamais de renouveler vos résolutions contre votre mollesse. Le troisième, c'est que vous ferez tous les soirs un examen de votre journée pour voir si la mollesse vous a entraîné, et si vous avez perdu du temps. Le quatrième est de vous confesser régulièrement de quinze en quinze jours à un confesseur qui connaisse votre penchant, et que vous engagiez à vous soutenir vigoureusement contre vous-même. Le cinquième moyen est d'avoir quelque bon ami ou quelque domestique assez discret et assez zélé pour pouvoir vous avertir secrètement quand il verra que votre mollesse commencera à vous engourdir. Pour se mettre en état de recevoir de tels avis, il faut les demander cordialement, montrer aux gens qu'on leur sait bon gré de ce qu'ils les donnent, et leur faire voir qu'on tâche d'en profiter. Jamais ne leur montrez ni chagrin, ni indocilité, ni hauteur, ni jalousie.

Pour vos occupations, il faut les régler soit à l'armée ou à la cour. Partout il faut se faire une règle et ranger si bien toutes les choses, qu'on y manque fort rarement. Le matin, votre lecture méditée avant toutes choses, et lorsqu'on vous

croit encore au lit. Vers le soir, une autre lecture. Si vous vous sentez alors quelque goût à vous recueillir un peu en la faisant, vous vous accoutumerez par-là peu à peu à faire le soir comme le matin. Mais d'abord il ne faut pas vous gêner et vous lasser de prières. Pendant la messe vous pouvez lire l'Épître et l'Évangile, pour vous unir au prêtre dans le grand sacrifice de Jésus-Christ : quelque pensée tirée de l'Évangile ou de l'Épître, qui aura rapport au sacrifice, pourra vous aider à tenir votre esprit élevé à Dieu.

Il faut voir civilement tout le monde dans les lieux où tout le monde va, à la cour, chez le roi, à l'armée, chez les généraux. Il faut tâcher d'acquérir une certaine politesse qui fait qu'on défère à tout le monde avec dignité. Nul air de gloire, nulle affectation, nul empressement. Savoir traiter chacun selon son rang, sa réputation, son mérite, son crédit ; au mérite, l'estime ; à la capacité accompagnée de droiture et d'amitié, la confiance et l'attachement ; aux dignités, la civilité et la cérémonie. Ainsi satisfaire au public par une honnête représentation dans ces lieux où il n'est question que de représenter. Saluer et bien traiter en passant tout le monde, mais entrer en conversation avec peu de gens. La mauvaise compagnie déshonore, surtout un jeune homme en qui tout est encore douteux. Il est permis de voir fort peu de gens, mais il n'est pas permis de voir les gens désapprouvés. Ne vous moquez point d'eux comme les autres, mais écartez-vous doucement.

Lisez les livres qui conviennent à votre état sur l'histoire de votre pays. Voyant tout le monde d'une manière gaie et civile en public, et ayant des occupations louables pour votre métier selon le monde

même, vous ne devez pas craindre d'être retiré. Autant qu'une retraite vide est déshonorante, autant une retraite occupée et pleine de devoirs de sa profession élève-t-elle un homme au-dessus de tous ces fainéants qui n'apprennent jamais leur métier. Quand on saura que vous travaillez à n'ignorer rien dans l'histoire et dans la guerre, personne n'osera vous attaquer sur la dévotion : la plupart même ne vous en soupçonneront point ; ils croiront seulement que vous êtes un sage ambitieux. Par ce règlement de vie vous pourrez vous dispenser d'être avec la folle jeunesse : et par-là vous pourrez être retiré pour vous donner tout à Dieu et aux devoirs de l'état où la Providence vous a mis.

Outre qu'il ne faut jamais paraître se préférer à personne, il faut encore certaines manières simples, naturelles, ingénues, un visage ouvert, quelque chose de complaisant dans le commerce passager : que tout marque de la noblesse, de l'élévation, un cœur libéral, officieux, bienfaisant, touché du mérite ; de l'industrie pour obliger ; du regret quand on ne le peut pas ; de la délicatesse pour prévenir les gens de mérite, pour les entendre à demi-mot, pour leur épargner certaines peines, pour dire à demi ce qu'il ne faut pas achever de dire, pour assaisonner un service de ce qui peut le rendre obligeant sans le faire valoir. L'orgueil cherche la gloire par ce chemin ; et il faut que la religion cherche par ce chemin la vraie bienséance par des motifs tout divins. Rien n'est si noble, si grand, si héroïque, que le cœur d'un vrai chrétien ; mais en lui rien de faux, rien d'affecté, rien que de simple, de modeste et d'effectif en tout.

Voilà à peu près les choses qui regardent le commerce public. Il y a encore le commerce de cer-

tains amis d'une amitié superficielle. Il ne faut point compter sur eux ni s'en servir sans un grand besoin : mais il faut, autant qu'on le peut, les servir, et faire en sorte qu'ils vous soient obligés. Il n'est pas nécessaire que ces gens-là soient tous d'un mérite accompli : il suffit de lier commerce extérieur avec ceux qui passent pour les plus honnêtes gens. Ce sont ceux-là avec qui on s'arrête et l'on raisonne, au lieu qu'on ne dit que bonjour aux autres. On va les voir chez eux aux occasions de compliment ; on se trouve avec eux en certains endroits : mais on n'est point de leurs plaisirs et on ne les met point dans sa confidence. S'ils veulent pousser plus avant la liaison, on esquive doucement ; tantôt on a une affaire, tantôt une autre.

Pour les vrais amis il faut les choisir avec de grandes précautions, et par conséquent se borner à un fort petit nombre. Point d'ami intime qui ne craigne Dieu, et que les pures maximes de religion ne gouvernent en tout ; autrement il vous perdra, quelque bonté de cœur qu'il ait. Choisissez, autant que vous pouvez, vos amis dans un âge un peu au-dessus du nôtre : vous en mûrirez plus promptement. A l'égard des vrais et intimes amis, un cœur ouvert ; rien pour eux de secret que le secret d'autrui, excepté dans les choses où vous pourriez craindre qu'ils ne fussent préoccupés. Soyez chaud, désintéressé, fidèle, effectif, constant dans l'amitié, mais jamais aveugle sur les défauts et sur les divers degrés de mérite de vos amis : qu'ils vous trouvent au besoin, et que leurs malheurs ne vous refroidissent jamais.

Traitez bien vos domestiques : une autorité ferme et douce, un grand soin d'entrer dans leurs besoins, de leur faire tout le bien qu'on peut, de distinguer

ceux qui méritent quelque distinction, et de les attacher à soi par le cœur : supporter leurs défauts lorsqu'ils ne sont pas essentiels et qu'ils ont bonne volonté de s'en corriger : se défaire de ceux dont on ne saurait faire d'honnêtes gens selon leur état.

Enfin, souvenez-vous, (et je finis par où j'ai commencé), que la mollesse énerve tout, qu'elle affadit tout, qu'elle ôte leur sève et leur force à toutes les vertus et à toutes les qualités de l'âme, même suivant le monde. Un homme livré à la mollesse est un homme faible et petit en tout : il est si tiède que Dieu le vomit. Le monde le vomit aussi à son tour, car il ne veut rien que de vif et de ferme. Il est donc le rebut de Dieu et du monde, c'est un néant ; il est comme s'il n'était pas ; quand on en parle on dit : Ce n'est pas un homme. Craignez ce défaut qui serait la source de tant d'autres. Priez, veillez ; mais veillez contre vous-même. Pincez-vous comme on pince un léthargique ; faites-vous piquer par vos amis pour vous réveiller. Recourez assidûment aux sacrements, qui sont les sources de vie, et n'oubliez jamais que l'honneur du monde et celui de l'Évangile sont ici d'accord. Ces deux royaumes ne sont donnés qu'aux violents qui les emportent d'assaut.

CENT SIXIÈME LETTRE.

Quelques avis sur la méditation et la manière de lire pour un commençant.

Je suis persuadé que vous devez faire chaque matin une petite méditation : d'abord vous mettre en présence de Dieu, l'adorer comme présent, vous offrir tout entier à lui, puis invoquer son Saint-Esprit pour la grande action que vous

allez faire. N'allez point chercher avec Dieu de belles pensées, ni des attendrissements extraordinaires. Parlez-lui simplement, ouvertement, sans grande réflexion, et de la plénitude du cœur, comme à un bon ami. Vous ferez deux ou trois considérations sur les plus importantes vérités du christianisme. Je lirais le moins que je pourrais, en sorte que, dès le moment que j'aurais trouvé deux ou tout au plus trois vérités importantes, je m'arrêterais pour les considérer avec recueillement et pour m'affectionner à ces vérités après les avoir fixement considérées. Si néanmoins, dans la suite, je me trouvais trop sec et trop peu nourri dans ma méditation, je reprendrais encore un peu mon livre pour fixer mon esprit par cet objet sensible et pour me rappeler mon sujet.

Les premiers jours, contentez-vous d'un quart d'heure à cette méditation, encore que vous vous y trouviez sec et ennuyé : mais, si vous pouvez sans peine y nourrir votre cœur, allez jusqu'à la demi-heure, pourvu que votre tête n'en soit pas fatiguée. Généralement parlant, il vaut mieux en faire moins d'abord et s'y accoutumer peu à peu. Vous pourrez en faire de même un autre quart d'heure le soir, et vous verrez qu'avec le temps, cet autre quart d'heure ira peu à peu jusqu'à la demi-heure entière. Je suppose toujours qu'après avoir considéré vos deux ou trois vérités et vous y être affectionné, vous prendrez quelque résolution en détail pour la pratique. Vous finirez par une disposition d'abandon à Dieu sur les choses considérées et par des actions de grâces sur les bons mouvements reçus.

Pour votre lecture spirituelle, qui doit être réglée, je crois que vous devez la faire tout au moins

pendant un gros quart d'heure, mais fort lentement. Lisez toujours pour vous, c'est-à-dire ne vous contentez pas de croire et de goûter les vérités que vous lisez, mais appliquez-les à vos besoins. Voyez attentivement les conséquences que vous devez tirer de chaque maxime pour votre pratique. Tâchez ainsi de goûter, non seulement pour le plaisir, mais de manger et de digérer le pain sacré pour votre nourriture. Il faut même le mâcher longtemps pour le bien digérer. Ceux qui avalent avec promptitude et avidité, bien loin de se nourrir solidement, se causent des indigestions dangereuses. Il vaut donc mieux lire médiocrement, et lire avec application et recueillement. Quand la lecture se fait bien, elle devient insensiblement une demi-méditation ; au lieu que les lectures des personnes qui ne sont pas assez simples ne sont que des lectures vagues et peu raisonnées. La trop grande variété d'objets dans les lectures spirituelles, comme en autres choses, dissipe l'esprit, le multiplie trop, le met tout au dehors et le dessèche.

Il me semble que vous pouvez lire d'abord avec utilité l'Introduction à la vie dévote de saint François de Sales, puis quelques traités de Rodriguez, surtout celui de la conformité à la volonté de Dieu ; de là vous pourrez passer aux Entretiens de saint François de Sales. Vous avez quelques autres livres que vous goûtez, et dont il faut vous laisser un usage sobre pour vos menus plaisirs.

CENT SEPTIÈME LETTRE

Exhortation à la franchise, à la candeur, à la petitesse, à la souplesse et à la bonté de cœur. Fuir les curiosités de l'esprit.

Je ne vous écris que deux mots pour vous recommander de plus en plus la franchise. Les retours de délicatesse sur vous-même font la plupart de vos infidélités et de vos peines. Plus vous serez simple, plus vous serez souple et docile ; pour l'être véritablement il faut l'être pour tous ceux qui nous parlent avec charité. Oh ! que cet état d'être toujours prêt à être blâmé, méprisé, corrigé, est aimable aux yeux de Dieu !

Soyez bon homme sans hauteur, ni décision, ni critique, ni dédain, ni délicatesse, ni tour de passe-passe d'amour propre. Soyez vrai, ingénu, en défiance de votre propre sens. Soyez fidèle à renoncer à votre vanité et aux sensibilités de votre amour-propre dès que Dieu vous le montre intérieurement. *Pendant que la lumière luit, suivez-la pour être enfant de lumière* (1). Je prie Dieu qu'il vous rende doux, simple et enfant avec Jésus né dans une crèche. Ne soyez point habile, ni décisif, ni attentif aux fautes d'autrui, ni délicat et facile à blesser, ni meilleur en apparence qu'en vérité. Oh ! que la vérité est maltraitée dans ce qui paraît le meilleur en nous !

Retranchez toutes les curiosités qui passionnent et soyez fidèle à ne jamais parler sans nécessité de ce que vous sauriez mieux qu'un autre. Surtout ne vous laissez point ensorceler par les attraits diaboliques de la géométrie. Rien n'éteindrait tant en vous l'esprit intérieur de grâce, de recueillement et de mort à votre propre esprit.

(1) Jean, 12, v. 36.

CENT HUITIÈME LETTRE

Avis touchant la hauteur et les devoirs envers Dieu, soi-même et autrui.

Ne vous découragez point dans vos infidélités. Rien n'est si humiliant que la hauteur quand Dieu la fait voir, et qu'il en montre toute la déraison. Du moins, quand vous apercevez qu'elle vous a échappé, ramenez-vous, rapetissez-vous, rabaissez-vous, et qu'alors la pratique réelle soit le fruit de votre bonne volonté: autrement, vous n'aurez qu'en parole la haine de la hauteur et l'amour de la petitesse. Un grand point, c'est d'être simple et de bonne foi dans le désir de se corriger ; alors on ne déguise, on ne soutient, on n'excuse point ses hauteurs. On recule, on répare, on avoue qu'on s'est trompé ou qu'on a été trop vif ; on fait sentir que la hauteur n'est pas du fonds, et qu'on en souffre plus de confusion que ceux qu'on a fait souffrir. Ce qui n'est que dans la promptitude de l'humeur n'est que faiblesse, il faut s'en corriger ; mais ce mal n'est pas le plus dangereux. Pour la hauteur, elle vient de plénitude : c'est un fonds d'orgueil de démon. Ce fonds rend faux, âpre, dur, tranchant, dédaigneux, critique.

Soyez retenu avec le prochain, pour ne prendre aucun ascendant, pour éviter la dérision et la moquerie. Rappelez la présence de Dieu ; humiliez-vous devant lui pour demeurer humble devant les hommes. Ne prenez des hommes que ce qu'il vous en faut pour le besoin de la société. Priez, lisez, et tournez vos lectures en une espèce d'oraison. Défiez-vous de vos goûts pour le service, et en même temps de vos goûts pour le monde. Ne comptez

pour rien aussi vos goûts pour une retraite belle en idée. En un mot, ne comptez pour rien tous vos goûts et toutes vos pensées. Bornez-vous à votre devoir de chaque jour, qui est votre pain quotidien.

Il faut se sevrer des joies les plus innocentes quand Dieu nous les refuse.

CENT NEUVIÈME LETTRE

Sur les maladies, et les bons effets du sentiment qu'on a de sa faiblesse.

On dit que vous êtes malade et que vous souffrez. Votre souffrance m'afflige, car je vous aime tendrement ; mais je ne puis m'empêcher de baiser la main qui vous frappe, et je vous conjure de la baiser amoureusement avec moi. Vous avez abusé autrefois de la santé et des plaisirs qu'elle donne. L'infirmité et les douleurs qui la suivent sont votre pénitence naturelle.

Je prie Dieu seulement qu'il abatte encore plus votre esprit que votre corps, et qu'en soulageant le dernier selon le besoin, il vous désabuse pleinement de l'autre. Oh ! qu'on est fort quand on ne croit plus l'être, et qu'on ne sent plus que la faiblesse et les bornes de son propre esprit ! Alors on est toujours prêt à croire qu'on se trompe et à l'avouer en se corrigeant ; alors on a l'esprit toujours ouvert à la lumière d'autrui ; alors on ne décide rien, et l'on dit les choses les plus décisives du ton le plus simple et le plus rempli de déférence pour autrui ; alors on se laisse volontiers juger, on se livre sans peine, on donne droit de censure au premier venu. En même temps on ne juge personne

que dans le vrai besoin ; on ne parle qu'aux personnes qui le souhaitent, et en leur disant ce qu'on croit voir en elles d'imparfait, et on le dit sans décision, plutôt pour ne point user d'une réserve contraire à ce que ces personnes souhaitent que pour vouloir être cru, et pour se contenter dans sa critique.

Je prie Dieu qu'il vous conserve dans une entière fidélité à sa grâce. Il faut se supporter patiemment soi-même sans se flatter et s'assujettir sans relâche à tout ce qui peut vaincre nos pensées et nos répugnances intérieures pour nous rendre plus souples aux impressions de la grâce pour la pratique de l'Évangile. Mais ce travail doit être paisible et sans trouble : il doit même être modéré pour ne pas entreprendre de faire tout l'ouvrage en un seul jour. Il faut tâcher de raisonner un peu et de faire beaucoup. Si l'on n'y prend garde, toute la vie se passe en raisonnements, et il faudrait une seconde vie pour la pratique. On court risque de se croire avancé à proportion des lumières qu'on a sur la perfection. Toutes ces belles idées, loin d'avancer la mort à nous-même, ne servent qu'à entretenir secrètement la vie d'Adam en nous, par une confiance en nos vues. Soyez bien désabusé de votre esprit et de vos vues de perfection ; ce sera un grand pas pour devenir parfait. La petitesse et la défiance de vous-même, avec l'ingénuité, sont les vertus fondamentales pour vous.

CENT DIXIÈME LETTRE

Ne point juger sans nécessité, prendre tout en esprit de pénitence.

En toutes choses jugez le moins que vous pourrez. C'est une voie bien simple que de retrancher toute décision qui ne nous est pas nécessaire. Ce n'est pas une irrésolution; c'est une défiance simple et un détachement pratique de notre propre sens, qui s'étend à tout, même aux choses les plus communes. Alors on croit ce qu'il faut croire ; et l'on agit selon le besoin, avec une détermination simple, et sans confiance en soi par réflexion. Hors du besoin on ne juge point, et on laisse passer devant ses yeux toutes les apparences et les raisons de croire ; mais on est si vide de soi et de son propre sens, qu'on est toujours prêt à recevoir d'autrui, à croire qu'on se trompe, et à revenir sur ses pas en petit enfant que sa mère ramène par la main. C'est ce vide d'esprit et cette docilité d'enfant que je vous souhaite. Elle mettra la paix dans votre cœur, et entre vous et votre prochain.

Il faut prendre en pénitence de vos péchés les assujettissements fâcheux de l'état où vous êtes. Cette pénitence paraît courte et légère quand on connaît ce qu'on doit à Dieu et combien on lui a manqué. Les embarras mêmes qui semblent nuire à notre avancement dans la piété se tournent à profit, pourvu que nous fassions ce qui dépend de nous. C'est un commencement de renoncement à soi et à sa volonté, et un des plus solides sacrifices qu'on puisse faire.

Allez naturellement votre chemin et les hommes ne vous nuiront point. Une conduite modérée, sim-

ple et ferme imposera silence. Quand même vous auriez à essuyer quelques mauvaises railleries, ce serait en être quitte à bon marché. N'est-il pas juste de souffrir quelque chose de la folie du monde pour acquérir la vraie sagesse, après avoir été longtemps approuvé en voulant plaire à des aveugles ? On est trop jaloux d'une vaine réputation quand on croit les discours des hommes qu'on méprise et dont on connaît l'égarement. Le principal est de vous réserver des heures pour vous munir par vos exercices d'un bon contre-poison contre leurs erreurs contagieuses. Lisez la vérité dans les paroles de vie éternelle. Priez, veillez, détachez-vous de vous-même. Aimez Dieu généreusement : que ce qui est fait uniquement pour lui ne soit qu'à lui seul. Attendez tout de lui, sans vous négliger, pour être fidèle à ses dons.

CENT ONZIÈME LETTRE

Divers avis pour la conduite intérieure et pour l'extérieure.

Je ne m'étonne point de ce dégoût que vous ressentez pour tant de choses contraires à Dieu ; c'est l'effet naturel du changement de votre cœur. Vous aimeriez un certain calme où vous pourriez vous occuper librement de ce qui vous touche, et vous délivrer de tout ce qui est capable de rouvrir vos plaies : mais ce n'est pas là ce que Dieu veut. Il veut que ce qui vous a trop touché et occupé autrefois se tourne en importunité et serve à votre pénitence. Portez donc en paix cette croix pour l'expiation de vos péchés, et attendez que Dieu vous débarrasse. Il le fera dans son temps, et non pas

dans le vôtre. Cependant réservez-vous les heures dont vous avez besoin pour penser à Dieu, et à vous par rapport à lui. Il faut lire, prier, se défier de ses inclinations et de ses habitudes, songer qu'on porte le don de Dieu dans un vase d'argile, et surtout se nourrir au dedans par l'amour de Dieu.

Quoiqu'on ait vécu bien loin de lui, on ne doit pas craindre de s'en rapprocher par un amour familier. Parlez-lui dans vos prières de toutes vos misères, de tous vos besoins, de toutes vos peines, des dégoûts mêmes qui pourraient vous venir pour son service. Vous ne sauriez lui parler trop librement, ni avec trop de confiance. Il aime les simples et les petits; c'est avec eux qu'il s'entretient. Si vous êtes de ce nombre, laissez là votre esprit et toutes vos hautes pensées : ouvrez-lui votre cœur et dites-lui tout. Après lui avoir parlé, écoutez-le un peu. Mettez-vous dans une telle préparation de cœur qu'il puisse vous imprimer les vertus comme il lui plaira : que tout se taise en vous pour l'entendre. Ce silence des créatures au dehors, des passions grossières et des pensées humaines au dedans, est essentiel pour entendre cette voix qui appelle l'âme à mourir à elle-même et à adorer Dieu en esprit et en vérité.

Vous avez de grands secours dans les connaissances que vous avez acquises. Vous avez lu beaucoup de bons livres; vous connaissez les vrais fondements de la religion et la faiblesse de tout ce qu'on lui oppose. Mais tous ces moyens, qui vous conduisent à Dieu pour les commencements, vous arrêteraient dans la suite si vous teniez trop à vos lumières. Le meilleur et le dernier usage de notre esprit est de nous en défier, d'y renoncer, et de le soumettre à celui de Dieu par une foi simple. Il

faut devenir petit enfant. Il y a une petitesse qui est bien au-dessus de toute grandeur. Heureux qui la connaît ! C'est peu de raisonner, de comparer, de démêler, de prévoir, de conclure, il faut aimer le seul vrai, le seul bien, et demeurer en lui par une volonté stable. L'esprit se promène ; la volonté est ce qui ne doit jamais varier.

Il ne s'agit point de faire beaucoup de choses difficiles : faites les plus petites et les plus communes avec un cœur tourné vers Dieu et comme un homme qui va à l'unique fin de sa création. Vous ferez tout ce que font les autres, excepté le péché. Vous serez bon ami, poli, officieux, complaisant, gai, aux heures et dans les compagnies qui conviennent à un vrai chrétien. Vous serez sobre à table et sobre partout ailleurs, sobre à parler, sobre à dépenser, sobre à juger, sobre à vous mêler, sobre à vous divertir,sobre même à être sage et prévoyant, comme le veut saint Paul (1). C'est cette sobriété universelle dans l'usage des meilleures choses que l'amour de Dieu fait pratiquer avec une simplicité charmante. On n'est ni sauvage, ni épineux, ni scrupuleux ; mais on a au dedans de soi un principe d'amour qui élargit le cœur, qui adoucit toutes choses, qui, sans gêner, ni troubler, inspire une certaine délicatesse pour ne jamais déplaire à Dieu, et qui arrête quand on est tenté d'aller au-delà des règles.

En cet état, on souffre ce que les autres gens souffrent aussi des fatigues, des embarras, des contre-temps, des oppositions d'humeurs, des incommodités corporelles, des difficultés avec soi-même aussi bien qu'avec les autres, des tentations,

(1) Rom. 12, v. 3.

et quelquefois des dégoûts et des découragements. Mais si les croix sont communes avec le monde, les motifs de les supporter sont bien différents. On connaît en Jésus-Christ Sauveur le prix et la vertu de la croix. Elle nous purifie, nous détache et nous renouvelle. Nous voyons sans cesse Dieu en tout; mais nous ne le voyons jamais si clairement ni si utilement que dans les souffrances et les humiliations. La croix est la force de Dieu même : plus elle nous détruit, plus elle avance l'être nouveau en Jésus-Christ pour faire un nouvel homme sur les ruines du vieil Adam.

Vivez sans aucun changement extérieur que ceux qui seront nécessaires, ou pour éviter le mal, ou pour vous précautionner contre votre faiblesse; ou pour ne pas rougir de l'Évangile. Pour tout le reste, *que votre gauche ne sache pas le bien que votre droite fera* (1).

Tâchez d'être gai et tranquille. Si vous pouvez trouver quelque ami sensé et qui craigne Dieu, soulagez-vous un peu de cœur en lui parlant des choses que vous le croirez capable de porter. Mais comptez que Dieu est le bon ami du cœur; et que personne ne console comme lui. Il n'y a personne qui entende tout à demi-mot comme lui, qui entre dans toutes les peines, et qui s'accommode à tous les besoins sans en être importuné. Faites-en un second vous-même. Bientôt ce vous-même supplantera le premier et lui ôtera tout crédit chez vous.

Réglez votre dépense et vos affaires. Soyez honorable et modeste, simple et point attaché. C'est le bon temps pour servir que de servir par devoir, sans ambition et sans vaines espérances; c'est servir

(1) Matth. 6, v. 3.

sa patrie, son roi, le Roi des rois, devant qui les majestés visibles ne sont que des ombres. C'est réparer par un service désintéressé les campagnes faites avec faste et passion pour la fortune. Montrez une conduite unie, modérée, sans affectation de bien non plus que de mal, mais ferme pour la vertu et si décidée qu'on n'espère plus de vous rentraîner. Vous en serez quitte à meilleur marché, et l'on vous importunera moins quand on croira que vous êtes de bonne foi attaché à la religion et que vous ne reculerez pas là-dessus. On tourmente plus longtemps ceux qu'on soupçonne d'être faux, ou faibles, ou légers.

Mettez votre confiance, non dans votre force ni dans vos résolutions, ni même dans les plus solides précautions (quoiqu'il faille les prendre avec beaucoup d'exactitude et de vigilance), ni même dans les engagements d'honneur que vous prendrez pour ne pouvoir plus reculer, mais dans la seule bonté de Dieu qui vous a aimé éternellement avant que vous l'aimassiez, et lors même que vous l'offensiez avec ingratitude.

Il faut vous faire une règle de bonnes lectures selon votre goût et selon votre besoin. Il faut lire simplement assez courtement ; se reposer après avoir lu ; méditer ce qu'on vient de lire ; le méditer sans grand raisonnement, plus par le cœur que par l'esprit, et laisser faire à Dieu son impression dans votre cœur sur la vérité méditée. Peu d'aliment nourrit beaucoup quand on le digère bien. Il faut mâcher lentement, sucer l'aliment et se l'approprier pour le convertir tout en sa propre substance.

CENT DOUZIÈME LETTRE

Souffrir avec abandon et boire le calice d'amertume jusqu'à la dernière goutte.

J'espère que dans votre état de séparation et d'amertume vous trouverez, loin des créatures, la plus puissante consolation. Dieu vous fera goûter ce qu'il est par lui-même quand tout le reste manque. La longueur de cette épreuve servira à vous endurcir contre vous-même et à pousser sans bornes votre abandon. Quand on se livre à Dieu pendant tout le temps de paix et de calme, on ne sait ni ce qu'on veut ni ce qu'on promet : quoique l'abandon soit sincère il est encore bien superficiel; mais, quand le calice plein d'amertume se présente, alors la nature frémit, on est triste et craintif jusqu'à la mort comme Jésus-Christ au jardin des Oliviers ; on sue sang et eau; on dit : *Que ce calice soit éloigné de moi* (1) ! Heureux qui étouffe cette répugnance et ce soulèvement de la nature pour ajouter, comme le Fils de Dieu : *Cependant que votre volonté se fasse et non pas la mienne.* En vérité, je serais bien fâché que vous perdissiez la moindre goutte du calice que Dieu vous présente. C'est maintenant qu'il faut exercer votre foi et votre amour. Oh! que Dieu vous aime puisqu'il vous frappe sans pitié! Quelque sacrifice qu'il vous demande, n'hésitez jamais. L'état de tristesse qui serre votre cœur, et la vue d'un objet affligeant qui est à toute heure devant vos yeux, me fait craindre pour votre santé. Ménagez-la ; profitez des petits soulagements qui se présenteront ; faites-le avec simplicité.

(1) Matth. 26 v. 39.

CENT TREIZIÈME LETTRE

Nécessité du recueillement. Réprimer l'activité et la curiosité de l'esprit.

Ce que je souhaite le plus pour vous est le recueillement et la cessation un peu fréquente de tout ce qui dissipe. L'action de l'esprit, quand elle est continuelle et sans ordre absolu de Dieu, dessèche et épuise l'intérieur. Vous savez que Jésus-Christ écartait ses disciples de la foule des peuples, et qu'il suspendait les fonctions les plus pressées. Il laissait même languir la multitude qui venait de loin et qui attendait son secours : quoiqu'il eût pitié, il se dérobait à elle et disait à ses apôtres : *Venez à l'écart* (1). Trouvez bon que je vous en dise autant de sa part. Il ne suffit pas d'agir et de donner ; il faut recevoir, se nourrir et se prêter en paix à toute l'impression divine. Vous êtes trop accoutumé à laisser votre esprit s'appliquer. Il vous reste même une habitude de curiosité insensible. C'est un approfondissement, un arrangement, une suite d'opérations, soit pour remonter aux principes, soit pour tirer les conséquences. J'aimerais mieux vous voir vous amuser à quelque bagatelle qui occuperait superficiellement l'imagination et les sens, et qui laissera votre fond vide pour y entretenir une secrète présence de Dieu. Un simple amusement ne tient point de place dans le fond ; mais le travail sérieux, quoiqu'il paraisse plus solide, est plus vain et plus dangereux quand il revient trop souvent, parce qu'il nourrit la sagesse humaine, dissipe le fond, et accoutume une âme à ne pouvoir être en paix. Il lui faut toujours des ébranlements et de l'occupation par rapport à elle-même. Les

(1) Marc, 6, v. 31.

esprits appliqués auraient autant de peine à se passer d'application, que les gens inappliqués auraient de peine à mener une vie appliquée.

Faites donc jeûner votre esprit avide : faites-le taire ; ramenez-le au repos. *Venez à l'écart.* Les affaires n'en iront que mieux ; vous y prendrez moins de peine, et Dieu y travaillera davantage. Si vous voulez toujours tout faire, vous ne lui laisserez la liberté de rien faire à sa mode. Oh ! qu'il est dangereux d'être un *ardélion* de la vie intérieure ! Au nom de Dieu, *soyez dans le repos et considérez que c'est moi qui suis Dieu* (1) : c'est là le vrai sabbat du Seigneur. Cette cessation de l'âme est le grand sacrifice.

CENT QUATORZIÈME LETTRE

La volonté de Dieu doit être notre tout.

Je vous souhaite la paix du cœur et la joie du Saint-Esprit, qui se trouve au milieu de toutes les croix et de toutes les tentations de la vie. C'est la différence essentielle entre la Babylone et la cité de Dieu. Un habitant de Babylone, quelque prospérité mondaine qu'il envie, a un je ne sais quoi qui dit au fond du cœur : ce n'est pas assez ; je n'ai pas tout ce que je voudrais, et j'ai encore ce que je ne voudrais pas. Au contraire, l'habitant de la cité sainte porte au fond de son cœur un *fiat* et un *amen* continuel. Il veut toutes ses peines, et il ne veut aucune des consolations dont Dieu le prive. Demandez-lui ce qu'il veut, il vous répondra que c'est précisément ce qu'il a. La volonté de Dieu dans le moment présent

(1) Ps. 45, v. 11.

est le pain quotidien qui est au-dessus de toute substance. Il veut tout ce que Dieu veut en lui et pour lui. Cette volonté fait le rassasiement de son cœur, c'est la manne de tous les goûts. Aussi est-il dit de la nouvelle Jérusalem : *Elle sera appelée ma volonté en elle* (1). Elle n'aura plus d'autre nom ; on n'en pourra plus avoir d'autre idée ; elle ne sera plus rien d'elle-même. Comme saint Jean n'était qu'une voix annonçant Jésus-Christ, Jérusalem n'est plus que la seule *volonté de Dieu en elle.* Ce n'est plus elle qui vit et qui veut ; c'est l'Époux vivant et voulant dans l'épouse. Quelle est donc sa volonté sur vous ? C'est que vous n'en ayez plus aucune, que vous ne trouviez plus en vous de quoi vouloir, que vous laissiez Dieu vouloir en vous, tout ce qui est selon son esprit. *Celui qui sonde les cœurs sait ce que désire l'esprit, parce qu'il ne demande pour les saints que ce qui est selon Dieu* (2). Soyez donc *l'homme de la volonté de Dieu* (3). Ne la gênez en vous par aucune borne de volonté et de pensée propre, par aucun arrangement à votre mode.

La plupart des gens de bien, sous de beaux prétextes, font ce que saint Augustin reprochait aux demi-pélagiens, qui était de vouloir que les mérites naturels précédassent, et que la grâce suivît la nature. On veut que Dieu veuille ce que nous voulons, afin que nous voulions notre propre volonté dans la sienne. Il faut que la volonté de Dieu démontre la nôtre ; et qu'il soit lui seul toutes choses en nous.

(1) Isaï. 62, v. 4.
(2) Rom. 8, v. 27.
(3) Is. 46, v. 11.

CENT QUINZIÈME LETTRE

L'exactitude et la liberté doivent s'allier ensemble et n'être point l'une sans l'autre.

Il me paraît nécessaire que vous joigniez ensemble une grande exactitude et une grande liberté. L'exactitude vous rendra fidèle, et la liberté vous rendra courageux. Si vous vouliez être exact sans être libre, vous tomberiez dans la servitude et dans le scrupule : et si vous vouliez être libre sans être exact, vous iriez bientôt à la négligence et au relâchement. L'exactitude seule nous rétrécit l'esprit et le cœur, et la liberté seule les étend trop. Ceux qui n'ont nulle expérience des voies de Dieu ne croient pas qu'on puisse accorder ensemble ces deux vertus. Ils comprennent par *être exact*, vivre toujours dans la gêne, dans l'angoisse, dans une timidité inquiète et scrupuleuse qui fait perdre à l'âme tout son repos, qui lui fait trouver des péchés partout, et qui la met si fort à l'étroit qu'elle se dispute à elle-même jusqu'aux moindres choses, et qu'elle n'ose respirer. Ils appellent *être libre,* avoir une conscience large, n'y prendre pas garde de si près, se contenter d'éviter les fautes considérables, et ne compter pour fautes considérables que les grands crimes, se permettre hors de là tout ce qui flatte subtilement l'amour-propre, et, quelque licence qu'on se donne du côté des passions, se calmer et se consoler aisément, par la seule pensée qu'on n'y croyait pas un grand mal. Ce n'était pas ainsi que saint Paul concevait les choses, quand il disait à ceux à qui il avait donné la vie de la grâce, et dont

il tâchait de faire des chrétiens parfaits : Soyez libres, mais de la liberté que Jésus-Christ vous a acquise (1) ; soyez libres, puisque le Sauveur vous a appelés à la liberté : mais que cette liberté ne vous soit pas une occasion ni un prétexte de faire le mal.

Il me paraît donc que la véritable exactitude consiste à obéir à Dieu en toutes choses, et à suivre la lumière qui nous montre notre devoir et la grâce qui nous y pousse, ayant pour principe de conduite de contenter Dieu en tout, et de faire toujours ce qui lui est non seulement agréable, mais, s'il se peut, le plus agréable, sans s'amuser à chicaner sur la différence des grands péchés et des légers, des imperfections et des infidélités. Car, quoiqu'il soit vrai que tout cela est distingué, il ne lui doit pourtant plus être pour une âme qui s'est déterminée à ne rien refuser à Dieu de tout ce qu'elle peut lui donner. Et c'est en ce sens que l'Apôtre dit que *la loi n'est point établie pour le juste* (2).

Loi gênante, loi dure, loi menaçante, loi, si on l'ose dire, tyrannique et captivante : mais il y a une loi supérieure qui l'élève au-dessus de tout cela, et qui le fait entrer dans la vraie liberté des enfants ; c'est de vouloir toujours faire ce qui plaît le plus au Père céleste selon cette excellente parole de saint Augustin : *Aimez, et faites après cela tout ce que vous voudrez.*

Car si à cette volonté sincère de faire toujours ce qui nous paraît le meilleur aux yeux de Dieu, vous ajoutez de le faire avec joie, de ne se point abattre quand on ne l'a pas fait, de recommencer

(1) Gal. 1, v. 13.
(2) Tim. 1, v. 9.

cent et cent fois à le mieux faire, d'espérer toujours qu'à la fin on le fera, de se supporter soi-même dans ses faiblesses involontaires comme Dieu nous y supporte, d'attendre en patience les moments qu'il a marqués pour notre parfaite délivrance, de songer cependant à marcher avec simplicité et selon nos forces dans la voie qui nous est ouverte, de ne point perdre le temps à regarder derrière soi, de nous étendre et de nous porter toujours, comme dit l'Apôtre, à *ce qui est devant nous* (1), de ne point faire sur nos chutes une multitude de retours inutiles qui nous arrêtent, qui nous embarrassent l'esprit et qui nous abattent le cœur ; de nous en humilier et d'en gémir à la première vue qui nous en vient, mais de les laisser là aussitôt après pour continuer notre route, de ne point interpréter tout contre nous avec une rigueur littérale et judaïque, de ne pas regarder Dieu comme un espion qui nous observe pour nous surprendre, et comme un ennemi qui nous tend des pièges, mais comme un père qui nous aime et qui veut nous sauver ; pleins de confiance en sa bonté, attentifs à invoquer sa miséricorde, et parfaitement détrompés de tout vain appui sur les créatures et sur nous mêmes, voilà le chemin et le séjour de la véritable liberté.

Je vous conseille autant que je puis d'y aspirer. L'exactitude et la liberté doivent marcher d'un pas égal ; et en vous s'il y en a une des deux qui demeure derrière l'autre, c'est, à ce qu'il me paraît, la liberté, quoique j'avoue que l'exactitude ne soit pas encore au point que je la désire : mais enfin, je crois que vous avez plus besoin de pencher du côté de la confiance en Dieu et d'une grande étendue

(1) Phil. 3, v. 13.

de cœur. C'est pour cela que je n'hésite point à vous dire que vous devez vous livrer tout entier à la grâce que Dieu vous fait quelquefois de vous appliquer assez intimement à lui. Ne craignez point alors de vous perdre de vue, de le regarder uniquement et d'aussi près qu'il voudra bien vous le permettre, et de vous plonger tout entier dans l'océan de son amour, trop heureux si vous pouviez le faire si bien que vous ne vous retrouvassiez jamais. Il est bon néanmoins, lorsque Dieu vous donnera cette disposition, de finir toujours, quand la pensée vous en viendra, par un acte d'humilité et de crainte respectueuse et filiale qui préparera votre âme à de nouveaux dons. C'est le conseil que donne sainte Thérèse, et que je crois pouvoir vous donner.

CENT-DIX-SEPTIÈME LETTRE.

Manière de bien porter sa croix.

Portez en paix vos croix intérieures. Les croix extérieures sans celles de l'intérieur ne seraient point des croix, elles ne seraient que des victoires continuelles avec une flatteuse expérience de notre force invincible. De telles croix empoisonneraient le cœur et charmeraient notre amour-propre. Pour bien souffrir, il faut souffrir faiblement et sentant sa faiblesse ; il faut se voir sans ressource au dedans de soi ; il faut être sur la croix avec Jésus-Christ et dire comme lui : *Mon Dieu, mon Dieu, combien m'avez-vous abandonné!* Oh ! que la paix de la volonté, dans ce désespoir de l'amour-propre, est précieuse aux yeux de celui qui la fait en nous sans nous la montrer ! Nourrissez-vous de cette parole de saint Augustin, qui est d'autant plus vivi-

fiante qu'elle porte au cœur une mort totale de l'amour-propre : « Qu'il ne soit laissé en moi rien » de moi même, ni de quoi jeter encore un regard » sur moi. » N'écoutez point votre imagination ni les réflexions d'une sagesse humaine : laissez tomber tout, et soyez dans les mains du bien-aimé. C'est sa volonté et sa gloire qui doivent nous occuper.

CENT DIX-SEPTIÈME LECTURE.

Être rien; demeurer livré à la destruction ; souffrir et se laisser consumer par une mort entière.

Soyez un vrai rien en tout et partout; mais il ne faut rien ajouter à ce pur rien. C'est sur le rien qu'il n'y a aucune prise. Il ne peut rien perdre. Le vrai rien ne résiste jamais, et il n'a point un *moi* dont il s'occupe. Soyez donc rien, et rien au-delà ; et vous serez tout sans songer à l'être. Souffrez en paix, abandonnez-vous; allez, comme Abraham, sans savoir où. Recevez des hommes le soulagement que Dieu vous donnera par eux. Ce n'est pas d'eux, mais de lui par eux, qu'il faut le recevoir. Ne mêlez rien à l'abandon, non plus qu'au rien. Un tel vin doit être bu tout pur et sans mélange; une goutte d'eau lui ôte sa vertu. On perd infiniment à vouloir retenir la moindre ressource propre. Nulle réserve, je vous conjure.

Il faut aimer la main de Dieu qui nous frappe et qui nous détruit. La créature n'a été faite que pour être détruite au bon plaisir de celui qui ne l'a faite que pour lui. O heureux usage de notre substance ! Notre rien glorifie l'Être éternel et le tout Dieu.

(1) Dan. 14, v. 25.

Périsse donc ce que l'amour-propre voudrait tant conserver. Soyons l'holocauste que le feu de l'amour réduit en cendres. Le trouble ne vient jamais que d'amour-propre; l'amour divin n'est que paix et abandon. Il n'y a qu'à souffrir, qu'à laisser tomber, qu'à perdre, qu'à ne rien retenir, qu'à n'arrêter jamais un seul moment la main crucifiante. Cette non résistance est horrible à la nature; mais Dieu la donne; le bien-aimé l'adoucit, il mesure toute tentation.

§ I. Mon Dieu, qu'il est beau de faire son purgatoire en ce monde! La nature ne voudrait le faire ni en cette vie, ni en l'autre : mais Dieu le prépare en ce monde, et c'est nous qui, par une chicane, en faisons deux au lieu d'un. Nous rendons celui-ci tellement inutile par nos résistances, que tout est encore à recommencer après la mort. Il faudrait être dès cette vie comme des âmes du purgatoire, paisibles et souples dans la main de Dieu pour s'y abandonner et pour se laisser détruire par le feu vengeur de l'amour. Heureux qui souffre ainsi!

§ II. Je vous aime et vous respecte de plus en plus sous la main qui vous brise pour vous purifier. Oh! que cet état est précieux! Plus vous vous y trouverez vide et privé de tout, plus vous m'y paraîtrez plein de Dieu et l'objet de ses complaisances. Quand on est attaché sur la croix avec Jésus-Christ, on dit comme lui : *O Dieu, ô mon Dieu, combien vous m'avez délaissé!* Mais ce délaissement sensible, qui est une espèce de désespoir dans la nature grossière, est la plus pure union de l'esprit et la perfection de l'amour.

§ III. Qu'importe que Dieu nous dénue de goûts

et de soutiens sensibles ou aperçus, pourvu qu'il ne nous laisse pas tomber. Le prophète Habacuc n'était-il pas bien soutenu quand l'ange le transportait avec tant d'impétuosité de la Judée à Babylone, en le tenant par les cheveux? (1) Il allait sans savoir où et sans savoir par quel soutien; il allait nourrir Daniel au milieu des lions; il était enlevé par l'esprit invisible et par la vertu de la foi. Heureux qui va ainsi par une route inconnue à la sagesse humaine, et sans toucher du pied à terre.

§ IV. Vous n'avez qu'à souffrir et à vous laisser consumer peu à peu dans le creuset de l'amour. Qu'y a-t-il à faire? Rien qu'à ne jamais repousser la main invisible qui détruit et qui refond tout. Plus on avance, plus il faut se délaisser à l'entière destruction. Il faut qu'un cœur vivant soit réduit en cendres. Il faut mourir et ne point voir sa mort; car une mort qu'on apercevrait serait la plus dangereuse de toutes les vies. *Vous êtes mort*, dit l'Apôtre, *et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu* (2). Il faut que la mort soit cachée pour cacher la vie nouvelle que cette mort opère. On ne vit plus que de mort, comme parle saint Augustin. Mais qu'il faut être simple et sans retour pour laisser achever cette destruction du vieil homme! Je prie Dieu qu'il fasse de vous un holocauste que le feu de l'autel consume sans réserve.

(1) Dan. 14, v. 35.
(2) Col. 3, v. 3.

CENT DIX-HUITIÈME LETTRE

Vivre en pur abandon et simple délaissement au bon plaisir de Dieu.

La peine que je ressens sur le malheur public ne m'empêche point d'être occupé de votre infirmité. Vous savez qu'il faut porter la croix et la porter en pleines ténèbres. Le parfait amour ne cherche ni à voir ni à sentir. Il est content de souffrir sans savoir s'il souffre bien, et d'aimer sans savoir s'il aime. Oh! que l'abandon sans aucun retour ni repli caché est pur et digne de Dieu! Il est lui seul plus détruisant que mille et mille vertus austères et soutenues d'une régularité aperçue. On jeûnerait comme saint Siméon Stylite, on demeurerait des siècles sur une colonne, on passerait cent ans au désert comme saint Paul, ermite: que ne ferait-on point de merveilleux et digne d'être écrit, plutôt que de mener une vie unie, qui est une mort totale et continuelle dans ce simple délaissement au bon plaisir de Dieu! Vivez donc de cette mort, qu'elle soit votre unique pain quotidien.

Soyez simple et petit enfant. C'est dans l'enfance qu'habite la paix inaltérable et à toute épreuve. Toutes les régularités où l'on possède sa vertu sont sujettes à l'illusion et au mécompte. Il n'y a que ceux qui ne comptent jamais, lesquels ne sont sujets à aucun mécompte. Il n'y a que les âmes désappropriées par l'abnégation évangélique qui n'ont plus rien à perdre. Il n'y a que ceux qui ne cherchent aucune lumière qui ne se trompent point. Il n'y a que les petits enfants qui trouvent en Dieu la sagesse, qui n'est point dans les grands et les sages qu'on admire.

CENT DIX-NEUVIÈME LETTRE

Laisser expirer la nature dans le dépouillement et la mort totale.

Tout contribue à vous éprouver ; mais Dieu qui vous aime ne permettra pas que vous soyez tenté au-dessus de vos forces. Il se servira de la tentation pour vous faire avancer. Mais il ne faut chercher curieusement à voir en soi ni l'avancement, ni les forces, ni la main de Dieu, qui n'en est pas moins secourable quand elle se rend invisible. C'est en se cachant qu'elle fait sa principale opération : car nous ne mourrions jamais à nous-mêmes s'il montrait sensiblement cette main toujours appliquée à nous secourir. En ce cas Dieu nous sanctifierait en lumière, en vie et en revêtissement de tous les ornements spirituels ; mais il ne nous sanctifierait point sur la croix en ténèbres, en privation, en nudité, en mort. Jésus-Christ ne dit pas : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se possède, qu'il se revête d'ornements, qu'il s'enivre de consolation, comme Pierre sur le Thabor, qu'il jouisse de moi et de soi-même dans sa perfection, qu'il se voie, et que tout le rassure en se voyant parfait : mais au contraire il dit : *Si quelqu'un veut venir après moi* (1), voici le chemin par où il faut qu'il passe ; *qu'il se renonce, qu'il porte sa croix, et qu'il me suive* dans le sentier bordé de précipices où il ne verra que sa mort. Saint Paul dit que nous voudrions être survêtus, et qu'il faut au contraire être dépouillés jusqu'à la plus extrême indigence pour être ensuite revêtus de Jésus-Christ.

(1) Matth. 16, v. 24.

Laissez-vous donc ôter jusqu'aux derniers ornements de l'amour-propre, et jusqu'aux derniers voiles dont il tâche de se recouvrir, pour recevoir la robe qui n'est blanchie que du sang de l'Agneau et qui n'a plus d'autre pureté que la sienne. O trop heureuse l'âme qui n'a plus rien à soi, qui n'a même rien d'emprunté non plus que rien de propre, et qui se délaisse au bien-aimé, étant jalouse de n'avoir plus de beauté que lui seul ! O épouse, que vous serez belle quand il ne vous restera plus nulle parure propre! Vous serez toute la complaisance de l'Époux quand l'Époux sera lui seul toute votre beauté. Alors il vous aimera sans mesure, parceque ce sera lui-même qu'il aimera uniquement en vous. Écoutez ces choses et croyez-les. Cet aliment de pure vérité sera d'abord amer dans votre bouche et dans vos entrailles ; mais il nourrira votre cœur, et il le nourrira de la mort qui est l'unique vie. Croyez ceci, et ne vous écoutez point. Le *moi* est le grand séducteur : il séduit plus que le serpent séducteur d'Ève. Heureuse l'âme qui écoute en toute simplicité ce qui l'empêche de s'écouter et de s'attendrir sur soi !

Que ne puis-je être auprès de vous ! mais Dieu ne le permet pas. Que dis-je ? Dieu le fait invisiblement, et il nous unit cent fois plus intimement en lui, centre de tous les siens, que si nous étions sans cesse dans le même lieu. Je suis en esprit tout auprès de vous : je porte avec vous votre croix et toutes vos langueurs. Mais si vous voulez que l'enfant Jésus les porte avec vous, laissez-le aller et venir en toute liberté. Il sera tout-puissant en vous si vous êtes bien petit en lui. On demande du secours pour vivre et pour se posséder : il n'en faut plus pour expirer et pour être dépossédé de soi sans

ressource. Le vrai secours est le coup mortel ; c'est le coup de grâce. Il est temps de mourir à soi afin que la mort de Jésus-Christ opère une nouvelle vie.

CENT VINGTIÈME LETTRE

Nécessité de s'abandonner en pure foi à l'opération cachée de Dieu pour donner la mort.

Ce que je vous souhaite au-dessus de tout, c'est que vous n'altériez point votre grâce en la cherchant. Voulez-vous que la mort vous fasse vivre, et vous posséder en vous abandonnant ? Un tel abandon serait la plus grande propriété et n'aurait que le nom trompeur d'abandon ; ce serait l'illusion la plus manifeste. Il faut manquer de tout aliment pour achever de mourir. C'est une cruauté et une trahison de vous laisser respirer et mourir pour prolonger votre agonie dans le supplice. Mourez ; c'est la seule parole qui me reste pour vous.

Qu'avez-vous donc cherché dans la voie que Dieu vous a ouverte ? Si vous vouliez vivre, vous n'aviez qu'à vous nourrir de tout. Mais combien y a-t-il d'années que vous vous êtes dévoué à l'obscurité de la foi, à la mort et à l'abandon ? Etait-ce à condition de le faire en apparence et de trouver une plus grande sûreté dans l'abandon même ? Si cela était, vous auriez été bien fin avec Dieu. Ce serait le comble de l'illusion. Si, au contraire, vous n'avez cherché (comme je n'en doute pas) que le sacrifice total de votre esprit et de votre volonté, pourquoi reculez-vous quand Dieu vous fait enfin trouver l'unique chose que vous avez cherchée ? Voulez-vous

vous reprendre dès que Dieu veut vous posséder et vous déposséder de vous-même ? Voulez-vous par la crainte de la mer et de la tempête, vous jeter contre les rochers et faire naufrage au port ? Renoncez aux sûretés, vous n'en sauriez jamais avoir que de fausses. C'est la recherche infidèle de la sûreté qui fait votre peine. Loin de vous conduire au repos vous résistez à la grâce : comment trouveriez-vous la paix ?

J'avoue qu'il faut suivre ce que Dieu met au cœur: mais il faut observer deux choses, l'une est que l'attrait de Dieu qui incline le cœur ne se trouve point par les réflexions délicates et inquiètes de l'amour-propre ; l'autre, qu'il ne se trouve point aussi par des mouvements si marqués qu'ils portent avec eux la certitude qu'ils sont divins. Cette certitude réfléchie, dont on se rendrait compte à soi-même et sur laquelle on se reposerait, détruirait l'état de foi, rendrait toute mort impossible et imaginaire, changeant l'abandon et la pauvreté en possession et en propriété sans bornes ; enfin ce serait un fanatisme perpétuel, car on se croirait sans cesse certainement et immédiatement inspiré de Dieu pour tout ce qu'on ferait en chaque moment. Il n'y aurait plus ni direction ni docilité, qu'autant que le mouvement intérieur, indépendant de toute autorité extérieure, y porterait chacun. Ce serait renverser la voie de la foi et de mort. Tout serait lumière, possession, vie et certitude dans toutes ces choses. Il faut donc observer qu'on doit suivre le mouvement, mais non pas vouloir s'en assurer par réflexion et se dire à soi-même pour jouir de sa certitude : Oui, c'est par ce mouvement que j'agis.

Ce mouvement n'est que la grâce ou l'attrait intérieur du Saint-Esprit qui est commun à tous les

justes ; mais plus délicat, plus profond, moins aperçu et plus intime dans les âmes déjà dénuées, et de la désappropriation desquelles Dieu est jaloux. Ce mouvement porte avec soi une certaine conscience très simple, très directe, très rapide, qui suffit pour agir avec droiture, et pour reprocher à l'âme son infidélité dans le moment où elle y résiste. Mais c'est la trace d'un poisson dans l'eau : elle s'efface aussitôt qu'elle se forme, et il n'en reste rien : si vous voulez la voir, elle disparaît pour confondre votre curiosité. Comment prétendez-vous que Dieu vous laisse posséder ce don, puisqu'il ne vous l'accorde qu'afin que vous ne vous possédiez en rien vous-même ? Les saints patriarches, prophètes, apôtres, etc., avaient, hors des choses miraculeuses, un attrait continuel qui les poussait à une mort continuelle ; mais ils ne se rendaient point juges de la grâce, et ils la suivaient simplement : elle leur eût échappé pendant qu'ils auraient raisonné pour s'en faire les juges. Vous êtes notre ancien, mais c'est votre ancienneté qui fait que vous devez à Dieu plus que tous les autres. Vous êtes notre frère aîné ; ce serait à vous à être le modèle de tous les autres pour les affermir dans les sentiers des ténèbres et de la mort. Marchez donc comme Abraham sans savoir où. Sortez de votre terre qui est votre cœur ; suivez les mouvements de la grâce ; mais n'en cherchez point la certitude par raisonnement. Si vous la cherchez avant que d'agir, vous vous rendrez juge de la grâce, au lieu de lui être docile et de vous livrer à elle comme les Apôtres le faisaient. Ils étaient *livrés à la grâce de Dieu*, dit saint Luc dans les Actes (1). Si, au contraire, vous cher-

(1) Ch. 15. V. 40.

chez cette certitude après avoir agi, c'est une vraie consolation que vous cherchez par un retour d'amour-propre, au lieu d'aller toujours en avant avec simplicité selon l'attrait et sans regarder derrière vous. Ce regard en arrière interrompt la course, retarde les progrès, brouille et affaiblit l'opération intérieure : c'est un contre-temps dans les mains de Dieu ; c'est une reprise fréquente de soi-même ; c'est défaire d'une main ce qu'on fait de l'autre. De là vient qu'on passe tant d'années languissant, hésitant, tournant tout autour de soi.

Je ne perds pas de vue ni vos longues peines, ni vos épreuves, ni le mécompte de ceux qui me parlent de votre état sans le bien connaître. Je conviens même qu'il m'est plus facile de parler qu'à vous de faire, et que je tombe dans toutes les fautes où je vous propose de ne pas tomber. Mais enfin nous devons plus que les autres à Dieu, puisqu'il nous demande des choses plus avancées ; et peut-être sommes-nous à proportion les plus reculés. Ne nous décourageons point : Dieu ne veut que nous voir fidèles. Recommençons, et en recommençant nous finirons bientôt. Laissons tout tomber, ne ramassons rien ; nous irons bien vite et en grande paix.

CENT VINGT-ET-UNIÈME LETTRE

Abandon simple et total.

Je vous désire une simplicité totale d'abandon sans laquelle on n'est abandonné qu'à condition de mesurer soi-même son abandon, et de ne l'être jamais dans aucune des choses de la vie présente qui touchent le plus notre amour-propre. Ce n'est pas l'abandon réel et total à Dieu seul, mais la faus-

seté de l'abandon et la réserve secrète, qui fait l'illusion.

Soyez petit et simple au milieu du monde le plus critique comme dans votre cabinet. Ne faites rien, ni par sagesse raisonnée, ni par goùt naturel, mais simplement par souplesse à l'esprit de mort et de vie ; de mort à vous, de vie à Dieu. Point d'enthousiasme, point de certitude recherchée au dedans de vous, point de ragoùt de prédictions, comme si le présent, tout amer qu'il est, ne suffisait pas à ceux qui n'ont plus d'autre trésor que la seule volonté de Dieu,et comme si l'on voulait dédommager l'amour-propre de la tristesse du présent par les prospérités de l'avenir ! On mérite d'être trompé quand on cherche cette vaine consolation. Recevons tout par petitesse ; ne cherchons rien par curiosité ; ne tenons à rien par un intérêt déguisé. Laissons faire Dieu, et ne songeons qu'à mourir sans réserve au moment présent, comme si c'était l'éternité tout entière. Ne faites point de tours de sagesse.

CENT VINGT-DEUXIÈME LETTRE

Éviter la dissipation et réprimer l'activité de l'esprit qui l'augmente.

Au nom de Dieu, évitez la dissipation ; craignez votre imagination trop vive et votre goût pour le monde. Il ne suffit pas de ne point trop voir de gens il faut de plus ne pas trop laisser exciter votre vivacité avec chacun d'eux ; il faut retrancher les longues conversations, et dans les courtes même il faut retrancher une certaine activité d'esprit qui est incompatible avec le recueillement. Il ne s'agit point d'un certain recueillement procuré par effort et par

industrie, qui n'est pas de saison : je vous demande l'union toute simple et du fond avec Dieu ; que sa grâce nous donne quand nous laissons tomber notre activité qui nous dissipe et qui nous engoue de l'amusement des créatures. En vérité, si vous n'êtes fidèle à laisser tomber toute votre activité, qui est de nature et d'habitude, vous perdrez insensiblement tout votre intérieur ; et malgré toutes vos pieuses intentions vous vous trouverez réduit à une dévotion de sentiments passagers et superficiels, avec de grandes fragilités et de grands mélanges de choses contraires à votre ancienne grâce.

CENT VINGT-TROISIÈME LETTRE.

Divers avis allant au même but.

Je souhaite infiniment que vous receviez d'un cœur ouvert et docile tout ce qu'on vous dira pour votre correction intérieure. Vous avez besoin que N... conserve sur vous une vraie autorité? Elle vous connaît à fond : Dieu vous l'a donnée pour mère spirituelle : elle est le canal de grâce pour vous : vous avez besoin qu'on retienne les saillies continuelles de votre imagination trop vive : tout vous amuse, tout vous dissipe, tout vous replonge dans le naturel.

Ce qui vous rend si long à toutes choses est que vous suivez trop sur chaque chose votre imagination. Vous aimez trop à parler des choses inutiles et même de circonstances peu importantes sur les choses les plus nécessaires. Vous êtes trop occupé de vous procurer de la considération, de la confiance, des distinctions. Vous aimez trop votre rang et les personnes qui peuvent vous donner du crédit.

Vous donnez trop de temps à tout ce qui vous plaît et qui flatte. Vous ne mourrez à toutes ces choses qu'en coupant court.

Il faut connaître les hommes avec qui vous avez besoin de bien vivre. Il faut s'instruire solidement de certains principes sur lesquels un homme de votre rang peut avoir besoin de former des vues, et même d'agir selon les occasions; mais il faut retrancher tous les empressements de curiosité et d'ambition. Il ne faut entrer dans ces choses que par pure fidélité ; et par conséquent y mourir à toute heure, lors même qu'on y entre. Craignez, non seulement de recevoir avec hauteur ou propriété de lumière ce que l'on vous dit contre vos vues pour vous corriger, mais encore de le laisser tomber par distraction, par dissipation, par une espèce de légèreté. On a mal reçu un bon conseil quand il échappe si promptement. Pour bien le recevoir, il faut donner à l'esprit intérieur tout le temps de l'imprimer profondément en nous, et de l'appliquer paisiblement à toute l'étendue de nos besoins dans le dernier détail. Laissez-vous aller à l'esprit d'oraison, en sorte que vous ne lui résistiez point en vous dissipant. C'est ce recueillement passif qui sera votre unique ressource. Si vous ne résistez point à cet attrait simple et intime, il vous tiendra dans un recueillement simple de votre degré, qui durera toute la journée, au milieu des occupations les plus communes. Alors vous parlerez peu, et ne le ferez que par grâce. *Si quelqu'un parle, que ce soit comme ayant les paroles de Dieu* (1).

(1) 1 Petr. 4, v. 11.

CENT VINGT-QUATRIÈME LETTRE

Celui qui est faible doit se laisser conduire sans résistance

La faiblesse se tournera en force désappropriée si vous êtes fidèle dans cette épreuve. A mesure que l'enfant est plus affaibli, il doit demeurer plus attaché à sa mère. Dites-lui tout avec une simplicité enfantine ; priez-la de vous garder ; ne lui soyez jamais difficile. Ayez du moins l'intention de céder dans l'instant. Privez-vous de tout ce qu'elle voudra. Rentrez dans un recueillement proportionné à votre besoin. Evitez tout ce qui vous dissipe. Remettez-vous à l'*a*, *b*, *c*, s'il le faut, pour recommencer l'édifice par les fondements. Ne vous étonnez point de ne trouver aucune ressource en vous-même contre les sentiments corrompus de la nature. C'est ce désespoir de vous-même dans votre misère où Dieu vous veut, et qui est, non pas le mal, mais le vrai remède à vos maux. Mais tournez-vous du côté de Dieu et de N... qui vous est donné dans ce besoin. Vous trouverez en Dieu, par elle, tout ce qui manque dans votre propre fonds.

Ne vous fiez à vous-même sur rien. Ayez horreur de vous. Ayez votre cœur sur vos lèvres et dans les mains de cette bonne mère. Le grand point est de céder sans cesse à Dieu, et de le laisser faire en nous par simple non-résistance. Cette non-résistance, qu'on est tenté de regarder comme une inaction, s'étend au-delà de tout ce qu'on peut croire. Elle ne laisse aucune vie à la nature, et lui ôte jusqu'à l'activité qui lui servirait de dernier appui. On aimerait mieux travailler sans relâche et voir son

travail, que se réduire à ne jamais résister. Ne résistez jamais ; et tout se fera peu à peu. Soyez simple, petit et sans raisonnement : avec souplesse tout s'aplanira ; sans souplesse tout vous deviendrait comme impossible, et vous succomberiez terriblement.

Je veux que vous soyez petit à proportion de votre faiblesse. Ce n'est rien que d'être faible, pourvu qu'on soit petit et qu'on se tienne entre les bras de sa mère. Mais être faible et grand, cela est insupportable ; tomber à chaque pas et ne pas vouloir se laisser porter, c'est de quoi se casser la tête.

CENT VINGT-CINQUIÈME LETTRE

Trouver, avec l'Apôtre, sa force dans la faiblesse. Caractère de l'abandon véritable.

Vous n'avez qu'à porter vos infirmités, tant de corps que d'esprit. *C'est quand je suis faible,* dit l'Apôtre, *que je me trouve fort : la vertu se perfectionne dans l'infirmité* (1). Nous ne sommes forts en Dieu qu'à proportion que nous sommes faibles en nous-mêmes. Votre faiblesse fera donc votre force, si vous y consentez par petitesse.

On serait tenté de croire que la faiblesse et la petitesse sont incompatibles avec l'abandon, parce qu'on se représente l'abandon comme une force de l'âme, qui fait par générosité d'amour et par grandeur de sentiments les plus héroïques sacrifices. Mais l'abandon véritable ne ressemble point à cet abandon flatteur. L'abandon est un simple délaissement dans les bras de Dieu, comme celui d'un

(1) Cor. 12, v. 10.

enfant dans les bras de sa mère. L'abandon parfait va jusqu'à abandonner l'abandon même. On s'abandonne sans savoir qu'on est abandonné : si on le savait, on ne le serait plus ; car y a-t-il un plus puissant soutien qu'un abandon qui se réduit, non à faire de grandes choses qu'on puisse dire à soi-même, mais à souffrir sa faiblesse et son infirmité, mais à laisser faire. Il est paisible, car il n'y aurait point de sincère abandon, si l'on était encore inquiet pour reprendre les choses abandonnées. Ainsi l'abandon est la source de la vraie paix, et, sans la paix, l'abandon est très imparfait.

Si vous demandez une ressource dans l'abandon, vous demandez de mourrir sans perdre la vie. Tout est à recommencer. Rien ne prépare à s'abandonner jusqu'au bout, que l'abandon actuel en chaque moment. Préparer et abandonner sont deux choses qui s'entre détruisent. L'abandon n'est abandon qu'en ne préparant rien. Il faut tout abandonner à Dieu, jusqu'à l'abandon même. Quand les Juifs furent scandalisés de la promesse que Jésus-Christ faisait de donner sa chair à manger, il dit à ses disciples : *Ne voulez-vous pas aussi vous en aller* (1) ? Il met le marché à la main de ceux qui tâtonnent. Dites-lui donc comme saint Pierre : *Seigneur à qui irons-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle*.

(1) Jean 6, v. 63, 66.

CENT VINGT-SIXIÈME LETTRE

Croix et morts journalières

Portons la croix : la plus grande est nous-mêmes. Nous ne serons point hors de nous pendant que nous ne nous regarderons pas simplement comme un prochain qu'il faut supporter avec patience. Si nous nous laissons mourir tous les jours de la vie, nous n'aurons pas beaucoup à mourir le dernier ; et ce qui nous fait tant de peur de loin ne nous en fera guère de près, pourvu que nous ne l'exagérions point par nos prévoyances inquiètes d'amour-propre. Supportez-vous vous-même, et consentez petitement à être supporté par autrui. Oh ! que les petites morts journalières ôtent de force à la grande mort !

CENT VINGT-SEPTIÈME LETTRE

Les douleurs dans la mort à soi-même ne viennent que de nos résistances. L'abandon, pour être véritable, ne doit point être aperçu.

On se trompe sur la mort à soi-même ; on s'imagine que c'est elle qui cause toutes les douleurs qu'on souffre. Non, il n'y a que les restes de la vie secrète qui font souffrir. La douleur est dans le vif et non dans la mort. Plus on meurt soudainement et sans résistance, moins on a de peine. La mort n'est pénible qu'à ceux qui la repoussent ; c'est l'imagination qui l'exagère et qui en a horreur ; c'est l'esprit qui raisonne sans fin pour autoriser les propriétés ou vies cachées ; c'est l'amour-propre qui vit et qui combat contre la mort, comme un malade a des

mouvements convulsifs à l'agonie. Mais il faut mourir intérieurement comme dans l'extérieur. La sentence de mort est prononcée contre l'esprit, comme la sentence de justice contre le corps. Le grand point est que l'esprit meure avant le corps ; alors, la mort corporelle ne sera qu'un sommeil. Bienheureux ceux qui dorment du sommeil de paix.

Quand vous vous abandonnez à Dieu, ne le faites point en raisonnant et en cherchant une certitude intérieure, qui serait une possession imaginaire contre le véritable abandon ; mais sans présumer aucune inspiration ni certitude, agissez sans retour, suivant votre cœur. Ce qu'on mesure pour se contenter, ou pour s'assurer secrètement sous de beaux prétextes, est un effet de sagesse et d'arrangement ; c'est une borne qu'on se marque pour s'épargner ; et en se la marquant, on la marque à Dieu. Plus vous voudrez faire marché avec lui et en être quitte à moindre prix, plus il vous en coûtera. Au contraire, laissez-lui tout sans réserve : il vous laissera la paix. De sûreté sensible, il n'y en a dans aucune voie, encore bien moins dans celle de la pure foi. Il faut aller comme Abraham sans savoir où. L'épreuve connue pour simple épreuve n'est plus une épreuve véritable. L'abandon mesuré et exercé comme abandon n'est plus abandon : cette perte n'est qu'une possession infinie de soi-même. En voulant éviter l'illusion, on tombe dans la plus dangereuse des illusions, qui est celle de se reprendre contre la grâce.

La où est la paix pour votre cœur, là est Dieu pour vous. Ne vous mettez donc en peine de rien. Vivez sans aliment. Ce jour plein de nuages sera suivi du jour sans ombre et sans fin. Oh ! comme le déclin du jour doit nous donner une pure lumière !

CENT VINGT-HUITIÈME LETTRE

Se délaisser à Dieu, sans retour inquiet sur soi-même. Éviter la dissipation. Agir sans rien présumer de son travail.

N.... n'aura jamais de repos qu'autant qu'elle renoncera à s'en procurer. La paix de cette vie ne peut se trouver que dans l'incertitude. L'amour pur ne s'exerce que dans cette privation de toute assurance. Le moindre regard inquiet est une reprise de soi, et une infidélité contre la grâce de l'abandon. Laissons faire de nous à Dieu ce qu'il lui plaira : après que nous l'aurons laissé faire, point de soutien. Quand on ne veut point se voir soutenu, il faut être fidèle à l'attrait de la grâce, et puis s'abandonner.

Il faut qu'elle se délaisse dans les mains de Dieu. *Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes à lui* (1), dit saint Paul. L'abandon n'est réel que dans les occasions de s'abandonner. Dieu est le même pour l'autre vie que pour celle-ci, également digne qu'on le serve pour sa gloire et pour son bon plaisir. Dans les deux cas, il veut également tout pour lui, et sa jalousie crible partout les âmes qui veulent le suivre. Le paradis, l'enfer et le purgatoire ont une espèce de commencement dès cette vie.

Je demande pour cette chère sœur une paix de pure foi et d'abnégation. On ne perd point cette paix qui n'est exposée à aucun mécompte, parce qu'elle n'est fondée sur aucune propriété, sûreté, ni consolation. Je souhaite qu'elle ait le cœur en paix et en simplicité. J'ajoute en simplicité, parce que la sim-

(1) Rom. 14, v. 8.

plicité est la vraie source de la paix. Quand on n'est pas simple, on n'est pas encore véritablement enfant de la paix : aussi n'en goûte-t-on point les fruits. On mérite l'inquiétude qu'on se donne par les retours inutiles sur soi contre l'attrait intérieur. L'esprit de paix repose sur celui qui ne trouble point ce repos en s'écoutant soi-même au lieu d'écouter Dieu. Le repos, qui est un essai et un avant-goût du sabbat éternel, est bien doux ; mais le chemin qui y mène est un rude martyre. Il est temps (je dis ceci pour N....) de laisser achever Dieu après tant d'années : Dieu lui demande bien plus qu'aux commençants.

Je prie de tout mon cœur pour votre malade dont les croix sont précieuses à Dieu. Plus elle souffre, plus je la révère en celui qui la crucifie pour la rendre digne de lui. Les grandes souffrances montrent tout ensemble, et la profondeur des plaies qu'il faut guérir en nous, et la sublimité des dons auxquels Dieu nous prépare.

Pour vous, évitez la dissipation ; craignez votre vivacité. Cette activité naturelle, que vous entretenez au lieu de l'amortir, fait tarir insensiblement la grâce de la vie intérieure. On ne conserve plus que des règles et des motifs sensibles, mais *la vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu* (1) s'altère, se mélange et s'éteint faute de l'aliment nécessaire, qui est le silence du fond de l'âme. J'ai été affligé de ce que vous ne serviez pas ; mais c'est un dessein de pure miséricorde pour vous détacher du monde, et pour vous ramener à une vie de pure foi qui est une mort sans relâche. Ne donnez donc au monde que le temps de nécessité et de

(1) Col. 3. v. 3.

bienséance. Ne vous amusez point à des vétilles. Ne parlez que pour le besoin. Calmez en toute occasion votre imagination. Laissez tout tomber. Ce n'est point par l'empressement que vous cesserez d'être empressé. Je ne demande point de recueillement de travail et d'industrie; je vous demande un recueillement qui ne consiste qu'à laisser tomber tout ce qui vous dissipe et qui excite votre activité.

Je me réjouis de tout ce que vous trouvez de bon dans N... J'espère que vous la rendrez encore meilleure en lui faisant connaître, par une pratique simple et uniforme, combien la vraie piété est aimable et différente de ce que le monde s'en imagine. Mais il ne faut pas que monsieur son mari la gâte par une passion aveugle : en la gâtant il se gâterait aussi : cet excès d'union causerait même dans la suite une lassitude dangereuse et peut-être une désunion. Laissez un peu le torrent s'écouler, mais profitez des occasions de providence pour lui insinuer la modération, le recueillement et le désir de préférer l'attrait de la grâce au goût de la nature. Attendez les moments de Dieu et ne les perdez pas ; N... vous aidera à ne faire ni trop ni trop peu.

Dieu veut que dans les œuvres dont il nous charge nous accordions ensemble deux choses très propres à nous faire mourir à nous-mêmes ; l'une est d'agir comme si tout dépendait de l'assiduité de notre travail ; l'autre est de nous désabuser de notre travail, et de compter qu'après qu'il est fait il n'y a encore rien de commencé. Après que nous avons bien travaillé, Dieu se plaît à emporter tout notre travail de dessous nos yeux comme un coup de balai emporte une toile d'araignée ; après quoi

il fait, s'il lui plaît, sans que nous puissions dire comment, l'ouvrage, pour lequel il nous avait fait prendre tant de peine, ce semble, inutile. Faites donc des toiles d'araignées; Dieu les enlèvera; et après vous avoir confondu il travaillera tout seul à sa mode.

Je ne suis point surpris de vos misères ; vous les méritez, tandis que vous en serez encore surpris. C'est attendre arrogamment quelque chose de soi que d'être surpris de se trouver en faute. La surprise ne vient que d'un reste de confiance.

CENT VINGT-NEUVIÈME LETTRE

Extinction de la vie propre. Agir par grâce. Attendre Dieu.

Je souhaite fort que vous soyez simple, droit, ferme, sans vous écouter, sans chercher aucun tour dans les choses que vous voudriez mener à votre mode, et que vous laissiez faire Dieu pour achever son œuvre en vous.

Ce que je souhaite pour vous comme pour moi, est que nous n'apercevions jamais en nous aucun reste de vie sans le laisser éteindre. Quand je suis à l'office de notre chœur, je vois la main d'un de nos chapelains qui promène un grand éteignoir qui éteint tous les cierges par derrière l'un après l'autre ; s'il ne les éteint pas entièrement, il reste un lumignon fumant qui dure longtemps et qui consume le cierge. La grâce vient de même éteindre la vie de la nature; mais cette vie opiniâtre fume encore longtemps et nous consume par un feu secret, à moins que l'éteignoir ne soit bien appuyé et qu'il n'étouffe absolument jusqu'aux moindres restes de ce feu caché.

Je veux que vous ayez le goût de ma destruction comme j'ai celui de la vôtre. Finissons, il est bien temps, une vieille vie languissante qui chicane toujours pour échapper à la main de Dieu. Nous vivons encore ayant reçu cent coups mortels.

Assurez-vous que je ne flatterai en rien M..., et que je chercherai même à aller jusqu'au fond. Dieu fera le reste pour vous. Votre patience, votre égalité votre fidélité à n'agir avec lui que par grâce, sans prévenir par activité ni par industrie les moments de Dieu ; en un mot, la mort continuelle à vous-même vous mettra en état de faire peu à peu mourir ce cher fils à tout ce qui vous paraît l'arrêter dans la voie de la perdition. Si vous êtes bien petit et bien dénué de toute sagesse propre. Dieu vous donnera la sienne pour vaincre tous les obstacles.

N'agissez point avec lui par sagesse précautionnée, mais par pure foi et par simple abandon. Gardez le silence pour le ramener au recueillement et à la fidélité, quand vous verrez que les paroles ne seront pas de saison. Souffrez ce que vous ne pourrez pas empêcher. Espérez, comme Abraham, contre l'espérance, c'est-à-dire attendez en paix que Dieu fasse ce qui lui plaira lors même que vous ne pourrez plus espérer. Une telle espérance est un abandon ; un tel état sera votre épreuve très douloureuse et l'œuvre de Dieu en lui. Ne lui parlez que quand vous aurez au cœur de le faire sans écouter la prudence humaine. Ne lui dites que deux mots de grâce sans y rien mêler de la nature.

CENT TRENTIÈME LETTRE

Dieu proportionne les souffrances et l'épreuve aux forces qu'il donne.

Je prends toujours grande part aux souffrances de votre chère malade et aux peines de ceux que Dieu a mis si près d'elle pour lui aider à porter sa croix. Qu'elle ne se défie point de Dieu, et il saura mesurer ses douleurs avec la patience qu'il n'y a que celui qui a fait les cœurs et qui les refait par sa grâce qui sache ses justes proportions. L'homme en qui il les observe les ignore ; et ne connaissant ni l'étendue de l'épreuve future, ni celle du don de Dieu préparé pour le soutenir, il est dans une tentation de découragement et de désespoir. C'est comme un homme qui n'aurait jamais vu la mer, et qui, étant sur un rivage sans pouvoir fuir à cause d'un rocher escarpé, s'imaginerait que la mer, qui remontant pousserait ses vagues vers lui, l'engloutirait bientôt. Il ne verrait pas qu'elle doit s'arrêter à une certaine borne précise que le doigt de Dieu lui a marquée, et il aurait plus de peur que de mal.

Dieu fait de l'épreuve du juste comme de la mer ; il l'enfle, il la grossit, il nous en menace, mais il borne la tentation : *Dieu est fidèle, et il ne permettra pas que vous soyez tenté au-dessus de vos forces* (1). Il daigne s'appeler lui-même fidèle. Oh ! qu'elle est aimable cette fidélité ! Dites-en un mot à votre malade, et dites-lui que sans regarder plus loin que le jour présent, elle laisse faire Dieu. Souvent ce qui paraît le plus lassant et le plus terrible se trouve adouci. L'excès vient, non de Dieu, qui ne donne

(1) I Cor. 10, v. 13.

rien de trop, mais de notre imagination qui veut percer l'avenir, et de notre amour-propre, qui s'exagère ce qu'il souffre.

Ceci ne sera pas inutile à N....., qui se trouble quelquefois par la crainte de se troubler un jour. Tous les moments sont également dans la main de Dieu, celui de la mort comme celui de la vie. D'une parole il commande aux vents et à la mer : ils lui obéissent et se calment. Que craignez-vous, ô homme de peu de foi ! Dieu n'est-il pas encore plus puissant que vous n'êtes faible ?

CENT TRENTE-ET-UNIÈME LETTRE

En venir enfin à la pratique. Simplicité et ses effets.

Vos dispositions sont bonnes ; mais il faut réduire à une pratique constante et uniforme tout ce qu'on a en spéculation et en désir. Il est vrai qu'il faut avoir patience avec soi-même comme avec autrui, et qu'on ne doit ni se décourager ni s'impatienter à la vue de ses fautes : mais enfin il faut se corriger ; et nous en viendrons à bout pourvu que nous soyons simples et petits dans la main toute-puissante qui veut nous façonner à sa mode, qui n'est pas la nôtre. Le vrai moyen de couper jusqu'à la racine du mal en vous, est d'amortir sans cesse votre excessive activité par le recueillement, et de laisser tout tomber pour n'agir qu'en paix et par pure dépendance de la grâce.

Soyez toujours petit à l'égard de N....., et ne laissez jamais fermer votre cœur. C'est quand on sent qu'il se resserre qu'il faut l'ouvrir. La tentation de rejeter le remède en augmente la nécessité. N....., a de l'expérience : elle vous aime,

elle vous soutiendra dans vos peines. Chacun a son ange gardien ; elle sera le vôtre au besoin : mais il faut une simplicité entière. La simplicité ne rend pas seulement droit et sincère, elle rend encore ouvert et ingénu jusqu'à la naïveté ; elle ne rend pas seulement naïf et ingénu, elle rend encore confiant et docile.

CENT TRENTE-DEUXIÈME LETTRE

Règles générales pour une âme qui, après une confession exacte des fautes de sa vie passée, désire employer le présent et l'avenir selon la volonté de Dieu.

La lettre que vous m'avez écrite ne me laisse rien à désirer ; elle dit tout pour le passé, elle promet tout pour l'avenir. A l'égard du passé, il ne reste qu'à l'abandonner à Dieu avec une humble confiance et qu'à le réparer par une fidélité sans relâche. On demande des pénitences pour le passé : en faut-il de plus grandes et de plus salutaires que de porter les croix présentes ? C'est bien réparer les vanités passées que de devenir humble, et de consentir que Dieu nous rabaisse. La plus rigoureuse de toutes les pénitences est de faire en chaque jour et en chaque heure la volonté de Dieu plutôt que la sienne, malgré ses répugnances, ses dégoûts, ses lassitudes. Ne songeons donc qu'au présent et ne nous permettons pas même d'étendre nos vues avec curiosité sur l'avenir. Cet avenir n'est pas encore à nous : il n'y sera peut-être jamais. C'est se donner une tentation que de vouloir prévenir Dieu, et de se préparer à des choses qu'il ne nous destine point. Quand ces choses arriveront Dieu nous donnera les lumières et les forces convenables à cette épreuve.

Pourquoi vouloir en juger prématurément lorsque nous n'en avons encore ni la force ni la lumière. Songeons au présent qui presse ; c'est la fidélité au présent qui prépare notre fidélité pour l'avenir.

A l'égard du présent, il me semble que vous n'avez pas un grand nombre de choses à faire. Voici celles qui me paraissent les principales.

I. Je crois que vous devez retrancher toute société qui pourrait non seulement vous porter à quelque mal grossier, mais encore réveiller en vous le goût de la vanité mondaine, vous dissiper, vous amollir, vous attiédir pour Dieu, vous dessécher le cœur pour vos exercices, et altérer votre docilité pour les conseils dont vous avez besoin. Heureusement vous vous trouvez dans un lieu éloigné du monde où vous pouvez facilement rompre vos liens et vous mettre dans la liberté des enfants de Dieu.

II. Il ne convient néanmoins ni à la bienséance de votre état, ni à votre besoin intérieur que vous vous jetiez dans une profonde solitude. Il faut voir les gens qui ne donnent qu'un amusement modéré, aux heures où l'on a besoin de se délasser l'esprit. Il ne faut fuir que ceux qui dissipent, qui relâchent, qui vous embarquent malgré vous, et qui rouvrent les plaies du cœur : pour ces faux amis-là, il faut les craindre, les éviter doucement, et mettre une barrière qui leur bouche le chemin.

III. Il faut nourrir votre cœur par les paroles de la foi ; il faut faire chaque jour une lecture courte et longue ; courte par le nombre de paroles qu'elle contient, mais longue par la lenteur avec laquelle vous la ferez. En la faisant, raisonnez peu, mais aimez beaucoup ; c'est le cœur et non la tête qui doit agir. Ne lisez rien que pour l'appliquer d'abord à vos devoirs qu'il faut remplir, et à vos défauts

qu'il faut corriger pour plaire à Dieu. Ne craignez point de laisser tomber votre livre dès qu'il vous mettra en recueillement. Vous ne sauriez lire rien de plus utile que les livres de saint François de Sales. Tout y est consolant et aimable, quoiqu'il ne dise aucun mot que pour faire mourir. Tout y est expérience, pratique simple, sentiment, et lumière de grâce. C'est être déjà avancé que de s'être accoutumé à cette nourriture.

IV. Pour l'oraison vous ne sauriez la faire mal dans les bonnes dispositions où Dieu vous met, à moins que vous n'ayez trop l'ambition de la bien faire. Accoutumez-vous à entretenir Dieu, non des pensées que vous formerez tout exprès avec art pour lui parler pendant un certain temps, mais des sentiments dont votre cœur sera rempli. Si vous goûtez sa présence et si vous sentez l'attrait de l'amour, dites-lui que vous le goûtez, que vous êtes ravi de l'aimer, qu'il est bien bon de se faire tant aimer par un cœur si indigne de son amour. Dans cette ferveur sensible le temps ne vous durera guère, et votre cœur ne tarira point ; il n'aura qu'à épancher de son abondance et qu'à dire ce qu'il sentira. Mais que direz vous dans la sécheresse, dans le dégoût, dans le refroidissement ? Vous direz toujours ce que vous aurez dans le cœur. Vous direz à Dieu que vous ne trouvez plus son amour en vous, que vous ne sentez qu'un vide affreux qui vous ennuie, que sa présence ne vous touche point, qu'il vous tarde de le quitter pour les plus vils amusements, que vous ne serez à votre aise que lorsque vous serez loin de lui et plein de vous-même. Vous n'aurez qu'à lui dire tout le mal que vous connaîtrez de vous-même. Vous demandez de quoi l'entretenir. Eh ! n'y a-t-il pas là beaucoup trop de matière d'entretien ! En lui

disant toutes vos misères vous le prierez de les guérir. Vous lui direz : O mon Dieu, voilà mon ingratitude, mon inconstance, mon infidélité ! Prenez mon cœur ; je ne sais pas vous le donner. Retenez-le après l'avoir pris ; je ne sais pas vous le garder. Donnez-moi au dehors les dégoûts et les croix nécessaires pour me rappeler sous votre joug. Ayez pitié de moi malgré moi-même. Ainsi vous aurez toujours amplement à parler à Dieu, ou de ses miséricordes, ou de vos misères : c'est ce que vous n'épuiserez jamais. Dans ces deux états dites-lui sans réflexion tout ce qui nous viendra au cœur, avec une simplicité et une familiarité d'enfant dans les bras de sa mère.

V. Occupez-vous pendant la journée de vos devoirs, comme de régler votre dépense selon votre revenu, veiller sur votre domestique pour ne permettre aucun scandale, travailler avec une douce autorité à achever l'éducation de vos enfants, satisfaire aux bienséances, enfin édifier tous ceux qui vous voient sans leur jamais parler de dévotion.

Tout cela est simple, uni, modéré, tout cela rentre dans la vie la plus commune : mais tout cela ramène sans cesse à Dieu. Oh ! que vous aurez de consolation si vous le faites ! *Un jour dans la maison de Dieu vaut mieux que mille dans les tentes des pécheurs* (1).

(1) Ps. 83, v. II.

CENT TRENTE-TROISIÈME LETTRE

Importance de s'ouvrir sur de petites choses et de renoncer à ce qu'on appelle esprit.

Il y a une chose dans votre lettre qui ne me plaît point, c'est de croire qu'il ne faut point me dire les petites choses qui vous occupent, parce que vous supposez que je les méprise et que j'en serais fatigué. Non, en vérité, je ne méprise rien, et je serais moi-même bien méprisable si j'étais méprisant. Il n'y a personne qui ne soit malgré soi occupé de beaucoup de petites choses. La vertu ne consiste point à ne pas avoir cette multitude de pensées inutiles, mais la fidélité consiste à ne pas les suivre volontairement, et la simplicité demande qu'on les dise telles qu'elles sont. Ces choses, il est vrai, sont petites en elles-mêmes ; mais il n'y a rien de si grand devant Dieu qu'une âme qui s'apetisse pour les dire sans écouter son amour-propre. D'ailleurs, ces petites choses feront bien mieux connaître votre fond que certaines choses plus grandes, qui sont accompagnées d'une plus grande préparation et de certains efforts où le naturel paraît moins. Un malade dit tout à son médecin, et il ne se contente pas de lui expliquer les grands accidents ; c'est par une quantité de petites circonstances qu'il le met à portée de connaître à fond son tempérament, les causes de son mal et les remèdes propres à le guérir. Dites donc tout, et comptez que vous ne ferez rien de bon qu'autant que vous direz tout ce que la lumière de Dieu vous découvrira pour vous le faire dire.

Je trouve que vous avez raison de ne pas souhaiter

de lire présentement sainte Thérèse : ce qui vous en empêche est très bon. Vous ne serez jamais tant selon le bon plaisir de Dieu que quand vous renoncerez à ce qu'on appelle esprit, et que vous négligerez le vôtre comme une femme bien détrompée du monde renonce à la parure de son corps. L'ornement de l'esprit est encore plus flatteur et plus dangereux. Lisez bien saint François de Sales. Il est au-dessus de l'esprit ; il n'en donne point, il en ôte, il fait qu'on n'en veut plus avoir ; c'est une maladie dont il guérit. *Bien heureux les pauvres d'esprit* (1) ! cette pauvreté est tout ensemble leur trésor et leur sagesse.

CENT TRENTE-QUATRIÈME LETTRE

Touchant les distractions involontaires et les sécheresses.

Vous ne sauriez me dire les choses trop simplement. Ne vous mettez point en peine des pensées de vanité qui vous importunent par rapport aux dispositions de votre cœur que vous m'expliquez. Dieu ne permettra pas que le venin de l'orgueil corrompe ce que vous faites par nécessité pour aller droit à lui. De plus, il y a toujours plus à s'humilier et à se confondre qu'à se plaire et à se glorifier dans les choses qu'on est obligé de dire de soi. Il en faut dire avec simplicité le bien comme le mal, afin que la personne à qui on se confie sache tout comme un médecin, et puisse donner des remèdes proportionnés aux besoins.

Il ne s'agit point de ce que vous sentez malgré vous, ni des pensées qui se présentent à votre

(1) Matth, 5, v. 3.

esprit, ni des distractions involontaires qui vous fatiguent dans votre oraison : il suffit que votre volonté ne veuille jamais être distraite, c'est-à-dire que vous ayez toujours l'intention droite et sincère de faire oraison, et de laisser tomber les distractions dès que vous les apercevez. En cet état les distractions ne vous feront que du bien : elles vous fatigueront, vous humilieront, vous accoutumeront à vivre de pain sec et noir dans la maison de Dieu : vous demeurerez fidèle à servir Dieu, à l'aimer, et à vous unir à lui dans la prière sans y goûter les consolations sensibles qu'on y cherche souvent plus que lui-même. L'illusion est à craindre quand on ne cherche Dieu qu'avec un plaisir goûté. Ce plaisir peut flatter l'amour-propre : mais quand on demeure uni à Dieu dans les ténèbres de la foi et dans les sécheresses des distractions, on le suit en portant la croix pour l'amour de lui. Quand les douceurs viendront, vous les recevrez pour ménager votre faiblesse. Quand Dieu vous en sèvrera comme on sèvre un enfant du lait pour le nourrir de pain, vous vous passerez de cette douceur sensible pour aimer Dieu dans un état humble et mortifié. Gardez-vous bien en cet état de reculer sur vos communions. L'oraison et la communion marcheront d'un pas égal, sans plaisir mais avec une pure fidélité. Dieu n'est jamais si bien servi que quand nous le servons pour ainsi dire à nos dépens, sans en avoir sur le champ un profit sensible.

CENT TRENTE-CINQUIÈME LETTRE.

Souffrir la tiédeur et ses propres dégoûts. Silence intérieur.

Je ne suis point étonné de votre tiédeur. On n'est point toujours en ferveur ; Dieu ne permet pas qu'elle soit continuelle : il est bon de sentir par des inégalités que c'est un don de Dieu, qu'il donne et qu'il retire comme il lui plaît. Si nous étions sans cesse en ferveur nous ne sentirions ni les croix ni notre faiblesse ; les tentations ne seraient plus des tentations réelles. Il faut que nous soyons éprouvés par la révolte intérieure de notre nature corrompue, et que notre amour se purifie par nos dégoûts. Nous ne tenons jamais tant à Dieu que quand nous n'y tenons plus par le plaisir sensible, et que nous demeurons fidèles par une volonté toute nue, étant attachés sur la croix. Les peines du dehors ne seraient point de vraies peines si nous étions exempts de celles du dedans. Souffrez donc en patience vos dégoûts, et ils vous seront plus utiles qu'un goût accompagné de confiance en votre état. Le dégoût souffert par une volonté fidèle est une bonne pénitence. Il humilie, il met en défiance de soi, il fait sentir combien on est fragile, il fait recourir plus souvent à Dieu. Voilà de grands profits. Cette tiédeur involontaire, et cette pente à chercher tout ce qui peut flatter l'amour-propre, ne doivent pas vous empêcher de communier.

§ I. Vous voulez courir après un goût sensible de Dieu, qui n'est ni son amour, ni l'oraison. Prenez ce goût quand Dieu vous le donne ; et quand il ne vous le donne pas, aimez et tâchez de faire oraison comme si ce goût ne vous manquait pas. C'est avoir Dieu

que de l'attendre. D'ailleurs vous faites très bien de ne demander à Dieu les goûts et les consolations qu'autant qu'il lui plaira de vous les donner. Si Dieu veut vous sanctifier par la privation de ses goûts sensibles, vous devez vous conformer à ces desseins de miséricorde et porter les sécheresses ; elles serviront encore plus à vous rendre humble et à vous faire mourir à vous-même ; ce qui est l'œuvre de Dieu.

§ II. Vos peines ne viennent que de vous-même ; vous vous les faites en vous écoutant. C'est une délicatesse et une sensibilité d'amour-propre que vous nourrissez dans votre cœur en vous attendrissant sur vous-même. Au lieu de porter fidèlement la croix, et de remplir vos devoirs en portant le fardeau d'autrui pour lui aider à le porter, et pour redresser les personnes que Dieu vous confie, vous vous resserrez en vous-même, et vous ne vous occupez que de votre découragement. Espérez en Dieu ; il vous soutiendra et vous rendra utile au prochain, pourvu que vous ne doutiez point de son secours et que vous ne vous épargniez point dans ce travail.

Gardez-vous bien d'interrompre votre oraison : vous vous feriez un mal infini. Le silence dont vous me parlez vous est excellent toutes les fois que vous y sentez de l'attrait. Sortez-en pour vous occuper des vérités plus distinctes quand vous en avez la facilité et le goût : mais ne craignez point ce silence quand il opère en vous pour la suite une attention plus fidèle à Dieu dans le reste de la journée. Demeurez libre avec Dieu de la manière que vous pourrez ; pourvu que votre volonté soit unie à lui, et que vous cherchiez ensuite à faire sa volonté aux dépens de la vôtre.

CENT TRENTE-SIXIÈME LETTRE

Usage salutaire des peines intérieures quand on est fidèle à les déclarèr.

Je ne suis nullement surpris de vos peines. Il est naturel que vous les ressentiez. Elles doivent seulement servir à vous faire sentir votre impuissance et à vous faire recourir humblement à Dieu. Quand vous sentez votre cœur vaincu par la peine, soyez simple et ingénu pour le dire. N'ayez point de honte de montrer votre faiblesse, et de demander du secours dans ce pressant besoin. Cette pratique vous accoutumera à la simplicité, à l'humilité, à la dépendance. Elle détruira beaucoup l'amour-propre, qui ne vit que de déguisements pour faire bonne mine quand il est au désespoir. D'ailleurs, cherchez à vous amuser à toutes les choses qui peuvent adoucir votre solitude et vous garantir de l'ennui, sans vous passionner ni dissiper par le goût du monde. Si vous gardiez sur le cœur vos peines, elles se grossiraient toujours, et elles vous surmonteraient enfin. Le faux courage de l'amour-propre vous causerait des maux infinis. Le venin qui rentre est mortel : celui qui sort ne fait pas grand mal. Il ne faut point avoir de honte de voir sortir le pus qui sort de la plaie du cœur. Je ne m'arrête nullement à certain mots qui vous échappent, et que l'excès de la peine vous fait dire contre le fond de votre véritable volonté. Il suffit que ces saillies vous apprennent que vous êtes faible, et que vous consentiez à voir votre faiblesse et à la laisser voir à autrui.

CENT TRENTE-SEPTIÈME LETTRE

Pourquoi et comment on doit s'ouvrir de ses peines. Manière de converser avec Dieu.

Rien n'est meilleur que de dire tout. On ouvre son cœur, on guérit ses peines en ne les gardant point : on s'accoutume à la simplicité et à la dépendance ; car on ne se réserve que les choses sur lesquelles on craint de s'assujettir: enfin, on s'humilie ; car rien n'est plus humiliant que de développer les replis de son cœur pour découvrir toutes ses misères, mais rien n'attire tant de bénédictions.

Ce n'est pas qu'il faille se faire une règle et une méthode de dire avec une exactitude scrupuleuse tout ce qu'on pense : on n'en finirait jamais, et l'on serait toujours en inquiétude de peur d'oublier quelque chose. Il suffit de ne rien réserver par défaut de simplicité et par une mauvaise honte de l'amour-propre, qui ne voudrait jamais se laisser voir que par ses beaux endroits. Il suffit de n'avoir nul dessein de ne pas dire tout selon les occasions ; après cela, on dit plus ou moins sans scrupule, suivant que les occasions et les pensées se présentent. Quoique je sois fort occupé et peut-être souvent fort sec, cette simplicité de grâce ne me fatiguera jamais; au contraire, elle augmentera mon ouverture et mon zèle. Il ne s'agit point de sentir, mais de vouloir. Souvent le sentiment ne dépend pas de nous ; Dieu nous l'ôte tout exprès pour nous faire sentir notre pauvreté, pour nous accoutumer à la croix par la sécheresse intérieure, et pour nous purifier, en nous tenant attachés à lui sans cette consolation sensible. Ensuite, il nous rend ce soulagement de temps en temps, pour compatir à notre faiblesse.

Soyez avec Dieu, non en conversation guindée, comme avec les gens qu'on voit par cérémonie et avec qui on fait des compliments mesurés, mais comme avec un bon ami qui ne vous gêne en rien, et que vous ne gênez point aussi. On se voit, on se parle, on s'écoute, on ne se dit rien, on est content d'être ensemble sans se rien dire ; les deux cœurs se reposent et se voient l'un dans l'autre, et ils n'en font qu'un seul ; on ne mesure point ce qu'on dit, on n'a soin de rien insinuer, ni de rien amener; tout se dit par simple sentiment et sans ordre ; on ne réserve, ni ne tourne, ni ne façonne rien ; on est aussi content le jour où l'on a peu parlé, que celui où l'on a eu beaucoup à dire. On n'est jamais de la sorte qu'imparfaitement avec les meilleurs amis : mais c'est ainsi qu'on est parfaitement avec Dieu, quand on ne s'enveloppe point dans les subtilités de son amour-propre. Il ne faut point aller faire à Dieu des visites, pour lui rendre un devoir passager ; il faut demeurer avec lui dans la privauté des domestiques ou, pour mieux dire, des enfants. Soyez avec lui comme votre enfant est avec vous ; c'est le moyen de ne point s'y ennuyer. Essayez-le avec cette simplicité, et vous m'en direz des nouvelles.

CENT TRENTE-HUITIÈME LETTRE

Suivre Dieu sans égard aux sentiments. Bonté des croix et utilité à tirer des fautes, même après qu'elles sont faites.

Je m'en tiens à ce que vous dites, qui est que vous résistez sans cesse à la volonté de Dieu. L'impression qu'il vous donne est d'être occupé de lui ; mais les réflexions de votre amour-propre ne vous

occupent que de vous-même. Puisque vous connaissez que vous seriez plus en repos, si vous ne vouliez pas sans cesse, par vos efforts, atteindre à une oraison élevée, et briller dans la dévotion, pourquoi ne cherchez-vous pas ce repos ? Contentez-vous de suivre Dieu, et ne prétendez pas que Dieu suive vos goûts pour vous flatter. Faites l'oraison comme les commençants les plus grossiers et les plus imparfaits, s'il le faut : accommodez-vous à l'attrait de Dieu et à votre besoin. Il est vrai qu'il ne faut pas se troubler quand on sent en soi les goût corrompus de l'amour-propre. Il ne dépend pas de nous de ne point les sentir ; mais il n'y faut donner aucun consentement de la volonté, et laisser tomber ces sentiments involontaires, en se tournant d'abord simplement vers Dieu. Moyennant cette conduite il faut communier et il faut même communier pour pouvoir la tenir. Si vous attendiez pour communier que vous fussiez parfait, vous n'auriez jamais ni la communion ni la perfection ; car on ne devient parfait qu'en communiant, et il faut manger le pain descendu du ciel pour parvenir peu à peu à une vie toute céleste.

Pour vos croix, il faut les prendre comme la pénitence de vos péchés et comme l'exercice de mort à vous-même qui vous mènera à la perfection. Oh ! que les croix sont bonnes ! Oh ! que nous en avons besoin ! Eh ! que ferions-nous sans croix ! nous serions livrés à nous-mêmes, et enivrés d'amour-propre. Il faut des croix, et même des fautes que Dieu permet pour nous humilier. Il faut mettre tout à profit, éviter les fautes dans l'occasion, et s'en servir pour se confondre dès qu'elles sont faites. Il faut porter les croix avec foi, et les regarder comme des remèdes très salutaires.

Craignez la hauteur : défiez-vous de ce que le monde appelle la bonne gloire ; elle est cent fois plus dangereuse que la plus sotte. Le plus subtil poison est le plus mortel. Soyez doux, patient, compatissant aux faiblesses d'autrui ; incapable de toute moquerie et de toute critique. La charité croit tout le bien qu'elle peut croire, et supporte tout le mal qu'elle ne peut s'empêcher de voir dans le prochain. Mais pour être ainsi mort au monde, il faut vivre à Dieu, et cette vie intérieure ne se puise que dans l'oraison. Le silence et la présence de Dieu sont la nourriture de l'âme.

CENT TRENTE-NEUVIÈME LETTRE

Recevoir les rebuts de Dieu, quand il retire ses consolations, comme un effet de sa jalousie contre nos infidélités, qui se fait sentir par miséricorde.

J'ai reçu votre dernière lettre. Il m'y paraît que Dieu vous fait de grandes grâces, car il vous éclaire et poursuit beaucoup : c'est à vous à y correspondre. Plus il donne, plus il demande ; et plus il demande, plus il est juste de lui donner.

Vous voyez qu'il retire ses consolations et l'attrait du recueillement dès que vous vous laissez aller au goût des créatures qui vous dissipent. Jugez par là de la jalousie de Dieu, et de celle que vous devez avoir contre vous-même pour n'être pas tant à vous et pour vous livrer tout à lui sans réserve.

Vous avez bien raison de croire que le renoncement à soi-même, qui est demandé dans l'Évangile, consiste dans le sacrifice de toutes nos pensées et de tous les mouvements de notre cœur. Le *moi*, auquel il faut renoncer, n'est pas un je ne sais quoi

ou un fantôme en l'air; c'est notre entendement qui pense, c'est notre volonté qui veut à sa mode par amour-propre. Pour rétablir le véritable ordre de Dieu, il faut renoncer à ce *moi* déréglé, en ne pensant et en ne voulant plus que selon l'impression de l'esprit de grâce.

Voilà l'état où Dieu se communique familièrement. Dès qu'on sort de cet état, on résiste à l'esprit de Dieu, on le contriste, et l'on se rend indigne de son commerce. C'est par miséricorde que Dieu vous rebute et vous fait sentir sa privation dès que vous vous tournez vers les créatures : c'est qu'il veut vous reprocher votre faute et vous en humilier, pour vous en corriger et pour vous rendre plus précautionné. Alors il faut revenir humblement et patiemment à lui. Ne vous dépitez jamais, c'est votre écueil ; mais comptez que le silence, le recueillement, la simplicité et l'éloignement du monde, sont pour vous ce que la mamelle de la nourrice est pour l'enfant.

CENT QUARANTIÈME LETTRE.

De l'instinct du fond ; de la présence de Dieu ; des amusements innocents.

Je crois que vous devez être en repos pour votre oraison ; elle me paraît bonne, et vous n'avez qu'à la continuer avec confiance en celui d'où elle vient et avec qui vous y êtes. Pour ce que vous nommez *instinct*, c'est un germe secret d'amour et de présence de Dieu, qu'il faut avoir soin de nourrir, parce que c'est lui qui nourrit tout le reste dans votre cœur. La manière de cultiver cet instinct est toute simple ; il faut : 1° éviter la dissipation qui l'affai-

blirait ; 2° le suivre par le retour au silence et au recueillement toutes les fois que ce fond se réveille et vous fait apercevoir votre distraction ; 3° céder à cet instinct, en lui faisant les sacrifices qu'il demande en chaque occasion, pour vous faire mourir à vous-même.

Il ne faut pas croire que la présence de Dieu soit imaginaire, à moins qu'elle ne nous donne de grandes lumières pour dire de belles choses. Cette présence n'est jamais plus réelle et plus miséricordieuse que quand elle nous enseigne à nous taire, à nous humilier, à ne point écouter notre amour-propre, et à demeurer avec petitesse et fidélité dans les ténèbres de la foi. Ce goût intime de renoncement à soi et de petitesse est bien plus utile que des lumières éclatantes et des sentiments vifs.

Pour cette présence sensible de Dieu que vous avez moins qu'autrefois, elle ne dépend pas de vous ; Dieu la donne et l'ôte comme il lui plaît ; il suffit que vous ne tombiez point dans une dissipation volontaire. Il y a des amusements de passion ou de vanité qui dissipent et qui mettent quelque entre-deux entre Dieu et nous. Il y a d'autres amusements qu'on ne prend que par simplicité et dans l'ordre de Dieu, pour se délasser, pour occuper l'activité de son imagination pendant que le cœur a une autre occupation plus intime. On peut s'amuser de cette façon dans les temps de la journée où l'on ne pourrait pas continuer l'oraison sans se fatiguer : alors c'est une demi-oraison, qui vaut quelquefois autant que l'oraison même qu'on fait exprès.

CENT QUARANTE-ET-UNIÈME LETTRE

Il ne s'agit pas des sentiments qui se réveillent en nous, mais du fond de la volonté. Se contenter dans le désir des croix, de bien porter celles qui se présentent.

Il faut songer à réparer le dérangement dont vous vous plaignez dans votre intérieur. Les manières trop naturelles d'autrui réveillent tout ce qu'il y a en nous de trop naturel : elle nous font sortir d'un certain centre de la vie de grâce ; mais il faut y rentrer avec simplicité et défiance de soi. La dureté, l'injustice, la fausseté, se trouvent dans notre cœur, quant aux sentiments, lorsque nous nous trouvons avec des personnes qui piquent notre amour-propre; mais il suffit que notre volonté ne suive pas ce penchant. Il faut mettre ses défauts à profit par une entière défiance de notre cœur.

Je suis fort aise de ce que vous ne trouvez en vous aucune ressource pour soutenir le genre de vie que vous avez embrassé. Je craindrais tout pour vous, si vous vous sentiez affermi dans le bien et si vous vous promettiez d'y persévérer, mais j'espère tout quand je vois que vous désespérez sincèrement de vous-même. Oh ! qu'on est faible quand on se croit fort ! Oh ! qu'on est fort en Dieu quand on se sent faible en soi !

Le sentiment ne dépend pas de vous : aussi l'amour n'est-il pas dans le sentiment. C'est le vouloir qui dépend de vous et que Dieu demande. Il faut que la volonté soit suivie de l'action ; mais souvent Dieu ne demande pas de grandes œuvres de nous. Régler son domestique, mettre ordre à ses affaires, élever ses enfants, porter ses croix, se passer des vaines joies du siècle, ne flatter en rien son orgueil, répri-

mer sa hauteur naturelle, travailler à devenir simple, naïf, petit, se taire, se recueillir, s'accoutumer à une vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu ; voilà les œuvres dont Dieu se contente.

Vous voudriez, dites-vous, des croix pour expier vos péchés et pour témoigner votre amour à Dieu. Contentez-vous des croix présentes : avant d'en chercher d'autres, portez bien celles-là ; n'écoutez ni vos goûts ni vos répugnances ; tenez-vous dans cette disposition générale de dépendance sans réserve de l'esprit de grâce en toute occasion. C'est la mort continuelle à soi-même. Ne refusez rien à Dieu, et ne le prévenez sur rien pour les choses où vous ne voyez point encore sa volonté. Chaque jour apportera ses croix et ses sacrifices. Quand Dieu voudra vous faire passer dans un autre état, il vous y préparera insensiblement. Je serai volontiers votre instrument de mort par cette dépendance de la grâce. Je souhaite que Dieu poursuive sans relâche en vous toute vie de l'amour-propre.

CENT QUARANTE-DEUXIÈME LETTRE

Recevoir également de Dieu la tranquillité et la sécheresse dans l'oraison.

Vous ne devez point être en peine sur la tranquillité que Dieu vous donne dans l'oraison. Quand elle vient il la faut prendre sans aucun scrupule. Ce serait résister à Dieu que de vouloir, sous prétexte d'humilité et de pénitence, rejeter cet attrait de grâce pour vous occuper de vos misères. La vue de vos misères reviendra assez à son tour. Mais quand vous trouvez un penchant et une facilité à être dans une douce présence de Dieu, rien n'est si bon que

d'y demeurer. Vous avouez que, hors de cette tranquillité en la présence de Dieu, vous ne savez ce que c'est que l'oraison. Gardez-vous donc bien de sortir par votre choix d'une disposition hors de laquelle vous dites que votre oraison se perd.

D'un autre côté, quand une certaine douceur vous manque en cet état-là, ne croyez point que tout soit perdu ; Dieu ne vous ôte ce plaisir que pour vous secouer peu à peu comme un enfant, et pour vous accoutumer à du pain sec en la place du lait. Il faut sevrer l'enfant, et l'enfant crie ; mais il vaut mieux le laisser crier et le sevrer pour le mieux nourrir et le faire croître. La privation de cette douceur sensible ne détruit pas l'oraison ; au contraire elle la purifie. C'est avoir Dieu sans Dieu, comme vous le disiez, c'est-à-dire Dieu seul sans ses dons qui rendent sa présence douce, sensible et consolante ; c'est Dieu même dans un état de plus pure foi ; c'est Dieu caché, mais Dieu pourtant ; c'est Dieu qui éprouve votre amour ; ce n'est plus Dieu qui charme notre goût et qui épargne notre faiblesse. Il faut éprouver la vicissitude de ces deux états, pour ne point tenir à l'un et pour n'être pas découragé de l'autre. Il faut être détaché de l'un et ferme dans l'autre. Il faut être indifférent pour tous les deux et ne point changer dans ces changements. Il faut croire que nous ne pourrons nous donner le goût consolant : c'est Dieu seul qui le donne comme et quand il lui plaît. Il faut s'en laisser priver, et sacrifier à Dieu ses dons quand il les retire, comme une fidèle épouse se laisserait patiemment priver des joyaux et des caresses de son époux pour se conformer à sa volonté. Il est encore plus parfait de tenir à Dieu qui nous rabaisse, qui nous dépouille, qui nous éprouve, que de tenir à Dieu

qui nous enrichit, qui nous charme et qui nous caresse.

Laissez vos fautes : il suffit de les voir quand la lumière s'en présente, et de ne point vous épargner sur leur correction. Vos tentations se tourneront à profit. La véritable union à Dieu, qui est un amour simple et humble, diminue les imperfections. Demeurez donc uni à Dieu, et souffrez tout ce qu'il donne de croix et d'épreuves.

CENT QUARANTE-TROISIÈME LETTRE

On n'a point la paix en s'écoutant soi-même.

Ce que je vous ai dit ne vous a fait une si grande peine que parce que j'ai touché l'endroit le plus vif et le plus sensible de votre cœur. C'est la plaie de votre amour-propre que j'ai fait saigner. Vous n'êtes point entré avec simplicité dans ce que Dieu demande de vous. Si vous aviez acquiescé à tout sans vous écouter vous-même, et si vous eussiez communié pour trouver en Notre-Seigneur la force qui vous manque dans votre propre fonds, vous auriez eu d'abord une véritable paix avec un grand fruit de votre acquiescement. Ce qui n'a pas été fait peut se faire ; et je vous conjure de le faire au plus tôt.

CENT QUARANTE-QUATRIÈME LETTRE

L'oraison est bonne à tout : le propre esprit fait tout le contraire. Persévérer dans la voie de la perfection.

Vous ne garderez jamais si bien M..... que quand vous serez fidèle à faire oraison. Notre propre esprit, quelque solide qu'il paraisse, gâte tout ; c'est

celui de Dieu qui conduit insensiblement à leur fin les choses les plus difficiles. Les traverses de la vie nous surmontent, les croix nous abattent ; nous manquons de patience et de douceur, ou d'une fermeté douce et égale ; nous ne parvenons point à persuader autrui. Il n'y a que Dieu qui tient les cœurs dans ses mains ; il soutient le nôtre et ouvre celui du prochain. Priez donc, mais souvent et de tout votre cœur, si vous voulez bien conduire votre troupeau. *Si le Seigneur ne garde pas la ville, celui qui veille la garde en vain* (1). Nous ne pouvons attirer en nous le bon esprit que par l'oraison. Le temps qui y paraît perdu est le mieux employé. En vous rendant dépendant de l'esprit de grâce, vous travaillerez plus pour vos devoirs extérieurs que par tous les travaux inquiets et empressés. Si votre nourriture est de faire la volonté de votre Père céleste, vous vous nourrirez souvent en puisant cette volonté dans la source.

Pour l'oraison, vous pouvez la faire en divers temps de la journée, parce que vous avez beaucoup de temps libre et que vous pouvez être souvent en silence. Il faut seulement prendre garde de ne point faire une oraison avec contention d'esprit qui fatigue votre tête.

Je remercie Dieu de ce que vous êtes fatigué de votre propre esprit. Rien n'est plus fatigant que ce faux appui. Malheur à qui s'y confie ! Heureux qui en est lassé et qui cherche un vrai repos dans l'esprit de recueillement et de renoncement à l'amour-propre.

Si vous retourniez à une vie honnête selon le monde, après avoir goûté Dieu dans la retraite, vous

(1 Ps. 126, v. 1.

tomberiez bien bas et vous le mériteriez dans un relâchement si infidèle à la grâce. J'espère que ce malheur ne vous arrivera point. Dieu vous aime bien puisqu'il ne vous laisse pas un moment de paix dans ce milieu entre lui et le monde. Dieu nous demande à tous la perfection, et il nous y prépare par l'attrait de sa grâce : c'est pourquoi Jésus-Christ dit à ses disciples : *Soyez parfait comme votre Père céleste est parfait* (1). Et c'est pour cela qu'il nous a enseigné cette prière : *Que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel* (2). Tous sont invités à cette perfection sur la terre, mais la plupart s'effarouchent et reculent. Ne soyez pas du nombre de ceux qui, ayant mangé la manne au désert, regrettent les oignons d'Égypte. C'est la persévérance qui est couronnée.

CENT QUARANTE-CINQUIÈME LETTRE

Avis pour conserver la tranquillité et l'égalité en toutes choses.

Dieu vous aime puisqu'il a tant de jalousie à votre égard, et qu'il a soin de vous faire sentir jusqu'aux moindres fautes que vous commettez. Quand vous apercevrez quelque faute qui vous indispose pour l'oraison, contentez-vous de vous humilier sous la main de Dieu, et de recevoir cette interruption de grâces sensibles comme la pénitence que vous avez méritée. Ensuite demeurez en paix ; ne recherchez point par amour-propre ce plaisir qui peut vous venir de la société des bonnes gens qui vous hono-

(1) Matth. 5, v. 48.
(2) *Ibid*, 4, v. 10.

rent ; mais aussi ne vous faites point un scrupule de recevoir cette consolation quand la Providence vous l'envoie. Laissez tomber l'excès de sensibilité que vous éprouvez dans de telles consolations. Il suffit que votre volonté ne s'y livre pas et que vous soyez sincèrement déterminé à vous en passer toutes les fois qu'elles cesseront.

Vous voulez savoir ce que Dieu demande de vous là-dessus ; et je vous réponds que Dieu veut que vous preniez ce qui vient et que vous ne courriez point au devant de ce qui ne se présente point ; recevez avec simplicité ce qui vous est donné, n'y regardant que Dieu seul qui vous le donne pour soutenir votre faiblesse ; et portez avec foi la privation de toutes les choses dont Dieu vous prive pour vous détacher. Quand vous prendrez ainsi également les inégalités des hommes à votre égard, que Dieu permet tout exprès pour vous éprouver par ces espèces de secousses, vous verrez que les consolations ne vous saisiront pas jusqu'à vous dissiper et à troubler votre raison, et que les privations ne se tourneront plus en découragement et en dépit.

Ne quittez point vos deux temps réglés d'oraison pour le matin et pour le soir. Ils sont courts : vous les passerez facilement, moitié ennui et distractions involontaires, moitié retour à votre occupation de Dieu. Pour le reste de la journée laissez-vous aller au recueillement, à mesure que vous vous y trouverez disposé. Il faut seulement y mettre deux bornes : l'une, qu'il ne vous détournera d'aucun de vos devoirs extérieurs ; l'autre, que vous prendrez garde que ce recueillement n'épuise peu à peu votre tête, et ne mine insensiblement votre très délicate santé.

Marchez avec confiance et sans crainte excessive.

La crainte servile resserre le cœur; la confiance l'élargit ; cette crainte est le sentiment des esclaves; l'amour de confiance est le sentiment des enfants.

Pour vos misères, il faut vous accoutumer à les voir avec une sincère condamnation, sans vous impatienter ni vous décourager. Pour un travail paisible, par rapport à la correction, ramenez votre cœur, autant que vous le pourrez, au calme de l'oraison et à la présence familière de Dieu pendant la journée.

CENT QUARANTE-SIXIÈME LETTRE

L'expérience de nos faiblesses doit servir à nous rendre de bonne composition dans le support du prochain, à nous humilier et nous déprendre de nous-mêmes.

Je suis véritablement attristé d'avoir vu votre cœur si malade. Il me semble que vous devez faire également deux choses : l'une est de ne jamais suivre volontairement les délicatesses de votre amour-propre ; l'autre est de ne jamais vous décourager en éprouvant dans votre cœur ces dépits si déraisonnables. Voulez-vous bien faire ? demandez à Dieu qu'il vous rende patient avec les autres et avec vous-même. Si vous n'aviez que les autres à supporter et si vous ne trouviez de misères qu'en eux, vous seriez violemment tenté de vous croire au-dessus de votre prochain. Dieu veut vous réduire par une expérience presque continuelle de vos défauts à reconnaître combien il est juste de supporter doucement ceux d'autrui. Eh ! que serions-nous si nous ne trouvions rien à supporter en nous, puisque nous avons tant de peine à supporter les autres lors même que nous avons besoin d'un continuel support ?

Tournez à profit toutes vos faiblesses en les acceptant, en les disant avec une humble ingénuité, et en vous accoutumant à ne plus compter sur vous. Quand vous serez bien sans ressource et bien dépossédé de vous-même par un désespoir absolu de vos propres forces, Dieu vous apprendra à travailler dans une entière dépendance de sa grâce pour votre correction. Ayez patience avec vous-même ; rabaissez-vous ; rapetissez vous ; demeurez dans la boue de vos imperfections, non pour les aimer ni pour négliger leur correction, mais pour en tirer la défiance de votre cœur et l'humiliation profonde, comme on tire les plus grands remèdes des poisons mêmes. Dieu ne vous fait éprouver ces faiblesses qu'afin que vous recouriez plus vivement à lui. Il vous délivrera peu à peu de vous-même. O l'heureuse délivrance !

CENT QUARANTE-SEPTIÈME LETTRE

La désoccupation de soi-même perfectionne la vigilance pour se corriger, loin de l'exclure. Dieu doit être aimé purement.

Je comprends que toutes vos peines viennent de ce que voulez trop juger de vous-même, et de ce que vous en jugez par une fausse apparence qui est votre sentiment. Dès que vous ne trouvez point un certain goût et un attrait sensible dans l'oraison, vous êtes tenté de vous décourager. Comme vous êtes dans une solitude sèche, triste et languissante, vous n'y avez guère d'autre soutien que le plaisir de goûter la piété : ainsi, il n'est pas étonnant que vous vous vous trouviez abattu dès que cet appui vient à vous manquer. Voulez-vous être en paix, occupez-vous moins de vous-même et un peu plus de Dieu. Ne

vous jugez point, mais laissez-vous juger avec une entière soumission d'esprit par celui que vous avez choisi pour vous conduire. Il est vrai qu'on est souvent occupé de soi sans le vouloir, et que l'imagination nous fait souvent retomber dans cette occupation pénible; mais je ne vous demande point l'impossible ; je me borne à vouloir que vous ne soyez point occupé de vous-même par choix, et que vous n'entrepreniez point volontairement de juger de votre état par vos propres lumières. Dès que vous apercevrez en vous cette occupation et ce jugement, détournez-en votre vue comme d'une tentation, et ne rendez pas volontaire par une continuation de propos délibéré ce qui commence par pure surprise d'imagination.

Au reste ne croyez point que cette conduite que je vous conseille vous empêche de pratiquer la vigilance sur vous-même, que Jésus-Christ recommande dans l'Évangile. La plus parfaite manière de veiller sur soi est de veiller devant Dieu contre les illusions de l'amour-propre. Or, une des plus dangereuses illusions de l'amour-propre est de s'attendrir sur soi, d'être sans cesse autour de soi-même, d'être occupé de soi d'une occupation empressée et inquiète qui trouble, qui dessèche, qui resserre le cœur, qui ôte la présence de Dieu, enfin qui nous fait juger de nous-mêmes jusqu'à nous jeter dans le découragement. Dites comme saint Paul : *Et même je ne me juge point* (1); vous n'en veillerez que mieux sur vos défauts pour les corriger et sur vos devoirs pour les remplir, quoique vous ne soyez point volontairement dans ces occupations inquiètes d'amour-propre. Ce sera

(1) I Cor. 4, v. 3.

par amour pour Dieu que vous retrancherez d'une manière simple et paisible tout ce que cet amour vigilant et jaloux vous fera apercevoir d'imparfait et d'indigne du bien-aimé. Vous travaillerez à vous corriger sans impatience et sans dépit d'amour-propre contre vos faiblesses. Vous vous supporterez humblement sans vous flatter. Vous vous laisserez juger ; et vous ne ferez qu'obéir.

Cette conduite va bien plus à mourir à soi-même que celle de suivre les délicatesses, les dépits, les impatiences de l'amour-propre sur la perfection. De plus c'est prendre une fausse règle pour juger de soi, que d'en juger par les sentiments que l'on trouve au dedans de soi-même. Dieu ne nous demande que ce qui dépend de nous ; c'est précisément notre volonté qui dépend d'elle-même. Le sentiment n'est point en notre pouvoir : nous ne pouvons ni nous le donner ni nous l'ôter comme il nous plaît. Les pécheurs les plus endurcis ont quelquefois malgré eux de bons mouvements. Les plus grands saints ont été violemment tentés par des sentiments corrompus dont ils avaient horreur. Ces sentiments ont même servi à les humilier, à les mortifier, à les purifier. *La vertu*, dit saint Paul, *se perfectionne dans l'infirmité* (1). Ce n'est donc pas le sentir, mais le consentir qui nous rend coupables.

Pourquoi donc croyez-vous être loin de Dieu quand vous ne pouvez pas le goûter ? Sachez qu'il est tout auprès de ceux qui ont le cœur en tribulation et en sécheresse. Vous ne pouvez point vous donner par industrie ce goût sensible. Qu'est-ce que vous voulez aimer ? Est-ce le plaisir de l'amour ou le bien-aimé ? Si ce n'est que le plaisir de l'amour

(1) II. Cor. 12. v. 9.

que vous cherchez, c'est votre propre plaisir et non celui de Dieu qui est l'objet de vos prétentions. On impose souvent à soi-même dans la vie intérieure. On se flatte de chercher Dieu, et l'on ne cherche que soi dans le culte divin. On ne quitte les plaisirs du monde que pour se faire un plaisir raffiné dans la dévotion ; et comme on ne tient à Dieu que par le plaisir, on ne tient plus à lui quand la source du plaisir tarit. Il ne faut jamais se priver de ce plaisir par une recherche volontaire des autres plaisirs qui rendent indigne de celui-là : mais enfin quand ce plaisir manque, il faut continuer à aimer sans plaisir et mettre la consolation à servir Dieu à ses dépens, malgré les dégoûts qu'on éprouve. Oh ! que l'amour est pur quand il se soutient sans aucun goût sensible! Oh ! que tout s'avance quand on est tenté de croire tout perdu ! Oh ! que l'amour souffrant sur le Calvaire est au-dessus de l'amour enivré sur le Thabor ! On ne peut guère compter sur une âme qui n'a point encore été sevrée du lait des consolations spirituelles.

Je ne veux plus que vous soyez sage, fort et vertueux en grand, je veux tout en esprit. Soyez un bon petit enfant.

CENT QUARANTE-HUITIÈME LETTRE.

La simplicité à s'ouvrir doit être sans réserve d'amour-propre. Ne point se dépiter à la vue de ses défauts et les mettre à profit.

Il ne faut pas délibérer pour savoir si vous devez tout dire. On ne peut rien faire de bon que par une entière simplicité et par une ouverture de cœur sans réserve. Il n'y a point d'autre règle que celle

de ne rien réserver volontairement par la répugnance que l'amour-propre aurait à dire ce qui lui est désavantageux. D'ailleurs il serait hors de propos de s'appliquer pendant l'oraison aux choses qui se présentent pour les dire ; car ce serait suivre la distraction. Il suffit de dire dans les occasions, avec épanchement de cœur, tout ce qu'on connaît de soi. Je comprends bien qu'un certain trouble de l'amour-propre fait que diverses choses que l'on comptait dire échappent dans le moment où l'on doit parler. Mais, outre qu'elles reviennent un peu plus tard et qu'on ne perd pas toujours les choses importantes que l'on connaît de soi-même, de plus Dieu bénit cette simplicité, et il ne permet pas qu'on ne fasse point connaître ce que sa lumière nous montre en nous de contraire à sa grâce. Le principal point est de ne pas trop subtiliser par les réflexions, et de dire tout sans façon, selon la lumière qu'on en a, quand l'occasion vient. Il n'y a que les enveloppes de l'amour-propre qui puissent cacher le fond de notre cœur. Ne vous écoutez point vous-mêmes, alors vous vous ouvrirez sans peine, et vous parlerez de vous avec facilité comme d'autrui.

Tout ce que vous m'avez mandé de votre oraison est très bon. J'en remercie Dieu, et je vous conjure de continuer. N'oubliez jamais cette bonne parole de votre première lettre : *J'expérimente que la grâce ne me manque point quand je désespère bien de moi.* Celle-ci est encore excellente : *Je sens que la croix m'attache à Dieu.* Enfin en voici une troisième que je goûte fort : *Il me semble que Dieu ne veut pas que j'examine tant mes dispositions, qu'il demande que je m'abandonne à lui.* Tenez-vous dans cet état, et revenez-y dès que vous apercevrez que vous en êtes déchu.

La seconde lettre marque que cet état est altéré. Il faut le rétablir en laissant doucement et peu à peu tomber vos réflexions, qui ne vont qu'à vous distraire et à vous troubler. Les tentations de vaines complaisances ne doivent pas vous empêcher ni de me parler ni de m'écrire. Il ne faut point s'occuper curieusement de soi, mais il faut dire simplement tout ce que la lumière de Dieu en fait voir.

Je ne m'étonne point de ce que Dieu permet que vous fassiez des fautes, dans le temps même de la ferveur et du recueillement, où vous voudriez le moins en faire. La Providence qui permet ces fautes est une des grâces que Dieu nous fait en ce temps-là : car Dieu ne permet ces fautes que pour vous faire sentir votre impuissance de vous corriger par vous-même. Qu'y a-t-il de plus convenable à la grâce que de vous désabuser de vous-même, et de vous réduire à recourir sans cesse en toute humilité à Dieu ? Profitez de vos fautes, et elles serviront plus en vous rabaissant à vos propres yeux que vos bonnes œuvres en vous consolant. Les fautes sont toujours fautes : mais elles mettent dans un état de confusion et de retour à Dieu qui nous fait un grand bien.

Je ne m'étonne point que vous ayez des saillies de chagrin : mais il faut se taire dès que l'esprit de grâce avertit et impose silence. Alors c'est résister à Dieu, contrister le Saint-Esprit que de continuer à suivre son chagrin. La crainte de déplaire à Dieu devrait vous retenir plus que la crainte de déplaire aux créatures. Quand vous avez fait une faute par amour-propre, n'espérez pas que l'amour-propre la répare par ses dépits, par sa honte et par ses impatiences contre soi-même. Il faut se supporter en se voyant sans se flatter dans toute son imper-

fection. Il faut vouloir se corriger par amour de Dieu sans se soulever contre son imperfection par amour-propre. Il vaut bien mieux travailler paisiblement à se corriger que se dépiter en pure perte sur ces misères. Il faut retrancher partout les retours de sagesse pour soi et surtout en confession. Mais Dieu permet qu'on trouve la boue au fond de son cœur jusque dans les saints exercices.

CENT QUARANTE-NEUVIÈME LETTRE

Mettre à profit nos imperfections pour nous en humilier. Ne regarder que Dieu dans la créature.

Il est vrai que vous observez trop, que vous voulez trop deviner par amour-propre délicat et ombrageux, et que vous vous piquez facilement : mais il faut porter cette croix intérieure comme les extérieures. On souffre bien plus volontiers de la déraison d'autrui que de sa déraison propre. L'orgueil en est au désespoir ; il se pique de s'être piqué ; mais cette double piqûre est un double mal. Il n'y a qu'un seul remède, qui est de mettre à profit nos imperfections en les faisant servir à nous humilier, à nous confondre, à nous désabuser de nous-mêmes, et à nous mettre en défiance de notre cœur.

Vous devez remercier Dieu de ce qu'il vous fait sentir que le travail nécessaire pour gagner M.... est un de vos premiers devoirs. Mourez à vos répugnances pour vous mettre à portée de lui apprendre à mourir à tous ses défauts. Vous ne vous trompez nullement quand vous me regardez comme un ami sincère et à toute épreuve ; mais vous faites un obstacle à la grâce de ce qui doit en être le pur instrument, si vous n'êtes pas fidèle à chercher Dieu

seul en moi, et à n'y voir que sa lumière comme les rayons du soleil au travers d'un verre vil et fragile.

Vous ne trouverez la paix ni dans la société ni dans la solitude, quand vous y voudrez trouver des ragoûts et des soulagements de votre amour-propre dépité. Alors la solitude d'un orgueil boudeur est encore pis qu'une société un peu dissipée. Quand vous serez simple et petit, les compagnies ne vous dépiteront pas ; alors vous ne chercherez la solitude que pour Dieu seul.

CENT CINQUANTIÈME LETTRE

Mélange de la sensibilité de la nature dans l'oraison. Variation des sentiments et comment s'y conduire.

Il faut supposer qu'il se mêle beaucoup d'imagination, de sentiments, et même de sensibilité d'amour-propre dans notre oraison. De là vient que nous sommes dans une espèce d'ivresse quand notre imagination nous donne de belles images avec des sentiments de plaisir, et que nous sommes découragés dès que ces images et ces sentiments flatteurs nous manquent. Mais cette confiance dans le bon temps et ce découragement dans le mauvais ne sont que pure illusion. Il ne faudrait ni s'élever quand l'oraison est douce, ni s'abattre quand elle devient sèche et obscure. Le fond de l'oraison demeure toujours le même ; pourvu qu'on ait toujours la même volonté d'être uni à Dieu sans s'élever des dons sensibles, et sans s'abattre de leur privation. Dieu, par ces dons sensibles, soulage quelquefois notre imagination, il aide notre esprit, il soutient notre volonté faible et prête à succom-

ber. Il retire aussi assez souvent ses secours pour nous empêcher de nous les approprier avec une vaine confiance, et pour nous accoutumer à sa présence malgré les distractions et les sécheresses. L'oraison n'est jamais si pure que quand on la continue par fidélité, sans plaisir ni goût.

Il est vrai que si cette présence vous est facilitée par la considération méthodique de quelques vérités particulières, il faut vous appliquer à ces vérités pour en nourrir votre cœur : mais si ces vérités ne servent point à faciliter la présence de Dieu, et si ce n'est qu'une inquiétude scrupuleuse, vous ne ferez que vous embrouiller en vous écoutant.

Il ne dépend point de vous de dissiper les distractions involontaires, l'ennui, le dégoût et l'obscurité. Ce qui dépend de vous, moyennant la grâce de Dieu, est la patience dans cet ennui, le retour paisible à la présence de Dieu quand vous apercevez la surprise des distractions, et la fidélité pour demeurer attaché à Dieu sans plaisir par une volonté sèche et nue.

Laisser tomber les pensées de vaine complaisance comme celles de découragement ; et allez toujours votre train. Le tentateur ne cherche qu'à vous arrêter : en ne vous arrêtant point, vous vaincrez la tentation d'une façon simple et paisible.

CENT CINQUANTE-ET-UNIÈME LETTRE

Ne point boucher son cœur par résistance sur ce qu'on désespère de pouvoir prendre sur soi. Acquiescer, et attendre tout de Dieu.

Vous voyez à la lumière de Dieu au fond de votre conscience ce que la grâce demande de vous : mais vous résistez à Dieu. De là vient votre trouble. Vous

commencez par dire en vous-même : il est impossible que je prenne sur moi de faire ce qu'on veut. C'est une tentation de désespoir. Désespérez de vous tant qu'il vous plaira, mais non pas de Dieu. Il est tout bon et tout-puissant. Il vous donnera suivant la mesure de votre foi. Si vous croyez tout, tout vous sera donné, et vous transporterez les montagnes. Si vous ne croyez rien, rien ne vous sera donné ; mais ce sera votre faute. Regardez Abraham qui espéra contre toute règle d'espérance. Écoutez la très Sainte Vierge : on lui propose ce qu'il y a de plus incroyable, et, sans hésiter, elle s'écrie : *Qu'il me soit fait selon votre parole* (1).

Ne fermez donc pas votre cœur. Non seulement vous ne pouvez point faire ce qu'on vous demande tant votre cœur est resserré, mais encore vous ne voulez pas le pouvoir : vous ne voulez pas laisser élargir votre cœur, et vous craignez qu'on ne l'élargisse. Comment voulez-vous que la grâce entre dans un cœur si bouché contre elle ? Tout ce que je vous demande est d'acquiescer par docilité en esprit de foi, et de ne vous point écouter vous-même, pourvu que vous acquiesciez avec petitesse et que vous rentriez dans la paix par le recueillement, tout se fera peu à peu en vous, et ce qui vous paraît impossible dans votre état de tentation s'aplanira insensiblement. Alors vous direz : Quoi, n'était-ce que cela ? Fallait-il tant de dépit et de désespoir pour une chose si juste que Dieu prépare et facilite par son amour ? Craignez qu'en lui résistant vous ne vous éloigniez de lui. Toute votre piété ne serait qu'illusion si vous manquiez à ce point essentiel. Il n'y aurait plus en vous que délicatesse,

(1) Luc, I v. 38.

hauteur et art pour flatter vos goûts. Je prie Dieu qu'il ne permette pas que vous preniez ainsi le change.

Je suis occupé de vos peines. Je suis encore plus touché de ce qui se tourne en tentation et en danger de résister à Dieu, que des croix les plus pesantes. Les croix qu'on porte en pure souffrance avec petitesse, simplicité, soumission de son propre esprit et abandon, unissent à Jésus-Christ crucifié, et elles opèrent des biens infinis ; mais les croix repoussées par attachement à sa propre pensée et par retranchements dans la propre volonté éloignent Jésus-Christ, dessèchent le cœur et font insensiblement tarir la grâce. Au nom de Dieu, cédez par petitesse, et dites, sans compter sur vous, qui n'êtes qu'un roseau brisé : *Rien n'est impossible à celui qui est tout bon et tout-puissant.* Dieu ne demande de vous qu'un *oui* en pure foi.

CENT CINQUANTE-DEUXIÈME LETTRE

Se relever du relâchement où l'on est tombé.

Je ne puis rien vous dire de plus convenable que ces paroles de saint Jean à l'*ange*, c'est-à-dire à l'évêque de l'église d'Éphèse, qui était, selon les apparences, Timothée : *J'ai contre vous que vous avez quitté votre première charité : souvenez-vous d'où vous êtes déchu ; faites pénitence et reprenez vos premières œuvres. Si vous y manquez je viendrai à vous, et j'ôterai votre chandelier de sa place* (1). C'est ainsi que l'esprit de Dieu aime les hommes sans les flatter. Il aime

(1) Apoc. 12, v. 4, 5.

et il menace. Il ne menace même que par amour, il montre la peine afin que l'homme ne le contraigne pas à la lui faire souffrir. Voyez combien les personnes les plus parfaites déchoient facilement et peu à peu sans y prendre garde. Voilà Thimothée que saint Paul appelle l'homme de Dieu ; voilà l'ange d'une des plus saintes églises de tout l'Orient, dans ces beaux jours où la religion était si florissante : cet ange tombe ; il oublie son ancien amour, son recueillement, son oraison, ses œuvres ; il se relâche, il se dissipe. Il n'aperçoit pas d'abord son égarement et la chute. Il dit en lui-même : Que fais-je de mal ? Ma conduite n'est-elle pas honnête et régulière aux yeux du monde ? N'a-t-on pas besoin de quelque consolation ? Serait-ce vivre que de n'avoir jamais rien qui soutienne et qui ranime le cœur ?

C'est ainsi qu'on est ingénieux à se tromper et à déguiser son relâchement. Hâtez-vous, dit le Saint-Esprit, d'ouvrir les yeux et de voir d'où vous êtes déchu. Oh ! que vous êtes au-dessous de votre ancienne place ! Souvenez-vous de la ferveur de vos oraisons, de votre solitude paisible, de votre jalousie pour le recueillement, et de la fidélité avec laquelle vous vouliez fuir tout ce qui pouvait l'altérer. Si vous ne vous en souvenez plus, les autres ne l'ont pas oublié, et ils ne manquent pas de dire : Qu'est devenue cette ferveur ? On ne voit plus qu'amusement au dehors et qu'ennui au dedans. Dès que les amusements sont finis ce n'est plus la même personne. Croit-elle être encore dévote ?

C'est ainsi qu'on tombe, par degrés insensibles et sous de beaux prétextes, d'un état de sincère mort à soi, jusque dans un relâchement où l'on voit renaître toutes les vies les plus grossières de

l'amour-propre. Au moins faut-il se souvenir de l'état d'où l'on est déchu. Il faut regretter ce premier amour qui nourrissait le cœur. Il faut reprendre ces premières œuvres qu'on a abandonnées si lâchement pour des œuvres de vanité. Il faut regarder de loin la solitude où l'on était en paix avec le véritable consolateur. Il faut dire comme l'enfant prodigue : *Je sais ce que je ferai : je retournerai chez mon père ; je lui dirai : O père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ; je ne suis plus digne d'être nommé votre enfant* (1) S'il vous fait sentir d'abord quelque froideur et quelque sécheresse, recevez humblement cette pénitence dont vous avez un besoin infini. Si vous manquiez à rentrer promptement dans son sein paternel, voici ce qu'il ferait : *Je viendrai,* dit-il, *à vous, et j'ôterai votre chandelier de sa place*. Il vous ôterait le flambeau dont vous ne faites aucun usage, et il vous laisserait dans les ténèbres ; il transporterait ses grâces si précieuses et si longtemps foulées aux pieds, à quelque autre âme plus simple, plus docile et plus fidèle : il faut reprendre vos lectures, votre oraison, votre silence, votre première simplicité et petitesse.

CENT CINQUANTE-TROISIÈME LETTRE

Demeurer fidèle dans les sécheresses pour vivre de la vraie vie de Jésus-Christ en Dieu.

Vous ne devez point douter que votre santé ne me soit fort chère. Ce qui m'est encore plus cher est votre fidélité à Dieu. Il ne s'agit point des dou-

(1) Luc. 15, v. 18, 19.

ceurs et des consolations qu'on voudrait goûter en le servant. Il ne dépend pas même de notre travail de nous procurer toujours une ferveur sensible. Quoiqu'il ne faille jamais s'attirer cette privation par la moindre dissipation ni négligence volontaire, il faut néanmoins se passer de ces soutiens si consolants, et continuer avec une humble patience au milieu des ténèbres et des sécheresses quand Dieu nous y met. C'est même un grand profit pour une âme constante dans le bien que de voir sa pauvreté et toute son impuissance. Il importe bien plus de sentir sa misère pour recourir à Dieu, que de goûter une consolation qui tente de vaines complaisances.

O mon cher enfant ! toute la vie chrétienne consiste à mourir à soi pour vivre à Dieu. Il faut donc mourir sans cesse à toutes les vies secrètes et flatteuses de l'amour-propre. Il faut être jaloux contre l'amour-propre pour l'amour de Dieu. Il faut s'exécuter à tout moment pour préférer la volonté de Dieu aux goûts naturels. Voilà le vrai contre-poison de l'illusion dans la vie spirituelle. On ne s'égare sous de beaux prétextes de perfection qu'en recherchant ce qui nous flatte au lieu de contenter Dieu, et qu'en voulant accommoder la piété à nos arrangements au lieu d'assujettir tous nos goûts à la croix de Jésus-Christ. La vie qui résiste à Dieu est une vie fausse et douloureuse ; au contraire la mort qui cède à Dieu est une mort de paix et d'union avec la véritable vie. Cette bienheureuse mort est une vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu ; et la vie des consolations mondaines est une vie trompeuse. O mon cher enfant ! laissons-nous mourir à tout afin que Jésus-Christ seul vive en nous.

CENT CINQUANTE-QUATRIÈME LETTRE

Ne point augmenter ses peines intérieures par trop de contention sur soi-même. Tourner vers Dieu la tendresse que nous avons pour nous.

Je suis bien touché de vos peines, et je désire de tout mon cœur tout ce qui peut soulager le vôtre. Il me semble que vous souffririez moins si vous étiez moins en contention perpétuelle contre un danger imaginaire de pécher, et si vous cherchiez moins à vous convaincre de votre résistance sensible par des efforts empressés. Une paix toute unie en présence de Dieu, en souffrant humblement un sentiment involontaire, vous épuiserait moins et serait d'une beaucoup plus grande fidélité, parce qu'elle serait plus conforme à votre grâce. Je prie Notre Seigneur qu'il ouvre le cœur à l'intelligence et à la pratique d'un si simple moyen.

Je ne suis point surpris de ce que votre intérieur est sec et obscurci. Il faut être sevré des consolations sensibles et des lumières qui flattent l'amour-propre. Marchez avec patience dans les ténèbres de la foi; servez Dieu sans goût et sans plaisir; humiliez-vous sous sa main. Le goût ne dépend pas de vous. Il suffit de ne suivre aucun goût contraire qui vous rende indigne de celui de Dieu. Suivez votre attrait avec simplicité. Occupez-vous librement des choses qui nourrissent votre cœur. Ne raisonnez pas trop sur votre prière; elle sera bonne pourvu que vous soyez devant Dieu en disposition de vous taire pour l'écouter, d'ouvrir votre cœur pour le recevoir, et de tourner tout en pratique pour mourir à vos défauts. Le principal est la délicatesse et la tendresse pour vous-même; c'est de

quoi vous ne sauriez trop vous défier. Mettez Dieu en la place de ce *moi* qui veut tant être aimé, et vous aimerez Dieu comme vous le devez.

CENT CINQUANTE-CINQUIÈME LETTRE

Moyen de trouver la paix dans les peines qu'on souffre.

Il y a partout à souffrir ; et les peines d'une communauté, quoique vives si on les comparait aux peines des personnes engagées dans le siècle, ne seraient presque rien ; mais on s'échauffe la tête dans la solitude, et les croix de paille y deviennent des croix de fer ou de plomb. Le remède à un si grand mal, c'est de ne point compter pouvoir être heureux en aucun état de cette vie, et de se borner à la paix qui vient de la conformité à la volonté divine lors même qu'elle nous crucifie. Par-là on ne trouve jamais de mécompte ; et si la nature n'est pas contente, du moins la foi se soutient et s'endurcit contre la nature.

Si vous aviez le courage de vous abandonner ainsi et de sacrifier vos irrésolutions, vous auriez plus de paix en un jour que vous n'en goûterez autrement en toute votre vie. Moins on se cherche, plus on trouve en Dieu tout ce qu'on a bien voulu perdre. Une occupation douce et réglée vous garantira de l'ennui. Dieu vous adoucira les dégoûts inévitables dans tous les états. Il vous fera supporter les esprits incommodes, et vous soutiendra par lui-même quand il vous ôtera les autres soutiens. Mais ne comptez que sur lui si vous ne voulez point vous mécompter.

Pendant votre retraite, nourrissez-vous de la viande de Jésus-Christ, qui est la volonté du Père

céleste. Vous trouverez, en vous abandonnant aux desseins de Dieu, tout ce que votre sagesse inquiète et irrésolue ne trouverait jamais. Ne craignez point de manquer de consolation en vous jetant entre les bras du vrai consolateur.

CENT CINQUANTE-SIXIÈME LETTRE

En quoi consiste le vrai sacrifice de soi-même à Dieu ; le faire sans rien réserver et s'abandonner à lui avec toutes nos imperfections.

Il me tarde de savoir de vous comment vous vous trouvez dans votre retraite en approchant du jour que vous craignez tant et qui est si peu à craindre. Vous verrez que les fantômes qui épouvantent de loin ne sont rien de près. Quand sainte Thérèse fit son engagement, elle dit qu'il lui prit un tremblement comme des convulsions, et qu'elle crut que tous les os de son corps étaient déboîtés. *Apprenez*, dit-elle, *par mon exemple à ne rien craindre quand vous vous donnez à Dieu.* En effet, cette première horreur fut suivie d'une paix et d'une sainteté qui ont été la merveille de ces derniers temps.

J'aime mieux que vous dormiez huit heures la nuit, et que vous payiez Dieu pendant le jour d'une autre monnaie. Il n'a pas besoin de vos veilles au-delà de vos forces ; mais il demande un esprit simple, docile et recueilli, un cœur souple à toutes les volontés divines, grand pour ne mettre aucunes bornes à son sacrifice, prêt à tout faire et à tout souffrir, détaché sans réserve du monde et de soi-même. Voilà la vraie et pure immolation de l'homme tout entier. Car tout le reste n'est pas l'homme, ce n'en est que le dehors et l'écorce grossière.

Humiliez-vous avec les mages devant Jésus enfant. En donnant votre volonté, qui n'est pas à vous, et que vous livreriez au mensonge si vous la refusiez à Dieu, vous ferez un don plus précieux qu'en donnant l'or et les parfums de l'Orient. Donnez donc, mais donnez sans partage et sans jamais reprendre. Oh! qu'on reçoit en donnant ainsi, et qu'on perd quand on veut garder quelque chose! Le vrai fidèle n'a plus rien. Il n'est plus lui-même à lui-même.

Vous ne devez point vous embarrasser de vos défauts, pourvu que vous ne les aimiez pas, et qu'il n'y en ait aucun que vous ayez un certain désir secret d'épargner. Il n'y a que ces réserves qui arrêtent la grâce et qui font languir une âme sans avancer jamais vers Dieu. Si vous abandonnez sans réserve toutes vos imperfections à l'esprit de Dieu; il les dévorera comme le feu dévore la paille: mais avant de vous en délivrer, il s'en servira pour vous délivrer de vous-même et de votre orgueil. Il les emploiera à vous humilier, à vous crucifier, à vous confondre, à vous arracher toute ressource et toute confiance en vous-même. Il brûlera les verges après vous en avoir frappé pour vous faire mourir à l'amour-propre. Courage! aimez, souffrez, soyez simple et constant dans la main de Dieu.

CENT CINQUANTE-SEPTIÈME LETTRE

Crainte injurieuse à Dieu. Utilité d'une misère qui humilie.

Ne craignez rien: vous feriez une grande injure à Dieu si vous vous défiez de sa bonté; il sait mieux ce qu'il vous faut et ce que vous êtes capable de porter, que vous-même: il ne vous tentera jamais

au-dessus de vos forces. Encore une fois, ne craignez rien, âme de peu de foi. Vous voyez par l'expérience de votre faiblesse combien vous devez être désabusé de vous-même et de vos meilleures résolutions. A voir les sentiments de zèle où l'on est quelquefois, on croirait que rien ne serait capable de nous arrêter ; cependant, après avoir dit comme saint Pierre : *Quand même il faudrait mourir avec vous cette nuit, je ne vous abandonnerai point* (1), on finit comme lui par avoir peur d'une servante et par renier lâchement le Sauveur. Oh ! qu'on est faible ! Mais, autant que notre faiblesse est déplorable, autant l'expérience nous en est-elle utile pour nous ôter tout appui et toute ressource au-dedans de nous. Une misère que nous sentons, et qui nous humilie, nous vaut mieux qu'une vertu angélique que nous nous approprierons avec complaisance. Soyez donc faible et découragé si Dieu le permet, mais humble, ingénu et docile dans ce découragement. Vous rirez un jour des frayeurs que la grâce vous donne maintenant, et vous remercierez Dieu de tout ce que je vous ai dit sans prudence pour vous faire renoncer à votre sagesse timide.

CENT CINQUANTE-HUITIÈME LETTRE

Ne point se troubler d'expérimenter en soi des sentiments humiliants et qui sont involontaires. Souffrir comme en purgatoire sans repousser la souffrance.

Je remercie Dieu de ce qu'il fait en vous, j'en ai le cœur infiniment soulagé. Quand votre cœur sera entièrement calmé nous verrons ce qu'il faudra faire. Ne songez qu'à laisser tomber toutes vos réflexions

(1) Matth. 26, v. 35.

qui vous nuisent tant pour le corps que pour l'esprit. Vous savez où habite la paix ; allez l'y chercher pour n'en plus partir. Les sentiments qui font horreur sont naturels et ordinaires : tout le monde les ressent en soi comme vous, mais personne ne s'en alarme et ne s'en trouble comme vous le faites. Ce qui n'est que pente, que sentiment, qu'impression, n'est jamais péché. Vos réflexions mêmes, quand elles sont involontaires, ne sont rien ; il n'y a que la volonté qui cause toute votre principale peine. Vous avez trop de délicatesse, et vous tombez dans une espèce de désespoir dès que vous trouvez dans votre cœur quelque sentiment humiliant. C'est le commencement qui cause toute votre peine : tous ces monstres ne sont point réels.

Pour les faire disparaître il n'y a qu'à ne les voir ni ne les écouter jamais volontairement ; il n'y a qu'à les laisser s'évanouir ; une simple non-résistance les dissipera, et apaisera votre cœur. Non, en vérité, vous n'êtes point tel que vous le croyez, et je ne suis nullement pour vous comme votre amour-propre vous le persuade. Vous n'avez que le seul sentiment involontaire des choses que vous vous reprochez. Pour moi, je suis rempli de tout ce que Dieu peut me donner de zèle et d'affection pour vous ; mais il permet que vous n'en croyiez rien afin que votre amour-propre se détruise.

Souffrez comme on souffre en purgatoire, sans repousser la souffrance pour se soulager, et sans l'augmenter en s'occupant de ce qui la cause. Ne projetez rien, ne formez même aucune opinion ; mais demeurez immobile sous la main de Dieu, qui se cache sous celle des hommes. La croix diminue beaucoup quand on la porte avec cette simplicité : il y en a souvent plus de la moitié qui est de notre

façon, et non de celle de Dieu. Souffrez, mais ne vous faites pas souffrir.

CENT CINQUANTE-NEUVIÈME LECTURE.

Les vaines délicatesses pour soi-même se retrouvent jusque dans les bagatelles. Ne point vouloir pénétrer l'avenir dans les desseins de Dieu sur nous. Se laisser ployer à tout.

Je ne m'étonne pas que Dieu vous épargne : vous êtes trop faible pour être moins ménagé. Je vous avais bien dit qu'il ne vous ferait pas l'honneur de vous traiter si rudement que vous le craigniez. Ce ne sera pas un grand malheur quand vous direz quelque mot un peu vieux et que deux ou trois personnes croiront que vous n'ètes pas un parfait modèle pour la pureté du langage : ce qui irait à des imprudences contre le secret, contre la charité, contre l'édification, ne doit jamais être permis : ce qui irait contre le sens commun serait trop fort. Si vous vous sentiez vivement pressé de ce côté-là, il faudrait m'avertir, et cependant suspendre ; mais, pour les choses qui ne vont qu'à la politesse, ou qu'à certaines délicatesses de bienséance, je crois que vous devez vous livrer à l'esprit de simplicité et d'humiliation. Rien ne vous est si nécessaire que de mourir à vos réflexions, à vos goûts, à vos vaines sensibilités sur ces bagatelles. Plus vous craignez de les sacrifier, plus le sacrifice en est nécessaire. Cette sensibilité est une marque d'une vie très forte, qu'il faut arracher. Mais n'hésitez point avec Dieu ; vous voyez qu'il ne demande que ce que vous êtes convaincu vous-même qu'il doit demander pour détruire votre orgueil.

N'envisagez point l'avenir, car on s'y égare et l'on s'y perd quand on le regarde. Ne cherchez point à deviner jusqu'où Dieu vous poussera si vous lui cédez toujours sans résistance. Ce n'est point par des endroits prévus qu'il nous prend, la prévoyance adoucirait le coup ; c'est par des choses que nous n'aurions jamais crues, et que nous aurions comptées pour rien : souvent celles dont nous nous faisons des fantômes s'évanouissent ; ainsi, nos prévoyances ne servent qu'à nous inquiéter. Obéissez chaque jour ; l'obéissance de chaque jour est le véritable pain quotidien. Nous sommes nourris comme Jésus-Christ de la volonté de son Père, que la Providence nous apporte dans le moment présent. Ce pain céleste est encore la manne, on ne pouvait en faire provision ; l'homme inquiet et défiant qui en prenait pour le lendemain la voyait aussitôt se corrompre.

Ployez-vous à tout ce que l'on veut. Soyez souple et petit, sans raisonner, sans vous écouter vous-même, prêt à tout et ne tenant à rien, haut, bas, aimé, haï, loué, contredit, employé, inutile, ayant la confiance ou l'envie et le soupçon des gens avec qui vous vivez. Pourvu que vous n'ayez ni hauteur, ni sagesse propre, ni volonté propre sur aucune chose, tout ira bien. En voilà beaucoup, mais ce n'est pas trop. Soyez en silence le plus que vous pourrez. Nourrissez votre cœur et faites jeûner votre esprit.

Personne n'entre plus sincèrement que moi dans vos vrais intérêts, et ne souhaite plus que vous soyez détaché de tout ce qui n'est point Dieu. Heureux qui a rompu avec soi, qui n'est plus de ses propres amis ! On n'est fidèle à Dieu qu'autant qu'on se manque à soi-même par le sacrifice de tout ce

que la nature recherche. Paix, silence, simplicité, joie en Dieu, et non dans les créatures, souplesse à tout dans les mains de Dieu.

CENT SOIXANTIÈME LETTRE

De ce qui donne la vraie discrétion avec les autres et de ce qui nous fait tomber dans le défaut contraire.

Pour la discrétion je ne voudrais point que vous travaillassiez à l'acquérir par des efforts continuels de réflexion sur vous-même : il y aurait à cela trop de gêne. Il vaut mieux se taire et trouver la discrétion dans la simplicité du silence. Il ne faut pourtant pas tellement se taire que vous manquiez d'ouverture et de complaisance dans les récréations ; mais alors il ne faut parler que des choses à peu près indifférentes, et supprimer tout ce qui peut avoir quelque conséquence. Il faut, dans ces récréations ce que saint François de Sales appelle *joyeuseté*, c'est-à-dire se réjouir et réjouir les autres en disant des riens. C'est une science que Dieu vous donnera suivant le besoin. Vous deviendrez prudent quand vous ne tiendrez plus à votre propre esprit. C'est celui de Dieu qui donne la véritable sagesse : le nôtre ne nous donne qu'une vaine composition, qu'un arrangement, qu'une apparence qui éblouit, qu'une fausse capacité. Quand on est bien simple et bien petit à force de s'être dépouillé de sa propre sagesse, on est revêtu de celle de Dieu, qui ne fait point de faute, et qui ne nous en laisse faire qu'autant que nous avons besoin d'être humiliés.

Ce qui produit nos indiscrétions et nos fautes journalières, ce n'est pas l'esprit d'enfance et de simplicité chrétienne ; au contraire, nous ne faisons

encore des fautes que parce que nous sommes trop à nous-mêmes, trop attachés à notre propre raison, trop prompts à suivre les saillies de la nature, trop renfermés dans les petites industries d'une sagesse corrompue, enfin trop timides à nous livrer à l'esprit de Dieu. Cet esprit nous ferait toujours taire ou parler selon le besoin présent, sans rien donner ni à notre vivacité, ni à nos talents, ni à nos réflexions inquiètes sur nous-mêmes, ni à un certain désir de réussir qui gâte souvent les meilleures choses.

CENT SOIXANTE-ET-UNIÈME LETTRE

Détours d'un amour-propre subtil, et qui fait servir toutes ses délicatesses à repousser l'opération crucifiante de la main de Dieu pour le déraciner.

Je vous laisse à Dieu et je souhaite que vous vous y laissiez aussi. Oh ! si vous l'écoutiez et si vous ne vous écoutiez point, quelle serait votre paix ! Mais vous commencez par prêter l'oreille aux délicatesses et aux dépits de l'amour-propre. Cette infidélité manifeste en attire cent autres qui sont moins faciles à découvrir. Vous cherchez à vous étourdir et à autoriser votre égarement. Vous voulez vous soustraire à la souffrance, comme si l'amour-propre pouvait échapper au feu vengeur. Vous espérez du repos loin de Dieu. Vous fermez votre cœur, et vous employez toute votre industrie à repousser la paix. Eh ! *qui est-ce qui a résisté à Dieu et qui a eu la paix* (1) ?

Rendez-vous, revenez ; hâtez-vous, chaque moment de délai est une infidélité nouvelle. Mon cœur est bien serré : c'est en vous que je devrais

(1) Job, 9, v, 4.

trouver un vrai soulagement. Oh ! laissez-vous dompter par l'esprit de grâce. Souffrez que je vous représente ce qu'il me semble que Dieu veut que je vous mette devant les yeux. Le fonds que vous avez nourri dans votre cœur depuis l'enfance, en vous trompant vous-même, est un amour-propre effréné et déguisé sous l'apparence d'une délicatesse et d'une générosité héroïques ; c'est un goût de roman dont personne ne vous a montré l'illusion. Vous l'aviez dans le monde et vous l'avez porté jusque dans les choses les plus pieuses. Je vous trouve toujours un goût pour l'esprit, pour les choses gracieuses et pour la délicatesse profane, qui me fait peur. Cette habitude vous a fait trouver des épines dans tous les états. Avec un esprit très droit et très solide, vous vous rendez inférieur aux gens qui en ont beaucoup moins que vous. Vous êtes d'un excellent conseil pour les autres ; mais pour vous-même, les moindres bagatelles vous surmontent. Tout vous ronge le cœur ; vous n'êtes occupé que de la crainte de faire des fautes, ou du dépit d'en avoir fait. Vous vous les grossissez par un excès de vivacité d'imagination, et c'est toujours quelque rien qui vous réduit au désespoir. Pendant que vous vous voyez la plus imparfaite personne du monde, vous avez l'art d'imaginer dans les autres des perfections dont elles n'ont pas l'ombre. D'un côté, vos délicatesses et vos générosités ; de l'autre, vos jalousies et vos défiances, sont outrées et sans mesure. Vous voudriez toujours vous oublier vous-même pour vous donner aux autres ; mais cet oubli tend à vous faire l'idole et de vous-même et de tous ceux pour qui vous paraissez vous oublier. Voilà le fonds d'idolâtrie raffiné de vous-même que Dieu veut arracher.

L'opération est violente, mais nécessaire. Allassiez-vous au bout du monde pour soulager votre amour-propre, vous n'en seriez que plus malade. Il faut ou le laisser mourir sous la main de Dieu, ou lui fournir quelque aliment. Si vous n'aviez plus les personnes qui vous occupent, vous en chercheriez d'autres bientôt sous de beaux prétextes, et vous descendriez jusqu'aux plus vils sujets, faute de meilleurs : Dieu vous humilierait même par quelque entêtement méprisable où il vous laisserait tomber ; l'amour-propre se nourrirait des plus indignes aliments plutôt que de mourir de faim.

Il n'y a donc qu'un seul véritable remède, et c'est celui que vous fuyez. Les douleurs horribles que vous souffrez viennent de vous et nullement de Dieu. Vous ne le laissez pas faire. Dès qu'il commence l'incision, vous repoussez sa main, et c'est toujours à recommencer. Vous écoutez votre amour-propre dès que Dieu l'attaque. Tous vos attachements, faits par goût naturel et pour flatter la vaine délicatesse de votre amour-propre, se tournent pour vous en supplice. C'est une espèce de nécessité où vous mettez Dieu de vous traiter ainsi. Allassiez-vous au bout du monde, vous trouveriez les mêmes peines, et vous n'échapperiez pas à la jalousie de Dieu, qui veut confondre la vôtre en la démasquant. Vous porteriez partout la plaie envenimée de votre cœur. Vous fuiriez en vain comme Jonas, la tempête vous engloutirait.

Je veux bien prendre pour réel tout ce qui n'est que chimérique : eh bien ! cédez à Dieu, et accoutumez-vous à vous voir tel que vous êtes. Accoutumez-vous à vous voir vain, ambitieux pour l'amitié d'autrui, tendant sans cesse à devenir l'idole d'autrui pour l'être de vous-même, jaloux et

défiant sans aucune borne; vous ne trouverez à affermir vos pieds qu'au fond de l'abîme. Il faut vous familiariser avec tous ces monstres. Ce n'est que par-là que vous vous désabuserez de la délicatesse de votre cœur. Il faut en voir sortir toute cette infection, il faut en sentir toute la puanteur. Tout ce qui ne vous serait pas montré ne sortirait point, et tout ce qui ne sortirait point serait un venin rentré et mortel. Voulez-vous raccourcir l'opération? ne l'interrompez pas. Laissez la main crucifiante agir en toute liberté. Ne vous dérobez point à ses incisions salutaires. N'espérez pas trouver la paix loin de l'oraison et de la communion. Il ne s'agit pas d'apaiser votre amour-propre en l'épargnant et en résistant à l'esprit de grâce ; mais au contraire, il s'agit de vous livrer sans réserve à l'esprit de grâce pour ne plus épargner votre amour-propre. Vous pouvez vous étourdir, vous enivrer pour un peu de temps, et vous donner des forces trompeuses telles que la fièvre ardente en donne aux malades qui sont en délire : mais la vraie paix n'est que dans la mort. On voit en vous depuis quelques jours un mouvement convulsif pour montrer du courage et de la gaieté, avec un fonds d'agonie. Oh ! si vous faisiez pour Dieu ce que vous faites contre, quelle paix n'auriez-vous pas! Oh! si vous souffriez, pour laisser faire Dieu, le quart de ce que vous vous faites souffrir pour l'empêcher de déraciner votre amour-propre, quelle serait votre tranquillité! Je prie celui à qui vous résistez de vaincre vos résistances, d'avoir pitié de cette force contre lui, qui n'est que faiblesse, et de vous faire malgré vous autant de bien que vous vous faites de mal.

CENT SOIXANTE-DEUXIÈME LETTRE

La paix du cœur ne peut se trouver que dans le renoncement à nous et l'entier abandon à Dieu. Différence entre la sagesse que la grâce donne et celle qui vient du naturel.

Je me réjouis de vous savoir à la veille d'un grand sacrifice où j'espère que vous trouverez la paix. Il faut la chercher moins par l'état extérieur que par la disposition intérieure. Toutes les fois que vous voudrez prévoir l'avenir et chercher des sûretés avec Dieu, il vous confondra dans vos mesures ; et tout ce que vous voudrez retenir vous échappera. Abandonnez donc tout sans réserve. La paix de Dieu ne subsiste parfaitement que dans l'anéantissement de toute volonté et de tout intérêt propre. Quand vous ne vous intéresserez plus qu'à la gloire de Dieu et à l'accomplissement de son bon plaisir, votre paix sera plus profonde que les abîmes de la mer, et elle coulera comme un fleuve. Il n'y a que la réserve, le partage d'un cœur incertain, l'hésitation d'un cœur qui craint de trop donner, qui puisse troubler ou borner cette paix immense dans son fond comme Dieu même. Vous êtes comme la femme de Loth, qui, par inquiétude et défiance, regarde toujours derrière elle pour voir ce qu'elle quitte. Ce qui vous quitte est meilleur à revoir qu'à retenir. Il faut qu'il échappe autant à vos yeux qu'à vos mains. L'incertitude de votre esprit, qui ne se tient pas assez ferme dans ce qu'on lui a décidé, vous donne bien des peines et en pure perte, et vous fait reculer dans la voie de Dieu. Ce n'est pas avancer, c'est tournoyer dans un cercle de pensées inutiles.

On ne peut pas dire que vous soyez indocile, car personne n'a jamais moins résisté que vous aux vérités les plus fortes, mais votre docilité n'a d'effet que quand on vous parle, et vous retombez bientôt dans vos incertitudes. Voici une espèce de crise où il faut faire un vrai changement. Ne vous écoutez donc plus vous-même, et marchez hardiment après les décisions. C'est écouter la tentation que s'écouter soi-même. Demain vous ne serez plus à vous : il y a déjà longtemps que vous ne devriez plus y être. Dieu vous prend tout à lui, et vous ne vous laissez pas assez prendre. Vous manquez de courage. C'est la fausse sagesse, c'est l'intérêt propre qui décourage l'âme. Dès que vous ne tiendrez plus qu'à la volonté de Dieu, vous ne craindrez plus rien, et rien ne retardera plus votre course. Laissez tomber tous les mouvements naturels : par-là vous vous épargnerez au dedans beaucoup d'inquiétudes et au dehors beaucoup d'indiscrétions.

Dieu vous veut sage, non de votre propre sagesse, mais de la sienne. Il vous rendra sage, non en vous faisant faire force réflexions, mais au contraire en détruisant toutes les réflexions inquiètes de votre fausse sagesse. Quand vous n'agirez plus par vivacité naturelle, vous serez sage sans sagesse propre. Les mouvements de la grâce sont simples, ingénus, enfantins. La nature impétueuse pense et parle beaucoup : la grâce parle et pense peu, parce qu'elle est simple, paisible et recueillie au dedans. Elle s'accommode aux divers caractères ; elle se fait tout à tous ; elle n'a aucune force ni consistance propre, car elle ne tient à rien, mais elle prend toutes celles des personnes qu'elle doit édifier. Elle se proportionne, se rapetisse, se replie.

Elle ne parle point aux autres selon sa propre plénitude, mais suivant leurs besoins présents. Elle se laisse reprendre et corriger. Surtout elle se tait et ne dit au prochain que ce qu'il est capable de supporter; au lieu que la nature s'évapore dans la chaleur d'un zèle inconsidéré.

Je demanderai à Dieu qu'il fasse de vous comme de ce qui lui appartient sans réserve, et qu'il ne vous épargne en rien pour tirer sa gloire de vous. Malheur aux âmes faibles, timides et intéressées, que Dieu est obligé de ménager et qui donnent des bornes à sa grâce ! Dieu ne règne point quand il n'est le maître qu'en une certaine mesure. Son règne doit être un empire souverain, et tout autre est indigne de lui. Il faut que sa volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel. Tout ce qui n'est point dans cette pure désappropriation de Dieu, n'étant point purifié par le pur amour en cette vie, le sera en l'autre par le feu de la justice divine dans le purgatoire.

CENT SOIXANTE-TROISIÈME LETTRE

Dieu ne peut souffrir un partage entre lui et l'amour-propre. La paix ne peut se trouver dans ce partage.

Rien n'est plus sincère que la douleur que je ressens de votre état. Vos projets ne sont qu'illusion. Vous voulez retrouver Dieu en quittant l'oraison. Hélas ! l'oraison est Dieu même ou du moins l'union avec lui. Vous voulez lui faire la loi et ne vous donner à lui qu'à votre mode pour adoucir votre souffrance. Espérez-vous qu'il sera content de ce partage de votre cœur ? Vous croyez que l'amour-propre vous fera moins souffrir quand

vous lui céderez ; et vous ne voulez pas céder à l'amour de Dieu de peur qu'il ne prenne trop sur l'amour-propre. En vérité, ce dessein est-il selon Dieu ? Prétendez-vous que Dieu consente que la jalousie de son amour cède à la jalousie de l'amour-propre ? Prétendez-vous que l'amour-propre flatté et soulagé en soit moins jaloux et moins tyrannique dans sa jalousie ? Oh ! que vous vous trompez et que vous manquez à Dieu ? Est-ce donc là ce que vous lui avez promis tant de fois ? Est-ce là ce que l'amour sincère demande ? Voudriez-vous faire à une créature estimable ce que vous faites à Dieu ? Voudriez-vous la quitter pour soulager les dépits de votre amour-propre ?

Si vous laissiez faire Dieu, vous souffririez infiniment moins. C'est dans les commencements de vos peines que vous pourriez ne pas vous écouter. Cette fidélité, qui vous serait alors possible, vous attirerait une grâce merveilleuse et vous élargirait le cœur. Faute d'agir ainsi vous êtes toujours occupé des délicatesses de votre amour-propre. Dieu, jaloux de vous, vous livre à vous-même et à votre propre jalousie, pour vous montrer malgré vous combien votre cœur, dont vous avez admiré le désintéressement, est jaloux de son intérêt.

Rentrez dans les desseins de Dieu. Livrez-vous à lui sans condition. N'espérez plus rien de vous-même ; ce désespoir sera votre paix. Tout ce qui flatte l'amour-propre ne peut plus être de saison ; c'est une douceur empoisonnée. Revenez avec docilité et petitesse au recueillement : vous aurez meilleur marché de Dieu que de vous. Ce n'est pas lui, c'est l'amour-propre qui vous tourmente. C'est au tourment que vous vous livrez en croyant le fuir. Plus on donne à l'amour-propre, plus il exige. Il

est insatiable et trompeur. Entre ces deux jalousies pourquoi craignez-vous davantage celle de Dieu? Elle est si juste, si sage, si miséricordieuse, si mesurée ! celle de l'amour-propre est aveugle, tyrannique et sans bornes. Vous n'aurez point la paix en flattant l'ennemi. Vous ne l'aurez qu'en donnant tout à Dieu seul et en le laissant faire. Oh ! si vous aviez des yeux pour voir et un cœur pour sentir le don de Dieu ! Tout cela vous était donné, mais vous n'en voulez plus.

CENT SOIXANTE-QUATRIÈME LETTRE

Sur ce qui donne la paix, et dans quelle disposition on doit se tenir sur les sacrifices que Dieu exige.

Vous voudriez être parfait et vous voir tel, moyennant quoi vous seriez en paix. La véritable paix de cette vie doit être dans la vue de ses imperfections, non flattées et tolérées, mais au contraire condamnées dans toute leur étendue. On porte en paix l'humiliation de ses misères, parce qu'on ne tient plus à soi par amour-propre. On est fâché de ses fautes plus que de celles d'un autre, non parce qu'elles sont siennes et qu'on y prend un intérêt de propriété, mais parce que c'est chercher à nous corriger, à nous convaincre, à nous désapproprier, à nous anéantir pour accomplir la volonté de Dieu à nos dépens. Le tempérament convenable à votre besoin est de vous rendre attentif et fidèle à toutes les vues intérieures de vos imperfections qui vous viennent par le fonds, et de ne jamais écouter volontairement ces raisonnements inquiets et timides qui vous rejetteraient dans le trouble de vos anciens scrupules. Ce qui se présente à l'âme d'une

manière simple et paisible est la lumière de Dieu pour la corriger ; ce qui vous vient par raisonnement et par inquiétude est un effet de votre naturel, qu'il faut laisser tomber peu à peu en se tournant vers Dieu avec amour.

Il ne faut pas plus se troubler par la prévoyance de l'avenir que par les réflexions sur le passé. Quand il vous vient un doute surlequel vous pouvez consulter, faites-le. Hors de là n'y songez que quand l'occasion s'en présente. Alors donnez-vous à Dieu, et faites bonnement le mieux que vous pourrez selon la lumière du moment présent.

Quand les occasions de sacrifice sont passées, n'y songez plus. Si elles reviennent, ne faites rien par le souvenir du moment passé : agissez par la pente actuelle du cœur. Pour les sacrifices que vous prévoyez, Dieu vous les montre de loin pour vous les faire accepter. Quand l'acceptation est faite, tout est consommé pour ce moment. Si l'occasion réelle vient dans la suite il faudra s'y déterminer, non par l'acceptation déjà faite, par avance, mais suivant l'impression présente.

CENT SOIXANTE-CINQUIÈME LETTRE

La fidélité à découvrir ses misères exerce à la simplicité et soulage le cœur. Vanité du goût de l'esprit et nécessité de le perdre. L'on souffrirait moins en s'abandonnant davantage.

Vous ne m'avez rien dit qui doive vous faire la moindre peine. Ce n'est point pour se soustraire à la souffrance qu'on explique son état; c'est par pure et simple fidélité ; c'est pour ne point écouter l'amour-propre qui voudrait, sous de beaux prétextes, cacher

ses misères. Il est vrai seulement que cette simplicité, qui est selon Dieu, est souvent utile pour soulager le cœur, quoiqu'on ne la pratique pas en vue du soulagement. Si vous ne conserviez pas au fond de votre cœur une vaine estime de l'esprit, vous ne craindriez pas tant d'en manquer et de n'en pas montrer autant que les autres ; vous ne croiriez pas même que j'eusse ce grand goût de l'esprit qui est si vilain, si corrompu et si indigne de l'esprit de Dieu. J'ai toujours remarqué que l'estime de l'esprit est enraciné dans votre cœur, et que vous ne la laissez point tomber. C'est néanmoins ce que l'esprit de grâce éteint le plus quand on le laisse agir librement. Vivre d'oraison et d'amour est incompatible avec ce goût dépravé de l'amour-propre. Il ne s'agit point maintenant de vous confesser, mais de céder à Dieu avec petitesse pour vous calmer.

Je connais en vous les deux personnes que vous y voyez. Il faut souffrir l'une avec patience sans l'écouter volontairement ; il faut que l'autre demeure dans la simplicité. *La communion*, *le silence*, *la souffrance*, comme vous le dites, sont ce qui lui convient. Quand elle a manqué, *elle abandonne sa faute à Dieu*, et se livre à lui en esprit d'amour. Vous souffririez beaucoup moins si vous laissiez passer vos imaginations et vos sentiments involontaires, sans en faire aucun cas et sans vouloir vous assurer de leur résister positivement. Cette résistance positive est une recherche de votre propre sûreté et une activité d'amour-propre qui est contre la grâce. C'est ce travail douloureux que Dieu ne vous demande point ; il vous demande, au contraire, de le supprimer. Faut-il s'étonner que vous souffriez quand vous vous donnez des contorsions continuelles pour vous assurer de voir ce que Dieu ne

veut que vous puissiez voir en cette vie avec sûreté ? On n'a jamais la paix en lui résistant.

Faites ce que vous dites très bien et vous souffrirez moins. Quand vous craignez de manquer, abandonnez simplement le tout à Dieu. Un amour simple vous garantira bien plus du péché que cet effort empressé où vous vous recherchez vous-même. Cette vaine crainte d'un péché imaginaire vous jette dans un état réel et affreux où vous vous tuez, où vous vous mettez en tentation violente contre l'attrait de sa grâce. Ce n'est donc pas Dieu qui vous fait souffrir, au contraire, c'est malgré lui que vous vous martyrisez vous-même. Oh ! cherchez la paix au lieu où elle est. Vous la trouverez dans le simple non-consentement à vos sentiments involontaires de jalousie et dans la patience à supporter ces sentiments honteux.

CENT-SOIXANTE-SIXIÈME LETTRE

Il n'appartient point à l'homme de changer sa voie, et l'on ne diminue point sa souffrance en résistant à Dieu.

NON, en vérité, je ne veux point vous tourmenter, je ne veux que souffrir en pensant à vos souffrances. Eh ! qui est-ce qui voudrait plus que moi soulager votre cœur et le mettre en paix ? J'espère seulement que Dieu sera plus fort que vous et qu'il vaincra vos résistances. J'espère que sa jalousie prévaudra sur la vôtre. Autant la vôtre est injuste et ingénieuse pour vous accabler, autant la sienne est pure, juste, aimable, et propre à vous rendre la paix.

Vous dites que vous allez changer de voie : mais ne savez-vous pas que le Saint-Esprit nous enseigne

que *la voie de l'homme n'est point à l'homme* (1) ? Il ne lui appartient point de choisir sa voie sur ses prétendues convenances. Il doit suivre celle que l'attrait de la grâce lui marque, quoi qu'il lui en coûte. Mais encore êtes-vous en droit de changer votre voie parce qu'elle blesse la délicatesse de votre amour propre ? Eh ! on ne doit suivre une voie que pour mourir à l'amour propre même. La voie qui avance le plus cette mort douloureuse est précisément celle que nous devrions préférer s'il nous appartenait de faire aucun choix.

Vous voulez éviter la souffrance : mais on ne l'évite jamais en résistant à Dieu ; au contraire, c'est en lui résistant, tantôt plus, tantôt moins, que vous souffrez tant. Vous vous en prenez à l'amour de Dieu de tout ce que l'amour propre vous fait souffrir. Un malade doit-il s'en prendre au remède des douleurs que son mal lui fait souffrir ? Il faut bien que l'opération du remède l'expose à la souffrance : mais la souffrance vient de la maladie que le remède ne peut déraciner sans quelque violence. D'ailleurs, c'est votre amour-propre que vous écoutez et qui est ingénieux pour inventer de faux sujets de peine. Voulez-vous, comme le prophète Jonas, fuir devant la face du Seigneur pour ne pas exécuter ses ordres? La baleine vous engloutira plutôt que de vous laisser échapper aux volontés de Dieu. J'espère qu'il ne vous abandonnera pas aux dépits et au désespoir de votre amour-propre.

Si je vous ai blessé en vous disant vos vérités et vos défauts, ç'a été (Dieu le sait) contre mon intention. Pardonnez mon indiscrétion en faveur de ma bonne volonté. Voudriez-vous être inexorable si

(1) Jérém. 10, v. 23.

quelqu'un vous avait fait les injures les plus atroces? Je suis sûr que non. Quoi! devez-vous manquer à Dieu et lui résister parce que j'ai fait une faute? Je ne veux point la justifier; j'en laisse l'examen entre Dieu et vous quand vous serez tranquille devant lui, et que vous aurez les yeux ouverts pour reconnaître la tentation de votre amour propre. Pour moi, je ne veux qu'avoir tort, qu'être confondu et me corriger pour votre consolation. Je ne crains ni ma confusion ni ma peine. Je ne crains que votre infidélité et votre résistance à des grâces infinies. Abandonnez vous à Dieu; vos souffrances, loin d'augmenter, diminueront; Dieu en règlera la mesure sur celle des forces qu'il vous donnera. Défiez-vous, non de sa bonté, mais de votre amour-propre.

CENT SOIXANTE-SEPTIÈME LETTRE

Le mal n'est pas dans les sentiments involontaires, mais dans ce qu'ajoutent les réflexions volontaires de l'amour-propre.

Vous voulez appliquer le remède à l'endroit où le mal n'est point. Votre mal n'est point dans vos sentiments, il n'est que dans vos réflexions volontaires. Vos sentiments sont vifs, injustes et contraires à la charité; mais la volonté n'y a aucune part, et par conséquent ils ne sont point des péchés. Ce qui montre qu'ils ne sont pas volontaires, c'est que la volonté ne s'attache que trop à les rejeter d'une façon positive et marquée; c'est que vous avez, par délicatesse d'amour-propre, trop d'horreur de ces sentiments; c'est que cette horreur va jusqu'à vous troubler. Ainsi vous vous en prenez à ce qui n'est que l'ombre du mal, et c'est le remède qui devient un mal véritable. Ce premier mal ne

serait qu'une simple douleur, comme celle des dents et de la colique ; elle n'aurait rien de raisonné ; ce serait une amertume, une tristesse, une plaie douloureuse au travers du cœur. Mais ce qui la rend insupportable, c'est le désespoir de l'amour-propre que vous y ajoutez par vos réflexions. Vous ne faites que deviner et deviner faux sur les autres, que subtiliser sur vous pour vous tourmenter pour des riens ; ensuite vous vous faites, par réflexion, un second tourment du premier tourment déjà passé.

En laissant tout tomber vous contenteriez Dieu tout d'un coup. C'est le plus grand sacrifice que vous puissiez lui faire que celui de lui abandonner tout ce tourbillon de vaines pensées et de revenir tout court à lui seul. Rien n'expiera tant vos prétendus péchés d'amour-propre que le simple délaissement de vous-même. C'est le remède spécifique à l'idolâtrie de soi que le délaissement de soi-même. Tout autre remède aigrit et envenime la plaie délicate du cœur à force de la retoucher : c'est un dangereux remède contre l'amour-propre que de faire souvent l'anatomie de son propre cœur. Enfin vous n'êtes point docile : et c'est de quoi vous devriez faire plus de scrupule que de vos sentiments involontaires dont je me charge devant Dieu.

CENT SOIXANTE-HUITIÈME LETTRE

Nécessité de mourir aux secours humains que Dieu ne donne que pour un temps.

Dieu ne donne son esprit qu'à ceux qui le lui demandent avec douceur et petitesse. Rapetissez-vous donc, radoucissez votre cœur. Devenez un bon petit enfant qui se laisse porter partout où l'on veut, et

qui ne demande pas même où on le porte. Pour moi, je ne puis plus avoir l'honneur de vous voir; mais vous n'avez aucun besoin de moi si vous avez le courage de ne rien décider et de vous livrer à la volonté de ceux qui gouvernent. Il y avait autrefois un solitaire qui s'était dépouillé du livre des Évangiles, et qui disait : *Je me suis dépouillé de tout, même du livre qui m'a enseigné le dépouillement.* A quoi sert l'abandon que vous avez tant aimé? N'est-ce pas une illusion si on ne le pratique quand les occasions s'en présentent? Je ne suis point comparable au livre sacré des Évangiles où est la parole de vie éternelle; mais quand je serais un ange du ciel, au lieu que je ne suis qu'un indigne prêtre, il ne faudrait se souvenir de moi que pour se souvenir de ce que j'ai pu dire de bon.

Je ne vous ai jamais parlé que d'abandon sans réserve et de docilité enfantine. Je ne vous ai donc enseigné qu'à vous détacher de moi comme de tout le reste, et qu'à vous abandonner sans hésitation à la conduite de vos supérieurs. Ce serait vous ôter de votre grâce et de l'ordre de Dieu, que de vouloir vous donner encore des secours auxquels vous devez mourir. Quand le temps de mourir à certains secours est venu, ces secours ne sont plus secours, ils se tournent en pièges. Au lieu d'être des moyens qui unissent à Dieu, ils deviennent un milieu humain entre Dieu et nous, qui nous arrête et nous empêche de nous unir immédiatement à lui. Je le prie de tout mon cœur, de vous donner l'esprit de foi et de sacrifice dont vous avez besoin pour accomplir sa volonté.

CENT SOIXANTE-NEUVIÈME LETTRE

Scrupule hors de saison, et comment y remédier.

En vérité, je ne saurais vous exprimer toute ma douleur sur votre état. Les choses que vous vous reprochez ne sont rien. Ce n'est pas l'esprit de Dieu, mais le vôtre qui les rappelle. Dieu ne donne point de ces retours inquiets. Lors même qu'il nous montre nos fautes, il nous les représente avec douceur. Il nous condamne et nous console tout ensemble. Il humilie sans troubler, et il nous tourne pour lui contre nous, de manière que nous avons la confusion de notre misère avec la paix la plus intime. Le Seigneur n'est point dans l'agitation.

Je suppose que le goût de la conversation vous a un peu entraîné, que vous avez donné trop de liberté à votre esprit, que l'amour-propre a voulu prévaloir ; en un mot je suppose tout ce que la vivacité et la délicatesse de vos scrupules peut vous exagérer. Hé bien ! qu'en faut-il conclure ? Voulez-vous renoncer à toute société ? Voulez-vous fermer votre porte à vos meilleurs amis qui ont besoin de vous, et à ceux même de qui vous êtes convaincu que vous avez besoin pour aller à Dieu. Voulez-vous rejeter les consolations mêmes sans lesquelles vous ne pouvez raisonnablement espérer guérir votre corps abattu et languissant ? Voulez-vous achever de vous épuiser dans une vie solitaire, qui mine votre tempérament et ne vous laisse aucune ressource ? On dit que saint Bernard, prêchant avec un grand succès, se sentit flatté de vaine complaisance, et fut sur le point de descendre de chaire. Mais l'esprit de Dieu lui fit connaître que c'était

une subtile tentation de scrupule qui l'alarmait trop sur la tentation de vanité, et il se répondit à soi-même en continuant son sermon : Ce n'est point la vanité qui m'a fait monter ici ; elle a beau me flatter, elle ne m'en fera pas descendre.

Supposez même que vous commettiez de véritables infidélités dans ces occasions, vous ne pouvez y renoncer. Il ne s'agit point de péchés mortels ni considérables ; il ne s'agit que de ces fautes que l'amour-propre renouvelle si souvent, et qu'on n'évite jamais entièrement en cette vie. Les occasions que vous voudriez quitter sont nécessaires et de providence. Elles entrent dans votre vocation. En les retranchant vous vous rendriez responsable de la chute d'autrui et de votre propre dommage spirituel. Vous vous fermeriez le cœur, vous le dessécheriez.

De plus, ne croyez pas qu'au sortir de telles conversations Dieu se retire de vous pour vous punir, et qu'il vous prive des grâces de l'oraison. Non, c'est votre scrupule seul qui, en vous agitant et en vous occupant de vos prétendues fautes, vous trouble, vous fait agir contre l'attrait de simplicité et de paix, vous dérobe la présence de Dieu, et fait tarir la source des grâces sensibles dans votre intérieur. N'écoutez point vos vains scrupules ; tâchez de vous calmer ; accoutumez-vous à compter pour rien ce qui ne mérite point de vous distraire de Dieu. N'admettez d'autre regret de telles fautes que celui que la paisible présence de Dieu vous inspirera. Vous verrez que cette privation des douceurs de l'oraison vous vient, non de Dieu pour vous punir de vos conversations, mais au contraire de vos retours sur vous-même, par lesquels vous vous desséchez et résistez à l'esprit de grâce.

Je dois vous dire devant Dieu que je ne connais

point d'état plus dangereux ni plus opposé à la perfection que l'extrémité où vous voudriez vous jeter pour être parfait. La véritable conduite des âmes de grâce est simple, paisible, commune à l'extérieur, éloignée des extrémités. Vous êtes scrupuleux sans mesure pour des vétilles qui n'ont besoin que d'un seul remède, qui est de le laisser passer sans y songer ; et vous ne vous faites aucun scrupule de tuer votre corps, de dessécher votre intérieur, de résister à la grâce, d'être indocile, et de vous ronger de scrupules qu'on ne pourrait souffrir chez un enfant de sept ans. Au nom de Dieu, croyez-moi, et essayez de passer par-dessus vos peines touchant les conversations et autres choses semblables. Si vous pouvez parvenir à n'y avoir volontairement aucun égard, vous sentirez la liberté des enfants de Dieu et loin de perdre votre oraison, vous la verrez plus forte et plus intime. Il suffit de s'arrêter quand l'esprit de grâce fait voir paisiblement que ce qu'on dirait n'est pas au goût de Dieu, et qu'à se condamner en paix quand on a fait la faute de ne pas s'arrêter, après quoi il faut aller bonnement son chemin. Tout ce que vous y mettez de plus est de trop, et c'est ce qui forme un nuage entre Dieu et vous.

CENT SOIXANTE-DIXIÈME LETTRE

Les scrupules d'un amour-propre qui veut toujours être content de soi, et la recherche des goûts sensibles dans le service de Dieu, sont contraires à la vie de foi et même à la vraie raison.

Vous avez deux choses qui s'entre-soutiennent et qui vous font des maux infinis : l'une est le scrupule enraciné dans votre cœur depuis votre enfance, et

poussé jusqu'aux derniers excès pendant tant d'années ; l'autre est votre attachement à vouloir toujours goûter et sentir le bien. Le scrupule vous ôte souvent le goût et le sentiment de l'amour par le trouble où il vous jette. D'un autre côté, la cessation du goût et du sentiment réveille et redouble tous vos scrupules, car vous croyez ne rien faire, avoir perdu Dieu et être dans l'illusion, dès que vous cessez de goûter et de sentir la ferveur de l'amour. Ces deux choses devraient au moins servir à vous convaincre de la grandeur de votre amour-propre.

Vous avez passé votre vie à croire que vous étiez toujours tout aux autres et jamais à vous-même. Rien ne flatte tant l'amour-propre que ce témoignage qu'on se rend intérieurement à soi-même, de n'être jamais dominé par l'amour-propre et d'être toujours occupé d'une certaine générosité pour le prochain. Mais toute cette délicatesse, qui paraît pour les autres est dans le fond pour vous-même. Vous vous aimez jusqu'à vouloir sans cesse vous savoir bon gré de ne pas vous aimer. Toute votre délicatesse ne va qu'à craindre de ne pouvoir pas être assez content de vous-même. Voilà le fond de vos scrupules. Vous pouvez en découvrir le fond par votre tranquillité sur les fautes d'autrui. Si vous ne regardiez que Dieu seul et sa gloire, vous auriez autant de délicatesse et de vivacité sur les fautes d'autrui que sur les vôtres.

Mais c'est le *moi* qui vous rend si vif et si délicat. Vous voulez que Dieu aussi bien que les hommes soient contents de vous, et que vous soyez toujours content de vous-même dans tout ce que vous faites par rapport à Dieu. D'ailleurs, vous n'êtes point accoutumé à vous contenter d'une bonne volonté toute sèche et toute nue, Comme vous cher-

chez un ragoût d'amour-propre, vous voulez un sentiment vif, un plaisir qui vous réponde de votre amour, une espèce de charme et de transport. Vous êtes trop accoutumé à agir par imagination, et à supposer que votre esprit et votre volonté ne font point les choses quand votre imagination ne vous les rend pas sensibles. Ainsi tout se réduit chez vous à un certain saisissement semblable à celui des passions grossières ou à celui que causent les spectacles. A force de délicatesse on tombe dans l'extrémité opposée, qui est la grossièreté de l'imagination.

Rien n'est si opposé, non seulement à la vie de pure foi, mais encore à la vraie raison. Rien n'est si dangereux pour l'illusion que l'imagination à laquelle on s'attache pour éviter l'illusion même. Ce n'est que par l'imagination qu'on s'égare. Les certitudes qu'on cherche par l'imagination, par goût et par sentiment sont les plus dangereuses sources du fanatisme. Il faut prendre le goût sensible quand Dieu le donne ; comme un enfant prend la mamelle quand la mère la lui présente : mais il faut se laisser sevrer quand il plaît à Dieu. La mère n'abandonne et ne rejette point son enfant quand elle lui ôte le lait pour le nourrir d'un aliment moins doux et plus solide. Vous savez que tous les saints les plus expérimentés ont compté pour rien l'amour sensible, et même les extases, en comparaison d'un amour nu et souffrant dans l'obscurité de la pure foi ; autrement il ne se ferait jamais ni épreuve ni purification dans les âmes; le dépouillement et la mort ne se feraient qu'en paroles : or, on n'aimerait Dieu qu'autant qu'on sentirait toujours un goût délicieux et une espèce d'ivresse en l'aimant. Est-ce donc là à quoi aboutit cette délicatesse et ce désintéressement d'amour dont on veut se flatter ?

Voilà le fonds vain et corrompu que Dieu veut vous montrer dans votre cœur. Il faut le voir avec cette paix et cette simplicité qui font l'humilité véritable. Être inconsolable de se voir imparfait, c'est un dépit d'orgueil et d'amour-propre : mais voir en paix toute son imperfection sans la flatter ni tolérer, vouloir la corriger, mais ne point s'en dépiter contre soi-même, c'est vouloir le bien pour le bien même et pour Dieu qui le demande, sans le vouloir pour s'en faire une parure et pour contenter ses propres yeux.

Pour venir à la pratique, tournez vos scrupules contre cette vaine recherche de votre contentement dans les vertus. Ne vous écoutez point vous-même : demeurez dans votre centre où est votre paix. Prenez également le goût et le dégoût. Quand le goût vous est ôté, aimez sans goûter et sans sentir, comme il faut croire sans voir et sans raisonner.

Surtout ne me cachez rien. Votre délicatesse, qui paraît si régulière, se tourne en irrégularité ; rien ne vous éloigne tant de la simplicité et même de la franchise. Elle vous donne des duplicités et des replis que vous ne connaissez pas vous-même. Dès que vous vous sentez hors de cette simplicité et de votre paix, avertissez-moi. L'enfant, dès qu'il a peur, se jette sans raisonner au cou de sa mère. Si vous ne pouvez me parler, au moins dites-moi que vous ne pouvez pas, afin que je rompe, malgré vous, les glaces, et que j'exorcise le démon muet.

CENT SOIXANTE-ET-ONZIÈME LETTRE

Pureté et utilité de la direction qui ne flatte pas.

Je prie Dieu de vous faire sentir combien vos réflexions vous trompent, et combien je suis éloigné de cette sécheresse et de cette indifférence pour

vous que vous croyez en moi. Supposé même que je fusse tel que vous le croyez, vous ne devriez pas hésiter un moment à suivre la loi de Dieu et à recevoir ses dons par le canal qu'il aurait choisi. Le canal n'en serait que plus pur à votre égard et que plus sûr pour vous porter la grâce sans mélange. Votre délicatesse ne serait qu'une tentation d'amour-propre qu'il faudrait rejeter, et vous devriez reconnaître à cette marque combien vous êtes encore trop sensible aux choses auxquelles il faut mourir.

La direction n'est point un commerce où il doive entrer rien d'humain, quelque innocent et régulier qu'il soit. C'est une conduite de pure foi, de grâce, de fidélité et de mort à soi-même. Qu'importe que la médecine céleste soit dans un vase d'or ou dans un vase d'argile, pourvu qu'il soit présenté de la main de Dieu et qu'il contienne ses dons ? Si j'agis sans goût et avec répugnance, par pure fidélité, Dieu en sera plus purement et plus efficacement en moi pour vous. Que voulez-vous sinon Dieu seul ? Ne vous suffit-il pas ? Voulez-vous lui faire la loi pour rejeter ses dons à moins qu'il ne les fasse passer par une personne qui suive son goût et qui contente votre amour-propre ? Peut-on voir une tentation plus marquée que celle-là ? Reconnaissez une miséricorde infinie en Dieu, qui veut par cet endroit vous convaincre d'un fonds d'amour-propre très vif et très raffiné. N'est-ce pas un grand bonheur que vous nous ayez découvert votre peine ? Vous ne pourriez jamais bien juger tout seul de votre cœur là-dessus. Je conclus que, supposé que je sois même disposé comme vous l'avez cru, vous n'en devez être que plus fidèle et plus constant à vous assujettir à l'instrument que Dieu emploie pour vous exercer à vous faire mourir à vous-même. Eh !

peut-il y avoir rien de plus propre à opérer la mort que la docilité pour un homme qui ne donne aucun aliment à la vie de l'amour-propre ! Reconnaissez donc en simplicité devant Dieu l'excès de la tentation, puisque ce qui vous soulève et vous déconcerte, n'est qu'une peine de la nature, qui ne trouve point de quoi se nourrir et qui voudrait un appui flatteur.

Plusieurs saintes âmes se sont laissé condamner injustement par leurs directeurs prévenus. Elles leur ont laissé croire qu'elles étaient hypocrites, et elles sont demeurées humbles et dociles sous leur conduite. Pourquoi faut-il que vous soyez si vif sur une prévention infiniment moindre et que je ne cesse de vous désavouer devant Dieu ? En vérité, Dieu permet en cette occasion que tout le venin de votre amour-propre se montre au dehors, afin qu'il sorte de votre fond et que votre cœur en soit vidé. Vous ne l'auriez jamais pu bien connaître autrement.

Je voudrais bien aller vous voir, mais je n'en ai pas le temps. Il faut que je confère avec le chapitre pour un procès que j'expédie, que j'écrive des lettres, que j'examine un compte. Oh ! que la vie serait laide dans un détail si épineux si la volonté de Dieu n'embellissait toutes les occupations qu'il nous donne ! C'est être libre que de consentir à ne pas l'être pour porter un joug si aimable. Il vaut mieux essuyer des chicanes dans l'ordre de Dieu que d'être dans la plus sublime contemplation de Dieu même, sans son ordre. On retrouve Dieu en paraissant le perdre pour lui obéir.

Pour vous, vous êtes dans la liberté entière qui donne le silence et la solitude. Jouissez-en en pleine paix. Mais malheur à quiconque est avec soi-

même ! Il n'est plus seul. Il n'y a plus de vrai silence dès qu'on s'écoute. Après s'être écouté on se répond, et dans ce dialogue du subtil amour-propre on fait taire Dieu. La paix est pour vous dans une simplicité très délicate. Il me tarde de vous aller voir au désert de la Thébaïde.

CENT SOIXANTE DOUZIÈME LETTRE

L'amour de Dieu tourne la vue de nos imperfections en humiliation profonde, mais paisible et sans trouble.

Les moindres commencements de peine me font peur pour vous. Ce n'est pas la peine que je crains, mais l'infidélité qui la fait écouter. Au nom de Dieu ne vous y laissez pas aller, et demeurez dans cette heureuse simplicité dont la paix est le centuple promis dès cette vie. Surtout n'interrompez point vos communions. Mandez moi, s'il vous plaît, comment votre cœur est aujourd'hui. Tant qu'on ne peut supporter avec paix les imperfections où l'on est tombé, c'est un reste d'amour-propre soulevé et dépité de ne point se trouver parfait. Au contraire l'amour de Dieu donne une humiliation profonde, mais paisible et sans trouble, parce qu'elle est exempte de tous les dépits de l'orgueil. L'amour-propre gâte tout quand il veut raccommoder le passé. Il voudrait faire de belles choses et prendre sur lui plus qu'il ne pourrait porter. Il cherche à flatter les hommes pour se flatter soi-même par un subtil contre-coup ; et il le veut faire contre l'attrait de Dieu, parce qu'il craint moins de résister secrètement à Dieu sous de beaux prétextes que de choquer les hommes en manquant de délicatesse et de régularité. Si vous voulez faire crever toute la gran-

deur de l'amour-propre par une véritable petitesse, tâchez, quand vous verrez M..., de lui montrer à nu la misère de votre cœur, et de lui dire ce que vous ne pouvez plus faire, en ajoutant tout ce que vous ne pouvez lui offrir sans sortir de vos bornes.

Mon Dieu! qu'il y aurait du plaisir à vous voir tranquille, simple, désoccupé de vos retours et de vos vaines délicatesses sur vous-même! Vous faites votre trouble et votre supplice, Dieu serait alors votre paix et votre consolation. Vous le quittez à toute heure contre son attrait, pour discourir avec vous-même sur vos fautes. Hé bien ! supposons ces fautes ; qu'y a t-il à faire ? Les réparer par l'amour dans l'oubli de tout amour propre. Le trouble ne répare rien et gâte tout. L'oraison dominicale efface les péchés véniels : par où le fait-elle ? C'est par l'amour qui dit : *Notre Père qui êtes au ciel.* Aimez ce Père. Dites-lui que sa volonté se fasse : et toutes ces fautes qui vous troublent seront consumées dans le feu de l'amour. Comparez ce qui vous occupe à Dieu qui voudrait vous occuper. Il veut que vous soyez tout rempli de lui ; et vous l'interrompez indignement en repassant sans cesse tout ce que vous avez, non pas voulu et cru, mais rêvé et songé. Oh! quelle infidélité dont vous ne vous faites aucun scrupule! Vous foulez le moucheron, et vous avalez le chameau. Dieu ne peut rien faire en vous parce que vous préférez votre imagination à sa grâce et à la conviction intime de votre conscience. Vous me dites toujours : *Que ferai-je ?* Ce que vous ne faites point et ne voulez pas faire. C'est de laisser tomber la tentation dès sa première pointe ; c'est de dire tout ; c'est de ne jamais douter volontairement ni de ce qu'on dit, ni du secours de Dieu pour l'exécuter ; c'est de vouloir faire, quand vous n'avez

point de goût consolant et quand vous êtes obscurci, comme quand vous êtes dans la lumière et la consolation. Croyez, et il vous sera donné selon votre foi. Écoutez Dieu, et vous n'écouterez plus vos imaginations. Que ne donnerais-je point pour vous voir enfin respirer dans la liberté des enfants de Dieu.

CENT SOIXANTE-TREIZIÈME LETTRE

Avantage de souffrir sans se troubler.

Je souhaite que la fidélité à ne point écouter les réflexions de l'amour-propre vous mette en paix; on souffre alors sans trouble. C'est le trouble et non la souffrance qui nuit à l'âme. La souffrance sans trouble profite toujours; c'est la douleur paisible des âmes du purgatoire. Mais le trouble est une double peine: c'est une peine que la volonté repousse et qu'elle augmente en la repoussant; c'est une peine qui vient de la résistance à Dieu, et qui, loin d'être utile, est nuisible.

La douleur, quand elle est seule, ne déplaît jamais à Dieu; au contraire, elle purifie l'âme et est très agréable à Dieu quand elle ne porte à aucune infidélité. La douleur même n'est jamais si violente ni si longue quand elle est sans résistance à la grâce: car, dès que la volonté ne lui résiste point, elle est sans trouble; et de plus elle ne dure pas, parce que Dieu ne la donne que pour rompre la propre volonté: ainsi, dès que la volonté propre est rompue, Dieu finit l'épreuve qui n'était destinée qu'à opérer la désappropriation. On désarme Dieu en lui cédant. La non-résistance est le remède à tous nos maux. Livrez tout à Dieu sans bornes et sans con-

dition. Il ne faut pas le faire pour en avoir meilleur marché ; mais il est pourtant vrai que c'est ce qui modère et abrège les peines.

CENT SOIXANTE-QUATORZIÈME LETTRE

Simplicité, paix : être avec Dieu et l'écouter.

Rien ne me donne tant de joie que de vous voir simple et paisible. La simplicité ramène le paradis terrestre. On n'a pas de grands plaisirs et l'on souffre des peines; mais on ne veut point les plaisirs qu'on n'a pas, et on veut les peines qu'on a. Cet accord du cœur avec lui-même, et cette exemption des craintes et des désirs cuisants de l'amour-propre, font un rassasiement de volonté qui est au dessus de toute joie d'ivresse. Demeurez dans votre paradis terrestre, et gardez-vous bien d'en sortir par une vaine espérance de discerner le bien d'avec le mal.

On n'est jamais moins seul que quand on est dans la seule bonne société avec l'ami fidèle. On n'est jamais moins abandonné que quand on est porté dans les bras du Tout-Puissant. Rien n'est si touchant que les secours immédiats de Dieu. Ce qu'il nous donne par le canal de ses créatures ne tire aucune vertu de ce vil et stérile canal ; c'est la source qui donne tout. Ainsi, quand la source coule immédiatement dans le cœur, on est bien éloigné d'avoir besoin du canal. Il ne ferait qu'un entre-deux. *Dieu avait parlé* à son ancien peuple *par l'organe des prophètes* ; mais enfin, dit saint Paul, *il nous a parlé lui-même en son fils* (1). Fallait-il alors regretter la faible voix des prophètes ? Oh ! que la

(1) Hébr. 1, v. 1, 2.

communication immédiate est pure et puissante? D'ailleurs, elle est certaine toutes les fois que la providence retranche les canaux.

Ne vous écoutez point, et vous n'écouterez pas l'amour-propre; car c'est l'amour-propre qui raisonne, qui murmure, qui fait le scrupuleux, et qui nous occupe de nous sous prétexte de nous occuper de Dieu. Vous serez en paix et au large si vous n'écoutez point la tentation.

CENT SOIXANTE-QUINZIÈME LETTRE

Fidélité à laisser tomber tout ce qui trouble le silence intérieur. Indulgence pour les défauts d'autrui.

Êtes-vous simple et uni en tout? L'extérieur est-il aussi abandonné à Dieu que l'intérieur? Êtes-vous dans un recueillement sans activité qui consiste dans la fidélité à la grâce, pour laisser tomber ce qui vient de la nature et qui trouble le silence du fond, faute de quoi on ne peut point écouter Dieu?

N.... est véritablement bon, quoiqu'il ait ses défauts: mais qui est-ce qui n'en a pas? Et que serait-ce si nous n'en avions pas, puisqu'étant accablés des nôtres, que nous ne corrigeons point, nous sommes néanmoins si délicats et si impatients contre ceux du prochain! Rien ne peut nous rendre indulgents, puisque notre propre misère incorrigible ne modère point la sévérité de notre critique contre les autres. Nous faisons plus pour les autres en nous corrigeant qu'en voulant les corriger.

Demeurez en paix; laissez tout écouler comme l'eau sous les ponts. Demeurez dans le secret de Dieu qui ne s'écoule jamais.

CENT SOIXANTE-SEIZIÈME LETTRE

L'oubli de soi est la source de la paix, de même que l'amour-propre et le rapport de tout à nous-mêmes sont la source du trouble.

Soyez simple, petit, et livré à l'esprit de grâce, comme il est dit des Apôtres ; la paix en sera le fruit. Il n'y a que vous seul qui puissiez troubler votre paix ; les croix extérieures ne la troubleront jamais. Vos seules réflexions d'amour-propre peuvent interrompre ce grand don de Dieu. Ne vous en prenez donc jamais qu'à vous-même du mal que vous souffrirez au dedans. Vous n'avez aucun autre mal que celui du faux remède. Je souhaite fort que votre cœur soit dans la paix du pur abandon, qui est une paix sans bornes et inaltérable, mais non pas dans la paix qui dépend des appuis recherchés et aperçus.

Ce que je vous désire plus que tout le reste, est un profond oubli de vous-même. On veut voir Dieu en soi, et il ne faut se voir qu'en Dieu. Il faudrait ne s'aimer que pour Dieu, au lieu qu'on tend toujours, sans y prendre garde, à n'aimer Dieu que pour soi. Les inquiétudes n'ont jamais d'autres sources que l'amour-propre : au contraire, l'amour de Dieu est la source de toute paix. Quand on ne se voit qu'en Dieu, on ne s'y voit plus que dans la foule, et que des yeux de la charité, qui ne trouble point le cœur.

Il n'y a jamais que l'amour-propre qui s'inquiète et qui se trouble. L'amour de Dieu fait tout ce qu'il faut d'une manière simple et efficace, sans hésiter; mais il n'est ni empressé, ni inquiet, ni troublé. L'esprit de Dieu est toujours dans une action pai-

sible. Retranchez donc tout ce qui irait plus loin et qui vous donnerait quelque agitation. *Le parfait amour chasse la crainte* (1). Calmez votre esprit en Dieu, et que l'esprit calmé prenne soin de rétablir le corps. Retirez-vous en celui qui tranquillise tout, et qui est la paix même. Enfoncez-vous en lui jusqu'à vous y perdre et à ne vous plus trouver.

C'est dans l'oubli du *moi* qu'habite la paix. Partout où le *moi* rentre, il met le cœur en convulsion, et il n'y a point de bon antidote contre ce venin subtil. Heureux qui se livre à Dieu sans réserve, sans retour, sans songer qu'il se livre !

Je prie Dieu qu'il parle lui-même à votre cœur, et que vous suiviez fidèlement ce qu'il vous dira. Écouter et suivre sa parole intérieure de grâce, c'est tout. Mais pour écouter il faut se taire, et pour suivre il faut céder.

Je vous souhaite la paix du cœur et la joie du Saint-Esprit. Toute pratique de vertu et toute recherche de sûreté qui ne s'accorde point avec cette paix humble et recueillie, ne vient point de Notre-Seigneur.

Que faire dans tous les fâcheux événements qui nous arrivent ? Se consoler, perdre en paix ce que la Providence nous ôte, et ne tenir qu'à celui qui est jaloux de tout. En perdant tout de la sorte, on ne perd jamais rien. La jalousie, qui est si tyrannique et si déplacée dans les hommes, est en sa place en Dieu : là elle est juste, nécessaire, miséricordieuse : en ne nous laissant rien, elle nous donne tout.

N....... a de grandes croix, mais il les lui faut aussi grandes qu'il les a. Il n'y a que Dieu qui

(1) Jean, 4, v. 18.

sache bien prendre la mesure à chacun de nous. Vous en prendriez trop en un sens, et peu dans un autre ; trop sur votre santé et votre courage naturel, mais trop peu sur votre délicatesse. Toutes ces mesures sont fausses. Il n'y a qu'à laisser faire Dieu. C'est profondément couper dans le vif, que de ne rien retenir de ce qu'il ôte, sans vouloir retrancher ce qu'il ne retranche pas. Ce qu'on ajoute n'est pas un retranchement véritable ; c'est au contraire une recherche déguisée : car c'est pour se donner une vie fine et cachée, qu'on pratique une mort extérieure et consolante.

La simplicité de l'amour porte avec soi quelque chose qui se suffit à soi-même, et qui est un commencement de béatitude. Malheur à qui trouble cette simplicité par des réflexions d'amour-propre !

Dieu prend plaisir à déranger tout; et ce dérangement vaut mieux que tous les plans de notre sagesse. Il sait bien où il attend chaque homme, et il l'y mène lors même que cet homme semble lui échapper.

CENT SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME LETTRE

Ne point se rebuter des imperfections des hommes, et ne presser ceux que Dieu veut que nous aidions qu'à proportion de ce qu'il leur donne.

Je suis bien fâché de tous les mécomptes que vous trouvez dans les hommes ; mais il faut s'accoutumer à y chercher peu, c'est le moyen de n'être jamais déçu. Il faut prendre des hommes ce qu'ils donnent, comme des arbres les fruits qu'ils portent ; il y a souvent des arbres où l'on ne trouve

que des feuilles et des chenilles. Dieu supporte et attend les hommes imparfaits, et il ne se rebute pas même de leurs résistances. Nous devons imiter cette patience si aimable et ce support si miséricordieux. Il n'y a que l'imperfection qui s'impatiente de ce qui est imparfait ; plus on a de perfection, plus on supporte patiemment et paisiblement les imperfections d'autrui sans les flatter. Laissez ceux qui s'érigent un tribunal dans leur prévention : si quelque chose peut les guérir, c'est de les laisser aller à leur mode, et de continuer à marcher de notre côté devant eux avec une simplicité et une petitesse d'enfant.

Ne pressez point N.... Il ne faut demander qu'à mesure que Dieu donne. Quand il est serré, attendez-le, et ne lui parlez que pour l'élargir : quand il est élargi une parole fera plus que trente à contre-temps. Il ne faut ni semer ni labourer quand il gèle et que la terre est dure. En le pressant, vous le décourageriez. Il ne lui resterait qu'une crainte de vous voir et une persuasion que vous agissez par vivacité naturelle pour gouverner. Quand Dieu voudra vous donner une plus grande ouverture, vous vous tiendrez toujours tout prêt pour suivre le signal, sans le prévenir jamais. C'est l'œuvre de la foi, c'est la patience des saints. Cette œuvre se fait au dedans de l'ouvrier, en même temps qu'au dehors sur autrui : car celui qui travaille meurt sans cesse à soi en travaillant à faire la volonté de Dieu dans les autres.

CENT SOIXANTE-DIX-HUITIÈME LETTRRE.

Langueur de l'âme ; sa source et son remède.

Nulle sensibilité ne vient que d'amour-propre : on ne souffre que parce qu'on veut encore. Si l'on ne voulait plus rien que la seule volonté de Dieu, on en serait sans cesse rassasié, et tout le reste serait comme du pain noir qu'on présente à un homme qui vient de faire un grand repas. Si la volonté présente de Dieu nous suffisait, nous n'étendrions pas nos désirs et nos curiosités sur l'avenir. Dieu fera sa volonté, et il ne fera point la nôtre : il fera fort bien. Abandonnons-lui non seulement toutes nos vues humaines, mais encore tous nos souhaits pour sa gloire, attendue selon nos idées. Il faut les suivre en pure foi et à tâtons. Quiconque veut voir, désire, raisonne, craint et espère pour soi et pour les siens. Il faut avoir des yeux comme n'en ayant pas ; aussi bien ne servent-ils qu'à nous tromper et qu'à nous troubler. Heureux le jour où nous ne voulons pas prévoir le lendemain !

CENT SOIXANTE-DIX NEUVIÈME LETTRE.

Se laisser déposséder de soi-même par ce qui nous vient de la part des autres et par une vue paisible de nos propres misères.

Je suis fort touché de la peinture que vous m'avez faite de votre état. Il est très pénible, mais il vous sera fort utile si vous y suivez les desseins de Dieu. L'obscurité sert à exercer la pure foi et à démer l'âme. Le dégoût n'est qu'une épreuve ; et ce qu'on

fait en cet état est d'autant plus pur, qu'on ne le fait ni par inclination ni par plaisir : on va contre le vent à force de rames. Pour l'état qui paraît tout naturel, je ne m'en étonne nullement. Dieu ne peut nous cacher sa grâce que sous la nature. Tout ce qui est sensible se trouve conforme aux saillies du tempérament; et le don de Dieu n'est que dans le fond le plus intime et le plus secret d'une volonté toute sèche et toute languissante. Souffrir, passer outre et demeurer en paix dans cette douloureuse obscurité, est tout ce qu'il faut. Les défauts même les plus réels se tourneront en mort et en désappropriation, pourvu que vous les regardiez avec simplicité, petitesse, détachement de votre lumière propre, et docilité pour la personne à qui vous vous ouvrez. Vous n'avez rien à craindre que de votre esprit, qui pourrait vous donner un art que vous n'apercevriez pas vous-même pour tendre au but de votre amour-propre : mais comme vous êtes sincèrement en garde contre vous, et comme vous ne cherchez qu'à mourir à vous-même de bonne foi, je compte que tout ira bien. Vos peines serviront à rabaisser votre courage et à vous déposséder de votre propre cœur : la vue de vos misères démontera votre sagesse. Il faut seulement vous soulager et vous épargner dans les tentations de découragement, comme une personne faible qu'on a besoin de consoler et de faire respirer.

Votre tempérament est tout ensemble mélancolique et vif : il faut y avoir égard et ne laisser jamais trop attrister votre imagination ; mais il lui faut des soulagements de simplicité et de petitesse, non de hauteur et de sagesse, qui flattent l'amour-propre.

Plus vous vous livrez sans mesure pour sortir de

vous et pour en perdre toute possession, plus Dieu en prendra possession à sa mode qui ne sera jamais la vôtre. Encore une fois, laissez tout tomber, ténèbres, incertitudes, misères certaines, sensibilités, découragement ; amusez-vous sans vous passionner ; recevez tout ce que les amis vous donneront de bon, comme un bien inespéré, qui ne fait que passer au travers d'eux, et que Dieu vous envoie. Pour les choses choquantes, regardez-les comme venant de leurs défauts, et supportez les leurs comme vous supportez les vôtres. Vous n'aurez jamais aucun mécompte, si vous ne voulez jamais compter avec aucun de vos amis. L'amour de Dieu ne s'y méprend jamais ; il n'y a que l'amour-propre qui puisse se mécompter. La grande marque d'un cœur désapproprié est de voir un cœur sans délicatesse pour soi et indulgent pour autrui.

Je conviens que la simplicité serait d'un excellent usage avec nos bonnes gens : mais la simplicité demande dans la pratique une profonde mort de la part de toutes les personnes qui composent une société. Les imparfaits sont imparfaitement simples ; ils se blessent mal à propos, ils critiquent, ils veulent deviner, ils censurent avec un zèle indiscret, ils gênent les autres : insensiblement les défauts naturels se glissent sous l'apparence de simplicité.

CENT QUATRE-VINGTIÈME LETTRE.

Exhortation à la condescendance pour les défauts et imperfections d'autrui.

J'ai toujours eu pour vous un attachement et une constance très grande, mais mon cœur s'est attendri en sachant qu'on vous a blâmé, et que vous

avez reçu avec petitesse cette remontrance. Il est vrai que votre tempérament mélancolique et âpre vous donne une attention trop rigoureuse aux défauts d'autrui ; vous êtes trop choqué des imperfections, et vous souffrez un peu impatiemment de ne point voir la correction des personnes imparfaites. Il y a longtemps que je vous ai souhaité l'esprit de condescendance et de support avec lequel M..... se proportionne aux faiblesses de chacun. Il attend, compatit, ouvre le cœur et ne demande rien qu'à mesure que Dieu y dispose.

Il y a certains défauts extérieurs sur lesquels il faut bien se garder de juger du fond, ce serait un grand défaut d'expérience. Il y a longtemps que je vous ai dit que M...., avec des imperfections visibles, était beaucoup plus avancé que ceux qui sont exempts de ces défauts et qui voudraient les corriger en lui. Souvent une certaine vivacité de correction, même pour soi n'est qu'une activité qui n'est plus de saison pour ceux que Dieu mène d'une autre façon, et qu'il veut quelquefois laisser dans une impuissance de vaincre ces imperfections pour leur ôter tout appui intérieur. La correction de quelques défauts involontaires serait pour eux une mort beaucoup moins profonde et moins avancée que celle qui leur vient de se sentir surmontés par leurs misères, pourvu qu'ils soient véritablement et sans illusion désabusés et dépossédés d'eux mêmes par cette expérience et par cet acquiescement. Chaque chose a son temps. La force intérieure sur ses propres défauts nourrit une vie secrète de propriété.

Souffrez donc le prochain et apprivoisez-vous avec nos misères. Quelquefois vous avez le cœur saisi quand certains défauts vous choquent, et vous

pouvez croire que c'est une répugnance du fond qui vient de la grâce : mais il peut se faire que c'est votre vivacité naturelle qui vous serre le cœur. Je crois qu'il faut plus de support ; mais je crois aussi qu'il faut corriger vos défauts comme ceux des autres, non par effort et par sévérité, mais en cédant simplement à Dieu et en le laissant faire pour étendre votre cœur et pour le rendre plus souple. Acquiescez sans savoir comment tout cela pourra se faire.

CENT QUATRE-VINGT-UNIÈME LETTRE

Avantages des croix et de l'état d'obscurité où Dieu nous laisse.

Vous avez bien des croix à porter, mais vous en avez besoin puisque Dieu vous les donne. Il sait bien les choisir. C'est ce choix qui déconcerte l'amour-propre et qui le fait mourir. Des croix choisies et portées avec propriété, loin d'être des croix et des moyens de mort, seraient des aliments et des ragoûts pour une vie d'amour-propre. Vous vous plaignez d'un état de pauvreté intérieure et d'obscurité. *Bienheureux les pauvres d'esprits* (1). *Bienheureux ceux qui croient sans voir* (2) ! Ne voyons-nous pas assez pourvu que nous voyions notre misère sans l'excuser ? Voir nos ténèbres, c'est voir tout ce qu'il faut. En cet état on n'a aucune lumière qui flatte notre curiosité, mais on a toute celle qu'il faut pour se défier de soi, pour ne plus s'écouter, et pour être docile à autrui. Que serait-ce qu'une vertu qu'on verrait au dedans de

(1) Math. 5, v. 3.
(2) Jean, 20, v. 29.

soi et dont on serait content ? Que serait-ce qu'une lumière aperçue et dont on jouirait pour se conduire ? Je remercie Notre-Seigneur de ce qu'il vous ôte un si dangereux appui. Allez, comme Abraham, sans savoir où ; ne suivez que l'esprit de petitesse, de simplicité, de renoncement : il ne vous inspirera que paix, recueillement, douceur, détachement, support du prochain, et contentement dans vos peines.

CENT QUATRE-VINGT-DEUXIÈME LETTRE

Bonheur des souffrances. L'amour les adoucit toutes.

J'apprends que Dieu vous donne des croix, et j'y prends part de tout mon cœur. En tout temps j'ai été sensible à tout ce qui pouvait vous toucher ; mais l'expérience ajoute encore un nouveau degré de sensibilité en moi pour les souffrances d'autrui. Heureux qui souffre ! Je le dis au milieu de l'occasion même, et pour vous et pour moi. Heureux qui souffre d'un cœur doux et humble ! Ce qui est le bon plaisir de Dieu ne va jamais trop loin. Si nous étions maîtres de nos souffrances, nous ne souffririons jamais assez pour mourir à nous-mêmes. Dieu, qui nous connaît mieux que nous ne pouvons nous connaître, et qui nous aime infiniment plus que nous ne pouvons nous aimer, en sait la juste mesure, et ne permettra pas que vous soyez tenté au-dessus de vos forces. L'amour adoucit toutes les souffrances ; et l'on ne souffre tant que parce qu'on n'aime point, ou qu'on aime peu. Dieu vous veut donc à lui ; et ce n'est que sur la croix qu'il prend sa pleine possession.

CENT QUATRE-VINGT-TROISIÈME LETTRE

Abondance de grâces pour la conversion de notre cœur. Moyen d'éviter ce qui dissipe. Ne point compter sur le sensible dans notre attrait pour Dieu.

Il n'y a point d'âme qui ne dût être convaincue qu'elle a reçu des grâces pour la convertir et pour la sanctifier, si elle repassait dans son cœur toutes les miséricordes qu'elles a reçues. Il n'y a qu'à admirer et à louer Dieu, en se méprisant et en se confondant soi-même. Il faut conclure de ces grandes grâces reçues, que Dieu est infiniment libéral, et que nous lui sommes horriblement infidèles.

Il faut éviter la dissipation, non par une continuelle contention d'esprit, qui casserait la tête et qui en userait les ressorts, mais par deux moyens simples et paisibles. L'un est de retrancher dans ses amusements journaliers toutes les sources de dissipation qui ne sont pas nécessaires pour relâcher l'esprit à proportion du vrai besoin ; l'autre est de revenir doucement et avec patience à la présence de Dieu toutes les fois qu'on s'aperçoit de l'avoir perdue.

Il n'est point nécessaire de mettre toujours en acte formel et réfléchi tous les exercices de piété. Il suffit d'y avoir attention habituelle et générale avec l'intention droite et sincère de suivre la fin qu'on doit s'y proposer. Les distractions véritablement involontaires ne nuisent point à la volonté qui ne veut y avoir aucune part. C'est la tendance réelle de la volonté qui fait l'essentiel.

Conservez sans scrupule la paix simple que vous trouvez dans votre droiture en cherchant Dieu

seul. L'amour de Dieu donne une paix sans présomption : l'amour-propre donne un trouble sans fruit. Faites chaque chose le moins mal que vous pourrez pour le bien-aimé. Voyez ce qui vous manque sans vous flatter ni décourager, puis abandonnez-vous à Dieu, travaillant de bonne foi à vous corriger.

Plus vous serez vide de vos propres biens et de vos ressources humaines, plus vous trouverez une lumière et une force intime qui vous soutiendront au besoin, en vous laissant toujours sentir votre faiblesse comme si vous alliez tomber à chaque pas. Mais n'attendez point ce secours comme un bien qui vous soit dû. Vous mériteriez de le perdre si vous présumiez l'avoir mérité. Il faut se croire indigne de tout et se jeter humblement entre les bras de Dieu.

Quand c'est l'amour qui vous attire, laissez-vous à l'amour : mais ne comptez point sur ce qu'il peut y avoir de sensible dans cet attrait pour vous en faire un appui flatteur : ce serait tourner le don de Dieu en illusion. Le vrai amour n'est pas toujours celui qu'on sent et qui charme ; c'est celui qui humilie, qui détache, qui apetisse l'âme, qui la rend simple, docile, patiente sous les croix, et prête à se laisser corriger.

CENT QUATRE-VINGT-QUATRIÈME LETTRE

Tendre habituellement à Dieu avec paix et fidélité, sans se détourner pour toutes les distractions involontaires.

Marchez dans les ténèbres de la foi et dans la simplicité évangélique, sans vous arrêter ni aux goûts, ni aux sentiments, ni aux lumières de la raison, ni

aux dons extraordinaires. Contentez-vous de croire, d'obéir, de mourir à vous-même, selon l'état de vie où Dieu vous a mis.

Vous ne devez point vous décourager pour vos distractions involontaires, qui ne viennent que de vivacité d'imagination et d'habitude de penser à vos affaires. Il suffit que vous ne donniez point lieu à ces distractions, qui arrivent pendant l'oraison, en vous donnant une dissipation volontaire pendant la journée. On s'épanche trop quelquefois ; on fait même des bonnes œuvres avec trop d'empressement et d'activité ; on suit trop ses goûts et ses consolations. Dieu en punit dans l'oraison. Il faut s'accoutumer à agir en paix et avec une continuelle dépendance de l'esprit de grâce, qui est un esprit de mort à toutes les vies les plus secrètes de l'amour-propre.

L'intention habituelle, qui est la tendance du fond vers Dieu, suffit. C'est marcher en la présence de Dieu. Les événements ne vous trouveraient pas dans cette situation si vous n'y étiez point. Demeurez-y en paix, et ne perdez point ce que vous avez chez vous pour courir au loin après ce que vous ne trouveriez point. J'ajoute qu'il ne faut jamais négliger par dissipation d'avoir une attention plus distincte, mais l'intention qui n'est pas distincte et développée est bonne. La paix du cœur est un bon signe quand on veut d'ailleurs de bonne foi obéir à Dieu par amour, avec jalousie contre l'amour-propre.

Profitez de vos imperfections pour vous détacher de vous-même et pour vous attacher à Dieu seul. Travaillez à acquérir des vertus, non pour y chercher une dangereuse complaisance, mais pour faire la volonté du bien-aimé.

Demeurez dans votre simplicité, retranchant les retours inquiets sur vous-même que l'amour-propre fournit sans cesse sous de beaux prétextes : ils ne feraient que troubler votre paix et que vous tendre des pièges. Quand on mène une vie recueillie, mortifiée et de dépendance par le vrai désir d'aimer Dieu, la délicatesse de cet amour reproche intérieurement tout ce qui blesse. Il faut s'arrêter tout court dès qu'on sent cette blessure et ce reproche au cœur. Encore une fois, demeurez en paix.

CENT QUATRE-VINGT-CINQUIÈME LETTRE

Remède à un sentiment que le cœur éprouve et que la volonté repousse.

Je suis charmé de la simplicité avec laquelle vous m'ouvrez votre cœur sur votre peine. Dieu bénira cette conduite et elle est de pure grâce. Les sentiments violents de votre jalousie sont involontaires ; la peine excessive que vous en avez ne le montre que trop. Si cette jalousie était moins opposée au fond de votre volonté, elle vous serait infiniment moins douloureuse. Vous n'avez même que trop d'activité et d'ardeur pour la repousser. Votre opposition à la jalousie, que vous poussez jusqu'à l'excès, accable votre esprit et votre corps. En même temps votre ardeur pour repousser sans cesse la tentation par des actes marqués vous dessèche l'intérieur, et trouble l'opération de la grâce qui vous attire à la paix et au simple recueillement. Oh ! si je pouvais vous persuader de ne faire que souffrir ce que vous sentez sans y consentir ! je rétablirais tout d'un coup votre santé et votre intérieur. Je suppose que vous suivez un peu trop

certaines réflexions de dépit, encore même n'est-ce qu'un entraînement d'imagination ; mais pour le sentiment de jalousie vous ne faites que le souffrir avec horreur : ainsi il n'y a aucun péché.

La tentation et le sentiment involontaire ne doivent jamais empêcher la communion. Communiez donc, je vous en conjure, au nom de celui qui sera votre paix quand vous l'aurez reçu par pure foi et par obéissance aveugle. Dieu sait le mal réel que vous feriez en vous ôtant le pain quotidien pour un mal imaginaire auquel votre volonté n'a aucune part et qu'elle repousse avec trop de délicatesse et d'activité. J'espère que le pain de vie vous attirera pour guérir toutes les plaies de votre cœur. Il faut être sans péché mortel, mais non sans imperfection, pour le recevoir. Il est le pain qui fait croître les petits, qui fortifie les faibles, et qui guérit les malades. Ce sacrifice de vos peines et de tous les retours de votre amour-propre vaudra mieux que tous les actes inquiets et turbulents par lesquels vous troublez sans cesse votre recueillement.

Je crois que votre souffrance est extrême ; mais ce que vous vous faites souffrir par réflexion est infiniment plus rude que ce que Dieu vous fait souffrir. Toute douleur soufferte simplement dans la paix de Dieu, quelque grande qu'elle soit en elle-même, porte sa consolation ; il n'y a que le trouble de la volonté qui résiste à Dieu sous de beaux prétextes.

Laissez tomber vos réflexions : revenez peu à peu à vous taire et à écouter Dieu. Ce chemin qui vous paraît le plus long, est le plus court et votre unique ressource.

CENT QUATRE-VINGT-SIXIÈME LETTRE

Avis pour une personne peinée.

Je suis véritablement affligé des peines que vous m'apprenez que madame votre sœur soufre. J'ai vu souvent et je vois encore tous les jours des personnes que le scrupule ronge. C'est une espèce de martyre intérieur. Il va jusqu'à une espèce de raison et de désespoir, quoique le fond soit plein de déraison et de vertu. L'unique remède contre ces peines est la docilité. Il faut examiner à qui l'on donne sa confiance ; mais il faut la donner à quelqu'un, et obéir sans se permettre de raisonner.

Qu'est-ce que pourrait faire le directeur le plus saint et le plus éclairé pour vous guérir, si vous ne lui dites pas tout et si vous ne voulez pas faire ce qu'il dit ? Il est vrai que quand on est dans l'excès de trouble que le scrupule cause, on est tenté de croire qu'on ne peut être entendu de personne et que les plus expérimentés directeurs, faute d'entendre cet état, donnent des conseils disproportionnés. Mais c'est une erreur d'une imagination dominante, qui n'aboutit qu'à une indocilité incurable si on la suit. Doit-on se rendre juge de sa propre conduite dans un état de tentation et de trouble où l'on n'a qu'à demi sa raison ? N'est-ce pas alors, plus que jamais, qu'on a besoin de redoubler sa docilité pour un directeur et sa défiance de soi ? Ne doit-on pas croire que Dieu ne nous manque point dans ces rudes épreuves, et qu'alors il éclaire un directeur dans lequel on ne cherche que lui, afin qu'il nous donne des conseils proportionnés à ce pressant

besoin? Dieu ne permet pas que nous soyons *tentés au-dessus de nos forces;* saint Paul nous l'assure (1). Mais c'est aux âmes simples et dociles qu'il promet de leur rendre toujours la main dans ces violentes tentations. C'est manquer à Dieu, c'est lui faire injure, c'est mal juger de sa bonté, que de douter qu'il ne donne à un bon directeur tout ce qu'il faut pour nous préserver du naufrage dans cette tempête. Je conviens qu'il faut tolérer dans une personne, pendant l'excès de sa peine, certaines impatiences, certaines inégalités, certaines saillies irrégulières, et même certaines contradictions de paroles ou de conduite passagère. Mais il faut qu'après ces coups de surprise le fond revienne toujours, et qu'on y trouve une détermination sincère à une docilité constante.

Pour tout le reste il dépend du détail que j'ignore. Mais enfin quelque remède que madame votre sœur cherche, quelques changements qu'elle veuille essayer, à quelque pratique qu'elle recoure, il lui faut un directeur qu'elle ne quitte point. Changer de directeur, c'est se rendre maître de la direction à laquelle on devrait être soumis. Une direction ainsi variée, n'est plus une direction ; c'est une indocilité qui cherche partout à se flatter elle-même. La plus sévère de toutes les pénitences est l'humiliation intime de l'esprit ; c'est le renoncement à se croire et à s'écouter ; c'est l'humble dépendance de l'homme de Dieu ; c'est la pauvreté d'esprit, qui, selon l'oracle de Jésus-Christ, rend l'homme bienheureux : autrement on tourne la mortification en aliment secret de l'amour propre. Tâchez de faire en sorte qu'elle se fixe, et qu'elle captive son esprit avec soi

(1) I Cor. 10, v, 13.

en la bonté de Dieu, et qu'elle obéisse simplement. C'est la source de la paix.

CENT QUATRE-VINGT-SEPTIÈME LETTRE

Le travail sur nous-mêmes doit plus s'opérer pour le dedans que pour le dehors. L'oraison doit s'étendre sur tout ce que nous faisons.

Vous êtes bon. Vous voudriez l'être encore davantage, et vous prenez beaucoup sur vous dans le détail de la vie : mais je crains que vous ne preniez un peu trop sur le dedans pour accommoder le dehors aux bienséances, et que vous ne fassiez pas assez mourir le fond le plus intime. Quand on n'attaque point efficacement un certain fond secret de sens et de volonté propre sur les choses qu'on aime le plus et qu'on se réserve avec le plus de jalousie, voici ce qui arrive. D'un côté la vivacité, l'âpreté et la raideur de la volonté propre sont grandes ; de l'autre côté, on a une idée scrupuleuse d'une certaine symétrie de vertus extérieures, qui se tourne en pure régularité de bienséance. L'extérieur se trouve très gênant, et l'intérieur très vif pour y répugner. C'est un combat insupportable.

Prenez donc moins l'ouvrage par le dehors et un peu plus par le dedans. Choisissez les affections les plus vives qui dominent dans votre cœur, et mettez-les sans conditions ni bornes dans la main de Dieu pour les lui laisser amortir et éteindre. Abandonnez-lui votre hauteur naturelle, votre sagesse mondaine, votre goût pour la grandeur de votre maison, votre crainte de déchoir et de manquer de considération dans le monde, votre sévérité âpre contre tout ce qui est irrégulier. Votre humeur est

ce que je crains le moins pour vous. Vous la connaissez, vous vous en défiez ; malgré vos résolutions elle vous entraîne, et en vous entraînant elle vous humilie. Elle servira à vous corriger des autres défauts plus dangereux. Je serais moins fâché de vous voir plus grondeur, dépité, brusque, ne vous possédant pas, et ensuite bien désabusé de vous-même par cette expérience, que de vous voir régulier de tout point et irrépréhensible de tous les côtés ; mais délicat, haut, austère, raide, facile à scandaliser et grand en vous-même.

Mettez votre véritable ressource dans l'oraison. Un certain travail de courage humain et de goût pour une régularité empesée ne corrigera jamais. Mais accoutumez-vous devant Dieu par l'expérience de vos faiblesses incurables, à la condescendance, à la compassion et au support des imperfections d'autrui. L'oraison bien prise vous adoucira le cœur, et vous le rendra simple, souple, maniable, accomodant. Voudriez-vous que Dieu fût pour vous aussi critique et aussi rigoureux que vous l'êtes souvent pour le prochain ? On est sévère pour les actions extérieures, et l'on est très relâché pour l'intérieur. Pendant qu'on est si jaloux de cet arrangement superficiel de vertus extérieures, on n'a aucun scrupule de se laisser languir au dedans et de résister secrètement à Dieu. On craint Dieu plus qu'on ne l'aime. On veut le payer d'actions, que l'on compte pour en avoir quittance, au lieu de lui donner tout par amour sans compter avec lui. Qui donne tout sans réserve n'a plus besoin de compter. On se permet certains attachements déguisés à sa grandeur, à sa réputation, à ses commodités. Si l'on cherchait bien entre Dieu et soi, on trouverait un certain retranchement où l'on

met ce qu'on suppose qu'il ne faut pas lui sacrifier. On tourne tout autour de ces choses, et l'on ne veut pas même les voir de peur de se reprocher qu'on y tient. On les épargne comme la prunelle de l'œil sous les plus beaux prétextes. Si quelqu'un forçait ce retranchement, il toucherait au vif, et la personne serait inépuisable en belles raisons pour justifier ses attachements : preuve convaincante qu'elle nourrit une vie secrète dans ces sortes d'affections. Plus on craint d'y renoncer, plus il faut conclure qu'on en a besoin. Si l'on n'y tenait pas, on ne ferait pas tant d'efforts pour se persuader qu'on n'y tient point.

Il faut bien qu'il y ait en nous de telles misères qui arrêtent l'ouvrage de Dieu. Nous ne faisons que languir autour de nous-mêmes, ne nous occupant jamais de Dieu que par rapport à nous. Nous n'avançons point dans la mort, dans le rabaissement de notre esprit et dans la simplicité. D'où vient que le vaisseau ne vogue point ? Est-ce que le vent manque ? Nullement ; le souffle de l'esprit de grâce ne cesse de le pousser : mais le vaisseau est retenu par des ancres qu'on n'a garde de voir ; elles sont au fond de la mer. La faute ne vient point de Dieu, elle vient donc de nous. Nous n'avons qu'à bien chercher, et nous trouverons les liens secrets qui nous arrêtent. L'endroit dont nous nous défions le moins est précisément celui dont il faut se défier le plus.

Ne faisons point avec Dieu un marché, afin que notre commerce ne nous coûte pas trop et qu'il nous en revienne beaucoup de consolations. N'y cherchons que la croix, la mort et la destruction. Aimons et ne vivons plus que d'amour. Laissons faire à l'amour tout ce qu'il voudra contre l'amour-propre.

Ne nous contentons pas de faire oraison le matin et le soir ; mais vivons d'oraison dans toute la journée et, comme on digère ses repas pendant tout le jour, digérons pendant toute la journée dans le détail de nos occupations le pain de vérité et d'amour que nous avons mangé à l'oraison. Que cette oraison ou vie d'amour, qui est la mort à nous-mêmes, s'étende de l'oraison comme du centre sur tout ce que nous avons à faire. Tout doit devenir oraison ou présence amoureuse de Dieu dans les affaires et dans les conversations. C'est là ce qui vous donnera une paix profonde.

CENT QUATRE-VINGT-HUITIÈME LETTRE

Lettre de consolation.

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire m'a coûté des larmes. La douleur de votre perte se joint à la mienne ; mais je crois que nous devons entrer, malgré toute notre amertume, dans le dessein de Dieu. Il a voulu récompenser celui que nous regrettons, et nous détacher. Il a voulu même nous ôter un appui humain pour sa gloire, sur lequel nous comptions trop. Il est jaloux des plus dignes instruments, et il veut que nous n'attendions l'accomplissement de son ouvrage que de lui-même.

Le principal fruit que Dieu vous prépare par cette épreuve est de vous apprendre par une expérience sensible que vous n'étiez point encore détaché comme vous vous flattiez de l'être. On ne se connaît que dans l'occasion : et l'occasion n'est donnée par la Providence que pour nous détromper de notre détachement superficiel. Dieu permit l'horrible chute de saint Pierre pour le désabuser d'une

certaine ferveur sensible et d'un courage très fragile auquel il se confiait vainement. Si vous n'aviez que la croix extérieure, quelque grande et douloureuse qu'elle soit, elle ne vous détromperait point de votre détachement : au contraire, plus la croix serait accablante en soi, plus vous vous sauriez bon gré de ne point vous en trouver accablé, ce serait un prodigieux accroissement de confiance, et par conséquent une très dangereuse illusion. La croix n'opère la petitesse et le sentiment de notre misère qu'autant que l'intérieur nous paraît vide et obscurci, pendant que le dehors nous ébranle. Il faut voir sa pauvreté au dedans et la supporter ; alors la pauvreté se tourne en trésor, et l'on a tout en n'ayant rien.

Unissons-nous de cœur à celui que nous regrettons. Il nous voit, il nous aime, il est touché de nos besoins, il prie pour vous. Il vous dit encore d'une voix secrète ce qu'il vous disait si souvent pendant qu'il vivait au milieu de nous : *Ne vivez que de foi ; ne comptez point sur la régularité de vos œuvres ni sur la symétrie de vos vertus ; portez en paix la vue de vos imperfections ; abandonnez-vous à la Providence ; ne vous écoutez point vous-même ; n'écoutez que l'esprit de grâce.* Voilà ce qu'il disait, voilà ce qu'il dit encore à votre cœur. Loin de l'avoir perdu, vous le trouverez plus présent, plus uni à vous, plus secourable pour votre consolation, plus efficace dans ses conseils de perfection, si vous voulez bien changer en société de pure foi la société visible où vous étiez à toute heure avec lui. Pour moi, je trouve un vrai soulagement de cœur d'être très souvent en esprit avec lui.

Ménagez votre santé pour votre famille, qui a grand besoin de vous. Que le courage de la foi vous

soutienne. C'est un courage qui n'a rien de haut et qui ne donne point une force sensible sur laquelle on puisse compter. On ne trouve nulle ressource en soi, et l'on ne manque de rien dans l'occasion. On est riche de sa pauvreté. Si l'on fait quelque faute contre son intention, on la tourne à profit par l'humiliation qui en revient. On retombe toujours dans son centre par l'acquiescement à tout ce qui nous dépossède de notre propre cœur. On se livre à Dieu, ne se renfermant plus en soi et n'osant plus s'y lier. Alors tout devient peu à peu recueillement, silence, dépendance de la grâce pour chaque moment, et vie intérieure en mort perpétuelle. En cet état on retrouve en Dieu, avec l'union la plus simple et la plus intime, tout ce qu'on croyait avoir perdu.

CENT QUATRE-VINGT-NEUVIÈME LETTRE

Sur le détachement du monde.

Trompez-vous vous-même; inventez des occupations qui vous raniment. Les jours sont longs quoique les années soient courtes; il faut accourcir les jours en se traitant comme un enfant; cette enfance est une sagesse profonde. Souvenez-vous que vous ne feriez dans le plus beau monde rien de plus solide que ce que vous faites dans la langueur et dans l'obscurité de votre solitude; vous entendriez beaucoup de mauvais discours; vous verriez beaucoup de personnes importunes et méprisables avec des noms distingués; vous seriez environné de pièges et d'exemples contagieux; vous sentiriez les traits de l'envie la plus maligne; vous éprouveriez votre propre fragilité; vous

auriez bien des fautes à vous reprocher. Il est vrai que vous paraîtriez être plus dans l'abondance ; mais vous n'auriez qu'un superflu très dangereux : la vanité le dépenserait et vous rendrait peut-être encore plus dérangé et plus embarrassé que vous ne l'êtes ; vous ne songeriez sérieusement ni à Dieu, ni à vous, ni à la mort, ni à votre salut ; vous seriez comme les autres, enivré, ensorcelé, endurci. Ne vaut-il pas mieux demeurer un peu tristement loin du monde, sous la main de Dieu, qui vous fera goûter les espérances de la religion, et qui vous détachera des faux biens dont il vous dépouille ? En vérité, je vous donne de bon cœur les conseils que je prends pour moi-même. Le monde ne donne que des plaisirs de vanité. D'ailleurs, il est plein d'épines, de troubles, de procédés lâches, trompeurs et odieux ; il faut que nous soyons bien gâtés puisque nous avons tant de peine à demeurer loin du mal. Secouez le joug du superflu ; faites-vous riche sans argent ; vous êtes dispensé de tout, et heureux de mépriser pour l'amour de Dieu tout ce qui vous manque.

CENT QUATRE-VINGT-DIXIÈME LETTRE

Sur la confession et la communion.

L'Eucharistie a été instituée comme un pain, c'est-à-dire comme l'aliment le plus familier ; et les Pères l'appellent le pain quotidien. Les premiers siècles rompaient tous les jours ce pain sacré avec joie et simplicité de cœur. En vain, dit saint Chrysostôme, célébrons-nous les mystères si personne n'y participe. Assister à la messe sans y participer

à la communion est une action comme estropiée ; c'est ne remplir qu'à demi l'intention de Jésus-Christ quand il a institué le sacrement. Il n'y a que notre indignité qui doive nous exclure de cette communion du pain quotidien. Tous les chrétiens y sont appelés : ils font violence au sacrement quand ils s'en privent. Toute notre vie doit donc tendre à nous rendre dignes de recevoir ce pain de vie le plus souvent que nous pouvons. Il ne faut point croire avoir rempli notre devoir à cet égard jusqu'à ce que nous puissions atteindre à la communion de tous les jours. L'Eucharistie n'est offerte par le prêtre qu'afin que le fidèle en vive : ces deux actions se rapportent l'une à l'autre ; et il manque quelque chose au sacrifice quand le laïque se tient comme interdit loin des autels, n'osant manger la victime offerte pour lui.

Cependant les idées présentes sont bien éloignées de ces idées pures ; on est presque mal édifié d'un prêtre qui ne dit point la messe tous les jours, et l'on serait surpris de voir un laïque qui communierait tous les jours de la semaine. Pourvu que le laïque vive en bon laïque, il peut et doit communier tous les jours, s'il est libre ; comme le bon prêtre, s'il est libre, peut et doit offrir tous les jours. J'excepte seulement les personnes qui sont assujetties ou à des règles de communauté, où tout tire à conséquence, ou à des engagements du monde dans lesquels il faut garder des mesures : j'avoue aussi que les gens qui aiment leurs imperfections et qui sont volontairement dans des péchés véniels sont indignes de cette communion quotidienne ; mais pour les âmes simples, droites, prêtes à tout pour se corriger, dociles et humbles, c'est à elles qu'appartient le pain quotidien ; leurs infirmités

involontaires, loin de les exclure, augmentent leur besoin de se nourrir du pain des forts.

Rien n'est donc plus contraire à l'institution du sacrement et à l'esprit de l'Église que de vouloir respecter l'Eucharistie en la recevant rarement : pourvu qu'on soit pur, le vrai respect est de la recevoir fréquemment. On ne peut point se dire : Je suis pur ; mais il ne faut jamais se juger soi-même, il faut se laisser juger par un conseil pieux et modéré.

La règle pour la confession est contraire à celle de la communion. La communion est un aliment de vie ; plus on peut le prendre, plus on se nourrit et l'on se fortifie ; au contraire, la confession est un remède ; il faut tendre à en diminuer le besoin. Je sais bien que le besoin ne cessera jamais entièrement, car nous commettrons toujours des fautes en cette vie ; mais du moins il faut tâcher de diminuer un besoin que nous ne pouvons faire cesser absolument.

Le pouvoir que Jésus-Christ a donné à ses ministres de lier et de délier, de remettre et de retenir les péchés, est absolu et sans restriction. Ils ne sauraient remettre les péchés secrets qu'on ne leur découvre point. Ce ministère suppose donc la déclaration des péchés, ou publique, ou du moins secrète. Voilà la confession. Quand elle n'est qu'auriculaire, c'est le moins que l'Église puisse demander ; mais enfin il faut que le pécheur s'accuse. Pour le ministre, il a une puissance sans restriction pour remettre tous les péchés mortels, à plus forte raison les véniels. Il ne paraît point dans l'antiquité qu'on se confessât aussi fréquemment qu'on le fait parmi nous de ses péchés véniels. Les Pères, surtout saint Augustin, assurent qu'ils sont remis par l'oraison domi-

nicale, par les jeûnes de l'Église et par les aumônes ; principalement ces péchés sont effacés par l'amour de Dieu. Ce feu consume nos imperfections comme la paille. Beaucoup de péchés légers sont remis à l'âme qui aime beaucoup. Nous lisons les vies de ces anciens Pères de l'Église, et leurs historiens nous racontent leur mort avec un grand détail sans parler de fréquentes confessions comme de nos jours. C'est qu'ils vivaient très purement, et qu'il ne paraît pas qu'on se confessât régulièrement en ce temps-là, quand on n'avait à s'accuser que de ces fautes légères et vénielles qu'on n'aime point quand on aime Dieu bien sincèrement.

J'avoue que l'usage présent de l'Église est bien différent. Mais ce changement de discipline ne doit pas étonner. La puissance de remettre les péchés véniels est constamment donnée au prêtre. Le fidèle peut donc y avoir recours quand cet usage lui devient salutaire. Beaucoup de grands saints l'ont pratiqué avec fruit. Il y a des âmes qui se purifient admirablement par cette voie. Ce serait une indiscrétion scandaleuse que d'ôter cette consolation et cette source de grâce à quantité de consciences délicates qui en ont besoin. Il est vrai qu'il faut craindre d'en faire une pure habitude, un appui sensible et trompeur, une décharge de cœur sans se corriger. On croit souvent avoir tout fait en disant ses péchés ; on se confie avec excès à l'efficace de l'absolution : on trouve un amusement et un ragoût d'amour-propre à parler si souvent de soi : celui à qui l'on parle est un confesseur qu'on a choisi et dont on est quelquefois entêté. Autant la confession est amère aux grands pécheurs qui la pratiquent rarement, autant elle devient douce et commode à ces personnes dévotes qui s'y apprivoi-

sent, et qui y cherchent une certaine routine de dévotion qui tient lieu de tout.

Pour les personnes droites et éclairées, elles doivent, ce me semble, faire deux choses : l'une, se confesser autant qu'il le faut, même au delà de leur besoin, pour le bon exemple ; l'autre, se conformer avec respect à la discipline présente, qui est très sainte, et tâcher d'en tirer du fruit en se confessant avec un cœur abaissé et docile.



TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

VIE INTÉRIEURE

DEUXIÈME PARTIE

LA PIÉTÉ

TROISIÈME PARTIE

COURTES LECTURES POUR TOUS LES JOURS DU MOIS

QUATRIÈME PARTIE

LETTRES DE DIRECTION SPIRITUELLE

Pages.

PÉRIGUEUX. — IMP. DE LA DORDOGNE.

